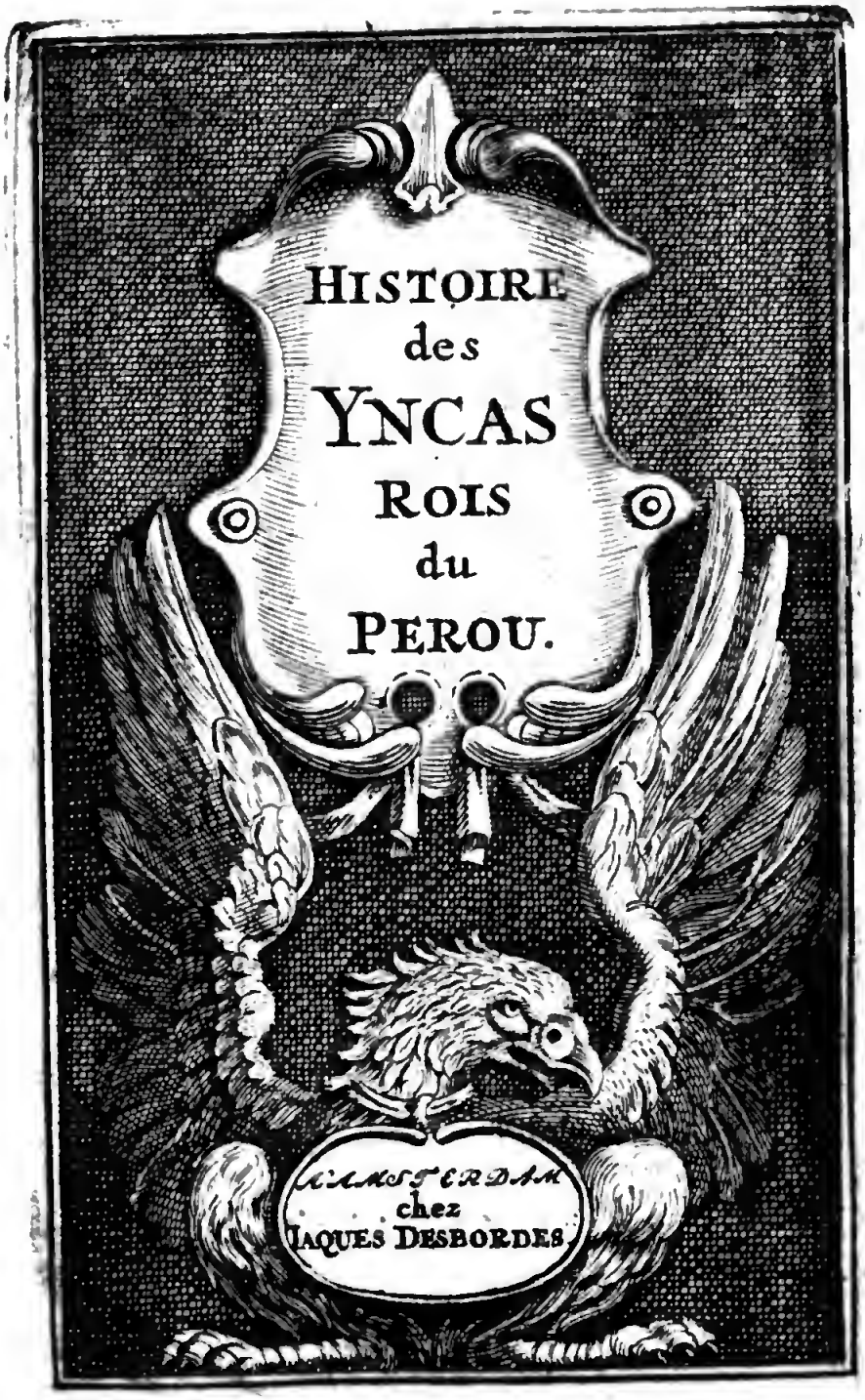
S 5 7 1

19. 6. 227

Digitized by Google


HISTOIRE
des
YNCAS
ROIS
du
PEROU.
AMSTERDAM
chez
JAQUES DESBORDES

HISTOIRE
DES
YNCAS,
ROIS DU PEROU;

Contenant leur Origine, depuis le premier *Ynca Manco Capac*, leur Etabliſſement, leur Idolâtrie, leurs Sacrifices, leurs Loix, leurs Conquêtes; les merveilles du Temple du Soleil; & tout l'Etat de ce grand Empire, avant que les Eſpagnols s'en rendiſſent Maîtres.

Avec une Deſcription des Animaux, des Fruits, des Minéraux, des Plantes, &c.

Traduite de l'Eſpagnol de

L'YNCA GARCILLASSO DE LA VECA,

Par JEAN BAUDOIN.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez JAQUES DESBORDES, ſur le Pont de la Bourſe.

M. DCC. XV.

BIBL. PALAT.

PREFACE

DE

L'AUTEUR.

JE ſai qu'il y a pluſieurs *Hiſtoriens* Eſpagnols, *qui pour ſatisfaire à leur curioſité particuliére, & a celle du Public, ont écrit aſſez au long des Royaumes du Nouveau Monde, comme du* Mexique, *du* Perou, *& des autres; Mais ils n'en ont pas donné une Relation auſſi exacte qu'il ſeroit à ſouhaiter; ſur tout à l'égard du* Perou, *dont je puis dire ſans vanité, que j'ai une connoiſſance plus claire, & plus étenduë que celle qui ſe trouve dans leurs Ouvrages. Il eſt vrai que je ſuis né à* Cuzco, *& que cela m'a fourni les moyens de mieux approfondir les choſes. Cependant je ne deſaprou-*

ve point tout ce qu'ils disent de la grandeur & des merveilles de cet Empire. Mais le malheur est, qu'ils en donnent une Description si courte & si embarrassée, qu'on a de la peine à les entendre. Quoi qu'il en soit, cette consideration jointe à l'amour naturel que j'ai pour ma Patrie, m'a déterminé à publier cette Histoire, où l'on verra beaucoup plus distinctement, si je ne me trompe, quelle étoit la Religion de ces Peuples, leur maniére de vivre, & le Gouvernement de leurs Rois, avant que les Espagnols *entrassent dans le* Perou. *En un mot, l'on y trouvera tout ce qui peut satisfaire la curiosité à l'égard des mœurs de ces* Indiens, *depuis les moindres occupations des Sujets, jusques aux plus nobles exercices de leurs Monarques. Je ne traite ici que de l'Empire des* Yncas, *parce que je n'ai aucune connoissance des autres Monarchies, qui sont renfermées dans la vaste étenduë de ce Continent. Que si je n'apporte à cette Histoire toutes les graces requises, je suis assuré du moins de ne rien dire qui ne soit vrai; & lors que j'avance quelque chose, qui paroît incroyable, je l'appuye toûjours du témoignage des Historiens* Espagnols *qui en ont écrit. Aussi mon dessein n'est pas de les contredire, mais plûtôt d'amplifier leurs Relations, & de leur servir d'Interpréte sur plusieurs mots* Indiens, *qu'ils ont fort mal expliquez, pour n'avoir pas entendu cette Langue. On le découvrira facilement par la lecture de*

cette

cette Hiſtoire, que j'ai compoſée avec ſoin, non pas pour mes intérêts particuliers, mais pour le ſervice de toute la République Chrêtienne. Ceux qui prendront la peine de la lire, ne peuvent que remercier Dieu, de ce qu'il a tiré tant de Peuples de l'abîme de l'Idolâtrie pour les amener au Giron de l'Egliſe. D'ailleurs, j'oſe me promettre qu'on aura plus d'égard à ma bonne volonté qu'aux défauts de mon Ouvrage.

REMARQUES

Touchant la Langue générale des Indiens du Perou, &c.

POUR mieux entendre ce que je dirai dans cette Hiſtoire, je croi qu'il ne ſera pas hors de propos de mettre ici quelques Remarques ſur la Langue générale du *Perou*.

La premiére eſt, Qu'il y a trois maniéres de prononcer quelques ſyllabes de cette Langue, & que par ce moyen un ſeul mot a différentes ſignifications. Certaines ſyllabes ſe prononcent entre les deux lévres, les autres en retirant la langue vers le palais, & les troiſiémes du fonds du goſier; Nous en donnerons des exemples dans le corps de l'Ouvrage.

La ſeconde, Que les mots n'ont jamais d'accent ſur la derniére ſyllabe, mais preſque toûjours ſur la pénultiéme, & fort rarement ſur l'antépénultiéme : quoi qu'il y ait pluſieurs perſonnes qui ſoûtiennent mal à propos que l'accent doit être ſur la derniére.

La troiſiéme, Que la Langue générale de *Cuzco*, manque des lettres ſuivantes, B. D. F. G. I. J, & L. ſimple; Il n'y en a que de doubles; & au contraire l'R. double ne ſe prononce jamais, ni au commençement, ni

ni au milieu des mots. La lettre X. n'y eſt pas non plus en uſage; de ſorte qu'il y a ſix lettres qui manquent dans l'Alphabet *Peruvien*, ou même huit, ſi l'on en retranche l'L ſimple, & l'R double. Cela fait voir que les *Eſpagnols* qui les y ajoûtent, ne peuvent qu'altérer & corrompre ce Langage; & que d'un autre côté, les *Indiens*, qui ne les ont point, ne peuvent que prononcer fort mal l'*Eſpagnol*. On ne doit donc pas trouver mauvais, que je tâche de conſerver ma Langue naturelle dans toute ſa pureté, & que j'écrive les mots *Indiens* de la même maniére que les gens du Païs les prononcent; excepté lors qu'il s'agit de quelques Citations tirées des Auteurs *Eſpagnols*. Dans ce dernier cas, je ſuis leur Ortographe, & je me flâte qu'on ne m'accuſera point pour cela de me contredire.

La quatriéme Remarque eſt, Qu'il n'y a point de plurier dans cette Langue générale, & qu'on ſe ſert de particules pour le déſigner. Lors donc qu'en certains endroits j'ai mis quelque nom *Indien* au plurier, cela n'a été que pour ſuivre la maniére *Eſpagnole*, & faire accorder les Subſtantifs avec les Adjectifs; Du moins, il me ſemble que le diſcours auroit fort mauvaiſe grace, ſi l'on y mettoit les mots *Indiens* au ſingulier, & les Adjectifs, ou les Relatifs *Eſpagnols* au plurier. Je ne parle pas de pluſieurs autres choſes qu'on pourroit obſerver ſur cette Langue, qui différe beau-

coup de l'*Eſpagnole*, de *l'Italienné*, & de la *Latine*. Les *Mêtifs*, & les *Crioles*, qui ont tant ſoit peu de curioſité, y doivent bien prendre garde; Mais je leur rends un bon ſervice, de leur montrer, pour ainſi dire avec le doigt, de la Cour d'*Eſpagne*, où je me trouve, quels ſont les Principes de leur Langue, afin qu'ils la conſervent dans ſa pureté. Quel dommage ne ſeroit-ce pas de ſouffrir, qu'une Langue ſi belle & ſi utile à ceux qui la ſavent, ſe corrompît, & s'altérât peu à peu? Les Peres *Jeſuites*, & pluſieurs autres bons Religieux, qui l'ont utilement employée pour convertir les *Indiens* au Chriſtianiſme, le peuvent bien témoigner.

La cinquiéme, Que le mot d'*Habitant* ſe doit entendre des *Eſpagnols* établis dans le *Perou*, & que je m'en ſers d'ordinaire dans cette ſignification.

La ſixiéme, Que durant tout le temps que je fus aux *Indes*, c'eſt à dire, juſques à l'an mil cinq cens ſoixante, & vingt années après, il n'y avoit ni or, ni argent monnoyé, dans tout mon Païs. Lors que les *Eſpagnols* vouloient vendre ou acheter quelque choſe, ils peſoient ces deux Métaux par marcs, & par onces; & au lieu qu'on dit en *Eſpagne* Ducats, l'on diſoit au *Perou* des Caſtillans, ou des Poids, dont chacun, ſoit d'Or, ou d'Argent, valoit quatre cens cinquante Maravedis, de ſorte que cinq de ces Poids valoient ſix Du-

Ducats. Le poids de l'Argent différoit beaucoup en quantité de celui de l'Or ; mais pour le prix c'étoit la même choſe. Que s'ils vouloient changer l'un pour l'autre, ou l'Argent fin avec celui, qu'on appelloit *courant*, & qui n'avoit pas encore paſſé par l'épreuve, ils ſavoient en tel cas ce qu'il falloit donner pour Cent.

La ſeptiéme, Que le mot *Galpon*, qui ſignifie une eſpéce de *Hale*, n'eſt point de la Langue générale du *Perou*, mais plûtôt des Iſles de *Barlovento*. Quoi qu'il en ſoit, les *Eſpagnols* l'ont introduit dans leur Langue, de même que pluſieurs autres, dont nous parlerons dans cette Hiſtoire, & il faut entendre par là une Salle ſpacieuſe & fort longue. Les Rois *Yncas* en avoient de ſi grandes, qu'ils s'en ſervoient comme de Places publiques pour s'y réjoüir, & y célébrer leurs Fêtes ſolemnelles en temps de pluye. L'on en verra divers exemples dans ce Livre, & l'on peut dire avec raiſon que ces Salles étoient des Théatres deſtinez aux divertiſſemens du Peuple. Voilà tout ce que j'avois à remarquer pour l'intelligence de ce Livre.

TA-

TABLE
DES
CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. *S'Il y a plusieurs Mondes? & des cinq Zones.* Pag. 1

II. *S'il y a des Antipodes?* 6

III. *De la découverte du Nouveau Monde.* 9

IV. *De l'Origine du nom* Perou. 13

V. *Autoritez pour une confirmation plus ample du nom* Perou. 17

VI. *Témoignage d'un autre Auteur touchant le nom* Perou. 21

VII. *Etymologie de quelques autres nouveaux noms.* 25

VIII. *Description du* Perou. 29

IX. *De l'Idolâtrie des Habitans du* Perou, *& des Dieux qu'ils adoroient avant que d'être gouvernez par les* Yncas. 38

X. *De divers autres Dieux qu'ils eurent.* 41

XI. *De leurs Sacrifices.* 45

XII. *De la maniére de vivre de ces anciens Gentils, & de leur Gouvernement.* 48

XIII. *De leur maniére de s'habiller.* 53

XIV. *De la diversité de leurs Mariages, & de leurs Langues, & de leur abominable coûtume d'user de Poison, & de Sortilége.* 56

XV. *De l'Origine des* Yncas, *Rois du* Perou. 59

XVI.

DES CHAPITRES.

XVI. *De la fondation de la Ville Impériale de* Cuzco. 65
XVII. *Des Conquêtes du premier* Ynca Manco Capac. 70
XVIII. *Des Fables Hiſtoriques touchant l'Origine des* Yncas. 73
XIX. *Proteſtation de l'Auteur touchant cette Hiſtoire.* 78
XX. *Des Bourgs, & des Villes, que le premier* Ynca *envoya peupler.* 83
XXI. *Des inſtructions que l'*Ynca *donnoit à ſes Sujets.* 85
XXII. *Des Priviléges & des marques d'honneur, que l'*Ynca *accorda à ſes Sujets.* 89
XXIII. *De quelques autres marques d'honneur plus conſidérables, & du nom* Ynca. 92
XXIV. *Des noms, & des ſurnoms que les* Indiens *donnérent à leur Roi.* 96
XXV. *Le Teſtament, & la mort de l'*Ynca Manco Capac. 98
XXVI. *Des noms appellez Royaux, & de leur ſignification.* 102

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *L'Idolâtrie du ſecond âge, & ſon origine.* 108
II. *Les* Yncas *ont eu quelque idée du vrai Dieu.* 113
III. *D'une Croix qu'avoient les* Yncas *dans un lieu ſacré.* 119
IV. *De pluſieurs Dieux, que les Hiſtoriens Eſpagnols ont attribuez improprement aux Indiens.* 123

V. *De plusieurs autres significations du mot* Huaca. 130
VI. *Témoignage d'un Auteur touchant les Dieux qu'ils avoient.* 134
VII. *Qu'ils ont crû l'immortalité de l'Ame, & la Résurrection universelle.* 140
VIII. *Des choses qu'ils sacrifioient au Soleil.* 144
IX. *Qu'ils attribuoient au premier* Ynca *l'institution de leurs Prêtres, de leurs Coûtumes, de leurs Cérémonies, & de leurs Loix.* 148
X. *L'Auteur prouve ce qu'il a dit ci-devant, par les témoignages des Historiens Espagnols.* 151
XI. *Les* Yncas *divisoient leur Empire en quatre parties, & tenoient un Rôle de leurs Sujets.* 158
XII. *De l'Office des Decurions.* 160
XIII. *De quelques Loix que les* Yncas *avoient dans l'étenduë de leur Empire.* 163
XIV. *Que les Decurions devoient rendre compte de ceux qui naissoient, & qui mouroient.* 169
XV. *Opinion des Indiens touchant les* Yncas *du Sang Royal, qu'ils disent n'avoir jamais commis aucune faute.* 173
XVI. *La Vie, & les Faits de* Sinchi Roca, *second Roi de la Race des* Yncas. 177
XVII. *Du troisiéme Roi* Lloque Yupanqui, *& de la signification de son nom.* 182
XVIII. *Des Conquêtes que fit l'*Ynca Lloque Yupanqui. 184
XIX. *De la Conquête de* Hatun Colla, *& des plaisans Contes que font les* Collas *touchant leur Généalogie.* 187
XX. *Le grand Païs* Chuquitu *se soûmet paisiblement à l'Empire de l'*Ynca, *& plusieurs Provinces en font de même.* 191
XXI. *Des Sciences que les* Yncas *ont euës, & premiérement de l'Astrologie.* 196

DES CHAPITRES.

XXII. *De leur maniére de compter l'année, & comment ils connoiſſoient les Solſtices, & les Equinoxes.* 199
XXIII. *De ce qu'ils croyoient des Eclipſes du Soleil, & de la Lune.* 202
XXIV. *De la connoiſſance qu'ils avoient de la Médecine, & de la méthode qu'ils obſervoient dans la guériſon de leurs maladies.* 206
XXV. *De la connoiſſance qu'ils avoient des Plantes médecinales.* 209
XXVI. *De ce qu'ils ſavoient de Géométrie, de Géographie, d'Arithmétique, & de Muſique.* 212
XXVII. *De la Poëſie des* Yncas Amautas, *qui ſont leurs Philoſophes, & des* Haravicus, *ou de leurs Poëtes.* 216
XXVIII. *Du peu d'Outils qu'avoient les Artiſans Indiens.* 225

LIVRE TROISIE'ME.

CHAP. I. *CEux de* Tiahuanacu *ſe rendent à* Mayta Capac, *quatriéme* Ynca, *& des Bâtimens qu'il trouva dans le Païs.* 233
II. *De la réduction de* Hatunpacaça, *& de la Conquête de* Caciaviri. 238
III. *Du Pardon accordé aux* Collas, *par l'*Ynca Mayta Capac, *avec l'explication de la Fable, rapportée ci-devant.* 241
IV. *Trois Provinces ſe rendent à l'*Ynca; *Il en ſubjugue d'autres, fait des Colonies, & châtie certains Peuples, qui ſe ſervoient de Poiſon.* 244
V. *L'*Ynca *gagne trois Provinces, & une Bataille ſanglante.* 250

VI.

VI. *Ceux de* Huaychu *ſe rendent à l'*Ynca, *qui leur pardonne.* 253

VII. *De la réduction de pluſieurs Villes à l'obéïſſance de l'*Ynca, *& du premier Pont qu'il fit faire.* 255

VIII. *Au bruit de ce Pont, pluſieurs Nations ſe réduiſent, & ſe rangent volontairement ſous l'obéïſſance de l'*Ynca. 259

IX. *L'*Ynca *gagne pluſieurs autres Provinces, & meurt paiſible dans ſon Royaume.* 262

X. Capac Yupanqui *cinquiéme Roi, gagne pluſieurs Provinces, & ſe les aſſujettit à* Cuntiſuyu. 266

XI. *L'*Ynca *s'aſſujettit les* Aymaras, *pardonne aux* Curacas, *& met des bornes à leurs Frontiéres.* 270

XII. *L'*Ynca *envoye à la Conquête des* Quechuas, *qui ſe réduiſent volontairement.* 274

XIII. *Les Capitaines de l'*Ynca *gagnent un grand Païs, qui eſt dans un fonds le long de la Côte de cette Mer, & puniſſent exemplairement des Sodomites.* 277

XIV. *Deux grands* Curacas *ſe rendent Tributaires de l'*Ynca, *après l'avoir fait Arbitre de leurs différens.* 281

XV. *L'*Ynca *fait faire un Pont de chaume, & de jonc ſur le Canal du Lac de* Titicaca, *& rend Tributaires les Indiens de* Chayanta. 288

XVI. *De l'induſtrie qu'avoient les Indiens à paſſer les Riviéres, & à faire leurs Pêches.* 294

XVII. *De la réduction de cinq grandes Provinces ſans y comprendre les autres moindres.* 300

XVIII. *Le Prince* Ynca Roca *réduit à ſon obéïſſance pluſieurs grandes Provinces, Méditerranées & Maritimes.* 303

XIX.

DES CHAPITRES.

XIX. *Des Colonies envoyées dans le Païs, & de la mort de l'*Ynca Capac Yupanqui. 306
XX. *Deſcription du Temple du Soleil, & de ſes grandes richeſſes.* 308
XXI. *Du Cloître du Temple, & des Appartemens particuliers conſacrez à la Lune, aux Etoiles, au Tonnerre, à l'Eclair, & à l'Arc-en-Ciel.* 312
XXII. *Du nom du grand Prêtre, & des autres endroits de la Maiſon du Soleil.* 316
XXIII. *Des lieux deſtinez à faire leurs Sacrifices, & où il falloit qu'ils ſe miſſent pieds nuds, avec une deſcription de leurs Fontaines.* 318
XXIV. *Du Jardin d'or, & des autres richeſſes du Temple, à l'imitation deſquelles il y avoit pluſieurs grands Threſors dans cet Empire.* 322
XXV. *Du fameux Temple de* Titicaca, *& de quelques Contes fabuleux de ces Indiens.* 325

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *De la Maiſon des Religieuſes, ou des Vierges dédiées au Soleil.* 332
II. *Des Statuts des* Vierges choiſies, *& de leurs exercices.* 335
III. *Du reſpect religieux qu'ils portoient aux choſes que les* Vierges choiſies *avoient faites, & de la punition de celles qui péchoient contre leur honneur.* 338
IV. *Qu'il y avoit pluſieurs autres maiſons de* Vierges choiſies *avec une preuve particuliére de la Loi contre les Religieuſes débauchées.* 341
V. *Du Service & des Ornemens des* Vierges choiſies, *qui n'étoient données pour femmes à perſonne.* 345

VI. *Des femmes, dont l'*Ynca *gratifioit les* Curacas, *& les autres grands Seigneurs.* 347
VII. *De quelques autres femmes, qui ne se marioient jamais, & particuliérement des Veuves.* 348
VIII. *De leurs Mariages, & de leur ménage.* 350
IX. *Des raisons pour lesquelles ils marioient à sa propre sœur le Prince héritier de la Couronne.* 353
X. *Des différentes maniéres d'hériter du Royaume,* 355
XI. *Des Cérémonies qu'ils observoient à sevrer les enfans, à leur couper les cheveux, & à leur donner un nom.* 358
XII. *De la maniére austére dont on élevoit les enfans.* 361
XIII. *De la maniére de vivre, & de l'exercice des femmes mariées.* 364
XIV. *Des Visites des Indiennes; De quelle façon elles faisoient leurs habits, & comment on souffroit les femmes publiques.* 367
XV. *L'*Ynca Roca *soûmet plusieurs Nations, dont les plus remarquables étoient les* Chancas, *& la Province de* Hanco-Huallu. 370
XVI. *Du Prince* Yahuarhuacac, *& l'explication de son nom.* 376
XVII. *Des Idoles des Peuples appellez* Antis, *& de la Conquête des* Charcas. 380
XVIII. *Remontrances des Vieillards aux jeunes gens, qu'ils font résoudre à reeevoir l'*Ynca. 382
XIX. *De quelques Lotx que le Roi* Ynca Roca *établit; des Ecoles qu'il fonda à* Cuzco, *& de ses Sentences.* 386
XX. *De l'*Ynca *surnommé* Pleure-sang, *septiéme Roi du* Perou, *avec un recit de ses défiances, de ses Conquêtes, & de la disgrace du Prince.* 388
XXI. *De l'apparition d'un Fantôme au jeune Prince,*

ce, & d'un avis qu'il lui donna pour en avertir son Pere. 392
XXII. *Conseil des* Yncas *touchant l'apparition, & l'avis donné de la part de ce Fantôme.* 395
XXIII. *De la Rebellion des* Chancas, *& de leurs anciennes promesses.* 398
XXIV. *L'*Ynca *sort de la Ville de* Cuzco, *qui est secourue par le Prince.* 400

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *DU soin que les* Yncas *prenoient pour rendre les terres plus fertiles, & de quelle maniére ils les partageoient à leurs Sujets.* 405
II. *De l'ordre qu'ils observoient à cultiver leurs terres, & de la joye qu'ils témoignoient, quand ils labouroient celles de l'*Ynca, *& du Soleil.* 408
III. *Du partage des terres fait aux Indiens, & de la maniére dont ils les engraissoient.* 413
IV. *Du partage qu'ils faisoient de l'eau pour arroser les terres, & de la punition des fainéans, & des paresseux.* 417
V. *Du Tribut qu'on payoit à l'*Ynca, *& du soin qu'on avoit de leurs Greniers.* 418
VI. *Des habits, des armes, & de la chaussure qu'ils faisoient pour les gens de guerre.* 421
VII. *Que l'Or, l'Argent, les Pierreries, & telles autres choses de prix, tenoient lieu de Présent parmi eux, & non pas de Tribut.* 425
VIII. *Comment ils gardoient les provisions, & à quoi ils les employoient* 428
IX. *Qu'il n'y avoit entre eux aucuns Mendians, & qu'ils donnoient aux Sujets dequoi s'habiller.* 431

X. *La diviſion, & l'ordre de leur Bêtail, & des autres Animaux qu'ils nourriſſoient.* 435
XI. *Des Loix, & des Ordonnances faites par les* Yncas, *pour le bien commun de leurs Sujets.* 438
XII. *De quelle maniére ils en agiſſoient envers leurs nouveaux Sujets, après les avoir conquis.* 443
XIII. *De la méthode que les* Yncas *obſervoient pour remplir toutes ſortes de Charges & d'Offices.* 447
XIV. *De l'ordre, & des Réglemens de l'*Ynca *touchant les biens du Public, & des Particuliers.* 451
XV. *Des formalitez, & des Loix qu'ils obſervoient au payement du Tribut.* 455
XVI. *De l'ordre obſervé au Tribut, & de la généroſité de l'*Ynca, *qui donnoit aux* Curacas, *la plûpart des choſes qui lui étoient préſentées.* 458
XVII. *L'*Ynca Viracocha *eſt averti, que les Ennemis s'approchent, & il lui vient un ſecours de vingt mille hommes.* 462
XVIII. *De la ſanglante Bataille qui fut donnée par l'*Ynca Viracocha, *& de la défaite des* Chancas. 465
XIX. *Des Actions généreuſes que fit le Prince* Ynca Viracocha *après qu'il eut gagné la Bataille.* 470
XX. *Retour du Prince dans la Ville de* Cuzco, *& ſon entrevûë avec ſon Pere, auquel il ôte l'Empire.* 473
XXI. *Du nom* Viracocha, *& pourquoi les Indiens le donnérent aux Eſpagnols.* 478
XXII. *L'*Ynca Viracocha *fait bâtir un Temple à la mémoire du Fantôme, qui lui étoit apparu, & qui ſe diſoit ſon Oncle.* 482
XXIII. *D'un plaiſant ouvrage que l'*Ynca Viracocha *fit faire, & des récompenſes qu'il donna à ceux qui l'avoient ſecouru.* 486

XXIV.

XXIV. *L'*Ynca *soûmet d'autres Provinces à sa domination, & fait faire un Canal pour arroser les Pâturages.* 489

XXV. *L'*Ynca *visite son Empire, & reçoit des Ambassadeurs, qui lui font hommage de la part de quelques Peuples.* 493

XXVI. *La fuite du courageux* Hancohuallu *hors de l'Empire des* Yncas. 498

XXVII. *L'*Ynca Viracocha *envoye des Colonies au Païs de* Hancohuallu, *& embellit la Vallée d'*Yucay *de plusieurs beaux Bâtimens.* 502

XXVIII. *L'*Ynca Viracocha *donne un nom à son fils aîné, & prédit l'arrivée des Espagnols.* 505

XXIX. *La mort de l'*Ynca Viracocha; *dont le corps a été vû par l'Auteur.* 508

CATALOGUE

De Livres François qui ſe trouvent

à AMSTERDAM

Chez JAQUES DESBORDES.

A.

ABregé de la Nouvelle Methode Latine, pour apprendre facilement la Langue Latine, enrichie d'un Traité des Particules Françoiſes, par Meſſieurs de Port Royal 12.

——— Chronologique de tous les Empereurs, depuis le commencement juſqu'à Leopold, 8.

——— des Controverſes, ou Sommaires des Erreurs de l'Egliſe Romaine, avec leur Refutation par des Textes extraits de la Bible de Louvain, par Monſieur Drelincourt, 8. Rot. 1704.

Actes Eccleſiaſtiques & Civils de tous les Synodes Nationeaux des Egliſes Réformées de France : auquel on a joint des commandemens Royaux & pluſieurs lettres Politiques ſur ces matiéres Synodales, par Mr. Aymon, 4 t. vol. 1710.

——— du Synode National tenu à Dordrecht en 1618. & 1619. enſemble les Jugemens des Théologiens tant Etrangers que de ceux des Provinces-Unies, par Mr. de Nerée 4.

Actions & paroles remarquables & memorables de Phillipe II. Roi d'Eſpagne, 12.

Admirables ſecrets de la Medecine Chimique du Sr. J. Quinti, 12.

——— Le même en Italien qui eſt l'Original, 12.

Alcibia-

Alcibiade de Platon en François, par Mr. le Févre, 12.
L'Ambaſſadeur & ſes Fonctions, par Mr. Wicquefort; augmenté des Réflexions ſur les Memoires pour les Ambaſſadeurs, & un diſcours Hiſtorique de l'Election des Emperrurs & des Electeurs, par le même Auteur, 4. 2. vol.
——— de la Compagnie Hollandoiſe vers l'Empereur du Japon, avec une Rélation des Guerres Civiles de ce Païs-là, 12. 2. vol.
Amans Cloitrez, ou l'Heureuſe inconſtance, 12.
——— Malheureux, Nouvelle hiſtorique, 12. 1706.
——— Heureux & malheureux, 12. par J. D C. 1710.
Amant oiſif contenant 50. nouvelles Eſpagnoles, 12.
——— liberal, ou les Amours de Richard & de Leonice, 12.
——— raiſonnable, ou les Complaiſances Amoureuſes, 12.
Aminte du Taſſe, Italien & François, 12. fig.
Amours du Duc de Nemours & de la Princeſſe de Cleves, 12.
——— de Pſiché & de Cupidon, par Mr. de la Fontaine, 12.
——— des Dames Illuſtres de nôtre ſiécle 12.
——— de Henri IV. Roi de France avec ſes Lettres galantes, & les réponſes de ſes Maîtreſſes, 12.
Amours des Grands Hommes, par Madame de Villedieu, 12.
——— d'Eumene & de Flora, ou Hiſtoire veritable des intrigues amoureuſes d'une grande Princeſſe de nôtre ſiecle, 12.
——— de l'Empereur de Maroc pour la Princeſſe de Conti, 12.
——— de Lyſandre & de Caliſte Nouvelle galante, 12.
——— idem, François & Allemand, 12. fig.
——— d'une Religieuſe intereſſée, avec l'Hiſtoire du Comte de Clare, 12.
——— de Cornelie, Hiſtoire galante, 12.
——— & Avantures d'Arcan & de Beliſe, 12.

——— ſecrettes de Madame de Maintenon ſur de nouveaux Memoires très-curieux, 12. 1712.

Amuſemens ſerieux & comiques; 12.

Anacreon & Sapho, traduit en François avec de Remarques par Mad. d'Acier, 12.

Anatomie du Corps humain, compoſé en Latin par Dimerbroek, établie ſur les nouvelles découvertes des Anatomiſtes, enrichie d'Obſervations, 4.

——— du Corps humain avec ſes maladies, par le Sr. de St. Hilaire, 8. 2. vol. Paris.

Annales & hiſtoires des troubles des Païs-Bas, par H. Grotius, fol.

Ancien Bâtard, Protecteur du nouveau, 12.

Ange Conducteur dans la devotion Chrêtienne, réduite en pratique en faveur des ames devotes. 8. Anvers 1711.

——— D. D. * *. où il explique les motifs qui l'ont obligé & ſa Famille de renoncer à la Coommunion Romaine, & d'embraſſer celle des Proteſtans, 8. 1711.

——— de l'amour qui nous fait deſirer veritablement de poſſeder Dieu ſeul par le motif de trouver nôtre bonheur dans ſa connoiſſance & dans ſon amour, avec des Remarques ſur les Maximes des Saints, de Monſeigneur de Cambrai, 1698. in 8.

——— pour les grands Hommes accuſez de Magie, par Naudé, 8. 1712.

Apologetique de Tertullien, ou déffenſes des Chrêtiens contre les Accuſations des Gentils, par Mr. Giri, 8. 1701.

Apparat Royal, ou nouveau Dictionnaire François & Latin, 8. Paris.

Achitecture Militaire, ou l'Art de fortifier les Villes de quelques aſſiette ou figure qu'elle ſoient, ſuivi d'un abregé de Geometrie, par le Chevalier de St. Julien, 8. fig. 1705.

——— ou nouvelle invention pour lever l'eau plus haute que ſa ſource, avec quelques Machines mouvautes, avec un diſcours de la conduite d'icelle, par de Caus, fol. Londres, fig.

ou

ou Perſpective contenant la Theorie Pratique & inſtructions ſondamentales d'icelles, par Mr. Marolois, fol. fig.

——— Pratique qui comprend le détail du Toiſe, par Bullet, 8.

Arithmetique (*nouvelle*) d'une Méthode très-facile par ſes Abregez, & par ſes ſupreſſions de parties aliquottes, pour apprendre ſans Maître : par Claire combe, 12.

——— Familier, enſeignant d'apprendre ſans Maître cet art en perfection, 12. par Mr. Binet.

——— ——— (*Threſor d'*) utile & curieuſe, par le Roux, 12.

——— en abregé, par Mulkman, 12.

——— ——— ou la Science des Nombres, par rapport au Negoce, par Mr. Deſaguilliers, 8. 2. vol.

——— où l'Art de compter, à Mons, 1697.

——— de Raymaker, 8.

——— de Mennhe, 8.

——— de Lurelt, 8.

Arioviſte, Hiſtoire Romaine, par Mad. de la Roche-Guihen, 12. Paris.

Arlequin Alexandre le Grand, ou Balouard, amoureux Comedie, 1713.

Art de plumer la Poule ſans crier, 12.

——— de bien écrire des Lettres en toutes matiéres ſur les modelles de celles qui ont été écrites par les Auteurs les plus polies de ce tems, 12. 1707.

——— de laver, ou la nouvelle maniére de peindre ſur le papier ſuivant le Coloris des Deſſeins qu'on envoye à la Cour, par le Sr. G. de Niſmes, 8.

——— de connoître les Hommes par Mr. de Belgarde, 8. 1712.

——— de tenir les Livres de comptes en parties doubles à l'Italienne, par Mr. Ricard, fol. 1709.

——— de ſe connoître ſoi même, ou la recherche des ſources de la Morale, par J. Abbadie, 8. 2. vol.

——— de guérir les Maladies Veneriennes, expliquée par les principes de la Nature & les Mathematiques, par Blegni, 12.

de

l'Art de la guerre, ou Idée parfaite d'un homme de guerre, 12.

———des lettres de Change, par du Puy, 8.

———de Peinture, par un Frenoy, 12.

———de jetter les Bombes, par Blondel, 12. fig.

———de bien parler François, par Mr. de la Touche; 12. 2. vol. 1712.

———de bien vivre & de bien mourir, qui comprend tout ce que le Chrêtien doit apprendre pour être éternellement heureux, 12. 1714.

Art de plaire dans la converſation, 12.

———de la Guerre, par Machiavel, 12. fig.

———de ſuccer les Playes ſans ſe ſervir de la bouche de l'homme, avec un diſcours ſpecifique propre à prévenir certaines Maladies Veneriennes, par le Sr. D. Anel. 1707.

Avantures de Telemaque, ou ſuite du 4. Livre de l'Odiſſée, d'Homere, par Mr. de Cambrai, 12.

———de la Madone & de François d'Aſſiſe, par Mr. Renoult, 8. fig.

d'Apolonius de Tyr, par Mr. le Br. de Paſquin, &c. 12.

Grenadines par Mademoille D***. 12.

d'Abdala, fils de Hanif, euvoye par le Sultan à la découverte de l'Iſle de Borido, par Mr. de Sandiſſon, 12.

Secretes & plaiſantes, par M. de G***. 12.

Secretes arrivées au ſiége de Conſtantinople, 12. Paris.

Balance de la Religion & de la Politique, 12.

Batailles memorables des François depuis le commencement de la Monarchie juſqu'à preſent, 12. 2. vol.

Baume de Galaad, ou veritable moyen d'obtenir la Paix de Sion, & de hâter la delivrance de l'Egliſe, 12.

Berger fidelle, traduit de l'Italien en vers François, 12. fig.

Idem, le même, Italien & François, 12. fig.

inconnu, Paſtoralle, 12.

Bible,

Bible de Saci, avec des explications & le ſens Litteral & Spirituel, 12. 40. vol. compl.

Bible, des Volumes ſepaſez, 12.

Bibliothéque Volante, ou elite de Piéces fugitives, 12. 6. parties.

Bibliothéque Univerſelle & Hiſtorique, 12. 25. vol.

Bibliotheque choiſie, pour ſervir de ſuite à la Bibliotheque Univerſelle, par Mr. J. le Clerc, 12. 14. volumes.

Bibliotheque contenant un Amas curieux de Sentences de Morale, &c. par Corſan, 12. 4. vol.

Bibliotheque choiſie de Mr. Colomier, 8.

Bigarrures Ingenieuſes, ou Recueil de diverſes Pieces curieuſes galantes, en Proſe & en Vers, 12.

Bonnes & ſaintes penſées pour tous les jours du mois; augmentées des Maximes du vrai Chrêtien & autres, par Mr. Alix, 12. 1714.

Bouclier d'Etat & de Juſtice, contre le deſſein de la France qui aſpire ouvertement à la Monarchie Univerſelle, ſous le vain prétexte des prétenſions de la Reine de France, par Mr. la Baron de Liſolu, 12.

Cabale Chimérique de Rotterdam, & divers Entretiens ſur cette Cabale, 12.

Cabinet des ſingularitez d'Architecture, Peinture, Sculpture & Graveure, ou Introduction à la connoiſſance des plus beaux Arts, avec les figures & marques que les Maîtres mettoient ſous leurs Tableaux, Statuës & Eſtampes, par le Pere le Comte, 12. vol.

Cabales Jeſuitique, contenant pluſieurs Piéces très-curieuſes des R. Peres Jeſuites, avec un Recueil des myſteres de l'Egliſe Romaine, 8.

Cabinet de la Veuve Chrêtienne, contenant des Priéres & Meditations ſur divers ſujets de la ſainte Ecriture, par Robert Mongner.

Calendrier Hiſtorique avec un Traité hiſtorique de la Sphere, par Brisbar, 8.

Calviniſme (*Hiſtoire du*) & du Papiſme, mis en parallelle.

rallelle, ou Apologie pour les Réformateurs, pour Réformation, pour les Réformez, en 4. parties par M. Jurieu, contre un Libelle du Pere Maimbourg intitulé Hiſtoire du Calviniſme, 4. 3. vol.

Caractere de Theophraſte, traduit du Grec avec les Caracteres ou les mœurs de ce ſiecle par M. de la Bruyere avec la clef à la marge, 12. 3. vol.

Caractere de la Famille Royale. des Miniſtres d'Etat & des Principales de la Cour de France, avec une réputation abregée des revenus de cette Couronne, in 12.

Caractere d'Epictete avec l'explication du Tableau de Cabes, par M. de Bellegardd. 12.

Caractéres, Penſées, Maximes & Sentences, dédiées à Monſeigneur le Duc de la Rochefoucault, 12.

Caſimir, Roi de Pologne, 12.

Catechiſme ou Inſtructions familieres, ſur les principaux points de la Religion Chrêtienne, par M. Drelincourt. 8. 1714.

Catechiſme pour l'inſtruction de la Jeuneſſe par Superville, 8.

Catechiſme en abregé des veritez & des devoirs de la Religion Chrêtienne, à l'uſage des plus petits Enfans, par le même, 8.

Catechiſme, de Mr. Ooſterwald, 8.

Catechiſme de M. de la Conſeille, 8.

Catechiſme hiſtorique, contenant en abregé l'hiſtoire Sainte & la Doctrine Chrêtienne, par Fleury, 12. 2. vol. 1702. fig.

Catechiſme des Jeſuites, ou les Myſteres Dignitez même ſelon la Croyance de l'Egliſe Romaine, 12.

Catechiſme nouveau, dreſſé en faveur de la Jeuneſſe pour la faciliter à aprendre la verité du Chriſtianiſme, par l'Archevêque de Grammont, 12.

Catechiſme vient & voy, prend & devore; medite & pratique, par Mr. d'Ablancourt, 12.

Catechiſme de la ſainte Ecriture, 8. Amſt. 1706. avec figures.

Catechiſme de Heidelberg, avec une courte Explication

tion, par demandes & par réponſes, 1700.
Catéchiſme de Philippe le Noir, 8.
Chevalier (*le*) parfait, du Sieur Tourlon, 12.
Chevalier errant, ou le genie familier, par Mad. la Comteſſe D*.** 1709.
Chimie Roÿalle, Crullius, 8.
Chimie De Monſieur l'Emery, 8.
Chimie De le Févre, 8.
Chimie de Beguin, 8.
Chirurgien de l'Hôpital, enſeignant d'une maniere douce & facile de guerir promptement toutes ſortes ſortes de Playes, par M. Belloſte, & une Lettre de *Cyprianus*, raportant l'Hiſtoire d'un Fœtus humain le vingt-uniéme mois détaché des trompes de la matrice, ſans que la mere en ſoit morte, 12. 1710.
Chirurgie Medecinale & raiſonnée par Etmuler, 12.
Chirurgie des Ulceres, par Viger. 12.
Code ou Ordonnance de Loüis XIV. Roi de France, 4. vol. comp. à Paris. 1700.
Code, touchant la Merine. 24.
Code, pour les Matieres Criminelles, 24.
Code, ſur le Commerce des Marchands, 24.
Code, pour les affaires Civiles, 24.
Colloques de Cordier, Fr. & Lat. 12. 1700.
Combat Chrêtien, ou des afflictions, par le P. du Moulin, 12. 1710.
Commencement de la Sageſſe, ou la ſuite du Péché, par le P. D...
Commentaire de Ceſar de la traduction d'Ablancourt, 12. 1708.
Commentaire Philoſophique, ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt, *Cantrain-les d'entree.* par Mr. Baille, 12. 2. vol.
Communion Sainte, ou Traité ſur la néceſſité & les moyens de Communier dignement, par M. Baſnage, 8. 1712.
Communion à Jeſus-Chriſt au Sacrement de l'Euchariſtie par Meſtrezat. 8. Sedan.

Dames

Dames Galantes de Mr. de Brantome, 12. 2. vol.

David, Poëme Heroïque, dedié a M. le Chancelier, par le Sr. Desfargues, 12 Paris.

Decades de Sermons de Mr. du Moulin, 8. Differens volumes.

Les dix Decades de M. du Moulin complettes, 8.

Défence de la Religion Reformée par l'Ecriture sainte & par les Peres de l'Eglise Grecque & Latine, contre un Livre intitulé *Triomphe de l'Eglise Romaine sur le Calvinisme*, par Fr. A. Gabillon, 12. 1707.

Défense de la Divinité de Jesus-Christ & de la Grace intérieure, par l'Ecriture Sainte, contre les Paradoxes impies de Mr. le Clerc & ses adhérans, avec la réfutation de ses Notes sur le Nouveau Testament, par Gabillon, 12. 1708.

Défense du Droit de la Maison d'Autriche à la Succession de l'Espagne, 12. 1703.

Défense de Mr. de la Bruyere & de ses Caracteres contre les Accusations & les Objections de Mr. de Vigneul Marville, 12.

Défense de la Réformation, par Mr. Claude, 12. 2 vol.

Défense de tout les Théologiens, en particulier des Disciples de Saint Augustin, contre l'Ordonnance de Monseigneur l'Evêque de Chartres, 8. 1703.

Défense de l'Eglise Romaine & de ses Souverains Pontifes, contre Mr. Leydekker, par Mr. Germain, Docteur en Theologie, 8.

Défence du Parlement d'Anglerrere dans la cause de Jaques II. 12.

Défence de la Doctrine Universelle de l'Eglise, & particuliérement de Calvin & des Réformez, &c. 8.

Défence de la Critique de l'Histoire de Mr. Varillas, par Burnet, 12.

Défense des droits de l'Eglise Universelle, par Gaultier, M. D. 8.

Dégoût du Monde par Maximes, par M. le Noble, 12. 1709.

Delices des Païs-Bas, contenant une description générale

rale des XVII. Provinces, 12. 3. vol. avec fig.

Delices de la Nobleſſe, contenant plus de 200. Vûës & Perſpectives des principales Maiſons de Campagne, Châteaux, & autres beaux Edifices des Familmilles Illuſtres du Païs-Bas, deſſinez ſur les Lieux avec leurs Armoiries, gravez en taille-douce, avec une Deſcription, & des Cartes Géographiques, 4.

- - - - le même Livre en Flamand, 4.

Delices de la Campâgne à l'entour de la Ville de Leyde, par G. Goris, 12. 1712.

Demonſtration, ou preuves évidentes de la Vérité & de la Sainteté de la Morale Chrêtienne, 12. 5 vol. par le P. L'ami.

Démonomanie des Sorciers, par J. Podin, 4. Paris 1687.

Derniers diſcours de Mr. Morus, 8.

Dernieres Oeuvres de ſa Majeſté Britannique, Charles premier, 12.

De la Mort & du Jugement dernier, par Sherlok, 8.

De l'Immortalité de l'Ame, par le même, 8.

De la Génération de l'Homme par les Oeufs, & de la production des Tumeurs impures par l'action du Sei, &c. 8.

Deſcription de la Livonie, avec une Rélation de l'Origine, du progrès & de la décadence de l'Ordre Teutonique 12. 1705.

Deſcription de l'Iſle de Formoſa en Aſie, du Gouvernement, des Loix, des Mœur & de la Religion des Habitans, dreſſée ſur les Mémoires de Pſalmanazar, 12. fig. 1705.

Devoirs de l'Homme & du Citoyen, tels qu'ils lui ſont preſcrits par la Loi naturelle, par Puffendorf, 8.

Devoir de l'Egliſe affligée à tous ceux qui ont part à la ruine des Egliſes de France, 8.

Devoir des fidelles Réfugiez, par J. Barbin, 8.

Devoir des Maîtres & des Domeſtiques, par M. Fleury, 12.

Devoir des Grands, par Monſeigneur le Prince de Conti, 8. Paris.

Des Devins, ou Commentaires des principales ſortes

de

Devinations, par Pencer, 4.

Les Deux Amantes, ou les Amours de Marc Antoine & de Theodoſe, de D. Raphaël & de Leocadie, Nouvelle hiſtorique, 12.

Dévotions particuliéres qui peuvent ſervir en diverſes occaſions, 12. 1700.

Devotion la plus néceſſaire & ſouvent la plus négligée de toutes, par J. C. Thiers, 12. 2 vol. 1703

Diable Boiteux, 12. 1710.

Dialogue des morts d'un tour nouveau, pour l'inſtruction des Vivans, 12.

Dialogue Satiriques & Moraux, par M. Petit, 12.

Dialogue Politique; ou bien la Politique dont ſe ſervent à preſent les Princes & Républiques de l'Europe, 12. 2 vol.

Dialogue François par J. Parival, avec l'Ecole pour rire, 12.

Dialogue de Gene & d'Algers, Villes foudroyées par la France, 12. le même en Italien Livre divertiſſant.

Dialogue des Grands Hommes aux Champs Eliſées, 12. 1713.

Dialogue Familiers ſur les principales Objections des Miſſionnaires de ce tems, 8.

Dialogue Eſpagnol & François, par Sobrino, 8.

Dialogue François & Flaman, par Pierre Marin, 8.

Dialogue François & Flaman, de *Mauger*, 8.

Dialogue Anglois & François, 8.

Dialogue, de toutes ſortes en diverſes Langues.

Dialogue des *Morts*, par *M.* de Fontenelle, 12.

Diolagues (*cinq*) de Tubero faits à l'imitation des Anciens, par la *Mothe* le Vayer, 12.

Dialogue entre le *Maréchal* de Turenne & le Prince d'Auvergne dans les Champs Eliſées, 12.

Dialogue entre *Photin* & Irenée, ſur le deſſein de la Réünion des Religions. 12. 2. vol.

HISTOIRE DES YNCAS ROIS DU PEROU.

LIVRE PREMIER.

Contenant la découverte du Nouveau Monde, l'origine du nom Perou, *l'Idolâtrie de cette Nation, & ſa maniére de vivre, avant que d'être gouvernée par ſes Rois appellez* Yncas; *leur Origine; la Vie du premier* Ynca; *ſes Conquêtes; ſa Conduite envers ſes Sujets, & l'explication des Noms qu'ils lui donnérent.*

CHAPITRE PREMIER.

S'il y a pluſieurs Mondes? Et des cinq Zones.

AYANT à traiter du Nouveau Monde, & de ſa meilleure & principale partie, ſavoir des Royaumes, & des Provinces de l'Empire appellé *Perou*, de l'Antiquité duquel, & de l'Origine de ſes Rois, je me ſuis propoſé de par-

ler ; il me ſemble raiſonnable de m'accommoder à la maniére d'écrire de ceux qui ont accoûtumé d'éclaircir de telles matiéres. Je rechercherai donc avec eux, au commencement de cet Ouvrage, s'il y a pluſieurs Mondes, ou s'il n'y en a qu'un ſeul ? Si ce Monde & le Ciel ſont ronds, ou étendus comme une raſe Campagne ? Si toute la Terre eſt habitable, ou s'il n'y a que les Zones qu'on appelle tempérées, qui ſoient deſtinées à la demeure des Créatures vivantes ? Si l'on peut paſſer d'une Zone tempérée à l'autre ? S'il y a des Antipodes ? Quels ils ſont, & ainſi de pluſieurs autres choſes ſemblables, que les anciens Philoſophes ont amplement & curieuſement examinées, & dont les Modernes traitent encore, chacun d'eux s'accommodant à l'Opinion qui lui eſt la plus agréable. Mais parce que ce n'eſt pas là mon principal deſſein, que les forces d'un Indien tel que je ſuis ne peuvent aller ſi haut, & que d'ailleurs, depuis qu'on a découvert un Nouveau Monde, l'expérience a deſabuſé les hommes de la plûpart de ces doutes ; je les éclaircirai ſuccintement, & paſſerai enſuite à la principale Partie, que je me dois propoſer pour but.

Pour commencer donc par la premiére Propoſition, je dis qu'on peut ſoûtenir légitimement qu'il n'y a qu'un Monde. Car de ce qu'on dit qu'il s'en eſt découvert un tout nouveau pour nôtre commun uſage, il ne s'enſuit pas qu'il y en ait deux, puis qu'on ne met cette diſtinction que pour en montrer la grande étenduë. Que s'il ſe trouve des hommes aſſez peu raiſonnables, pour s'imaginer qu'il y ait pluſieurs Mondes, je n'ai point d'autre réponſe à leur faire, ſinon qu'ils ont beau perſiſter dans leur créance erronée, s'ils attendent d'en être deſabuſez ailleurs qu'en Enfer. Pour ceux

ceux qui ſe mettent en peine de rechercher ſi le Monde eſt rond, ou s'il eſt uni comme une Plaine, je les renvoye, pour leur ſatisfaction, au témoignage de ces hazardeux Navigateurs qui en ont fait tout le tour, ou du moins la plus grande partie, comme ceux du Vaiſſeau nommé *la Victoire*, & quelques autres qui ont depuis ſuivi leur route, & fait le même circuit. Pour ce qui eſt du Ciel, ſi les plus Curieux me demandent s'il eſt plain ou rond, je me ſervirai, pour leur répondre, de ces paroles de David, *Extendens Cœlum ſicut pellem*; par où, ſans doute, ce Prophete nous a voulu montrer la forme & la figure de ce grand Ouvrage, lors qu'il a uſé de cette comparaiſon, comme s'il eut dit; „ Vous avez, Seigneur, étendu le Ciel comme vous avez accoûtumé d'étendre une Peau, „ c'eſt à dire, que vous vous êtes ſervi du Ciel à „ couvrir en rond ce grand Corps des quatre Elémens, de même que vous couvrez d'une Peau „ juſqu'aux moindres parties du corps d'un Animal.

Je viens maintenant à ceux qui des cinq parties du Monde qu'on appelle *Zones*, veulent qu'il n'y en ait d'habitables que les deux tempérées: Que celles du milieu & des deux extrêmitez ne le puiſſent être, à cauſe du violent excès de la chaleur, & du froid; & que d'une Zone habitable, il n'y ait pas moyen de paſſer à l'autre, parce qu'il s'y rencontre un dangereux obſtacle, ſavoir la chaleur démeſurée qui eſt au milieu. Mais qu'ils en ayent tel ſentiment qu'ils voudront, pour moi je puis me vanter d'être plus ſavant qu'eux ſur cette matiére. Car outre que je ſuis né à *Cuzco*, qui eſt dans la Zone torride, où j'ai paſſé juſqu'à l'âge de vingt ans, j'ai été dans la Zone tempérée, de l'autre côté du Tropique du Capricorne, tirant vers le Sud, aux derniers Confins des *Charcas*, qui ſont

les *Chicas*. Or pour aller à cette autre Zone tempérée, qui eſt du côté du Nord, où j'ai écrit cette Hiſtoire, il m'a fallu paſſer néceſſairement par la Zone torride; ce que j'ai fait, & l'ai traverſée toute, de ſorte que je me ſuis vû trois jours entiers ſous la Ligne Equinoctiale, où eſt le Cap de *Paſſau*. De toutes ces choſes, je puis à bon droit conclurre par l'expérience que j'en ai faite, que la Zone torride eſt habitable, de même que celles qu'on appelle tempérées. Quant aux Zones froides, je voudrois vous en pouvoir rendre raiſon auſſi bien que des autres trois, mais parce que je n'y ai pas été, je m'en remets à ce qu'en diſent ceux qui en ſavent plus que moi. S'il s'en trouve néanmoins qui les croyent inhabitables à cauſe de leur froideur exceſſive: j'oſerai bien leur répondre avec ceux qui ſont d'opinion contraire, qu'il n'y a pas moins d'apparence qu'elles ſoient habitées que les autres. Car, à le bien conſidérer, ce ſeroit une folie de s'imaginer, que Dieu ait fait les parties de la Terre ſi grandes, pour les laiſſer inutiles, puis qu'on ſait bien qu'il a créé ce vaſte Globe pour la demeure des hommes. D'où il faut conclurre, que l'opinion des Anciens ſur les Zones froides, n'eſt pas mieux fondée que ce qu'ils ont dit de la Zone torride, lors qu'ils nous l'ont repréſentée comme inhabitable à cauſe de ſa chaleur exceſſive. Au contraire, il eſt bien plûtôt à croire que le ſouverain Seigneur de toutes choſes, comme Pere ſage & puiſſant, a mis ordre aux inconvéniens du froid par un tempérament de la chaleur, comme par même moyen il a pourvû aux grandes incommoditez que pouvoient recevoir ceux de la Zone torride. Car il en a diminué la chaleur par la grande abondance des neiges, des Lacs, des Fontaines & des Riviéres qui s'y trouvent en plu-

ſieurs

ſieurs endroits, & particuliérement au *Perou*, ce qui ſert ſans doute à en tempérer l'ardeur. D'où il ne s'enſuit pas que les degrez de chaleur ne ſoient différens ſelon la ſituation des lieux, étant certain qu'il y en a de ſi bas, qu'à cauſe du grand chaud qu'il y fait, ils ſont preſque inhabitables. Comme au contraire, il s'y en voit de ſi hauts, qu'on n'y ſauroit demeurer, parce qu'ils ſont toûjours couverts de glace & de neige. Ce qui fait voir qu'il y a des endroits dans la Zone torride, qui ſont plus ou moins ſuſceptibles du froid, contre l'opinion des Philoſophes, qui n'ont pû jamais s'imaginer qu'il y dût avoir de la neige, ſi ce n'eſt dans ſes Embouchures ou dans ſes Ports, bien qu'il y en ait en tout temps ſous la même Ligne Equinoctiale, & particuliérement dans cette grande étenduë de Montagnes qui ſont comme enchaînées enſemble. Or ce qu'il y a de remarquable ici, c'eſt qu'en cet endroit du *Perou* qui eſt dans la Zone torride, il ne faut pas juger de la chaleur & du froid par la diſtance des Païs, c'eſt à dire, parce qu'ils ſont ou plus proches, ou plus éloignez de la Ligne, mais bien parce qu'ils ſe trouvent, ou plus haut ou plus bas en un même Climat, & en fort petite diſtance de terre, comme il ſera démontré plus amplement ci-après. Pour la même raiſon, il n'eſt pas incompatible que les Zones froides ne ſoient tempérées, & par conſéquent habitables, comme le croyent pluſieurs Auteurs dignes de foi, bien que ce ne ſoit ni pour l'avoir vû, ni pour aucune expérience qu'ils en ayent faite. Cela ſe confirme encore par la Parole de Dieu même, lequel ayant créé nos premiers Parens, leur dit, *Croiſſez, & multipliez; rempliſſez la terre, & vous la rendez ſujette.* D'où il faut conclurre néceſſairement qu'elle eſt habitable, & que ſi cela n'étoit, l'on ne pourroit

roit ni ſe l'aſſujettir, ni la poſſéder, & la peupler d'Habitans. Mais comme ces ſecrets ſont au deſſus de l'eſprit humain, j'eſpére que le même Dieu, qui nous a découvert le Nouveau Monde, les découvrira de même quand il en ſera temps. Ce qui tournera ſans doute à la confuſion & à la honte de ces téméraires, qui par leur Philoſophie naturelle s'imaginent folement que la Puiſſance divine ne va point au delà des bornes de l'eſprit humain, ſans conſidérer que d'une Science à l'autre, il n'y a pas moins de diſtance que du fini à l'infini.

CHAPITRE II.

S'il y a des Antipodes?

SUppoſé que le Monde ſoit rond, comme il n'en faut pas douter; ſi l'on demande s'il y a des Antipodes, l'on peut répondre aſſurément qu'oüi. Mais parce que ce Monde inférieur n'eſt pas du tout découvert; je crois qu'il eſt impoſſible de ſavoir au vrai quelles Provinces ſont Antipodes des autres, comme quelques-uns l'affirment. Que ſi par démonſtration l'on en peut tirer des preuves certaines, c'eſt plûtôt à l'égard du Ciel, que de la Terre; comme, par exemple, des Poles, qui ſont Antipodes l'un de l'autre, & de l'Orient qui l'eſt de l'Occident. Or de ſavoir maintenant par où peuvent avoir paſſé tous ces Peuples du Nouveau Monde, qui ſont en ſi grand nombre, & ſi différens de Mœurs & de Langage, c'eſt ce qui eſt impoſſible encore. Que ſi l'on m'allégue qu'il faut qu'ils ayent traverſé la Mer dans des Navires, la raiſon en détruira l'apparence à cauſe des Animaux qui s'y trouvent. Car on pourroit demander à

bon

bon droit, comment ou pourquoi les auroit-on embarquez, puis qu'il y en a la plûpart qui ſont beaucoup plus nuiſibles qu'utiles ? Que ſi l'on dit qu'ils ont pû y aller par terre, une conſéquence encore pire s'en enſuivra. Car on pourra demander, d'où vient que s'ils ont tranſporté les Animaux domeſtiques qu'ils y avoient, ils n'en ont pas fait de même de ceux qui ſont demeurez par deçà, ou qu'on y a amenez depuis ? Que ſi l'on répond qu'ils n'en ont pû tranſporter un ſi grand nombre, comment n'en eſt-il pas demeuré parmi nous quelques-uns de l'eſpéce de ceux qu'ils ont enlevez ? On peut dire la même choſe des Grains, des Légumes, & des Fruits de leur Païs, qui en produit de ſi différents des nôtres, que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on l'appelle Nouveau Monde. Car ſoit que l'on conſidére les Animaux ou ſauvages, ou apprivoiſez, ou les alimens de toutes les ſortes, ou les hommes mêmes de ces Païs éloignez qui ont peu de poil & point de barbe, tout cela ſans doute paſſera chez nous pour merveille & pour nouveauté. Mais parce que je tiens pour perduë la peine que l'on prend à vouloir apprendre des choſes ſi peu certaines, & que je crois tout autre eſprit plus capable que le mien de les rechercher ; je laiſſerai aux plus Curieux à réſoudre tous ces doutes & ces vaines queſtions. Pour moi, il me ſuffira de traiter du ſeul ſujet que je me ſuis propoſé pour but, ſavoir de l'Origine des Rois *Yncas*, de leur Succeſſion, de leurs Conquêtes, de leurs Loix, & de leur Gouvernement en temps de Paix & de Guerre. Mais avant que d'en venir là, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, que nous diſions comment ſe découvrit ce Nouveau Monde ; après quoi nous traiterons particuliérement du *Perou*.

CHAPITRE III.

De la découverte du Nouveau Monde.

ENviron l'An 1484. *Alonſo Sanchez de Huelua*, fameux Pilote (ainſi ſurnommé, parce qu'il étoit natif du même lieu de *Huelua*, qui eſt au Comté de *Niebla*) trafiquoit ordinairement ſur la Mer avec un petit Navire, dans lequel il enlevoit d'Eſpagne des Marchandiſes qu'il tranſportoit aux Canaries, où il les vendoit fort bien. Pour y mieux trouver ſon compte, il y chargeoit ſon Vaiſſeau des Fruits du Païs, qu'il alloit vendre à l'Iſle de *Madere*, d'où il s'en retournoit en *Eſpagne*, chargé de Conſerves & de Sucre. Dans cette Route triangulaire, comme il faiſoit le Trajet des Canaries à Madere, il fut battu d'une ſi grande Tempête, que n'y pouvant réſiſter, il fut contraint de caler les Voiles, & d'abandonner ſon Navire à la violence de la tourmente. Elle fut ſi impétueuſe qu'elle le fit courir vingt-neuf jours, ſans ſavoir où il étoit, ni quelle Route il devoit tenir, parce qu'en tout ce temps-là il lui fut impoſſible de prendre les élevations ni par le Soleil, ni par le Nord. Cependant, on ne ſauroit dire à quelles extrêmitez ſe virent réduits ceux de ſon Vaiſſeau par une Tempête ſi étrange, qu'elle les empêchoit de manger & de dormir. Mais enfin s'étant calmée par le changement du Vent, ils ſe trouvérent près d'une Iſle, dont on ne ſavoit pas bien le nom : néanmoins l'apparence a fait croire depuis que c'étoit celle qu'on nomme à préſent *Saint Dominique*. Ce qu'il y a de remarquable en cela, c'eſt que cette Iſle étant à l'Occident des Canaries, il falloit de néceſſité que le Vent qui

qui emporta ce Navire fût l'Eſt, qui en cette Navigation calme plûtôt la tourmente qu'il ne l'irrite. Quoi qu'il en ſoit, ce fut un effet particulier de la puiſſance de Dieu, qui par ſa miſéricorde infinie tire des cauſes contraires les choſes les plus myſtérieuſes, & les plus néceſſaires, comme il tira autrefois d'un Rocher des ſources d'eau vive. Toutes ces choſes, comme j'ai dit, ſont des effets de ſa clémence & de ſa bonté dont il lui plût uſer encore, quand il trouva bon d'envoyer ſon Evangile, & la lumiére de la Foi à tous les Peuples du Nouveau Monde. On ne peut douter qu'ils n'en euſſent un extrême beſoin, puis qu'ils vivoient, ou pour mieux dire, ils mouroient dans les ténébres du Paganiſme, & d'une Idolâtrie barbare & brutale, comme nous le verrons plus au long par la ſuite de cette Hiſtoire.

Le Pilote abordé à terre prit auſſi tôt les Elevations, & ne manqua pas de faire de bons Mémoires de tous les accidens qu'il avoit courus ſur cette Mer, auſſi bien que des choſes qu'il avoit vûës; il en fit auſſi de celles qui lui arrivérent depuis en s'en retournant. Enſuite ayant fait aiguade, & proviſion de bois, il ſe remit à la Voile, ſans ſavoir à ſon retour non plus qu'à ſon abord quelle route il devoit prendre; & comme il avoit été plus long-temps qu'il ne falloit en cette Navigation, l'Eau & les Proviſions lui manquérent; ces nouvelles miſéres jointes aux autres incommoditez que tous ceux de ſon Navire avoient ſouffertes en allant & en venant, en firent depuis tomber malades pluſieurs, dont il en mourut la plus grande partie: car de dix-ſept hommes qu'ils étoient ſortis d'Eſpagne, il n'en arriva que cinq dans la *Tercere*, du nombre deſquels étoit le Pilote *Alonſo Sanchez de Huelua*. A leur abord en cette Iſle, ils s'en allérent loger

dans la moiſon du fameux *Chriſtophle Colomb* Genois, parce qu'ils avoient apris que c'étoit un grand Pilote, & qui faiſoit des Cartes pour naviguer. Cet excellent homme les reçût avec de grandes démonſtrations d'amitié, & leur fit tout le bon accueil qui lui fut poſſible, afin de s'inſtruire d'eux touchant les choſes qu'ils diſoient leur être arrivées dans un ſi long & ſi étrange naufrage. Mais quelque bon traitement qu'il leur fit, pour les remettre en ſanté, il n'en pût venir à bout; de ſorte qu'étant affoiblis par tant de maux qu'ils avoient ſoufferts, ils furent contraints de céder à leur derniére violence, & moururent tous dans ſa maiſon. Les travaux qui avoient été cauſe de leur mort, furent tout l'héritage qu'ils laiſſérent au grand *Colomb*, qui les accepta avec tant de réſolution, & de courage, qu'oubliant ceux du paſſé, bien qu'ils fuſſent en plus grand nombre, & qu'ils euſſent duré plus long-temps, il entreprit dès-lors de donner à l'*Eſpagne* les prodigieuſes richeſſes du Nouveau Monde. Il en vint heureuſement à bout, comme il le témoigna depuis par ces mots qu'il prit pour deviſe de ſes Armes,

A Caſtilla y a Leon:
Nuevo mundo diò Colon.

qui ſignifient; Colomb *a donné un Nouveau Monde aux Royaumes de* Caſtille *&* de Leon. Si quelqu'un deſire voir plus au long les immortelles Actions de ce Héros, il n'a qu'à lire l'Hiſtoire générale des Indes, écrite par *Franciſco Lopez de Gomara*, qui pourtant n'en a fait que l'Abregé. Il eſt vrai qu'un homme de ſi haute réputation s'eſt plus aquis de Lauriers & de loüanges lui-même dans cette découverte du Nouveau Monde, qu'on ne lui en ſauroit donner dans l'Hiſtoire. J'y ajoûterai néanmoins une choſe, pour ſuppléer au défaut de

de la Relation de cet ancien Hiſtorien. C'eſt, qu'ayant compoſé ſon Ouvrage loin du lieu où ſe paſſoient ces événemens, & ſur les Mémoires qu'il en avoit des Navigateurs, il fut impoſſible qu'il ne laiſſât imparfaites pluſieurs choſes qu'on ne lui racontoit qu'à demi. Mais pour moi j'en puis parler plus ſavamment, pour les avoir ouï dire dans mon Païs à mon Pere même, & à ceux de ſon temps, leſquels dans leur converſation s'entretenoient ordinairement des plus belles actions arrivées durant ces Conquêtes, il me ſouvient de leur avoir ouï rapporter les choſes que nous avons dites, & celles que nous dirons ci-après. Il eſt fort apparent qu'ils en avoient eu une Relation pleine & entiére de ceux même qui avoient découvert & conquis le nouveau Monde. Mais il faut que j'avouë que n'étant qu'un jeune garçon, lors que je les entendois raconter comme j'ai dit, je les écoutois avec peu d'attention. Ce qui me fait croire que ſi j'euſſe été plus ſoigneux de les retenir, je pourrois écrire maintenant beaucoup d'autres choſes tout à fait merveilleuſes, & qu'il ſeroit néceſſaire de rapporter dans cet Ouvrage. Je ne laiſſerai pas néanmoins de parler ici de celles dont je pourrai me ſouvenir, avec un extrême regret des autres dont j'ai perdu la mémoire.

Le R. P. *Joſeph Acoſta* fait auſſi mention de la découverte du Nouveau Monde, avec un grand déplaiſir de n'en pouvoir décrire l'Hiſtoire entiére, ni de quelques autres Conquêtes plus nouvelles, pour n'en avoir eu que des Mémoires imparfaits; parce qu'à ſon arrivée dans ces Païs, il trouva que les anciens Conquérans étoient morts; ce qu'il ſemble vouloir donner à entendre par ces paroles expreſſes du Chapitre X. de ſon XVIII. Livre. *Après avoir montré ci-devant qu'il n'y a pas d'apparence*

parence que ceux qui ont les premiers habité les Indes, ſe ſoient embarquez dans le deſſein de s'y en aller, il s'enſuit à mon avis que s'ils y ont été par Mer, ç'a été par hazard & par la violence de la tempête qui les y a jettez. Ce qui n'eſt pas incroyable, quelque grande que ſoit l'étenduë de l'Occean; Car nous ſavons aſſez que la même choſe arriva dans la découverte qui ſe fit de nôtre temps, lors qu'un Pilote, dont nous ignorons le nom, afin de n'attribuer qu'à Dieu ſeul une affaire de ſi haute conſéquence, ayant reconnu le Nouveau Monde par un effet extraordinaire d'une fâcheuſe tourmente, laiſſa à Chriſtophle Colomb *la connoiſſance d'une ſi grande choſe, pour récompenſe du bon traitement qu'il avoit reçû au logis d'un hôte ſi officieux. Pour cette même raiſon, il ſe peut faire qu'il y ait des Peuples, &c.* Ce ſont les paroles du R. P. *Acoſta* qui montrent aſſez qu'étant au *Perou*, il y trouva, ſinon toute cette Relation, du moins la plus eſſentielle partie de la nôtre. Voila quelle fut l'origine, & le principe de la découverte du Nouveau Monde, & de ſa grande étenduë. Dequoi ſe peut vanter avec raiſon le petit Bourg de *Huelua*, pour avoir donné naiſſance à *Alonſo Sanchez*. Car ce fut ſur la Relation de ce Pilote, & ſur l'aſſurance qu'eut de lui *Chriſtophle Colomb*, qu'il perſiſta ſi long-temps dans ſa demande, promettant des choſes qu'on n'avoit jamais ni vûës ni ouïes. Cependant comme il étoit fort prudent, il s'en réſerva long-temps le ſecret, juſqu'à ce qu'enfin il le découvrit à quelques perſonnes de grande Autorité, qui lui donnérent dequoi venir à bout de ſon entrepriſe, en l'aſſiſtant de leur crédit auprès des Rois Catholiques. Que ſi par hazard *Alonſo Sanchez de Huelua* ne lui eût pas donné connoiſſance de ſi grandes choſes, il n'eût pû ſans doute par une ſimple imagination de Coſmographie

phie, ni promettre avec tant d'aſſûrance de ſi hautes merveilles, ni terminer ſi promptement cette découverte du Nouveau Monde: Car s'il en faut croire cet Auteur, *Colomb* ne mit pas plus de ſoixante-huit jours en tout ſon Voyage juſques en l'Iſle *Guanatianico*, quoi qu'il ſéjournât quelque temps à la *Gomere* pour s'y fournir de rafraîchiſſemens. D'où il faut conclure qu'il n'eût pû ſans miracle aller ſi loin en ſi peu de temps, ſi par le rapport d'*Alonſo Sanchez*, il n'eût apris quels Rhombes il devoit prendre en une Mer de ſi large étenduë.

CHAPITRE IV.

De l'Origine du nom Perou.

PUISQUE nous avons à traiter du *Perou*, il ne ſera pas hors de propos que nous rapportions ici l'origine de ce nom, qui n'a rien de commun avec le Langage des Indiens. Pour cet effet, il faut ſavoir, qu'en l'an 1513. la Mer du Sud ayant été découverte par un Gentilhomme qu'on appelloit *Vaſco Nunnez de Balboa*, natif de *Xerez de Badajoz*, qui fut le premier Eſpagnol qui la traverſa, les Rois Catholiques l'honorérent du tître d'Amiral de la même Mer, & lui donnérent outre cela la Conquête & le Gouvernement de tous les Royaumes qu'il pourroit découvrir dans cette Navigation. Mais il ne jouït pas long-temps de cette bonne fortune, parce que le Gouverneur *Pedro Arias d'Avila* ſon propre Beau-pere, pour récompenſe des grandes choſes qu'il avoit faites, & des Biens dont ſa valeur le rendoit digne, lui fit indignement trancher la tête. Il faut remarquer ici qu'avant

vant que de mourir, ce grand Capitaine fit tout ſon poſſible pour découvrir & ſavoir, comment s'appelloit tout ce Païs, qui depuis *Panama* s'étend juſques vers le Sud. Pour cela même il mit trois ou quatre Vaiſſeaux ſur Mer, qu'il envoyoit l'un après l'autre en diverſes Saiſons de l'année à la découverte de cette Côte; & lui cependant donnoit ordre aux choſes qui lui ſembloient néceſſaires à la Conquête de ces Païs. Comme ceux des Navires faiſoient toute ſorte de diligence pour s'aquitter de leur commiſſion, ils ne venoient jamais d'aucun Voyage ſans apporter quelque nouvelle Relation des Terres qu'ils avoient découvertes en grand nombre le long de cette Riviére. Un de ces Navires qui alla plus avant que les autres, & paſſa la Ligne Equinoctiale du côté du Sud, continuant ſa route le long de cette Côte avec les précautions dont on uſoit d'ordinaire en ce Voyage, apperçût fortuitement un Indien, qui pêchoit à l'embouchure d'une Riviére, de celles qui ſont en grand nombre en tout le Païs. Ceux qui étoient dans le Vaiſſeau s'étonnérent de cette rencontre; & à l'heure même le plus adroitement qu'il leur fut poſſible, ils mirent à terre aſſez loin du lieu où étoit cet Indien quatre Soldats Eſpagnols, qui n'étoient pas moins habiles à la courſe qu'à la nage, pour empêcher qu'on ne les pût attrapper ni par terre ni par eau. Après avoir mis cet ordre, ils paſſérent devant l'Indien dans leur Navire, ſe doutant bien que cet homme s'amuſeroit à les regarder attentivement, & que cela l'empêcheroit de prendre garde à ceux qu'on avoit mis en embuſcade, & en armes derriére lui. En effet l'Indien ne ſe trouva jamais ſi étonné qu'il le fut alors, de voir ſur la Mer une machine qu'on n'y avoit point encore vûë, ſavoir un Navire qui voguoit à pleines voiles. Il s'attacha ſi fort à le conſi-

dérer

dérer que les Soldats qui le guettoient ſe jettérent ſur lui avant qu'il les eût apperçûs, & le menérent au Navire, bien aiſe de l'avoir ainſi ſurpris. L'ayant mis dedans, tous les Eſpagnols leurs Compagnons le careſſérent le mieux qu'ils pûrent, pour lui ôter la crainte qu'il avoit déja de voir des gens d'une autre mine que lui, & qui avoient de la barbe. Enſuite ils lui demandérent & par ſignes, & par paroles quel étoit ce Païs-là; & comment il s'appelloit? L'Indien, qui, par les grimaces & les ſignes qu'ils lui faiſoient comme à un muet, & du viſage, & des mains, jugeoit bien qu'ils lui demandoient quelque choſe, mais qui ne ſavoit ce que c'étoit; pour prévenir le mal qu'il s'imaginoit qu'on lui dût faire, ne leur fit point d'autre réponſe, ſinon qu'il leur dit à la hâte ſon propre nom, ſavoir *Beru*, & y ajoûta en même temps le mot de *Pelu*; Ce qu'il fit apparemment, comme s'il eût voulu dire; „ Si vous me demandez mon nom, ſachez „ que je m'appelle *Beru*, ou bien, ſi vous voulez „ que je vous diſe, où je demeurois, il n'y a pas „ long-temps, je vous apprens que c'étoit ſur le „ bord de la Riviére. Car il faut ſavoir qu'en la Langue de cette Province le mot *Pelu* eſt un appellatif qui ſignifie Riviére, comme nous le prouverons ailleurs, par le témoignage d'un Auteur digne de foi. Voila quelle fut la réponſe de cet homme, qui eût quelque choſe de ſemblable à celle d'un autre Indien, dont il eſt fait mention dans nôtre Hiſtoire de la Floride, *Liv. VI. Chap. XV.* lors qu'entendant parler de ſon Maître, il uſa des mots *Breços*, & *Bredos*.

Mais pour revenir à nôtre Priſonnier, les Eſpagnols du Navire, s'imaginant qu'il les avoit entendus, & que ſa réponſe étoit conforme à leur deſſein, comme s'ils lui euſſent parlé Eſpagnol, prirent

rent cela, comme on dit, pour argent comptant, ſi bien que depuis ce temps-là, qui fut environ l'an MDXVI. ils appellérent ce grand & riche Royaume, *Peru*, que nous écrivons en François *Perou*. Par où l'on peut voir qu'ils corrompirent les deux mots que l'Indien leur avoit dit, comme c'eſt la coûtume des Eſpagnols de corrompre preſque toutes les paroles qu'ils empruntent du Langage des Indiens de ce Païs-là. Ce qu'ils firent aſſez paroître, lors que dans ce nom de l'Indien *Beru* ils changérent le B. en P. & dans celui de *Pelu* qui ſignifie Riviére, ils prirent l'L pour une R; de ſorte que par rapport à l'un & à l'autre nom, ils dirent *Peru*. A quoi j'ajoûte qu'il y en a même quelques-uns, ſavoir ceux d'entre les Modernes qui ſe piquent le plus de politeſſe, qui corrompent les deux lettres, & diſent *Piru* dans les Ouvrages qu'ils en écrivent. Mais c'eſt à quoi l'on ne doit pas s'arrêter, puis que les plus anciens Hiſtoriens, tels que ſont, *Pedro de Cieça de Leon*, *Auguſtin de çarate*, *Franciſco Lopez de Gomara*, *Diego Fernandez* natif de *Palence*, & le R. P. F. *Jerôme Roman*, appellent tous unanimement ce grand Empire *Perou*, & non pas *Piru*. Or parce que le Parage où l'on prit l'Indien, étoit comme une Frontiére du Païs, que les Rois *Yncas* avoient conquis de ce côté-là, & aſſujettis à leur Etat; ils appellérent dès-lors du nom de *Perou* tout ce qu'il y a d'étenduë depuis cette Contrée, qui eſt le Parage de *Quito*, juſques aux *Charcas*: car ce fut le principal Païs de leur Conquête, qui a ſept cens lieuës de largeur; ce qui n'empêche pas, que leur Empire ne s'étendit à cinq cens lieuës par delà, ſavoir juſques à Chili, qui eſt un autre Royaume fort riche, & fort fertile.

CHA-

CHAPITRE V.

Autorité pour une confirmation plus ample du nom Perou.

VOILA quelle fut l'origine du mot *Perou*, qui eſt un nom ſi célébre dans le Monde. Auſſi à dire le vrai, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il eſt ſi fort en eſtime, puis qu'il a rempli d'Or, de Perles & de Pierreries toute la Terre habitable. Bien qu'il y ait déja 72 ans qu'on a conquis ce Païs, les Indiens natifs du *Perou*, ne ſe ſervent point de ce nom-là, parce qu'il lui a été impoſé fortuitement; quoi que par la communication qu'ils ont avec les Eſpagnols ils entendent aſſez bien ce qu'il ſignifie. Mais ils n'ont point de mot général dans leur Langue pour nommer tout à la fois les Provinces & les Royaumes que leurs Rois légitimes ont ſubjuguez, comme nous diſons, la *France*, l'*Italie*, l'*Eſpagne*, & ainſi des autres Etats qui contiennent pluſieurs Provinces. Comme il eſt donc très-certain que pour déſigner chaque Province, ils avoient un nom particulier, ainſi que nous le verrons amplement dans la ſuite de cette Hiſtoire; il eſt vrai auſſi, qu'ils n'en avoient point de propre qui ſignifiât un Royaume entier. Par exemple, quand ils vouloient déſigner le Monde, ils ſe ſervoient du mot, *Tahuantinſuyo*, qui ſignifie ſes quatre parties enſemble. Toutes ces raiſons ſont à mon avis d'aſſez fortes conjectures, pour montrer, que le mot *Beru* étoit le nom propre d'un Indien comme nous l'avons déja vû. Il faut remarquer encore, qu'entre les *Yncas* Indiens, ceux du plat Païs, & des Côtes de

cette Mer employoient ordinairement de ſemblables noms ; mais que ceux des Montagnes, qui ne parloient point la Langue générale des autres, ne s'en ſervoient pas. Et comme en *Eſpagne* il y a des noms affectez pour déſigner chaque Province en particulier, il y en avoit de même entre les Indiens du *Perou*. Mais s'il faut des autoritez expreſſes pour faire voir comment ce nom a été premiérement impoſé par les Eſpagnols, & qu'il n'a jamais été reçû dans la Langue vulgaire des Indiens ; en voici trois remarquables que j'ai tirées de *Pedro de Cieça de Leon*. La premiére, eſt au III. Chapitre de ſon Livre, où parlant de l'Iſle appellée *la Gorgone*, il dit, *Là ſe trouva le Marquis* Dom Franciſco Piçarro, *avec treize Chrêtiens Eſpagnols de Nation, & ſes Compagnons, qui avoient découvert le Païs que nous appellons* le Perou, *&c.* La ſeconde, au Chapitre XIII. où il en parle ainſi. *Il faut donc bien néceſſairement que depuis* Quito, *qui eſt aſſûrément l'endroit par où l'on commence d'entrer au* Perou, *&c.* Et la troiſiéme, au XVIII. où répétant le même nom ; *Aſſûrément*, ajoûte-t-il, *il faut inférer des Relations que nous font les Indiens de* Cuzco, *qu'il y a eu autrefois de grandes Guerres dans toutes les Provinces de ce Royaume que nous appellons* Perou, *&c.* Ce qui fait voir clairement qu'il n'employeroit pas ſi ſouvent le mot de *Perou*, s'il ne vouloit donner à entendre que les Eſpagnols ont les premiers impoſé ce nom, & que les Indiens n'en ont jamais eu de tel dans leur Langue générale, ce que je certifie moi-même, qui ſuis *Ynca* du Païs. Le R. P. *Acoſta* éclaircit encore plus amplement cette vérité, au premier Livre de ſon *Hiſtoire naturelle des Indes*, Chapitre XIII. où diſcourant ſur ce même ſujet, il dit ; *Il eſt certain que ceux qui ont découvert le Nouveau Monde*

Monde ont tourné en coûtume de donner aux Ports & aux autres Lieux qu'ils ont conquis, des noms conformes aux occaſions qu'ils en ont euës, comme il ſe peut remarquer par le nom Piru, *qu'on a impoſé à ce Royaume. Car c'eſt l'opinion commune, que les Eſpagnols qui firent cette découverte, appellérent tout le Païs* Piru, *du nom d'un Fleuve où ils abordérent premiérement. A quoi ſert de preuve bien évidente l'autorité des Indiens natifs du* Piru, *parmi leſquels ce mot n'eſt point en uſage, de ſorte qu'il n'y a point d'apparence qu'ils ayent jamais ainſi nommé leur Païs.* Voila le témoignage qu'en rend cet Auteur digne de foi, qui doit ſuffire, ce me ſemble, pour confondre toutes les nouveautez qu'on a depuis inventées ſur ce nom-là; comme nous le montrerons ci-après, lors que nous en toucherons plus particuliérement quelques-unes. Mais parce que la Riviére que les Eſpagnols nomment *Pérou* eſt en ce même Parage, & fort proche de la Ligne Equinoctiale, j'oſerai bien affirmer que ce fut la même, où les Eſpagnols ſe ſaiſirent de l'Indien qu'ils amenérent dans leur Vaiſſeau, de ſorte que depuis ce temps-là & la Riviére & le reſte du Païs furent appellez du nom propre de l'Indien *Beru*. A quoi j'ajoûte que le nom appellatif *Pelu* étant auparavant commun à toutes les Riviéres en général, fut depuis fait un nom propre par les Eſpagnols, qui le donnérent particuliérement à cette Riviére, qu'ils appellérent *Perou*.

Franciſco Lopez de Gomara, parlant de la découverte du *Yucatan* dans ſon *Hiſtoire générale des Indes*, Chapitre LII. donne deux Etymologies de noms, fort ſemblables à celles que nous avons données du *Perou*; ce qui m'oblige à les rapporter ici pour leur grande conformité. *Un peu après*,

dit-il, *partit* Franciſco Hernandez de Cordoüa; *Et ſoit que le temps ne lui permit pas de faire Voile en un autre Cap, ou qu'il eût deſſein d'aller découvrir quelque nouveau Païs, quoi qu'il en ſoit les vents le jettérent dans une Terre inconnuë aux nôtres. Là près de quelques Salines, il découvrit une Pointe, qu'il appella* de las Mugeres, *ou*, la Pointe des Femmes, *parce qu'il y avoit remarqué certaines Tours de pierres amoncelées, avec quelques Chapelles couvertes de bois & de chaume, où ſe voyoient rangées en bel ordre, pluſieurs Idoles, qui ſembloient être des femmes. Les Eſpagnols, qui juſques alors n'avoient apperçû en ce lieu-là aucun Bâtiment de pierre, s'étonnérent fort d'y en remarquer, & de voir les Habitans ſi leſtes, & ſi richement vêtus. Car ils portoient des Camiſoles, & une eſpéce de Manteau de Coton blanc, & d'autres couleurs, de belles Plumes, des Pendans d'oreille, & des Joyaux d'or & d'argent; les femmes avoient la tête, & la gorge couverte. De ce lieu-là il prit ſa route vers une autre Pointe, qu'il appella* Cotoché, *parce qu'il s'y trouva des Pêcheurs, qui de crainte ou d'étonnement gagnérent la terre, & ſe mirent à crier en s'en allant*, cotoché, cotoché, *c'eſt à dire*, Maiſon, Maiſon, *parce qu'ils s'imaginérent que ceux du Navire leur demandoient quelque lieu pour s'y en aller, à cauſe dequoi cette Pointe de terre fut toûjours nommée depuis* le Cap de Cotoché. *Enſuite de cette avanture, ils en eurent une autre bien-tôt après. Car ils rencontrérent un peu plus avant de certains hommes, leſquels interrogez comment ſe nommoit un grand Bourg qui étoit là tout contre, leur répondirent*, Tectetan, Tectetan, *qui ſignifie*, je ne t'entends point. *Ce qui fut cauſe que les Eſpagnols, qui s'imaginérent que ce lieu s'appelloit ainſi, lui impoſérent par corruption le nom de* Yucatan, *qui lui*

lui pourra bien demeurer toûjours. Ces deux derniéres autoritez ſont tirées mot à mot de *Franciſco Lopez de Gomara.* Par où l'on peut voir, qu'en pluſieurs autres Contrées des *Indes*, auſſi bien qu'en celle du *Perou*, il arrivoit aſſez ſouvent que ceux qui les découvroient, les appelloient du premier nom qu'ils entendoient dire aux Indiens, auſquels ils demandoient quelque choſe, s'imaginans que ces gens-là leur répondoient à propos ſur ce qu'ils vouloient ſavoir, comme ſi les uns & les autres n'euſſent parlé qu'une même Langue. Ce qui fût ſans doute une faute que l'on commit en pluſieurs événemens qui ſe paſſérent au Nouveau Monde, & particuliérement dans nôtre Empire du *Perou*, comme il ſera facile de le remarquer en divers endroits de cette Hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Témoignage d'un autre Auteur touchant le nom Perou.

AUx autoritez de *Pedro de Cieça*, du R. P. *Joſeph Acoſta*, & de *Gomara*, qui ont rapporté ſur le mot *Perou* les choſes que j'en ai dites, je puis ajoûter le témoignage d'un autre excellent Auteur, le R. P. *Blas Valera*, Religieux de la Compagnie de Jeſus. Le Public lui a l'obligation d'avoir fait l'Hiſtoire de cet Empire en fort beau Latin, auſſi bien qu'il l'eût pû écrire en pluſieurs Langues, pour y être extrêmement bien verſé. Mais il arriva par malheur au grand dommage de mon Païs, qui ne méritoit pas d'avoir ſon Hiſtoire écrite d'une ſi bonne main, que les Papiers de cet habille Homme furent perdus au Sac, que les Anglois firent

rent de Calez, l'an 1596. environ lequel temps il mourut, ou un peu après. Je recouvrai néanmoins ce qui reſta de ſes Mémoires, & qui fut ſauvé d'une ſi déplorable ruine. Mais ce ne fut pas ſans un extrême regret de n'en avoir que des fragmens, où il manquoit le meilleur. J'en ai l'obligation au R. P. *Pierre Maldonat de Saavedra* natif de *Seville*, & de la même Compagnie, qui me les donna l'an 1600. auquel temps il enſeignoit la Théologie dans cette Ville de *Cordoüe*. Mais pour revenir à la dénomination du nom *Perou*, je rapporterai celle qu'en donne le P. *Valera* dans ſon Hiſtoire Latine, dont voici les paroles, que moi-même qui ſuis Indien, ai traduites en nôtre Langue vulgaire. *Le* Perou, *qui eſt un Royaume, fort fameux, & de grande étenduë, abonde ſi fort en or, en argent, & en autres riches métaux, que cette prodigieuſe abondance a fait paſſer en Proverbe cette commune façon de parler;* Qu'un homme poſſéde le *Perou* quand il eſt comblé des biens de la fortune. *Ce nom fut impoſé fortuitement par les Eſpagnols à cet Empire des* Yncas: *Car il eſt certain que ce n'eſt pas un nom propre; Auſſi bien loin que les Indiens l'approuvent, ils le tiennent pour barbare, & l'ont ſi fort en horreur, que pas un d'eux ne le veut prononcer; de ſorte qu'il n'y a que les Eſpagnols qui s'en ſervent. Il ne ſignifie, ni richeſſes, ni autre choſe de grande importance; & on peut bien dire, que comme l'impoſition du nom ſe trouva nouvelle, la ſignification des richeſſes le fut auſſi, parce qu'elles procédérent purement du bonheur de leur Conquête. Quant au mot* Pelu, *c'eſt un nom appellatif, qui ſignifie Riviére, dans la Langue de ces Barbares, qui habitent entre* Panama & Huaya, *ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que c'eſt auſſi le nom propre d'une certaine Iſle, appellée* Pelua, *ou* Peru. *Lors donc que les premiers Conquérans*

quérans de ces Terres, qui étoient Eſpagnols de Nation, Navigant depuis Panama, *furent jettez premiérement ſur cette Côte, le mot de* Peru *ou de* Pelua *leur plût ſi fort, que comme s'il eût ſignifié quelque choſe de grand, ils s'en ſervirent depuis pour déſigner tous les autres Lieux qu'ils découvrirent, tellement qu'à la fin il ſe trouva qu'ils appellérent* Perou *tout l'Empire des* Yncas. *Quelques-uns néanmoins ne trouvant pas à leur gré ce nom, ne voulurent point s'en ſervir, & appellérent ces Terres là* Nouvelle Caſtille. *Mais le genéral l'emporta ſur le particulier, ſi bien que depuis on impoſa ces deux noms à ce grand Royaume, juſques-là même, que les Notaires tant Eccléſiaſtiques que Royaux, ont accoûtumé d'en uſer encore aujourd'hui, quoi que pourtant en Europe & aux autres Royaumes il ſoit plus ordinaire que celui de* Pelua. *Quant à ſon Etymologie, il y en a pluſieurs qui la tirent du nom* Pirua, *qui eſt un mot de* Quechuas, *du Païs de* Cuzco, *par où eſt ſignifiée une maniére de Clôture en forme de Paliſſade, où ceux du Païs ont accoûtumé de ſerrer les Biens de la Terre. Cette opinion eſt vrai-ſemblable, étant certain qu'en ce Royaume les Indiens ont quantité de telles Clôtures en forme de Granges, pour y mettre leur Récolte: à cauſe dequoi il n'eſt pas incompatible que les Eſpagnols n'ayent emprunté ce nom étranger, & dit* Piru *en ôtant la derniére voyelle, pour mettre l'accent. S'il eſt donc vrai que ce nom dont ſe ſervirent les premiers Conquérans de ces Terres, comme d'un nom propre, pour déſigner tout l'Empire, eſt doublement appellatif, je ne ferai point difficulté de m'en ſervir, & de dire indifféremment* Peru & Piru. *Or l'introduction de ce nouveau nom ne ſe doit point rejetter, comme uſurpé fauſſement & à la volée, y ayant de l'apparence que les Eſpagnols n'en trouvérent point de général*

ni de plus propre que celui-ci, pour être imposé à ce Païs. Car avant le régne des Yncas, *chaque Province avoit son nom propre, comme* Charca, Colla, Cuzco, Rimac, Quito, *& ainsi de leurs semblables, sans avoir égard aux autres Païs. Mais depuis que les* Yncas *assujettirent tout ce Royaume, ils le nommérent conformément à l'ordre de leurs Conquêtes, & des Peuples qu'ils firent leurs Tributaires, comme par exemple, pour désigner les quatre parties du Royaume, ils dirent* Tahuantinsuyo, *& appellérent les Vassaux de l'*Ynca, O Yncaprunam. *Ce qui fut cause que les Espagnols, qui remarquérent la confusion & la diversité de ces noms, donnérent fort prudemment celui de* Perou *à ces Terres qu'ils avoient découvertes. Celui de* Perou *ou de* Nouvelle Castille, *&c.* Voila les paroles du R. P. *Blas Valera*, où il ne s'éloigne point de l'opinion du P. *Acosta*, qui prouve, comme nous l'avons montré, que ce nom fut premiérement imposé par les Espagnols à tout ce Païs-là, & qu'avant leur arrivée, les Indiens n'en avoient jamais usé en leur Langue. Mais pour moi, sans m'arrêter tout à fait à ce qu'en dit le P. *Blas Valera*, il me semble qu'il y a plus d'apparence de croire que l'imposition du nom *Perou* prit son Origine du nom propre *Beru*, ou de l'appellatif *Pelu*, qui signifie Riviére dans la Langue de cette Province, plûtôt que de *Pirua*, qui signifie Gabion, ou Clôture. Car, comme je l'ai déja dit, ceux qui l'imposérent les premiers furent les gens de *Vasco Nonnez de Balboa*, qui n'étoient pas encore entrez si avant dans le Païs, qu'ils pussent savoir ce que signifioit le mot *Pirua*. A quoi j'ajoûte que ce ne furent pas non plus les Conquérans du *Perou*, qui imposérent ce nom, puis que 15 ans avant qu'on fût allé à cette Conquête, les Espagnols qui vivoient dans *Panama* appel-

appelloient *Perou* tout le Païs, qui depuis la Ligne Equinoctiale s'étend juſques au Midi. Ce que certifie encore *Franciſco Lopez de Gomara* dans ſon *Hiſtoire des Indes*, Chap. 110. où il parle ainſi. *Il y en a qui diſent que* Balboa *ſût par une Relation particuliére qui lui fut faite, qu'au* Perou *il y avoit de l'Or & des Emeraudes. Mais ſoit qu'il le faille croire ou non, il eſt certain qu'il ſe parloit déja du* Perou *dans* Panama, *au temps que* Piçarro, & Almagro *armérent pour y aller, juſques-là même qu'on en diſoit de fort grandes choſes.* Voila quelles ſont les paroles de *Gomara*, qui font voir aſſez clairement, que le nom *Perou* étoit déja en uſage long-temps avant le Voyage de ceux qui y allérent pour le conquérir, & qui le conquirent en effet.

CHAPITRE VII.

Etymologie de quelques autres nouveaux noms.

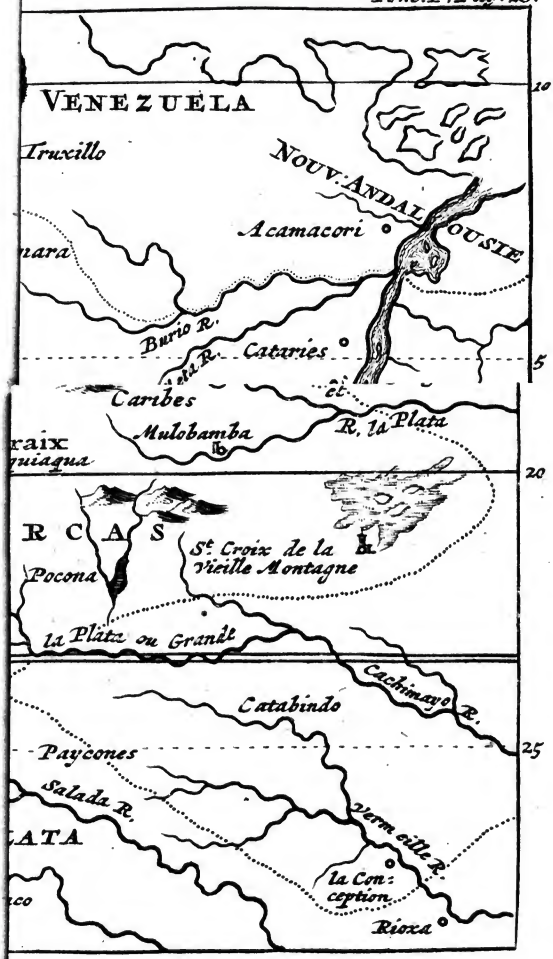
AFin que l'Etymologie du nom *Perou* ne ſoit pas ſeule, il ne ſera pas hors de propos d'en rapporter d'autres ſemblables, qui ſe firent avant & après celle-ci. Car il n'y aura point de mal que nous les anticipions, parce que cela nous épargnera la peine d'en parler quand il en ſera temps. Nous commencerons donc par celle de *Puerto Vieio* ou du *vieux Port*, parce qu'elle ſe fit tout auprès du lieu où arriva celle du *Perou*. Mais auparavant il ſera bon de ſavoir que de *Panama* juſqu'à la Ville Royale on navigue avec beaucoup de peine, à cauſe des grands Courans de la Mer, & du Vent de Sud, qui régne d'ordinaire ſur cette Côte. Pour éviter donc les inconvéniens qui en pouvoient arriver, ceux qui faiſoient ce Voyage, étoient contraints au

ſortir du Port de Bordayer avec leurs Vaiſſeaux à trente ou quarante lieuës de Mer, ſi bien que de cette ſorte ils gagnoient le haut de la Côte, allant toûjours à la Bouline; D'où il s'enſuivoit bien ſouvent, que lors qu'il ſe rencontroit que le Navire n'étoit pas bon de Voile du côté de la Bouline, il étoit jetté plus loin que le lieu d'où il étoit parti. Mais enfin depuis que *François Drac* Anglois, eut paſſé le Détroit de *Magellan*, (ce qu'il fit en l'an 1579.) il découvrit une meilleure méthode de Naviguer, qui fut de Bordayer à deux ou trois cens lieuës dans la Mer, ce que les Pilotes n'avoient encore oſé faire. Car ils ſe perſuadoient ſans fondement qu'ils ne ſeroient pas plûtôt à cent lieuës de terre, qu'ils ſe perdroient dans la Mer, à cauſe de ſes grands calmes, de ſorte que pour ne pas tomber dans cet inconvénient, ils n'oſoient s'y enfoncer bien avant. En effet, par cette même crainte, peu s'en fallut que nôtre Navire ne ſe perdit lors que je pris la route d'Eſpagne, & qu'il fut jetté en l'Iſle *Gorgone*, où nous eûmes bien de la peine à nous tirer d'un ſi mauvais Golphe. Comme donc au commencement de la Conquête du *Perou*, un de ces Navires qui navigeoit de la maniére que nous avons dit, ſe fut mis à Bordayer ſix ou ſept fois au ſortir du même Port où il retournoit toûjours, ne pouvant venir à bout de cette Navigation; il arriva qu'un de la troupe ennuyé de ce qu'on ne pouvoit paſſer outre, ſe mit à dire ces mots. *Ce Port eſt vieux pour nous autres.* Depuis ce temps-là il fut nommé *Puerto Vieio.* Et parce que le jour de *Sainte Helene* ils découvrirent près du même Port une Langue de terre aſſez remarquable, ils la nommérent pour cet effet *la pointe de Sainte Helene.* Mais longtemps avant l'impoſition de ces noms, il y en eut une autre ſemblable, qui mérite bien d'être remarquée.

quée. Car en l'an 1500. un certain Vaisseau s'étant mis sur Mer, sans qu'on sût au vrai si c'étoit celui de *Vincent Yennez Pinçon* ou de *Jean de Solis*, Capitaine de Marine, qui exposoit sans peine sa vie pour tâcher de découvrir de nouvelles Terres, comme il s'en alloit en quête & s'enquéroit du Païs, (car c'étoit alors tout l'exercice des Espagnols,) avec un desir extrême de trouver la Terre-ferme, parce qu'on n'avoit encore découvert que des Isles, savoir toutes celles qu'on nomme aujourd'hui *de Barlovento*, un Marinier qui étoit à la Hune découvrit par hazard le lieu qu'on appelle *Caprira*, qui est au dessus de la Ville de *Nombre de Dios*; & en même temps invitant ceux du Navire à se réjouir; Or ça, Compagnons, leur dit-il, *en Nombre de Dios sea*, comme s'il eût voulu dire: loué soit Dieu, Messieurs, je voi la Terre-ferme. Depuis ce temps-là, on a toûjours appellé *Nombre de Dios*, la Ville qu'on y bâtit, & Terre-ferme cette seule Côte; bien qu'il y en ait d'autres que celle-là. Dix ans aprés ils appellérent encore cette Province *la Castille d'or*, pour la grande quantité qu'ils y trouvérent de ce métail, & à cause d'un Fort que *Diego de Nicuessa* y fit bâtir en l'an mil cinq cens dix. L'Isle qu'on nomme *la Trinidad*, qui est en la Mer douce, fut nommé ainsi, pour avoir été découverte le jour de la Très-Sainte Trinité: A quoi j'ajoûte que la Ville de *Carthagéne* s'appella ainsi, à cause de son Port, qui pour être semblable à celui de *Carthagéne* en *Espagne*, donna sujet aux premiers qui le virent de s'écrier, *ce Havre n'est pas moins bon que le Port de* Carthagéne. Pour la même raison l'Isle *Serrane*, que l'on trouve vers *la Havane*, au Voyage de *Carthagéne*, fut ainsi dite du nom de *Pedro Serrano*, Espagnol de Nation. Car son Vaisseau s'étant perdu près de-là, lui seul se sauva à

la

la nage, & fut jetté en cette Isle, qu'il trouva déserte, & où il n'y avoit ni bois, ni eau douce: faisant néanmoins de nécessité vertu, il y subsista pendant sept ans par son industrie, comme il sera dit plus au long au Chapitre suivant, parce que c'est une Histoire qui n'est pas moins remarquable que digne d'admiration; Or il n'y a point de doute qu'en mémoire de son nom & de cet événement, on appella cette Isle *Serrana*; & *Serranilla*, celle qui est auprès, pour mettre une différence entre l'un & l'autre. Ainsi la Ville de *San Domingo*, ou de *Saint Dominique*, & toute son Isle ont tiré leur nom des événemens qui en ont donné sujet, comme le remarque *Gomara* au Chapitre XXXV. d'où j'ai tiré ces paroles mot à mot. *La plus fameuse Ville de cette Côte est celle de* Saint Dominique, *dont les fondemens furent jettez par* Barthelemi Colomb *sur le bord de la Riviére d'*Ozama. *Il l'appella ainsi, parce qu'il arriva en ce lieu un Dimanche jour de* Saint Dominique *qui étoit le nom de son Pere, de sorte qu'il y eut trois causes qui contribuérent à un même effet, &c.* Voila ce qu'en dit *Gomara*. Tous les autres noms des plus beaux Ports, des grandes Riviéres, des Provinces & des Royaumes du Nouveau Monde ont été imposez de la même maniére. Car ceux qui les ont apperçûs les premiers les ont appellez du nom du Saint, ou de la Sainte au jour duquel ils ont été découverts, ou même les Capitaines, les Soldats, & les Pilotes qui en ont fait la découverte leur ont donné leurs noms propres; dequoi nous toucherons quelque chose dans nôtre Histoire de la *Floride* à l'endroit où nous en faisons la description, & parlons de ceux qui y allérent les premiers. J'avois résolu d'ajoûter après le XV. Chapitre du 6. Livre de cette même Histoire, toutes ces Etymologies de noms join-


VENEZUELA
Truxillo
NOUV: ANDALOUSIE
Acamacori
Barrio R.
Cataries
Caribes
Mulobamba
R. la Plata
Pocona
St. Croix de la Vieille Montagne
la Plata ou Grand
Cachimayo R.
Catabindo
Paycones
Salada R.
Vermeille R.
la Conception
Rioza
10
5
20
25

jointes enſemble avec celles du mot *Perou*, de peur que je ne vinſſe à mourir, avant que de pouvoir mettre la main à cette Hiſtoire. Mais puis qu'il a plû à Dieu me conſerver en vie, j'ai trouvé à propos de les ôter de là pour les mettre chacune en ſon lieu. Tout ce que je crains maintenant, c'eſt que quelque Hiſtorien ne s'en ſoit accommodé, parce que ce Livre a déja paſſé par pluſieurs mains, outre qu'entre tant de perſonnes qui ont voulu ſavoir de moi l'Etymologie du nom *Perou*, il s'en eſt trouvé à qui je ne l'ai pû refuſer honnêtement pour leur être entiérement aquis, quelque deſſein que j'euſſe de n'en donner les Mémoires à perſonne, & de les garder par devers moi.

CHAPITRE VIII.

Deſcription du Perou.

L'Empire des *Yncas* étoit auſſi bornée des quatre côtez, lors que les Eſpagnols y entrérent. Il s'étendoit du côté du Nord juſques à la Riviére *Ancaſmayu*, qui paſſe entre les Confins de *Quito*, & de *Paſto*. Elle ſignifie dans la Langue générale du *Perou*, *Riviére Azurée*, & peu s'en faut qu'elle ne ſoit perpendiculairement ſous la Ligne Equinoctiale. Du côté du Midi il étoit borné de la Riviére appellée *Mauly*, qui court l'Eſt Oueſt au delà du Royaume de Chili ; avant que d'arriver au Païs des *Araucos*, qui eſt à plus de quarante Degrez de la Ligne au Sud. Entre ces deux Fleuves on compte environ mille trois cens lieuës de largeur par terre. Ce qu'on appelle *Perou* en a ſept cens cinquante, depuis la Riviére *An-*

Ancaſmayu, juſques à la Province des *Chicas*, qui eſt la derniére des *Charcas*, à le prendre Nord Sud; Et quant au Royaume qu'ils appellent Chili, il a auſſi à Nord Sud cinq cens cinquante lieuës, à compter depuis les Frontiéres de la Province des *Chicas*, juſques à la Riviére de *Mauly*. Il eſt borné à l'Orient d'une longue chaîne de Montagnes toûjours couvertes de Neiges, & inacceſſibles, non ſeulement aux Hommes & aux Bêtes, mais aux Oiſeaux mêmes; & qui s'étendent depuis *Sainte Marthe* juſques au Détroit de *Magellan*, & ſont appellées des Indiens *Ritiſuyu*, comme qui diroit ceinture, ou écharpe de Neige. A le prendre par la Côte, les Confins de cet Empire s'étendent depuis le Cap de *Paſſau* juſques à la Riviére de *Mauly*, qui ſe perd dans la Mer du Sud. Tout ce Royaume paroît fort étroit, ſi on le conſidére de l'Orient à l'Occident. Sa plus grande largeur, ſi l'on traverſe depuis la Province *Muyu-Pampa* par le Païs de *Chachapuyas*, juſques à la Ville de *Truxillo* ſituée ſur la Côte de la Mer, eſt de ſix vingt lieuës, & ſa plus étroite étenduë, depuis le Port d'*Arica* juſques à la Province appellée *Liliaricoſſa*, n'eſt que de 70 lieuës. Voila quels ſont les quatre Confins de l'Empire qu'ont ſubjugué les Rois *Yncas*, dont nous prétendons écrire l'Hiſtoire moyennant l'aſſiſtance Divine. Mais avant que de paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter ici les Avantures de *Pédro Serrano*, que nous avons promiſes ci-devant.

Pedro Serrano s'étant ſauvé à la nage, après le débris de ſon Vaiſſeau, fut jetté en cette Iſle deſerte, qui fut depuis appellée de ſon nom. Elle avoit deux lieuës de circuit, à ce qu'il diſoit; la Carte Marine aſſûre la même choſe, car on y peut

peut voir dépeintes trois Isles fort petites, & tout autour quantité de bancs de sable, où se remarque encore l'autre Isle qu'on appelle *Serranilla*, qui contient cinq petites Isles plus pleines de bancs que n'est la *Serrane*, desquelles il y en a quantité dans tout ce Parage. Aussi est-ce pour cela que les Vaisseaux s'en éloignent tant qu'ils peuvent, afin de ne se mettre pas en danger de périr. Le malheur ayant donc voulu que *Pedro Serrano* fît naufrage en ce lieu-là, il eut recours à son industrie pour se sauver, & fit si bien qu'à force de nager il aborda l'Isle dont nous parlons. Y étant arrivé, il s'y vit en état de se dire l'homme du monde le plus désolé ; car il n'y trouva ni eau ni bois, pas même de l'herbe, ni autre chose qui pût servir à sa nourriture, en attendant qu'il passât par là quelque Vaisseau, qui le reçût pour l'empêcher de mourir de faim & de soif, ce qui lui sembloit une mort plus cruelle que s'il se fut noyé, parce qu'il n'eût pas langui si long-temps. Dans ce misérable état il passa la premiére nuit à pleurer son infortune, & à s'affliger bien fort, comme pourroit faire toute autre personne qui se verroit réduite à de si grandes extrêmitez. Le lendemain dès qu'il fût jour, il fût se promener tout autour de l'Isle, il y trouva quelques Poissons sur le bord, tels que peuvent être des Ecrevisses de Mer & autres Coquillages qu'il recueillit, & les mangea cruds, n'ayant point de feu pour les faire cuire. Voilà dequoi il se nourrit quelque temps, jusques à ce qu'ayant apperçû certaines Tortuës qui sortoient hors de la Mer, comme il vit qu'elles en étoient assez loin, il en attaqua une dont il se saisit, & en fit de même de toutes les autres, qu'il pût attraper; Puis prenant un coûteau, qu'il avoit accoûtumé de porter à sa ceinture, & qui lui

lui ſervit alors d'inſtrument propre à conſerver ſa vie, il en tua une, & en but le ſang au lieu d'eau. En ayant fait autant des autres, il en coupa la chair par tranches, & la fit cuire au Soleil. Il ſe ſervit de leurs Ecailles, après qu'il les eût détachées, il recueillit de l'eau de pluye; comme quelques-unes de ces Ecailles contenoient une aſſez grande quantité d'eau, & que tout ce Païs-là eſt extrêmement pluvieux, il en amaſſoit beaucoup, Il ſe nourrit donc pendant quelque temps de la chair de ces Tortuës, qu'il tuoit, en aſſez bon nombre, & dont il y en avoit de toutes les façons, les unes de la largeur d'un grand Bouclier, & les autres moindres. Il eſt vrai qu'il ne lui ſervoit de rien de combattre les plus grandes, parce qu'elles ſe trouvoient plus fortes que lui; c'étoit en vain qu'il montoit ſur elles pour les laſſer, & les abattre ſous lui, parce que le portant ainſi ſur le dos, elles rebrouſſoient auſſi-tôt vers la Mer, de ſorte que l'expérience lui aprit quelles Tortuës il devoit ou combattre, ou laiſſer, pour n'en pouvoir venir à bout. Comme il vit qu'il avoit ſuffiſamment à manger & à boire, il dit en lui-même, qu'il ne lui falloit plus rien que du feu pour cuire ſa viande, & faire de la fumée, pour être apperçû ſi par hazard il paſſoit par-là quelque Navire. La néceſſité & les Voyages qu'il avoit faits ſur Mer, qui l'avoient rendu ingénieux, lui ſuggérérent d'aller chercher des cailloux, pour s'en ſervir comme de pierres à feu, & de ſon coûteau au lieu de fuſil. Mais n'en trouvant point dans l'Iſle, où il n'y avoit que du ſable, il entroit ſouvent dans la Mer, où il ſe mettoit à la nage & à faire le plongeon, n'oubliant aucune ſorte d'invention pour voir s'il ne trouveroit point ce qu'il cherchoit. En effet, il tra-

travailla ſi bien, qu'enfin ſa peine lui réüſſit, il trouva quelques Cailloux, dont il choiſit les meilleurs, qu'il battit les uns contre les autres, avec un ſi bon ſuccès, qu'il en ſortit des étincelles de feu. Alors d'une piéce qu'il rompit de ſa chemiſe, il en fit une maniére de charpie, qui reſſembloit à du Cotton, & ainſi s'aidant de tout le fuſil enſemble, enfin à force de le battre, & d'ajoûter invention ſur invention, il en tira du feu, comme il deſiroit. Et parce qu'il ne lui reſtoit plus qu'à trouver dequoi l'entretenir, il s'en alloit d'heure en heure ſur le bord de la Mer, afin d'en ramaſſer les balliures; car il y trouvoit quantité de Mouſſe marine, qu'on appelle vulgairement *Ovas marinas*, il y rencontroit même quelquefois des éclats de bois pourri, reſté du débris des Navires qui ſe perdoient ſur Mer; il y trouvoit encore des os de Poiſſon, des Coquillages, & autres choſes ſemblables, dont il entretenoit le feu. Outre cela pour empêcher que l'eau ne vint à l'éteindre, il fit une eſpéce d'Auvent des plus grandes Tortuës qu'il avoit tuées. Il paſſa deux mois dans cette vie auſtére, à la fin deſquels, & même plûtôt il ſe trouva tout nud, parce que les méchans habits qu'il avoit ſur lui, ſe pourrirent par le mêlange de chaleur & d'humidité; les pluyes, comme j'ai dit, n'étant pas moins grandes en ce Climat, que la chaleur y eſt exceſſive. On ne ſauroit s'imaginer les grandes incommoditez que lui cauſoit la chaleur, n'ayant ni habit, ni ombre pour ſe défendre du Soleil. Lors qu'il n'en pouvoit plus ſupporter la violence, il étoit contraint de ſe mettre dans l'eau pour y trouver quelque rafraîchiſſement. Dans ces travaux qui paſſent l'imagination, trois ans s'écoulérent tous entiers, durant leſquels il vit paſſer aſſez

de Navires. Mais quelque fumée qu'il pût faire, Signal ordinaire de ceux qui ſont perdus ſur la Mer, les Navigateurs paſſoient outre, & ne daignoient aller voir ce que c'étoit, parce qu'ils craignoient de ſe perdre eux-mêmes, & d'échoüer ſur les bancs. Ce qui affligeoit ſi fort le pauvre *Serrano*, qu'il eût ſans doute dans ces dures extrêmitez préféré volontiers la mort à la vie. Cependant les incommoditez du temps, & les miſéres qu'il enduroit, le firent devenir velu comme un Ours par toutes les parties de ſon corps, ſi bien que la barbe & les cheveux lui alloient plus bas que la ceinture. Après avoir vécu de cette ſorte durant trois ans, il apperçût un ſoir dans cette Iſle, lors qu'il ne penſoit à rien moins, un homme, qui la nuit d'auparavant avoit fait naufrage ſur ces bancs, & s'étoit ſauvé à la faveur d'une des planches du Navire. Le lendemain ſitôt qu'il fut jour cet inconnu ayant pris garde à la fumée que faiſoit le feu de *Pedro Serrano*, & ſe doutant bien de ce que c'étoit, tâcha de s'y en aller, s'aidant pour cet effet de la planche, & de l'adreſſe qu'il avoit à nager. Il ſeroit bien difficile de dire lequel des deux fut le plus étonné lors qu'ils ſe virent d'aſſez près. *Serrano* s'imagina d'abord que c'étoit quelque Démon, qui venoit à lui ſous la figure d'un homme, pour le tenter, & le mettre au deſeſpoir. Celui-ci de ſon côté avoit la même penſée de *Serrano*; & à conſidérer un homme, ou plûtôt un monſtre ſi velu par tout le corps, & qui ne ſembloit être que poil & que barbe, il crut voir le Diable en perſonne. Comme ils fuyoient ainſi l'un de l'autre, enfin le nouveau venu ſe raſſûra de ſa peur, quand il ouït que *Pedro Serrano* diſoit, *Seigneur Jeſus délivrez-moi des tentations du Diable.* Il l'aborda donc, & les

les yeux tout baignez de larmes. *Ha ! mon frere*, lui dit-il, *ne fuyez point, je vous prie : je ſuis Chrêtien comme vous*, & en même temps pour mieux l'aſſûrer de cette vérité, il ſe mit à dire le *Credo*. Alors *Pedro Serrano* ne pouvant plus douter que ce ne fût un Chrêtien, accourut à lui, & ils s'embraſſérent tous deux fort étroitement, avec des démonſtrations d'une tendreſſe extraordinaire, & du grand regret qu'ils avoient de ſe voir envelopez dans une même diſgrace, ſans eſpérance de s'en pouvoir tirer. Après qu'ils ſe furent racontez l'un à l'autre en peu de mots leurs avantures, *Pedro Serrano*, qui ſe douta bien que ſon hôte avoit faim, lui donna à manger de ce qu'il avoit. Ils s'entretinrent enſuite à loiſir des moyens qu'il falloit prendre pour s'empêcher de mourir de faim ; & ils convinrent que chacun à ſon tour auroit le ſoin de pourvoir à leurs communes néceſſitez, ſoit qu'il fallut ſe fournir de quelque marée, ou aller chercher de la Mouſſe marine, des éclats de bois, des os de Poiſſon, ou autres choſes ſemblables, que la Mer jettoit à bord, pour s'en ſervir à entretenir leur feu ; car c'étoit dequoi ils avoient un ſoin particulier, veillant même chacun à ſon tour, pour l'empêcher de s'éteindre. Ils paſſérent quelques jours à vivre de cette maniére. Mais malheureuſement ils ne pûrent être longtemps enſemble ſans ſe broüiller & ſe quéreller ; peu s'en fallut même qu'ils n'en vinſent aux mains ; par où l'on peut connoître le malheur des hommes qui ſe laiſſent gouverner ainſi par leurs paſſions. Le ſujet de leur quérelle vint de ce que l'un prétendoit que c'étoit le tour de l'autre de pourvoir aux choſes qui leur étoient néceſſaires. Cette broüillerie jointe au paroles piquantes qu'ils ſe dirent là-deſſus les ſépara. Mais enfin la néceſſi-

temps dans les Villes par où il paſſoit, pour s'y faire voir, il eût ſans doute amaſſé beaucoup d'argent. Quelques Seigneurs qui furent curieux de le voir, lui donnérent dequoi pourſuivre ſon Voyage. Mais par deſſus tous, l'Empereur fort étonné de lui entendre dire les choſes étranges qu'il racontoit de ſon naufrage, lui fit don de quatre mille poids de Rente, qui valent au *Perou* quatre mille & huit cens Ducats. Ce qui néanmoins ne lui ſervit de rien, car il mourut, en allant à *Panama*, pour y jouïr de ce revenu. Je tiens cette Hiſtoire d'un Gentilhomme digne de foi, qu'on appelloit *Garciſanchez de Figueroa*, qui avoit connu familiérement *Pedro Serrano*. Il aſſûroit qu'il lui en avoit ouï faire le recit à lui-même, & ajoûtoit qu'après que *Serrano* eût vû l'Empereur, il ſe fit couper une partie de ſes cheveux & de ſa barbe, qu'il porta depuis tant ſoit peu plus courte que la ceinture. Mais comme ſa barbe étoit fort large, & touffuë, il étoit contraint de la treſſer quand il ſe couchoit, autrement elle l'incommodoit dans le lit, & l'empêchoit de dormir.

CHAPITRE IX.

De l'Idolâtrie des Habitans du Perou, *& des Dieux qu'ils adoroient avant que d'être gouvernez par les* Yncas.

POur mieux faire connoître quelle étoit l'Idolâtrie & les mœurs des Indiens du *Perou*, il eſt néceſſaire que nous diviſions cet ancien temps en deux âges, afin de ne pas confondre cette matiére, & de ne pas attribuer l'Idolâtrie ni les mœurs des uns à celles des autres. Dans le premier âge, nous verrons de quelle maniére ils vivoient, avant que d'être gouvernez par les *Yncas*; & dans le ſecond, quel étoit le gouvernement de ces Rois. Il faut donc ſavoir qu'en ce premier âge, il y avoit parmi les anciens Gentils des Indiens un peu meilleurs que des Bêtes apprivoiſées, & d'autres qui étoient pires que les Animaux les plus ſauvages. Mais puiſque nous devons traiter de leur Idolâtrie, il eſt à propos de commencer par leurs Dieux. Ils les choiſiſſoient conformes à leur brutalité, & à l'infame inclination qu'ils avoient, ſoit à les adorer en grand nombre, ſoit à rendre des honneurs Divins aux choſes du monde les plus viles. Car il eſt certain que chaque Province, chaque Nation, chaque Famille, chaque Ville, chaque Ruë, & même chaque Maiſon avoit ſes Dieux différens de ceux des autres; parce qu'ils s'imaginoient follement qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils ſe voüoient particuliérement qui les pût aider dans leurs beſoins; c'eſt pourquoi ils tenoient pour étrangers tous ceux que les autres adoroient. Ce

fut

fut de cette pernicieuſe créance que prirent leur Origine les Dieux qu'ils eurent, qui furent divers, & en fort grand nombre. Mais parce que leur eſprit n'étoit point auſſi pénétrant que celui des Romains, qui ſe figuroient des Divinitez imaginaires, telles qu'étoient la Paix, l'Eſpérance, la Victoire, & ainſi des autres; comme ils n'élevoient point leurs penſées à des choſes inviſibles, ils n'adoroient auſſi que celles qu'ils voyoient, & le faiſoient brutalement les uns à la différence des autres, ſans conſidérer ni ſi elles en étoient dignes, ni ſans même avoir égard à leur propre perſonne, puis qu'ils ſe portoient à l'adoration des choſes qui leur étoient inférieures. C'étoit donc leur principale intention d'avoir des Dieux qui différaſſent les uns des autres, ſans ſe mettre autrement en peine de leur Nature. Ils le témoignoient aſſez en ce qu'ils adoroient indifféremment des Herbes, des Plantes, des Fleurs, & des Arbres de toutes les ſortes, de hautes Montagnes, des Cavernes, des Précipices profonds: de groſſes Pierres, & de petits Cailloux diverſement colorez, comme du Jaſpe, qu'ils trouvoient ſur le bord des Riviéres. Ajoûtons à ceci que dans la Province qu'on appelle *Puerto Vieio*, c'eſt à dire, le Vieux Port, ils adoroient particuliérement l'Emeraude, & apparemment ils en euſſent fait de même des Diamans & des Rubis s'il s'en fût trouvé dans ce Païs-là. Ils adoroient encore divers Animaux, les uns pour leur cruauté, comme le Tygre, le Lion, & l'Ours, qu'ils ne rencontroient jamais, que les tenant pour leurs Dieux ils ne ſe proſternaſſent à terre, & ainſi ils ſe laiſſoient tuer miſérablement, ſans prendre la fuite, & ſans ſe mettre en défenſe. J'omets quantité d'autres Animaux qu'ils adoroient à diverſes fins, les uns pour leurs ruſes, comme les Sin-

ges, & les Renards, les autres pour leur fidelité, comme le Chien, & les autres pour leur vîteſſe, comme le Loup Cervier. Ils en faiſoient de même à l'égard d'un Oiſeau qu'ils appelloient *Cuntur*, qui leur étoit en vénération, à cauſe de ſa grandeur; & particuliérement à certains Peuples qui ſe diſoidnt être deſcendus de lui. Il y avoit auſſi quelques Nations qui ſacrifioient aux Aigles, & d'autres qui adoroient les Faucons, à cauſe de leur adreſſe à voler, & à prendre du Gibier pour s'en nourrir. Ils adoroient le Chathuant, à cauſe de la beauté de ſes yeux & de ſa tête, & la Choüette, pour la ſubtilité de ſes yeux qui voyent dans les ténébres; ce qui leur ſembloit une choſe merveilleuſe. Outre cela, ils regardoient comme des Divinitez les Couleuvres, & les Serpens, principalement les plus cruels & les plus grands, tels que ſont ceux du Païs des *Antis*, qui ont juſques à vingt-cinq ou trente pieds de longueur, & autant de largeur ou peu s'en faut. Les Habitans des Païs où les Couleuvres n'étoient pas ſi grandes, que chez les *Antis*, en adoroient d'autres de diverſes formes, leur Idolâtrie paſſoit même juſques aux Leſards, & aux Crapaux. En un mot, il n'y avoit point chez eux de vilains animaux qu'ils ne reconnuſſent pour leurs Dieux, plûtôt pour montrer qu'ils en avoient de différents les uns des autres, que pour aucune utilité qu'ils en puſſent eſpérer. Par où l'on peut voir, que ces Peuples étoient extrêmement ignorans, & tels que des Brebis ſans Paſteur. Mais il ne faut pas s'étonner, ſi des gens qu'on n'inſtruiſoit point, & qui n'avoient aucune teinture des Sciences, tomboient dans de ſi grandes Erreurs, puis qu'il eſt certain que les Romains & les Grecs, qui ſe piquoient ſi fort de ſavoir, furent bien ſi aveuglez que d'avoir juſques

à

à trente mille Dieux, au temps le plus floriſſant de leur Empire.

Chapitre X.

De divers autres Dieux qu'ils eurent.

Il y eût dans ce premier âge pluſieurs autres Indiens de diverſes Nations, qui firent choix de leurs Dieux avec plus de réflexion que ceux dont nous venons de parler. Je mets dans ce nombre ceux qui tenoient pour Divinitez les choſes dont ils tiroient quelque profit. Tels étoient ces Peuples qui adoroient les ſources d'eau vive, & les grandes Riviéres, parce qu'elles leur ſervoient pour arroſer les terres, où ils avoient ſemé des grains.

Les uns adoroient la Terre, & l'appelloient leur bonne mere, à cauſe qu'elle leur donnoit ſes fruits; les autres adoroient l'Air, parce, diſoient-ils, qu'il faiſoit vivre les hommes par le moyen de la reſpiration; les autres le Feu, à cauſe qu'il leur ſervoit à ſe chauffer, & à leur aprêter à manger; Les autres, le Mouton, pour le grand nombre de troupeaux qu'ils nourriſſoient dans leurs pâturages; Les autres, cette longue étenduë de Montagnes dont nous avons déja parlé, tant à cauſe de la hauteur merveilleuſe, que pour être la ſource de pluſieurs Fontaines & Ruiſſeaux qui arroſoient leurs terres; Les autres adoroient *le Mayz* ou le *ſarra* (c'eſt ainſi qu'ils appellent leur Bled) parce qu'ils en faiſoient du pain; Et les autres enfin, toutes les ſortes de Légumes & de Fruits que leur Païs produiſoit. Ceux qui habi-

toient la Côte de cette Mer avoient auſſi une infinité de Dieux. Mais à le prendre en général, ils reconnoiſſoient la Mer pour la plus puiſſante de toutes les Divinitez, & l'appelloient *Mamacocha*, c'eſt à dire, leur Mere Par où ils vouloient donner à entendre, qu'elle leur ſervoit de Nourrice, en leur donnant ſon Poiſſon, pour les conſerver en vie Tous ceux de la même Côte adoroient auſſi en général la Baleine, à cauſe de ſa grandeur monſtrueuſe; Mais outre cette adoration, qui étoit commune entr'eux, ils rendoient dans chaque Province un Culte particulier aux Poiſſons qu'ils y tuoient en plus grande abondance. Ils faiſoient ſur cela un Conte fort plaiſant, c'eſt que le premier de tous les Poiſſons qui étoit au plus haut monde (c'eſt ainſi qu'ils ont accoûtumé d'appeller le Ciel) engendroit tous les autres de la même eſpéce, dont ils ſe nourriſſoient, & que ſuivant le cours des Saiſons, lui-même prenoit le ſoin de leur envoyer quantité de ſes enfans, pour leur ſervir d'aliment. Pour cette même raiſon les Habitans de quelques Provinces adoroient la Sardine, parce qu'ils en prenoient en plus grande quantité que d'autre Poiſſon. Pluſieurs en faiſoient de même de la Raye, du Chien marin, de la Dorade, à cauſe de ſa beauté, de l'Ecreviſſe de Mer & de toute autre ſorte de marée qui leur tenoit lieu d'autre meilleur Poiſſon, ſoit qu'il n'y en eût point dans cette Mer, ou qu'ils n'euſſent pas l'adreſſe de le pêcher. En un mot, ils tenoient pour leurs Dieux ceux d'entre tous les Poiſſons qu'ils ſavoient leur être les plus utiles. De ſorte qu'ils adoroient non ſeulement les quatre Elémens, chacun d'eux conſidéré à part, mais encore, tous les corps qui en étoient compoſez, quelque abjets, & immondes qu'ils pûſſent être.

Il

Il y avoit auſſi d'autres Peuples, comme les *Chirhuanes* & ceux du Cap de *Paſſau*, dont les deux Provinces ſervent de bornes au *Perou*, du côté du Septentrion & du Midi, qui n'étoient portez à l'adoration d'aucune choſe, ni par leur inclination, ni par leur intérêt, ni par la crainte même, ſi bien qu'ils vivoient alors, & vivent encore comme des Bêtes, qu'ils ſurpaſſent en brutalité; ce qui vient ſans doute de ce que l'établiſſement des Loix, & de la Doctrine des Rois *Yncas* n'a point paſſé juſques à eux.

CHAPITRE XI.

De leurs Sacrifices.

L'Inhumanité plus que barbare des Sacrifices que faiſoient ces anciens Idolâtres étoit tout à fait conforme à la cruauté & à la baſſeſſe de leurs Dieux: Car laiſſant à part leurs Offrandes ordinaires, qui conſiſtoient en Fruits de la Terre, en Moiſſons, & en Animaux, ils ſacrifioient encore des Hommes & des Femmes de tous les âges, après les avoir fait Priſonniers aux Guerres qu'ils ſe faiſoient. Cette exécrable coûtume alloit juſques à ce point de barbarie parmi quelques-uns de ces Peuples, qu'elle ſurpaſſoit celle des Bêtes les plus ſauvages. Car non contents de ſacrifier leurs Priſonniers, ils immoloient au beſoin leurs propres Enfans. Or ce Sacrifice diabolique d'Hommes, de Femmes, de Garçons, d'Enfans de tout ſexe, & de tous âges, ſe faiſoient entr'eux en les ouvrant tous envie par le milieu de l'eſtomach, d'où ils leur arrachoient le cœur & les poulmons; puis de leur

leur ſang encore chaud, ils enſanglantoient l'Idole, à laquelle le Sacrifice s'adreſſoit. Ce qu'ils n'avoient pas plûtôt fait, que leurs Devins tenoient les yeux attachez fixement ſur le même cœur, & ſur les poulmons, pour voir par les conjectures qu'ils en tiroient, ſi leur Offrande avoit été agréable ou non. Après cela de quelque maniére que la choſe leur ſemblât avoir réüſſi, ils brûloient à l'honneur de l'Idole les poulmons & le cœur de celui qu'ils avoient ſacrifié, dont ils mangeoient le corps à la fin, avec un apétit inſatiable, & quand c'eût été leur enfant propre, ils ne laiſſoient pas de s'en réjoüir.

Le R. P. *Blas Valera*, ſelon les conjectures qu'on peut tirer de divers fragmens de ſes Mémoires, ſembloit avoir eu la même intention que j'ai, de diviſer les temps, les âges, & les Provinces, afin que l'on en pût mieux comprendre les mœurs & la maniére de vivre de chacune de ces Nations. En voici une preuve que j'ai tirée le mieux que j'ai pû d'un de ſes Cahiers rompus, où parlant de l'état préſent de ces Peuples, qui uſent encore aujourd'hui de la même inhumanité dont nous venons de parler, il en dit ce qui ſuit. *Les Habitans du Païs d'*Antis *mangent de la chair Humaine. Les Tygres ne ſont pas ſi cruels qu'eux; Ils ne reconnoiſſent ni Dieu ni Loi; ne ſavent ce que c'eſt que Vertu, & n'ont aucunes Idoles, ni rien qui en approche, ſi ce n'eſt qu'ils adorent le Diable, quand ſous la forme d'un Serpent, ou de quelque autre Animal, il ſe préſente à ces miſérables, pour leur parler. S'il arrive que par droit de guerre ou autrement, ils faſſent un Priſonnier, & qu'ils le connoiſſent pour être un homme de peu: ils l'écartellent ſur le champ & en donnent les membres à leurs Amis, ou à leurs Valets, pour les manger s'ils veulent, ou les vendre à la Boucherie.*

cherie. Mais ſi c'eſt un homme de Condition, les principaux s'aſſemblent entr'eux avec leurs Femmes & leurs Enfans, pour aſſiſter à ſa mort. Alors ces impitoyables Miniſtres du Diable, l'ayant dépoüillé, l'attachent tout nud à un gros Pieu, & le découpent par tout le corps à coups de raſoirs & de coûteaux, faits d'un certain Caillou fort tranchant, & qui eſt une maniére de pierre à feu. Dans cette cruelle execution ils ne le démembrent pas d'abord, mais ils ôtent ſeulement la chair des parties qui en ont le plus; comme du gras de la jambe, des cuiſſes, des feſſes, & des bras. Après cela tout pêle-mêle, Hommes, Femmes, & Enfans, ſe teignent du ſang de ce malheureux Martyr, & ſans attendre que la chair qu'ils ont tirée ſoit ou boüillie ou rôtie, ils la mangent goulument, ou pour mieux dire, ils l'avallent ſans la mâcher, & ainſi ce miſérable ſe voit mangé tout envie, & enſéveli dans le ventre de ſes Ennemis. La cruauté de ces méchans Hommes, bien qu'inhumaine juſques au dernier point, ne l'eſt pas tant encore que celle des Femmes, qui ſe frottent le bout des mammelles du ſang de ce pauvre Patient, afin de le faire ſucer à leurs enfans, avec le lait qu'elles leur donnent. Ils continuent avec beaucoup de joye cette ſanglante execution qu'ils appellent Sacrifice, juſques à ce que le Priſonnier ayant achevé de vivre, ils achevent auſſi de leur côté d'en manger la chair, & les entrailles; s'imaginant dès lors que toutes les réjoüiſſances & les Fêtes qu'ils pourroient faire ne ſont rien en comparaiſon des délices qu'ils vont goûter. Ils tiennent cette viande en grande vénération, & la mangent comme une choſe ſacrée. Que s'ils ont pris garde que dans les langueurs & les ſuplices qu'ils ont fait ſouffrir au miſérable défunt, il ait témoigné le moindre ſentiment de douleur, ou en ſon viſage, ou aux autres parties de ſon corps: ou même

me qu'il lui ſoit échappé quelque plainte, ou quelque ſoûpir, alors ils briſent ſes os, après en avoir mangé la chair, & les jettent à la Voirie, ou dans la Riviére avec un mépris extrême. Au contraire, s'il s'eſt montré réſolu, conſtant, & même farouche dans les tourmens; en tel cas, dès qu'ils en ont mangé la chair & les entrailles, ils ſeichent les nerfs & les os au Soleil, puis les ayant mis ſur le ſommet des Montagnes, ils les tiennent pour des Dieux, les adorent, & leur font des Sacrifices. Voila quelles ſont les Idoles de ces Peuples brutaux, qui n'ont ni le ſens commun, ni la moindre connoiſſance des bonnes choſes, parce que l'Empire des Yncas *ne s'eſt point étendu juſques à eux, ni même celui des* Eſpagnols, *de ſorte qu'ils perſiſtent encore aujourd'hui dans leur infame ignorance, qui les rend pires que des Bêtes. Cette race d'Hommes cruels, & dénaturez, eſt ſortie du* Mexique, *à ce que l'on tient, & a peuplé depuis toutes les Contrées de* Darien *&* de Panama, *d'où elle a paſſé plus avant dans ces grandes Montagnes qui d'un côté aboutiſſent à* Sainte Marthe, *& de l'autre au nouveau Royaume de* Grenade. Tout ce que je viens de dire eſt tiré du R. P. *Blas Valera*, qui par le recit qu'il fait de ces déteſtables & infernaux Sacrifices, nous aide à repréſenter plus vivement la façon de vivre de ce premier âge, & celle qui s'y pratique encore aujourd'hui.

Il s'eſt trouvé d'autres Indiens qui n'ont pas été ſi dénaturez que ceux-ci, ni ſi cruels dans leurs Sacrifices. Car bien qu'ils fuſſent ſanglans, la mort néanmoins ne s'en enſuivoit pas, puis qu'ils ſe contentoient d'offrir ſimplement de leur ſang qu'ils ſe faiſoient tirer des bras ou des cuiſſes, ſelon que le Sacrifice étoit important. Que ſi la Solemnité en devoit être grande, on leur en tiroit des extrêmitez des narines, ou d'entre les deux ſourcils. Il ne faut

pas

pas s'étonner de cela, puis que l'on ſait bien que la Saignée a toûjours été ordinaire aux Indiens du *Perou*, ſur tout celle dont nous parlerons particuliérement ci-après, de laquelle ils uſoient non ſeulement dans leurs Sacrifices, mais encore dans leurs maladies, principalement pour appaiſer les maux de tête. Mais les Sacrifices dont nous venons de parler n'étoient pas les ſeuls qui leur étoient ordinaires; puis qu'ils en avoient de différentes façons, qui s'introduiſoient ſelon la diverſité des coûtumes de chaque Province. Néanmoins, à le prendre en général, ils ſacrifioient la plûpart du temps des Animaux, comme par exemple, des Moutons, des Brebis, des Agneaux, des Lapins, des Perdrix & d'autres Oiſeaux. Ils en faiſoient de même du Suif, de l'Herbe apppellée *Cuca*, qui eſt ſi fort eſtimée parmi eux, du Mays, & des autres Graines; ou bien des Légumes, du Bois odoriferent, & de ſemblables choſes que la terre leur produiſoit. En quoi ceux de chaque Nation s'accommodoient à leurs propres ſentimens, & à la Nature de leurs Dieux, ſelon qu'ils jugeoient que leur Offrande leur pourroit être agréable. Par exemple, s'ils adoroient des Oiſeaux, ou des Animaux carnaſſiers, ils leur offroient des choſes qu'ils leur voyoient manger plus volontiers, ou à quoi il leur ſembloit qu'ils prenoient le plus d'appétit. Voila, ce me ſemble, tout ce que l'on peut dire touchant les Offrandes & les Sacrifices de ces Peuples Idolâtres.

CHA-

CHAPITRE XII.

De la maniére de vivre de ces Anciens Gentils, & de leur Gouvernement.

CEs Anciens Gentils n'étoient pas moins Barbares dans la maniére de ſe loger, & de vivre enſemble, qu'ils l'étoient en matiére de ſacrifier à leurs Dieux. Les plus Politiques d'entr'eux demeuroient dans un Enclos, ſemblable à un Parc où l'on reſſerre les Bêtes, & où il n'y avoit ni place ni arrangement de Ruës & de Maiſons. Il y en avoit encore, qui pour recevoir moins de dommage de leurs Ennemis, avec leſquels ils étoient en Guerre, alloient demeurer ſur ſe ſommet des Montagnes, où ils ſe croyoient aſſûrez comme dans une Forteresſe imprenable. J'omets ceux qui ſe retiroient dans des Cavernes, ou autres lieux écatrez parmi les Campagnes & les Valons, où ils s'arrêtoient ſelon les commoditez des lieux, & les moyens qu'ils trouvoient d'y demeurer, & de s'y nourrir. D'autres encore vivoient dans des Foſſes & dans les creux des gros Arbres, ſelon qu'ils trouvoient que la Nature avoit mis ordre à leur logement; car pour eux ils ne s'en mettoient pas beaucoup en peine. Il s'en trouve même encore aujourd'hui qui vivent dans cette même brutalité, tels ſont ceux du Cap de *Paſſeau*, les *Chiribuanes*, & autres Peuples que les Rois *Yncas* ont conquis, & qui ſe reſſentent toûjours de la façon brutale de vivre de leurs Peres. Mais ce qu'il y a de pire, eſt que ceux-ci ſont les plus revêches de tous, je ne dirai pas à ſe réduire ſous le Service des Eſpagnols, mais ſous le doux

Joug

joug de la Religion Chrêtienne. Ce qui vient, à mon avis, de ce que faute d'avoir été inſtruits, ils ne ſont pas raiſonnables, & ont à peine une langue pour expliquer leurs penſées aux autres, quoi qu'ils ſoient d'une même Nation; de ſorte qu'ils vivent comme des Animaux de différentes eſpéces, toûjours éloignez les uns des autres, ſans jamais communiquer enſemble.

Le plus hardi d'entr'eux, & qui avoit plus d'aſſeurance à leur commander, étoit celui qui ſe faiſoit leur Chef, & qui dans leurs Peuplades & leurs Bourgs (ſi on les peut nommer ainſi) uſurpoit le tître de Souverain. Depuis que lui-même ſe l'étoit donné, il traitoit ſes Sujets avec toute ſorte de tyrannie & de cruauté, juſques-là, qu'il ſe ſervoit des hommes comme d'autant d'Eſclaves, & abuſoit indifféremment de leurs femmes & de leurs filles. Ils ſe faiſoient la Guerre les uns aux autres, avec tant d'inhumanité, qu'en quelques Provinces ils écorchoient leurs Priſonniers, & faiſoient un Tambour de leur peau, pour épouvanter leurs Ennemis, alléguant pour raiſon que cette Caiſſe faite du cuir de leurs Parens avoit une vertu ſecrette de les mettre en furie, ſi-tôt qu'ils l'entendoient. Ils paſſoient leur vie dans un continuel exercice d'aſſaſſinats, & de voleries, ſans faire difficulté de mettre le feu dans les Bourgs, & d'uſer d'autres telles Violences, par le moyen deſquelles ils uſurpoient tyranniquement l'autorité ſur autrui, & vivoient en petits Rois. Mais comme il s'en trouva parmi eux qui durant leur vie traitérent bien leurs Sujets, les maintinrent en Paix, & firent obſerver la Juſtice; cela fut cauſe qu'après leur mort ils s'aviſérent de les mettre au rang de leurs Dieux, & de les adorer comme tels. Car après avoir bien conſidéré leur vie & leur bon

gouvernement, en comparaiſon des méchancetez, & de la pernicieuſe conduite des Tyrans qu'ils avoient eus, ils trouvoient qu'à moins de leur déférer des Honneurs divins, ils ne s'aquittoient pas de leur devoir envers eux. Ceux de quelques autres Païs, n'avoient ni Chef qui les gouvernât, ni l'eſprit de ſe gouverner eux-mêmes en forme de République; de ſorte qu'ils paſſoient leur vie dans une ſtupidité qu'on pouvoit dire innocente. Car ils vivoient pêle-mêle comme les Brebis, ſans ſe faire ni bien ni mal; ce qui procédoit plûtôt d'une pure ignorance, & du peu de malice qu'ils avoient, que d'un excès de vertu.

Quant à la maniére de s'habiller, & de couvrir leur nudité, la mode en étoit ſi ridicule & ſi honteuſe dans la plûpart de ces Provinces, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe l'imaginer ſans en rire. Il y en avoit auſſi quelques-uns, qui dans leur manger étoient ſi affreux, & ſi barbares, qu'il n'eût pas été poſſible de les regarder, ſans en avoir peur, & s'en étonner. Mais on remarquoit ſur tout l'une & l'autre extravagance dans la maniére de manger & de s'habiller des Indiens de pluſieurs Païs de grande étenduë. Ils ne ſemoient preſque rien, ou du moins fort peu de choſe dans des Païs chauds, qui étoient les plus fertiles, parce que la terre leur donnoit aſſez dequoi vivre à leur mode, par l'abondance des herbes, des racines, des fruits ſauvages & des légumes qu'elle leur produiſoit. Car quoi que cela ſemblât peu de choſe, ils ne laiſſoient pas pourtant de s'en contenter, comme des gens qui s'accommodoient à tout, pourvû qu'ils euſſent dequoi ſe nourrir. Dans pluſieurs Provinces ils étoient ſi affriandez à la chair humaine, que ſans attendre que celui qu'ils avoient bleſſé à mort eût rendu l'eſprit, ils bûvoient le ſang qui ſortoit de

de ſa playe ; & en faiſoient de même lors qu'ils le coupoient par quartiers, le ſuçant avidement, juſques à s'en laver les mains, de peur qu'il ne s'en perdît quelque goutte. Ils avoient des Boucheries publiques de chair humaine, dont ils prenoient des morceaux qu'ils hachoient menu ; & des boyaux ils en faiſoient des ſauciſſes & des boudins, afin qu'il n'y eût rien de perdu. *Pedro de Cieça* rapporte la même choſe au Chapitre XXVI. de ſon Hiſtoire, où il en parle comme témoin oculaire. Cette manie alla ſi avant, qu'ils ne pardonnoient pas même aux enfans qu'ils avoient eus des Etrangéres priſes par eux à la Guerre. Car de leurs Priſonniéres ils en faiſoient leurs Maîtreſſes, & nourriſſoient délicatement les Enfans qu'ils en avoient, juſques à ce qu'ayant atteint environ treize ans, ils les tuoient pour les manger, & pratiquoient la même choſe envers les Meres, quand elles ne pouvoient plus mettre des Enfans au monde. Les Indiens mêmes qu'ils faiſoient leurs Priſonniers, n'en étoient pas quittes à meilleur marché que les Etrangers. Que s'ils leur donnoient la vie, c'étoit pour les marier à des femmes de la Nation des vainqueurs, afin de manger les enfans qui provenoient de tels mariages, après les avoir élevez comme les leur en attendant qu'ils fuſſent grands, & alors ils leurs coupoient la gorge. Par où l'on peut voir qu'ils faiſoient comme un Séminaire de jeunes garçons pour les manger à la fin, ſans être touchez ni par la proximité du ſang, ni par l'éducation qu'ils leur avoient donné, quoi qu'elle ait aſſez de force pour apprivoiſer enſemble les Animaux les plus contraires entr'eux par une antipathie naturelle, comme l'expérience le montre. On peut donc bien dire que ces Barbares étoient plus cruels que les Bêtes les moins

ſenſibles à la pitié, puiſque ſans avoir égard ni à l'une ni à l'autre de ces conſidérations, ils tuoient indifféremment & les Enfans qu'ils avoient engendrez, & celles qui en étoient les Meres Ce qu'ils ne faiſoient que pour les manger, ſans épargner non plus les Peres, qu'ils mettoient à mort tout de même que les autres, quand ils ne pouvoient plus avoir d'enfans, ſans reſpecter ni alliance ni parenté. Je dirai bien plus, c'eſt que parmi ces Peuples il s'en trouvoit de ſi affamez de chair humaine, qu'ils faiſoient de leur eſtomach inſatiable un tombeau à leurs plus intimes amis. Car dès qu'il y en avoit quelqu'un de mort, tous les Parens s'aſſembloient entr'eux, & le mangeoient boüilli ou rôti, ſelon qu'ils le trouvoient gras ou maigre. Après qu'ils en avoient fait bonne chére, ils ramaſſoient tous les os, & avec de grandes démonſtrations de deüil ils alloient les enſévelir dans les ouvertures des Rochers, ou bien dans le creux des Arbres, ſans faire aucunes Offrandes, parce qu'ils n'avoient point de Dieux, & n'adoroient alors rien du tout, non plus qu'aujourd'hui. Cette rage de ſe repaître de chair humaine étoit plus commune aux Indiens des Païs chauds, qu'à ceux des Païs froids. Que s'il y avoit des endroits où la terre ne portât ni Herbes, ni Fruits, ni Racines, pour être ſtérile & froide, alors la néceſſité les contraignoit d'y ſemer du Mayz, & autres Légumes; ce qu'ils faiſoient indifféremment en quelque temps que ce fût. Pour ce qui eſt de la Chaſſe & de la Pêche, ils ne s'en prévaloient pas beaucoup, pour n'y avoir non plus d'adreſſe qu'à toute autre choſe.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De leur maniére de s'habiller.

QUOI qu'il fut, peut-être, plus à propos de ne point parler de la nudité de ces anciens Gentils, ni de leur maniére de s'habiller, que d'en entamer le diſcours, à cauſe qu'il ſemble que cela choque la bienſéance, je ne laiſſerai pas d'en dire quelque choſe, parce que l'Hiſtoire m'y oblige, pour ne la pas donner imparfaite, & ne rien ôter à la vérité. Que s'il y a de la faute de mon côté, je prierai les honnêtes gens de ne m'écouter pas, & de me punir par cette diſgrace, que je croirai avoir méritée. Les Indiens de ce premier âge n'alloient point vêtus autrement que les Bêtes, n'ayans pour tout habit que la peau dont la nature les avoit couverts. Pluſieurs d'entr'eux n'avoient ſur le corps qu'une groſſe ceinture de filaſſe, de laquelle ils ſe croyoient ſuffiſamment couverts, ſoit qu'ils la portaſſent ou par curioſité, ou par une maniére de galanterie; & cela ſuffira pour le préſent, ſans qu'il me ſemble beſoin d'en dire davantage, pour ne pas violer les Loix de l'honnêteté. Il me ſouvient ſur ce ſujet que l'an 1560. comme je revenois d'Eſpagne, je rencontrai dans une Ruë de *Carthagene* cinq Indiens tous nuds, & qui ne marchoient pas tous enſemble, mais l'un après l'autre, comme les Gruës ou les Oiſons, bien qu'il y eût aſſez longtemps que le Commerce qu'ils avoient avec les Eſpagnols dût avoir corrigé, du moins un peu, les mauvaiſes habitudes qu'ils avoient priſes dans leur Païs.

Les femmes alloient auſſi toutes nuës comme les hommes, ſi ce n'eſt que les mariées portoient attaché à un fil groſſier en forme de ceinture un méchant haillon de cotton fait en quarré, qui leur ſervoit comme de tablier. Dans les Païs où ni elles-mêmes ni les hommes ne ſavoient ce que c'étoit ni de tiſſure ni de filer, les uns & les autres ſe couvroient les parties honteuſes avec les feüilles ou l'écorce de quelque Arbre. Les filles avoient de même une ceinture de fil, qu'elles portoient ordinairement avec un Tablier, qui par quelque marque différente des autres montroit qu'elles étoient à marier; mais parce que je veux garder la bienſéance, comme j'ai dit, & n'offenſer pas les oreilles chaſtes, j'aime mieux taire que publier ce que je pourrois dire ſur ce ſujet. Qu'il ſuffiſe donc de ſavoir que les Indiens des Païs chauds, ne s'habilloient point autrement que j'ai dit, & qu'en matiére d'honnêteté, on ne pouvoit les regarder que comme des Bêtes dépourvûës de raiſon; de ſorte que par cette brutalité, & par le peu de ſoin qu'ils avoient de couvrir leurs corps, il eſt bien aiſé de voir qu'en cela non plus qu'en autre choſe ils ne paroiſſoient nullement des hommes; ce qui étoit commun généralement à tous ces Gentils avant l'Empire des *Yncas*.

Dans les Païs froids ils alloient couverts un peu plus honnêtement, non par un principe d'honnêteté, mais ſeulement pour s'empêcher d'avoir froid. Ils s'affluboient de peaux d'Animaux, & de certaines couvertures qu'ils faiſoient de Chanvre ſauvage, & d'une eſpece de Jonc aſſez large, ſouple au manier, & qui ſentoit fort bon; ils le cueilloient à la Campagne, où il y en avoit quantité; ils ſe ſervoient encore d'autres choſes ſemblables pour couvrir leur nudité le mieux qu'ils pouvoient. Il y en

y en avoit d'autres néanmoins, qui n'étoient pas ſi groſſiers; & qui ſe couvroient de certains Manteaux bizarres, dont l'étoffe étoit filée & tiſſuë d'une étrange ſorte. Ils les faiſoient ordinairement de Laine, ou d'un certain Chanvre ſauvage, qu'ils appellent *Chahuar*, les portans attachez au col, & ceints par le milieu du corps, ce qui ſuffiſoit pour les défendre du froid. Voila comment s'habilloient les Habitans des Païs froids dans ce premier âge; mais il eſt certain, comme nous l'avons dit, que ceux des Païs chauds alloient pour l'ordinaire tous nuds; ce que les Eſpagnols pûrent aſſez remarquer dans pluſieurs Provinces que les Rois *Yncas* n'avoient point encore ſoûmiſes à leur Empire. Je dirai bien davantage; c'eſt qu'il y a quantité de Païs que les Eſpagnols ont conquis, dont les Habitans ſont ſi brutaux, qu'ils ne veulent ouïr parler en aucune façon de couvrir leurs corps, non pas mêmes ceux qui converſent familiérement avec les Eſpagnols, & qui les fréquentent juſques dans leurs maiſons. Que s'il leur arrive quelquefois de s'habiller, c'eſt plûtôt parce qu'ils ſe laſſent d'en être importunez, que pour aucun plaiſir qu'ils y prennent, ni pour aucune conſidération d'honnêteté. A quoi j'ajoûte que ce ne ſont pas ſeulement les hommes qui le refuſent, mais les femmes mêmes; de ſorte que pour leur faire dépit, & leur reprocher qu'elles ſont auſſi deshonnêtes que mauvaiſes fileuſes, les Eſpagnols ont accoûtumé de leur demander par raillerie; Si c'eſt pour ne vouloir pas être habillées qu'elles ne filent pas, ou ſi elles ne s'habillent point pour s'exempter de filer?

CHAPITRE XIV.

De la diverſité de leurs Mariages, de leurs Langues, & de leur abominable coûtume d'uſer de Poiſon, & de Sortilége.

CEs anciens Gentils ne témoignoient pas d'être plus honnêtes & plus civils dans toute autre action, & particuliérement dans celle du Mariage, qu'ils l'étoient dans la maniére de s'habiller, & de ſe nourrir. Les uns s'aſſembloient de diverſes Nations, & s'accouploient pêle-mêle comme des Bêtes, ſelon qu'ils ſe rencontroient, ſans avoir aucune femme qui leur fût particuliére. Les autres, dont la brutalité n'étoit pas moindre, ſe marioient indifféremment à qui que ce fût; comme par exemple, à leurs ſœurs, à leurs filles, & même à leurs meres, qui néanmoins étoient les ſeules qu'on exceptoit en certains Païs. De plus, les Habitans de quelques Provinces tenoient pour une choſe loüable de permettre aux filles d'être auſſi débordées qu'elles voudroient, & de s'adonner à toutes ſortes de vilenies; d'où il s'enſuivoit que les plus diſſoluës trouvoient à ſe marier plûtôt que les autres, ce qui tournoit entiérement à leur gloire. Car ils faiſoient une eſtime particuliére de celles qui avoient été mariées, ou qui l'étoient, les honorant du tître de vaillantes; Comme au contraire, ils appelloient lâches, les plus retenuës, & leur reprochoient que perſonne n'avoit voulu d'elles. A cette Coûtume étoit directement oppoſée celle de quelques autres Provinces, où les meres gardoient leurs filles avec un

un ſoin merveilleux. Que s'il ſe préſentoit quelque bon Parti pour les marier, ils les produiſoient alors en Public, où en préſence des parens qui étoient demeurez d'accord du mariage, elles les défloroient de leurs propres mains, pour montrer à tous qu'elles avoient été ſoigneuſes de les bien garder.

En d'autres Provinces, les meilleurs amis, & les plus proches parens de celui qui ſe devoit marier lui dépucelloient ſa maîtreſſe, de ſorte que le mariage ſe conſommoit ainſi, & le nouveau marié la recevoit pour ſa femme, comme le remarque *Pedro de Cieça* au Chapitre XXIV. de ſon Livre. Il y avoit auſſi des Païs dont les Habitans étoient ſujets au déteſtable crime de la Sodomie; ce qui n'arrivoit néanmoins qu'à quelques particuliers qui s'y adonnoient en cachette, de ſorte que ce Vice contre nature n'étoit point commun à toute la Nation. En quelques endroits ils faiſoient ſervir leurs Temples à cette action déteſtable, parce que le Diable leur perſuadoit que leurs Dieux y prenoient un merveilleux plaiſir; Ce que cet ennemi commun du genre humain faiſoit tout exprès, pour leur ôter le voile de la honte, qui les retenoit; & rendre cette abomination publique & commune entr'eux. Parmi ces Peuples encore, il ſe trouvoit des hommes & des femmes qui faiſoient métier d'empoiſonner. Ils ſe ſervoient diverſement du Poiſon, ſoit qu'il fût queſtion de faire mourir ſoudainement, ou d'une mort lente. Aux uns ils ôtoient l'uſage de la Raiſon, & aux autres les principaux traits du viſage, qu'ils rendoient difforme & hideux à voir, outre qu'ils leur faiſoient venir par tout le corps certaines puſtules noires & blanches, & les rendoient eſtropiez de tous leurs membres. Chaque Pro-

vince, & chaque Nation, & même en plusieurs endroits chaque Ville avoit son Langage particulier, qui différoit de celui de ses Voisins. Ainsi ceux qui entendoient la Langue l'un de l'autre, se disoient parens & bons amis, ou alliez; au contraire ceux qui ne s'entendoient pas, à cause de la différence de leur Langage, se regardoient comme ennemis, & se faisoient cruelle guerre, jusques à s'entremanger comme des Bêtes sauvages, & de différentes espéces. Ajoûtons à cela, qu'il y avoit parmi eux beaucoup de Sorciers, & encore plus de Sorciéres, qui s'adonnoient la plûpart à ce dangereux métier, afin qu'ayant moyen de communiquer particuliérement avec le Diable, ils pussent se mettre en réputation parmi les Peuples par la prédiction des choses futures, & ainsi passer pour de grands Devins. J'omets que par un effet d'envie ou de haine contre les hommes, les femmes usoient souvent de ces Sortiléges, qui faisoient les mêmes opérations que le Poison. Cela suffira pour le présent touchant la maniére de vivre des Indiens de ce premier âge. Je laisse à l'imagination du Lecteur à lui représenter plus vivement les déréglemens de ces Peuples, si pourtant il est possible à l'esprit humain de s'imaginer combien ont été grandes les abominations & les infamies de ces malheureux Payens; mais on ne pouvoit attendre autre chose de gens qui prenoient le Diable pour Maître & pour Guide. Par ce que nous avons dit on peut voir qu'il y en avoit parmi eux de toutes les sortes; Les uns étoient Barbares jusques au dernier point dans leur Culte, dans leurs Sacrifices, & dans leurs mœurs; & les autres étoient si ignorans, & si sots dans tout ce qu'ils faisoient, qu'on les eût pris pour des Bêtes apprivoisées. Mais le troisiéme genre étoit de ceux qui

qui tenoient le milieu entre les deux extrêmitez, comme nous le verrons ci-après dans la ſuite de nôtre Hiſtoire, où nous raconterons en particulier ce que nous n'avons dit qu'en général de la brutalité des Habitans de chaque Province.

CHAPITRE XV.

De l'Origine des Yncas, *Rois du* Perou.

IL ne ſe pouvoit rien trouver de pire que l'état de la vie & de la mort de ces Barbares, comme nous venons de montrer; lors qu'il plût à Dieu de permettre que d'un Ciel ſi couvert de broüillars, il en ſortit une belle Etoile, qui les éclairant parmi de ſi épaiſſes ténébres, leur donnât quelque connoiſſance de la Loi naturelle, & du reſpect que les hommes ſe doivent porter les uns aux autres en pratiquant la Civilité. Il plût à Dieu, dis-je, que les deſcendans du premier Gouverneur qui leur fut donné, allant toûjours de bien en mieux, cultivaſſent ces eſprits brutaux, & les transformaſſent en hommes, en les rendant capables de raiſon, & de toute ſorte de bonne Doctrine. Ce qui étoit entiérement néceſſaire, afin que lors qu'il ſembleroit bon au vrai Soleil de Juſtice de faire luire ſur ces Idolâtres les rayons de ſa divine Miſéricorde, ceux qu'il y envoyeroit les trouvaſſent plus dociles, & moins revêches à recevoir la Doctrine de l'Egliſe nôtre bonne Mere. En effet, ils l'ont reçûë depuis, comme nous montrerons plus au long dans la ſuite de cette Hiſtoire. Et ſans mentir l'expérience a fait voir bien clairement, que parmi ces Peuples des *Indes*, qui ſont en ſi grand nombre, il ne c'en eſt point

point trouvé de plus prompts, ni de plus enclins à recevoir l'Evangile, que ceux qui ont eu le bonheur d'être gouvernez & inſtruits par les Rois *Yncas*; à quoi n'ont pû parvenir les autres Nations des Confins de cet Empire, pluſieurs deſquelles ſont encore aujourd'hui auſſi brutales qu'auparavant, ſans que les Eſpagnols, qui depuis 71. an ſe ſont donnez une entrée dans le *Perou*, ayent pû jamais les civiliſer. Mais puiſque nous ſommes à la porte d'un ſi grand labyrinthe, il ſera bon que nous paſſions dans la connoiſſance des choſes qui s'y trouvoient.

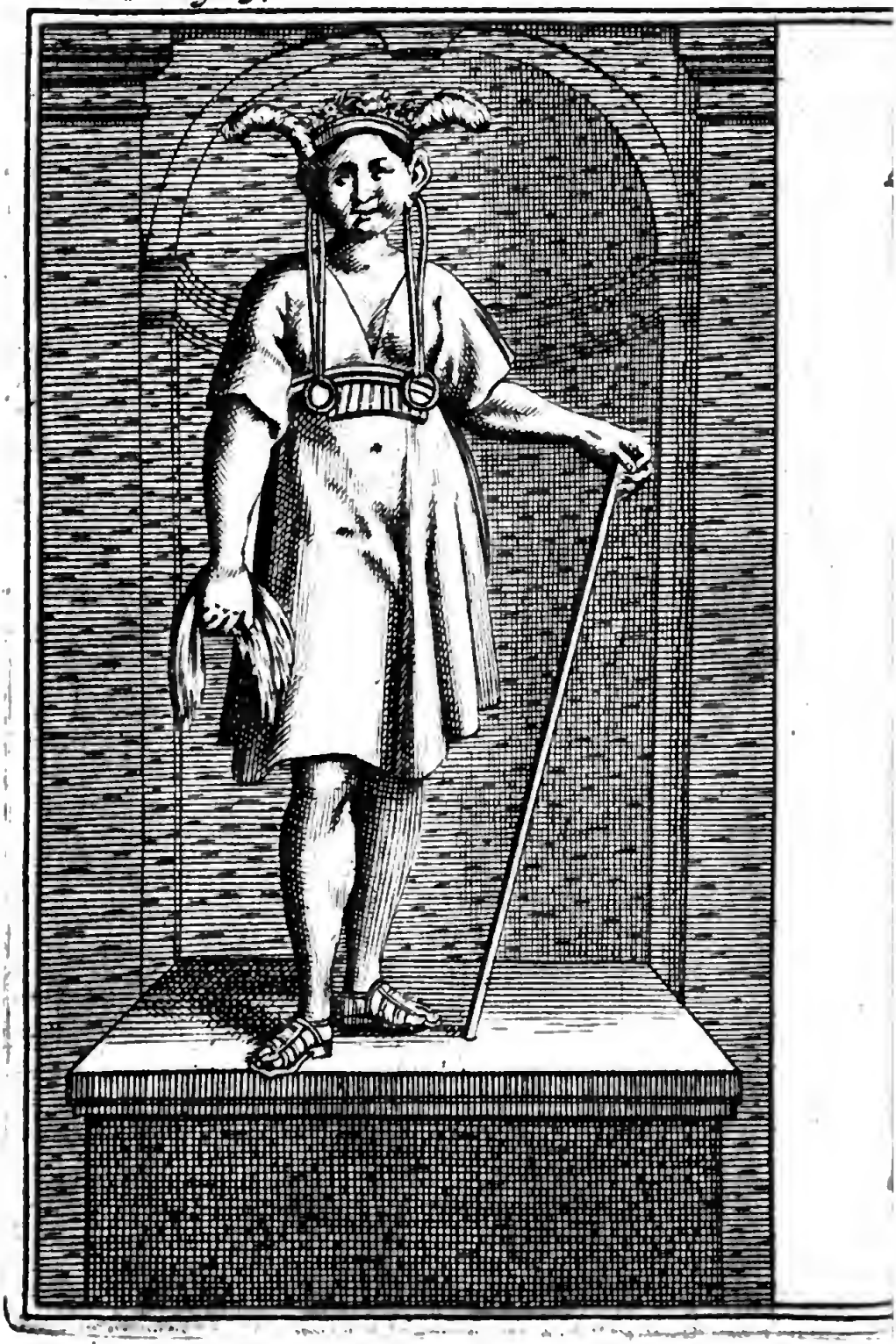
La voye la plus facile & la meilleure pour traiter de l'Origine des *Yncas* Rois du *Perou*, eſt, ce me ſemble, de raconter ce que j'en ai ouï dire pluſieurs fois dans mon enfance à ma mere, à ſes freres mes oncles, & à mes autres parens. Car tout ce qu'on en peut conter d'ailleurs ſe rapporte directement à ce que je me propoſe d'en dire, outre que pour l'apprendre au vrai, il me ſemble plus à propos d'employer les termes mêmes des *Yncas* que ceux des autres Auteurs étrangers, qui en parlent chacun à ſa mode. Je dirai donc qu'au temps que ma mere réſidoit à *Cuzco*, lieu de ſa naiſſance, le peu de parens qui nous étoient reſtez des cruautez & des tyrannies d'*Atabuallpa*, comme nous le montrerons dans ſa Vie, venoient la viſiter preſque toutes les ſemaines. Leur plus grand plaiſir dans ces viſites étoit de s'entretenir de l'Origine de leurs Rois, de leur Majeſté, de la grandeur de leur Empire, de leurs Conquêtes, de leurs belles Actions, de leur Gouvernement en temps de Paix & de Guerre, & des Loix qu'ils avoient ſagement établies pour le bien de leurs Sujets. En un mot, il ne s'étoit rien paſſé de leur temps à l'avantage de leur Païs, qu'ils ne fiſſent tom-

tomber à propos ſur le ſujet de leur Converſation Delà ils paſſoient à l'état des affaires préſentes; & parloient, les yeux tous baignez de larmes, de la mort de leurs bons Rois, de la deſolation de leur Païs, de la ruine de leur Empire & des maux que les Sujets enduroient ſous le gouvernement d'un mauvais Roi. Durant ces Entretiens, j'allois & venois ſouvent où ils étoient, & prenois plaiſir à les écouter, comme ſi j'euſſe ouï lire quelque belle Fable. Mais un jour * qu'ils parloient à leur ordinaire de la Vie de leurs Rois; j'interrompis le plus âgé d'entr'eux, qui entretenoit la compagnie, pour lui faire cette queſtion, „ *Ynca*, mon Oncle, je voudrois bien ſavoir „ comment, n'y ayant point parmi vous de Livres „ qui vous ait conſervé la mémoire des choſes „ paſſées, comment, dis-je, vous pouvez connoître l'Origine de nos Rois? Je ne ſuis point ſurpris que les Eſpagnols, & les autres Peuples qui „ ſont aux Confins de leur Empire, puiſſent, „ par le moyen des Livres, & de la connoiſſance qu'ils ont de l'Hiſtoire divine & humaine, rendre compte de l'état de leurs Rois, & „ des Princes Etrangers; marquer le temps de „ leur Régne, & la révolution des Empires; & „ ſavoir même depuis combien de mille années „ Dieu a créé le Ciel & la Terre. Mais pour „ vous autres qui ne ſavez ce que c'eſt que de Livres, comment pouvez-vous parler au vrai du „ temps paſſé? Sauriez-vous bien dire qui étoit le „ premier de nos *Yncas*? comment il s'appelloit? „ d'où il tiroit ſon extraction? par quels moyens „ il commença de régner? avec quelles forces il „ conquit ce grand Empire? & quels furent les „ commencemens de nos plus mémorables Faits „ d'ar-

* *J'étois alors âgé de 17 ans.*

„ d'armes? " Alors l'*Ynca*, qui à cauſe de l'extrême plaiſir qu'il prenoit à diſcourir de ſemblables choſes, étoit bien aiſe que je lui fiſſe ces queſtions, me répondit: „ Mon Neveu, je ſa„ tisferai trés-volontiers aux choſes que vous de„ ſirez ſavoir de moi, & je ſerai bien aiſe que vous „ les écoutiez avec attention pour les conſerver „ dans vôtre cœur (c'eſt le terme dont ils ſe ſer„ vent ordinairemenr pour dire *ſe ſouvenir*) Vous „ ſaurez donc qu'anciennement dans toute cette „ grande étenduë de Païs, il n'y avoit que mon„ tagnes & précipices, couverts de brouſſailles, & „ de buiſſons. Les hommes de ce temps-là tels „ que des Bêtes étoient ſans Police & ſans Reli„ gion. On ne parloit parmi eux ni de maiſon „ ni de Ville; & comme ils n'avoient aucune „ ſorte d'eſprit, ils ne ſavoient ni cultiver la Ter„ re, ni filer la Laine ou le Cotton, pour en faire „ des habits propres à couvrir leur nudité. Leur „ vie étoit entiérement ſauvage, car ils la paſ„ ſoient enſemble deux à deux, ou trois à trois, „ ſelon qu'ils ſe rencontroient, & ſe retiroient „ dans des lieux ſoûterrains, & dans des Caver„ nes. Les Herbes des champs, les Racines des „ Arbres, les Fruits ſauvages & même la chair hu„ maine étoient les alimens dont ils ſe nourriſ„ ſoient comme des Bêtes. Les uns ſe ſervoient „ de peaux d'Animaux, & d'écorces d'Arbres, ou „ même de leurs feüilles, pour couvrir leur nu„ dité, & les autres alloient tout nuds; Enfin ils „ menoient une vie tout à fait brutale, & s'ac„ couploient avec les premiéres femmes qu'ils ren„ controient, ſans en en avoir aucune en propre, „ ou qui leur fût particuliére.

Voila quel fut le commencement du diſcours que l'*Ynca* mon Oncle ſe propoſoit de me faire. Mais



Mais avant que d'en dire la ſuite, afin que vous ne vous ennuyiez pas d'entendre répéter ſi ſouvent ces mots *le Soleil nôsre Pere*, je dois vous avertir que c'étoit une façon de parler ordinaire aux *Yncas*; qui en uſoient par maniére de vénération & de reſpect, toutes les fois qu'ils parloient du Soleil, dont ils ſe diſoient être deſcendus. Il n'étoit même permis qu'au ſeul *Ynca* d'avoir à la bouche ce nom vénérable. Que ſi quelqu'autre en uſoit, on le lapidoit ſur le champ en qualité de Blaſphêmateur. „ Comme donc, continua l'*Ynca*, le So-
„ leil nôtre Pere vit que les hommes étoient tels
„ que je vous ai dit ci-devant, il en fut touché de
„ compaſſion, & leur envoya du Ciel deux de
„ ſes Enfans, un fils & une fille, pour les in-
„ ſtruire dans la connoiſſance du Soleil nôrre Pe-
„ re, afin qu'ils l'adoraſſent à l'avenir, & le re-
„ connuſſent pour leur Dieu. Ces deux divins En-
„ fans leur furent auſſi envoyez, pour leur impo-
„ ſer des Loix, & leur donner des Préceptes, par
„ le moyen deſquels ils pûſſent vivre en hommes
„ raiſonnables, apprendre la civilité, demeurer
„ dans des maiſons, peupler les Villes, labourer la
„ Terre: cultiver les Plantes, faire la Moiſſon,
„ nourrir des Troupeaux, joüir des commoditez
„ qui en reviendroient, s'accommoder des Fruits
„ de la terre, & en un mot, vivre en vrais hommes,
„ & non pas en bêtes. Avec cet ordre, qu'il plût
„ au Soleil nôtre Pere donner à ſes deux Enfans,
„ il les mit près du marêcage de *Titicaca*, qui eſt
„ à huit cens lieuës d'ici, & leur dit qu'ils allaſ-
„ ſent où bon leur ſembleroit, & que lors qu'ils
„ voudroient manger ou dormir en quelque lieu,
„ ils eſſayaſſent de ficher en terre une Verge d'or,
„ qui avoit deux doigts de groſſeur, & demi aûne de
„ long, qu'il leur donna tout exprès, pour un
„ ſignal

„ ſignal infaillible de ſa volonté ; qui étoit que là
„ où cette Verge s'enfonceroit dans la terre d'un
„ ſeul coup qu'ils lui donneroient, là même le So-
„ leil nôtre Pere vouloit que ſes deux Enfans s'ar-
„ rêtaſſent, pour s'y établir, & y tenir leur Cour.
„ Après cela il leur recommanda en ces termes ce
„ qui étoit de leur devoir : *Mes Enfans, quand vous*
„ *aurez ſoûmis ces Peuples à nôtre obéïſſance, vous*
„ *aurez ſoin de les maintenir par les Loix de la Rai-*
„ *ſon, de la Piété, de la Clemence, & de l'Equi-*
„ *té requiſe ; faiſant pour eux tout ce qu'un bon Pe-*
„ *re acoûtume de faire pour des Enfans qu'il a mis*
„ *au monde, & qu'il aime tendrement, en quoi*
„ *vous ſuivrez mon exemple, puiſque, comme vous*
„ *ſavez, je ne ceſſe de faire du bien à tous les mor-*
„ *tels. Car c'eſt moi qui les éclaire de ma lumiére,*
„ *pour leur donner moyen de voir, & de vaquer à*
„ *leurs affaires ; c'eſt moi qui les échauffe quand ils*
„ *ont froid, qui rens fertiles leurs Champs & leurs*
„ *Pâturages, qui fais fructifier leurs Arbres, qui*
„ *multiplie leurs Troupeaux, & qui leur envoye la*
„ *pluye & le beau temps quand le néceſſité le re-*
„ *quiert. C'eſt moi encore qui prends le ſoin de fai-*
„ *re le tour du Monde une fois le jour, pour voir de*
„ *quelle choſe la Terre peut avoir beſoin, afin d'y*
„ *mettre ordre, au ſoulagement de ceux qui l'habi-*
„ *tent. Je veux donc que vous faſſiez à mon exem-*
„ *ple, comme mes Enfans bien aimez, que j'envoye*
„ *au monde pour le bien & l'inſtruction de ces pau-*
„ *vres gens qui vivent en bêtes. C'eſt pourquoi je*
„ *vous donne dès à préſent le tître de Rois, & je*
„ *veux que vôtre Empire s'étende ſur tous les Peu-*
„ *ples que vous inſtruirez par de fortes raiſons &*
„ *de bonnes actions, mais ſur tout par vôtre exem-*
„ *ple & par vôtre bon gouvernement.*

„ Après

„ Après que le Soleil nôtre Pere eut ainſi déclaré ſa volonté à ſes deux Enfans, il les congédia; „ ils ſortirent en même temps de *Titicaca*, & „ marchérent du côté du Septentrion, ſans „ oublier, dans tous les lieux où ils s'arrêtoient le long du chemin, d'éprouver leur Verge d'or ſelon l'ordre qu'ils en avoient; Mais ils „ trouvoient toûjours qu'elle ne s'enfonçoit point „ dans la terre. Enfin, après avoir marché long-„ temps, ils arrivérent à un petit Dortoir qui eſt „ vers le Midi, à huit lieuës & demie de cette Ville, „ & qu'on appelle vulgairement *Pacarec Tempu*, „ c'eſt à dire, *Dortoir du point du jour*, Nom qui „ lui fut impoſé par l'*Ynca*, parce qu'il ſortit de „ ce Dortoir, lorſque le jour commençoit à poindre. Là ſe voit encore aujourd'hui la Ville, que „ ce Prince envoya peupler depuis au grand honneur de ſes Habitans, qui ſe glorifient fort de ce „ nom, parce qu'il lui fut impoſé par nôtre *Ynca*, „ lequel au ſortir de ce lieu vint avec la Reine ſa „ femme dans cette Vallée de *Cuzco*, où l'on ne „ voyoit alors que Précipices & que Montagnes, „ comme je vous l'ai déja dit.

CHAPITRE XVI.

De la fondation de la Ville Impériale de Cuzco.

„ LE premier lieu où ils s'arrêtérent dans ce „ Vallon, continua l'*Ynca*, fut en cet endroit „ que l'on appelle *Huanacauti*, qui regarde „ cette Ville du côté du Midi. Là ils firent la même „ épreuve de leur Verge d'or qu'ils avoient faite „ auparavant; au premier coup qu'ils en donné-

" rent contre la terre, elle s'y enfonça ſi avant " qu'ils ne la virent jamais plus. Alors nôtre bon " *Ynca* s'adreſſant à la Reine qui étoit & ſa ſœur " & ſa femme; *C'eſt dans ce Vallon*, dit-il, *que le* " *Soleil nôtre Pere veut que nous nous arrêtions*, " *pour nous y établir & y faire nôtre demeure; il* " *faut donc, ma ſœur & ma Reine, que vous & moi* " *attirions ces gens, & les faſſions aſſembler, pour* " *les inſtruire, & leur faire le bien que le Soleil nô-* " *tre Pere entend que nous leur faſſions.* Cela dit, " ils ſortirent tous deux de *Huanacauti*, & s'en " allérent l'un d'un côté, & l'autre d'un au- " tre, pour faire aſſembler les gens. Et parce " que cet endroit-là eſt le premier lieu de nôtre " connoiſſance, où nous ſavons qu'ils ont mis le " pied, & d'où ils ſont ſortis, pour aller faire du " bien à tout le Genre humain, nous y avons bâti " un Temple, pour y adorer nôtre Pere le Soleil, " en mémoire de ſes faveurs, & de tant de graces " qu'il a faites au monde. Le Prince s'en al- " la donc au Septentrion, & la Princeſſe au Mi- " di. S'étant ainſi ſéparez, ils arrêtoient tout " ce qu'ils trouvoient d'hommes & de fem- " mes, en traverſant ces Solitudes, que les " brouſſailles dont elles étoient pleines, & les pen- " tes des Rochers rendoient effroyables. Ils leur " diſoient, Que le Soleil leur Pere les avoit en- " voyez du Ciel, pour être les Maîtres & les Bien- " facteurs de tous les Habitans de ce Païs, en les " tirant de leur ſauvage façon de vivre, pour leur " apprendre à ſe comporter en vrais hommes; " c'eſt pourquoi, pour accomplir le commande- " ment du Soleil leur Pere, qui les avoit envoyez; " ils alloient les chercher de toutes parts pour " les ramaſſer, & les tirer de ces Montagnes, afin " de les mettre enſemble dans des Villes, & leur

" don-

" donner dequoi manger, non en bêtes ; mais
" en vrais hommes. Ces choſes & d'autres ſembla-
" bles furent dites par nos Rois aux premiers Sau-
" vages qu'ils rencontrérent dans ces Montagnes.
" Cependant ils étoient fort ſurpris de voir ces
" deux perſonnes parées des ornemens que le So-
" leil nôtre Pere leur avoit donnez, car leur habit
" étoit fort différent, de celui de ces Barbares. Ils
" avoient les oreilles percées comme nous, qui
" ſommes leurs deſcendans, faiſant paroître bien
" clairement & par leurs paroles & par la majeſté
" de leurs viſages, qu'ils étoient fils du Soleil, ve-
" nus exprès pour donner aux hommes des Villes,
" où ils puſſent demeurer enſemble, & des Vian-
" des pour ſe nourrir. Ces Sauvages fort étonnez
" d'un côté de ce qu'ils voyoient, & de l'autre tou-
" chez de leurs promeſſes, dont ils ne révoquoient
" plus en doute l'effet, les adorérent en qua-
" lité d'Enfans du Soleil, & leur obéirent com-
" me à leurs Rois. Après cela, ils ſe ramaſſérent
" de toutes parts, & ſe racontans les uns aux au-
" tres les grandes merveilles qu'ils avoient vûës &
" ouïes, ils s'aſſemblérent hommes & femmes en
" fort grand nombre, & allérent avec nos Rois
" dans le deſſein de les ſuivre en quelque part qu'ils
" les vouluſſent mener.

" Cependant nos Princes voyant tant de gens
" aprés eux, en commirent quelques-uns, pour
" faire les Proviſions pour tous, afin qu'ils euſſent
" dequoi manger, & que dans ces Montagnes la
" faim ne les contraignît de s'écarter les uns des
" autres. Il y en eût auſſi qui eurent la commiſ-
" ſion de faire des logemens & des maiſons, ſe-
" lon le modelle que l'*Ynca* même leur en donna.
" Voilà comment nôtre ville Impériale commença
" de ſe peupler. Elle fut dès-lors diviſée en deux

" parties, dont l'une fut appellée *Hanan Cuzco*,
" c'eſt à dire, comme vous ſavez, *Cuzco la haute*, & l'autre *Hûrin Cuzco*, qui ſignifie *Cuzco la baſſe*. Le Roi trouva bon que ceux qu'il avoit amenez avec lui peuplaſſent *Hanan Cuzco*, qu'ils nommérent pour cet effet la haute Ville; ceux qui vinrent avec la Reine ſe mirent à peupler *Hurin Cuzco*, & l'appellérent à cauſe de cela *Cuzco la baſſe*. Au reſte la Ville ne fut pas diviſée ainſi, pour donner de l'avantage aux uns ſur les autres en matiére de prééminences & d'exemptions, mais plûtôt pour les rendre tous égaux, comme de bons freres, qui n'avoient qu'un même Pere, & qu'une même Mere. Car l'*Ynca*, qui en fit la diviſion par la différence de ces deux noms, *Hanan Cuzco*, & *Hurin Cuzco*, n'avoit pour but en cela que de laiſſer à la Poſtérité une mémoire perpétuelle de ce que lui-même avoit raſſemblé une partie des Habitans, & la Reine l'autre. La ſeule différence qu'il y eût d'ailleurs entr'eux, c'eſt, qu'il voulut que ceux de *Cuzco* la haute fuſſent reſpectez, & reconnus comme les Freres aînez, & ceux de la baſſe comme leurs cadets. Enfin il jugea à propos qu'en matiére de prééminence & de dignité ceux-là fuſſent regardez comme le bras droit, parce qu'ils avoient été attirez par un homme; & ceux-ci comme le bras gauche, parce qu'ils étoient venus ſous la conduite d'une femme. Depuis ce temps-là on diviſa ainſi par la même raiſon toutes les Villes de nôtre Empire, tant les petites que les grandes: car la diviſion s'en fit toûjours par Quartier, ou par Familles, uſant ordinairement de ce terme, *Hanan ayllu*, *Hurin*, *ayllu*, c'eſt à dire, *la haute & la baſſe Lignée*, & de celui-ci *Hanan*

" *Suyu*

" *Suyu y Hurin*, qui ſignifie *le haut & le bas Enclos.*

" Tandis que nôtre grand *Ynca* vaquoit à peupler la Ville, il apprenoit diverſes choſes aux " Indiens, entr'autres, comment il falloit fendre " & cultiver la terre, & ſemer les Grains & les " Légumes, dont il leur montra les plus profitables & les meilleurs à manger. Pour cet effet, " il leur aprit à faire les Charruës, & les autres " inſtrumens dont on a coûtume de ſe ſervir. En " un mot, il leur enſeigna quelles commoditez " ils pouvoient tirer des Ruiſſeaux, qui paſſent par " cette Vallée de *Cuzco*, il leur montra même à faire cette maniére de chauſſure dont nous nous " ſervons. La Reine de ſon côté n'étoit pas oiſive; elle dreſſoit les Indiennes aux exercices propres aux femmes; comme par exemple, à filer, " à tiſtre du Cotton & de la Laine, & à en faire des habits, pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans, ſans oublier à " leur dire ponctuellement tout ce qu'elle jugeoit " néceſſaire à leur ménage. Enfin nos Princes " apprirent à leurs premiers Vaſſaux tout ce qui " leur pouvoit être utile dans la Vie, le Roi ayant " pris la charge d'enſeigner aux hommes ce qu'ils " devoient faire, & la Reine *Coya*, celle d'inſtruire les femmes.

CHAPITRE XVII.

Des Conquêtes du premier Ynca Manco Capac.

" CEs mêmes Indiens que l'*Ynca* venoit de ré-
" duire, ſe voyans tout autres qu'ils n'étoient
" auparavant, & reconnoiſſans les bienfaits qu'ils
" avoient reçûs, en étoient ſi aiſes, & ſi con-
" tents, qu'ils alloient de toutes parts dans les
" brouſſailles, & parmi les Rochers, pour voir
" s'ils n'y trouveroient point de leurs Compatrio-
" tes; & dès qu'ils en avoient rencontré quelqu'un,
" ils les entretenoient avec une extrême joye ſur
" le ſujet de ces Enfans du Soleil, qu'ils diſoient
" être venus dans leur Païs pour le bien com-
" mun de tout le monde. Ils leur racontoient
" les grandes obligations qu'ils leur avoient pour
" les bienfaits qu'ils en recevoient de jour en
" jour; Et pour les obliger à le croire, ils leur
" montroient les nouveaux habits, & les nouvel-
" les viandes dont ils uſoient; outre qu'ils ne vi-
" voient plus écartez dans des Solitudes, mais unis
" enſemble dans des Villes, & des maiſons. Ces
" diſcours étonnoient d'abord les autres Sauva-
" ges, qui néanmoins s'en réjouïſſoient en-
" fin, & accouroient en foule pour voir les
" choſes merveilleuſes qu'on leur racontoit
" de nos premiers Peres, nos Rois, & nos
" Souverains Seigneurs. Alors, après que leurs
" propres yeux leur avoient donné de nouvelles
" aſſûrances de ce qu'ils ne ſavoient auparavant que
" par le rapport d'autrui, ils ſe voüoient entiére-
ment

" ment à leur ſervice, & leur rendoient toute ſor-
" te d'obéïſſance. Ces merveilles ſe répandoient
" ſi fort de tous côtez, qu'en peu d'années il y
" eut une grand affluence de gens, de ſorte qu'au
" bout de ſix ou ſept ans l'*Ynca* avoit aſſez de
" monde pour faire un corps d'Armée, & ſe dé-
" fendre contre tous ceux qui le voudroient atta-
" quer, ou même pour attirer par la force ceux
" qui refuſeroient de venir à lui de leur bon gré;
" dans cette vûë il leur aprit à faire des armes
" offenſives, comme par exemple, des Arcs, des
" Flêches, des Lances, des Maſſuës, & autres ſem-
" blables, dont nous nous ſervons aujourd'hui.

" Mais pour abreger les mémorables Faits d'ar-
" mes, & les Conquêtes de nôtre premier *Ynca*,
" vous devez ſavoir que du côté d'Orient il
" ſoûmit à ſon Empire, tout ce qu'il y a de Païs
" juſqu'au Fleuve appellé *Paucartampu*; Que du
" côté d'Occident, il conquit huit lieuës de terre
" juſques à la grande Riviére *Apurimac*, & au
" Midi neuf lieuës, juſques à *Quequiſana*. Dans
" toute cette étenduë de Païs nôtre *Ynca* envoya
" peupler plus de cent Bourgs, dont les plus grands
" étoient de cent maiſons, & les autres moin-
" dres, ſelon que la ſituation du lieu le pouvoit
" permettre. Voilà quelle fut la Fondation, &
" quels furent les commencemens de nôtre Ville,
" que vous voyez peuplée comme elle eſt. Voilà,
" dis-je, quelle a été la naiſſance d'un ſi grand,
" ſi riche, & ſi fameux Empire, que vôtre Pere
" & ſes compagnons nous ont ôté: Et voilà,
" pour le dire en un mot, quels furent les pre-
" miers *Yncas* & les Rois qui vinrent dans ces
" Contrées au commencement du Monde, deſ-
" quels ont pris leur Origine les autres Princes
" que nous avons eus; & nous-mêmes ſommes

„ venus d'eux. De vous dire maintenant com-
„ bien il y a d'années que le Soleil nôtre Pere
„ nous a envoyé ſes premiers Enfans, c'eſt ce qui
„ m'eſt impoſſible, & qui je ne ſaurois ſpécifier,
„ parce qu'il y a déja ſi long-temps, que la mémoi-
„ re ne l'a pû retenir ; nous conjecturons pour-
„ tant qu'il y a plus de quatre cens années. Le
„ nom de nôtre premier *Ynca* étoit *Manco Capac*,
„ & celui de nôtre Reine *Coya Mama Oello Hua-*
„ *co* ; ils étoient frere & ſœur, comme je vous
„ ai dit, & Enfans du Soleil & de la Lune, nos
„ Peres. C'eſt tout ce que je puis dire, pour ré-
„ pondre aux demandes que vous m'avez faites,
„ auſquelles je croi avoir ſatisfait aſſez amplement.
„ Mais pour ne pas vous faire pleurer, je ne vous
„ ai point raconté cette Hiſtoire avec des larmes
„ de ſang, quoique pourtant je n'en répande que
„ trop dans le fond de mon cœur, à cauſe de
„ l'extrême douleur que j'ai de voir nos *Ynca*,
„ exterminez, & nôtre Empire perdu.

Voilà quelle fut la Relation que me fit cet *Ynca*, frere de ma mere, touchant l'Origine des Rois de ce Païs. J'ai tâché depuis de la traduire fidellement de ma Langue maternelle, qui eſt la même de l'*Ynca*, en Caſtillan. Que ſi je ne l'ai pas écrite en termes auſſi majeſtueux, que ceux de l'*Ynca*, lors qu'il m'en faiſoit le recit, ni en paroles auſſi propres à exprimer que ſont celles des Indiens, cela n'empêche pas, ce me ſemble, que je ne doive être excuſable ; car je ſai aſſez que cette Langue é ant ſignificative comme elle eſt, je devois peut-être m'étendre beaucoup plus que je n'ai fait. J'ai crû néanmoins devoir abreger la Verſion en de certaines choſes, qui la pouvoient rendre odieuſe, me contentant de n'y mettre que les vrais ſentimens que j'ai jugé les plus convenables à la con-

noiſſance

noiſſance de cette Hiſtoire. Cet *Ynca* me dit pluſieurs autres choſes ſemblables, bien que ſuccintement, dans les Conférences & les Viſites qui ſe faiſoient dans la maiſon de ma mere. Mais je me réſerve de les rapporter en d'autres lieux, où je citerai l'Auteur. Je ſuis bien fâché de ne lui avoir pas fait quantité d'autres demandes, ſur pluſieurs matiéres que je ſaurois maintenant, & que je pourrois écrire ici, ſans craindre qu'on me dût reprendre, après en avoir tiré des mémoires d'un ſi bon lieu.

CHAPITRE XVIII.

Des Fables Hiſtoriques touchant l'Origine des Yncas.

AYANT à rapporter les plus communes Opinions touchant l'Origine des Rois *Yncas*, je dirai que la plûpart de ceux du *Perou*, ſavoir les Indiens, qui ſont au Midi de *Guzco*, qu'ils appellent *Collaſuyu*, & ceux de l'Occident, nommez *Cuntiſuyu*, en racontent une Fable bien plaiſante. Pour l'autoriſer par le temps, ils diſent qu'elle arriva après le Deluge, duquel ils ne ſavent pourtant autre choſe, ſinon qu'il a été véritablement. Mais ils ignorent entiérement, s'il fut général, comme du temps de *Noé*, ou même particulier. C'eſt pourquoi, ce qu'ils en content & de pluſieurs autres choſes ſemblables, étant plûtôt des rêveries & des Fables mal liées, que des Hiſtoires, je veux bien les paſſer ſous ſilence, ou du moins n'en alléguer qu'une partie. Ils diſent donc qu'après que les eaux du Deluge ſe furent retirées, un certain homme apparut dans la contrée de *Tiahuacanu*,

qui eſt au Midi de *Cuzco*; cet homme étoit ſi puiſſant, qu'il diviſa le monde en quatre parties, & les donna à quatre hommes qu'il honora du tître de Rois, dont le premier s'appelloit *Manco Capac*, le ſecond *Colla*, le troiſiéme *Tocay*, & le quatriéme *Pinahua*. Ils ajoûtent à cela, qu'il donna la partie Septentrionale à *Manco Capac*, celle du Midi à *Colla*, du nom duquel cette grande Province a depuis été nommée; à *Tocay* celle de l'Orient, & à *Pinahua* celle de l'Occident. Ils aſſûrent de plus qu'après les avoir ainſi obligez, il envoya chacun d'eux aux terres qui lui appartenoient, pour y conquérir & gouverner tout ce qui s'y trouveroit de gens. Mais ils ne s'apperçoivent pas que le Deluge devoit avoir noyé les Indiens, ou qu'il falloit qu'ils fuſſent reſſuſcitez, pour être conquis, & recevoir l'inſtruction qui leur devoit être donnée. Ils voudroient faire accroire encore que ce partage du monde donna occaſion à celui que firent les *Yncas* de leur Royaume appellé *Tahuantinſuyu*; & que *Manco Capac* étant allé juſqu'au Nord, arriva enfin dans la Vallée de *Cuzco*, où il fonda cette Ville, ſubjugua les Peuples voiſins, & les inſtruiſit; de ſorte qu'appuyez ſur ces Principes, il s'en faut bien peu qu'ils ne diſent de *Manco Capac* les mêmes choſes que nous en avons dites Mais quoi qu'ils faſſent venir de lui les Rois *Yncas*, cependant ils ne ſauroient dire au vrai quels ont été les deſcendans des autres Rois. Voilà les belles Hiſtoires que ces anciens Gentils nous rapportent; ou plûtôt voilà quelles ſont les bagatelles qu'ils nous étalent. Mais il ne faut pas s'étonner ſi des gens qui n'ont eu aucune connoiſſance des Lettres, pour s'en ſervir à conſerver la mémoire de l'Antiquité, traitent ſi confuſément de ces premiers temps, puiſque les Payens du vieux monde, qui

étoient

étoient ſi ſavans, ont bien inventé des Fables qui ſont beaucoup plus ridicules que celles-ci : témoin celle de *Pyrrha* & de *Deucalion*, & beaucoup d'autres, que je laiſſe à part, & qu'il me ſeroit facile d'alléguer. Néanmoins, s'il falloit faire un parallele des unes avec les autres, je crois qu'on y trouveroit beaucoup de rapport en divers endroits, puis qu'elles ont même je ne ſai quoi de ſemblable à l'Hiſtoire de *Noé*, comme quelques Eſpagnols l'ont voulu dire, ainſi que nous verrons en ſon lieu. Mais pour revenir à l'Origine des *Yncas*, je réſerve à dire en un autre endroit ce qui m'en ſemble.

Les Indiens qui vivent à l'Orient & au Nord de la Ville de *Cuzco*, rapportent une autre Origine des *Yncas* ſemblable à la précédente. Car ils diſent qu'au commencement du monde quatre hommes & quatre femmes, qui étoient freres & ſœurs, ſortirent par les fenêtres de certains Rochers, qui ſont auprès de la Ville, en un lieu qu'on nomme *Paucartampu*. Ces Fenêtres, ajoûtent-ils, étoient trois en nombre, & il n'y eut que celle du milieu qui ſervit à la ſortie de ces gens-là. Auſſi fut-elle depuis appellée *la Fenêtre Royale*, & à cauſe de cela couverte de toutes parts de grandes plaques d'or, où il y avoit quantité de Pierreries enchaſſées. Les Fenêtres des deux côtez étoient auſſi garnies d'or, mais ſans Pierres précieuſes. Le premier de ces Freres eſt appellé par eux *Manco Capac*, & ſa femme *Mama Oello*. Ils croyent que celui-ci fut le Fondateur de cette Ville, qui dans la Langue particuliére des *Yncas* ſignifie nombril ; que lui-même ſubjugua ces Peuples, auſquels il aprit à vivre en hommes, & que de lui ſont deſcendus tous les *Yncas*. Ils nomment le ſecond Frere, *Ayar Cachi*, le troiſiéme *Ayar Vchu*. & le quatriéme *Ayar Sauca*.

Le

Le mot *Ayar* n'a point de ſignification dans la Langue générale du *Perou*, quoi que pourtant il en doive avoir une dans la particuliére des *Yncas*. Le mot *Cachi*, ſignifie du Sel, tel que celui dont nous uſons ordinairement; par le mot *Veha*, on entend une ſorte d'épicerie à peu près ſemblable au Poivre, dont ils ont accoûtumé de ſe ſervir dans leurs ragoûts; & celui de *Sauca* veut dire réjouïſſance. Ils racontent mille extravagances de ces trois Freres, & de leurs Sœurs; & comme ils voyent qu'ils ne s'en peuvent tirer, ils font des allégories ſur cette Fable, diſant que par le Sel, qui eſt un de leurs noms, ils entendent les bons Préceptes que leur *Ynca* leur donna touchant leur façon de vivre; par le Poivre, le goût qu'ils y prirent, & par le mot de réjouïſſance, l'extrême contentement qu'ils eurent depuis. Mais outre que ces choſes ſont tout à fait impertinentes d'elles-mêmes, ils les rapportent avec tant de confuſion, qu'on entend plûtôt par conjecture ce qu'ils veulent dire, que par aucun ordre qu'ils tiennent dans leurs diſcours, dont les paroles n'ont aucune liaiſon. Tout ce qu'ils affirment, c'eſt que *Manco Capac* eſt leur premier Roi, duquel les autres ſont deſcendus; De ſorte que de tous les trois côtez ils rapportent l'Origine des *Yncas à Manco Capac*, ſans faire aucune mention des trois autres Freres: au contraire, ils les réduiſent à rien avec leurs allégories, ſi bien qu'il ne leur reſte plus qu'un ſeul *Manco Capac*. Comme en effet, il ſemble que cela ſoit ainſi, parce que depuis lui, jamais aucun Roi ni aucun homme qui ſoit ſorti de ſa Tige, ne s'eſt appellé de ces noms; & qu'aucune Nation ne ſe les eſt attribuez. Il s'eſt trouvé quelques Eſpagnols, qui plus curieux que les autres dans la recherche des choſes, ayant ouï faire ces Contes,

tes, ont voulu dire qu'il falloit que ces Indiens euſſent ouï parler de l'Hiſtoire de *Noé*, de ſes trois fils, de ſa femme, & de ſes belles-filles, qui furent quatre hommes & quatre femmes que Dieu ſauva du Deluge univerſel. Ce ſont eux, ajoûtent-ils, qui ſervent de ſujet à la Fable, dont les Auteurs ſe ſont figurez la Fenêtre de *Paucartampu*, à l'exemple de celle qui étoit dans l'Arche. Quant à cet homme puiſſant, dont il eſt dit dans la premiére Fable, qu'étant apparu dans la Contrée de *Tiahuanaco*, il partagea le monde à ces quatre hommes; les plus ſubtils veulent que ce ſoit Dieu, qui commanda à *Noé* & à ſes trois Enfans de peupler la terre. J'omets quelques autres endroits de ces Fables, qu'ils croyent avoir du rapport avec ceux de l'Hiſtoire ſainte, pour ne pas m'engager dans un labyrinthe ſi profond: il me ſuffit de parler ſimplement des Fables hiſtoriques, qu'il me ſouvient d'avoir ouï raconter à mes parens, dans mon enfance; je laiſſe à la diſcrétion de ceux qui les liront de les expliquer comme bon leur ſemblera, & de leur donner telle allégorie qu'ils voudront. Toutes ces Fables que nous avons dites des Rois *Yncas*, ont donné occaſion aux autres Peuples du *Perou* d'en inventer une infinité de ſemblables touchant l'Origine de leurs premiers parens, afin de ſe rendre différens les uns des autres, comme nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire. Il n'y a point d'Indien qui ſe pique tant ſoit peu d'honneur, qui ne ſe diſe deſcendu de la premiére choſe qui lui vient dans l'eſprit, comme par exemple, d'une Fontaine, d'une Riviére, d'un Lac, de la Mer, & des Animaux les plus farouches, tels que ſont les Lions, & les Tigres; ou bien de l'Aigle, ou de l'Oiſeau appellé *Cuntur*, & de leurs ſemblables qui ne vivent que de Proye;

ou

ou enfin des Montagnes, des Précipices, & des Cavernes, ſelon que chacun ſe l'imagine plus convenable à ſa gloire, ou plus conforme à la vanité dont il ſe pique. Mais c'eſt aſſez parlé de leurs Fables: paſſons à d'autres matiéres.

CHAPITRE XIX.

Proteſtation de l'Auteur touchant cette Hiſtoire.

APRES avoir poſé la premiére pierre de nôtre Ediſice, par l'Hiſtoire fabuleuſe que nous avons rapportée de l'Origine des *Yncas* Rois du *Perou*, il me ſemble à propos de paſſer à la Conquête & à la réduction des Indiens. Ce que je ferai en étendant un peu plus au long la Relation abregée que me donna l'*Ynca* dont j'ai parlé, auſſi bien que celle de pluſieurs autres *Yncas* & Indiens, natifs des Villes que ce premier *Ynca Manco Capac* envoya peupler, & qu'il aſſujettit à ſon Empire, avec leſquels j'ai eu le moyen de communiquer, ayant été élevé parmi eux juſques à l'âge de vingt ans. Il eſt vrai auſſi que je n'écris rien dont ils ne m'ayent donné connoiſſance, puis que durant mon bas âge ils m'entretenoient ſouvent de ces Hiſtoires, que j'écoutois volontiers, comme les enfans ont accoûtumé de prendre plaiſir aux Fables qu'on leur raconte. Depuis, étant devenu un peu plus grand, ils me donnérent une connoiſſance plus ample de leurs Loix, & de leur Police, & par un détail exact de toutes les malverſations des Eſpagnols & de leurs Cruautez inouïes, ils me firent

firent remarquer l'oppoſition qu'il y avoit entre le nouveau gouvernement des Eſpagnols & celui des *Yncas*. Ils m'apprenoient la conduite de leurs Rois en temps de Paix & de Guerre ; de quelle maniére ils traitoient leurs Sujets, & comment ils en étoient ſervis. Outre cela, ils me racontoient comme à leur propre enfant leurs Coûtumes, leurs Cérémonies, & leurs Sacrifices ; quelles étoient leurs Fêtes grandes & petites, & comment ils les célébroient. A quoi ils ajoûtoient un recit de leurs Abus & de leurs Superſtitions, & de la différence de leurs Devins bons ou mauvais, tant de ceux qui prenoient garde à leurs Sacrifices, que de ceux qui avoient quelque autre inſpection. En un mot, il n'y avoit rien de remarquable dans leur Etat dont ils ne m'entretinſſent alors ; & ils m'en dirent tant de choſes, que je ferois ſans doute ce Volume plus gros qu'il n'eſt, ſi je les voulois rapporter toutes. J'en puis donc parler, à mon avis, avec aſſez de certitude, & par le rapport des Indiens, & par ce que j'en ai vû moi-même, pour m'être trouvé dans la plûpart des Fêtes, & des Superſtitions dont ils entretenoient leur Idolâtrie. Car il me ſouvient que la Coûtume n'en étoit point encore entiérement perduë, & qu'en ce temps-là j'avois environ treize ans. Je nâquis huit ans après que les Eſpagnols eurent ſubjugué mon Païs, où je fus élevé juſques à ma vingtiéme année, de ſorte que je remarquai quantité de choſes que les Indiens faiſoient, leſquelles je raconterai comme témoin oculaire. De plus, outre les Relations de mes parens, & ce que j'ai vû moi-même, j'ai trouvé moyen d'en avoir quantité d'autres, qui traitent des Conquêtes de ces Rois, & de leurs mémorables Faits d'armes. Car dès que j'entrepris de compoſer cette Hiſtoire, j'écrivis à mes Compagnons d'école, & je

je les priai de m'envoyer chacun en particulier, tous les Mémoires qu'ils pourroient avoir touchant les Conquêtes que les *Yncas* avoient fait des Provinces de leurs meres. Car il faut remarquer ici que chaque Province a ſes comptes, & ſes nœuds, pour ſoulager la mémoire, dans la connoiſſance des Annales, ou des Hiſtoires de ſon Païs, & en conſerver la Tradition. Par ce moyen les Habitans peuvent beaucoup mieux retenir ce qui eſt arrivé chez eux, qu'ils ne retiennent ce qui s'eſt paſſé dans les Provinces des autres. Mes Compagnons d'école n'eurent pas plûtôt ſû mon deſſein, que fort aiſes de pouvoir m'y être utiles, ils le communiquérent chacun en particulier, à leur mere, & à leurs autres Parens. Dès que ceux-ci furent informez qu'un Indien natif de leur Païs en vouloit écrire l'Hiſtoire, ils tirérent de leurs Archives les Relations & les Mémoires qu'ils en avoient, & me les envoyérent en même temps. J'ay apris par ce moyen quelles ont été les Conquêtes des *Yncas*, dont j'ai eu la même connoiſſance que les Hiſtoriens Eſpagnols en ont euë. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que je m'étens beaucoup plus qu'eux, comme le Lecteur pourra remarquer par les avis que je lui en donne en divers endroits de cet Ouvrage.

Mais parce que toutes les Actions du premier *Ynca* ſont comme les fondemens & les ſources de l'Hiſtoire que nous avons à écrire, il ſera bon de les rapporter ici, du moins les plus importantes & les principales, afin que nous ne ſoyons pas obligez de les répéter, lors que nous parlerons en particulier des Vies, & des Exploits de chacun des *Yncas* leurs deſcendans. Car tous généralement, tant les Rois que ceux qui ne l'ont pas été, ſe ſont efforcez d'imiter en tout les coûtumes, les mœurs

&

& les actions de ce premier Prince *Manco Capac*. De ſorte qu'après avoir parlé des choſes qui le regardent, nous aurons dit ce qui concerne la vie de tous les autres. Nous obſerverons pourtant de ne rapporter que les choſes qui tiennent le plus de l'Hiſtoire, & nous en omettrons pluſieurs autres, qui ſont impertinentes, & trop prolixes. Que s'il y en a quelques-unes, parmi celles que nous avons déja rapportées, ou que nous rapporterons ci-après, qui paroiſſent fabuleuſes, je les inſére exprès pour ne pas renverſer les fondemens ſur leſquels s'appuyent les Indiens, & pour démontrer les plus grandes, & les principales merveilles qu'ils nous racontent de leur Empire. Puis donc que je m'engage de parler des commencemens, du milieu, & de la fin de cette grande Monarchie, je proteſte que je le ferai le plus exactement qu'il me ſera poſſible. Je ne déguiſerai nullement la vérité, & n'avancerai rien que je n'aye apris dès mon enfance, & dont je n'aye tiré les Relations de mes Parens. Mais quelque affection que je puiſſe avoir pour eux, cela n'empêchera pas que je ne décrive chaque action ſelon la vérité, ſans rien ajoûter ou diminuer aux choſes, qui ſeront bonnes ou mauvaiſes. Car puis qu'on ſait bien que la Vie de ces anciens Gentils a produit quantité d'actions déteſtables; lors que j'en rapporterai la plûpart, je ne dirai rien de nouveau, mais ſeulement les mêmes choſes que les Hiſtoriens Eſpagnols ont écrites de ces Contrées & de leurs Rois. Ce que je confirmerai par leurs propres paroles où il ſera néceſſaire, afin que l'on voye que je n'invente point des menſonges en faveur de mes Parens, & que je ne dis rien qui n'ait été déja dit par les Eſpagnols. Ainſi je ne ſervirai proprement que de commentaire pour déclarer & amplifier pluſieurs choſes qu'ils ont omi-

ſes, & laiſſées imparfaites, parce qu'ils n'en ont pas eu la Relation toute entiére ; & j'en ajoûterai quantité qui manquent à leur Hiſtoire. J'en retrancherai auſſi quelques autres qui ſont aſſûrément ſuperfluës ; ces Auteurs Eſpagnols ſe ſont trompez pour avoir ſuivi de fauſſes Relations, & pour n'avoir pas eu des Mémoires qui fuſſent conformes à la diſtinction des temps, ou des âges, & à la diviſion des Provinces & des Nations ; ou même pour n'avoir pas bien entendu la Langue du Païs. Car quelque habile que ſe pût dire pour lors un Eſpagnol dans la Langue Indienne, il y a apparence que de dix parties il en ignoroit neuf, ſoit parce qu'un même mot ſignifie pluſieurs choſes, ou bien à cauſe que la prononciation en marque la différence, & lui donne divers ſens, comme nous verrons ci-après par l'exlication de quelques mots que je ſerai contraint d'alléguer, parce qu'ils ſont à mon ſujet.

En un mot, dans le deſſein que j'ai de donner une idée exacte de ce grand Etat, qui a été plûtôt détruit que connu, je dirai ſans déguiſement tout ce qui concerne l'Idolâtrie, les Superſtitions, les Coûtumes, les Sacrifices, & les Cérémonies de ces anciens Gentils ; je décrirai leur Gouvernement, leurs Loix, & leur maniére de vivre en temps de Paix & de Guerre. Mais je ne comparerai aucune de ces choſes, avec celles qu'on trouve dans les Hiſtoires divines & humaines, ni au Gouvernement de nôtre temps, parce qu'en cela toute comparaiſon me ſemble odieuſe. Je laiſſerai pourtant à la curioſité du Lecteur d'en faire tels paralleles qu'il jugera à propos. Je ſuis bien aſſuré qu'il y trouvera pluſieurs événemens qui paroiſſent avoir du rapport à quelques Hiſtoires de la Sainte Ecriture, & aux Fables profanes de l'ancien Paganiſme. Il y trou-

trouvera quantité de Loix & de Coûtumes, dont les unes reſſemblent à celles de nôtre temps, & les autres leur ſont tout à fait contraires. Du reſte, ſi je n'ai pas executé mon deſſein avec toute l'exactitude qu'il ſeroit à ſouhaiter, je prie le Lecteur de ſuppléer à mes défauts, & d'avoir plûtôt égard à ma bonne intention, qu'aux foibles efforts d'un Indien, qui n'a jamais été nourri parmi les Livres, mais plûtôt parmi les Armes & les Chevaux.

CHAPITRE XX.

Des Bourgs & des Villes que le premier Ynca *envoya peupler.*

POUR revenir à l'*Ynca Manco Capac*, il faut ſavoir qu'après avoir fondé la Ville de *Cuzco*, qu'il diviſa en deux parties, comme nous avons dit ci-devant, il en fit de même de pluſieurs autres. Car de ce même côté de la Ville qui regarde l'Orient ayant attiré quantité de gens dans toute cette étenduë de Païs qui eſt borné par la Riviére appellée *Paucartampu*, il envoya peupler aux deux endroits du Chemin Royal d'*Antiſuyu* treize lieux aſſez remarquables, que je ne nommerai pas, pour éviter la longueur ; les Habitans de ces lieux étoient preſque tous de la Nation qu'on apelle *Poques*. A l'Occident de la Ville à quelque neuf ou dix lieuës à la ronde, il fit peupler de même trente Bourgs, qui ſont aux deux côtez du Chemin dont nous venons de parler. Toutes ces Peuplades ſe firent de trois Nations differentes, appellées *Maſca*, *Chillqui*, *Papri*. Au Nord de la Ville on jetta encore les fondemens de vingt Bourgs, dont

les Habitans étoient compoſez de quatre Nations, qui ſont *Mayu*, *Cancu*, *Chinchapucuyu*, *Rimactampu*. Ces Bourgs ſont pour la plûpart dans la belle Vallée de *Sacſahuana*, où *Gonçal Piçarro* donna Bataille, & fut fait priſonnier. Le Bourg le plus éloigné de ceux-ci eſt à ſept lieuës de *Cuzco*, & les autres s'étendent à droite & à gauche le long du chemin Royal de *Chinchaſuyu*. Au Midi de la Ville Impériale, on peupla trente-huit ou quarante Bourgs, dont il y en avoit dix-huit de la Nation *Ayarmaca*, qui étoient de part & d'autre trois lieuës à la ronde du Chemin Royal de *Collaſuyu*, à le prendre depuis le Parage des Salines, qui ſont à une petite lieuë de la Ville, où ſe donna la ſanglante Bataille du vieux *Dom Diego d'Almagro* & de *Hernando Piçarro*. Les autres Peuplades étoient de cinq ou ſix Nations appellées, *Queſpicancha*, *Muyna*, *Urcos*, *Quehuar*, *Huaruc*, *Cauïna*. Ces derniéres avoient cette fole créance, que leurs premiers Peres étoient ſortis d'un Marécage où ils diſoient que les ames des morts retournoient, & qu'elles en ſortoient une ſeconde fois pour entrer dans le corps de ceux qui naiſſoient, & en prendre poſſeſſion. Ces *Cauïniens* avoient une Idole, dont la figure étoit effroyable, ils lui faiſoient des Sacrifices tout à fait barbares; mais depuis, l'*Ynca Manco Capac* leur ôta leur Idole, abolit leurs Sacrifices & voulut qu'ils adoraſſent le Soleil comme ſes autres Vaſſaux.

Ces Bourgs, qui étoient environ cent en nombre, furent ſi petits au commencement, que les plus grands n'avoient pas plus de cent maiſons, & les moindres n'en avoient que vingt-cinq ou trente. Mais dans la ſuite ils s'accrurent ſi fort par les Priviléges particuliers, que *Manco Capac* leur accorda, comme nous dirons ci-après, que la plûpart fu-

furent de mille Feux, & les moindres de trois à quatre cens. Cependant ces Graces & ces Priviléges qui leur avoient été faits par le premier *Ynca* & ſes deſcendans, furent cauſe que le grand Tyran *Atahuallpa* les ruina, les uns plus & les autres moins; il en fit même démolir pluſieurs à fleur de terre. Le temps leur a bien fait encore changer de face. Car ni les Bourgs de ce côté-là, que l'*Ynca Manco Capac* envoya peupler, ni preſque tous les autres du *Perou* ne ſont plus dans leur ancienne ſituation; il n'y a que vingt ans, qu'un Viceroi, comme je le dirai en ſon lieu, ayant trouvé moyen d'en joindre cinq ou ſix enſemble d'un côté, & ſept ou huit de l'autre, plus ou moins, ſelon qu'ils ſe rencontroient, en fit de grands Bourgs; D'où s'enſuivirent pluſieurs inconvéniens, que je paſſe ſous ſilence, parce qu'ils ſont odieux.

CHAPITRE XXI.

*Des inſtructions que l'*Ynca *donnoit à ſes Sujets.*

APRES que l'*Ynca Manco Capac* eut ainſi peuplé les Villes & les Bourgs dont il avoit jetté les fondemens, il tourna toutes ſes penſées à polir, & à bien inſtruire ſes Sujets. Il leur enſeigna pour cet effet, premiérement à cultiver la terra, à pouvoir aux commoditez de leur ménage, & à faire toutes les autres choſes qu'il jugea néceſſaires à la vie humaine; Enſuite il leur apprit les bonnes mœurs, & la civilité, leur recommanda d'être honnêtes dans leur converſation, & de ſe rendre de bons offices les uns aux autres, ſans ſortir jamais des bornes que la Raiſon & la Loi

naturelle leur avoient preſcrites. Ce qu'il trouva moyen de leur perſuader avec plus d'efficace en leur remontrant, que s'ils vouloient vivre entre eux dans une concorde mutuelle ſans avoir aucune ſorte d'animoſité ni de paſſion les uns contre les autres, ils devoient prendre garde à ne pas faire aux autres, ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit à eux-mêmes, puiſque les Loix étoient auſſi bien établies pour eux que pour les autres. Pour les détourner de l'impureté, qui étoit le Vice le plus commun parmi eux, il leur défendit de violer deſormais en aucune façon, le reſpect qu'on doit à l'honnêteté des femmes & des filles. Il ordonna pour la même raiſon que chacun d'eux n'auroit qu'une femme; qu'il épouſeroit dans ſa parenté, pour éviter la confuſion dans les Familles, & que nul n'eût à ſe marier qu'au deſſus de vingt ans, afin qu'ils puſſent tous amaſſer du bien, & vaquer aux affaires de leur maiſon. Outre cela il fit ramaſſer tout ce qu'il y avoit de Brebis & de Moutons à la Campagne, & ſe ſervit de la Laine pour leur faire des habits, par l'induſtrie de la Reine *Mama Oello Huaco*, qui montra aux Indiennes l'art de filer & de tiſtre. Il leur aprit encore lui-même à faire cette maniére de chauſſure, dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui, & qu'ils appellent *Uſuta*. Après cela, il donna à chaque Nation, ou à chaque Peuple de ceux qu'il ſoûmit à ſon pouvoir un *Curaca*, qui veut dire la même choſe, que le mot *Cacique* dans la Langue de *Cuba* ou de *ſaint Dominique*, c'eſt à dire, un *Gouverneur*, qui eût le ſoin de ceux qui ſeroient confiez à ſa conduite. Mais parce que cette affaire lui parût fort importante, il ne choiſit pour conduire les autres que ceux qu'il crût les plus gens de bien, & qui avoient le plus travaillé à la réduction

ction des Indiens par leur vigilence & leur bon exemple. Il recommanda fortement à ces Gouverneurs d'inſtruire comme leurs Enfans, les Peuples ſur leſquels il les établiſſoit : il ordonna en même temps aux Peuples d'obéïr à leurs Gouverneurs, comme à leurs propres Peres.

Il ordonna qu'on mît dans le même lieu toute la récolte qui ſe feroit dans chaque Communauté, afin de partager enſuite entr'eux ce dont ils auroient beſoin, en attendant qu'on pût donner des terres à chacun en particulier. Il ajoûta à tous ces Préceptes ceux qui concernoient le Culte Divin touchant leur Idolâtrie. Pour cet effet, il leur marqua le lieu qui lui ſembla le plus propre à bâtir un Temple au Soleil, où ils puſſent lui faire des Sacrifices. Il voulut que le regardant comme leur Dieu, ils l'adoraſſent, & lui rendiſſent graces de tant de biens qu'il leur faiſoit en les éclairant de ſa lumiére. Surquoi il leur remontroit, que c'étoit lui qui rendoit fertiles leurs Champs, qui produiſoit les Fruits de la terre, & qui faiſoit multiplier leurs Troupeaux ; ſans y comprendre une infinité d'autres biens qu'ils recevoient tous les jours de lui. Il leur diſoit en ſuite, qu'ils lui devoient une adoration particuliére, & à la Lune, pour leur avoir envoyé deux de leurs Enfans, qui leur ayant fait quitter leur façon de vivre brutale & ſauvage, leur avoient apris à vivre en Societé. Il ordonna encore, que lors qu'il y auroit autant de femmes du Sang Royal, qu'il en falloit pour le ſervice du Soleil, ils bâtiſſent une Maiſon, où ces Dames ſeroient enfermées, pour lui rendre le Culte qui lui étoit dû. Il leur recommanda d'obſerver & d'accomplir ponctuellement toutes ces choſes, pour ne ſe montrer pas ingrats des bienfaits qu'ils avoient reçûs, & qui, de leur pro-

pre aveu, étoient fort grands; il leur en promit encore d'autres plus considérables, de la part du Soleil son Pere, en cas qu'ils fissent ce qu'il leur disoit; les assurant au reste que c'étoit le Soleil même, qui lui inspiroit ces choses pour les leur dire, & que ce grand Dieu, comme un bon Pere, lui servoit de guide dans toutes ses actions, & dans ses paroles.

Comme les Indiens ont toûjours été jusqu'à présent fort ignorans & fort crédules, ils ajoûtérent foi à tout ce que l'*Ynca* leur dit, & le crûrent fils du Soleil. Ce qui contribua encore à les persuader, c'est que plusieurs d'entr'eux faisoient de pareils Contes fabuleux de leur naissance, quoi que pourtant, ils ne la fissent pas si noble que l'*Ynca*, puis qu'ils se disoient descendus des premiers Animaux qu'ils se mettoient en fantaisie, & des choses les plus terrestres, & les plus basses. Jugeans donc à peu près de l'extraction de l'*Ynca* par la leur propre, & par les grands biens qu'il leur avoit faits, ils le regardérent comme véritable fils du Soleil, l'adorérent comme tel & promirent d'obéir exactement à ses ordres; Ce qu'ils protestérent par cet aveu général, *Qu'un homme mortel ne pouvoit pas avoir mis en évidence les choses qu'il leur avoit témoignées, & que par conséquent ils le croyoient un Homme divin, qui leur avoit été envoyé du Ciel.*

CHA-

CHAPITRE XXII.

*Des Priviléges & des marques d'honneur, que l'*Ynca *accorda à ſes Sujets.*

L'YNCA *Manco Capac* employa pluſieurs années à ce que j'ai dit ci-devant, & à beaucoup d'autres choſes ſemblables, qu'il fit pour le bien commun de ſes Sujets. Enfin, pour les récompenſer des grandes preuves de fidélité, d'amour, & d'adoration qu'ils lui avoient donné, & pour les engager à continuer à lui rendre ces devoirs; il les ennoblit, en leur donnant le nom d'*Ynca* qu'il portoit lui-même, & les mêmes marques d'honneur qu'il portoit ſur ſa tête. Ce qu'il ne fit pourtant, qu'après leur avoir perſuadé qu'il étoit fils du Soleil, afin que ſes faveurs leur paruſſent plus conſidérables. Pour mieux entendre ceci, il faut ſavoir, que l'*Ynca Manco Capac* ne portoit ordinairement que l'épaiſſeur d'un doigt de cheveux, qu'il avoit coupez par degrez; & que ſes deſcendans les portérent depuis de même que lui. Ils ſe les coupoient avec des * Raſoirs faits de

* Ils ſe ſervoient de ces Raſoirs peu commodes par néceſſité, parce qu'on n'avoit pas encore l'invention des Ciſeaux; on comprend facilement par là qu'ils ne ſe faiſoient la barbe qu'avec beaucoup de peine. Sur quoi je me ſouviendrai toûjours que lors que l'uſage des Ciſeaux eut été introduit daus le Païs, un *Ynca* qui n'en pouvoit aſſez loüer l'invention, dit à un de mes Compagnons d'école : *Sans mentir, quand les Eſpa-*

Pierres à feu, & les laiſſoient de la hauteur que nous avons dite. Ils ſe perçoient les oreilles, principalement les femmes, qui ſe les accommodoient d'une étrange ſorte, pour y attacher des Pendans. Car c'étoit leur coûtume, comme nous dirons ci-après, de s'y faire un trou d'une grandeur incroyable à qui ne l'auroit vû ; étant preſque impoſſible, que ce peu de chair qui fait le bout de l'oreille ſe pût dilater de telle ſorte, qu'elle fût capable de ſupporter un Pendant de la largeur du pied d'un bocal, qui étoit la forme ordinaire de leurs Pendans d'oreilles, qu'ils portoient attachez à des Lacets longs d'un quart d'aûne, & gros d'environ la moitié d'un doigt. Et parce que les Indiens ſe ſervoient de cette maniére de Pendans, les Eſpagnols les nommérent pour cela *Orejones*, c'eſt à dire, *hommes à grandes oreilles*, nom qui leur eſt demeuré depuis dans quelques Contrées des *Indes*.

Les *Yncas* portoient auſſi ſur la tête au lieu de Bonnet une maniére de Treſſe ou de Cordon nommé *Llautu*, qui étoit de pluſieurs couleurs, & environ de la groſſeur d'un doigt. Cette Treſſe leur faiſoit quatre ou cinq tours de la tête, & reſſembloit à une Guirlande. Il y avoit encore pluſieurs autres marques d'honneur, dont nous parlerons ci-après, qui n'appartenoient qu'à la perſonne du Roi.

Le premier Privilége que l'*Ynca* donna à ſes Vaſſaux, fût de leur permettre à tous généralement de porter la Treſſe à ſon imitation, pourvû qu'elle fût ſeulement noire, & non pas de diverſes couleurs,

Eſpagnols vos Peres n'auroient fait autre choſe que nous apporter des Raſoirs, des Ciſeaux, des Peignes, & des Miroirs, cela pouvoit ſuffire pour nous obliger à leur donner libéralement tout ce que nous avions d'Or & d'Argent.

leurs, comme la ſienne. Quelque temps après qu'il leur eût fait cette grace, il leur en accorda une autre, qu'ils eſtimérent plus avantageuſe, c'étoit de pouvoir porter les cheveux coupez par échellons, mais avec quelque différence les uns des autres, ſelon qu'ils étoient plus ou moins ſujets. Le but de l'*Ynca* en cela étoit de diſtinguer par la coiffure de la tête chaque Nation & chaque Province, pour éviter la confuſion dans le partage qu'il en avoit fait. Il voulut encore par le même moyen mettre de la diſtinction entre lui, & ſes Sujets. Il ordonna pour cet effet que les uns porteroient une Toque en façon de Bonnet à oreilles, ouverte juſqu'aux temples, ayant les cheveux des deux côtez juſques aux extrêmitez des oreilles; & que la coiffure des autres ne leurs viendroit qu'au milieu de l'oreille, & que d'autres la porteroient encore plus courte. Mais il leur défendit à tous de porter les cheveux auſſi courts que lui. Il faut remarquer que ces Indiens, principalement les *Yncas*, prenoient un très-grand ſoin d'avoir toûjours les cheveux de même, & pour cet effet de les couper quand il le falloit, afin qu'ils ne ſemblaſſent pas changer de mode dans leur coiffure, paroiſſant tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre. Il n'y en avoit aucun auſſi qui ne tâchât de ſe couvrir la tête d'une maniére différente des autres; car chaque Nation faiſoit vanité de ſon ornement de tête, principalement ſi elle l'avoit reçû de la main de l'*Ynca*.

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres marques d'honneur plus considérables, & du nom Ynca.

QUELQUES années après que l'*Ynca* eut fait ces graces à ſes Vaſſaux, il leur en accorda une autre plus conſidérable ; ce fut de leur permettre de ſe percer les oreilles, à condition que le trou n'en ſeroit pas la moitié ſi grand que celui de l'*Ynca*, & afin qu'il ne fut pas plus grand qu'il ne ſouhaitoit, il leur donna la meſure du trou. Il ajoûta à cela, qu'ils porteroient pour Pendans d'oreilles des choſes diverſes, ſelon la différence des noms & des Provinces ; les uns, comme ceux de la Nation *Mayu* & *Cancu*, devoient porter un morceau de bois de la groſſeur du doigt, les autres, comme ceux qu'on nommoit *les Poques*, un floccon de Laine blanche, qui leur devoit ſortir de la groſſeur d'un pouce, des deux côtez de l'oreille. Il commanda de plus que les Peuples appellez *Muyna*, *Huaruc*, *Chillqui*, ſe ſerviſſent de Pendans d'oreilles de jonc commun, que les Indiens nomment *Tutura* ; & que la Nation *Rimactampu*, & ceux qui en étoient voiſins, en portaſſent du bois qu'on appelle *Maguey* aux Iſles de *Barlovento*, & *Chuchau* dans la Langue génerale du *Perou* ; ſi on ôte l'écorce de ce bois, le dedans en eſt fort tendre & fort maniable. Il voulut de même par une grace particuliére que les trois Peuples que l'on nomme *Urcos*, *Yucay*, & *Tampu*, qui ſont au deſſous de la Riviére d'*Yucay*, euſſent les oreilles plus ouvertes que toutes les autres Nations ;

tions ; il trouva bon que les Oreillettes fuſſent du jonc *Tutura*, parce qu'elles reſſembloient plus à celles de l'*Ynca*, & il aima mieux les appeller *Oreillettes*, que Pendans d'oreilles, à cauſe qu'elles ne pendoient point, mais qu'elles y étoient enchaſſées.

Plus ces Marques de diſtinction reſſembloient à celles du Roi, plus elles étoient regardées comme une faveur conſidérable par les Indiens. Auſſi l'*Ynca* ne donnoit point ces marques d'honneur à la legére, ou pour avoir plus de penchant pour les uns que pour les autres, mais ſelon les régles de l'équité & de la juſtice. Car il accordoit les marques les plus ſemblables à celles de ſa Perſonne, à ceux qui étoient les plus dociles, & les plus capables de comprendre ſa Doctrine, ou qui avoient travaillé particuliérement à la réduction des Indiens ; il les honoroit encore d'autres faveurs particuliéres : Et comme il leur donnoit toûjours à entendre, qu'il ne faiſoit tout cela que par l'ordre exprès qu'il en avoit de ſon Pere le Soleil, les Indiens y ajoûtoient foi aiſément, & devenoient toûjours plus ſouples aux Commandemens de l'*Ynca* ; & quelque traitement qu'il leur pût faire, ils le trouvoient bon : Car outre qu'ils croyoient, que tout cela leur étoit ordonné par une Révélation particuliére du Soleil, l'expérience leur apprenoit qu'ils retiroient de grands avantages de l'obéïſſance qu'ils rendoient à l'*Ynca*.

Après que toutes ces choſes ſe furent ainſi paſſées ; enfin l'*Ynca* ſe voyant ſur l'âge, commanda à ſes principaux Sujets de s'aſſembler dans la Ville Impériale de *Cuzco* ; Ce qu'ils n'eurent pas plûtôt fait, qu'il leur déclara en pleine Aſſemblée, que l'heure approchoit en laquelle il s'en devoit retourner au Ciel, pour s'y repoſer avec le Soleil ſon Pere

Pere (paroles dont tous les autres Rois ſes Deſcendans ſe ſervirent depuis lorſqu'ils ſe voyoient près de leur fin) mais qu'avant que de les quitter, il vouloit mettre le comble à ſes graces & à ſes faveurs, en les honorant du nom Royal, afin qu'eux & leurs deſcendans fuſſent eſtimez à l'avenir de tout le monde. Il ajoûta enſuite, que pour leur montrer qu'il les aimoit comme ſes Enfans, il vouloit qu'eux & leur Poſtérité s'appellaſſent toûjours *Yncas*, ſans aucune diſtinction ni différence quelconque des uns avec les autres, comme il y en avoit eu aux graces & aux faveurs qu'il leur avoit faites par le paſſé ; Qu'il entendoit que tous généralement jouïſſent a pur & à plein de l'éminente grandeur de ce nom, pour récompenſe de ce qu'ils avoient été ſes premiers Vaſſaux, qui s'étoient réduits volontairement à ſon Service. Il leur déclara encore, qu'à cauſe de cela il leur donnoit outre ſon nom Royal ſes marques d'honneur ; & qu'il leur accordoit d'autant plus volontiers ces faveurs, qu'il ſe promettoit qu'eux & les leurs ſerviroient toûjours fidélement leur Roi, & ceux qui ſuccéderoient aux Conquêtes & à la réduction des autres Indiens, pour l'accroiſſement de cet Empire ; Il les pria de ſe ſouvenir de toutes ces graces, & de les graver profondement dans leur cœur, afin d'y répondre par leurs ſervices, comme de bons & de fidéles Sujets. Enfin, il conclut ſon Diſcours par une défenſe expreſſe qu'il leur fit d'appeller leurs femmes & leurs filles *Pallas*, comme celles du Sang Royal ; alléguant pour raiſon que leurs femmes n'étant pas capables de porter les armes comme les hommes, ni de ſervir à la Guerre, elles ne méritoient point par conſéquent d'être honorées de ce nom Royal.

C'eſt de ces *Yncas*, qui le furent faits par un Privilége

vilége ſpécial, que ſe diſent deſcendus ceux qui en portent encore aujourd'hui le nom dans le *Perou*; & de qui les femmes s'appellent *Pallas* & *Coyas*, pour jouïr des exemptions que les Eſpagnols leur ont accordées, & aux autres Nations, tant en ceci qu'en pluſieurs choſes ſemblables. Pour les *Yncas* du Sang Royal, ils ſont en fort petit nombre, & la plûpart inconnus, pour être fort Pauvres par un effet de la tyrannie & de la cruauté d'*Atahuallpa*. Car il eſt certain que s'il échapa quelques-uns des principaux & des plus remarquables, ils finirent depuis miſérablement leurs jours par d'autres malheurs qui leur ſurvinrent, comme nous le dirons en ſon lieu. L'*Ynca Manco Capac*, ne réſerva pour lui, & pour les Rois ſes Deſcendans, qu'une ſeule des marques d'honneur qu'il portoit ſur ſa tête; c'étoit une bordure de couleur en façon de frange, qui lui couvroit le front d'une Temple à l'autre. Le Prince ſon héritier la porta jaune, & moindre que celle du Roi ſon Pere, comme nous le montrerons plus amplement ci-après, quand nous parlerons des Cérémonies qu'ils obſervoient, lors qu'ils lui prêtoient le Serment de fidélité après l'avoir déclaré Succeſſeur légitime. Nous traiterons auſſi en ſon lieu des autres marques d'honneur, que les Rois *Yncas* portérent depuis, & nous dirons comment on les armoit Chevaliers.

Nous avons déja dit que les Indiens regardoient comme une grande faveur les marques de diſtinction que leur avoit donné l'*Ynca*. Mais ils ne pouvoient exprimer la joye qu'ils avoient de la derniére grace qu'il leur accorda de pouvoir porter eux & leurs Deſcendans le ſurnom *Ynca*. Ils ſe diſoient les uns aux autres, que leur *Ynca* non content de les avoir transformez en hommes, de bêtes qu'ils étoient auparavant, ni de s'être appliqué

pliqué avec ſoin à leur apprendre les choſes néceſſaires à la Vie humaine, ni de leur avoir donné la connoiſſance du Soleil leur Dieu, & des Loix naturelles, pour vivre moralement, ce qui ſuffiſoit pour les rendre à jamais ſes Eſclaves, il avoit bien voulu s'abaiſſer encore par un excès de bonté extraordinaire, juſques à les honorer de ſes Tîtres Royaux : D'ailleurs, qu'au lieu de leur impoſer des Tributs, il leur avoit communiqué la Majeſté de ſon nom, qui étoit ſi haut & ſi grand, qu'ils le tenoient pour Divin, & que pas un d'eux n'oſoit le proférer, qu'avec beaucoup de vénération, lors qu'il falloit nommer le Roi ; & que cependant pour les honorer, il l'avoit maintenant rendu ſi commun, qu'ils poûvoient tous s'en ſervir, étant faits fils adoptifs du fils du Soleil, bien qu'ils tinſſent à honneur d'être ſes Sujets, & ſes Vaſſaux ordinaires.

CHAPITRE XXIV.

Des noms & des ſurnoms que les Indiens donnérent à leur Roi.

APRES que les Indiens eurent bien conſidéré les faveurs, & les graces ſignalées que l'*Ynca* leur avoit faites, avec des démonſtrations d'un amour extraordinaire, ils ſe mirent à l'envi ſur les loüanges de leur Prince, & à le combler de bénédictions infinies. Ils commencérent dès-lors à chercher des Tîtres & des Surnoms qui fuſſent dignes de lui, & de la grandeur de ſon courage, ou qui puſſent même exprimer tout à la fois ſes belles Actions & ſes Vertus héroïques. Les principaux

cipaux de ces noms, qu'ils inventérent pour le loüer furent ces deux-ci. Le premier celui de *Capac*, qui signifie Riche, non en biens de la Fortune, car, comme disent les Indiens, ce Prince n'en eut aucuns, mais en ceux de l'esprit, en compassion, en clémence, en civilité, en libéralité, en justice, & en bonnes œuvres envers les Pauvres. Le mot *Capac* signifie encore riche & puissant en armes. Toutes ces qualitez convenoient, selon l'opinion des Indiens, à leur Prince. Le second nom fut *Huacchacuyac*, c'est à dire, amateur des Pauvres, & leur Bien-faiteur. Le premier tître marquoit la grandeur de son courage, le second donnoit à connoître les grands biens qu'il avoit faits à ses Sujets. Ce Prince fût donc dès-lors appellé *Manco Capac*; on le nommoit auparavant *Manco Ynca*. Ce mot *Manco*, étoit sans doute un nom propre : mais nous ne savons pas ce qu'il signifie dans la Langue générale du *Perou*. J'ajoûte à cela, que dans celle dont les *Yncas* se servoient en particulier, lors qu'ils parloient entr'eux, & qui s'est depuis entiérement abolie, il falloit nécessairement que ce mot eût quelque signification, puisque les noms des Rois en avoient une pour la plûpart, comme nous montrerons quand nous viendrons à l'explication des autres. Pour le nom *Ynca*, si on le considére dans un Prince, il signifie la même chose que Seigneur, ou Roi, ou Empereur, & si on le considére dans tous les autres, il signifie seulement Seigneur. Mais à l'expliquer proprement & dans son vrai sens, il sert à désigner un homme de Sang Royal. Car quelque grands Seigneurs que les *Curacas* pussent être, on ne les appellòit pourtant point *Yncas*. Si l'on vouloit désigner une femme de Sang Royal, on l'honoroit du tître de *Pallas*;

comme pour diſtinguer le Roi d'avec les autres *Yncas*, on l'appelloit *Capac Ynca*, qui ſignifie abſolument Seigneur, comme les Turcs ont accoûtumé d'appeller leur Prince le Grand Seigneur. Mais nous parlerons plus amplement de ceci, pour la ſatisfaction des Curieux, dans l'explication que nous donnerons des noms Royaux des hommes & des femmes. J'ajoûte ici pour conclurre, que les Indiens appellérent encore leur premier Roi, & ſes Deſcendans, *Yntip Churin*, c'eſt à dire, fils du Soleil, quoi que pourtant ce nom lui fût donné, comme ils le croyoient fauſſement, plûtôt par nature que par impoſition.

CHAPITRE XXV.

*Le Teſtament, & la mort de l'*Ynca Manco Capac.

MANCO CAPAC régna pluſieurs années, mais on n'en ſait pas préciſément le nombre. Les uns diſent qu'il tint le Sceptre pendant trente ans, & les autres, qu'il en régna plus de quarante. Se voyant près de mourir il appella ſes Enfans, tant ceux qu'il avoit eus de la Reine *Mama Oello Huaco* ſa femme, que ceux qu'il avoit eus des Maîtreſſes qu'il avoit entretenuës, parce, diſoit-il, qu'il importoit au bien de ſon Etat qu'il y eût pluſieurs Enfans du Soleil. Il fit venir encore devant lui les principaux de ſes Sujets, auſquels il fit un long diſcours en forme de Teſtament Il recommanda ſur toutes choſes au Prince ſon héritier, & à ſes autres Enfans, d'aimer ſes Sujets, & de s'appliquer toûjours à leur conſerver leurs biens.

Il

Il recommanda aux Sujets d'être fidelles au Roi, de lui rendre le ſervice qu'ils lui devoient, & d'obſerver ſoigneuſement les Loix qu'il leur avoit laiſſées, par le commandement exprès de ſon Pere le Soleil. Après leur avoir parlé de la ſorte, il les renvoya : enſuite il fit à ſes Enfans une autre remontrance plus particuliére, & qui fut la derniére de ſa vie. Il leur y recommanda en termes exprès de ſe ſouvenir toûjours qu'ils étoient Fils du Soleil, & par conſéquent obligez de l'adorer comme leur Dieu & leur Pere. Il leur dit de plus, qu'ils devoient à ſon imitation faire obſerver ſes Loix, & ſes Commandemens, & les obſerver eux-mêmes les premiers, pour donner bon exemple à leurs Sujets ; Qu'ils devoient être doux & miſéricordieux envers tout le monde ; Qu'ils devoient s'aſſujettir les Idiens par des bienfaits & par amour, & non par la force ; Que ceux qu'ils gagneroient par la violence, ne leur ſeroient jamais bons Sujets : qu'ils devoient maintenir leurs Peuples par la juſtice, ſans ſouffrir jamais qu'il leur fût fait aucun tort : Et enfin, qu'ils devoient ſe montrer les vrais Fils du Soleil dans toutes leurs actions, confirmant toûjours par les effets ce qu'ils aſſûroient par les paroles ; afin que les Indiens euſſent ſujet de les croire, au lieu de ſe moquer d'eux, s'ils leur entendoient dire une choſe, & leur en voyoient faire une autre. Il leur recommanda ſur tout d'inſtruire avec ſoin leurs Enfans dans toutes les choſes qu'il leur avoit dites ; afin que ſes Préceptes & ſes remontrances pûſſent paſſer à leurs deſcendans de génération en génération, & qu'ainſi ils fuſſent ſoigneux d'obſerver exactement ce que ſon Pere le Soleil deſiroit qu'ils fiſſent. Au reſte, il les aſſûra, que c'étoit de lui que venoient toutes les choſes qu'il leur diſoit ; & qu'il leur laiſſoit

par Teſtament, comme autant de témoignages de ſon intention, & de ſa derniére volonté. A quoi il ajoûta pour conclurre, que le Soleil l'appelloit, qu'il s'en alloit repoſer avec lui, qu'ils vécuſſent en paix enſemble, & qu'étant au Ciel il auroit toûjours ſoin d'eux, les aſſiſteroit de ſes faveurs, & les ſecourroit dans toutes leurs néceſſitez.

Voilà quelles furent les remontrances & les paroles de l'*Inca Manco Capac*; il mourut après les avoir achevées, & laiſſa pour héritier le Prince *Sinchi Roca* ſon Fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Oello Huaco* ſa femme & ſa ſœur. Il avoit eu encore de cette Princeſſe d'autres fils, & d'autres filles, qui furent mariez enſemble, pour ne s'allier que de ceux de leur Sang, qu'ils diſoient ſe vanter d'être de la Race du Soleil; c'eſt pourquoi ils eurent toûjours depuis en grande vénération ceux qui ſe pouvoient vanter d'en être deſcendus, ſans mélange d'autre ſang que de celui-ci, qu'ils croyoient être divin: au contraire, ils appelloient humaine toute autre Race, celle-là même des plus grands Seigneurs leurs Vaſſaux, qu'ils nommoient *Curacas*.

L'*Inca Sinche Roca* épouſa ſa ſœur aînée, qui s'appelloit *Mama Oella*, ou *Mama Cora*, ſelon quelques-uns, ce qu'il fit à l'imitation de ſon Pere, ou ſi vous voulez, du Soleil & de la Lune ſes Ayeux; parce qu'en effet ces Gentils croyoient que la Lune fût femme & ſœur du Soleil. Il eut encore en vûë, en faiſant ce mariage, de conſerver le Sang Royal dans ſa pureté, de faire que le Royaume appartint légitimement par le Pere & par la Mere au fils qui en proviendroit. Ce fut pour la même raiſon qu'ils marierent de même les autres freres, tant les bâtards que les légitimes. D'ailleurs, ces mariages des freres avec les ſœurs, avoient été

été ordonnez expressément par l'*Inca Manco Capac* de la part du Soleil, de sorte que leurs fils ne pouvoient se marier autrement, pour conserver leur Sang pur & entier, ni l'*Inca* héritier du Royaume épouser d'autre personne que sa sœur. Depuis ils observérent toûjours cette Coûtume, comme nous le montrerons dans la suite de cette Histoire.

La mort de l'*Inca Manco Capac* fût extrêmement sensible à ses Sujets; ils en portérent le deüil pendant plusieurs mois, en firent les Funérailles, & en embaumérent le corps, pour l'avoir toûjours avec eux, & ne le perdre jamais de vûë. Aussi l'adorérent-ils comme Dieu fils du Soleil, & lui firent quantité de Sacrifices de Moutons, d'Agneaux, de Brebis, de Lapins domestiques, d'Oiseaux, de Grains & de Légumes; le reconnoissant pour le souverain Seigneur de tout ce qu'il leur avoit laissé. On peut conjecturer facilement, ce me semble, de ce que j'ai remarqué, touchant le naturel, & la façon de vivre de ces Peuples, & l'origine de ce Prince *Manco Capac*: Qu'il falloit que ce fût quelque Indien de bon esprit, & non moins recommandable pour le conseil que pour la prudence, qui connoissant parfaitement bien la stupidité de ces Peuples, & le grand besoin qu'ils avoient d'apprendre à bien vivre, s'avisa pour s'en faire estimer, de feindre que lui & sa femme étoient Enfans du Soleil, & que leur Pere les leur avoit envoyez du Ciel pour les instruire, & leur faire du bien. Au reste, il est vrai-semblable que pour les mieux fortifier dans cette opinion, il se présenta dans l'équipage que nous avons dit ci-devant, & se faisant particuliérement remarquer par ses oreilles, qu'il avoit si grandes, comme c'est la coûtume des *Incas* de se les faire croître par artifice, qu'il ne seroit pas possible de le croire à qui ne l'auroit vû comme

par Testament, comme autant de témoignages de son intention, & de sa dernière volonté. A quoi il ajoûta pour conclurre, que le Soleil l'appelloit, qu'il s'en alloit reposer avec lui, qu'ils vécussent en paix ensemble, & qu'étant au Ciel il auroit toûjours soin d'eux, les assisteroit de ses faveurs, & les secourroit dans toutes leurs nécessitez.

Voilà quelles furent les remontrances & les paroles de l'*Inca Manco Capac*; il mourut après les avoir achevées, & laissa pour héritier le Prince *Sinchi Roca* son Fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Oello Huaco* sa femme & sa sœur. Il avoit eu encore de cette Princesse d'autres fils, & d'autres filles, qui furent mariez ensemble, pour ne s'allier que de ceux de leur Sang, qu'ils disoient fabuleusement être de la Race du Soleil; c'est pourquoi ils eurent toûjours depuis en grande vénération ceux qui se pouvoient vanter d'en être descendus, sans mélange d'autre sang que de celui-ci, qu'ils croyoient être divin: au contraire, ils appelloient humaine toute autre Race, celle-là même des plus grands Seigneurs leurs Vassaux, qu'ils nommoient *Curacas*.

L'*Inca Sinchi Roca* épousa sa sœur aînée, qui s'appelloit *Mama Oclla*, ou *Mama Cora*, selon quelques-uns; ce qu'il fit à l'imitation de son Pere, ou si vous voulez, du Soleil & de la Lune ses Ayeux; parce qu'en effet ces Gentils croyoient que la Lune fût femme & sœur du Soleil. Il eut encore en vûë, en faisant ce mariage, de conserver le Sang Royal dans sa pureté, de faire que le Royaume appartint légitimement par le Pere & par la Mere au fils qui en proviendroit. Ce fut pour la même raison qu'ils marierent de même les autres freres, tant les bâtards que les légitimes. D'ailleurs, ces mariages des freres avec les sœurs, avoient été

été ordonnez expreſſément par l'*Ynca Manco Capac* de la part du Soleil, de ſorte que leurs fils ne pouvoient ſe marier autrement, pour conſerver leur Sang pur & entier, ni l'*Ynca* héritier du Royaume épouſer d'autre perſonne que ſa ſœur. Depuis ils obſervérent toûjours cette Coûtume, comme nous le montrerons dans la ſuite de cette Hiſtoire.

La mort de l'*Ynca Manco Capac* fût extrêmement ſenſible à ſes Sujets; ils en portérent le deüil pendant pluſieurs mois, en firent les Funérailles, & en embaumérent le corps, pour l'avoir toûjours avec eux, & ne le perdre jamais de vûë. Auſſi l'adorérent-ils comme Dieu fils du Soleil, & lui firent quantité de Sacrifices de Moutons, d'Agneaux, de Brebis, de Lapins domeſtiques, d'Oiſeaux, de Grains & de Légumes; le reconnoiſſant pour le ſouverain Seigneur de tout ce qu'il leur avoit laiſſé. On peut conjecturer facilement, ce me ſemble, de ce que j'ai remarqué, touchant le naturel, & la façon de vivre de ces Peuples, & l'origine de ce Prince *Manco Capac*: Qu'il falloit que ce fût quelque Indien de bon eſprit, & non moins recommandable pour le conſeil que pour la prudence; qui connoiſſant parfaitement bien la ſtupidité de ces Peuples, & le grand beſoin qu'ils avoient d'apprendre à bien vivre, s'aviſa pour s'en faire eſtimer, de feindre que lui & ſa femme étoient Enfans du Soleil, & que leur Pere les leur avoit envoyez du Ciel pour les inſtruire, & leur faire du bien. Au reſte, il eſt vrai-ſemblable que pour les mieux fortifier dans cette opinion, il ſe préſenta dans l'équipage que nous avons dit ci-devant, & ſe faiſant particulierément remarquer par ſes oreilles, qu'il avoit ſi grandes, comme c'eſt la coûtume des *Yncas* de ſe les faire croître par artifice, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire à qui ne l'auroit vû comme

moi dans la perſonne de ſes Deſcendans. Et parce que ce nouveau Roi confirma la Fable de ſa Généalogie par les grands avantages qu'il procura à ſes Sujets, ils crûrent, qu'il étoit véritablement fils du Soleil, venu du Ciel pour les aſſiſter. Dans cette créance ils l'adorérent comme tel, à l'imitation des anciens Gentils, qui plus raiſonnables qu'eux, en faiſoient de même à ceux qui les obligeoient par de ſemblables bienfaits. Il faut remarquer ici que la choſe du monde à laquelle ces gens-là s'arrêtent le plus, c'eſt à conſidérer ſi les Actions de leurs Maîtres répondent aux Préceptes qu'ils leur donnent. S'ils trouvent qu'il y ait de la conformité dans leur Vie & dans leur Doctrine, ils ſe laiſſent d'abord perſuader par leur exemple, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre argument pour les ranger à ce qu'on deſire d'eux ; Ce que j'ai bien voulu dire, pour montrer que ni les *Yncas* du Sang Royal, ni ceux du Païs ne tirent point d'ailleurs l'origine de leurs Rois, que de ce que nous en avons vû dans leurs Fables hiſtoriques, qui ſe rapportent les unes aux autres, & qui toutes unanimement font *Manco Capac* leur premier *Yncа*.

CHAPITRE XXVI.

Des Noms appellez Royaux, & de leur ſignification.

IL ne ſera pas hors de propos que nous rapportions ici ſuccinctement la ſignification des noms Royaux appellatifs ; tant des hommes que des femmes, & que nous montrions en même temps, à qui & comment ils ſe donnoient, & même comment

ment on s'en ſervoit. Cela nous fera connoître la grande paſſion qu'avoient les *Yncas* de s'impoſer des noms & des ſurnoms ; ce qui me ſemble une choſe aſſez remarquable. Pour commencer donc par le nom *Ynca*, il faut ſavoir que ce titre appartenoit au Roi ; & à tous ſes Parens de la Ligne maſculine, avec cette différence que dans la perſonne du Roi, il vouloit dire *Empereur* ou *Roi*, & dans ceux de ſa Famille, il ſignifioit *homme du Sang Royal*. Les Indiens appelloient leurs Rois *Capac-Ynca*, c'eſt à dire, ſeul Roi, ſeul Empereur, ou ſeul Seigneur, parce que *Capac* ſignifie, *ſeul*. Mais ils ne donnoient ce nom à aucun de la Famille Royale, pas même au Prince héritier, qu'il ne fût parvenu à la Couronne. Car n'ayant qu'un ſeul Roi, ils ne pouvoient donner ſon nom qu'à lui ſeulement, autrement ils euſſent fait pluſieurs Rois. Ils l'appelloient encore *Huaccbacayac*, c'eſt à dire, Amateur & Bienfaiteur des Pauvres ; ils ne donnoient auſſi ce titre qu'à leurs Rois, à cauſe du ſoin particulier qu'ils avoient tous de faire du bien à leurs Sujets. Nous avons expliqué ci-devant le ſurnom *Capac*, & nous avons dit qu'il ſignifie, Riche en généroſité, ou bien, ſplendide & Royal ; ils ne le donnoient qu'au Roi, parce qu'il étoit leur principal Bienfaiteur. Ils l'appelloient encore *Yntip Churin*, c'eſt à dire, Fils du Soleil ; ils honoroient auſſi de ce titre tous les hommes du Sang Royal, qu'ils diſoient fabuleuſement être deſcendus du Soleil, mais ils ne l'attribuoient jamais aux femmes. Les Fils du Roi & tous ſes Parens deſcendus en Ligne maſculine étoient nommez, *Auqui*, c'eſt à dire, *Infants*, comme on appelle les Puînez du Roi d'*Eſpagne*. Ils retenoient ce nom juſqu'à ce qu'ils ſe mariaſſent, & alors on les honoroit de celui d'*Ynca*.

C'étoient-là les noms & les surnoms qu'on donnoit au Roi & à ceux de son Sang, sans y comprendre les autres que nous verrons ci-après, qui de noms propres devenoient appellatifs dans leurs descendans.

Passons maintenant aux noms des Femmes du Sang Royal. La Reine, Femme légitime du Roi, étoit appellée *Coya*, c'est à dire, *Reine* ou *Impératrice*. On lui donnoit encore le nom de *Mamouchic*, c'est à dire, nôtre Mere, parce qu'elle faisoit l'office de Mere envers tous ses Parens & ses Sujets. On nommoit aussi *Coya* ses filles par une maniére de participation du côté de la Mere, ce nom ne leur étant pas naturel, parce qu'il n'appartenoit seulement qu'à la Reine. On appelloit *Pallas*, c'est à dire, *Femmes du Sang Royal*, les Maîtresses du Roi qui étoient leurs parentes, & toutes les autres Femmes du Sang Royal : mais pour les Etrangéres, & celles qui n'étoient point de son Sang, on les appelloit *Mamacuna* qui signifie *Matrone*, ou qui, à le prendre plus généralement, désigne une femme qui est obligée de faire office de Mere. Les Infantes Filles du Roi, & toutes les autres Filles de la même Race étoient appellées *Nusta*, qui veut dire *Femme de Sang Royal*, avec cette différence néanmoins, qu'on appelloit simplement *Nusta* celles qui étoient légitimement d'extraction Royale, au lieu que lors qu'on le donnoit au Bâtardes, on y ajoûtoit le nom de la Province où leur Mere avoit pris naissance ; ainsi on disoit, *Colla Nusta*, *Huanca Nusta*, *Quito Nusta*, & ainsi des autres Provinces. Mais on ne donnoit ce nom de *Nusta* qu'aux Filles ; dès qu'elles étoient mariées, elles prenoient le titre de *Palla*.

Tous ces noms ne se donnoient qu'à des per-

son-

ſonnes deſcenduës du Sang Royal en Ligne maſculine. Ainſi les Enfans, dont les Peres n'étoient point du Sang Royal, ne prenoient point ces noms, mais ceux de leur Pere ou de leur Mere, quoi que leur Mere fut parente du Roi, comme il arrivoit ſouvent, parce que les Rois marioient aux plus grands Seigneurs du Païs, les Bâtardes qui étoient leurs Parentes. La raiſon de cela eſt, que les *Yncas* ne faiſoient aucune eſtime de l'extraction du côté de la femme, pour ne pas avilir la grandeur du Sang Royal. Car c'étoit leur créance que les Deſcendans du Sang Royal en Ligne maſculine perdoient beaucoup de leur luſtre, s'il y avoit un mêlange de ſang étranger, ou qui ne fût pas de la même Race, & qu'à plus forte raiſon la Ligne des femmes y gagnoit encore moins. Si nous comparons maintenant enſemble ces noms des hommes & des femmes, nous trouverons que celui de *Coya*, qui veut dire *Reine*, répond à celui de *Capac Ynca* qui ſignifie *ſeul Seigneur*; Que celui de *Mamanchic*, c'eſt à dire, *nôtre Mere*, eſt conforme au nom *Huacchacuyac*, qui ſignifie, *Amateur*, ou *Bienfaiteur des Pauvres;* Que le nom de *Nuſta* ou d'*Infante* a du rapport avec *Auqui*, & que *Palla*, ou Femme du Sang Royal eſt preſque la même choſe que le nom *Ynca*. Voilà quels étoient les noms qu'on appelloit Royaux, qui me furent donnez à moi-même, & dont je vis ſouvent appeller les *Yncas* & les *Pallas*, parmi leſquels j'étois ordinairement durant mon enfance. Mais quelque grands Seigneurs que fuſſent les *Curacas*, ni eux, ni leurs femmes, ni leurs enfans ne pouvoient prendre ces noms; quoi qu'en diſe *Dom Alonſo de Erzilla & Cuniga*, qui, dans l'explication qu'il a fait en Vers des mots Indiens, dit en parlant du nom *Palla*, qu'il ſigni-

ſie une *Dame qui a quantité de richeſſes & de Vaſſaux*. Mais il faut remarquer qu'au temps que ce Cavalier arriva dans ces Contrées, les noms d'*Ynca* & de *Palla* étoient donnez déja fort improprement à pluſieurs perſonnnes, ce que je ne dis pas, à mon avis, ſans quelque raiſon, parce qu'il n'eſt point de Peuple, pour ſi groſſier, & ſi barbare qu'il ſoit, qui ne ſe pique de Noms illuſtres, & de Tîtres héroïques; d'où vient que dans un Païs où perſonne ne s'y oppoſe, les plus ambitieux uſurpent les noms les plus relevez, & ſe les attribuent injuſtement, comme il eſt arrivé à pluſieurs dans le lieu de ma naiſſance.

Fin du Premier Livre.

HISTOIRE
DES
YNCAS
ROIS DU PEROU.

LIVRE SECOND.

Où il eſt montré quelle a été l'Idolâtrie des Yncas; *Qu'ils ont eu quelque idée du vrai Dieu, & crû l'immortalité de l'Ame, & la Réſurrection univerſelle, avec un recit particulier de leurs Sacrifices, & de leurs Cérémonies; De la Coûtume qu'ils avoient d'enrôler leurs Sujets par Decuries, pour le bien de leur Etat; de l'office des Decurions, ou des Dizeniers; de la Vie & des Conquêtes, tant de* Sinchi Roca *leur ſecond Roi, que de celles de* Lloque Yupanqui *ſon Succeſſeur, & des Sciences dont les* Yncas *eurent connoiſſance.*

CHA-

CHAPITRE PREMIER.

Idolâtrie du second âge, & son origine.

L'IDOLATRIE qui fut en vogue parmi ces Peuples au temps que nous appellons le second âge, prit son origine de l'*Ynca Manco Capac* premier Fondateur de la Monarchie des *Yncas* Rois du *Perou*, qui régnérent à la vérité plus de quatre cens ans, mais non jusqu'à six cens années ou environ, comme le P. *Blas Valera* l'a rapporté. Nous avons dit au Livre précédent quel homme ce fut que *Manco Capac*, d'où il vint, quels fondemens il jetta de son Empire, la réduction qu'il fit des Indiens ses premiers Vassaux, les Préceptes qu'il leur donna, comment il leur apprit à cultiver la terre, à bâtir des maisons, à vivre dans un même lieu, & à faire toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires pour la conservation de la Société Civile. Nous avons montré encore comment la Reine *Mama Ocllo Huaco* apprit aux Indiennes à filer, à tistre, à élever leurs enfans, à servir leurs maris avec amour, & à prendre le soin de toutes les autres choses qu'une honnête femme doit faire dans sa maison. Après cela, nous avons fait voir que l'un & l'autre leur enseignérent la Loi naturelle, qu'ils leur donnérent des instructions pour bien vivre moralement pour le bien commun de toute la Société, afin de ne se faire aucun tort les uns aux autres, ni dans leurs biens, ni dans leur honneur; & qu'en même temps ils leur apprirent l'Idolâtrie,

leur

leur commandant d'adorer pour principal Dieu le Soleil, qu'ils leur perſuadérent être tel à cauſe de ſa lumiére, & de ſa beauté merveilleuſe. Pour leur mieux faire accroire cela, l'*Ynca* leur diſoit que *Pachacamac*, c'eſt à dire, *celui qui ſoûtient le monde*, n'avoit donné à ce bel Aſtre tant de grands avantages au deſſus de toutes les Etoilles du Ciel, deſtinées pour le ſervir, que pour leur apprendre à l'adorer & à le tenir pour leur Dieu. Pour cet effet, il leur repréſentoit les grands biens dont le Soleil les combloit tous les jours, & la faveur particuliére qu'il leur avoit faite depuis peu en leur envoyant ſes Enfans, pour les tirer de leur brutale façon de vivre, & les rendre de vrais hommes. D'un autre côté, pour mieux deſabuſer leurs eſprits, & les détromper touchant la pluralité de leurs Dieux, ils leur remontroient: Qu'en vain ils mettoient leur eſpérance dans des choſes ſi abjectes, pour en avoir du ſecours dans leurs beſoins, & qu'il s'en falloit beaucoup que de ces vilains Animaux qu'ils adoroient, ils en reçûſſent le bien que le Soleil leur Pere leur faiſoit tous les jours; Qu'à bien conſidérer les Herbes, les Plantes, les Arbres, & les autres choſes qu'ils reconnoiſſoient pour des Divinitez, ils trouveroient qu'elles n'étoient que de ſimples Créatures de ce grand Aſtre, qui leur donnoit l'être pour le ſervice des hommes, & pour la nourriture des bêtes; Qu'il y avoit bien de la différence entre la lumiére & la beauté de cet Aſtre, & l'horrible difformité d'un Crapaut, d'un Lezard, d'un Serpent, & des autres Reptiles qu'ils tenoient pour Dieux; Et par conſéquent qu'ils les devoient plûtôt chaſſer de devant eux que les adorer, puis que la Nature les avoit produits pour les avoir en horreur, & non pour les eſtimer. Par ces raiſons &

au-

autres ſemblables l'*Ynca Manco Capac* trouva moyen de perſuader à ſes premiers Sujets d'adorer le Soleil, & de le reconnoître pour Dieu.

Convaincus par ce raiſonnement, mais encore plus par les grands biens qu'ils avoient reçûs; & deſabuſez par leurs propres yeux, ils ſe réſolurent enfin de n'adorer que le Soleil, ſans lui donner pour Compagnon ni Pere ni Frere. Par le même moyen ils crurent que leurs Rois étoient nez de cet Aſtre, & s'imaginérent que cet homme & cette Femme qui avoient fait tant de choſes pour eux, étoient ſes Enfans qu'il avoit envoyez du Ciel. Dans cette croyance, ils leur rendirent des honneurs Divins, & en firent de même depuis à tous leurs Deſcendans, qu'ils adorérent avec plus de vénération intérieure & extérieure, que les anciens Gentils *Grecs* & *Romains* n'en eurent jamais pour leurs plus grands Dieux, tels qu'étoient *Jupiter*, *Mars*, &c. Je dis donc qu'ils les adorent aujourd'hui comme l'on faiſoit alors, juſques-là même que chaque fois qu'ils veulent nommer quelqu'un de leurs Rois *Yncas*, ils s'y préparent auparavant par de grandes marques d'adoration. Que ſi quelqu'un leur demande pourquoi ils le font, puis qu'ils ſavent bien que leurs *Yncas* ont été des hommes comme eux, & non pas des Dieux; ils répondent à cela, qu'ils ſont déja deſabuſez de leur Idolâtrie, mais qu'ils les adorent pour le grand nombre de Bienfaits qu'ils en ont reçûs; Qu'au reſte, ils ſe ſont comportez envers leurs Sujets en vrais *Yncas* Fils du Soleil, & que ſi maintenant on leur peut montrer des hommes qui leur reſſemblent, ils les adoreront comme eux.

Ce fut ici la principale Idolâtrie que les *Yncas* enſeignérent à leurs Sujets. Quoi qu'ils euſſent accoûtumé de faire pluſieurs Sacrifices, que nous rappor-

rapporterons ci-après, & de pratiquer beaucoup de Superſtitions, comme d'ajoûter foi aux Songes, de s'amuſer aux Devins, & de s'arrêter à telles autres ſottiſes, ſans y comprendre quantité de choſes qu'ils défendoient; cependant ils ne recevoient d'autre Dieu que le Soleil, qu'ils adoroient pour ſes excellentes qualitez, & pour les grands biens qu'il faiſoit au monde. On peut dire même qu'en ceci, ils paroiſſoient plus raiſonnables & mieux inſtruits que leurs Prédéceſſeurs du premier âge. Quoi qu'il en ſoit, ils en vinrent par ſucceſſion de temps, juſqu'à lui bâtir des Temples qu'ils ornérent de richeſſes incroyables; ce qu'ils ne firent pas à la Lune. Car bien qu'ils la tinſſent pour la ſœur & la femme du Soleil, & même pour la Mere des *Incas*, avec tout cela on ne trouve point qu'ils l'ayent jamais adorée comme Déeſſe, ni qu'ils ayent ſacrifié ſur ſes Autels, ni dreſſé des Temples à ſa gloire; ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne l'euſſent en grande vénération, juſqu'à l'appeller la Mere univerſelle de toutes choſes, ſans que néanmoins ils allaſſent plus avant dans leur Idolâtrie. Ils appelloient le Tonnerre, l'Eclair, & la Foudre, *les Executeurs de la Juſtice du Soleil*, comme nous verrons ci-après, lors que nous parlerons de l'Apartement qu'ils leur bâtirent dans la Maiſon du Soleil, qui étoit à *Cuzco*. Mais il ne s'enſuit pas de là qu'ils les ayent jamais pris pour des Dieux, comme un Hiſtorien Eſpagnol nous l'a voulu perſuader; au contraire, s'il arrivoit qu'un logis ou un autre lieu fût frappé de la foudre, ils l'avoient en ſi grande abomination, qu'ils en muroient auſſi-tôt la porte avec des prieres & de la bouë, afin qu'il n'y entrât jamais perſonne. Que ſi la foudre étoit tombée à la campagne, ils en marquoient l'endroit avec des bornes, afin qu'aucun

n'y

n'y mit le pied. En un mot, ils appelloient ces lieux infortunez, & maudits, & ils ajoûtoient que le Soleil leur avoit envoyé cette malédiction par le moyen de la foudre, qui étoit comme son Valet, & le Ministre de sa Justice. Je puis confirmer cette vérité par ce que j'en ai vû moi-même dans la Ville de *Cuzco*, où lors qu'elle fut partagée entre ceux qui la conquirent, un des Apartemens de la Maison Royale de l'*Ynca Huaynacapac*, qui fut la portion d'*Antonio Altamirano*, se trouva muré. La Foudre y étoit tombée auparavant, & les Indiens en avoient condamné les Portes à force de pierres & de boue; ils avoient même pris cet événement pour un si mauvais Augure, qu'ils avoient dit tout haut, que leur Roi ne manqueroit pas sans doute de perdre une partie de son Empire, ou qu'il lui arriveroit quelque autre disgrace semblable, puis que le Soleil son Pere avoit marqué ce lieu pour infortuné. Depuis, les Espagnols le rebâtirent; mais trois ans après la foudre y tomba de nouveau, & le brûla tout entier. Ce qui donna sujet aux Indiens de dire entre les autres Contes qu'ils faisoient: Que puis que ce lieu-là étoit maudit du Soleil, les Espagnols ne le devoient point rebâtir, mais plûtôt le laisser inhabité comme il étoit. L'on peut voir par là qu'il n'y a pas trop d'apparence à ce que dit l'Historien Espagnol, dont nous venons de parler; Car il est évident que si les Indiens avoient pris ces lieux pour être Sacrez, ils y auroient bâti leurs plus beaux Temples, & allégué pour raison que la Foudre, l'Eclair, & le Tonnerre, qui étoient leurs Dieux, vouloient sans doute demeurer dans ces endroits-là, puis qu'ils les marquoient eux-mêmes, & les consacroient. Ils les appellent tous trois ensemble *Illapa*, qui est le même nom qu'ils ont donné aux armes

armes à feu, à cauſe de leurs effets conformes à ceux de ces Météores. Quant aux autres noms qu'ils attribuent au Tonnerre & au Soleil en quelques Contrées, ils ſont tous nouveaux, & compoſez par les Eſpagnols, qui, à l'égard de ces mots, & des autres qui leur reſſemblent, n'ont jamais eu de Relation aſſurée pour fonder ce qu'ils en diſent, parce qu'il ne ſe trouve point qu'il y ait eu de tels noms dans la Langue générale des Indiens du *Perou;* Ajoûtez à cela que dans leur nouvelle compoſition, qui n'eſt pas des meilleures, ils ne ſignifient point du tout ce qu'on voudroit qu'ils ſignifiaſſent.

CHAPITRE II.

Les Yncas *ont eu quelque idée du vrai Dieu.*

LES Indiens n'ont pas ſeulement adoré le Soleil comme un Dieu viſible, en lui offrant des Sacrifices, & célébrant de grandes Fêtes à ſa gloire, comme nous le dirons ailleurs; mais de plus les Rois *Yncas*, & leurs *Amautas*, qui étoient les Philoſophes du Païs, éclairez de la lumiére naturelle, ont eu quelque idée du vrai Dieu nôtre Souverain Seigneur, qui a créé le Ciel & la Terre. C'eſt ce que nous allons voir par les Argumens & les Sentences que quelques-uns d'entr'eux ont laiſſé de la Majeſté divine, qu'ils ont appellée *Pachacamac;* ce nom eſt compoſé de *Pacha*, qui ſignifie le monde & de *Camac*, qui eſt un participe du temps préſent du Verbe *Camar*, qui ſignifie animer, lequel tire ſon Etymologie du nom *Cama*, qui veut dire l'ame. De ſorte qu'en joignant

ces deux ſignifications enſemble, le mot de *Pachacamac* déſigne *Celui qui eſt l'ame de l'Univers*, ou bien, Celui qui eſt à l'Univers ce que l'ame eſt au corps, c'eſt ce qu'a voulu donner à entendre *Pedro de Cieça* au 72. Chap. de ſon Livre; où il s'exprime en ces termes; *Le nom de ce Démon*, dit-il, *ſignifie Celui qui a fait le monde, parce que* Cama *emporte la même choſe que Facteur*, & Pacha *ſe prend pour l'Univers*. Mais il m'excuſera, s'il lui plaît, ſi je dis qu'il ſe trompe, & qu'étant Eſpagnol il ne pouvoit pas ſavoir la Langue auſſi bien que moi, qui ſuis *Ynca* & Indien. Ce mot leur étoit en ſi grande vénération qu'ils n'oſoient le proférer: mais ſi la néceſſité les y obligeoit, ils le prononçoient, avec de grandes marques de reſpect & de ſoûmiſſion. Car alors ils reſſerroient les épaules, ils baiſſoient la tête & tout le corps; ils levoient les yeux vers le Ciel, puis tout d'un coup ils les baiſſoient vers la terre; ils portoient les mains ouvertes ſur l'épaule droite, & donnoient des baiſers à l'air. Toutes ces choſes étoient parmi les *Yncas* & leurs Vaſſaux des marques d'une ſouveraine adoration, & d'un reſpect extraordinaire; & ils s'en ſervoient lors qu'ils nommoient *Pachacamac*, qu'ils adoroient le Soleil, & révéroient le Roi. Cependant ils alloient en ceci par degrez, & ils en faiſoient plus ou moins, ſelon la qualité des perſonnes. Ils pratiquoient une partie de ces Cérémonies envers ceux du Sang Royal, & en faiſoient de beaucoup moindres aux autres Seigneurs, tels qu'étoient les *Caciques*. On voyoit ſenſiblement, qu'ils avoient plus de vénération dans leur ame pour *Pachacamac* que pour le Soleil; puis qu'ils n'oſoient proférer le nom du premier, au lieu qu'ils nommoient l'autre à tout moment. Si quelqu'un leur demandoit, qui étoit *Pachacamac*, ils ré-

répondoient que lui ſeul donnoit la vie à l'Univers, & le faiſoit ſubſiſter ; Qu'ils ne l'avoient pourtant jamais vû ; qu'à cauſe de cela ils ne lui bâtiſſoient point de Temples, & ne lui offroient aucuns Sacrifices, mais qu'ils l'adoroient dans le fonds de leur cœur, & qu'ils le regardoient comme le Dieu inconnu. *Auguſtin de ſarate*, Livre II. Chapitre 5. raporte que le R. P. F. *Vincent de Valuerde* dit au Roi *Atahuallpa*, que nôtre Seigneur *Jeſus Chriſt* avoit créé le monde, & que l'*Inca* lui répondit là-deſſus ; *Qu'il ne ſavoit rien de cela ; qu'il ne croyoit pas même qu'aucun Etre, excepté le Soleil, pût créer quelque choſe ; qu'il le tenoit pour Dieu, & la Terre pour Mere avec leurs* Guaccas ; *Qu'au reſte* Pachacamac *avoit tiré ce grand Monde du néant, &c.* On voit par là, que les Indiens le regardoient comme le Souverain Créateur de toutes les choſes d'ici bas.

Il eſt ſi ſûr que par le nom de *Pachacamac*, les Indiens ont voulu exprimer le vrai Dieu, que le Diable même fut contraint de l'avouër malgré lui. Quoi qu'il ſoit le Pere du menſonge, il ne pût s'empêcher de dire la vérité, quelque déguiſement qu'il mit en uſage, lors qu'il vit prêcher le Saint Évangile dans ce Païs-là, & qu'on y baptiſoit déja les Indiens. Il avertit quelques-uns de ſes Supôts dans la Vallée, qu'on appelle aujourd'hui *Pachacamac*, à cauſe du fameux Temple qu'on y avoit bâti à l'honneur de ce Dieu inconnu ; que ce Dieu étoit le même que celui que les Eſpagnols prêchoient. C'eſt ce que *Pedro de Cieça* de *Leon* raporte dans ſon Hiſtoire du *Perou*, Chapitre 72. Le R. P. F. *Jerôme Roman* dit la même choſe dans ſa *République des Indes Occidentales*, Livre I. Chap. 5. Mais ces deux Hiſtoriens commettent une grande faute, lors que pour ne ſavoir pas la

propre ſignification de *Pachacamac*, ils le prennent pour le Diable même. Quand donc cet Ennemi du Genre humain confeſſa que le Dieu des Chrêtiens & *Pachacomac* étoient une même choſe, aſſûrément il dit la vérité, parce que l'intention de ces Indiens étoit d'attribuer ce nom au Souverain Dieu, qui donne l'être & la vie au monde, comme l'emporte ce mot, bien qu'à le prendre d'un autre côté, il mentit de s'appeller lui-même *P- -bacamac*. Les Indiens n'avoient jamais prétendu donner ce nom au Diable, qu'ils appelloient ordinairement *Cupay*; Et même quand ils le vouloient nommer, ils crachoient à terre en ſigne de malédiction, & d'abomination, au lieu qu'ils nommoient *Pachacamac* avec les marques d'adoration & de Culte que nous avons déja remarquées. Mais cet Ennemi commun du Genre humain n'avoit que trop de pouvoir ſur ces Infidelles; il ſe diſoit leur Dieu, & il ſe mêloit dans toutes les choſes qu'ils révéroient, ou qu'ils tenoient pour ſacrées. Il le faiſoit aſſez connoître, lors qu'il prononçoit des Oracles dans leurs Temples, dans leurs maiſons, & en d'autres Lieux, où il ſe diſoit être le *Pachacamac*, & tout ce à quoi les Indiens attribuoient de la Divinité. Ces miſérables ainſi trompez adoroient toutes les choſes dans leſquelles le Diable leur parloit, & ils s'imaginoient que c'étoit leur Dieu. Cependant, s'ils avoient crû que le Diable s'y fût mêlé, il n'y a nul doute qu'ils ne les euſſent brûlées, comme ils font aujourd'hui par un effet tout particulier de la Miſéricorde divine.

Les Indiens ne ſauroient faire la Relation de ces choſes en des termes intelligibles, ou du moins ils n'oſent pas les expliquer, parce qu'ils voyent que les Chrêtiens Eſpagnols les ont toutes en horreur comme diaboliques. Auſſi ces derniers les font-

lont-ils paſſer pour telles, & en parlent ſuivant l'idée, qu'ils s'en forment, ſans ſe mettre en peine d'examiner la véritable ſignification des mots du Païs. Cela vient d'ailleurs, de ce qu'ils ignorent les vrais fondemens de la Langue générale des *Yncas*, & qu'ils n'entendent ni la force ni l'étymologie, ni la propre ſignification de pareils mots. Cette ignorance fait que dans leurs Hiſtoires ils donnent encore à Dieu le nom de *Ticiviracocha*, qu'ils ne ſauroient expliquer, non plus que moi. Quoi qu'il en ſoit, il faut entendre le nom de *Pachacamac* dans le ſens que j'y ai donné. Les Hiſtoriens Eſpagnols ne l'ont en ſi grande horreur, que parce qu'ils n'en ſavent pas l'explication. Il eſt vrai qu'ils peuvent dire pour leur défenſe que le Diable parloit aux Infidelles dans ce Temple magnifique, dont j'ai dit un mot en paſſant, & qu'il s'y faiſoit adorer ſous ce même nom-là. Mais pour moi qui ſuis Indien, & qui par un effet tout particulier de la Miſéricorde Divine fais profeſſion de la Religion Chrêtienne, ſi quelqu'un me demandoit; Comment s'appelle vôtre Dieu en vôtre Langue? Je lui répondrois *Pachacamac*, parce que dans la Langue générale du *Perou*, il n'y a point d'autre nom qui convienne à Dieu que celui-là. De ſorte que tous ceux que les Hiſtoriens lui attribuent, peuvent être appellez impropres, ſans en excepter un ſeul. La raiſon de cela eſt, qu'ils ne ſont point de la Langue générale, ou qu'ils ſont corrompus par celle de quelques Provinces particuliéres, ou nouvellement compoſez par les Eſpagnols. Mais quoi qu'il y ait quelques-uns de ces noms modernes qui puiſſent être pris dans le ſens que les Eſpagnols leur donnent, comme par exemple, le mot de *Pachayachacher*, qui déſigne ſelon eux, *Celui qui a fait le Ciel*, & qui ſignifie plûtôt,

tôt, *Celui qui inſtruit le monde*, puis que pour marquer la premiére ſignification il faudroit dire *Pacharurac*, qui vient du Verbe *Rara*, faire ; cependant tous ces mots n'ont rien de commun avec la Langue générale du Païs, & ils ſemblent diminuer quelque choſe de cette grandeur ineffable de Dieu, & de cette Majeſté ſouveraine, qui paroît exprimée par le nom de *Pachacamac*, qui lui eſt tout à fait propre. Pour mieux entrer dans ma penſée, il faut ſavoir que le Verbe *Yacha* veut dire *apprendre*, & qu'en y ajoûtant la ſyllabe *Chi*, il ſignifie *enſeigner* ; comme le Verbe *Rura* ſignifie *agir*, & avec l'addition de *Chi*, il emporte *faire*, ou commander qu'on faſſe ; on peut dire la même choſe de tous les autres Verbes. D'ailleurs, comme ces Indiens ne s'attachoient pas à des ſpéculations abſtraites, mais à des choſes matérielles ; de là vient que leurs Verbes ne marquent pas des effets miraculeux & divins, comme par exemple, celui de la Création du Monde, & d'autres Objets de cette nature, & qu'ils ſignifient des actions baſſes, rampantes, méchaniques, & produites par la main des hommes. Cela poſé, il eſt certain que le nom de *Pachacamac* eſt fort éloigné de toutes ces choſes matérielles, & qu'il ſignifie, comme nous l'avons déja dit, Celui qui eſt à l'égard du monde ce que l'ame eſt envers le corps, & qui donne à toutes les Créatures l'être, la vie, & l'accroiſſement. On peut auſſi inférer de là que tous les Noms inventez nouvellement pour déſigner Dieu, ſont impropres ; ſi du moins ceux qui les ont fabriquez, veulent parler le Langage des Indiens : quoi qu'on puiſſe eſpérer qu'avec le temps, ces mots s'introduiront dans l'uſage commun. Mais ceux qui les compoſent, doivent prendre un fort grand ſoin de ne pas changer la ſignification

tion du nom ni du Verbe. Car cela n'eſt pas de petite conſéquence pour les faire approuver des Indiens, & empêcher qu'ils ne s'en moquent, ſur tout dans ce qui regarde la Doctrine Chrêtienne, & l'inſtruction de leurs ames ; qui eſt la principale fin pour laquelle on doit compoſer ces mots.

CHAPITRE III.

D'une Croix qu'avoient les Yncas *dans un lieu Sacré.*

LEs Rois *Yncas* avoient dans *Cuzco* une Croix de très-beau Marbre, qu'on nomme Jaſpe Criſtallin, ſans qu'on ſût depuis quel temps elle y pouvoit être. Quoi qu'il en ſoit, l'an 1560. je la laiſſai penduë à un clou, dans la Sacriſtie de la grande Egliſe. Je me ſouviens que l'attache étoit d'une liſiére de Velours noir, & qu'il ſembloit avoir eu, au temps que les Indiens la poſſédoient, une Boucle d'or ou d'argent, à la place de laquelle on en avoit mis une de ſoye. Cette Croix étoit longue de trois quarts d'aune ou environ, large de trois doigts, à peu près de la même épaiſſeur, toute d'une piéce, & d'une Pierre extrêmement luiſante & polie ; il n'y avoit aucune inégalité dans ſes angles qui étoient fort bien faits, ni dans ſes bras qui étoient de forme quarrée. Ils la gardoient dans une de leurs Maiſons Royales, & dans un appartement de ceux qu'ils appellent *Huaca*, qui eſt un lieu tenu pour ſacré. Quoi qu'ils ne l'adoraſſent pas, ils l'avoient néanmoins en très-grande vénération, ſoit qu'ils le fiſſent pour la beauté de ſa figure, ou pour quelque autre conſidération

que nous ne ſavons pas. Ils la gardérent toûjours dans ce lieu-là, juſqu'à ce que le Marquis Dom *Franciſco Piçarro* entra dans la Vallée de *Tumpiz*, où à l'occaſion d'une choſe fort mémorable, qui arriva à *Pedro de Candia*, ils commencérent à l'adorer, & l'eurent en plus grande vénération qu'auparavant, comme il ſera dit en ſon lieu.

Après que les Eſpagnols ſe furent rendus Maîtres de cette Ville Impériale, & qu'ils y eurent bâti un Temple à l'honneur de nôtre grand Dieu, ils mirent cette Croix, comme nous l'avons déja dit, dans la Sacriſtie de l'Egliſe Cathédrale de *Cuzco*, quoi qu'à mon avis ils auroient mieux fait de la mettre ſur le grand Autel, & ils l'enrichirent d'Or & de Pierreries. Ils commencérent dès-lors à ſe ſervir des choſes mêmes qu'ils trouvoient dans les Indes, & ſur tout de cette Croix, pour amener les naturels du Païs à nôtre ſainte Religion. Ils firent un parallele de toutes ces choſes avec les nôtres, & ils trouvérent que quelques-unes de leurs Ordonnances avoient quelque raport avec les Commandemens de nôtre ſainte Loi, & que d'autres aprochoient beaucoup des œuvres de miſéricorde, comme nous le verrons dans la ſuite. Mais je dirai ici à l'occaſion de la Croix, que les *Yncas* & tous les Peuples de leur Empire ont cette loüable Coûtume, de ne jurer jamais; au lieu qu'il ne s'en trouve que trop parmi nous, qui à leur grande confuſion jurent à tout propos, ou par le nom de Dieu, ou par la Croix même; ſoit qu'ils le faſſent pour confirmer ce qu'ils diſent, ou ſans aucune néceſſité, & par une méchante habitude. Les Indiens tout au contraire, comme nous l'avons remarqué ailleurs, avoient en ſi grande vénération les noms de *Pachacamac*, & du Soleil, qu'ils ne les proféroient jamais qu'avec un reſpect religieux,

&

& dans l'intention de les adorer. Quand ils examinoient quelque témoin, quelque importante que fût l'affaire dont il étoit queſtion, au lieu de lui faire prêter Serment, le Juge ſe contentoit de lui dire ces paroles: *Promettez vous d'avoüer la vérité à l'*Ynca? A quoi le témoin répondoit; *Oüi, je le promets.* Alors le Juge s'adreſſoit à lui en ces termes: *Prenez bien garde*, ajoûtoit-il, *à ne point déguiſer la vérité, & à ne cacher aucune des particularitez du fait; mais dites ſimplement ce que vous ſavez.* Le témoin le promettoit pour la ſeconde fois, & diſoit, *Aſſûrément, je le ferai ainſi.* Alors ſur la promeſſe qu'il avoit faite, le Juge lui laiſſoit dire tout ce qu'il ſavoit de l'affaire, ſans le ſonder par aucune autre demande, comme on le pratique ailleurs. Quand même il étoit queſtion d'un Meurtre, qui s'étoit enſuivi après une quérelle, ceux que l'on produiſoit en témoignage, étoient ſimplement requis de dire préciſément ce qu'ils ſavoient de cette quérelle, ſans rien pâlier de ce qu'avoient fait ou dit ceux qui s'étoient battus enſemble. C'eſt ainſi qu'on inſtruiſoit le Procès par la bouche des témoins, ſelon qu'ils dépoſoient en faveur des uns, ou contre les autres. Il arrivoit même rarement qu'ils oſaſſent mentir dans ces dépoſitions, parce qu'ils ſont d'un naturel fort timide, & fort ſuperſtitieux dans leur Idolâtrie; outre qu'ils n'ignoroient pas qu'on puniſſoit avec beaucoup de rigueur ceux qu'on pouvoit convaincre de menſonge. Car ſi l'affaire étoit importante, on les faiſoit mourir bien ſouvent, non pas tant pour la faute qu'ils avoient commiſe dans leur dépoſition, que pour avoir menti à l'*Ynca*, & violé ſon Ordonnance, qui leur commandoit expreſſément de dire la vérité. Auſſi comme ils ſavoient fort bien que parler au Juge étoit la mê-

me choſe que comparoître devant l'*Ynca*, qu'ils adoroient comme Dieu ; cette conſidération, ſans y comprendre les autres, étoit la principale qui les obligeoit à ne point mentir dans leurs témoignages.

Après que les Eſpagnols eurent conquis cet Empire, il ſe fit quelques Meurtres remarquables dans une Province des *Quéchuas*, & le Gouverneur de *Cuzco* y envoya un Juge exprès, pour informer de l'affaire. Lors donc qu'il fut queſtion d'ouïr la dépoſition d'un *Curaca*, c'eſt à dire, un Seigneur qui a pluſieurs Vaſſaux ; le Juge voulut, pour mieux l'obliger à dire la vérité, qu'il jurât ſur la Croix de ſa Baguette, qu'il lui préſenta pour cet effet. Mais l'Indien bien étonné de cela ; *Je ne penſe pas*, lui répondit-il, *avoir été baptiſé pour jurer comme font les Chrêtiens.* Alors ſur ce que le Juge lui repartit, qu'il eût à jurer par les noms du Soleil & de la Lune ſes Dieux, de même que par ſes *Yncas* ; *Vous vous trompez*, lui répondit le Curaca, *ſi vous croyez qu'il me ſoit permis de profaner ces beaux noms, que nous autres Indiens n'avons accoûtumé de proférer que pour une marque d'adoration.* Quelle aſſûrance aurons-nous donc, ajoûta le Juge, de la vérité de vos paroles, ſi vous ne nous en donnez quelque gage ? *Ils vous doit ſuffire*, lui repartit l'Indien, *que je vous en donne ma parole, & de ſavoir que je vous parle, comme je parlerois à vôtre Roi même, puis que vous venez ici rendre la Juſtice en ſon nom ; du moins c'eſt ainſi que nous avons accoûtumé d'en agir envers nos* Yncas. *Néanmoins pour ſatisfaire en quelque façon à ce que vous deſirez de moi, je jurerai par la Terre, diſant que je veux bien qu'elle s'ouvre, & m'engloutiſſe tout en vie, ſi je ne dis la vérité.* Le Juge, après avoir reçû ce Serment de lui, puis qu'il n'en pouvoit tirer d'autre, l'interrogea ſur le fait de ces Meur-

Meurtres, pour ſavoir qui en étoient les Auteurs. A quoi le *Curaca* lui répondit ce qu'il en ſavoit. Mais voyant qu'il ne lui demandoit rien touchant ceux qui avoient été les agreſſeurs dans cette querelle, & qui étoient les mêmes qu'on avoit tuez, il le pria de lui laiſſer déduire au long tout ce qu'il en ſavoit, *parce*, lui dit-il, *que je ne crois pas dire la vérité entiére, comme je vous l'ai promis, lors que je répons ſimplement aux demandes que vous me faites, puis qu'en tel cas, je ne dis qu'une partie du fait, & ne déclare point l'autre.* Sur ce que le Juge lui repliqua qu'il étoit content, pourvû qu'il répondit à ce qu'il lui demandoit; *Si vous l'étes*, lui dit le Curaca, *je ne le ſuis pas moi-même, puis que pour ſatisfaire à ma promeſſe, il faut que je raporte exactement ce que les uns & les autres ont fait.* Ainſi le Juge, après s'être éclairci de l'affaire, le mieux qu'il lui fut poſſible, s'en retourna à *Cuzco*, où il raconta ce qui s'étoit paſſé entre le *Curaca* & lui, au grand étonnement de ceux qui l'ouïrent.

CHAPITRE IV.

De pluſieurs Dieux que les Hiſtoriens Eſpagnols ont attribué mal à propos aux Indiens.

POUR revenir à l'Idolâtrie des *Incas*, nous avons déja dit, qu'ils n'avoient pour tous Dieux que le Soleil, & qu'ils l'adoroient ſans aucune reſtriction. Auſſi ce ne fut qu'à lui qu'ils bâtirent de beaux Temples, dont l'intérieur, depuis le haut juſques au bas, étoit couvert de Lames d'Or. D'un autre côté, pour le récompenſer en quelque maniére

niére de ce qu'ils en avoient reçû, ils lui offroient grand nombre de Sacrifices, avec quantité d'or, & ce qu'ils avoient de plus précieux ; ils lui adjugérent même le tiers de toutes les Terres labourables des Royaumes & des Provinces de leur Conquête ; avec les biens qui en proviendroient, & un nombre infini de Troupeaux. Enfin, ils lui bâtirent des Maiſons, dont l'enclos étoit fort grand, pour ſervir de demeure aux Filles qui lui étoient conſacrées, & qui gardoient une Virginité perpétuelle.

D'ailleurs, ils adoroient intérieurement *Pachacamac* comme le Dieu inconnu, & ils l'avoient en plus grande vénération que le Soleil, quoi qu'ils ne lui bâtiſſent aucun Temple, & qu'ils ne lui préſentaſſent ni Offrandes, ni Sacrifices, parce, diſoient-ils, qu'ils ne le connoiſſoient pas, & qu'il ne s'étoit jamais fait voir à eux. Mais il en ſera traité plus amplement, lors que nous parlerons de ce fameux & riche Temple, qui lui fût dédié dans *la Vallée de Pachacamac*. On voit auſſi par tout ce que nous avons dit, que les *Yncas* n'adoroient que ces Dieux-là, dont l'un étoit viſible, & l'autre inviſible. Du moins, ces Princes & leurs *Amautas*, qui étoient les Philoſophes & les Docteurs de leur Païs, gens qui n'avoient aucune teinture des bonnes Lettres, croyoient que c'étoit une choſe indigne & infame, d'attribuer le nom, l'honneur, l'autorité, la puiſſance, & les autres qualitez Divines aux choſes Sublunaires. Cela fut cauſe qu'ils publiérent une Loi, par laquelle il étoit ordonné à tous ceux de leur Empire, d'adorer *Pachacamac* comme le Dieu Souverain, & avec lui le Soleil, pour les grands biens qu'il leur faiſoit à tous en général ; Mais qu'au reſte on eût à révérer la Lune, parce qu'elle étoit la femme & la ſœur du Soleil & à reſpe-

reſpecter les Etoiles, qu'ils diſoient être les Demoiſelles & les Suivantes de ſa maiſon.

Nous parlerons dans la ſuite de *Viracocha*, qui étoit un Dieu, ou plûtôt un Fantôme qui prétendoit être Fils du Soleil, & qui apparût à un Prince héritier des *Yncas*. Les Eſpagnols attribuent pluſieurs autres Dieux aux *Yncas*, pour n'avoir pas ſû diſtinguer les temps ni les Idolâtries de ce premier âge, non plus que celles du ſecond. L'ignorance de la Langue, qui les empêchoit d'en demander de véritables Relations aux Indiens, ou d'entendre celles qu'ils leur en donnoient, les a fait tomber dans cette erreur. Ils ont donc atribué aux *Yncas*, toute cette foule de Dieux étranges qu'ils avoient trouvé dans le Païs des Indiens, lors qu'ils les aſſujettirent. Mais s'il en faut chercher une raiſon plus particuliére, l'on trouvera que cet abus eſt venu de ce que les Eſpagnols ne ſavoient pas encore les diverſes ſignifications du nom *Huaca*, qui ſignifie une Idole, comme par exemple, *Jupiter*, *Mars*, *Venus*, &c. ſi l'on prononce la derniére ſyllabe en retirant la langue vers le Palais, ſans que de ce nom l'on en puiſſe former un Verbe pour dire idolâtrer, ou commettre Idolâtrie. Ce mot ſignifie auſſi une choſe ſacrée, comme étoient toutes leurs Idoles, ſavoir les Rochers, les Pierres, les Arbres, où le Diable entroit pour leur parler, & leur faire accroire qu'il étoit Dieu. Ils appelloient encore *Huaca* les Offrandes mêmes qu'ils faiſoient au Soleil, comme des figures d'Hommes, d'Oiſeaux & d'autres Animaux, faites d'or, d'argent, ou de bois, & toutes les autres choſes qu'ils eſtimoient ſacrées, & qu'ils avoient en grande vénération, par cela même qu'ils les avoient offertes au Soleil. Ils donnoient auſſi le nom de *Huaca* à quel Temple que ce

ce fût, grand, ou petit; aux Tombeaux qu'ils avoient à la Campagne; aux recoins des Maisons, où le Diable avoit accoûtumé de parler à leurs Prêtres, & aux autres lieux où ils s'entretenoient familiérement avec lui. C'est ainsi que ces lieux devenoient Sacrez, & qu'ils les regardoient sans comparaison, avec le même respect que nous pourrions avoir pour un Oratoire ou une Chapelle.

Ces Indiens appellent encore *Huaca* toutes les choses, qui surpassent en excellence & en beauté celles de leur espéce, comme une Rose, une Pomme & les autres Fruits, qui sont meilleurs, ou plus beaux que tous ceux de l'Arbre. Ils attribuent aussi ce même nom, aux Arbres qui ont quelque avantage sur ceux de leur genre. Malgré tout cela, ils nomment *Huaca*, les choses difformes & monstrueuses, qui donnent de l'horreur & de l'épouvante à ceux qui les voyent, telles qu'étoient les grandes Couleuvres des *Antis*, qui avoient jusqu'à vingt-cinq ou trente pieds de longueur. Ils en usoient de même à l'égard des choses qui n'étoient pas du cours ordinaire de la Nature; par exemple, s'il arrivoit qu'une femme accouchât de deux enfans à la fois, ils prenoient cela pour une merveille, & ils appelloient *Huaca* la Mere & les Jumeaux; ils les couronnoient de fleurs; ils les portoient publiquement par les Ruës, avec de grandes démonstrations d'allegresse; ils dansoient, & entonnoient des Chansons à la loüange de la Mere, & de sa fécondité. Au contraire, il y avoit d'autres Nations qui pleuroient en de semblables rencontres, & qui les prenoient pour un mauvais Augure. C'est le même nom qu'ils attribuent encore à toutes les femelles des Bêtes; qui ont deux petits d'une seule portée, ce qui est assez rare dans ce Païs-là, où l'on voit quantité de Troupeaux,

sur

ſur tout de Vaches, & de Jumens, qui ne portent qu'un petit à la fois. Auſſi aimoient-ils mieux offrir dans leurs Sacrifices, deux Agneaux nez de la même portée, s'il y en avoit, que des autres qui étoient venus ſeuls au monde; parce que ceux-là tenoient quelque choſe du Prodige, à ce qu'ils ſe figuroient. Ils les nommoient donc *Huaca*, de même que les Enfans qui naiſſoient avec quelque défaut extraordinaire, ſoit qu'ils euſſent ſix doigts à une main, ou à l'un des pieds, ou qu'ils nâquiſſent boſſus, ou qu'il y eut quelque choſe de ſingulier dans leur viſage, comme par exemple, une lévre fenduë en forme de Bec de Liévre (ce qui arrive ſouvent parmi eux) ou même qu'ils fuſſent louches, ou qu'ils euſſent enfin quelque autre imperfection de cette nature. Ils donnent auſſi le nom de *Huaca*, aux Sources d'eau vive, qui rejalliſſent à gros boüillons, & qui forment des Riviéres. C'eſt, ſans doute, pour montrer qu'elles ont je ne ſai quoi de plus noble que les autres Fontaines. Les petits Cailloux, qu'on trouve ſur le bord des Fleuves, ou des Ruiſſeaux, portent le même nom; s'ils ſont émaillez de diverſes couleurs, & que la Nature y ait tracé des figures & des traits qui les rendent différens des autres pierres.

Ils s'aviſérent auſſi de nommer *Huaca*, la grande Montagne couverte de Neige, qui s'étend par tout le *Perou*, juſques au détroit de *Magellan*; & ils lui donnérent ce nom, à cauſe de ſa hauteur & de ſon étenduë. Ils appellent encore aujourd'hui de même les Montagnes qui ſont élevées par deſſus les autres; les hautes Tours des Maiſons, & les grands Côtaux que l'on trouve en chemin, dont il y en a quelquefois de trois, quatre, cinq, & ſix lieuës de haut, & qui ſont auſſi droits qu'une muraille. Les Eſpagnols les appellent par corruption

Apa-

Apachitas : Et nous verrons dans la ſuite, que les Indiens les adoroient, & leur faiſoient des Offrandes. Il eſt donc très-certain qu'ils appelloient *Huaca*, toutes ces choſes & autres ſemblables, quoi qu'ils n'euſſent aucun penchant à les adorer, & qu'ils ne les priſſent pas pour des Divinitez; mais ils vouloient montrer ſeulement qu'elles avoient quelque choſe de particulier & d'extraordinaire, qui les obligeoit d'en parler avec beaucoup de reſpect & de vénération. Cependant les Eſpagnols, qui n'entendoient que la premiére & la principale ſignification du mot *Huaca*, qui veut dire une *Idole ;* ſans conſidérer qu'il en avoit pluſieurs autres différentes, s'allérent imaginer que les Indiens prenoient pour des Divinitez toutes les choſes qu'ils appelloient *Huaca*, & que les *Yncas* les adoroient comme ceux du premier âge.

Pour expliquer le nom *Apachitas*, que les Eſpagnols attribuent aux Tertres élevez, & qu'ils font paſſer pour les Dieux des Indiens, il faut ſavoir qu'*Apachec*, eſt un participe du temps préſent, qui ſignifie *Celui qui fait ſupporter*, ſans dire ni quoi, ni qui il eſt : & que ce participe fait au génitif *Apachecpa*, & au datif *Apachecta*. De ſorte qu'à prendre ce mot, ſuivant la maniére conciſe de parler des Indiens, c'étoit la même choſe que s'ils avoient dit, *Rendons de très-humbles Actions de graces, & offrons quelque choſe à Celui qui nous donne autant de vigueur & de force, qu'il nous en faut, pour monter juſques au ſommet de ces lieux ſi élevez, & ſi raboteux* ; Paroles, qu'ils n'employoient jamais qu'après avoir gagné le haut de la Coline. Ce qui a fait croire aux Hiſtoriens Eſpagnols qu'ils en appelloient le Sommet *Apachitas*. Mais toutes les fois que les Indiens éclairez de la lumiére naturelle uſoient de ces termes, leur

leur intention étoit de montrer, qu'ils devoient rendre graces, & faire quelque Offrande à *Pachacamac*, ou au Dieu inconnu, qu'ils adoroient mentalement, pour leur avoir aidé à ſurmonter cette fatigue. Auſſi lors qu'ils étoient arrivez au ſommet de la Coline, ils poſoient leur Fardeau, s'ils en avoient quelqu'un; & après avoir élevé les yeux au Ciel, ils les baiſſoient vers la Terre, & ils donnoient les mêmes marques d'adoration qu'ils avoient accoûtumé de pratiquer à l'égard de *Pachacamac*. Outre cela, ils répétoient deux ou trois fois le datif *Apachecta*; Enſuite par une eſpéce d'Offrande, ils ſe tiroient le poil des ſourcils; & ſoit qu'ils en arrachaſſent ou non, ils les ſouffloient en l'air, comme s'ils les euſſent voulu envoyer au Ciel. Ils prenoient auſſi dans la bouche d'une Herbe, qu'ils eſtiment beaucoup & appellée *Cuca*, qu'ils jettoient auſſi en l'air, comme pour dire qu'ils offroient à *Pachacamac* ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur Superſtition alloit même juſqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne trouvoient rien de meilleur; ou bien quelque caillou, & à faute de cela une poignée de Terre; On voyoit même de grands monceaux de ces Offrandes ſur le ſommet des Colines. Quand ils faiſoient ces Cérémonies, ils ne regardoient jamais le Soleil, parce que ce n'étoit pas à lui, mais à *Pachacamac* que leur adoration s'adreſſoit; D'ailleurs, tous ces dons n'étoient pas tant des Offrandes que des marques de leur affection, puis qu'ils ſavoient bien que des choſes de peu de valeur ne méritoient pas d'être offertes: & il n'y avoit que ceux qui ſe déchargeoient de quelque Fardeau qui fiſſent de telles Cérémonies. Je parle comme témoin oculaire, & pour avoir été pluſieurs fois avec eux en pareille occaſion. Mais

depuis ce temps-là Dieu a permis par un effet de ſa Miſéricorde infinie, qu'au lieu de toutes ces choſes il y ait au ſommet de ces Côtaux de grandes Croix, que ceux du Païs adorent pour reconnoître la grace que nôtre Seigneur *Jeſus Chriſt* leur a faite, de leur en avoir communiqué l'uſage.

CHAPITRE V.

De pluſieurs autres ſignifications du mot Huaca.

CETTE même diction *Huaca*, ſi l'on en prononce la derniére ſyllabe du plus profond du goſier, paſſe pour un Verbe, & ſignifie *pleurer*. Ce qui a donné occaſion à deux Auteurs Eſpagnols, qui ne ſavoient pas cette différence, de s'exprimer ainſi dans leurs Hiſtoires; *Les Indiens*, diſoient-ils, *pleurent, & gemiſſent, quand ils entrent dans leurs Temples, pour y faire leurs Sacrifices; ce qu'ils donnent à entendre par le mot* Huaca. Mais ils ne voyoient pas la différence qu'il y a entre la ſignification du Verbe, & celle du Nom, qui ne conſiſte que dans la différente maniére de prononcer, ſans qu'on change les lettres ni l'accent. Car la derniére ſyllabe du même mot, ſe prononce tantôt du fond du goſier, & tantôt en tirant la langue vers le haut du Palais. On peut dire que les Eſpagnols n'ont aucun égard à cette différence de la prononciation, parce qu'elle n'a rien de commun avec leur propre Langue; mais il importe beaucoup de la ſavoir, ſi l'on veut bien entendre la Langue du Païs. Je rapporterai là-deſſus

ſus ce qui m'arriva un jour avec un Religieux de *Saint Dominique*, qui avoit été quatre ans au *Perou* Profeſſeur de la Langue générale de cet Empire. Ce bon Pere informé que j'étois natif de ce Païs-là, me fit l'honneur de me venir voir, pour conférer avec moi; & je le viſitai auſſi pluſieurs fois à *Saint Paul de Cordouë*. Nous entrâmes une fois en diſcours ſur la Langue de ces Contrées, & les différentes ſignifications des mêmes mots; je citai pour exemple celui de *Pacha*, qui prononcé à la maniére Eſpagnole, ſignifie le *Ciel*, la *Terre*, l'*Enfer*, & quelque terrain que ce ſoit. Le Religieux ajoûta, qu'il ſe pouvoit prendre auſſi pour des *Habits*, & même pour les *Meubles* d'un logis. Il eſt vrai, lui répondis-je, mais je voudrois bien que vous me diſſiez quelle différence il y a dans la prononciation; pour faire qu'il ſignifie ce que vous dites? Je n'en ſai rien, me repliqua-t-il. Et quoi, lui dis-je alors, eſt-il bien poſſible, qu'ayant enſeigné cette Langue vous ne ſachiez pas cela? Je vous avertis donc que ſi par ce mot, l'on veut donner à entendre un *Habit*, ou une *Robe*, il en faut prononcer la premiére ſyllabe les lévres ſerrées, & je lui en fis d'abord la démonſtration de vive voix, puis qu'il n'eſt pas poſſible de l'enſeigner autrement; je lui donnai pluſieurs autres Exemples de cette différence, dont il ne fut pas moins étonné, que les Religieux qui étoient avec nous.

Ce que nous venons de dire ſert à faire voir, que les Eſpagnols ſont fort ignorans dans les ſecrets de cette Langue; puis que ce Religieux, qui avoit fait profeſſion de l'enſeigner, n'en avoit point la principale Clef. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi nos Hiſtoriens ſont de ſi grandes fautes dans leurs Ecrits, & s'ils tirent de ſi mauvaiſes conſéquences;

Par exemple, quand ils disent que les *Yncas* & leurs Sujets adoroient pour Dieux toutes les choses qu'ils appelloient *Huaca*, parce qu'ils ignoroient les diverses significations de ce nom. Enfin on peut dire à l'égard des Dieux, & de l'Idolâtrie des *Yncas*; que ces Indiens, du premier, & du second âge, méritent d'être fort loüez, en ce qu'au milieu d'une si grande diversité de Dieux ridicules, ils n'ont adoré ni la Volupté, ni le Vice, comme les anciens Gentils, qui prenoient pour leurs Dieux, des Adultéres, des Homicides, des Yvrognes, & Priape même; quoi qu'ils se piquassent beaucoup de belles Lettres, & de grandes connoissances; mais ils ne voyoient pas que leur Culte choquoit directement les bonnes mœurs.

Il s'est trouvé un autre Historien, qui nous a voulu persuader que ceux de *Chuquisaca* adoroient l'Idole *Tanga-tanga*, & que les Indiens disoient qu'il étoit *un en trois, & trois en un.* Mais pour moi je n'ai jamais ouï parler de cette Idole, & je ne trouve point que ce mot soit de la Langue générale du *Perou.* Ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il ne puisse être reçû dans cette Province, qui est à cent quatre-vingt lieuës de *Cuzco.* Quoi qu'il en soit, il y a plus d'apparence que c'est une expression que les Espagnols ont corrompuë, suivant leur coûtume de corrompre tous les mots Indiens, & de les prononcer à leur mode. Ainsi il n'est pas impossible qu'ils n'ayent dit *Tanga-tanga* au lieu d'*Acatanca*, qui signifie un *Escarbot.* Ce Nom est composé d'*Aca* qui signifie *excrement*, & du Verbe *Tanca* (dont la derniére syllabe se prononce du fonds du gosier) qui veut dire *pousser avec violence*, de sorte qu'à ce compte *Acatanca* signifieroit, *Celui qui rejette, ou qui repousse quelque ordure.*

Si

Si l'on dit là-deſſus qu'avant l'Empire des Rois *Yncas*, les Indiens du premier âge tenoient l'Eſcarbot pour un Dieu ; cela ne paroîtra pas incroyable, ſi l'on conſidére, qu'ils adoroient quantité de choſes auſſi abjectes & auſſi viles que cet Inſecte, & qu'ils n'en rejettérent le Culte qu'à l'avénement des *Yncas*, qui les défendirent toutes. Parce que les Indiens diſoient (ſi pourtant il le faut croire) que ce *Tanga-tanga* étoit *un en trois, & trois en un*, je m'imagine, que ce fut une nouvelle invention dont ils s'aviſérent entr'eux, après qu'ils eurent ouï parler de la Trinité, ou de l'Unité du vrai Dieu nôtre Souverain Seigneur. Ce qu'ils firent ſans doute, pour flâter les Eſpagnols par une maniére de complaiſance, en leur diſant que dans leur Religion ils avoient certaines choſes ſemblables aux nôtres, comme celle-ci touchant la Trinité. Le même Auteur dit qu'ils l'attribuoient au Soleil & à ſes rayons, & qu'ils prétendoient avoir des Confeſſeurs comme les Chrêtiens, à qui ils faiſoient une entiére déclaration de leurs péchez. Mais toutes ces choſes ſont ſi éloignées de l'apparence, qu'il n'y a preſque aucun doute, que les Indiens ne les ayent inventées, que pour s'accommoder à l'humeur des Eſpagnols, & en être mieux traitez ; du moins la connoiſſance que j'ai, en qualité d'Indien, du naturel de ces Peuples, me porte à le croire. Je dis donc qu'ils n'ont jamais eu d'Idole ſous le nom de la Trinité ; mais il eſt vrai que la Langue générale du *Perou*, qui n'eſt pas fort abondante en paroles, n'a qu'un ſeul mot pour dire trois ou quatre choſes différentes, comme par exemple, le nom *Illapa*, qui ſignifie l'*Eclair*, le *Tonnere*, & la *Foudre* tout enſemble ; Et le mot *Maqui* qui ſignifie *la main*, la partie charnuë du bras, & toute

ſa longueur depuis l'épaule. Il en eſt de même encore du nom *Chaqui* : Car s'il eſt prononcé comme on l'écrit en Eſpagnol, il veut dire le pied, le gras de la jambe, & la jambe entiére ; Mais ſi l'on en prononce la premiére ſyllabe en retirant la langue vers le Palais, il ſignifie alors *avoir ſoif*, ou *être ſec*, ou bien *eſſuyer* quelque choſe de moüillé. Quoi qu'il en ſoit de ces différentes ſignifications d'un même mot, dont je pourrois donner pluſieurs autres exemples, s'il étoit néceſſaire ; il ne s'enſuit pas delà que les Indiens ayent adoré des Idoles ſous le nom de la Trinité, ni qu'il y ait eu dans leur Langue un terme pour exprimer ce Myſtére, comme nous le montrerons dans la ſuite. Au reſte, ſi l'on me diſoit que le Diable prétendoit peut-être ſe faire adorer ſous ce nom-là, j'avoüerai que cela n'étoit pas impoſſible, puis qu'il avoit un Empire preſqu'abſolu ſur ces infidelles entiérement éloignez de la Vérité Chrêtienne, & tout à fait plongez dans l'Idolâtrie.

CHAPITRE VI.

Témoignage d'un Auteur, touchant les Dieux qu'ils avoient.

JE me ſervirai à cette occaſion de l'autorité du R. P. *Blas Valera*, qui dans l'endroit de ſes Mémoires, où il parle des Sacrifices des Indiens du *Mexique*, & de ceux des autres Provinces, auſſi bien que des Dieux qu'ils adoroient, s'exprime en ces termes : *Il n'eſt pas poſſible*, dit-il, *d'expliquer par des paroles, ni même de s'imaginer ſans étonnement, & ſans horreur, juſqu'à quel excès de barbarie les anciens Indiens portoient leurs Sacrifices*,

ces, ni quel étoit le nombre infini de leurs Dieux ; dont il y avoit plus de deux mille dans la ſeule Ville de Mexique, *ou dans ſes Fauxbourgs. Ils appellent généralement* Teutl *leurs Dieux & leurs Idoles, qui en particulier ont divers noms. Car de croire ce que* Pierre Martyr, *Evêque de* Chiapa, *& quelques autres Hiſtoriens affirment, ſavoir que les Indiens de* Cuzumela, *ſujets à la Province de* Yucatan, *adoroient pour Dieu le ſacré Signe de la Croix, & que ceux de la Juriſdiction de* Chiapa *avoient connoiſſance de la très-Sainte* Trinité, *& de l'*Incarnation *de nôtre Seigneur* Jeſus Chriſt ; *c'eſt à mon avis, ce qu'on ne peut faire, ſans une très-grande abſurdité. Il eſt donc plus vrai-ſemblable que les Hiſtoriens Eſpagnols ſe ſont imaginez cette explication, qu'ils ont appliquée à ces Myſtéres ; comme nous liſons dans les Hiſtoires de* Cuzco, *qu'ils appliquoient à la* Trinité *les trois Statuës du Soleil, qui étoient dans ſon Temple ; de même que celles du Tonnerre, & de l'Eclair. Mais je répons à cela, que s'il eſt vrai, comme il n'y a point de doute, qu'aujourd'hui même ces Peuples ſavent à peine s'il y a un Saint Eſprit, après tant d'inſtructions que les Evêques & les Prêtres leur en ont donné ; il n'eſt pas poſſible que dans les ténébres où ils étoient plongez alors, ils pûſſent avoir une connoiſſance diſtincte du Myſtére de l'*Incarnation, *& de la* Trinité. *D'ailleurs la coûtume de nos Eſpagnols, qui écrivoient l'Hiſtoire de ces Contrées, étoit de demander en leur Langue à ceux du Païs les choſes qu'ils vouloient ſavoir. Ceux-ci, qui n'avoient pas une entiére connoiſſance de l'Antiquité ni la mémoire aſſez bonne pour avoir tout retenu, leur en faiſoient des recits fort imparfaits, & entremêlez de Fables Poëtiques, ou d'Hiſtoires fabuleuſes. Ce qu'il y avoit de pire, c'eſt le peu de connoiſſance que chacun d'eux*

avoit du Langage de l'autre, & qu'ils n'étoient pas ainſi en état de ſe communiquer leurs penſées. La Langue Indienne étoit trop difficile pour l'avoir ſitôt appriſe, & ceux du Païs n'avoient encore alors qu'une teinture bien legére de l'Eſpagnole. Cependant, cette ignorance de part & d'autre ne pouvoit que produire de grands abus, parce que l'Indien n'entendoit pas ce que l'Eſpagnol lui demandoit, ni l'Eſpagnol quelle étoit la réponſe de l'Indien; De ſorte qu'il arrivoit ſouvent, qu'ils s'entendoient tout au rebours de leurs intentions, & qu'au lieu de ſe former une idée exacte des choſes, ils s'en figuroient d'autres qui pouvoient y avoir quelque petit raport. Le Prêtre ou le Séculier qui s'inſtruiſoit des Indiens, tiroit de leur réponſe ce qui lui paroiſſoit le plus conforme à ſon intention, ou qui étoit le plus à ſon goût, & ce qu'il s'imaginoit que l'Indien pouvoit avoir répondu. Les Eſpagnols conduits ainſi par leur ſimple imagination écrivoient comme véritables des choſes, auſquelles il y a grande apparence que les Indiens n'avoient pas ſongé. Cela poſé, je puis dire, ſans mériter aucun blâme, qu'on ne ſauroit découvrir dans les Hiſtoires de ces Nations, s'il y en a quelqu'une de vraye, les moindres traces des Myſtéres que la Religion Chrêtienne nous enſeigne. Il ne faut pas douter néanmoins que le Diable par un eſprit d'orgueil & d'ambition, n'ait cherché d'être honoré comme Dieu, non ſeulement par la faveur des Cérémonies Payennes, mais auſſi par quelques coûtumes de la Religion Chrêtienne, qu'il a introduites, comme un Singe envieux, & malin, dans pluſieurs Contrées des Indes, afin de s'attirer un plus grand reſpect de ces Miſérables. De là vient qu'il y avoit parmi eux une Province, dont les Habitans ſe confeſſoient de vive voix, pour ſe nettoyer de leurs péchez, & une autre

*autre où ils lavoient la tête aux enfans. J'omets ces Contrées où ils jeûnoient avec une abſtinence merveilleuſe, & ces autres où ils s'offroient volontairement à la mort, pour la défenſe de leur fauſſe Religion. De ſorte que comme dans l'ancien monde les fidelles Chrêtiens ſe préſentoient au Martyre pour la Foi Catholique ; Ainſi dans le nouveau les Gentils s'expoſoient à la mort par la malice du Diable. Mais quant à ce qu'on a voulu faire accroire qu'ils tiennent qu'*Icona *eſt Dieu le Pere*, Bacab *Dieu le Fils*, Eſtruac, *le Saint Eſprit*, Chiripia, *la très-Sainte Vierge* Marie, & Iſchen, *la bienheureuſe Sainte* Anne ; *Et qu'outre cela* Bacab *mis à mort par* Eopuco, *repréſente nôtre Seigneur* Jeſus Chriſt *crucifié par* Pilate ; *Toutes ces choſes & d'autres qui leur reſſemblent, ne ſont à proprement parler que des Fables, & des Inventions de quelques Eſpagnols. Il eſt pourtant vrai qu'ils adoroient ſous ces noms-là des hommes & des femmes, qui avoient exiſté autrefois. Car les* Mexicains *avoient des Déeſſes & des Dieux qu'ils adoroient, parmi leſquels ils en mettoient d'extrêmement ſales & difformes, qu'ils diſoient être les Dieux des Vices, tels qu'étoient,* Tiazolteuti, *Dieu de la Luxure,* Ometochtli, *Dieu de l'Yvrognerie,* & Viteilpuchtli, *Dieu de la Guerre & du Meurtre. De plus ils appelloient* Icona *le Pere de tous leurs Dieux, qu'ils croyoient en avoir été engendrez des femmes & des Maîtreſſes qu'il avoit euës. Auſſi diſoient-ils qu'il étoit le Dieu des gens mariez, comme* Bacab *l'étoit des enfans de famille,* Eſtruac, *le Dieu de l'air,* Chiripia, *Mere des Dieux, & la Terre auſſi;* Iſchen *leur Marâtre, ou leur Belle-mere,* & Thalac, *le Dieu des eaux. Ils révéroient encore pluſieurs Dieux ſemblables, dont ils tenoient les uns pour Auteurs des Vertus morales, comme par exem-*

ple, Quecalcoathl, *Dieu aërien, réformateur des mœurs, & les autres pour Directeurs de la vie humaine & de l'âge des hommes. Ils avoient outre cela un nombre infini d'images & de figures de leurs Dieux inventées pour diverſes fins, & dont la plûpart étoient horribles & difformes. De tous ces Dieux ils en adoroient les uns en commun, & les autres en particulier, juſques-là même, que tous les ans chacun les changeoit à ſa mode, & ſelon qu'il le trouvoit bon. Après avoir rejetté ceux-ci comme ſurannez, & infames, parce qu'ils n'en avoient reçû aucun bien, ils en révéroient d'autres ſous le tître de leurs bons Génies, ou pour mieux dire de leurs Démons domeſtiques. Je ne m'étendrai pas ſur ces Dieux imaginaires, qu'ils croyoient être comme les Surintendans de l'âge des enfans, des jeunes, & des vieillards. Ceux qui héritoient de quelque bien, pouvoient, ſi bon leur ſembloit; accepter ou répudier les Dieux de leurs Peres, qui ne leur impoſoient pas de ſe ſoûmettre à eux, s'ils ne le vouloient. Les Vieillards révéroient auſſi certains Dieux d'une plus haute volée, qu'ils rejettoient à la fin, & ils en mettoient d'autres à leur place, après la révolution de l'année, ou de l'âge du monde, qui étoit le terme dont les Indiens ſe ſervoient. Voilà quels étoient les Dieux que les Habitans du* Mexique, *de* Chiapa, *de* Guatimala, *de* Paz, *de* Vera, *& des autres Contrées des Indes adoroient, perſuadez d'ailleurs, que ceux qu'ils choiſiſſoient étoient plus grands & plus élevez que les autres en dignité & en pouvoir. Quand les Eſpagnols arrivérent dans ce Païs-là, les Indiens prétendoient que leurs Dieux avoient été choiſis, depuis le renouvellement du Soleil dans le dernier âge. Il faut remarquer là-deſſus que ſuivant le rapport de* Gomara, *chaque Soleil, de la maniére qu'ils*

le

le prenoient, étoit de huit cens ſoixante années, bien qu'il y en eût beaucoup moins au compte des mêmes Peuples du Mexique. *Cette façon de compter par Soleils l'âge du monde, étoit une choſe aſſez commune, & fort uſitée entre ceux du* Mexique *& du* Perou. *Que s'il en faut croire leur ſupputation, les ans du dernier Soleil ſe doivent compter depuis l'an de nôtre Seigneur mille quarante-trois. Cela poſé, il n'y a nul doute que les Peuples du* Mexique *n'ayent adoré leurs anciens Dieux, dès le temps qui précéda ce dernier âge. Car pour ceux qui étoient ſix ou ſept cens ans auparavant, ils périrent tous, à ce qu'ils diſent, & furent ſubmergez dans la Mer, de ſorte qu'ils en inventérent quantité d'autres à leur place. D'où il s'enſuit néceſſairement, qu'on ne ſauroit appeller que fauſſe l'opinion de tous ces Auteurs, qui ſe ſont imaginez que les Dieux nommez par les Indiens* Icona, Barac, *&* Eſtruac, *étoient parmi eux, ce que ſont parmi nous le Pere, le Fils, & le Saint Eſprit.*

Tous les autres Habitans de ces Contrées Septentrionales, qui répondent à celles du vieux Monde, comme par exemple, les Provinces de la grande Floride, *& les Inſulaires, n'avoient aucunes Idoles, ni aucuns Dieux qu'ils euſſent faits, & choiſis. De ſorte qu'ils n'adoroient ſeulement que ceux que* Varron *appelle* Naturels, *ſavoir les Elémens, la Mer, les Lacs, les Riviéres, les Fontaines, les Montagnes, les Bêtes ſauvages, les Serpens, les Moiſſons, & ainſi des autres choſes; Coûtume qui tira ſon origine des* Chaldéens, *& s'établit inſenſiblement chez divers Peuples. Ceux qui mangeoient de la chair humaine, & qui tenoient l'Empire du* Mexique, *avec toutes les Iſles & la plûpart des Confins du* Perou, *gardérent brutalement cette pernicieuſe habitude, juſques au régne des*

Yncas,

Yncas, *& des Eſpagnols*. Tout ce que je viens de raporter eſt tiré du R. P. *Blas Valera*, qui dit dans un autre endroit, que les *Yncas* n'adoroient que le Soleil, & les Planettes, & qu'en cela ils imitoient les *Chaldéens*.

CHAPITRE VII.

Qu'ils ont crû l'immortalité de l'Ame, & la Réſurrection univerſelle.

LEs *Yncas Amautas* ont crû que l'homme étoit compoſé d'ame & de corps, que l'ame ne pouvoit être mieux appellée qu'un eſprit immortel, & que le corps étoit fait de bouë, parce qu'il devenoit terre. C'eſt pour cela même qu'ils le nommoient *Alpacamaſca*, c'eſt à dire, *terre anime*; & que pour marquer la différence qu'il y a de l'homme à la bête, ils employoient les mots de *Runa*, & de *Llama*, dont le premier ſignifie un homme doüé d'entendement & de raiſon, & l'autre déſigne une Bête. D'ailleurs, ſur ce que l'expérience leur apprenoit que les Animaux croiſſoient, & avoient du ſentiment, ils leur attribuoient pour cet effet l'ame végétative & la ſenſitive, mais non pas la raiſonnable. Ils croyoient qu'après cette vie il y en avoit une autre qui étoit meilleure pour les bons, & pire pour les méchans, à cauſe de la récompenſe des uns, & du ſupplice des autres. Outre cela, ils diviſoient l'Univers en trois mondes, dont ils appelloient le premier, ſavoir le Ciel, *Hanan Pacha*, c'eſt à dire, le haut Monde, où les gens de bien recevoient la récompenſe de leurs vertus; le ſecond, *Hurin Pacha*, ou le bas Monde,

de, à cauſe de la génération & de la corruption; & le troiſiéme, *Veu Pacha*, qui ſignifie le Centre de la terre, ou le monde inférieur, qu'ils diſoient être deſtiné à la demeure des méchans. Ils nommoient encore ce dernier Monde, *Cupaypa Huacin*, c'eſt à dire, maiſon du Diable; mais ils croyoient que l'autre vie étoit corporelle à peu près comme celle que nous paſſons ici bas, & ils faiſoient conſiſter le repos du haut Monde à mener une vie paiſible, & libre des inquiétudes de celle-ci; au contraire, ils aſſûroient que la vie du Monde inférieur, que nous appellons Enfer, étoit pleine de toutes les maladies, & de tous les maux que nous ſouffrons ici bas, ſans qu'il y eût aucune ſorte de repos, ni de contentement. Il faut ajoûter à cela qu'ils ne comptoient point parmi les plaiſirs de l'autre vie, ni les voluptez charnelles, ni les autres vices non plus; mais qu'ils réduiſoient tout le bonheur à la tranquilité de l'ame, & à celle du corps, qu'ils mettoient à n'avoir aucun ſouci, ni aucune peine.

Les *Yncas* croyoient encore la Réſurrection univerſelle, ſans pourtant que leur eſprit s'élevât plus haut que cette vie animale, pour laquelle ils diſoient que nous devions reſſuſciter, & ſans attendre ni gloire ni ſuplice. Ils avoient un ſoin extraordinaire de mettre en lieu de ſeureté leurs ongles, & les cheveux qu'ils ſe coupoient, ou qu'ils s'arrachoient avec le peigne, & de les cacher dans les fentes, ou dans les trous des murailles. Si par hazard ces cheveux & ces ongles venoient à tomber à terre avec le temps, & qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquoit pas de les relever d'abord, & de les ſerrer de nouveau. Cette Superſtition me donnoit ſouvent la curioſité de leur demander le but qu'ils ſe propoſoient par là, & ils m'en alléguoient tous la même

me

me cauſe, qui me paroît fort ridicule. „ Savez-
„ vous bien, me diſoient-ils, que tout ce que nous
„ ſommes de gens, qui avons pris naiſſance ici
„ bas, devons revivre dans ce Monde (c'eſt ainſi
„ qu'ils s'exprimoient, parce qu'ils n'ont point de
„ Verbe pour dire *reſſuſciter*) & que les ames ſor-
„ tiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront
„ de leurs corps. Pour empêcher donc que les nô-
„ tres ne ſoient en peine de chercher leurs ongles
„ & leurs cheveux, car il y aura ce jour-là bien de
„ la preſſe, & bien du tumulte; nous les mettons
„ ici enſemble, afin qu'on les trouve plus facile-
„ ment, & même s'il étoit poſſible nous crache-
„ rions toûjours dans un même lieu. *Franciſco Lo-*
pez de Gomara, lors qu'il parle des Enterremens que l'on faiſoit aux Rois & aux grands Seigneurs du *Perou*, s'exprime en ces termes dans le Ch. 125. de ſon Livre : *Quand les Eſpagnols*, dit-il, *ouvroient ces Tombeaux, & en jettoient les oſſemens çà & là, les Indiens les prioient de n'en rien faire, afin qu'ils ſe trouvaſſent enſemble, lors qu'il faudroit reſſuſciter. Par où l'on peut voir, qu'ils croyoient la réſurrection du corps, & l'immortalité de l'ame, &c.* Cela ſert à mon avis, d'une preuve bien évidente de ce que nous diſons, puis que cet Auteur, qui n'avoit jamais été aux Indes, ne pouvoit écrire ceci en *Eſpagne*, ſans en avoir eu la même Relation. *Auguſtin çarate*, dit à peu près la même choſe Livre I. Chap. 12. Et *Pedro* de *Cieça* Chapitre 72. aſſûre, *Que les Indiens ont crû l'immortalité de l'ame, & la réſurrection des corps.* Ces autoritez que j'ai trouvées, après avoir écrit ce que j'en avois oüi dire à mes parens, m'ont fort ſatisfait, parce que la créance de la Réſurrection eſt très-éloignée de celle des Payens, & que je craignois qu'on ne me reprochât d'avoir

voir inventé ce que j'en ai dit, s'il ne se fut trouvé quelque Espagnol qui en eût fait mention dans l'Histoire. Je puis même protester que je n'ai pas suivi à cet égard, non plus qu'à tout autre, les Ecrivains Espagnols ; quoi que je sois bien aise de me servir de leur Autorité, lors qu'elle se trouve conforme à la Tradition, qui est reçûë parmi les Naturels de mon Païs. La même chose m'est arrivée pour la Loi qu'ils avoient contre les Sacriléges, & les personnes convaincuës d'Adultére, avec les Femmes de l'*Ynca*, ou du Soleil, comme nous le verrons dans la suite. Après avoir écrit que les Indiens avoient cette Loi, je trouvai par hasard, que le Tréforier Général *Augustin Çarate*, avoit fait la même remarque dans son Histoire, ce qui m'a donné le moyen de confirmer cette importante vérité par le témoignage d'un Espagnol. Mais il me seroit impossible de vous dire par quelle Tradition, ou comment les *Yncas* ont pû croire la Résurrection des corps, puis que c'est un Article de nôtre Foi. D'ailleurs, dans la profession que je fais de porter les armes, il ne m'apartient pas d'examiner des choses si relevées ; outre que je ne crois pas que l'on puisse jamais en être éclairci au juste, à moins que Dieu ne nous les découvre. Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est qu'assûrément ces Indiens croyoient la Résurrection.

J'avois déja écrit tout ceci dans mon Histoire de la *Floride* ; mais je l'en tirai, pour obéïr à la demande que m'en firent les Révérends Peres de la Compagnie de *Jesus*, *Miquel Vazquez de Padilla* natif de *Seville*, & *Jerôme* de *Prado* de la Ville d'*Ubeda*. Après donc l'avoir ôté de-là, quoi qu'un peu trop tard, je me suis avisé de le mettre ici, comme dans son lieu propre, afin que tout ce grand édifice ne manquât pas d'une pierre que j'ai crû

crû lui être ſi néceſſaire ; nous y ajoûterons dans la ſuite quantité d'autres choſes, à meſure qu'elles ſe préſenteront à nôtre eſprit. Car il n'eſt pas poſſible de raconter tout à la fois les ſottiſes, les extravagances, & les Fables que ces Peuples prenoient pour des véritez authentiques : Comme lors qu'ils diſoient, que durant le ſommeil, l'ame qui n'en étoit pas ſuſceptible de ſa nature, ſortoit du corps, & s'alloit promener par le monde, où elle voyoit les choſes que nous diſons avoir ſongées. En effet, cette vaine créance autoriſoit beaucoup celle qu'ils avoient des Songes, qu'ils expliquoient d'une maniére ſuperſtitieuſe, juſques à dire, qu'ils étoient autant d'Augures, & de Pronoſtics certains, d'où les hommes pouvoient tirer des conſéquences inévitables des maux & des biens qui leur devoient arriver.

CHAPITRE VIII.

Des choſes qu'ils ſacrifioient au Soleil.

LEs *Yncas* ſacrifioient au Soleil quantité de choſes différentes, ſur tout des Animaux domeſtiques, grands, & petits. Mais le principal Sacrifice, & le plus eſtimé de tous, étoit celui des Agneaux, des Moutons, & des Brebis ſtériles. Ils lui offroient auſſi des Lapins privez, toutes ſortes d'Oiſeaux bons à manger, du Suif, des Epics, & des Légumes. Ils lui préſentoient de l'Herbe appellée *Cuca*, & des Habits les plus fins. Ils brûloient toutes ces choſes à l'honneur du Soleil, & le remercioient de ce qu'il les avoit créées pour l'uſage des hommes. De plus ils offroient en Sacrifice une bonne quantité d'un certain bruvage,

ge, qui étoit fait d'eau & de Mayz, & voici de quelle maniére ils s'y prenoient. Quand ils avoient bonne envie de boire, ils mangeoient d'abord, & enſuite ils trempoient le bout du doigt dans le Vaſe où étoit la Boiſſon ; Après ils tournoient les yeux vers le Ciel avec beaucoup de reſpect ; ils ſecoüoient le doigt, où la goutte s'étoit attachée, & ils l'offroient au Soleil en reconnoiſſance de ce qu'il leur fourniſſoit de quoi boire ; En même temps ils donnoient deux ou trois baiſers à l'air, ce qui étoit entr'eux, comme nous l'avons déja dit, une marque particuliére d'adoration ; & aprés qu'ils avoient fait cette Offrande des premiers Vaſes, ils buvoient tout à leur aiſe, & comme bon leur ſembloit.

Je me ſouviens d'avoir vû faire cette Cérémonie, ou pour mieux dire, cette Idolâtrie aux Indiens qui n'étoient point baptiſez. Car de mon temps il y en avoit pluſieurs de ce nombre, ſur tout entre les Vieillards ; dont je baptiſai quelques-uns moi-même, parce que la néceſſité le requéroit. On peut donc bien dire qu'à l'égard des Sacrifices, les *Yncas* reſſembloient en tout ou en partie aux Indiens du premier âge, & que s'il y avoit de la différence, elle conſiſtoit ſeulement en ce qu'ils ne ſacrifioient ni la chair ni le ſang humain, ſur tout ſi la mort s'en étoit enſuivie ; Au contraire, ils avoient la chair humaine en ſi grande horreur, qu'ils en défendoient l'uſage, & n'en mangeoient point. Si quelques Hiſtoriens l'ont écrit autrement, c'eſt parce qu'on leur a donné de fauſſes Relations, & qu'ils n'ont pas ſû diſtinguer les âges & les Provinces, ni le temps auquel ſe faiſoient ces Sacrifices d'hommes, de femmes, & d'enfans. Un certain Auteur qui parle des *Yncas*, dit à cette occaſion, qu'ils ſacrifioient des hom-

mes, & il cite deux Provinces, où l'on pratiquoit ces Sacrifices, dont l'une eſt à deux cens lieuës au Sud de *Cuzco*, qui eſt la Ville où les *Yncas* ſacrifioient ordinairement, & l'autre à plus de quatre cens du côté du Nord. D'où il eſt facile de conclurre, que pour n'avoir pas ſû diſtinguer les temps ni les lieux, ils ont attribué aux Rois *Yncas* quantité de choſes qu'ils défendirent eux-mêmes à leurs Sujets, après les avoir ſoûmis à leur Empire, & que les Indiens n'avoient jamais pratiquées que dans ce premier âge.

J'ai même ouï dire pluſieurs fois à mon Pere & à ſes Amis (lors qu'ils s'entretenoient enſemble du *Mexique*, & du *Perou*) que le Gouvernement de ce dernier Païs étoit beaucoup plus loüable que l'autre; ſur tout parce que les *Yncas* ne permettoient pas qu'on ſacrifiât des hommes, ni qu'on en mangeât la chair; Au contraire, ils avoient en abomination ceux du *Mexique*, parce qu'ils ſouffroient l'un & l'autre dans leur Ville, & hors de ſon enceinte; Ce qu'ils pratiquoient d'une maniére déteſtable, & tout à fait diabolique, comme il eſt rapporté dans l'Hiſtoire de la Conquête de ce Païs-là. Au reſte, il eſt certain, quoi que la choſe ne ſoit pas généralement connuë, que celui qui le conquit, & qui le ſubjugua par deux fois, en fut l'Hiſtorien lui-même. C'eſt ce que j'ai ouï dire au *Perou* & en *Eſpagne*, à des Gentilshommes dignes de foi, & il n'y a qu'à lire l'Ouvrage même avec attention, pour être convaincu de la vérité du fait. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût publié cette Hiſtoire ſous le nom de ſon Auteur, qui n'auroit pas manqué de la mettre en crédit, & de ſe faire admirer par tout comme le véritable imitateur du grand *Jules Ceſar*.

Pour revenir aux Sacrifices, nous dirons que les

les *Yncas* ne consentoient jamais qu'il s'en fit aucun ni d'hommes ni d'enfans, non pas même durant la maladie de leurs Rois, comme le rapporte un ancien Historien. Car lors qu'ils se trouvoient mal, ils n'appelloient pas ces accidens des effets de la fragilité humaine, tels que sont ceux qui arrivent d'ordinaire aux hommes; mais ils les regardoient comme des Messagers du Soleil Pere de leur *Yncа*, *qui venoit*, à ce qu'ils disoient, *appeller son Fils, afin qu'il se reposât au Ciel en sa compagnie*; c'étoient les propres mots que les Rois *Yncas* avoient presque toûjours à la bouche, lors qu'ils se voyoient à l'article de la mort. Comme ils se donnoient cette vanité par tout, afin que les Indiens n'en doutassent point, ni de toutes les autres choses semblables, qu'ils disoient du Soleil; ils ne vouloient pas souffrir qu'on les contredit, ni qu'on présentât des Sacrifices pour leur guérison, puis qu'ils avoüoient eux-mêmes que le Soleil, dont ils étoient les Fils, les appelloit pour s'aller reposer avec lui. Cela doit suffire, pour montrer qu'ils ne sacrifioient ni hommes, ni femmes, ni enfans; mais nous parlerons ensuite plus au long de leurs Sacrifices, tant en commun qu'en particulier, & des Fêtes solemnelles qu'ils célébroient à l'honneur du Soleil.

Toutes les fois qu'ils entroient dans leurs Temples, le Principal de la compagnie portoit la main sur l'un de ses sourcils; & soit qu'il en arrachât du poil, ou non, il le soufloit en l'air devant l'Idole, en signe d'Offrande. Il faut remarquer d'ailleurs, que cette espéce d'adoration ne se faisoit point au Roi, mais seulement aux Idoles, aux Arbres, & aux autres choses, où le Diable entroit, afin de leur parler. Cette même coûtume étoit observée par les Sorciers, & par leurs faux Prêtres, lors qu'ils

entroient dans des recoins, & des lieux ſecrets, pour y parler avec le Diable; comme ſi par cet acte d'idolâtrie, où ils lui offroient leurs perſonnes, ils euſſent voulu obliger cette Divinité imaginaire à les ouïr, & à leur répondre. C'eſt ce que j'ai vû pratiquer moi-même à pluſieurs d'entr'eux, & dont je puis par conſéquent aſſurer la vérité.

CHAPITRE IX.

Qu'ils attribuoient au premier Ynca *l'inſtitution de leurs Prêtres, de leurs Coûtumes, de leurs Cérémonies, & de leurs Loix.*

ILS ſe ſervoient ordinairement de Prêtres pour faire leurs Sacrifices, avec cette diſtinction, que dans la Ville de *Cuzco* les Prêtres de la Maiſon du Soleil étoient tous *Yncas*, nez du Sang Royal; au lieu que pour tout autre ſervice du Temple il ſuffiſoit qu'ils fuſſent du nombre des *Yncas* Privilégiez. Ils n'éliſoient pour Souverain Prêtre qu'un des Oncles ou des Freres du Roi, ou ſi c'étoit quelque autre il falloit du moins qu'il fût légitimement venu de ſon Sang. Les Prêtres n'avoient point d'habit particulier; mais dans toutes les Provinces, où le Soleil avoit des Temples en fort grand nombre, il n'y avoit que ceux qui en étoient natifs, & Parens du Seigneur de chaque Province, qui puſſent exercer cette Charge Religieuſe. Mais quant au principal Prêtre, tel ſans comparaiſon qu'eſt un Evêque parmi nous, il falloit qu'il fut *Ynca*. Afin même que dans leurs Sacrifices & leurs Cérémonies ils ſe rendiſſent conformes à leur Métropolitain, ils éliſoient les *Yncas* pour Supérieurs

rieurs en temps de Paix & de Guerre, ſans démettre ceux du Païs, afin qu'on ne leur reprochât point de les mépriſer, & d'uſer de tyrannie envers eux. Ils avoient auſſi pluſieurs Maiſons de Religieuſes, dont les unes gardoient une Virginité perpétuelle, ſans jamais ſortir : & les autres étoient Maîtreſſes du Roi. Nous parlerons dans la ſuite de la qualité de celles-ci, de leur maniére de vivre, de leurs Charges, & de leurs exercices ordinaires.

Il faut ſavoir d'ailleurs, que quelques Sacrifices, ou quelques Loix que les Rois *Yncas* vouluſſent établir tant pour le ſpirituel de leur vaine Religion, que pour le temporel de leur Gouvernement Politique, ils les attribuoient toûjours au premier *Ynca Manco Capac*. Ils diſoient qu'il les avoit toutes fondées ; qu'il en avoit mis les unes en uſage, & qu'il n'avoit laiſſé qu'un crayon des autres, afin que ſes Deſcendans y apportaſſent les derniers traits, quand il en ſeroit temps. Et comme ils s'imaginoient qu'il étoit Fils du Soleil, & venu du Ciel, pour gouverner les Indiens, & leur impoſer des Loix, ils croyoient auſſi que ſon Pere lui avoit dit & enſeigné quelles Loix il devoit faire pour le bien commun des hommes, & quels Sacrifices il falloit lui offrir dans les Temples qui lui ſeroient conſacrez. Le but qu'ils ſe propoſoient par cette fourberie, étoit de donner plus de force à tout ce qu'ils ordonneroient à l'avenir; Mais auſſi ne peut-on pas ſavoir au vrai quel des *Yncas* fit telle ou telle Loi : outre qu'ils n'avoient pas l'uſage de l'écriture ni des Livres, & qu'ils manquoient de pluſieurs autres choſes, qui ſervent à perpétuer la mémoire des événemens. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que ce qu'ils avoient de Loix & d'Ordonnances, étoit ou nouveau, ou réformé

ſur l'Antiquité, ſelon que le temps, & la néceſſité le requéroient.

Ils prétendent qu'un de leurs Rois, comme nous le verrons dans ſa Vie, fut un grand Légiſlateur, parce qu'il leur donna pluſieurs Loix nouvelles, & qu'il corrigea, ou augmenta toutes celles qu'il trouva faites. Ils ajoûtent qu'il étoit Souverain Prêtre, à cauſe qu'il inſtitua quantité de Cérémonies & de Coûtumes, pour leurs Sacrifices, & qu'il orna pluſieurs Temples d'une infinité de richeſſes; Ils diſent de plus, qu'il fût un excellent Capitaine, qui conquit un grand nombre de Provinces & de Royaumes. Mais quelque beaux Tîtres qu'ils lui donnent ils ne font aucune mention en particulier, ni des Loix qu'il leur impoſa, ni des Sacrifices qu'il inſtitua. De ſorte que pour mieux ſe tirer de ce labyrinte, ils attribuent au premier *Ynca* toutes ces choſes, tant pour ce qui eſt de leurs Loix, que du fondement de leur Empire. Suivant cet ordre confus nous raporterons ici la premiére Loi fondamentale de leur Etat; enſuite nous paſſerons aux autres, & aux Conquêtes de tous les Rois; & nous parlerons de leurs mœurs, de leurs coûtumes, de leur maniére de ſacrifier, des Maiſons de leurs Religieuſes, de leurs Fêtes ſolemnelles, des Cérémonies qu'ils obſervoient, quand ils faiſoient des Chevaliers, du ſervice de leur Maiſon, & de la pompe de leur Cour. Ce mêlange ne peut qu'être agréable au Lecteur qui ſe deſennuyera par la variété de toutes ces Narrations. Mais avant que de paſſer outre, il me ſemble que je ne ferai pas mal de prouver les choſes que j'ai dites, par des autoritez tirées des Hiſtoriens Eſpagnols, qui ont écrit de cette même matiére.

CHA-

CHAPITRE X.

L'Auteur prouve ce qu'il a dit ci-devant par le témoignage des Hiſtoriens Eſpagnols.

POUR faire voir que ce que j'ai dit de l'Origine des *Yncas*, & des choſes qui s'étoient paſſées avant eux, n'eſt point de mon invention, mais que les Indiens eux-mêmes en ont fait le raport aux Hiſtoriens Eſpagnols; j'inſérerai ici un Paſſage de *Pedro de Cieça de Leon*, natif de *Seville*. C'eſt un Chapitre entier qui ſe trouve dans la I. Part. de ſa *Chronique du* Perou, *où il fait le dénombrement & la deſcription de ces Provinces, avec un recit particulier de la fondation des nouvelles Villes, de la façon de vivre des Indiens, de leurs mœurs, de leurs Coûtumes*, & ainſi des autres choſes, qui ſont le Tître du Livre de cet Auteur. Il compoſa lui-même cette Hiſtoire dans le *Perou*, afin de ne rien avancer dont il ne fut ſûr, & après avoir fait plus de douze cens lieuës par terre, à ſuivre le Païs en longueur, depuis le Port d'*Uraca* juſques à la Ville qu'on appelle aujourd'hui *Ciudad de Plata*. Il avoit le ſoin, pendant ſon Voyage, d'écrire dans chaque Province la Relation qu'on lui faiſoit des Coûtumes & des Loix de ceux du Païs, ſoit qu'elles fuſſent barbares ou politiques, & d'obſerver la diviſion des temps & des âges. Suivant cette méthode il rapporte ce que les Habitans de chaque Contrée faiſoient, avant que les *Yncas* les aſſujettiſſent à leur Empire, & les occupations qu'ils eurent depuis. Il employa neuf années entiéres à recueillir les Relations qu'il en avoit euës; c'eſt à dire, qu'il les commença à l'âge de quarante-un an,

& qu'il les finit à cinquante. Il fait un Chapitre particulier, qui eſt le XXXVIII. de ſon Hiſtoire, de ce qu'il avoit remarqué depuis *Uraca* juſques à *Paſto*, qui eſt aux Frontiéres du Païs des *Yncas*; & voici de quelle maniére il s'exprime.

Puis que dans cette premiére Partie je dois traiter ſouvent des Yncas *auſſi bien que des lieux où ils faiſoient leur demeure, & de pluſieurs autres particularitez qui les regardent, j'ai crû qu'il étoit à propos d'en dire ici quelque choſe en général; quoi que j'aye déja parlé d'eux & de leurs beaux faits dans un Livre particulier que j'en ai écrit. Les Indiens de* Cuzco *nous ont donné pluſieurs Relations, d'où l'on peut tirer cette conſéquence, qu'il y avoit autrefois de grands deſordres dans toutes les Provinces de ce Royaume, que nous appellons* Perou, *dont les Habitans étoient ſi peu raiſonnables, & ſi dépourvûs d'eſprit, qu'il n'eſt pas poſſible de le croire. C'eſt l'opinion commune que tous ces Peuples vivoient en bêtes; que parmi eux les uns mangeoient de la chair humaine, & les autres ſe marioient à leurs filles, ou même à leurs Meres; qu'à des péchez ſi horribles ils en ajoûtoient quantité d'autres beaucoup plus énormes, juſques-là même qu'ils avoient de grandes familiaritez avec le Diable, & qu'ils le ſervoient avec beaucoup de reſpect & de ſoûmiſſion.*

Ils avoient ſur le haut des Collines & des Montagnes quantité de Châteaux & de Places fortes, d'où ils ſe déclaroient la Guerre pour les moindres choſes, & s'entretuoient inhumainement, ou ſe faiſoient priſonniers. Mais quoi qu'ils fuſſent plongez dans ces barbaries, & accoûtumez à de ſi grands vices, l'on aſſure néanmoins qu'il y en avoit parmi eux, qui ne laiſſoient pas d'avoir quelque Religion; qu'en diverſes Contrées de ce Royaume ils avoient bâti de grands Temples, où ils faiſoient leurs Priéres,

&

& adoroient le Diable, qui ſe communiquoit à eux viſiblement; qu'ils étoient fort ſuperſtitieux envers leurs Idoles & qu'ils leur offroient des Sacrifices abominables. Pendant que les Naturels de ce Royaume vivoient de cette maniére, il s'éléva tout d'un coup dans la Province de Colloa, *& en d'autres Païs de cruels Tyrans, qui ſe firent la Guerre à outrance, & qui autoriſoient toutes ſortes de meurtres & de voleries. Cette confuſion attira de grandes calamitez aux uns & aux autres, & il y eût pluſieurs fortes Places démolies, ſans que ces Barbares miſſent aucune fin à leurs ſanglantes quérelles; Il n'y avoit que l'Ennemi commun du genre humain qui en profitât, & qui ſe réjouït de voir la perte d'une infinité d'ames, que ces deſordres cauſoient.*

Toutes les Provinces du Perou *étoient dans ces diviſions mortelles, lors qu'on vit ſurvenir deux Freres, dont l'un s'appelloit* Manco Capac, *de qui les Indiens comptent de grandes merveilles, & des Fables fort plaiſantes, comme l'on pourra voir dans le Livre que j'ai allégué ci-devant, après qu'il ſera mis en lumiére.* Ce Manco Capac *fonda la Ville de* Cuzco, *& fit des Loix pour l'uſage commun des Habitans. Lui-même & ſes deſcendans s'appellérent* Yncas, *c'eſt à dire, Rois ou grands Seigneurs. Ils ſe rendirent avec le temps ſi redoutables, & ſi puiſſans, qu'ils ſoûmirent à leur Empire toute cette grande étenduë du Païs qui eſt depuis* Paſto *juſques à* Chili. *Leurs banniéres triomphantes furent vûës tant du côté du Sud que du Nord, ſur les Riviéres de* Maule *& d'*Angas Mayo, *où ſe borne leur Empire, qui ne pouvoit être que fort vaſte, puis qu'il y a plus de treize cens licuës de l'une à l'autre. Ils firent bâtir quantité de Châteaux & de Places fortes dans toutes les Provinces de leurs Etats; & ils en confiérent la garde à de bons Capitaines & à des*

& qu'il les finit à cinquante. Il fait un Chapitre particulier, qui eſt le XXXVIII. de ſon Hiſtoire, de ce qu'il avoit remarqué depuis *Uraca* juſques à *Paſto*, qui eſt aux Frontiéres du Païs des *Yncas*; & voici de quelle maniére il s'exprime.

Puis que dans cette premiére Partie je dois traiter ſouvent des Yncas *auſſi bien que des lieux où ils faiſoient leur demeure, & de pluſieurs autres particularitez qui les regardent, j'ai crû qu'il étoit à propos d'en dire ici quelque choſe en général; quoi que j'aye déja parlé d'eux & de leurs beaux faits dans un Livre particulier que j'en ai écrit. Les Indiens de* Cuzco *nous ont donné pluſieurs Relations, d'où l'on peut tirer cette conſéquence, qu'il y avoit autrefois de grands deſordres dans toutes les Provinces de ce Royaume, que nous appellons* Perou, *dont les Habitans étoient ſi peu raiſonnables, & ſi dépourvûs d'eſprit, qu'il n'eſt pas poſſible de le croire. C'eſt l'opinion commune que tous ces Peuples vivoient en bêtes; que parmi eux les uns mangeoient de la chair humaine, & les autres ſe marioient à leurs filles, ou même à leurs Meres; qu'à des péchez ſi horribles ils en ajoûtoient quantité d'autres beaucoup plus énormes, juſques-là même qu'ils avoient de grandes familiaritez avec le Diable, & qu'ils le ſervoient avec beaucoup de reſpect & de ſoûmiſſion.*

Ils avoient ſur le haut des Collines & des Montagnes quantité de Châteaux & de Places fortes, d'où ils ſe déclaroient la Guerre pour les moindres choſes, & s'entretuoient inhumainement, ou ſe faiſoient priſonniers. Mais quoi qu'ils fuſſent plongez dans ces barbaries, & accoûtumez à de ſi grands vices, l'on aſſure néanmoins qu'il y en avoit parmi eux, qui ne laiſſoient pas d'avoir quelque Religion; qu'en diverſes Contrées de ce Royaume ils avoient bâti de grands Temples, où ils faiſoient leurs Priéres,

&

& adoroient le Diable, qui ſe communiquoit à eux viſiblement; qu'ils étoient fort ſuperſtitieux envers leurs Idoles & qu'ils leur offroient des Sacrifices abominables. Pendant que les Naturels de ce Royaume vivoient de cette maniére, il s'éléva tout d'un coup dans la Province de Colloa, *& en d'autres Païs de cruels Tyrans, qui ſe firent la Guerre à outrance, & qui autoriſoient toutes ſortes de meurtres & de voleries. Cette confuſion attira de grandes calamitez aux uns & aux autres, & il y eût pluſieurs fortes Places démolies, ſans que ces Barbares miſſent aucune fin à leurs ſanglantes quérelles; Il n'y avoit que l'Ennemi commun du genre humain qui en profitât, & qui ſe réjoüit de voir la perte d'une infinité d'ames, que ces deſordres cauſoient.*

Toutes les Provinces du Perou *étoient dans ces diviſions mortelles, lors qu'on vit ſurvenir deux Freres, dont l'un s'appelloit* Manco Capac, *de qui les Indiens comptent de grandes merveilles, & des Fables fort plaiſantes, comme l'on pourra voir dans le Livre que j'ai allégué ci-devant, après qu'il ſera mis en lumiére. Ce* Manco Capac *fonda la Ville de* Cuzco, *& fit des Loix pour l'uſage commun des Habitans. Lui-même & ſes deſcendans s'appellérent* Yncas, *c'eſt à dire, Rois ou grands Seigneurs. Ils ſe rendirent avec le temps ſi redoutables, & ſi puiſſans, qu'ils ſoûmirent à leur Empire toute cette grande étenduë du Païs qui eſt depuis* Paſto *juſques à* Chili. *Leurs banniéres triomphantes furent vûës tant du côté du Sud que du Nord, ſur les Riviéres de* Maule *& d'*Angas Mayo, *où ſe borne leur Empire, qui ne pouvoit être que fort vaſte, puis qu'il y a plus de treize cens lieuës de l'une à l'autre. Ils firent bâtir quantité de Châteaux & de Places fortes dans toutes les* Provinces *de leurs Etats; & ils en confiérent la garde à de bons Capitaines & à des*

Gouverneurs fidelles. Auſſi faut-il avoüer que par leur bonne conduite ils firent des choſes ſi merveilleuſes, qu'il ſe trouve peu de Princes qui ayent eu de l'avantage ſur eux en matiére de bien régir un Etat. D'ailleurs, quoi que l'uſage des Lettres ne fût point introduit dans ces Contrées de leur Empire, ils ne laiſſoient pas d'avoir le ſens extrêmement bon, & une grande vivacité d'eſprit.

Ils apprirent à leurs Sujets cette loüable coûtume de ſe ſervir d'habit pour couvrir leur nudité, & de porter au lieu de Souliers une maniére de Sandales, ou pour mieux dire, de Brodequins. Ils ſe plaiſoient fort à entendre parler de l'immortalité des ames, & des autres ſecrets de la Nature; ils tenoient pour certain que toutes les choſes du monde avoient été créées, & qu'elles ſe conſervoient par le moyen du Soleil, qu'ils prenoient pour le Souverain Dieu, & auquel ils bâtirent des Temples magnifiques. Séduits par la malice du Diable, ils adoroient, comme les Payens, juſques aux Arbres & aux Pierres. Dans les principaux de leurs Temples, ils avoient quantité de belles filles, qui vivoient comme autrefois dans Rome *les Religieuſes de* Veſta, *& qui obſervoient preſque les mêmes Loix. C'étoit leur coûtume de n'envoyer jamais à la Guerre que les plus vaillans & les plus fidelles Capitaines qu'ils pouvoient trouver dans le Païs. Ils avoient une grande ſoupleſſe d'eſprit, & une adreſſe incroyable à remettre bien enſemble ceux qui étoient ennemis, ſans avoir recours aux Armes pour les porter à la Paix. Si quelques-uns faiſoient les mutins & les rebelles, ils les châtioient avec la derniére ſévérité. Cette courte Relation à l'égard des* Yncas *ſuffira ici, puis que j'ai déja fait un Livre de leur Gouvernement, & je ſuis perſuadé que ceux qui prendront la peine de le lire, y trouveront que*

ces

nes Roïs ont eu beaucoup de Valeur, & de Prudence.

Le même Hiſtorien *Pedro de Cieça de Leon*, parle enſuite dans l'eſpace de 83 Chapitres, de l'Idolâtrie des Rois *Yncas*, de leurs Conquêtes, & de leur Gouvernement ſoit en Paix ou en Guerre : & il fait par tout l'éloge des *Yncas*. S'il traite des Provinces dont les Habitans ſacrifioient des hommes, mangeoient de la chair humaine, alloient tout nuds, laiſſoient la terre en friche, faute de la ſavoir cultiver, & commettoient une infinité d'abus énormes, juſques à ſe porter à l'adoration des choſes infames & viles ; il ajoûte toûjours, qu'après avoir été conquis par les *Yncas* ils reçûrent leurs Inſtructions & perdirent toutes ces mauvaiſes Coûtumes. Dans un autre endroit, où il parle de pluſieurs Provinces, qui vivoient de la même maniére, il en allégue pour cauſe, que le Gouvernement des *Yncas* ne s'étoit pas encore étendu juſques-là ; Et ailleurs, où il traite des Contrées dont les Habitans étoient plus civiliſez, & moins barbares que leurs voiſins ; *Ces Indiens*, dit-il, *ſe réformérent par le Gouvernement des Yncas*. Ce qui fait voir qu'il leur donne toûjours la gloire d'avoir aboli les abus, & perfectionné les bonnes Coûtumes. Nous en raporterons dans la ſuite quelques Paſſages : mais ſi quelqu'un ſouhaite de les voir au long, il n'a qu'à lire ſon Hiſtoire, où il trouvera que les Coûtumes de ces Indiens étoient diaboliques, & leurs infamies ſi étranges, que l'imagination des hommes n'en ſauroit inventer de plus grandes. Cependant, on ne s'en étonnera pas, ſi l'on conſidére que le Diable en étoit l'Auteur, & que les mêmes choſes qu'il enſeignoit aux anciens Gentils, il les enſeigne encore aujourd'hui à ceux qui ne ſont point éclairez des véritables lumiéres de la Foi.

Au reſte, quoique cet Auteur remarque en divers endroits de ſon Hiſtoire, que les *Yncas* ou leurs Prêtres, parloient au Diable, & qu'ils avoient beaucoup d'autres Superſtitions odieuſes; malgré tout cela, il n'y en a pas un ſeul, où il diſe qu'ils ſacrifioient des hommes ou des enfans, il eſt vrai qu'il dit quelque part, à l'occaſion d'un Temple qui étoit aux environs de *Cuzco*, qu'ils y offroient du ſang après l'avoir répandu ſur une maſſe de Pain, & qu'ils faiſoient cette Saignée entre les deux ſourcils, comme nous le raporterons dans ſon lieu; mais l'on ne ſacrifioit point pour tout cela ni des hommes ni des enfans. Ce même Auteur trouva moyen, à ce qu'il dit, de conférer avec pluſieurs *Curacas*, qui avoient connu le dernier de leurs Rois, qu'on nommoit *Huayna Capac*, & il en tira diverſes Relations, dont il s'eſt bien ſervi dans ſes Ecrits. Quoi qu'il n'y ait qu'environ cinquante ans de cela, on peut s'apercevoir que les Coûtumes d'alors différoient beaucoup de celles d'aujourd'hui, & qu'elles étoient moins altérées, plus elles approchoient de leur premiére ſource. J'ai bien voulu faire cette remarque, pour réfuter l'opinion de ceux qui ont prétendu que les *Yncas* ſacrifioient des hommes & des enfans, quoi qu'ils ne l'ayent jamais fait, & faire voir que des Hiſtoriens ne devroient pas leur avoir attribué une coûtume ſi barbare, ſans en avoir eu de meilleures preuves. Cependant chacun eſt en liberté d'en croire ce qu'il voudra, & il eſt toûjours ſûr qu'à cet égard les *Yncas* étoient coupables d'idolâtrie. Le R. P. *Blas Valera*, lors qu'il parle des Antiquitez du Perou, & des Sacrifices que les *Yncas* faiſoient au Soleil, qu'ils reconnoiſſoient pour leur Pere, s'exprime en ces termes : *Leurs Succeſſeurs préſentoient au Soleil pluſieurs Sacrifices de Brebis, & d'au-*

d'autres Animaux, en témoignage de la grande vénération qu'ils avoient pour lui; mais ils ne lui ſacrifioient jamais des hommes, comme *Polo*, & quelques autres à ſon exemple, l'ont fauſſement avancé.

Ce que nous avons dit que les *Yncas* ſortirent d'un Marécage appellé *Titicaca*, eſt confirmé par *Franciſco Lopez de Gomara*, dans ſon Hiſtoire générale des Indes, Chapitre 120. où il parle de la Race d'*Atahuallpa*, qui fut pris & mis à mort par les Eſpagnols. *Auguſtin de çarate*, Surintendant Général des Finances de Sa Majeſté, le raporte auſſi dans l'Hiſtoire qu'il a écrite du *Perou*, Livre I. Chap. 13. & le R. P. *Joſeph Acoſta* l'aſſûre dans le fameux Livre qu'il a compoſé de la *Philoſophie naturelle & morale du nouveau Monde*, Livre I. Chap. 25. où il dit pluſieurs choſes à la loüange des *Yncas*. On peut voir par là que ce que j'en dis n'eſt pas nouveau, & que je n'ai fait qu'étendre la Relation que les Eſpagnols en ont donnée. En qualité d'Indien natif, je dois mieux ſavoir qu'eux la propriété de ma Langue, & j'ai ſuccé pour ainſi dire, avec le lait de ma nourrice les véritez & les Fables que je raconte. Paſſons à l'ordre que les *Yncas* obſervoient dans le gouvernement de leurs Royaumes.

CHA-

CHAPITRE XI.

Les Yncas *diviſoient leur Empire en quatre parties, & tenoient un Rôle de leurs Sujets.*

LES Rois *Yncas* diviſoient leur Empire en quatre parties, qu'ils appelloient *Tahuantinſuyu*, c'eſt à dire, les quatre parties du monde, ſuivant les quatre Points Cardinaux du Ciel, l'Orient, le Couchant, le Septentrion, & le Midi. La Ville de *Cuzco* en étoit comme le centre, & ce nom ne lui étoit pas mal impoſé, puis que dans le Langage particulier des *Yncas* il ſignifioit le *Nombril de la terre*. En effet, tout le *Perou* eſt long & étroit comme le corps humain, & la Ville de *Cuzco* en fait preſque le milieu. Ils appelloient *Antiſuyu* cette partie qui regarde l'Orient, à cauſe de la Province des *Antis* qui eſt de ce côté là, & c'eſt pour la même raiſon qu'ils nomment encore *Anti* toute cette grande étenduë de Montagnes couvertes de neige, qui ſont à l'Orient du *Perou*. Ils employent le mot *Cuntiſuyu* pour déſigner la partie du Couchant, ainſi nommée de la Province de *Cunti*, qui eſt fort petite. Quant à la partie du Nord, elle prend le nom de *Chinchaſuyu* de la Province de *Chincha*, qui eſt une des plus grandes du Païs, ſituée au Nord de la Ville; & celle de *Collaſuyu*, qui eſt comme le détroit du milieu, emprunte le ſien d'une autre Province fort étenduë, qu'ils appellent vulgairement *Colla*, & qui eſt du côté du Sud. Par ces quatre Provinces ils entendoient tout ce qu'il y avoit de Païs juſques à ces qua-

quatre parties, bien qu'ils ſortiſſent de leurs bornes, & qu'il y eût d'autres Contrées dans leſquelles ils empiétoient de pluſieurs lieuës. Par exemple, le Royaume de *Chili*, qui du côté du Sud eſt à plus de ſix cens lieuës de la Province de *Colla*, étoit compris dans la partie de *Collaſuyu*; De même, le Royaume de *Quito*, qu'ils comprenoient dans le détroit de *Chinchaſuyu*, quoi qu'il fut vers le Nord, & à plus de quatre cens lieuës de *Chincha*. De ſorte que c'étoit la même choſe de nommer ces parties-là, ou de dire à l'Orient, au Couchant, &c. D'ailleurs, c'eſt ainſi qu'ils appellent encore aujourd'hui les quatre principaux Chemins que l'on trouve en ſortant de *Cuzco*, parce qu'ils conduiſent aux quatre parties du Royaume. Pour établir le fondement de leur Etat, les *Yncas* inventérent une Loi, par le moyen de laquelle ils ſe promirent de prévenir & d'arrêter tous les maux qui pourroient naître dans leurs Royaumes. C'eſt qu'ils ordonnérent, qu'en toutes les Villes de leur Empire, grandes, ou petites, les Habitans ſeroient enrôlez dans le Regître public par Décuries de dix en dix hommes, dont le Chef, ou le Decurion prendroit la conduite des neuf autres. Cinq de ces Decuries avoient un autre Decurion ou Chef, qui par ce moyen commandoit cinquante hommes. Un autre Capitaine avoit ſous lui deux Decuries de cinquante hommes chacune, c'eſt à dire, cent hommes; ainſi en augmentant toûjours, cinq Decuries de cent hommes étoient ſous la charge d'un autre Decurion, qui avoit ſous lui cinq cens Bourgeois. Enſuite deux Compagnies de cinq cens hommes reconnoiſſoient un Général, qui en commandoit mille. Mais ils ne vouloient pas que leurs Decuries fuſſent plus nombreuſes, parce qu'ils croyoient qu'un Chef étoit aſſez occupé à rendre bon compte

de

de mille hommes. De ſorte qu'ils avoient des Decuries de dix hommes, de cinquante, de cent, de cinq cens, & de mille, avec leurs Decurions, ou leurs Capitaines, qui dépendoient les uns des autres, à remonter des Officiers Subalternes aux Supérieurs, juſques au dernier, qui étoit le principal Decurion que nous appellons Général.

CHAPITRE XII.

De l'Office des Decurions.

LEs Decurions ou les Dizainiers étoient obligez à deux choſes envers ceux de leur Decurie, ou de leur Brigade. L'une de ſolliciter pour eux en cas de beſoin, & de rendre compte de leur état & de leurs infortunes au Gouverneur, ou à tel autre Miniſtre, qui avoit charge d'y remédier: Lors qu'il s'agiſſoit, par exemple, de leur procurer des Vivres pour ſe nourrir, des Grains pour ſemer, de la Laine pour s'habiller, ou même dequoi rebâtir leur maiſon, en cas qu'elle fût tombée, ou que le feu s'y fût mis, & ainſi de leurs autres incommoditez grandes ou petites. Secondement, c'étoit le devoir du Decurion de ſe porter pour accuſateur, ſi quelqu'un de ſa Brigade avoit commis la moindre faute. Car alors il étoit obligé d'en rendre compte au Decurion duquel il dépendoit, & celui-ci, ou bien le Chef qui étoit ſon Supérieur, devoit prendre le ſoin de faire châtier le coupable. D'ailleurs, ſuivant que le Crime étoit plus ou moins énorme, il y avoit auſſi prééminence de dignité entre les Juges, qui relevoient pour l'ordinaire les uns des autres. Ils y procédoient de cette ſorte, afin

afin que le châtiment ſuivît ſans aucun délai, & qu'à chaque accuſation il ne fût pas beſoin d'évoquer la cauſe à une plus haute Juriſdiction, par un ou pluſieurs appels, juſques à la faire tomber entre les mains des ſouverains Juges de la Cour. Ils alléguoient là-deſſus, qu'en matiére de punition, les délais en obligeoient pluſieurs à faire du mal; que les Procès civils s'entretenoient juſqu'à l'infini, à force de productions, d'appels, & de preuves, & que les pauvres ainſi traverſez, étoient à la fin contraints d'abandonner leur bon droit, & de perdre leur bien miſérablement, parce qu'ils n'avoient pas dequoi fournir à la dépenſe, qui montoit trois fois plus haut que le principal. Pour empêcher donc de tels inconvéniens, ils établirent un Juge dans chaque Ville, avec plein pouvoir de terminer les Procès, que les Habitans pourroient avoir enſemble; à moins qu'il ne s'agit de quelque affaire entre deux Provinces, pour les bornes des Champs, ou pour le droit des Pâturages. Alors l'*Inca* députoit un Commiſſaire particulier, afin d'en juger, comme nous le dirons ci-après.

Tout Caporal ou Chef d'une Brigade, grand ou petit, qui négligeoit de ſolliciter pour ſes gens, étoit plus ou moins châtié, ſelon l'importance du fait, & le dommage qu'ils avoient ſouffert pour n'avoir pas été ſecourus. Si d'ailleurs bien informé que quelqu'un de ceux qui étoient ſous lui, avoit commis une mauvaiſe action, il tardoit un jour à l'accuſer, ſans qu'il en eut une cauſe légitime, en tel cas il étoit déclaré coupable, & on le châtioit doublement; une fois pour n'avoir pas bien fait ſon devoir, & l'autre pour s'être chargé du crime de celui qu'il n'avoit pas accuſé. Comme donc chaque Caporal relevoit d'un autre Chef,

qui avoit l'œil ſur lui, & qui éclairoit ſes actions, cela les obligeoit tous à bien faire, & à s'aquitter de leur Charge le mieux qu'ils pouvoient. Cette bonne Police étoit auſſi cauſe qu'il n'y avoit ni vagabonds ni fainéans dans tout le Païs, & que chacun toûjours éclairé par un accuſateur, prenoit garde à ne rien faire qui ne fût dans les régles de la Juſtice & de l'Equité. Afin même de mieux entretenir l'ordre, les peines étoient ſi rigoureuſes, que pour la moindre faute, ils condamnoient preſque toûjours à la mort ceux qui en étoient convaincus. Mais ils ne le châtioient pas tant, à ce qu'ils diſoient, pour leur propre faute & pour celle d'autrui, que pour avoir contrevenu au commandement, & à la parole de leur *Ynca*, qu'ils reſpectoient comme leur Dieu. Et bien que celui qui étoit offenſé n'en eut formé aucune plainte, & qu'on ne procédât que par la voye ordinaire du Procureur Fiſcal, ou du Decurion, comme ils y étoient obligez par le devoir de leur Charge, on ne laiſſoit pas de punir le coupable de la peine ordonnée par la Loi, c'eſt à dire, de la mort, ou du foüet, ou du banniſſement, ou de quelque autre peine de cette nature, proportionnée à la grandeur du Crime.

Ils châtioient un fils de Famille ſelon que la faute qu'il avoit commiſe, étoit grande ou petite, ſans lui pardonner aucune de ces actions que l'on appelle ordinairement des traits de jeuneſſe. Mais ils proportionnoient toûjours la peine à l'âge, & à l'innocence de l'Enfant. A l'égard du Pere, ils le puniſſoient à toute rigueur, pour n'avoir pas prévenu ces mauvaiſes habitudes de ſon fils, & eu le ſoin de l'inſtruire, & de le corriger dans ſon bas âge. Le Decurion devoit accuſer le fils auſſi bien que le Pere, quelque faute que l'un ou l'autre

tre eût commiſe ; cette précaution faiſoit que les Peres élevoient leurs enfans avec beaucoup de ſoin, & qu'ils les empêchoient de faire des actions indignes d'eux, ſoit dans la Ville, ou à la Campagne ; de ſorte que les jeunes gens ; qui ſont d'ailleurs dans ce Païs-là d'un naturel fort docile, n'étoient pas moins doux ni moins apprivoiſez que des Agneaux, à cauſe des bonnes inſtructions qu'ils recevoient de leurs Peres.

CHAPITRE XIII.

De quelques Loix que les Yncas *avoient dans l'étenduë de leur Empire.*

LES Indiens ne condamnoient jamais perſonne à l'amende, & ne confiſquoient pas le bien des Criminels. Ils alléguoient pour raiſon que de s'en prendre aux biens des Coupables, & les laiſſer en vie, ce n'étoit pas bannir le Crime d'un Etat, mais donner aux Criminels la liberté de faire de plus grands maux. Si un *Curaca* ſe révoltoit, ou commettoit quelque autre faute qui méritât la mort on l'executoit rigoureuſement, mais ſon Fils qui devoit ſuccéder à ſon Emploi, ne le perdoit point pour cela. Au contraire, on le lui donnoit, en lui repréſentant la faute & la peine de ſon Pere afin qu'il eut ſoin de les éviter. *Pedro de Cieça de Leon*, dit ſur ce ſujet, en parlant des *Yncas* au 28. Chap. de ſon Livre, que *pour empêcher que leurs Sujets ne leur vouluſſent du mal, ils n'ôtoient jamais la dignité de* Cacique, *à ceux qui la tenoient héréditaire & qui étoient du Païs. Mais ſi quelqu'un par hazard avoit commis une faute ſi énorme, qu'el-*

le méritât qu'on le dégradât de cette marque d'honneur & de Nobleſſe, ils la donnoient en ce cas-là à l'un de ſes Enfans ou de ſes Freres, & commandoient à tout le monde de lui obéïr & de le reconnoître pour Cacique, *&c.* Les *Yncas* obſervoient la même coûtume à l'égard des Charges militaires. Car ils ne caſſoient jamais les Capitaines natifs des Provinces, où ils avoient pris des gens pour les mener à la Guerre ; au contraire ils les laiſſoient fort paiſibles dans leurs Charges, quand même ils auroient été Meſtres de Camp ; mais ils leur donnoient pour Chefs des perſonnes du Sang Royal, dequoi les Capitaines étoient fort aiſes, parce que par là ils ſervoient de Lieutenans aux Rois *Yncas*, dont ils ſe diſoient les Soldats & les Miniſtres, ce qu'on regardoit comme une grande faveur.

Lors qu'un Juge rendoit une Sentence, il ne devoit déroger nullement à la punition portée par la Loi, mais l'executer ponctuellement ſur peine de mort, s'il avoit contrevenu aux Ordonnances du Roi. Les raiſons qu'on rendoit de cette pratique étoient qu'on ne pouvoit permettre au Juge d'ajoûter ou retrancher quelque choſe à la Loi, ſans en ravaler la Majeſté : qu'on devoit la reſpecter d'autant plus, que c'étoit le Roi même qui l'avoit faite du conſentement de tous ceux de ſon Conſeil ; que des Juges particuliers n'avoient pas tant d'expérience qu'eux, & par conſéquent que les autoriſer juſques à ce point, ſeroit rendre la Juſtice vénale, & ouvrir un chemin à la corruption ou par priéres ou par préſens. On diſoit encore que cela ne ſe pouvoit ſouffrir, ſans attirer de grands deſordres dans l'Etat, parce que par ce moyen chaque Juge entreprendroit de faire à ſa mode ; & qu'enfin, il n'étoit pas juſte qu'aucun Juge agît en Légiſlateur, mais en Exe-

cuteur

cuteur de ce que la Loi commandoit, quelque rigoureux qu'il pût être. Je ſai bien qu'à ne conſidérer que la grande ſévérité de ces Loix dont la plûpart condamnoient à la mort pour la moindre faute, elles paſſeront d'abord pour injuſtes & barbares. Mais d'un autre côté ſi l'on fait attention à l'utilité qui revenoit à l'Etat de la rigueur de ces Loix, on conviendra que ceux qui les ont faites, étoient des gens bien ſenſez, qui vouloient prévenir par là les malheurs, & déraciner les maux de leur République. Car il n'y a pas de doute que les hommes, qui aiment naturellement la vie, apprenoient à être Sages, de peur de la perdre, s'ils péchoient contre des Loix ſi rigoureuſes, & dont ils ne pouvoient éviter la peine. Cette apprehenſion leur donnoit tant d'horreur pour le vice, qu'à peine trouvoit-on quelqu'un dans tout l'Empire de l'*Ynca*, qui commit en toute une année une ſeule faute puniſſable. La raiſon de cela eſt que, quoi que l'étenduë de cet Empire fut de 1300. lieuës, & qu'il contint diverſes Nations qui parloient des Langues différentes; cependant tous les Habitans ſe gouvernoient par les mêmes Loix, comme s'ils n'euſſent été qu'une ſeule Famille. D'ailleurs, l'opinion qu'ils avoient que ces Loix étoient divines, les leur faiſoit aimer & reſpecter; car par la même raiſon qu'ils tenoient leurs Rois pour fils du Soleil, & le Soleil pour leur Dieu, ils appelloient auſſi divins les Commandemens du Roi, & à plus forte raiſon les Loix particuliéres qu'il faiſoit pour l'avantage général de tout le Païs. Auſſi diſoient-ils ordinairement que le Soleil les avoit révélées à l'*Ynca* ſon fils. C'eſt pourquoi ſi quelqu'un les violoit, il ſe regardoit comme un Sacrilége, quand même ſa faute n'auroit pas été divulguée. De là venoit qu'aſſez ſouvent ceux qui ſe ſentoient cou-

pables & convaincus par leur conſcience, alloient volontairement déclarer au Juge leurs fautes les plus ſecrettes. Car cette créance qu'ils avoient, que l'ame ſe condamnoit elle-même, les portoit à croire que leurs Péchez étoient la cauſe de tous les malheurs qui arrivoient à la République, par exemple, des maladies, des morts, des mauvaiſes Saiſons, & des autres diſgraces publiques ou particuliéres. Pour empêcher donc qu'à cauſe de leurs fautes particuliéres, leur Dieu n'envoyât d'autres maux au monde, ils diſoient qu'ils vouloient expier leur péché par leur mort. Ces confeſſions publiques peuvent bien, à mon avis, avoir donné lieu aux Hiſtoriens Eſpagnols, de ſoûtenir que les Indiens du *Perou*, confeſſoient ſecrettement leurs péchez, comme les Catholiques, & avoient des Confeſſeurs exprès. Mais ils ne prennent pas garde, que c'étoit une fauſſe Relation des Indiens, qui pour s'accommoder à l'humeur des Eſpagnols, leur faiſoient accroire cela, en répondant aux queſtions des Eſpagnols ſelon leur goût, ſans ſe mettre en peine de dire la vérité. Car il eſt certain que les Indiens (je parle de ceux du *Perou*, & non des autres Peuples, dont je n'ai nulle connoiſſance) n'uſoient point d'autres confeſſions, que de celles dont nous venons de parler, qu'ils faiſoient publiquement, en demandant qu'on punit leurs fautes d'un Châtiment exemplaire.

On n'appelloit jamais d'une Chambre à l'autre dans les Procès. Car le premier Juge, ne pouvant contrevenir à la Loi, la faiſoit executer ponctuellement par ſa Sentence, & ainſi l'affaire étoit terminée. Il eſt vrai qu'à cauſe du bon ordre des Rois & l'honnêteté des Sujets, il y avoit très-peu de Procès entr'eux. Pour les vuider ſans délai, il y avoit un Juge dans chaque Ville, qui, après avoir donné

donné audience aux Parties, les obligeoit d'executer dans cinq jours le contenu de la Loi. Mais s'il ſe paſſoit quelque action, qui pour être plus atroce que l'ordinaire, méritât d'être renvoyée au Juge Provincial, on alloit droit à lui, & il jugeoit définitivement. Car pour empêcher que ceux qui étoient en Procès ne ſortiſſent de leur Province, il y avoit dans la Ville Capitale un Surintendant de Juſtice, pour faire droit aux Parties. Les Rois *Yncas* ordonnérent encore qu'il y auroit quelques Préſidiaux où ceux qui auroient des Procès pourroient recourir ſans ſortir de la Province, parce qu'ils ſavoient bien que les Pauvres n'avoient pas dequoi aller plaider hors de leur Païs ni en d'autres Tribunaux, à cauſe des fraix qu'il leur falloit faire, qui étoient quelquefois plus grands que le principal, de ſorte qu'ils ſe voyoient contraints par là de laiſſer perdre leur bon droit faute de le pouvoir défendre, ſur tout s'il avoient à faire à des parties qui fuſſent plus riches qu'eux, la coûtume de ces ſortes de gens étant de rendre mauvaiſe par leur crédit, la cauſe des malheureux, quelque bonne qu'elle ſoit.

Il ne ſe donnoit point de Sentence par les Juges ordinaires, dont ils ne fuſſent obligez de rendre compte à chaque Lune, à leurs Supérieurs, qui le rendoient eux-mêmes à d'autres dont ils n'étoient que les Subalternes. Car il y en avoit à la Cour de pluſieurs degrez qu'on employoit diverſement ſelon que l'importance de l'affaire le requéroit. C'eſt pour cela même que dans toutes les négociations de l'Etat, il y avoit une ſubordination des moindres aux plus grands juſqu'aux Souverains Juges, qui étoient les Vicerois, ou les Lieutenans des quatre parties de l'Empire. Ce rapport d'un Juge à l'autre ſe faiſoit exprès, pour voir s'ils avoient bien

& duëment exercé leur Charge, & pour exciter par là les Juges inférieurs à s'aquitter de leur devoir, ou pour les punir exemplairement s'ils y avoient manqué: Ce qu'on pouvoit appeller une réformation ſecrette qui ſe faiſoit tous les mois. Quand on vouloit donner ces avis à l'*Ynca* & à ceux de ſon Grand Conſeil, on ſe ſervoit de certains Cordons de diverſes couleurs, où il y avoit quantité de nœuds, par où ils comprenoient comme par des Chiffres, tout ce que l'on vouloit dire. Les différentes couleurs de ces nœuds marquoient les fautes qu'on avoit punies; on donnoit auſſi à connoître la Punition du coupable conformément à la Loi, par le moyen de certains fils de pluſieurs couleurs, & qui étoient attachez aux Cordons les plus gros. La néceſſité, qui eſt la mere des inventions, les faiſoit recourir à ces marques extérieures, parce qu'ils n'avoient aucun uſage des Lettres, comme nous le montrerons ci-après dans un Chapitre particulier, où nous ferons auſſi une Relation plus étenduë de leur maniére de compter par nœuds, que les Eſpagnols ont pluſieurs fois admirée. Ils ne peuvent que s'étonner de voir que leurs meilleurs Arithméticiens ſe trompent aſſez ſouvent dans leurs calculs, au lieu que les Indiens ſont ſi aſſûrez dans leurs Comptes, & dans leurs Régles de partition ou de compagnie, que plus on leur en propoſe de difficiles, plus ils s'en aquittent facilement. Ce qui vient ſans doute de ce que les perſonnes qui en font métier ne penſent jour & nuit qu'à cela; de ſorte qu'il eſt impoſſible qu'ils ne s'y rendent habiles par cette grande aſſiduité.

Quand il ſurvenoit quelque différend entre deux Royaumes ou deux Provinces, pour ce qui regarde les bornes, ou le droit des Pâturages, l'*Ynca* y députoit un Juge du Sang Royal, avec commiſſion ex-

expreſſe de s'informer exactement du fait, & de ſe porter ſur les lieux, pour voir dequoi il étoit queſtion entre les parties, afin que toutes choſes bien conſidérées de part & d'autre, il trouvât moyen de les accorder. Les informations priſes, l'accord étoit confirmé par une Sentence que le Juge donnoit au nom de l'*Ynca*, & qui avoit la même force que ſi le Roi l'eût prononcée. Si quelquefois le Juge ne pouvoit pas terminer la quérelle, il donnoit avis à l'*Ynca* des difficultez qu'il y avoit, & des prétentions de chaque partie. Alors l'*Ynca* faiſoit un Edit qui paſſoit pour Loi; ou s'il n'approuvoit point le rapport du Commiſſaire, il ordonnoit qu'il y auroit ſuſpenſion des pourſuites, juſques au premier Voyage qu'il feroit dans cette Province, afin qu'après avoir examiné ſur les lieux le fait dont il s'agiſſoit, il en ordonnât définitivement; Ce que ſes Sujets prenoient pour une faveur ſinguliére.

CHAPITRE XIV.

Que les Decurions devoient rendre compte de ceux qui naiſſoient & qui mouroient.

POUR revenir aux Caporaux ou aux Decurions, outre que par le devoir de leur Charge, ils étoient obligez de protéger leurs gens, & d'en être comme les Procureurs Fiſcaux, il falloit qu'à chaque mois de l'année ils rendiſſent compte à leurs Supérieurs d'un degré à l'autre de ceux des deux Sexes qui naiſſoient & qui mouroient, & que par conſéquent au bout de l'année le Roi en ſût le nombre au juſte, comme auſſi de ceux qu'on avoit

envoyez à la Guerre, & qui y étoient morts. Ce même ordre des Decurions s'obſervoit dans la Milice à l'égard des Chefs de Brigade, des Enſeignes, des Capitaines, des Meſtres de Camp, & du Général, en montant ainſi d'un degré à l'autre. Tous ces Chefs par le devoir de leur Charge ſervoient à leurs Soldats de Protecteurs & d'Accuſateurs; de ſorte qu'au milieu de la plus violente Guerre, les affaires n'étoient pas moins bien réglées qu'à la Cour même, ni moins tranquilles qu'en pleine Paix. Ils ne ſouffroient jamais le Sac, ni le Pillage des Villes, non pas même de celles qu'ils gagnoient à force d'armes. Les Indiens remarquoient là-deſſus, que le ſoin extraordinaire qu'on apportoit à châtier les premiéres fautes, empêchoit qu'on n'y tombât deux fois de ſuite; Et qu'il étoit impoſſible que dans un Etat où l'on négligeoit d'étouffer les mauvaiſes plantes dès leur naiſſance, il ne ſe commit une infinité de crimes; Qu'au reſte dans une République bien policée, où l'on veut tenir en bride les méchans; on ne devoit pas attendre qu'il y eût diverſes plaintes formées contr'eux; parce que la plûpart du temps les perſonnes qui en avoient été mal-traitées ne daignoient pas ſe plaindre, afin de cacher au Public la honte qui leur en pouvoit revenir, & de ſe vanger par leurs propres mains, d'abord que l'occaſion s'en préſenteroit; Qu'une pareille licence ne pouvoit que cauſer de grands maux, & que le ſeul moyen d'en arrêter le cours, étoit de rendre bonne Juſtice à tout le monde, & de châtier ſévérement les coupables.

Les noms de ces Decurions étoient tirez ordinairement du nombre de leurs Decuries; par exemple, ils appelloient les premiers *Chunca Camayu*, c'eſt à dire, *Celui qui a charge de dix.* Car le mot *Chunca* ſignifie dix, & *Camayu*, dénote *Celui qui a quel-*

quelque Charge. Il en étoit de même à l'égard des autres dénominations, qu'ils tiroient auſſi de leurs nombres particuliers, & que je paſſe ſous ſilence, pour éviter la longueur; outre que ce n'eſt pas une grande curioſité de voir deux ou trois nombres multipliez, & compoſez du mot *Camayn.* Au reſte, ce mot a pluſieurs autres ſignifications, qui ſe forment des Noms & des Verbes qu'on y entremêle, & les Indiens s'en ſervent quelquefois pour déſigner un *Pipeur continuel & un Brelandier.* Ils appellent *Chunca* quelque Jeu que ce ſoit, parce qu'on les compte tous par nombre, & que tous les Nombres aboutiſſent à celui de dix: Lors donc qu'ils veulent joüer, ils ſe ſervent du mot *Chuncaſum*, qui ſignifie à la lettre, *Comptons par dizaines*, ou *par nombres*, c'eſt à dire, joüons.

Par le moyen de ces Decurions, l'*Ynca* & ſes Vicerois, ou ceux qui étoient Lieutenans dans les Provinces ou dans les Royaumes, ſavoient tous au juſte le nombre des Habitans qu'il y avoit dans chaque Ville. Ceci leur ſervoit à partager exactement, ſans fouler perſonne, la dépenſe des Ouvrages publics, que chaque Province devoit faire en commun; par exemple, les Ponts, les Chemins, les Chauſſées & ainſi des autres réparations; outre qu'ils faiſoient leur compte là-deſſus, pour envoyer des gens à la Guerre, en deſtiner les uns au Combat, & les autres à garder le Bagage. Si quelqu'un s'en retournoit ſans avoir obtenu ſon Congé, ſur la ſimple accuſation qu'en formoit ſon Capitaine, ou ſon Enſeigne, ſon Chef de Brigade, ou ſon Decurion dans la Ville; on lui faiſoit auſſi-tôt ſon Procès, & il étoit condamné à la mort, pour avoir eu la lâcheté & la perfidie d'abandonner ſes Compagnons, ſes Parens, ſon Capitaine, & l'*Ynca* même, ou le Général, qui repréſentoit ſa perſonne.

ſonne. Mais ce n'étoit pas ſeulement pour régler les Contributions, & dreſſer la Liſte des gens de guerre, que l'*Ynca* vouloit ſavoir tous les ans le nombre des Sujets qu'il avoit dans toutes les Provinces & les Villes de ſon Empire: Il cherchoit auſſi à s'informer, par ce moyen, de l'abondance ou de la ſtérilité de chaque Païs, afin de prévenir la Famine, & d'envoyer des vivres aux Habitans, qui en pouvoient manquer; Il apprenoit en même temps quelle quantité de Laine & de Cotton il faudroit avoir pour les habiller, comme nous le montrerons ailleurs. L'*Ynca* ordonnoit qu'on l'avertît de bonne heure ſur toutes ces choſes, afin qu'on pût pourvoir ſans aucun délai aux beſoins de ſes Sujets. Il eſt facile de voir par là que les *Yncas* s'appliquoient à prévenir les incommoditez de leurs Vaſſaux; & que ce n'eſt pas ſans raiſon que le R. P. *Blas Valera* dit en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire, *Qu'au lieu de leur donner le tître de Rois, on les devoit plûtôt appeller de bons & fidéles Tuteurs des Orphelins.* Auſſi les Indiens eux-mêmes, pour renfermer cet éloge dans un ſeul mot, les appelloient *Amateurs des Pauvres.*

Pour empêcher que les Gouverneurs, les Juges, les Officiers ſubalternes, & ceux qui avoient le maniement des biens du Soleil & de l'*Ynca*, n'abuſaſſent point de leurs Charges, il y avoit des Controlleurs & des Commiſſaires établis exprès, qui alloient ſecrettement dans les Proviuces, pour s'informer des malverſations de ces Officiers, & qui en rendoient compte à leurs Supérieurs, afin de les faire châtier. On appelloit cette ſorte d'Eſpions, *Cucuy Ricoc*, c'eſt à dire, *Celui qui a l'œil par tout.* De cette maniére, il n'y avoit point d'Officier dans tout l'Etat, ni dans la Maiſon du Roi & dans ſon Domaine, qui ne dépendit d'un autre,

tre, & qui ne fut ainſi obligé à ſe bien aquitter du devoir de ſa Charge, s'il ne vouloit par s'expoſer à la perdre. S'il arrivoit qu'un Gouverneur ou un Officier qui étoit ſous lui, eût péché contre l'équité dans les bornes de ſa Juriſdiction, ou commis quelque autre faute, il étoit puni avec plus de rigueur qu'un homme du commun, qui ſeroit tombé dans le même Cas. On le traitoit alors avec une ſévérité d'autant plus grande, qu'il étoit élevé au-deſſus des autres par l'Office qu'il exerçoit. La raiſon qu'ils alléguoient de cette différence étoit, Qu'on ne devoit pas ſouffrir qu'un homme choiſi exprès pour rendre la Juſtice aux autres, fît lui-même des actions injuſtes, & qu'il méritoit une punition extraordinaire, parce qu'il offenſoit le Soleil, & l'*Ynca*, qui l'avoient élevé à cette Charge, dans la penſée qu'il ſeroit plus homme de bien que les autres.

CHAPITRE XV.

Opinion des Indiens touchant les Yncas *du Sang Royal, qu'ils diſent n'avoir jamais commis aucune faute.*

IL ne ſe trouve point, à ce que diſent les Indiens, qu'ils ayent jamais puni un *Ynca* du Sang Royal, au moins en public, pour avoir commis quelque faute qui méritât un châtiment exemplaire. Toute la raiſon qu'ils en donnent eſt, que la Doctrine de leurs Peres, l'exemple de leurs Ancêtres, & la voix publique, qui les traitoit d'Enfans du Soleil, venus au monde pour inſtruire les hommes, & leur faire du bien, les retenoient dans les bornes

nes d'une ſi grande modération, qu'ils ſervoient d'un parfait modelle de ſageſſe à leur Etat, plûtôt que d'un ſujet de ſcandale, & d'une pierre d'achopement. Ils ajoûtoient que les *Yncas* ne pouvoient preſque jamais ſe tromper, ni commettre les mêmes fautes que le reſte des hommes; parce qu'ils n'étoient pas ſujets aux mêmes tentations, & que l'amour des femmes, le deſir des richeſſes, & les autres paſſions déréglées du cœur ne les regardoient point. Si leur *Ynca* deſiroit des femmes, il lui étoit permis d'en avoir de toutes les ſortes; Et quelque belle que fût une fille, il n'avoit qu'à la demander à celui qui en étoit le Pere, qui bien loin de la lui refuſer, le remercioit bien humblement de ce qu'il avoit daigné s'abaiſſer juſques à la prendre pour ſa Maîtreſſe ou pour ſa ſervante. Ils diſoient la même choſe à l'égard des biens; Leurs *Yncas* n'avoient jamais été réduits à uſurper celui des autres, ni à faire des Concuſſions: parce qu'en quelque lieu qu'ils ſe trouvaſſent, ils avoient à leur commandement toutes les richeſſes du Soleil, & des *Yncas* leurs Prédéceſſeurs, & que les Chefs des Juriſdictions & les Gouverneurs des lieux, étoient obligez de leur fournir tout ce dont ils avoient beſoin. Ils manquoient auſſi de toutes les occaſions, qui par un effet de colére ou de vengeance portoient les hommes au meurtre: puis qu'on étoit ſi éloigné de leur faire du chagrin, qu'on leur donnoit le ſecond rang après le Roi & qu'on les adoroit. Si quelqu'un mettoit en colére un *Ynca*, il paſſoit pour Sacrilége, & on le puniſſoit avec la même rigueur que s'il eut attaqué le Roi même. Auſſi peut-on aſſurer qu'on n'a jamais châtié aucun Indien, pour avoir offenſé un *Ynca*, en ſa perſonne, en ſes biens, ou en ſon honneur; parce qu'ils n'auroient pas oſé le faire, & que tous les

les Naturels du Païs prenoient les *Yncas* pour des Dieux. Ils étoient même fort ſcandaliſez, ſi les Eſpagnols leur demandoient quelque choſe ſur la vie de leurs Princes, qui parut donner la moindre atteinte à leur probité. C'eſt peut-être à cette occaſion qu'un Hiſtorien Eſpagnol a écrit ; *Que les Naturels du Païs avoient une Loi entr'eux qui exemptoit de la mort un* Ynca, *quelque Crime qu'il eût commis.* Mais cela eſt ſi peu croyable, qu'une Loi de cette nature ne pouvoit être que ſcandaleuſe chez les Indiens, puis que de cette maniére il leur auroit été permis de s'abandonner impunément à toutes ſortes de maux. D'ailleurs, ils avoient accoûtumé de dire, Que les Loix étoient faites pour tout le Monde, & que ſi un *Ynca* venoit à les violer, ils le dégraderoient auſſi-tôt, comme indigne du Sang Royal, & qu'ils le puniroient avec plus de rigueur que les autres, parce que d'*Ynca* qu'il étoit, il ſeroit devenu *Auca*, c'eſt à dire, Traître, Tyran, & Parjure.

Pedro de Cieça de Leon, dans le 44. Chap. de ſon Livre, où il parle de la Juſtice des *Yncas*, à l'égard de la Diſcipline militaire, raporte ; *Que s'il ſe commettoit quelque violence, ou quelque volerie ſur les frontiéres ; on châtioit d'abord les coupables avec une grande ſévérité ; & que les* Yncas *étoient ſi juſtes, & ſi rigoureux ſur cet article, qu'ils ne pardonnoient pas même à leurs propres enfans, s'ils ſe trouvoient envelopez dans la faute*, &c. Il parle encore de cette juſtice des *Yncas* au Chap. 60. en ces termes : *Si parmi ceux*, dit-il, *qui accompagnoient l'*Ynca, *il s'en trouvoit quelqu'un, qui fût aſſez hardi pour entrer dans les Champs ou dans les maiſons des Indiens, quoi qu'il n'y eut pas fait grand dommage, on ne laiſſoit pas de le faire mourir auſſi-tôt, &c.* Ce qui s'entendoit généralement de tous, ajoû-

ajoûte le même Auteur, & ſans aucune diſtinction des *Yncas*; parce que leurs Loix étoient univerſelles. La principale raiſon qui les obligeoit à bien vivre, étoit le glorieux tître qu'ils ſe donnoient d'Enfans du Soleil. Car ils ne ſe piquoient pas moins de ſurpaſſer les autres en probité qu'en naiſſance, afin que les Indiens ne doutaſſent point que ces qualitez ne leur fuſſent héréditaires. En effet, ils le croyoient ſi bien, que s'il arrivoit à un Eſpagnol de loüer leurs Rois, ou quelqu'un de leurs Parens, *Il ne faut pas s'étonner*, lui répondoient-ils, *s'ils faiſoient de ſi grandes choſes, puis qu'ils étoient* Yncas. Mais au contraire, lors qu'on blâmoit une mauvaiſe action, *Il eſt certain*, diſoient-ils, *que jamais* Ynca *n'a fait cela, s'il n'a été Bâtard ou quelque Impoſteur*. C'eſt ainſi qu'ils traitoient *Atahuallpa*, à cauſe de la trahiſon qu'il avoit faite à ſon frere *Huaſcar*, qui étoit *Ynca*, & légitime héritier de l'Empire, comme nous le dirons dans ſon lieu.

Dans chacune des quatre parties de l'Etat, l'*Ynca* tenoit trois ſortes de Conſeils; dont l'un étoit pour la Guerre, l'autre pour adminiſtrer la Juſtice aux particuliers, & le dernier pour le réglement des Bornes. Chacun de ces Conſeils avoit ſes Officiers ſubordonnez les uns aux autres, depuis les plus grands, juſques aux derniers; c'eſt à dire, les Décurions, ou les Dizainiers, qui de degré en degré devoient tous rendre compte aux Cours Souveraines de tout ce qui ſe faiſoit dans l'Empire. Il y avoit de plus quatre Vicerois, dont chacun préſidoit aux Conſeils qui ſe tenoient dans ſon Gouvernement. Ceux-ci étoient Souverains dans leurs Provinces, & après qu'on les avoit informez de l'état des affaires qui ſe paſſoient dans le Royaume, ils en devoient rendre compte à l'*Ynca*, duquel ils dé-

dépendoient immédiatement. Il falloit d'ailleurs qu'ils fuſſent *Yncas* légitimes, & qu'ils entendiſſent bien les affaires de la Paix & de la Guerre. Auſſi n'y avoit-il qu'eux qui fuſſent du Conſeil d'Etat, & qui reçuſſent de la propre bouche de l'*Ynca*, les Ordres qu'il devoit ſuivre en tout temps: Ils en donnoient avis à leurs Miniſtres, qui les communiquoïent aux autres de degré en degré, juſques aux derniers. Ce que nous avons dit ſur le Gouvernement & les Loix des *Yncas*, doit ſuffire: paſſons maintenant à leur Vie & à leurs Actions, ſans nous arrêter qu'à ce qu'il y aura de plus remarquable.

CHAPITRE XVI.

La Vie & les Actions de Sinchi Roca, *ſecond Roi de la Race des* Yncas.

L'YNCA *Manco Capac* eut pour Succeſſeur ſon fils *Sinchi Roca*. Ce dernier mot, qui eſt le nom propre, ne ſignifie rien que je ſache dans la Langue générale du *Perou*, à moins que dans celle des *Yncas*, il n'ait quelque ſignification, que j'avouë m'être inconnuë. Le R. P. *Blas Valera*, lors qu'il parle des vertus & des belles qualitez de cet *Ynca*, remarque bien que *Roca*, ſi l'on en prononce l'R doucement comme nous faiſons, ſignifie un *Prince prudent*, mais il ne dit pas dans quelle Langue. Pour le mot *Sinch*, c'eſt un adjectif, qui ſignifie *Vaillant*. Auſſi prétendent-ils qu'il avoit beaucoup de courage & de force, quoi qu'il n'exerçât ni l'un ni l'autre à la Guerre, parce qu'il ne la faiſoit à perſonne. Il donnoit pourtant

de bonnes preuves de ſa force, lors qu'il s'agiſſoit de luter, de courir, de ſauter, de jetter une pierre, de darder un Javelot, & de faire toute autre ſorte d'exercices, qui demandoient de la vigueur, & dans leſquels il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon temps.

Ce Prince n'eut pas plûtôt célébré la Pompe funébre de ſon Pere, & pris la Couronne Royale, qui étoit une bordure de couleur, qu'il forma le deſſein d'étendre les bornes de ſon Empire. Dans cette vûë, il aſſembla les principaux *Curacas* que ſon Pere lui avoit laiſſé, & il leur fit un long diſcours, pour leur apprendre quelle étoit ſa réſolution. Il leur remontra en particulier; „ Que ſon „ Pere prêt à retourner au Ciel lui avoit recommandé ſur toutes choſes d'amener les Indiens „ à la connoiſſance & à l'adoration du Soleil; Et „ que pour executer ſes Ordres, il étoit réſolu de „ faire aſſembler tous ceux des Frontiéres, pour „ leur dire; Que puis qu'ils recevoient l'*Ynca* pour „ leur propre Roi, ils étoient obligez à ſon exemple, de rendre les mêmes honneurs au Soleil, „ qui étoit leur Pere commun; Qu'il leur enjoignoit expreſſément de le faire, puis que cela „ ne pouvoit tourner qu'à leur profit, & au bien „ de leurs Voiſins. Il dit enſuite aux *Curacas*, „ Qu'il importoit beaucoup de retirer les Indiens „ de la vie brutale & déréglée où ils étoient plongez; Qu'ils pouvoient bien connoître eux-mêmes par leur propre expérience, que la venuë „ de l'*Ynca* leur Pere les avoit mis dans un état „ plus heureux que celui où ils étoient auparavant. „ Et qu'ainſi ils devoient l'aider à réduire ces Barbares; afin que les autres touchez de l'avantage „ que leurs Voiſins recevroient par ce changement „ de vie, ſe ſoûmiſſent avec moins de peine.

La

La Réponſe des *Curacas* fut, qu'ils étoient prêts d'obéïr à leur Roi, & de ſe jetter dans le feu pour l'amour de lui, s'il étoit néceſſaire. Leur Conférence achevée, ils prirent jour pour ſe mettre en Campagne. L'*Ynca* partit au jour marqué, & il s'avança avec ſon monde, juſques à *Collaſuyu*, qui eſt au Midi de la Ville de *Cuzco*. C'eſt là où il fit aſſembler ceux du Païs; il tâcha d'abord de les gagner par de belles paroles, & il leur dit que l'exemple des autres, & la Raiſon même les obligeoient de ſe ſoûmettre à l'Empire de l'*Ynca*, & à adorer le Soleil. En effet, ceux des Nations qu'on appelle *Puchina*, & *Canchi*, qui ſont ſur cette Frontiére, y donnérent auſſi-tôt les mains, & obéïrent à l'*Ynca*. On doit attribuer une ſi prompte ſoûmiſſion à leur naturel, qui les portoit à tout croire, à l'amour de la nouveauté, qui eſt commun à tous les Indiens, mais encore plus à l'exemple de ceux qu'ils voyoient déja réduits, car il n'eſt rien dont ils ſe piquent davantage, que d'imiter les autres, ni qui ſoit plus capable de les perſuader que l'exemple. Auſſi l'*Ynca* gagna-t-il peu à peu ces Peuples, ſans recourir aux armes ni à la force. Il étendit par ce moyen les bornes de ſon Empire juſques à la Ville de *Chuncara*, c'eſt à dire, vingt lieuës au delà du Païs que ſon Pere avoit conquis, & il ſe rendit Maître de pluſieurs Villes, qui ſont aux deux côtez du grand Chemin. Après avoir réduit ces Barbares, il pratiqua envers eux les mêmes maximes que ſon Pere avoit employées à l'égard de pluſieurs autres. Il leur aprit à cultiver la terre, & à mener une vie plus réglée: il leur remontra doucement, qu'ils devoient quitter leurs Idoles & leurs mauvaiſes coûtumes, pour adorer le Soleil, & obéïr a ſes Ordres, qui conſiſtoient à obſerver des Loix qu'il avoit révélées lui-

même à l'*Ynca Manco Capac*. Les Indiens firent tout ce qu'il exigea d'eux ; l'*Yuca Sinchi Roca* fit de ſon côté tout ce qui lui fut poſſible pour le bien de ſes ſujets, qu'il gouverna toûjours fort paiſiblement.

Quelques Indiens croyent que cet *Ynca* ne pouſſa pas ſes Conquêtes au delà de *Chuncara* ; & ſi l'on conſidére le peu de pouvoir que les Rois *Yncas* avoient alors, on trouvera que c'étoit aſſez. Mais il y en a pluſieurs qui le font aller plus loin, & qui diſent qu'il gagna beaucoup d'autres Villes le long du grand Chemin d'*Umaſuyu*, ſavoir, *Cancalla*, *Cacha*, *Rurucachi*, *Aſſillu*, *Aſancatu*, & *Avancani*, juſques à *Puçara* d'*Unaſuyu* ; qu'on appelle ainſi, pour la diſtinguer d'une autre Ville du même nom, qui eſt dans la Contrée d'*Orcoſuyu*. Mais ces Auteurs me pardonneront, ſi je leur dis que ce n'eſt pas aux Etrangers de particulariſer ainſi les noms des Villes & des Provinces, & qu'il faut être natif du *Perou*, pour ne s'y pas tromper. Quoi qu'il en ſoit, ſur ce que *Puçara* ſignifie une *Forteresſe*, il diſent que ce Prince fit bâtir celle-ci, pour ſervir de Frontiére au Païs qu'il avoit conquis ; que du côté des *Antis*, il gagna tout ce qu'il y a d'étenduë juſques à la Riviére qu'on appelle *Callahuaya*, où il s'engendre de l'Or ſi pur & ſi fin, qu'il paſſe vingt-quatre Carats, & qu'il ſe rendit le maître de tous les autres Bourgs qui ſon entre *Callahuaya*, & le Chemin Royal d'*Umaſuyu*, où les Villes que nous avons déja nommées ſe trouvent compriſes. Mais ſoit qu'il en faille croire les uns, ou les autres, & que ce fût le ſecond *Ynca*, ou le troiſiéme qui rendit ces Païs-là tributaires, il eſt toûjours ſûr que les *Yncas* ne les gagnérent point par la force des Armes, mais par la voye des perſuaſions & des promeſſes dont

ils

ils leur firent ſentir les effets. On peut même aſſurer que ces Païs reſtérent pluſieurs années ſous l'obéiſſance des *Yncas*, quoi que l'on n'en ſache pas le nombre au juſte, non plus que du Régne de l'Ynca *Sinchi Roca*, qui, ſelon quelques-uns, a été de trente ans. Ce Prince en agit envers ces Peuples qu'il avoit ſoûmis, comme un bon Jardinier, qui après avoir planté quelque Arbre, le cultive avec beaucoup de ſoin pour en recueillir le fruit. Il n'oublia rien auſſi pour les polir, & les civiliſer, & l'on peut dire que le ſuccès répondit à ſon attente. Ces Peuples lui furent toûjours fidelles, & obéirent à ſes Loix & à ſes Ordonnances, avec toute la vénération, qu'il en pouvoit exiger.

L'Ynca *Sinchi Roca* vécut pluſieurs années dans une grande tranquillité, & il dit à ſa mort, qu'il alloit ſe repoſer avec ſon Pere le Soleil, après avoir eſſuyé beaucoup de fatigues pour ramener les hommes à ſa connoiſſance, & à l'adoration qu'ils lui devoient. Il laiſſa pour Succeſſeur *Lloque Yupanqui*, qu'il avoit eu de *Mama Cora*, ou ſelon quelques-uns de *Mama Oello* ſa femme & ſa ſœur. Outre ce Prince ſon héritier, il eut d'autres fils de ſa femme, & de ſes Maîtreſſes, qui étoient ſes Niéces, & que nous appellons légitimes, parce qu'elles étoient ſorties de ſon Sang. Il eut auſſi quantité de Bâtards de ſes Femmes Etrangéres, dont il entretenoit un grand nombre, afin d'accroître la Race & la Maiſon du Soleil, comme les Indiens s'exprimoient.

CHAPITRE XVII.

Du troiſiéme Roi Lloque Yupanqui, *& de la ſignification de ſon Nom.*

L'YNCA *Lloque Yupanqui* fut le troiſiéme Roi du *Perou*; on l'appella *Lloque*, parce qu'il étoit gaucher ; Ce qui lui arriva par la faute & le peu de ſoin de ceux qui l'élevérent dans ſon enfance. Pour le nom *Yupanqui*, il lui fut donné à cauſe de ſes Vertus & de ſes belles Actions. Ce nom tiré d'un Verbe, eſt la ſeconde perſonne du Futur indéfini de l'Indicatif, au nombre ſingulier, qui ſignifie *tu compteras*, & ce mot pris abſolument, renferme tout ce que l'on peut s'imaginer à la loüange d'un Prince, comme ſi l'on diſoit ; *Tu compteras ſes beaux faits, ſes excellentes vertus, ſa clémence*, &c. Cette maniére abregée de s'exprimer & de nommer quelqu'un, paſſoit chez les Indiens pour très-élégante & fort noble. Auſſi ne donnoient-ils de pareils tîtres qu'à leurs Rois ſeuls, à l'excluſion de toute autre perſonne, même des plus grands Seigneurs de la Cour ; parce qu'ils ne croyoient pas qu'il fut de la bienſéance, de rendre commun ce qu'ils attribuoient à leurs *Yncas*, & que c'étoit une eſpéce de Sacrilége d'en agir autrement. Il me ſemble au reſte que ces noms avoient je ne ſai quelle conformité avec celui d'*Auguſte*, que les *Romains* donnérent à *Octavius Ceſar* à cauſe de ſes vertus éminentes, & qui perdroit toute ſa grace, ſi on l'attribuoit à un autre qu'à un Empereur, ou à quelque Monarque.

Si

Si l'on me dit que ces mots *Tu compteras*, peuvent s'appliquer indifféremment au bien & au mal, je répons que les Indiens n'employent jamais le même Verbe, pour ſignifier l'un & l'autre. Par exemple, quand ils veulent parler d'un mauvais Prince, ils lui donnent le nom de *Huacanqui*, c'eſt à dire, *tu pleureras*, ſavoir ſes cruautez exercées en public & en particulier, ſoit par le Poiſon ou par l'Epée, ſon avarice inſatiable, ſes actions tyranniques, & profanes: en un mot *tu pleureras*, tout ce qu'un mauvais Prince a de vicieux, & qui eſt capable d'attirer les larmes des hommes. D'un autre côté, parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit rien de mauvais dans leurs *Yncas*, ni qui pût exciter les pleurs; s'ils leur donnoient le tître de *Huacanqui*, cela s'entendoit des Amoureux; Comme s'ils euſſent voulu dire, *qu'ils pleureroient* à cauſe des inquiétudes & des peines que les Amans ont accoûtumé de ſouffrir. Les Indiens attribuérent auſſi les noms de *Capac* & de *Yupanqui* à trois autres de leurs Rois, qui s'en étoient rendus dignes, comme nous le verrons ci-après. Il y eût même pluſieurs Princes du Sang Royal, qui ſe les arrogérent, & qui de ces noms propres, qui appartenoient aux *Yncas*, en firent des Surnoms; comme il eſt arrivé en *Eſpagne* pour celui d'*Emanuel*, qui de nom propre d'un Infant de *Caſtille*, eſt devenu le Surnom de ſes Deſcendans.

CHAPITRE XVIII.

Des Conquêtes que fit l'Ynca Lloque Yupanqui.

APRE'S que *Lloque Yupanqui* ſe fut mis en poſſeſſion de ſon Royaume, & qu'il en eût fait la revûë en perſonne, il réſolut de l'agrandir, & d'en étendre les bornes le plus loin qu'il pourroit. Il fit lever pour cet effet ſix ou ſept mille hommes de guerre, afin d'aller à cette Conquête avec plus de puiſſance, & d'autorité que ſes Prédéceſſeurs, qui avoient régné depuis ſoixante ans. Pour mieux venir à bout de ſon deſſein, il crut qu'il ne faloit pas ſeulement eſſayer de gagner ſes Voiſins par les perſuaſions & par les Priéres; mais qu'il devoit encore y employer les armes, & la puiſſance, ſur tout contre les plus obſtinez. Dans cette Expédition il prit pour Meſtres de Camp deux de ſes Oncles; Ses Capitaines & ſes Conſeillers furent quelques autres de ſes Parens: & au lieu de tenir le Chemin d'*Umaſuyu*, que ſon Pere avoit ſuivi dans ſa Conquête, il tourna par celui d'*Orcoſuyu*. Il faut remarquer ici que l'un & l'autre de ces Chemins ſe diviſent à *Chuncara*, d'où ils aboutiſſent au détroit appellé *Collaſuyu*, & s'étendent vers le grand Marécage de *Titicaca*.

Auſſi-tôt que l'*Ynca* fut ſorti de cette Frontiére, il entra dans une grande Province appellée *Cana*, où il envoya des hommes exprès à ceux du Païs, pour leur dire de ſa part, Qu'ils euſſent à ſe rendre au ſervice, & à l'obéïſſance du Fils du Soleil,

&

& à quitter leurs pernicieux Sacrifices & leurs Coûtumes brutales. Mais avant que de paſſer outre, les *Canas* employérent quelque temps à s'enquérir de tout ce que l'*Ynca* leur demandoit. Ils voulurent ſavoir quelles Loix ils devoient ſuivre, & quels Dieux adorer. Eclaircis là-deſſus, ils répondirent, qu'ils conſentoient volontiers d'adorer le Soleil, d'obéïr à l'*Ynca*, & d'obſerver ſes Loix, parce qu'elles leur ſembloient meilleures que les leurs propres. Cette réſolution priſe, ils allérent au devant du Roi, & ſe reconnurent ſes Tributaires, & ſes Vaſſaux. L'*Ynca* leur laiſſa des gens, pour les tirer de leur Idolâtrie, & pour leur apprendre à cultiver la terre & la partager entr'eux. Il n'eut pas plûtôt donné ces Ordres, qu'il paſſa juſques au Païs de ceux qu'on appelle *Ayaviri*. Ces Indiens répondirent aux remontrances & aux priéres qu'on leur fit, qu'ils étoient réſolus à mourir pour la défenſe de leur liberté. Obſtinez dans cette réſolution, il n'y eut pas moyen de les ramener, ni par la douceur, ni par l'exemple des autres Indiens, qui s'étoient ſoûmis; & il en falut venir à la force ouverte. L'*Ynca* prit donc le parti de combattre ces Barbares: Ses troupes rangées en Bataille, plûtôt pour ſe défendre, que pour attaquer, le Combat ſe donna, & il y eut quelques hommes tuez & bleſſez de part & d'autre, ſans qu'on pût juger de quel côté panchoit la Victoire. Mais enfin les Ennemis ſe retirérent dans leur Ville, d'où, après s'y être fortifiez le mieux qu'ils pûrent, ils faiſoient tous les jours des ſorties contre les gens de l'*Ynca*. Cependant, pour ne pas contrevenir aux Ordres de ſes Prédéceſſeurs, il mettoit tout en uſage, pour éviter un Combat général; Il ſouffroit les inſolences & les injures de ces Barbares, comme s'il eut

été aſſiégé lui-même ; & il recommandoit toûjours à ſes Troupes de ſerrer les Ennemis de près, afin de les porter à ſe rendre ſans en venir aux mains. Mais cette bonté de l'*Ynca* ne ſervoit qu'à irriter leur courage, & à les rendre plus acharnez au Combat. Ils avoient même la hardieſſe de paſſer juſques au Quartier de l'*Ynca*, quoi qu'ils euſſent toûjours du pire dans ces rencontres.

Pour empêcher donc que leur réſiſtance ne ſervît de mauvais exemple aux autres Nations, & ne les portât à prendre les armes ; l'*Ynca* réſolut de châtier ces Mutins, & dans cette vûë il envoya quérir du renfort, plûtôt pour en faire parade, que pour aucun beſoin qu'il en eût. Cependant, il enferma ſi bien les Ennemis de toutes parts, qu'ils ne pouvoient plus ſortir pour aller chercher des vivres, dont ils commençoient à manquer. Réduits dans ce fâcheux état, ils réſolurent de s'en tirer par un coup de vigueur : ils firent une ſortie, où ils chargérent fort rudement les Troupes de l'*Ynca*, qui ſoûtinrent le choc avec beaucoup de bravoure. Il y eut dans cette occaſion quantité de tuez & de bleſſez de part & d'autre, quoi que les Barbares y euſſent du pire. Ils s'en trouvérent même ſi mal, qu'ils n'oſérent plus revenir à la charge, ni faire d'autres ſorties. Il auroit été facile aux gens de l'*Ynca* de les paſſer preſque tous au fil de l'Epée, mais ils n'en voulurent pas venir à cette extrêmité, contens de les réduire à la longue. Enfin, le ſecours que l'*Ynca* attendoit, ne fut pas plûtôt arrivé, que les Ennemis perdirent courage, & qu'ils ſe rendirent, voyant bien que la place n'étoit plus tenable. L'*Ynca* les reçût à diſcrétion, & il leur envoya faire une ſérieuſe réprimande, ſur le peu de reſpect qu'ils avoient porté au fils du Soleil. Cependant, ſans avoir égard à l'opiniâtreté qu'ils

avoient

avoient témoignée, il leur pardonna tout, & il commanda qu'on les traitât avec douceur: Il leur laiſſa des hommes pour les inſtruire, & pour choiſir les biens qui ſeroient les plus convenables au Soleil & à l'*Ynca*. Il ſe rendit enſuite à *Pucara*, où il fit bâtir une Forteresſe qu'il appella de ce nom, & qui devoit ſervir à défendte la Frontiére de ce Païs qu'il avoit conquis. Outre que cette Place étoit fortifiée par la Nature, il y mit une bonne Garniſon, pour tenir en bride les Habitans de cette Ville, qu'il avoit fallu gagner à force d'armes. Cela fait, il reprit le Chemin de *Cuzco*, où il fut reçû avec de grandes acclamations.

CHAPITRE XIX.

De la conquête de Hatun Colla, *& des plaiſans Contes que les* Collas *font de leur Généalogie.*

QUELQUES années après l'*Ynca Lloque Yupanqui* voulut retourner à la conquête & à la reduction des Indiens. Les premiers *Yncas* avoient déja ſemé le bruit que le Soleil les avoit envoyez ici bas, pour tirer les hommes de leurs Superſtitions brutales, & leur apprendre une Police bien réglée. Ils entretinrent toûjours leurs Sujets dans cette opinion, & toutes les fois qu'ils vouloient aſſujettir les Indiens à leur Empire, ils couvroient leurs ambitieux deſſeins de ce beau prétexte; *Que le Soleil le vouloit ainſi*. L'*Ynca Yupanqui* le mit de nouveau en uſage, & après avoir levé huit ou neuf mille hommes de troupes, il paſſa par la Province de *Collaſuyu*, & ſe rendit à la Forteresſe

tereſſe de *Puçara*. C'eſt-là, pour le dire en paſſant, que *Franciſco Hernandez Giron*, fut mis en déroute & qu'il perdit la Bataille qu'on appella du nom de ce Fort. L'*Ynca* n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il envoya ſes Avantcoureurs à *Paucarcolla*, & à *Hatun-Colla*, d'où le Païs de *Collaſuyu*, qui renferme pluſieurs Provinces ſous le mot de *Colla*, a tiré ſon nom. Ils dirent de ſa part à ceux du Païs, qu'ils ne fiſſent point de réſiſtance, comme les *Ayaviriens*, que le Soleil avoit châtiez par l'Epée & par la Famine, pour avoir eu la hardieſſe de prendre les armes contre ſes enfans ; & qu'il les traiteroit avec la même rigueur, s'ils venoient à tomber dans la même faute. Cette propoſition ouïe, les Principaux d'entre les *Collas* s'aſſemblérent dans *Hatun-Colla*, c'eſt à dire, *la grande Colla*, pour délibérer là-deſſus. Touchez du malheur qui étoit arrivé à ceux d'*Ayaviri* & *de Puçara*, par une punition du Ciel ; ils répondirent à l'*Ynca*, qu'ils étoient fort contens d'être ſes Sujets, d'adorer le Soleil, & d'obéir à ſes Loix. Après cette réponſe, ils allérent au devant de lui avec des acclamations ſolemnelles, & de nouveaux Chants d'allegreſſe, qu'ils compoſérent pour donner des marques de leur eſprit.

L'*Yncas* reçût les *Curacas* à bras ouverts ; il leur fit quantité de Préſens, & leur donna de ſes propres Robes ; ce qu'ils prirent pour une grande faveur. Lui & ſes Deſcendans chérirent depuis ces deux Villes, & ſur tout *Hatun-Colla*, à cauſe de la grande affection que les Habitans leur avoient témoigné. Auſſi les *Yncas* leur furent toûjours favorables, & reconnurent leurs bons ſervices, tant qu'ils vécurent, juſques à les recommander à leurs Succeſſeurs, lors qu'ils ſe voyoient ſur le point de rendre l'eſprit Ils embellirent même cette Ville de quan-

quantité de beaux Edifices, d'un Temple dédié au Soleil, & d'une Maiſon de Religieuſes, qu'ils y fondérent; Ce que les Indiens eſtimoient beaucoup.

Pour mieux entendre ce qui regarde les *Collas*, il faut ſavoir que ce ſont différens Peuples qui ſe vantent auſſi d'être deſcendus de diverſes choſes. Les uns veulent que leurs premiers Peres ſoient ſortis du grand Marécage de *Titicaca*, qu'ils adoroient entre leurs Dieux, avant que les *Yncas* les aſſujettiſſent, & à qui ils offroient des Sacrifices ſur le bord des Riviéres. Les autres, auſſi extravagans que les premiers, attribuoient leur origine à une grande Fontaine, d'où ils s'imaginoient que le premier de leurs Ayeux étoit ſorti. Il y en avoit auſſi qui aſſûroient que leurs Prédéceſſeurs étoient nez de certaines foſſes, & des fentes de quelques Rochers d'une grandeur extraordinaire. Ils croyoient que ces lieux étoient ſacrez, & ils leur préſentoient quelquefois des Sacrifices, en reconnoiſſance de ce qu'ils devoient à leurs Peres. Je ne dis rien de ceux qui ſe vantoient que le premier de leur Nation avoit tiré ſon origine d'un certain Fleuve qu'ils révéroient comme leur Pere, juſques à tenir pour Sacriléges ceux qui en tuoient les Poiſſons, parce qu'ils les prenoient pour leurs Freres. Ils faiſoient pluſieurs autres Contes de leur Généalogie, & ils avoient par ce moyen quantité de Dieux tout différens, qu'ils révéroient pour diverſes conſidérations. Il eſt vrai néanmoins que les *Collas* ne laiſſoient pas d'avoir un Dieu particulier, qu'ils adoroient tous également, & qu'ils tenoient pour le Chef de tous les autres, ſavoir un Mouton blanc, auquel ils faiſoient des Sacrifices, en reconnoiſſance de ce qu'ils avoient quantité de Troupeaux. Ils alléguoient là-deſſus que le pre-

premier Mouton qu'il y avoit eu au plus haut Monde (c'eſt ainſi qu'ils appelloient le Ciel,) les aimoit plus tendrement que les autres Indiens, parce qu'il faiſoit multiplier le Bêtail dans leur Païs, plus que dans tous les autres. En effet, les Pâturages y étoient beaucoup meilleurs, & les Troupeaux mieux nourris que dans tout le reſte du *Perou*, ce qui ſervoit à entretenir cette imagination ridicule. Auſſi en reconnoiſſance de ce bienfait, les *Collas* adoroient le Mouton, & lui offroient en Sacrifice des Agneaux & de la graiſſe. Ils avoient même une eſtime particuliére pour les Moutons blancs, parce qu'à leur dire, ils approchoient plus que les autres de la Divinité de leur premier Pere, & qu'ils lui reſſembloient beaucoup mieux.

A ces ſottiſes & à ces Contes ridicules ils joignoient une ſi grande brutalité, que dans pluſieurs Provinces des *Collas*, on y permettoit aux filles de ſe proſtituer à tous venans, avant que d'être mariées, & de faire de leur corps, tous les tours de ſoupleſſe, & toutes les débauches imaginables. On y portoit même l'infamie juſques à ce point, que les plus diſſoluës trouvoient à ſe marier plûtôt que les autres, & que l'excès du vice y paſſoit pour une très-haute vertu. Mais le Rois *Yncas* y abolirent toutes ces pernicieuſes Coûtumes, & ſur tout la pluralité des Dieux. Ils leur perſuadérent enfin, qu'il n'y avoit que le Soleil qui méritât d'être adoré à cauſe de ſon excellence, & de ſa beauté merveilleuſe; & que toutes leurs autres Divinitez lui devoient l'être & la nourriture. Quoi que les Contes qu'ils faiſoient de leur Généalogie fuſſent ridicules, les *Yncas* ne les contrediſoient point; parce que, comme ils ſe piquoient eux-mêmes d'être venus du Soleil, ils étoient bien aiſes qu'il y eût quantité de telles Fables, afin que

la

la leur paſſât pour une vérité, & que cela ſervît pour en faciliter la créance.

Après que l'*Ynca* eut mis ordre au gouvernement des principales Villes de tout ce Païs, ſoit à l'égard de la Religion, ou des revenus du Soleil & de l'*Ynca*, qu'on devoit annexer à leur Domaine, il réſolut pour cette fois de ne pouſſer pas plus loin ſes Conquêtes, & de s'en retourner à *Cuzco*. C'étoit auſſi une maxime des *Yncas*, fondée ſur la Raiſon, d'avancer peu à peu leurs Conquêtes, ſans faire aucune violence; afin que tous leurs Sujets attirez par la douceur de leur Gouvernement invitaſſent leurs Voiſins à s'y ſoûmettre. En effet, ce procédé étoit bien meilleur que s'ils euſſent envahi tout à la fois pluſieurs Contrées, parce qu'ils n'auroient pû en venir à bout, ſans ſe rendre ſuſpects d'ambition, d'avarice, & de tyrannie.

CHAPITRE XX.

Le grand Païs de Chucuytu *ſe ſoûmet paiſiblement à l'Empire de l'*Ynca, *& pluſieurs Provinces en font de même.*

L'YNCA fut reçû dans *Cuzco* avec de grands applaudiſſemens, & des témoignages d'une allegreſſe publique. Il y paſſa quelques années avec beaucoup de tranquillité, ſans penſer à autre choſe, qu'au gouvernement & au bien commun de ſes Sujets. Mais enfin il lui prit envie d'en ſortir, & de faire une revûë de ſon Royaume, tant pour contenter les Indiens qui étoient ravis de le voir, que pour prévenir la négligence de ſes Miniſtres

niſtres dans l'exercice de leurs Charges. Après que cette viſite fut achevée, il léva des gens de guerre, pour ajoûter de nouvelles Conquêtes à celles qu'il avoit fait par le paſſé. Avec ces Soldats, qui étoient au nombre de dix mille, conduits par des Capitaines expérimentez, il ſe rendit à *Hatun-Colla*, & aux Frontiéres de *Chucuytu*, qui eſt une Province fort peuplée, & qui fut donnée à l'Empereur, dans le partage que les Eſpagnols firent de ces terres. D'abord qu'il y fut arrivé, il envoya ſommer les Habitans de ſe rendre, & d'adorer le Soleil comme leur Dieu. Les Naturels de cette Province, quoi que fort puiſſans, & que leurs Ancêtres euſſent gagné quelques Villes de cette Frontiére, ne voulurent point réſiſter a l'*Ynca*; Ils offrirent auſſi-tôt de lui obéïr, & d'être ſes Vaſſaux, parce qu'il étoit Fils du Soleil, & qu'appuyez ſur ſa clémence, ils eſpéroient de joüir de ſa Protection.

L'*Ynca* les reçût avec ſa bienveillance ordinaire; & il leur fit des careſſes & des Préſens, qui plûrent fort aux Indiens. Animé par le bon ſuccès de cette entrepriſe, il envoya ſommer les autres Villes, juſques au Canal du grand Lac, ou du Marécage de *Titicaca*; & il eut tant de bonheur, qu'elles obéïrent toutes, à l'imitation de celles de *Hatun-Colla*, & de *Chucuytu*. Les Principales de ces Villes étoient *Hillavi*, *Chulli*, *Pumata*, & *Cipita*. Je me contente de le dire en général, ſans m'arrêter aux demandes ni aux réponſes que chaque Ville fit en particulier, puis qu'elles furent à peu près les mêmes que celles des autres, dont nous avons déja parlé, & qu'il ſeroit inutile de les répéter ſi ſouvent. Il y en a qui aſſûrent que l'*Ynca* fut pluſieurs années à conquérir ces Villes. Mais quoi qu'il en ſoit, cela n'eſt pas de grande importance,

portance, puis qu'ils demeurent tous d'accord qu'il les aſſujettit.

Il n'eut pas plûtôt rétabli le calme par tout, qu'il renvoya ſon Armée ; & ne retint auprès de ſa Perſonne que les Gardes qui lui étoient néceſſaires, & les gens qu'il crût les plus propres pour inſtruire ſes nouveaux Sujets. Il voulut aſſiſter lui-même à toutes ces choſes, pour en hâter le ſuccès, gagner par ſa préſence le cœur des Peuples, & ſe frayer le chemin à de nouvelles Conquêtes. Les *Curacas* & tous leurs Vaſſaux ſe crurent fort honorez de ce que l'*Inca* daigna paſſer l'Hiver chez eux ; & lui de ſon côté les traita le plus doucement qu'il lui fut poſſible. Il les combloit de careſſes, & leur donnoit tous les jours de nouvelles marques de ſa bienveillance. Auſſi les Indiens publioient-ils par tout la grandeur & la vertu de leur Roi, qu'ils diſoient être vrai Fils du Soleil. Cependant l'*Inca*, ſans ſortir du Païs des *Collas*, fit tenir dix mille hommes tout prêts pour entrer en action, d'abord que le Printemps ſeroit venu ; & il voulut que ces troupes fuſſent commandées par quatre Meſtres de Camp, ſous un Général, qui étoit un de ſes Freres, dont les Indiens ne ſavent pas le nom. Quoi qu'il en ſoit, il lui ordonna de ſuivre l'avis de ſes Capitaines dans l'expédition qu'il lui propoſoit, & il leur enjoignit à tous cinq de n'en venir jamais à la force ouverte ; mais de ramener les Indiens par la douceur & par les careſſes. Enſuite il leur commanda de marcher vers la Province appellée *Hurin Pacaça*, qui eſt à l'Oüeſt, & d'y ſoûmettre les Habitans à leur devoir. Le Général & les Capitaines s'aquittérent ſi bien de leur Commiſſion, qu'ils ſe rendirent les Maîtres de vingt lieuës de Païs, c'eſt à dire, juſques à l'endroit qui ſépare la Côte de la

Montagne, qu'on appelle vulgairement *Sierra nevada*, parce qu'elle eſt toûjours couverte de neige. Il ne leur fut pas mal-aiſé de réduire ces Indiens, qui n'avoient ni ordre ni police entr'eux; qui vivoient pêle-mêle comme des Bêtes ſauvages, & qui ſe laiſſoient gouverner par celui des leurs qui avoit le plus de force, & de cruauté. Sans donc faire mine de ſe défendre, ils ſe rendirent d'eux-mêmes, au bruit des merveilles qu'ils entendoient dire tous les jours des *Yncas* Enfans du Soleil. Le Général & ſes quatre Chefs furent près de trois années dans ce Païs, où ils perdirent plus de tèmps à faire inſtruire ces hommes brutaux, qu'à ſe les aſſujettir. Après avoir établi les Miniſtres néceſſaires pour les gouverner, & mis des troupes en garniſon pour la défenſe des Terres conquiſes, ils s'en retournérent trouver l'*Ynca*, pour lui rendre compte de ce qu'ils avoient fait. Cependant, il n'avoit pas demeuré oiſif lui-même; il s'étoit occupé à la viſite de ſon Royaume, & à l'embellir par divers moyens; Il fit cultiver les Terres qui étoient en friche, creuſer des Canaux, conſtruire des Edifices & des Maiſons publiques, des Ponts, & de grands Chemins, pour faciliter la communication d'une Province à l'autre. Le Général & les Capitaines, furent très-bien reçûs à leur arrivée: L'*Ynca* les récompenſa généreuſement de la peine qu'ils avoient priſe, & il ſe rendit enſuite à *Cuzco*, dans le deſſein de n'étendre pas davantage les bornes de ſon Empire. Auſſi avoit-il gagné plus de quarante lieuës de Païs du Nord au Sud, & plus de vingt de l'Eſt à l'Oüeſt, juſques au pied de la Montagne dont nous avons déja parlé, & qui diviſe le plat Païs.

L'*Ynca* fut reçû à *Cuzco* avec des acclamations, & des réjoüiſſances univerſelles; On ne ſauroit ex-

exprimer l'amour que les Habitans avoient pour lui, & que ſa douceur, la bonté de ſon naturel, & ſes grands Bienfaits lui attiroient. Il paſſa le reſte de ſa vie dans un grand calme, & il n'eut rien tant à cœur que de s'employer au bien commun de ſes Vaſſaux, & de leur rendre Juſtice. Il envoya par deux fois le Prince ſon héritier, appellé *Mayta Capac*, à la viſite de tout le Royaume, & il lui donna des hommes d'âge & d'expérience, pour l'aider à connoître ſes Sujets, & à les bien gouverner. Lors qu'il ſe vit proche de ſa fin, il fit venir ſes Enfans, & il leur recommanda, ſur tout au Prince ſon héritier, de travailler toûjours au bien public, & d'obſerver les Loix, que leurs Prédéceſſeurs leur avoient laiſſées, par Ordre exprès du Soleil, qui étoit leur Dieu & leur Pere. Quant aux Capitaines *Yncas*, & aux autres *Curacas*, qui étoient Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux, il les exhorta d'avoir ſoin des Pauvres, d'obéir à leur Roi, & de vivre en Paix les uns avec les autres. Il ajoûta que le Soleil ſon Pere l'appelloit, pour s'aller repoſer avec lui de toutes ſes fatigues. Après avoir tenu quelques diſcours de cette nature, il rendit l'eſprit, & il laiſſa pluſieurs enfans de l'un & de l'autre ſexe, qu'il avoit eu de ſes Maîtreſſes. Car de ſa Femme légitime, qui s'appelloit *Mama Cava*, il n'eût que le Prince *Mayta Capac*, qui lui devoit ſuccéder, & deux ou trois filles. *Lloque Yupanqui* avoit ſû ſi bien gagner les cœurs durant ſa vie, & ſes vertus avoient été ſi éminentes, qu'après ſa mort il fut généralement regreté de tous ſes Sujets. Auſſi le mirent-ils au nombre de leurs Dieux Enfans du Soleil ; & comme tel ils l'adorérent publiquement. Mais afin que le Lecteur ne ſe laſſe point de voir toûjours la même choſe répétée dans cette Hiſtoire, il ne ſera pas hors de propos d'entremêler à la Vie

des Rois *Yncas* quelques-unes de leurs Coûtumes, & de leurs belles qualitez. Il me ſemble du moins que le recit en ſera plus agréable que celui de leurs Conquêtes & de leurs Guerres, qui ont eu preſque toutes le même Sort. Commençons donc par les Sciences, dont ils avoient quelque teinture.

CHAPITRE XXI.

Des Sciences que les Yncas, *ont euës, & premiérement de l'Aſtrologie.*

LEs *Yncas* avoient fort peu de connoiſſance de l'Aſtrologie, & de la Philoſophie naturelle : privez de l'uſage de l'Ecriture, ils ne pouvoient pas être fort ſavans. L'on croit néanmoins qu'il y avoit parmi eux quelques hommes d'eſprit, ou qui paſſoient pour tels, & qu'ils appelloient *Amautas*. Ceux-ci avoient des raiſonnemens ſubtils, à la maniére des Philoſophes, & en réduiſoient la Théorie en Pratique, comme ils le témoignoient en pluſieurs rencontres par raport au gouvernement de leur Etat. Mais parce qu'ils ne ſavoient pas écrire, ils ne pûrent pas tranſmettre à la Poſtérité ces Maximes, qui périrent enfin avec ceux qui les avoient inventées. De ſorte qu'ils ignoroient preſque toutes les Sciences, ou qu'ils n'en avoient du moins qu'une legére teinture, & qu'un ſimple crayon, qui leur venoit de la lumiére naturelle. A ces premiers traits ils en ajoûtérent d'autres fort groſſiers, afin que tout le monde les aperçût ; & il ne ſera pas hors de propos de les dépeindre ici, & de faire voir quel ſentiment ils avoient de chaque choſe.

Il

Il n'y a nul doute qu'ils ne fuſſent la Philoſophie morale, & que leurs Coûtumes, leurs Loix, & leur maniére de vivre ne fuſſent les livres où ils la laiſſérent écrite, comme il ſera bien-aiſé de le voir ci-après, par tout ce que nous en dirons. La Loi naturelle, qu'ils tâchoient d'obſerver, jointe à l'uſage des bonnes mœurs, qu'ils pratiquoient dans leur République, ne pouvoit que leur ſervir beaucoup à tous ces égards.

Pour la Philoſophie naturelle, il y a grande apparence qu'ils ne la connoiſſoient point, & qu'attachez à ſuivre leur inclination dans tout ce qui regardoit la vie, ils ne ſe mettoient pas en peine de chercher les Secrets de la Nature, puis qu'il n'y avoit rien qui les y obligeât. Auſſi n'étoit-ce point par la connoiſſance de la Phyſique, ni des qualitez des Elémens, qu'ils ſavoient que la Terre étoit froide & ſéche, & le Feu chaud & ſec, mais parce qu'ils ſentoient l'un & l'autre par l'attouchement. Si l'on me dit qu'ils connoiſſoient les vertus occultes, & les propriétez de certaines Plantes, dont ils ſe ſervoient pour guérir leurs maux, comme nous le dirons ailleurs, je répondrai là-deſſus, qu'ils l'avoient plûtôt apris par l'expérience & la néceſſité, que par les voyes de la Philoſophie naturelle, & que frapez uniquement de ce qui étoit ſenſible, ils ne s'amuſoient jamais aux ſpéculations.

A l'égard de l'Aſtrologie, ils en avoient un peu plus de connoiſſance que de la Philoſophie naturelle; parce que le Soleil, la Lune & les autres Planettes frapoient leurs yeux, & réveilloient leur curioſité. Le Soleil, qui tantôt s'éloignoit d'eux, & tantôt s'en approchoit, la différence des jours, dont les uns étoient plus longs, les autres plus courts, & d'autres enfin de la même longueur

que les nuits : Les différentes Phaſes de la Lune, ſoit qu'elle fût pleine, ou en ſon croiſſant, ou même en conjonction, ce qu'ils appelloient ſa mort, parce qu'ils ne la voyoient point de trois fois vingt-quatre heures : Les divers mouvemens de *Venus*, qui leur paroiſſoit tantôt devant le Soleil, & tantôt derriére : Tout cela, dis-je, les portoit à faire des obſervations ; mais il faut avouër qu'elles n'alloient pas plus loin que leur vûë.

Ils s'étonnoient de toutes ces opérations merveilleuſes de la Nature, ſans ſe mettre en peine d'en rechercher les cauſes ; & ils ne s'imaginoient même qu'un Ciel. De ſorte qu'ils ne pouvoient pas rendre raiſon du changement de la Lune, ni des mouvemens plus ou moins vites des autres Planettes. Ils ne connoiſſoient même que les trois Aſtres, que nous venons de nommer ; ſurpris de l'éclat & de la beauté qui les environnoit, il n'y avoit que ces Objets ſeuls capables d'attirer leur admiration. Pour les Signes céleſtes, ils n'y penſérent jamais, non plus qu'à leurs influences. Ils appelloient le Soleil *Ynti*, la Lune *Cuilla*, & l'Etoile de Venus *Chaſca*, c'eſt à dire, *chevelué*, à cauſe de ſes rayons. Comme ils ne jugeoient des choſes que par les ſens, ils admiroient les Pleïades, parce que ces Etoiles leur paroiſſoient différentes des autres. Ils les nommoient toutes en général *Coyllur*, c'eſt à dire, *Etoile*, & ils n'avoient que les trois noms particuliers que nous venons de voir.

CHAPITRE XXII.

De leur maniére de compter l'Année, & comment ils connoiſſoient les Solſtices, & les Equinoxes.

QUELQUE groſſiers que fuſſent les *Yncas*, ils ne laiſſérent pas de connoître que le cours du Soleil s'achevoit dans une année. C'eſt ce qu'ils déſignérent par le nom *Huata*, c'eſt à dire, l'*An*, quoi que ce même mot, ſans altérer la prononciation ni l'accent, ſoit un Verbe qui ſignifie *attacher*. Le menu Peuple comptoit les années par les Récoltes, & tous en général connoiſſoient les Solſtices du Printemps, & de l'Hiver d'une façon extraordinaire. Il y avoit ſeize Tours à *Cuzco*, huit à l'Eſt, & autant à l'Oüeſt, qui étoient rangées quatre à quatre ; Les deux du milieu étoient plus petites que les autres, & avoient trois étages, ou environ, de hauteur ; Il y avoit juſqu'à huit, dix, & vingt pieds de diſtance d'une Tour à l'autre ; & celles des côtez étoient beaucoup plus hautes que les Guérites qu'on a dans les Ports d'*Eſpagne*, ou ſur les Frontiéres. Elles ſervoient même à cet uſage, & l'eſpace qu'il y avoit entre les petites Tours par où le Soleil paſſoit à ſon lever & à ſon coucher, étoit le Point des Solſtices.

Pour le bien vérifier, l'*Ynca* ſe plaçoit dans un lieu commode, d'où il regardoit attentivement, ſi le Soleil ſe levoit & ſe couchoit entre les deux petites Tours qui étoient à l'Eſt & à l'Oüeſt. Les plus habiles des Indiens faiſoient de même ces Obſervations, & c'eſt ainſi qu'ils fixoient leurs Solſti-

ces. *Pedro de Cieça* parle de ces Tours dans ſon Chapitre 92 & le P. *Joſeph Acoſta* en dit auſſi quelque choſe au 3. Chap. de ſon VI. Livre. Mais ils ne diſent mot ni l'un ni l'autre ſur le Point fixe des Solſtices. Les Indiens n'en avoient que ces marques groſſiéres, & ils ne les attachoient pas à certains jours des Mois, auxquels ils arrivent; parce qu'ils comptoient les Mois par les Lunes, & non par les jours, comme nous le verrons dans la ſuite. Ils faiſoient leur année de douze Lunes; mais ils n'avoient pas l'eſprit de l'ajuſter avec l'année Solaire, qui étoit plus longue d'onze jours : de ſorte que pour trouver leur compte à l'égard des Solſtices, ils étoient obligez d'avoir recours au mouvement du Soleil. C'eſt ainſi qu'ils ſéparoient une Année de l'autre, & qu'il employoient la Solaire, toutes les fois qu'ils s'agiſſoit d'enſemencer les Champs. Quelques Auteurs ont dit à la vérité qu'ils n'ignoroient pas l'art de ſupputer les deux années enſemble ; mais il y a grande apparence qu'ils ſe trompent : puis que ſi les Indiens avoient ſû faire ce calcul, ils auroient ſans doute marqué les Solſtices par les jours des Mois, auxquels ils arrivent, & ils n'auroient pas eu beſoin de conſtruire des Tours, ni de prendre tant de peine pour voir lever & coucher le Soleil. Je me ſouviens d'avoir vû ces Tours l'an 1560. & ſi on ne les a pas abattuës depuis, on pourra examiner par leur ſituation, ſi les *Yncas* obſervoient les Solſtices du haut d'une des Tours de la Maiſon du Soleil, ou de quelque autre endroit. Pour moi, je n'en ſais rien de poſitif, & cela n'importe pas beaucoup.

Ils connoiſſoient d'ailleurs les Equinoxes, & ils faiſoient en ce temps-là de grandes Solemnitéz. A l'Equinoxe de *Mars*, les Habitans de *Cuzco* moiſ-

ſon-

ſonnoient leur Mayz, & ſe réjouïſſoient entr'eux, ſur tout à *Collcampara*, qui étoit comme le Jardin du Soleil. Mais à l'Equinoxe de *Septembre*, ils célébroient une des quatre principales Fêtes qu'ils appelloient *Citua Raymi*, dont nous parlerons dans ſon lieu. Pour vérifier l'Equinoxe, ils avoient élevé des Colomnes fort riches & travaillées avec beaucoup d'art, au milieu des Places, qui étoient devant le Temple du Soleil. Leurs Prêtres s'y aſſembloient tous les jours, d'abord que le temps de l'Equinoxe s'approchoit, & ils obſervoient exactement l'ombre de ces Colomnes. Les Places où elles étoient poſées formoient un cercle; & de ſon Centre ils tiroient une ligne de l'Eſt à l'Oüeſt : Une longue expérience leur avoit apris en quel endroit ils devoient chercher leur Point, & par l'ombre que la Colomne faiſoit ſur la ligne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'aproche de l'Equinoxe. Si depuis le lever du Soleil juſques au coucher, l'ombre étoit autour de la Colomne, & qu'il n'y en eut point du tout à Midi, de quelque côté qu'on la regardât, ils prenoient ce jour-là pour l'Equinoxial. Auſſi-tôt ils paroient ces Colomnes de fleurs & d'herbes odoriférentes; puis ils y mettoient deſſus la Chaire ou le Trône du Soleil, où ils diſoient qu'il ſe venoit aſſeoir ce jour-là avec toute ſa lumiére, & qu'il s'arrêtoit à plomb ſur ces Colomnes. Auſſi l'adoroient-ils ce même jour, avec de plus grandes démonſtrations de joye & d'allegreſſe; ils lui faiſoient des Préſens magnifiques d'Or, d'Argent, de Pierreries, & d'autres choſes de Prix. On peut remarquer ici, qu'à meſure que les Rois *Yncas* gagnoient des Provinces, les *Amautas*, qui étoient leurs Philoſophes, apprenoien-par de nouvelles expériences, que plus ils approchoient de la Ligne Equinoctiale, plus les

Colomnes faiſoient moins d'ombre en plein midi. C'eſt pourquoi celles qu'on avoit dans la Ville de *Quito*, & dans ſon voiſinage, juſques à la Côte de la Mer, étoient les plus eſtimées, parce que le Soleil y donnoit à plomb, & qu'à Midi on n'y voyoit aucune ombre. Cette même raiſon les portoit à vénérer ces Colomnes plus que les autres, & à s'imaginer que le Soleil ne trouvoit point de ſiége plus agréable que celui-là, puis qu'à leur dire, il prenoit plaiſir de s'y aſſeoir perpendiculairement, au lieu qu'il ne s'arrêtoit aux autres que de côté. Voilà quelles ſont les Fables de l'Aſtrologie de ces Barbares, qui n'alloient pas plus loin que leurs yeux. Mais enfin pour leur ôter ces Objets d'Idolâtrie, le Gouverneur *Sebaſtien de Belalcaçar* fit abattre toutes les Colomnes du Païs de *Quito*, & les autres Capitaines Eſpagnols en firent de même par tout le Royaume.

CHAPITRE XXIII.

De ce qu'ils croyoient des Eclipſes du Soleil & de la Lune.

ILS comptoient par Lunes les mois de leur année, qu'ils appelloient *Quilla*, à le prendre d'une nouvelle Lune à l'autre; Et il n'y avoit point de mois qui n'eût ſon nom particulier, de même que la Lune, dont le croiſſant ſervoit à compter les demi-mois, & les quartiers formoient les ſemaines; mais ils n'avoient point de noms pour en ſpécifier les jours. A l'égard des Eclipſes du Soleil & de la Lune, ils les obſervoient avec admiration, mais ils n'en pénétroient pas la cauſe.

Quand

Quand le Soleil s'éclipſoit, ils diſoient qu'il étoit fâché contr'eux, pour quelque faute qu'ils avoient commiſe, puis que ſon aſpect en étoit tout troublé, comme le viſage d'un homme qui eſt en colére ; & là-deſſus, ils pronoſtiquoient, à la maniére des Aſtrologues, qu'il leur arriveroit bien-tôt quelque grand malheur. Ils faiſoient la même prédiction dans l'Eclipſe de la Lune ; Ils la croyoient malade, quand elle paroiſſoit noire ; & ils comptoient qu'elle mourroit infailliblement, ſi elle achevoit de s'obſcurcir ; qu'alors elle tomberoit du Ciel ; qu'ils périroient tous, & que la fin du monde arriveroit. Ils en avoient une telle frayeur, qu'auſſi-tôt qu'elle commençoit à s'éclipſer, ils faiſoient un bruit terrible, avec des Trompettes, des Cornets, des Atabales, & des Tambours. Ils attachoient outre cela des Chiens, & ils leur donnoient de grands coups, pour les faire aboyer ; dans l'eſpérance que la Lune, qu'ils croyoient avoir de l'affection pour ces animaux, à cauſe de quelque ſervice ſignalé, qu'elle en avoit reçû autrefois, auroit pitié de leurs cris, & qu'elle s'éveilleroit de l'aſſoupiſſement que ſa maladie lui cauſoit.

Mais quelque extravagant que fut ce Conte, il n'aprochoit pas de ce qu'ils s'imaginoient à l'égard des taches noires qui paroiſſoient ſur la Lune. Du moins la premiére Fable avoit je ne ſai quelle conformité avec celle des anciens Gentils, qui feignoient que *Diane* aimoit les Chiens & la chaſſe ; au lieu que celle-ci étoit tout à fait brutale, & contre le ſens commun. Ils diſoient donc que le Renard devenu amoureux de la Lune, à cauſe de ſa grande beauté, s'aviſa un jour de monter au Ciel pour s'accoupler avec elle ; & qu'il l'embraſſa ſi étoitement, qu'à force de la ſerrer & de la baiſer,

ſer, il lut fit les taches qu'on y remarque. C'eſt une Fable ſi ſotte & ſi ridicule, qu'après celle-là, je ne croi point qu'on en doive chercher d'autres, pour faire voir l'impertinence & la folie de ces Barbares. D'ailleurs, pendant que la Lune étoit ainſi malade, ils excitoient les Enfans & les jeunes garçons à l'invoquer, les larmes aux yeux, à faire de grands cris, à l'appeller *Mama Quilla*, c'eſt à dire, *mere Lune*, & à la prier de ne ſe point laiſſer mourir, de peur que ſa mort ne fût cauſe de leur perte univerſelle. Les hommes & les femmes répondoient confuſément à ces cris, & faiſoient un bruit ſi étrange, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en imaginer un pareil.

Selon que l'Eclipſe étoit grande ou petite, ils jugeoient de l'état de ſa maladie. Quand elle reprenoit peu à peu ſa lumiére, ils diſoient qu'elle commençoit à ſe bien porter; que le *Pachacamac*, qui ſoûtenoit l'Univers, l'avoit guérie, & qu'il lui commandoit expreſſément de ne pas mourir, de peur que tout le monde ne périt. Mais lors qu'elle revenoit à ſon éclat ordinaire, ils ſe réjouïſſoient tous de ſa guériſon; & ils la remercioient très-humblement de ce qu'elle n'étoit point tombée; comme je l'ai vû pratiquer moi-même pluſieurs fois. Ils appelloient le jour *Puncha*, la nuit *Tuta*, & le matin *Pacari*, outre qu'ils avoient des noms particuliers, pour déſigner les autres parties du jour & de la nuit, comme le lever de l'Aurore, la minuit, & l'heure de midi

Ils rendoient beaucoup d'honneur à l'Arc-en-Ciel, tant pour la beauté de ſes couleurs, que parce qu'elles venoient du Soleil; ce qui fut cauſe que les Rois *Yncas* le prirent pour leur deviſe. Ils s'imaginoient que les taches noires, qu'on remarque dans cet aſſemblage d'Etoiles, que les Aſtrologues

logues appellent vulgairement *la voye de lait*, repréſentoient la figure d'une Brebis, qui alaitoit un Agneau. Ils vouloient même quelquefois me les montrer, & ils me diſoient ; Ne voyez-vous pas la tête de la Brebis, voyez-vous bien l'Agneau, & le corps de tous les deux ? Mais quelque peine qu'ils priſſent pour me les faire voir, je ne découvrois jamais que des taches noires.

Ils imprimoient toutes ces figures dans leur imagination, & ils ne tiroient des Pronoſtics que du Soleil, de la Lune, & des Cometes. Ils croyoient que les derniéres préſageoient la mort des Rois, & la deſtruction des Royaumes, & des Provinces, comme nous le verrons ailleurs. Cependant, leurs Pronoſtics ordinaires, étoient fondez ſur les Songes, & les Sacrifices, plûtôt que ſur les Etoiles, & les impreſſions de l'air. Mais les Prédictions qu'ils tiroient des Songes étoient ſi effroyables que pour ne pas ſcandaliſer les ames foibles, je ſuis contraint de les paſſer ſous ſilence. Quant à la Planette de *Venus*, parce qu'ils la voyoient, tantôt le matin, & tantôt le ſoir, ils diſoient que le Soleil, en qualité de Roi des Etoiles, ordonnoit que celle-ci, comme la plus belle de toutes, ſe tint toûjours auprès de lui : & qu'elle marchât devant ou derriére, ſelon qu'il le jugeoit à propos.

Lors qu'ils voyoient que le Soleil ſe couchoit, & qu'il ſembloit ſe précipiter dans la Mer, qui dans toute l'étenduë du *Perou* ſe trouve du côté de l'Oüeſt, ils diſoient qu'il y entroit au pied de la lettre ; que la violence de ſa chaleur y deſſeichoit la plus grande partie des eaux, & qu'il plongeoit ſous la terre, qu'ils croyoient être ſur l'eau, pour ſortir le lendemain par les portes de l'Orient ; ce qu'ils ne diſoient que du coucher du Soleil, ſans parler de celui de la Lune, ni des autres Etoiles.

les. On peut inférer de toutes ces choſes que les *Yncas*, qui les croyoient bonnement, n'étoient pas fort habiles en Aſtrologie. Paſſons à la Médecine, & voyons de quelle maniére ils la pratiquoient.

CHAPITRE XXIV.

De la connoiſſance qu'ils avoient de la Médecine, & de la Méthode qu'ils obſervoient dans la guériſon de leurs Maladies.

ILs croyoient que les Purgations étoient utiles & néceſſaires, de même que la Saignée, qu'ils faiſoient aux bras, aux cuiſſes, & ailleurs, ſans ſavoir à quelles maladies elle ſervoit, ni quelle étoit la diſpoſition des veines. Ils ſe contentoient d'ouvrir la veine plus proche de l'endroit où étoit le mal, ſans y chercher d'autre fineſſe, & s'ils avoient de grandes douleurs de tête, ils ſe faiſoient ſaigner entre les deux ſourcils. Leur Lancette n'étoit que la pointe d'un caillou, qu'ils attachoient à un petit bâton fendu en deux, & dont la piquure cauſoit moins de douleur que n'en font les Lancettes ordinaires. A l'égard des Médecines, ils s'en ſervoient au hazard, ſans connoître les humeurs par l'urine, qu'ils n'examinoient jamais, ni ſavoir ce que c'étoit que le Phlegme, la Colére, & la Mélancolie.

Ils ſe purgeoient quand ils ſe ſentoient chargez d'humeurs, quoi qu'ils fuſſent alors plus ſains, que malades, & ils ne prenoient pour tout remède que d'une certaine Racine blanche, à peu près ſemblable à des Navets. La doze étoit d'environ deux onces,

onces, & après l'avoir réduite en poudre, ils l'avaloient dans de l'eau, ou dans un certain bruvage, qui leur étoit commun. D'abord qu'ils avoient pris cette Médecine, ils s'expoſoient au Soleil, afin qu'elle opérât mieux ; En effet, une heure après, ils ſe ſentoient ſi ébranlez par tout le corps, qu'ils ne ſe pouvoient ſoûtenir. Ils avoient de grands maux de cœur, la tête leur tournoit, & ils n'avoient ni nerf ni veine aux bras & aux cuiſſes, ni aucune jointure, où il ne leur ſemblât ſentir des fourmis, qui les faiſoient friſſonner. D'ailleurs, ce reméde fait aller par le bas & par le haut, & il affoiblit ceux qui en prennent, juſques à un Point, qu'on diroit à tout moment, qu'ils vont rendre l'ame. Ils perdent tout apétit durant l'opération, & ils jettent les Vers & toutes les mauvaiſes humeurs qu'ils ont dans le corps. Mais enfin après que la Médecine a bien opéré, ils ſe ſentent ſi affamez, qu'ils ne demandent qu'à manger, comme je l'éprouvai moi-même à deux diverſes fois que l'on me fit prendre de cette Racine, pour me guérir d'un mal d'eſtomac. Ces Purgations & ces ſaignées ſe faiſoient par l'ordonnance du plus expérimenté d'entr'eux, & ſur tout de certaines Vieilles, comme ſont parmi nous les Sages-femmes. Ils ſuivoient auſſi l'avis de leurs Herboriſtes, qui connoiſſoient la vertu des Plantes, & qui l'enſeignoient aux autres. Ceux-ci paſſoient pour de fort habiles Médecins, & ils ne s'employoient qu'à la guériſon des Rois & des perſonnes de leur Sang, ou bien des *Curacas*, & de leurs Parens. Pour les gens du commun, ils ſe guériſſoient les uns les autres par l'uſage des remédes, dont ils avoient apris les vertus de pere en fils. S'il arrivoit que les enfans qui étoient à la mammelle, euſſent quelque maladie, ils

ils leur faiſoient boire de l'urine, ou bien ils les en lavoient le matin, & on les envelopoit enſuite dans leurs langes. Outre cela, lors qu'on coupoit le nombril à un Enfant nouveau né, on lui en laiſſoit un bout de la longueur du doigt, & après qu'il étoit tombé, on le gardoit avec beaucoup de ſoin, pour le lui donner à ſuccer, s'il devenoit malade. Afin même de mieux découvrir l'état où il ſe trouvoit, ils lui faiſoient tirer la langue; & ſi elle étoit blanche, ils prenoient cela pour une marque d'indiſpoſition, & alors il lui donnoient le boyau à ſuccer qui devoit être le ſien propre, parce que celui d'un autre ne lui pouvoit ſervir de rien, à ce qu'ils diſoient. On me demandera peut-être, s'il y avoit en tout cela des vertus ſpécifiques, & des propriétez ſecretes de la Nature; mais il me ſeroit impoſſible de le déterminer, outre que je ne m'en ſuis jamais informé de perſonne. Ils ne ſavoient d'ailleurs, ni l'art de tâter le poulx, ni de juger des urines; & toute la connoiſſance qu'ils avoient de la fiévre n'étoit fondée que ſur l'exceſſive chaleur du corps. Ils ſe purgeoient, & ſe faiſoient ſaigner, avant que de tomber malades; Car lors qu'ils l'étoient, ils obſervoient ſimplement un bon régime de vivre, & laiſſoient faire le reſte à la Nature, ſans recourir aux remédes. Ils n'avoient aucun uſage des Clyſtéres ni des Onguens; & ils n'appliquoient que rarement des Emplâtres, qu'ils faiſoient toûjours de choſes fort communes. En un mot, peu s'en falloit que le menu Peuple, & les pauvres gens qui étoient parmi eux, ne ſe traitaſſent en Bêtes. J'ajoûterai pour concluſion, qu'ils appelloient le froid ou le friſſon de la fiévre tierce ou quarte *Chuechu*, c'eſt à dire, *trembler*, & le chaud *Ruppa*, qui ſignifie *ſe brûler*, & qu'ils appréhendoient beaucoup cette maladie,

lâdie, à cauſe de l'extrêmité du froid & de la chaleur qui l'accompagnoit.

CHAPITRE XXV.

De la connoiſſance qu'ils avoient des Plantes médecinales.

ILs connoiſſoient la vertu ſecrette de la Gomme d'un certain Arbre qu'ils appellent *Mulli*, & les Eſpagnols *Molle*, dont l'effet eſt merveilleux, & preſque ſurnaturel pour la guériſon des playes. L'herbe *Chillea* chauffée ſur un réchaut, eſt admirable pour guérir les douleurs froides des jointures, & même les Chevaux qui ont les pieds gâtez ou les nerfs foulez. Ils ſe ſervent auſſi d'une certaine Racine, comme celle du Chien-dent, mais qui eſt un peu plus groſſe, pour fortifier les dents, & les gencives. Voici de quelle maniére ils en uſent; ils l'approchent du feu, puis quand elle eſt bien chaude, & preſque rôtie, ils la coupent avec les dents, & la mettent entre les gencives, où ils la laiſſent juſqu'à ce qu'elle ſoit refroidie. D'ailleurs, ils ſe l'appliquent avant que de ſe mettre au lit, & le lendemain matin ils ont les gencives blanches comme de la chair qu'on auroit échaudée. Cette Racine eſt un cauſtique ſi violent, qu'ils en ſouffrent des douleurs extrêmes, & qu'ils ſont deux ou trois jours ſans pouvoir mâcher, ni prendre que des choſes liquides. Mais enfin cette chair brûlée vient à tomber, & il s'en découvre au deſſous une autre fort belle & vermeille. C'eſt ainſi qu'ils ſe renouvellent de temps en temps les gencives. J'eus la curioſité de l'éprouver un jour moi-

même, ſans en avoir beſoin ; mais j'y renonçai bien vîte d'abord que je ſentis que cette Racine me brûloit.

La Plante que nous appellons du *Tabac*, & que les Indiens nomment *Sayri*, leur ſervoit à divers uſages ; ils en prenoient par le nez pour ſe décharger le cerveau, & on peut dire qu'elle eſt très-bonne pour cela. L'expérience a fait connoître aux Eſpagnols, qu'elle avoit pluſieurs autres vertus, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils l'ont nommée, *l'Herbe ſainte* Il y a une autre Plante que les Indiens appellent *Mateellu*, & dont les propriétez ſont preſque miraculeuſes, pour la guériſon du mal des yeux. Elle croît ſur le bord des ruiſſeaux ; elle n'a qu'un pied de hauteur, ni qu'une ſeule feüille, qui eſt toute ronde ; & l'on ne ſauroit mieux la comparer qu'à celle que les Eſpagnols nomment vulgairement *Oreja de Abad*, ou *Oreille d'Abbé*, qui naît en Hiver ſur les toits des maiſons. Les Indiens la mangent cruë, & le goût en eſt fort bon. D'ailleurs, on en fait une eſpéce d'Emplâtre, & voici comment : On la mâche d'abord, & un peu avant que de ſe mettre au lit, on l'applique ſans autre cérémonie ſur les yeux malades, qu'on ſerre d'un bandeau, pour empêcher l'Herbe de tomber ; quelque taye, ou quelque mal qu'on y puiſſe avoir, l'effet de ce reméde eſt ſi merveilleux, qu'il les diſſipe dans une nuit ; & qu'il appaiſe la douleur, pour ſi violente qu'elle ſoit.

J'en ai fait moi-même l'expérience ſur l'œil d'un jeune homme, qui l'avoit preſque hors de la tête, avec une grande inflammation, & une carnoſité, qui tomboit preſque ſur la jouë, & qui empêchoit qu'on ne diſcernât le blanc de l'œil d'avec la prunelle. Dès la premiére nuit que j'y mis de cette Herbe ;

Herbe, l'œil reprit auſſi-tôt ſon aſſiette naturelle & après la ſeconde il fut entiérement guéri. Je trouvai enſuite ce même jeune homme en Eſpagne, & il m'aſſura qu'il ne voyoit pas ſi clair de l'autre œil que de celui dont il avoit été ſi malade. Un Eſpagnol, qui m'aprit à connoître cette Plante, me jura en même temps qu'il avoit été ſur le point de perdre la vûë, & qu'il l'avoit recouvrée en deux nuits, par la vertu de cette Herbe. Auſſi quelque part qu'il la vît, il la baiſoit mille fois; il la mettoit ſur les yeux & ſur la tête, & il ne ceſſoit de rendre graces à Dieu, de ce qu'il lui avoit procuré un ſi bon reméde. A cette Plante j'en pourrois ajoûter pluſieurs autres, dont les Indiens mes Parens ſe ſervoient dans leurs maladies, ſi les noms ne m'étoient échapez de la mémoire.

Quoi qu'il en ſoit, on peut voir par-là que les Indiens *Yncas* du *Perou* ſe ſervoient ordinairement de ſimples, pour ſe guérir de leurs maux, & non pas de médecines compoſées. Mais s'ils négligeoient d'aprendre les moyens de ſe conſerver la ſanté, qui eſt la choſe du monde la plus importante; on ne doit pas être ſurpris qu'ils ne fuſſent ni Aſtrologues, ni Philoſophes, ni Théologiens. Cependant, les Eſpagnols munis du ſecours de la Philoſophie & de quelques avis des Indiens, ont trouvé les propriétez de pluſieurs choſes, qui ſont fort utiles dans la Médecine, & en particulier du Mayz, que les Indiens appellent *Cara*. L'expérience & le raiſonnement leur ont fait voir, que le Mayz avoit beaucoup de ſuc, qu'il étoit fort nourriſſant, & qu'il étoit propre à guérir les maux des reins, les douleurs de la veſſie, la gravelle, & les rétentions d'urine. Ils remarquérent ſans doute qu'il n'y avoit preſque point d'Indiens qui fuſſent tourmentez de ces maux, auxquels ils ſont ſujets

eux-mêmes, & que cela venoit de leur Boiſſon, qui eſt faite de Mayz. D'ailleurs, les Indiens font de ce Mayz une eſpéce d'emplâtre, qui leur ſert à guérir quantité d'autres maladies.

CHAPITRE XXVI.

De ce qu'ils ſavoient de Géométrie, de Géographie, d'Arithmétique & de Muſique.

ILS entendoient un peu de Géométrie, parce qu'ils en avoient beſoin pour meſurer leurs terres, & en faire le partage entr'eux. Mais ils ne la poſſédoient que groſſiérement, ce n'étoit point par la hauteur des degrez, ni par une ſupputation ſpéculative qu'ils l'exerçoient, mais par le moyen des niveaux, des nœuds, & des petits cailloux, dont ils ſe ſervoient pour compter. Quoi qu'il en ſoit, je n'en dirai pas davantage, de peur de n'être pas entendu.

Quant à la Géographie, ils en avoient aſſez de connoiſſance, pour tirer des Plans de leurs Villes & faire des modelles de leurs Provinces, ſans ſe mettre en peine d'en deſſiner aucune de celles qui n'étoient pas de leur Juriſdiction. J'ai vû moi-même le modelle de la Ville de *Cuzco*, avec une partie de ſa Frontiére, & les quatre Chemins principaux; tout cet Ouvrage étoit compoſé de terre, de cailloux, & de petits bâtons; les Places, les Carrefours, les Ruës, & même les trois Ruiſſeaux qui paſſent par cette Ville, y étoient repréſentez avec une exactitude admirable. On y voyoit encore le Païſage des environs, les Montagnes, les Colines, les Plaines, les Riviéres, & les Ruiſſeaux;

ſeaux ; & tout cela ſi au naturel, que le meilleur Coſmographe du monde n'y auroit pas mieux réüſſi. Ils avoient fait ce modelle, pour le montrer à un Viſiteur, nommé *Damian de Vaudera*, muni de Lettres expédiées en Chancellerie, qui portoient Commiſſion de s'enquérir du nombre des Villes & des Habitans qu'il y avoit dans la Province de *Cuzco*; D'autres Viſiteurs devoient faire la même choſe, par tout le reſte du Royaume. Ce Deſſein, ou pour mieux dire ce Plan de *Cuzco*, avoit été fait à *Muyna*, que les Eſpagnols nomment *Mohima*, qui eſt à cinq lieuës de cette Ville, du côté du Sud; & j'eus le bonheur de me trouver dans cette Viſite, qui ſe fit de la plûpart des Villes, & des Indiens, qui étoient du Gouvernement de *Garcilaſſo de la Vega*, mon cher Seigneur.

Pour ce qui eſt de l'Arithmétique, l'on ne ſauroit douter qu'ils n'y excellaſſent, & que les preuves qu'ils en donnoient ne fuſſent viſibles, & merveilleuſes. Ils ſe ſervoient, comme je l'ai déja dit, de pluſieurs nœuds, qu'il y avoit à des ficelles de diverſes couleurs, & par ce moyen ils rendoient compte de tout ce qu'il y avoit d'Impôts & de Contributions dans le Royaume de l'*Inca*. Avec ces nœuds ils ſommoient, déduiſoient, & multiplioient leurs Comptes, ou pour leur charge, ou pour leur décharge; Et afin de ſavoir au juſte ce que chaque Ville devoit fournir, ils en faiſoient la diviſion avec des cailloux, & des grains de Mayz, ſans ſe tromper jamais dans leur calcul. Il leur étoit d'autant plus facile d'en venir à bout, que pour ce qui regardoit la Paix ou la Guerre, les Vaſſaux, les Tributs, les Troupeaux, les Loix, les Cérémonies, & toutes les autres choſes dont ils devoient répondre; ils avoient des Maîtres des Comptes établis exprès, qui ne s'étudioient qu'à

cela. D'ailleurs, ils mettoient à part le Compte de chaque choſe, & ils en formoient des fils, ou des Echeveaux, qui leur tenoient lieu de Cahiers ſéparez. Ainſi quoi que leur grand Tréſorier eut deux ou trois Charges à la fois, il ne laiſſoit pas de s'en aquitter, par le bon ordre qu'il y obſervoit, & le ſoin qu'il prenoit de mettre à part le Compte de chaque choſe. Nous en traiterons plus au long dans la ſuite, lors qu'il s'agira de leur maniére de compter par fils & par nœuds.

Ils n'étoient pas trop bien verſez dans la Muſique, dont ils ſavoient pourtant quelques accords. Les Indiens *Collas* avoient de certains Inſtrumens, compoſez de quatre ou cinq tuyaux de roſeau attachez enſemble, dont chacun étoit d'un ton plus haut que l'autre, en forme de tuyau d'Orgue. Quand on joüoit de cet Inſtrument, il en réſultoit une harmonie de quatre tons différens, qui ſont *le Deſſus*, *la Taille*, *la Haute-contre*, & *la Baſſe* : Un autre lui répondoit en accord de quinte, & en toute ſorte de tons, qu'ils hauſſoient ou baiſſoient plus ou moins, ſans aucune diſſonance. Mais ils ne connoiſſoient point la diminution des tons, & ils n'en avoient que d'entiers, & d'une ſeule meſure. On aprenoit aux grands Seigneurs, à jouër des Inſtrumens, pour être de la Muſique du Roi : & tout groſſier qu'étoit leur chant, il n'étoit pas commun chez eux, & ils avoient aſſez de peine à l'apprendre. Leurs Flutes étoient de quatre ou cinq tons, comme celles de nos Bergers, mais ils ne ſavoient pas l'art de les accorder enſemble, pour en faire un concert. Ils joüoient ſur ces Flutes des Airs, dont les paroles étoient rimées, & qu'ils compoſoient par galanterie ſur les chagrins ou les faveurs qu'ils recevoient de leurs Maîtreſſes.

Chaque

Chaque Chanſon avoit ſon Air particulier, & ils n'en pouvoient pas dire deux différentes ſur le même ton ; parce qu'un Amant, qui vouloit donner une Sérénade à ſa Maîtreſſe, marquoit l'état de ſa paſſion ſur ſon Flageollet ; & que par la diverſité du ton, guai, ou triſte, il faiſoit ſavoir à ſon Amante la triſteſſe ou la joye de ſon cœur, ſelon le bon ou le mauvais traitement qu'il en avoit reçû. Au contraire, s'il avoit joüé deux différentes Chanſons ſur le même Air, l'une auroit confondu l'autre, & empêché le Galand de ſe faire entendre, ce qui étoit ſa principale intention. Je raporterai là-deſſus une plaiſante Avanture qui eſt arrivée à un Eſpagnol. Il rencontra la nuit une Indienne, qu'il connoiſſoit, dans une des Ruës de *Cuzco*, & comme il étoit fort tard, il voulut la mener à ſon logis : mais l'Indienne le pria de l'excuſer, en ces termes : „ N'entendez-vous pas, lui dit-elle, cette „ Flute, dont mon Serviteur joüe ſur la prochaine „ Colline, il m'appelle avec tant de paſſion & de „ tendreſſe, qu'il faut de toute néceſſité que j'y „ aille : Laiſſez-moi donc, je vous en prie, car „ la violence de mon amour m'entraîne de ce „ côté-la, & veut abſolument que je ſois ſa Fem- „ me, & lui mon Mari.

Ils ne joüoient point ſur la Flute les Vers qu'ils compoſoient ſur leurs Guerres, & ſur leurs Faits d'armes, parce qu'ils ne s'y adreſſoient point à leurs Maîtreſſes ; mais ils les réſervoient pour leurs principales Fêtes, leurs Victoires, & leurs Triomphes. Quand je partis du *Perou*, ce qui fut en l'année 1560., je laiſſai à *Cuzco* cinq Indiens, qui étoient ſi habiles à jouër de toute ſorte de Flutes, qu'il n'y avoit point de tablature ſur l'Orgue, à laquelle ils ne s'accordaſſent à l'ouverture du Livre. Ces joüeurs d'Inſtrumens appartenoient à *Jean*

Rodriguez de Villa Lobos, qui demeuroit à *Cuzco*; & l'on aſſure qu'aujourd'hui, c'eſt-à-dire, en l'année 1602. il y a quantité d'Indiens qui excellent dans la Muſique, & à joüer de ces mêmes Inſtrumens. Autrefois, ils n'y étoient pas ſi habiles; & lors que j'étois dans le Païs, ils ne chantoient preſque point, ſoit qu'ils n'euſſent pas la voix bonne, ou qu'ils manquaſſent d'exercice; mais on y trouvoit quantité de Mêtifs, qui l'avoient excellente.

CHAPITRE XXVII.

De la Poëſie des Yncas Amautas, *qui ſont leurs Philoſophes, & des* Haravec, *ou de leurs Poëtes.*

LES *Amautas*, ou ſi vous voulez, leurs Philoſophes, étoient fort verſez à compoſer des Comédies, & des Tragédies, qu'ils repréſentoient devant leurs Rois & les Seigneurs de la Cour aux jours des Fêtes ſolemnelles. Ceux qui en joüoient les Perſonnages n'étoient pas des gens du commun, mais des Gentilshommes & des fils de *Curacas*, qui étoient eux-mêmes de la partie avec des Meſtres de Camp. Dans les Tragédies ils tâchoient de faire voir au naturel la grandeur & la magnificence, les Actions militaires, & les Triomphes de leurs Rois, ou des autres hommes Illuſtres. Quant aux Comédies, elles traitoient du Ménage des Champs; du Commerce du Monde, & de telles autres choſes domeſtiques & familiéres, qui regardoient les événemens de la vie humaine.

maine. D'abord que la Comédie étoit achevée, les Acteurs s'alloient aſſeoir à leurs Places chacun ſelon ſa qualité : Du reſte, les Intermédes n'en étoient ni ſales, ni rampans ; puis qu'on n'y traitoit que de choſes graves, honnêtes, & ſententieuſes. D'ailleurs, ceux qui s'étoient le mieux aquittez de leur partie, & qui avoient prononcé leurs Vers de meilleure grace, étoient régalez de Joyaux, & d'autres Préſens qui valoient beaucoup.

Pour leurs Vers, ils en faiſoient de courts & de longs, où ils obſervoient la meſure des ſyllabes, & l'Amour en étoit le ſujet ordinaire. Ils écrivoient auſſi en Vers les Actions mémorables de leurs Rois, des autres *Yncas* fameux, & de leurs Principaux *Curacas*; & ils les enſeignoient par tradition à leurs Deſcendans, afin de conſerver la mémoire des Vertus de leurs Ancêtres, & de les porter à ſuivre leur Exemple. Ces Vers étoient ſi courts, qu'on pouvoit les retenir ſans peine ; & ils reſſembloient pour l'ordinaire à cette ſorte de Poëſie que l'on appelle en Eſpagnol *Redondilla*, qui eſt une eſpéce de Balade ou de Rondeau. Il me ſouvient, au reſte, d'une Chanſon amoureuſe, où il n'y a que quatre Vers, & il ne ſera pas mal à propos de la donner ici, pour faire voir avec quel art ils abregeoient leurs penſées, quelque groſſiéres qu'elles fuſſent. On doit remarquer auſſi que leurs Vers amoureux étoient courts, afin qu'on les pût jouër plus aiſément ſur la Flute. Je pourrois même repréſenter à cette occaſion leurs Points & leurs Notes en forme de tablature d'Orgue, ſi je ne croyois qu'il y auroit en cela plus de vaine curioſité que de profit réel.

Voici les vers de la Chanſon dont il eſt queſtion.

Caylla Llapi Punnunqui Chaupituta Samuſac.	C'eſt à dire,	*Au Chant* *Tu dormiras.* *A la minuit* *Je viendrai.*

Il faut remarquer ici que l'expreſſion ſeroit plus propre d'avoir dit *viendrai*, ſans le pronom, *Je*, & de faire trois ſyllabes du verbe; puis que c'eſt la coûtume des Indiens de ne point nommer la perſonne, mais de la comprendre dans le Verbe pour obſerver la meſure du vers. Les *Yncas*, qui étoient Poëtes, qu'on appelloit *Haravec*, c'eſt à dire, *Inventeurs*, en compoſoient de pluſieurs autres ſortes. Dans les Mémoires du R.P. *Blas Valera* j'en ai trouvé de quatre Syllabes, qu'il appelle ſpondaïques, pour les diſtinguer de ceux qui n'en ont que trois. Je les raporterai dans la ſuite avec la traduction Latine de ce bon Pere; & l'on verra que les Poëtes *Yncas*, y ont voulu philoſopher ſur les Météores, comme ſont le Tonnerre, l'Eclair, la Foudre, la Grêle, la Neige, & la Pluye. Il y a grande apparence qu'ils les ont compoſez à l'occaſion d'une Fable qui ſe débite chez les Indiens, & dont voici la ſubſtance. Ils diſent que le Souverain Créateur de toutes choſes, a mis dans le Ciel la fille d'un Roi, qui tient à la main une Cruche pleine d'eau, pour la répandre ici bas toutes les fois que la terre en a beſoin. Ils ajoûtent, que ſon frere caſſe cette Cruche en certain temps, & que les Tonnerres, les Foudres, & les Eclairs ſe forment de ce bruit. Ils veulent que tous ces effets terribles viennent d'un homme, parce que les hommes ſont d'un naturel

plus

plus farouche que les femmes ; & au contraire, ils attribuent à une femme, la Grêle, la Pluye, & la Neige, parce qu'elle eſt d'une complexion plus délicate, & plus tendre que le mâle. Cette Fable préſuppoſée, ils ſoûtiennent qu'un de leurs *Yncas*, qui étoit grand Poëte, & grand Aſtrologue, compoſa ces Vers pour loüer les excellentes vertus de cette Dame, qui les avoit reçûës de Dieu pour en faire part aux créatures de ce monde. Le P. *Blas Valera* dit qu'il avoit trouvé cette Fable & ces Vers parmi les Nœuds & les Comptes de certaines Annales fort anciennes, qui étoient déſignées par des fils de diverſes couleurs ; Qu'au reſte, il avoit appris la tradition ou le ſecret de l'un & de l'autre des perſonnes mêmes qui avoient la charge de ces Nœuds, & de tenir compte des années hiſtoriques ; & qu'étonné de voir que la connoiſſance de leurs *Amautas* s'étendoit ſi loin, il avoit écrit & retenu ces Vers pour les donner au Public. Pour moi, je ne doute point que cette Fable ne fût introduite parmi eux, & je me ſouviens même de l'avoir entenduë reciter pluſieurs fois, avec d'autres Contes de cette nature que mes parens ne faiſoient. Mais mon bas âge ne me permettoit pas alors de leur en demander la ſignification, ni de conſidérer les choſes de ſi près. D'ailleurs, comme tout le monde n'entend pas l'Indien ni le Latin, j'ai traduit ces Vers en Eſpagnol, avec cette précaution que j'ai eu plûtôt égard au véritable ſens de ma Langue maternelle que de la Latine. Il faut même avoüer de bonne foi que je ne poſſéde pas trop bien la derniére, & que je n'en ai aquis une legére connoiſſance qu'au milieu du bruit des armes & des chevaux, lors que la Guerre étoit la plus allumée dans mon Païs. Le R. P. *Blas Valera* dans ſa traduction Latine a imité les quatre ſyllabes de cha-

chaque Vers Indien ; & en cela je reconnois qu'il a mieux réüſſi que moi, parce qu'il eſt impoſſible d'obſerver cette exactitude en Eſpagnol, ſi l'on veut donner la ſignification entiére des paroles Indiennes. *Nuſta* eſt un mot particuliérement affecté aux filles du Sang Royal ; mais pour dire une fille du commun, il ſe ſervent du nom *Tazque*, & ils appellent *China* une ſervante ordinaire. Quant au verbe *Yllapantac*, il ſignifie trois choſes, *tonner*, *éclairer*, & *foudroyer*. Le P. *Valera* l'a compris en deux Vers ; parce que le précédent qui eſt *Cununnunun* ſignifie *fracaſſer* : mais il n'a pas voulu traduire ainſi, pour mieux expliquer les trois ſignifications du verbe *Yllapantac*. *Unuy* ſignifie eau. *Para* pleuvoir, *Chechi* grêler, *Riti* neiger, & *Pachacamac*, celui qui eſt à l'Univers ce que l'ame eſt au corps. *Viracocha* eſt le nom d'un de leurs nouveaux Dieux, dont nous verrons ci-après toute l'Hiſtoire. Enfin, *Chura* ſignifie mettre, & *Cama* donner l'ame, la vie, l'être, & la ſubſiſtance. Les Vers ſuivans fourniront des preuves de tout ceci : nous les mettons en trois Langues, ſans ſortir de la ſignification du Langage Indien, & ſans nous arrêter à la tranſpoſition des paroles.

Cunac Nuſta,	PulchraNympha	*Belle fille,*
Torallayquin	Frater tuus	*Ton frere pluvieux*
Puyunuy quita	Urnam tuam	*Rompt maintenant*
Paquir Cayau	Nunc infringit:	*Ta petite cruche;*
Hina mantara	Cujus ictus	*Et c'eſt pour cela*
Cununnunun	Tonat, fulget,	*Qu'il tonne, qu'il éclaire,*
Yllapantac	Fulminatque:	*Et que la foudre tombe.*
Canri Nuſta	Sed tu Nympha	*Toi fille Royale*

Unuy

Unuy quita	TuamLimpham	*Nous donneras par la pluye*
Para munqui	Fundens pluis:	*Tes belles eaux.*
May nimpiri	Interdumque	*Quelquefois auſſi*
Chici munqui	Grandinem,ſeu	*Tu fais grêler ſur nous,*
Riti munqui	Nivem mittis;	*Et neiger de même.*
Pacha rurac	Mundi factor	*Celui qui a fait le monde,*
Pachacamac	Pachacamac	*Le Dieu qui l'anime,*
Viracocha	Viracocha	*Le grand Viracocha*
Cayhinapac	Ad hoc munus	*T'a donné l'ame,*
Churaſunqui	Te ſuffecit	*Pour faire cette charge*
Camaſunqui	Ac præfecit.	*Où il t'a établie.*

Voilà quels étoient ces Vers, que j'ai bien voulu mettre ici pour enrichir mon Hiſtoire. Car l'on peut aſſûrer ſans flâterie, que tous les Ecrits du R. P. *Blas Valera*, étoient comme autant de Perles, & de Pierres précieuſes ; & ſi mon Païs n'a tiré aucun avantage de ſes lumiéres, on peut dire qu'il en étoit indigne. L'on m'a raporté qu'aujourd'hui les Mêtifs s'adonnent fort à compoſer en Indien de cette ſorte de Vers, & de pluſieurs autres ; & qu'ils prennent leur ſujet des choſes divines & humaines ; Dieu veüille que cet exercice tourne à ſa gloire & au Salut des ames.

L'on peut inférer de ce que nous avons dit, que les *Incas* du *Perou* n'étoient pas fort verſez dans les Sciences, & qu'ils auroient pû tranſmettre à leur Poſtérité la connoiſſance qu'ils en avoient, comme ont fait les premiers Philoſophes & les Aſtrologues, s'ils avoient eu l'uſage des Lettres.

La

La Philoſophie Morale fut celle de toutes les Sciences à laquelle ils s'attachérent le plus ; ſoit dans la Théorie, ou dans la Pratique. Leur étude ne ſe bornoit pas à ſavoir de quelle maniére les Sujets ſe devoient traiter les uns les autres ſuivant la Loi naturelle, mais auſſi comment ils devoient obéir au Roi, le ſervir, & l'adorer ; Ils apprenoient en même temps quel étoit le devoir des Supérieurs, à l'égard des Inférieurs, du Roi envers ſes Sujets en général, & en particulier, de quelle maniére il devoit gouverner les *Curacas*, & reconnoître leurs bons ſervices. La Pratique des *Incas* ſuivoit de ſi près leur Théorie en tout ceci, qu'à la fin ils portérent cette Science au plus haut degré de perfection, où elle puiſſe jamais atteindre. Il n'en étoit pas de même dans les autres Sciences, parce qu'elles ſont plus relevées que la Morale, qui ſe fait ſentir & toucher, pour ainſi dire, à la main. Les ſpéculations abſtraites n'étoient pas de leur reſſort, ils ne ſuivoient que la vie & la Loi naturelle, & leur inclination les engageoit plûtôt à ne faire point le mal, qu'à connoître le bien. Cela n'empêche pas qu'ils ne fuſſent dignes de l'Eloge que *Pedro de Cieça de Leon* leur donne au 33. Chapitre de ſon Livre, où il parle des *Yncas*, & de leur Gouvernement en ces termes : *Il faut avoüer*, dit-il, *qu'ils ont fait de ſi grandes choſes, & établi entre leurs Sujets une ſi bonne Police, qu'il ſe trouvera peu de gens qui ſe puiſſent vanter à juſte tître d'avoir eu de l'avantage ſur eux de ce côté-là, &c.*

Le R. P. *Joſeph Acoſta* fait à peu près le même jugement d'eux & des *Mexicains* dans le 1. Chap. de ſon VI. Livre, & cet endroit mérite bien que nous l'inſérions ici. *Après avoir traité*, dit-il, *de ce qui regarde la Religion des* Indiens, *j'ai réſolu de parler dans ce Livre de leur Gouvernement, de*

leur

leur Police, & de leurs Coûtumes ; & je me propoſe en cela deux vûës différentes : L'une eſt pour détruire la fauſſe opinion de ceux qui traitent ces Peuples de brutaux, & qui pouſſent juſqu'à dire, qu'ils ont ſi peu d'eſprit & d'intelligence, qu'à peine méritent-ils le nom d'hommes. Cependant, l'erreur où ils ſont à cet égard, eſt cauſe qu'ils leur font quantité de groſſes injures, que bien loin d'avoir quelque ſorte de conſidération pour eux, il ne s'en faut guéres qu'ils ne s'en ſervent, comme des bêtes. Je ne puis m'empêcher de dire, que cet abus n'eſt pas moins funeſte qu'il eſt général ; j'en appelle au témoignage de ces perſonnes un peu zelées & diſcrettes, qui ont demeuré aſſez long-temps parmi ces Nations, pour connoître la portée de leur génie, & qui ont remarqué le mépris qu'en font ces orgueilleux, qui s'imaginent de ſavoir beaucoup, & qui néanmoins ſont pour l'ordinaire les plus ignorans, quelque bonne opinion qu'ils ayent de leur habileté. Mais pour détruire les fondemens de cet orgueil, on n'a qu'à examiner la maniére de vivre des Naturels de ce Païs : & l'on verra que s'ils avoient pluſieurs Coûtumes ridicules & qui tenoient de la barbarie, ils en avoient auſſi d'autres excellentes & dignes d'être admirées. Cela même eſt une preuve, qu'ils ſont naturellement capables de bonnes inſtructions, & qu'en certaines choſes ils ont de l'avantage ſur nous. Que ſi l'on m'objecte qu'il y avoit parmi eux un mêlange groſſier de ſuperſtitions & de fautes remarquables, je répondrai là-deſſus, qu'on ne doit pas s'en étonner, puis que les Légiſlateurs, & les Philoſophes les plus rafinez de l'Antiquité, ſans en excepter ni Licurgue, *ni* Platon, *ſont quelquefois tombez dans l'erreur. D'un autre côté, l'on trouve divers défauts eſſenciels, & des Loix même ridicules dans les plus ſages Républiques du Monde, com-*

comme étoient celles de Rome, *& d'*Athenes. *Si l'on faiſoit même un parallele de l'état des* Yncas, *& des Peuples du* Mexique, *avec les* Grecs *ou les* Romains, *je m'aſſure qu'on donneroit l'avantage aux premiers en matiére de Gouvernement Politique. Mais parce que nous ſommes entrez dans les* Indes *la force à la main, nous ne daignons pas examiner ces Peuples, ni leur donner audience, & nous les traitons comme des Bêtes qui ſont deſtinées à nôtre uſage. Cependant les perſonnes d'eſprit & de bon goût, qui ſavent pénétrer dans le ſecret de ces Peuples, & dans leur ancienne façon de vivre, en jugent tout autrement, & ne peuvent aſſez admirer le bon ordre qu'il y avoit entr'eux*, &c.

L'autorité du R. P. *Joſeph Acoſta*, dont je viens de me ſervir, eſt ſi recevable, qu'elle doit ſuffire, ce me ſemble, pour confirmer tout ce que nous avons dit juſques ici, & que nous dirons dans la ſuite des *Yncas*, de leurs Loix & de leur Gouvernement. Au reſte, ce ne fut pas une des moindres marques de leur eſprit, d'avoir ſû inventer quantité de Fables ſuccintes, & de les avoir miſes en Vers & en Proſe, ſoit qu'ils y vouluſſent comprendre pluſieurs belles morales, ou y conſerver quelque tradition de leur Idolâtrie, ou des beaux faits de leurs Rois, & de leurs autres Hommes illuſtres. Ainſi la plûpart des Eſpagnols n'appellent pas ces Chanſons des Fables, mais des Hiſtoires, parce qu'elles renferment quelque vérité; Au contraire, il y en a d'autres qui les prennent pour des Contes faits à plaiſir, parce qu'ils n'en ſavent pas l'Allégorie. Je ne deſavouë point avec tout cela, qu'il n'y ait quantité de ces Fables, qui ſont tout à fait abſurdes, & deshonnêtes; nous en avons déja raporté quelques-unes, mais nous en expliquerons d'autres dans la ſuite, qui paroîtront

roîtront ſans doute meilleures, & plus vrai-ſemblables.

CHAPITRE XXVIII.

Du peu d'Outils que les Artiſans Indiens avoient.

APRE'S avoir déclaré quelles étoient les connoiſſances des Philoſophes & des Poëtes de cet ancien Paganiſme, il ſera bon de tourner la vûë ſur le peu d'adreſſe que les Artiſans avoient dans leurs métiers ordinaires. Nous verrons par là que les Indiens ne pouvoient être que miſérables, & qu'ils manquoient des choſes qui ſont tout à fait néceſſaires à l'uſage de la vie. Pour commencer donc par les gens de Forge, quoi qu'il y en eut un grand nombre, & qu'ils ne ceſſaſſent de travailler, ils n'avoient pas l'eſprit de mettre en œuvre le Fer, non plus que les autres Métaux Ils avoient même pluſieurs Mines de Fer, qu'ils appelloient *Quillay*, mais ils ne le ſavoient pas tirer, puis qu'au lieu d'en avoir des outils pour leur travail ordinaire, ils en faiſoient de certaines pierres fort dures, jaunâtres, vertes, qu'ils poliſſoient à force de les froter enſemble, & qu'ils eſtimoient beaucoup à cauſe de leur rareté. Ils ne ſavoient pas non plus faire des Marteaux, ni les emmancher, & ils ſe ſervoient à leur place de certains outils faits d'un alliage de cuivre & de léton Ces outils ſont tout quarrez! les uns rempliſſent toute la main autant qu'elle peut empoigner, & ils s'en ſervent pour la batterie la plus forte, les autres ſont d'une groſſeur moyenne; les autres petits

tits, & les autres enfin un peu longs, & ceux-ci ſont les plus propres pour travailler ſur les choſes qu'ils veulent rendre concaves. Ils les tiennent à la main, comme ſi c'étoient des pierres, & en frappent à force de bras les matiéres qu'ils mettent en œuvre. Ils ne ſavoient faire ni Limes ni Burins, ni même des Soufflets, propres à la Forge. Auſſi quand ils vouloient fondre quelque métail, ils n'en venoient à bout que par le moyen de leur ſouffle, qu'ils pouſſoient à travers certains tuyaux de cuivre, longs de demi-aûne, les uns plus, les autres moins, ſelon que la fonte étoit grande ou petite. Ces tuyaux ſe rétreciſſoient vers l'une des extrêmitez, où il n'y avoit qu'un petit trou, afin que le ſouffle en ſortît avec plus de violence. Quand ils avoient quelque fonte à faire, ils étoient pluſieurs enſemble dix ou douze jours de ſuite, & ils ſe tenoient autour du feu, qu'ils ſouffloient à pleine bouche avec leurs tuyaux, comme ils font encore aujourd'hui, ſans qu'on ait pû leur faire changer cette coûtume. Ils n'avoient aucun uſage de pincettes, ni de tenailles, pour retirer le Métail du feu. Ils employoient à cela un bâton ou une verge de cuivre, & par ce moyen ils le jettoient ſur un monceau de terre humectée, où ils le remuoient de tous côtez, juſqu'à ce qu'il devint froid & maniable. Quoi que leur maniére de travailler fut ſi groſſiére, ils ne laiſſoient pas de faire des Ouvrages merveilleux, comme nous le verrons ci-après, ſur tout quand il s'agiſſoit de creuſer profondement quelque choſe. D'ailleurs, inſtruits par l'expérience & par la raiſon, que la fumée des Métaux préjudicioit à la ſanté, ils faiſoient toûjours leurs fontes grandes ou petites à découvert, c'eſt à dire, dans les Places publiques, & jamais dans les maiſons. Les Charpentiers de ce Païs-là étoient en-

encore moins fournis d'outils que les Forgerons; puis qu'au lieu de ce nombre infini d'inſtrumens dont les Artiſans de l'Europe ſont munis, ceux du *Perou* n'avoient que la Hache & la Doloire, qui étoïent de cuivre. Ils ne connoiſſoient ni la Scie, ni le Ciſeau, ni les autres outils de Charpenterie, & par conſéquent ils ne ſavoient faire ni Coffres ni Portes; mais après avoir coupé le bois, ils le blanchiſſoient à force de le ratiſſer, pour l'employer aux bâtimens. Les forgeurs, qui ne travailloient d'ordinaire qu'en cuivre, & en fonte, leur fourniſſoient des Haches & des Doloires. Ils ne ſe ſervoient point de cloux, ni d'aucuns ferremens pour faire tenir la Charpenterie, mais ils la lioient avec de certaines attaches faites de Jonc, qui eſt du même uſage à peu près que l'Oſier en *Eſpagne*. Quant aux Maſſons, ils n'avoient pour tous outils à tailler les pierres, que certains Cailloux noirs, appellez *Hihuana*, avec leſquels ils les briſoient, plûtôt qu'ils ne les tailloient. S'il étoit queſtion de hauſſer les pierres, ou de les baiſſer, ils n'avoient pour cela ni Gruë ni autre machine, & ils le faiſoient à force de bras. Malgré toutes ces incommoditez ils élevoient de ſi beaux Edifices, qu'il ſeroit impoſſible de le croire, ſi les Relations des Eſpagnols, & les mazures qui en reſtent, ne le témoignoient encore aujourd'hui. Au lieu de Ciſeaux & d'Aiguilles, ils avoient de certaines Epines fort longues, qui croiſſent dans le Païs; de ſorte que l'ouvrage qu'ils en faiſoient pouvoit plûtôt s'appeller ravauderie que coûture. Ces mêmes Epines leur ſervoient à faire des Peignes pour s'agencer les cheveux. Quant à leurs Miroirs, les Dames du Sang Royal en avoient d'argent poli, & les femmes du commun n'en avoient que de léton ou de cuivre, parce que l'uſage de l'argent

leur étoit défendu, pour les raiſons que nous verrons dans la ſuite. Les hommes prenoient pour une infamie de ſe regarder dans un Miroir, ſous prétexte que cela n'appartenoit qu'aux femmes. C'eſt ainſi qu'ils manquoient de la plûpart des choſes néceſſaires à la vie humaine, & qu'ils en ſuppléoient d'autres à leur défaut. Mais quoi qu'ils ne ſoient guére inventifs d'eux-mêmes, cela n'empêche pas qu'ils ne ſachent très-bien imiter tout ce qu'ils voyent, & qu'ils n'ayent ſi bien apris la Méchanique des Eſpagnols, qu'ils les ſurpaſſent en certaines choſes. Il faut avouër qu'ils ne ſeroient pas moins capables des Sciences que des Métiers ſi l'on prenoit la peine de les en inſtruire. Le génie qu'ils ont fait paroître dans les Comédies, qu'ils ont repréſentées en divers lieux, en fournit une bonne preuve. Il eſt même arrivé ſouvent que pluſieurs bons Religieux de différens Ordres, ſur tout les Peres Jeſuites, pour les rendre affectionnez au myſtére de nôtre Rédemption, & s'accommoder à leur portée, leur en ont fait repréſenter quelques Piéces ſur le Théatre. Ils avoient apris ſans doute que du temps des Rois *Yncas*, ce Peuple joüoit des Comédies, & qu'il étoit doüé d'un eſprit ſouple, & d'une mémoire propre à retenir tout ce qu'on leur montreroit. Cela fit qu'un Pere Jeſuite compoſa une Piéce à la loüange de la glorieuſe Vierge *Marie*, qu'il écrivit en Langue qu'ils appellent *Aymara*, & qui eſt différente du Langage de ceux du *Perou*. Le ſujet en étoit tiré de ces paroles du 3. Chap. de la Geneſe, *Je mettrai de l'inimitié entre vous & la femme, &c. Elle-même vous écraſera la tête.* Cette Piéce fut repréſentée par de jeunes Indiens, dans une Ville appellée *Sulli*. D'ailleurs, on avoit recité un Dialogue de la Foi à *Potoſy*, où il ſe trouva plus de douze mille perſonnes.

ſonnes. Il s'en recita un autre à *Cuzco* ſur l'Enfant Jeſus, en préſence de tous les principaux de la Ville, & un troiſiéme encore à *Ciudad de los Reyes*, ou à *la Ville des Rois*, en préſence de tous les Officiers de la Chancellerie, & d'un grand nombre de Nobleſſe & de gens du Païs. Le très-ſaint Sacrement de l'Autel étoit le ſujet de ce Dialogue, compoſé en Eſpagnol, & dans la Langue générale du *Perou*. De jeunes garçons Indiens, qui en furent les Acteurs, joüérent chacun leur perſonnage, avec tant de grace, de bienſéance & de modeſtie, que tout le monde en fût ravi d'admiration. Ils chantérent auſſi certains Hymnes avec tant de mélodie, que pluſieurs Eſpagnols, charmez de voir la grace, & la douceur de ces petits Indiens en répandirent des larmes de joye. Dès-lors on commença d'avoir meilleure opinion de ces Peuples, qu'on avoit toûjours crû groſſiers, & incapables de toute civilité. Quand on leur a donné par écrit le Rôle qu'ils doivent joüer, ils vont trouver les Eſpagnols, ſoit Prêtres, ou Séculiers, & ils les prient de leur lire quatre ou cinq fois chaque Vers, pour les apprendre par cœur; Et afin qu'ils ne leur échapent de la mémoire qu'ils ont fort bonne, ils répétent pluſieurs fois chaque parole, qu'ils marquent d'un petit caillou, ou d'un grain d'une certaine ſemence, qui eſt de diverſes couleurs, qu'ils appellent *Chuy*. Par le moyen de ces marques ils retiennent les mots qu'on leur a dit, & ils apprennent ainſi leur Rôle avec beaucoup de facilité & en peu de temps. Les Eſpagnols leur aident très-volontiers, & quelque graves qu'ils ſoient, ils ne dédaignent jamais d'inſtruire ces petits garçons; Au contraire, ils les careſſent, & ſont bien aiſes de lire leurs Vers. L'induſtrie de ces Enfans nous confirme de nouveau que ſi les Indiens

le, & de *François Hernandez Giron*, qu'à peine un feu étoit amorti, qu'il s'en allumoit un autre encore pire, & plus difficile à éteindre. Durant ces tumultes, ce bon Chanoine ravi du merveilleux progrès que ſes diſciples faiſoient dans la Grammaire, & de l'heureuſe diſpoſition qu'ils avoient pour les autres Sciences, ſe plaignoit ſouvent de ce qu'il n'y avoit perſonne qui ſe donnât la peine de les inſtruire. Confus & affligé de voir perdre de ſi bons eſprits, il leur diſoit quelquefois, „ ô mes „ enfans, que je ſouhaiterois qu'il y eut une dou- „ zaine de vous dans les Ecoles de *Salamanque!* Mais quelque ſoin que prit ce Chanoine, il lui fut impoſſible de perfectionner ſes Ecoliers dans la Langue Latine, parce qu'il ne pût ſupporter long-temps le travail de quatre leçons, qu'il leur faiſoit par jour. Les Indiens doivent bien donc rendre graces à Dieu de ce qu'il leur a envoyé les Jeſuites, qui d'un ſi grand Païs en ont fait un Seminaire de toutes ſortes de Sciences, & de bonnes inſtructions. Cela ſuffira pour le préſent ſur cette matiére; il eſt temps que je revienne à la ſucceſſion des Rois *Yncas* & au recit de leurs Conquêtes.

Fin du ſecond Liver.

HISTOIRE DES YNCAS ROIS DU PEROU.

LIVRE TROISIEME

Où il eſt traité de la Vie & des Actions du quatriéme Roi Mayta Capac ; *du premier Pont du* Perou, *qui fut fait de Clayes d'Oſier, & de l'étonnement qu'il cauſa. De la Vie & des Conquêtes du cinquiéme Roi, appellé* Capac Yupanqui, *& d'un autre Pont de Jonc & de Paille, qu'il fit faire ſur le grand Canal ; Avec une deſcription de la Maiſon du Soleil, de ſon Temple, & de ſes grandes Richeſſes.*

CHA-

CHAPITRE PREMIER

Ceux de Tiahuanacu *ſe rendent à* Mayta Capac *quatriéme* Ynca, *& des Bâtimens qu'il trouva dans le Païs.*

L'YNCA *Mayta Capac* (dont le nom n'a pas beſoin d'explication, puis que *Mayta* ne ſignifie rien du tout dans la Langue générale du Païs, & que nous avons déja montré ce que veut dire *Capac*) cet *Ynca* ayant fait la Pompe funébre de ſon Pere, & pris poſſeſſion ſolemnelle de ſon Royaume, réſolut de l'aller viſiter par tout, en qualité de Prince Souverain & Roi abſolu. Car quoi que du vivant de ſon Pere, il en eût fait la viſite par deux fois, cependant étant comme en tutelle durant ſa minorité, il ne pouvoit ni connoître des affaires de ſon Etat, ni même y pourvoir & donner des graces, qu'en préſence & du conſentement de ceux de ſon Conſeil, qui par le devoir de leur Charge étoient obligez d'ordonner ſur les Requêtes que faiſoient ſes Sujets, de prononcer les Edits, & de pourvoir aux graces que le Prince devoit faire, deſquelles néanmoins, ſelon les Loix du Royaume, il ne pouvoit diſpoſer, bien qu'il fût Succeſſeur, & légitime héritier de la Couronne, qu'en cas qu'il fût en âge de gouverner. Après donc qu'il eut été déclaré Majeur, il alla faire une Viſite générale dans ſes Provinces, ſachant, comme nous l'avons déja dit, que c'étoit la choſe du monde, dont les Vaſſaux s'eſtimoient le plus redevables à leur Prin-

ce, & qu'ils tenoient à ſinguliére faveur. Ce fut donc en partie pour cela, & en partie auſſi pour montrer ſa généroſité, ſa magnificence, & ſon affection envers ce Peuple, qu'il entreprit de faire cette Viſite, dans laquelle il fit de grandes largeſſes aux *Curacas*, & à tout le reſte de ſes Sujets.

Après qu'il l'eût achevée, il tourna ſes penſées & ſes deſſeins au principal but qu'avoient les Rois *Yncas*, qui étoit d'attirer à leur Religion ces Peuples barbares; couvrant par ce moyen d'un ſpécieux prétexte l'ambition qu'ils avoient d'étendre bien loin les bornes de leur Empire. Mais quelles que fuſſent ſes vûës en cela, il leva douze mille hommes. Puis dès que le Printemps fut venu, & qu'il eût fait les proviſions néceſſaires à ſon Armée, dont il donna la conduite à quatre Meſtres de Camp, ſans y comprendre les Officiers, & les autres Capitaines, il ſe mit en Campagne, & alla juſques au Canal du grand Marécage de *Titicaca*; parce que toute la Province de *Collao* étant un Païs plat, la Conquête lui en paroiſſoit plus facile que celle de toute autre Contrée, outre que les Habitans étoient d'un naturel ſouple, & docile.

Lors qu'il fut près du Canal, il fit faire de grands Radeaux pour le paſſage de ſon Armée; enſuite, il envoya ſommer tous ceux des premiéres Villes, y obſervant les formalitez accoûtumées, qu'il n'eſt pas beſoin de répéter tant de fois. Les Indiens obéirent d'abord à ceux qui vinrent de ſa part, portez à cela par les merveilles qu'ils avoient ouï dire des *Yncas*. La Ville la plus conſidérable de celles qui ſe rangérent à ſon Empire, eſt *Tiahuanacu*, dont je dirai ici quelque choſe, & particuliérement de ſes grands & incroyables Bâtimens. Le plus admirable Chef-d'œuvre de tout ce Païs eſt un Côteau, ou ſi vous voulez, un Tertre fait de

de main d'homme, qui eſt ſi haut qu'il n'eſt pas poſſible de le croire. Les Indiens, qui ſemblent avoir voulu imiter la Nature, dans la ſtructure de ce Mont, y avoient mis pour fondemens de grandes maſſes de pierre, fort bien cimentées, pour empêcher que ces prodigieuſes terraſſes entaſſées les unes ſur les autres ne s'éboulaſſent; mais on ignore dans quel deſſein ils avoient fait ce merveilleux Bâtiment. D'un autre côté, aſſez loin de là, on voyoit deux grands Géans taillez en pierre. Ils avoient des habits qui leur traînoient juſques à terre, & un bonnet à la tête, le tout uſé par le temps, & qui ſentoit ſon antiquité. On remarquoit encore là une Muraille fort longue, & dont les pierres étoient ſi grandes, qu'on ne pouvoit comprendre, comment des hommes avoient eu aſſez de forces pour les y tranſporter, car il eſt certain que dans cette étenduë de terre il n'y avoit que bien loin de là ni Carriéres ni Rochers, d'où l'on pût avoir tiré toute cette maſſe énorme de pierres. L'on y voyoit auſſi en d'autres endroits quantité de Bâtimens extraordinaires, entre leſquels étoient remarquables de grandes Portes dreſſées en divers lieux, & dont la plûpart étoient dans leur entier, qui n'avoient aux quatre coins qu'une ſeule pierre dans leur ſtructure; & ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'eſt qu'elles étoient preſque toutes poſées ſur des pierres d'une grandeur incroyable; car il y en avoit de trente pieds de long, de quinze de large, & de ſix de front. Toutes ces pierres avec les Portes étoient d'une ſeule piéce, mais il n'eſt pas poſſible de s'imaginer avec quels outils elles pouvoient avoir été taillées. D'ailleurs, il falloit néceſſairement qu'elles fuſſent incomparablement plus grandes, avant que d'être miſes en œuvre.

Ceux

Ceux du Païs disent, que tous ces Bâtimens & d'autres semblables, dont il n'y a rien par écrit, furent faits avant le Régne des *Yncas*, lesquels, à l'imitation de ceux-ci, firent bâtir la Forteresse de *Cuzco*, dont nous parlerons dans la suite. Ils tiennent au reste par la tradition qu'ils en ont euë de pere en fils, que toutes ces merveilles se firent en une nuit, sans savoir qui en fut l'Architecte. Quoi qu'il en soit, si l'on considére ces Bâtimens avec quelque attention, on trouvera qu'ils sont demeurez imparfaits, & que ce ne sont que des commencemens de ce que les Fondateurs avoient intention de faire. Tout ce que je viens de dire est tiré de *Pedro de Cieça de Leon*, qui a remarqué ces particularitez au Chap. 105. de la Description qu'il a faite du *Perou*, & de ses Provinces, où il parle assez au long de ces Edifices, & de plusieurs autres, que nous ne touchons que succintement. Mais j'y ajoûterai une Relation que m'a envoyé un de mes Compagnons d'Ecole nommé *Diego d'Alcobaça*, que je puis appeller plus proprement mon frere, puis que nous sommes nez tous deux dans une même maison, & que son Pere m'a élevé. Il me souvient que dans un endroit des Mémoires que j'ai eus de lui, touchant mon Païs, où il parle de ces admirables Bâtimens de *Tiahuanacu*, il dit ces paroles. *Parmi plusieurs antiquitez dignes d'admiration, qu'on voit dans une Province du Païs de* Collao *appellée* Tiahuanacu, *il y en a une qui est bien digne, ce me semble, d'être conservée dans la mémoire des hommes. Elle est près du Lac que les Espagnols appellent* Chucuytu, *& dont le nom propre est*, Chuquivitu. *On y voit des Edifices fort grands, & entr'autres une Court de quinze brasses en quarré, & de deux étages de hauteur. A l'un des côtez de cette Place il y a une Sale*

Sale de quarante-cinq pieds de long, & de vingt-deux de large, couverte de chaume, comme ſont les appartemens de la maiſon du Soleil, que vous avez vû à Cuzco. *La Place, ou la Baſſe-cour, dont je viens de parler, les murailles, la Salle, le plancher, le toit, & les portes, ſont tous d'une ſeule piéce, (ce qui eſt un Chef-d'œuvre merveilleux) qu'on a pris & taillé dans un grand Rocher. Les murailles de la Baſſe-court ont trois quarts d'aûne d'épaiſſeur, & bien que le toit de la Salle ſoit de pierre, il ſemble néanmoins être de chaume. Ce que les Indiens ont fait exprès, afin de le faire mieux reſſembler à leurs autres logemens, qu'ils ont accoûtumé de couvrir de paille. Le Marécage ou le Lac joint un des bords de la muraille, & ceux du Païs croyent que ces bâtimens ſont dédiez au Créateur de l'Univers. Il y a là tout contre quantité d'autres pierres miſes en œuvre, qui repréſentent diverſes figures d'hommes & de femmes, faites ſi au naturel, qu'on les croiroit en vie. Les unes tiennent des Vaſes en main, comme ſi elles vouloient boire, les autres ſont aſſiſes, les autres debout, & les autres ſemblent vouloir paſſer un Ruiſſeau, qui coule à travers ce Bâtiment. Outre cela on y voit des Statuës qui repréſentent des femmes, & des enfans qu'elles ont à leur ſein, ou à leur côté, ou qui les tiennent par le pan de la robe, ſans y en comprendre pluſieurs autres de toute façon. Les Indiens d'aujourd'hui tiennent que ceux de ce temps-là furent transformez en ces Statuës pour les péchez énormes qu'ils avoient commis, & particuliérement pour avoir lapidé un homme qui paſſoit par cette Province.* Voilà ce qu'en dit *Diego d'Alcobaça*, qui a été Vicaire & Prédicateur dans pluſieurs Provinces de ce Royaume. Car ſes Supérieurs l'envoyoient en divers endroits du Païs, à cauſe qu'étant Métif natif de *Cuzco*, il ſavoit mieux

mieux cette Langue que les autres, & faiſoit par conſéquent plus de fruit.

CHAPITRE II.

De la Réduction de Hatunpacaſſa, *& de la Conquête de* Cacyaviri.

POUR revenir à l'*Ynca Mayta Capac*, il conquit la Province de *Hatunpacaſſa*, qui eſt tout ce Païs qu'on trouve à main gauche du côté du grand Canal, de la même maniére que nous avons dit qu'il gagna la plûpart des Provinces. Mais il m'eſt impoſſible de dire, à cauſe de la diverſité d'opinions des Indiens, ſi ce fut tout à coup, ou en pluſieurs jours qu'il fit cette Conquête. Cependant, la plûpart croyent que les *Yncas* ſe rendoient Maîtres peu à peu de ces Contrées, & qu'en même temps ils prenoient le ſoin de cultiver & d'inſtruire les Habitans. D'autres croyent pourtant, qu'ils ne faiſoient cela qu'au commencement, quand ils n'avoient point encore la puiſſance en main, & que lors qu'ils ſe virent aſſez de forces, ils ſe mirent à conquérir tout ce qu'ils pûrent gagner de Païs. Mais de quelque façon qu'on le prenne, bien loin d'en dire ici mon avis, je n'en parlerai pas, pour ne point ennuyer le Lecteur, en répétant trop ſouvent les mêmes choſes. Je me contenterai de parler ici des Païs conquis par chacun de ces Rois, dont les Voyages furent différens, auſſi bien que leurs Conquêtes. Il faut donc ſavoir que l'*Ynca Mayta Capac*, continuant celle qu'il avoit commencé de faire, arriva près d'un lieu appellé *Cacyaviri*, où il y avoit quantité de maiſons champêtres,

pêtres, éloignées les unes des autres, ſans aucun ordre, niſans app arence de Ville, & tenuës par de petits Seigneurs, qui ſe faiſoient obéir aux autres. Ceux-ci n'eurent pas plûtôt avis que l'*Ynca* alloit à eux pour les conquérir, qu'ils s'aſſemblérent entr'eux ſur une Montagne qui eſt en cette Frontiére, haute d'un bon quart de lieuë, & arrondie en forme de Pilon. Comme tout ce Païs eſt une raſe campagne, excepté cette Montagne, les Indiens la tenoient pour une choſe ſacrée à cauſe de ſa beauté, & même l'adoroient & y faiſoient des Sacrifices. Ils s'y retirérent donc comme dans un azyle, afin que cette Montagne, qu'ils tenoient pour une Divinité, leur fût favorable, & les delivrât de leurs ennemis. Dès qu'ils furent au haut, ils réſolurent d'y faire un Fort, & pour le bâtir promptement on dit que les hommes donnérent la pierre, & que les femmes s'obligérent à fournir tout ce qu'il faudroit de gazons. Ils s'y retranchérent donc avec leurs femmes & leurs enfans, qui étoient en fort grand nombre, & y mirent le plus de proviſions & de vivres qu'ils pûrent amaſſer.

L'*Ynca* leur envoya des gens exprès pour leur faire les Sommations ordinaires, & leur dire de ſa part, qu'il n'étoit point venu là pour leur ôter leurs biens ni leurs vies, mais pour leur faire part des graces & des faveurs que le Soleil vouloit qu'il fit à tous les Peuples des Indes; Et qu'ainſi ils ne devoient point être ſi imprudens que de mépriſer ſes enfans, ni d'uſer de réſiſtance contr'eux qui étoient invincibles; puis que le Soleil leur Pere ne manquoit jamais de les ſecourir dans tous leurs Combats, & dans toutes leurs Conquêtes; qu'au reſte il falloit qu'ils l'adoraſſent & le tinſſent pour leur Dieu. L'*Ynca* fit faire ces Sommations pluſieurs fois à ces Indiens: mais ils répondirent, ſans en être tou-

touchez, „ Que leur maniére de vivre leur ſem-
„ bloit ſi bonne, qu'ils n'en vouloient point rece-
„ voir d'autre ; Qu'ils avoient déja leurs Dieux
„ tout aquis, & particuliérement cette haute Mon-
„ tagne où ils s'étoient fortifiez, dont le ſecours ne
„ leur manqueroit jamais au beſoin ; & conclurent,
„ Que les *Yncas* pouvoient aller inſtruire d'autres
„ gens s'ils le trouvoient à propos, mais que pour
„ eux ils ne vouloient point du tout changer de
„ Loi, ni de Vie.

Quoique l'*Ynca* les vit ainſi obſtinez, il n'en voulut pourtant point venir à une Bataille : il aima mieux eſſayer de les avoir ou par careſſes, ou par famine, en cas qu'il ne les pût réduire autrement. Il diviſa pour cet effet ſon Armée en quatre, pour les aſſiéger de tous les côtez de la Montagne. Eux cependant perſiſtérent pluſieurs jours dans leur opiniâtreté, & ſe préparérent à réſiſter aux gens de l'*Ynca*, s'ils les venoient attaquer dans leur Fort. Enfin, voyant qu'ils ne faiſoient point mine de les combattre, ils imputérent cette conduite à crainte, & à lâcheté, & en devinrent plus téméraires de jour en jour ; juſques-là même qu'ils firent pluſieurs Sorties ſur leurs ennemis. Mais ceux-ci, qui ne vouloient point paſſer l'ordre qu'ils avoient du Roi, ne faiſoient ſeulement que ſe défendre, de ſorte qu'il en demeuroit toûjours quelques-uns ſur la Place, principalement du côté des *Collas*, qui par brutalité plûtôt que par un effet de courage ſe précipitoient dans le gros de leurs Ennemis, & y laiſſoient la vie. On dit que dès-lors il courut un bruit parmi les Indiens de *Collao*, & que ces Peuples le répandirent depuis par tout le Royaume, qu'en un certain jour, auquel ces Indiens ainſi aſſiégez firent une Sortie contre les gens de l'*Ynca*, les traits & les pierres qu'ils tirérent ſur

leurs

eurs Ennemis se tournérent contr'eux-mêmes, & qu'ainsi plusieurs *Collas* y furent tuez de leurs propres armes. Ce qui fut sans doute une Fable bien plaisante, que nous expliquerons dans le Chapitre suivant, parce que ce fut une des choses qu'ils révérérent le plus. Cependant le Massacre sanglant qui se fit ce jour-là des assiégez, fut cause qu'ils se rendirent, & particuliérement les *Curacas*, qui se repentans de leur obstination, assemblérent leurs gens, dans le dessein d'aller demander pardon à l'*Ynca*, pour prévenir le châtiment qui leur pouvoit arriver. Ils furent trouver l'*Ynca* dans cet ordre; les Enfans marchoient les premiers, leurs Meres après eux; puis les Vieillards, les Soldats, les Capitaines, & les *Curacas*, qui avoient les mains liées, & la corde au coû, pour marquer qu'ils méritoient la mort, parce qu'ils avoient été assez téméraires pour prendre les Armes contre les Enfans du Soleil. Ils y allérent tous pieds nuds, coûtume qui parmi les Indiens étoit une grande marque d'humilité, par laquelle ils vouloient donner à entendre que la personne qu'ils révéroient, avoit je ne sai quoi de majestueux & de divin.

CHAPITRE III.

Du Pardon accordé aux Collas *par l'*Ynca Mayta Capac, *avec l'explication de la Fable rapportée ci-devant.*

APRES que les *Collas* se furent prosternez devant l'*Ynca*, ils l'adorérent comme Fils du Soleil avec de grandes acclamations; en suite les *Curacas* en particulier se présentérent à lui, & lui di-

dirent avec la vénération & le reſpect religieux dont ils avoient accoûtumé d'uſer entr'eux, qu'ils ſupplioient très-humblement ſa Majeſté de leur pardonner, & que s'il lui plaiſoit qu'ils mouruſſent, ils tiendroient leur mort pour fort heureuſe, pourvû qu'il ſauvât la vie à leurs Soldats, qui n'avoient péché que par leur mauvais exemple. Ils le priérent auſſi de faire grace aux Vieillards, aux Femmes & aux Enfans; diſant qu'ils étoient innocens, & qu'il n'y avoit qu'eux de coupables, c'eſt pourquoi ils s'offroient volontairement à payer pour tous.

L'*Ynca* les reçût, aſſis ſur ſon Trône, & environné de ſes gens de Guerre; après leur avoir donné Audience, il commanda qu'on leur déliât les mains, & qu'on leur ôtât les cordes qu'ils s'étoient miſes au coû. Par où il témoigna qu'il leur faiſoit grace, & qu'il leur donnoit la vie & la liberté. Enſuite il leur dit en termes doux & civils, Qu'il n'étoit point venu là pour leur ôter leurs biens ni leurs vies, mais plûtôt pour les enrichir, & leur apprendre à vivre ſelon la Raiſon & la Loi naturelle; Qu'ils devoient pour cet effet quitter leurs fauſſes Idoles, & adorer pour Dieu le Soleil, auquel ils avoient obligation de la grace qu'il leur faiſoit; Que par ſon commandement exprès, ſans autre deſſein que de leur faire du bien, il les remettoit dans leurs terres, avec la même prééminence qu'ils avoient auparavant ſur leurs Sujets. Il ajoûta à cela, qu'eux & leurs deſcendans connoîtroient la vérité de ſes paroles par l'expérience qu'ils en feroient; puiſque le Soleil l'avoit ainſi ordonné; & ainſi qu'ils s'en retournaſſent dans leurs Maiſons, pour y prendre un ſoin particulier de leur ſanté, & d'obéir aux Ordres qui leur ſeroient donnez pour leur bien commun. Après qu'il eut

eut achevé ce discours, il leur donna de nouvelles assûrances de sa bonté, & de la grace qu'il leur faisoit, en ce qu'il voulut que les *Curacas* au nom de tous leurs gens lui vinssent accoler le genoû droit, pour leur faire voir qu'il les avoüoit pour siens, puis qu'il leur souffroit cela. Aussi tinrent-ils cette faveur pour inestimable, & d'autant plus grande, qu'ils ne pouvoient, sans commettre un Sacrilége, toucher à la personne de l'*Ynca*, qui étoit un de leurs Dieux, s'ils n'étoient de Sang Royal, ou s'ils n'en avoient eu la permission de lui. Comme ils virent donc par ces marques de bonté, combien la Clémence de cé Roi étoit grande envers eux, ils se crûrent tout à fait exempts du châtiment qu'ils apprehendoient; ce qui les obligea à se prosterner une seconde fois au pieds de l'*Ynca* & à lui promettre qu'ils tâcheroient à l'avenir de lui être bons, & fidelles Sujets. A quoi ils ajoûtérent qu'un si grand Roi faisoit bien paroître, & par ses paroles & par ses actions qu'il étoit vrai fils du Soleil, & particuliérement en ce qu'il honoroit de la plus signalée faveur du monde, des personnes qui par leur Rebellion avoient mérité la mort.

Voici l'explication de la Fable dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, que les *Yncas* font passer pour une Histoire. Les Capitaines de l'*Ynca* lassez de voir que la témérité des Collas augmentoit de jour en jour, commandérent secretement à leurs gens, qu'au premier choc que les Ennemis leur viendroient donner, ils les chargeassent tout de bon, sans les épargner, & fissent main basse sur eux, s'ils le pouvoient, parce qu'il n'étoit pas raisonnable de souffrir plus long-temps le mépris qu'ils faisoient de l'*Ynca*. Cela ne fut pas plûtôt réfolu, qu'on l'executa. Car les *Collas*

qui n'apprehendoient point d'irriter leurs Ennemis, étant venus encore pour les braver, & les menacer à leur ordinaire, furent reçûs vigoureuſement, & ſi mal traitez, que la plus grande partie reſta ſur la place. Et comme les gens de l'*Ynca* n'avoient combattu juſques alors qu'à deſſein de ſe défendre, & non de les tailler en piéces, ils firent courir le bruit, qu'ils n'avoient pas plus combattu ce jour-là que les autres fois ; Mais que le Soleil ne pouvant ſouffrir le peu de reſpect que les *Collas* portoient à ſon Fils, avoit trouvé bon que leurs propres armes ſe tournaſſent contre eux, & qu'elles les châtiaſſent, puis que les *Yncas* ne l'avoient point voulu faire ; Ce que les Indiens, gens fort ſimples, reçûrent pour très-véritable, voyant que les *Yncas*, eſtimez Fils du Soleil, l'aſſûroient ainſi. De ſorte que les *Amautas*, qui étoient leurs Philoſophes, faiſans l'allégorie de cette Fable, ou de cette fourberie, dirent depuis que les *Collas* s'étoient enferrez de leurs propres armes, pour ne les avoir pas voulu poſer, ni obéir au Commandement que l'*Ynca* leur en avoit fait.

CHAPITRE IV.

*Trois Provinces ſe rendent à l'*Ynca, *il en ſubjugue d'autres ; fait des Colonies, & châtie certains Peuples qui ſe ſervoient de Poiſon.*

LA Fable dont j'ai parlé, jointe à la Clémence, & à la bonté de ce Prince, dont il donnoit tous les jours de nouvelles preuves à ceux qu'il faiſoit ſes Tributaires, lui gagnérent ſi bien l'affection

fection de tous ces Peuples, que ceux des Villes d'autour de la Province *Hatunpacaça*, où l'affaire s'étoit paſſée, ſe rendirent volontairement à lui, l'adorérent & le ſervirent comme Fils du Soleil. Mais entre les Nations, qui ſe ſoûmirent à lui, les plus remarquables furent trois grandes Provinces extrêmement riches en bêtail, & fort aguerries; on les appelloit *Cauquicura*, *Mallama*, & *Huarina*, où ſe donna la ſanglante Bataille entre *Goncalo Piçarro*, & *Diego Centeno*. Après que l'*Ynca* eut comblé de faveurs & de graces ceux qui s'étoient rendus à lui de leur bon gré, il paſſa le Canal du côté de *Cuzco*; & lors qu'il fut à *Altun Colla*, il envova ſon Armée à l'Oüeſt, ſous la conduite de ſes quatre Meſtres de Camp, auſquels il commanda de paſſer le Deſert qu'on appelle *Hatunpunu*, juſques où l'*Ynca Lloque Yupanqui* avoit étendu ſes Conquêtes, & de réduire à ſon obéiſſance les Peuples qu'ils trouveroient au delà de ce Deſert, tirant vers la Mer du Sud. Mais il leur recommanda ſur toutes choſes que s'il en trouvoit parmi ces Peuples de ſi obſtinez, & de ſi mutins qu'il ne fût pas poſſible de les réduire autrement que par la force des armes, ils les laiſſaſſent, plûtôt que de les détruire, parce que le temps feroit connoître à ces Barbares, qu'ils y perdroient plus que les *Yncas* n'y gagneroient. Après avoir mis cet Ordre, & pourvû ſes gens de munitions & de vivres, les Capitaines firent marcher l'Armée, & paſſérent la Montage couverte de neige avec aſſez de fatigue, à cauſe que le chemin n'y étoit point battu, & qu'ils avoient fait de ce côté-là trente lieuës de Païs inhabité. Ils arrivérent enfin dans une Province appellée *Cuchuna*, dont les Habitans étoient aſſez nombreux, mais tous ſéparez, & éloignez les uns des autres. Au

bruit qui leur vint de cette nouvelle Armée, ils firent tout auſſi-tôt un Fort, & s'y retranchérent avec leurs femmes & leurs enfans. Les troupes de l'*Ynca* les aſſiégérent en même temps; & pour ne point paſſer l'Ordre qu'ils avoient eu de leur Roi, ils ne voulurent point battre le Fort, bien qu'il fût aſſez foible, mais ils offrirent des conditions de Paix, & d'amitié fort avantageuſes aux Ennemis, qui néanmoins n'en voulurent accepter aucunes. Il ſe paſſa plus de cinquante jours dans ces Négociations, durant leſquels les Troupes de l'*Ynca* eurent aſſez d'occaſions de faire beaucoup de mal aux Ennemis; mais ils ne voulurent pas s'en ſervir, pour ne point violer leur ancienne coûtume; ils ne voulurent pas non plus les combattre, ni même les bloquer dans leur Fort, auſſi étroitement qu'ils euſſent pû, afin d'obſerver exactement tout ce que le Roi leur avoit ordonné. Cependant la Famine ſe mit parmi les Aſſiégez, elle les preſſoit d'autant plus, qu'à cauſe de l'arrivée imprévûë des gens de l'*Ynca*, ils n'avoient pas eu le loiſir de faire les proviſions qui leur étoient néceſſaires; outre qu'ils s'étoient flâtez que les Ennemis voyant leur réſiſtance, léveroient le ſiége. Les hommes & les femmes avoient aſſez de courage pour endurer la faim, mais elle étoit inſupportable aux enfans & aux jeunes gens, qui, à la maniére des Bêtes, alloient paître l'herbe dans les champs, pluſieurs même d'entr'eux ſe rendoient aux Ennemis, ſans que leurs Peres les en empêchaſſent, parce qu'ils aimoient bien mieux que cela fût, que de les voir mourir de faim. Les Soldats de l'*Ynca* les voyant venir à eux, les traitoient fort doucement, juſques-là même qu'outre ce qu'ils leur donnoient à manger, ils leur donnoient encore des vivres pour les porter à leurs Peres, auſquels

auſquels par ce moyen ils faiſoient des offres de Paix & d'amitié mutuelle. Ce bon traitement toucha les Ennemis, d'autant plus qu'ils n'attendoient du ſecours d'aucun endroit; ils réſolurent tous unanimement de ſe rendre volontairement, ſans en venir aux conditions; car ils crurent bien que ceux qui avoient été ſi doux envers eux pendant leur Rebellion, le ſeroient encore plus, quand ils les verroient ainſi humiliez, & ſoûmis à leur volonté. Ils ſe rendirent donc à la merci des gens de l'*Ynca*; qui les reçûrent amiablement, ſans leur témoigner d'être fâchez ni de leur obſtination, ni de la réſiſtance qu'ils avoient faite. Au contraire, ils leur firent de nouvelles proteſtations d'amitié, leur donnérent à manger, & les deſabuſérent de l'opinion qu'ils pouvoient avoir, en les aſſûrant que l'*Ynca* n'avoit point deſſein de conquérir des Provinces, pour en tyranniſer les Habitans, mais plûtôt pour leur faire du bien, ſuivant le commandement qu'il en avoit du Soleil ſon Pere. Pour les mieux convaincre de cette vérité, ils donnérent des habits au nom de l'*Ynca* aux Principaux d'entr'eux, & aux autres des proviſions & des vivres, & les renvoyérent ainſi chez eux fort ſatisfaits & contents.

Ces choſes s'étant ainſi paſſées, les Chefs de l'Armée conſultérent entr'eux ſur le ſuccès de cette Conquête, & demandérent des gens à l'*Ynca* pour peupler deux Villes de cette Province, qui pour ſa fertilité leur ſembla capable de nourrir plus de perſonnes qu'il n'y en avoit, outre qu'ils jugérent néceſſaire d'y laiſſer des garniſons, pour aſſûrer le Païs, & prévenir ſagement tout ce qui pourroit arriver au préjudice de leur Conquête. La nouvelle en étant venuë à l'*Ynca*, il réſolut de leur envoyer le nombre de gens qu'ils lui demandoient.

Ils y allérent donc avec leurs femmes & leurs enfans, & peuplérent deux Villes, dont l'une, qui étoit au bas de la Montagne, où les Habitans avoient bâti leur Fort, fut appellée *Cuchuna*, du nom de cette Montagne, & l'autre *Moquehua*. Ces deux Villes, qui ſont à deux lieuës de diſtance, & de la Juriſdiction de *Colliſuyu*, ſont des principales de ces Provinces, qui en retiennent le nom encore aujourd'hui.

Mais pendant que les Chefs de cette Armée de l'*Ynca* jettoient les fondemens des Villes dans le Païs de ces Barbares, & qu'ils donnoient ordre, ſelon leur coûtume, à toutes les choſes qui leur ſembloient néceſſaires pour les inſtruire & les gouverner; ils apprirent que parmi ces Indiens, il y en avoit quelques-uns qui uſoient de Poiſon contre leurs ennemis, non pas tant pour les tuer, que pour les défigurer en leur viſage, & les affliger en leur perſonne. Ce Poiſon étoit de cette nature, qu'il n'y avoit que les gens de foible complexion qui en mouruſſent : cependant les plus robuſtes en étoient ſi incommodez, qu'aſſûrément la mort eût été beaucoup meilleure pour eux que la vie. Car ils la traînoient dans une perpétuelle langueur, privez de ſentiment, eſtropiez de tous leurs membres, & ayant l'eſprit aliéné; D'ailleurs, il leur venoit au viſage de certaines puſtules noires & blanches, qui les rendoient ſi difformes, qu'on ne les pouvoit regarder qu'avec horreur. En un mot, la malignité de ce venin, qui agiſſoit dedans & dehors, les expoſoit à des peines inſupportables, au grand déplaiſir de leurs parens & de leurs amis; mais leurs Ennemis au contraire, qui leur avoient donné le Poiſon, ſe plaiſoient à les voir ainſi languir, & en étoient plus aiſes dans leur ame, que ſi l'effet en eût été violent. Ces Capitaines ne ſû-

rent

rent pas plûtôt cela, qu'ils en donnérent avis à l'*Ynca*, lequel leur envoya dire, qu'ils fiſſent brûler à petit feu tous ceux qu'on pourroit convaincre d'avoir uſé d'une cruauté ſi grande, & à procéder exactement dans cette exécution; afin qu'il ne reſtât à l'avenir aucune mémoire de ces méchans. Ce Mandement du Roi fut ſi agréable à ceux du Païs, qu'ils en firent la recherche eux-mêmes, executérent la Sentence, & brûlérent les coupables tous en vie. Non contens encore de cela, ils démolirent leurs maiſons, pour avoir été la demeure de ſi maudites gens, jettérent au feu leurs Troupeaux, déſolérent leurs Poſſeſſions, & déracinérent leurs Arbres; voulant que ces terres fuſſent à jamais deſertes, de peur que ceux qui y rentreroient n'héritaſſent à leur dommage des méchancetez de leurs premiers Maîtres. Cette ſévérité mit ſi fort l'allarme par tout le Païs, qu'à ce que diſent les Habitans, une ſi noire malice n'y fut jamais plus pratiquée durant le régne des *Yncas*, juſques à ce que les Eſpagnols conquirent cette Contrée. Après que les Chefs de l'Armée de l'*Ynca* eurent fait cette Punition, & pourvû aux nouvelles Colonies, auſſi bien qu'au gouvernement des Nations conquiſes, ils s'en retournérent à *Cuzco*, pour y rendre compte des choſes qu'ils avoient faites, & y furent fort bien reçûs de leur Roi, qui les récompenſa de leurs bons ſervices.

CHAPITRE V.

L'Ynca gagne trois Provinces, & une Bataille ſanglante.

QUELQUES années après l'*Ynca Mayta Capac* réſolut encore de réduire de nouvelles Provinces à ſon Empire. Car l'ambition qu'avoient ces Rois d'en étendre les bornes, croiſſoit de jour en jour. Pour cet effet, il mit ſur pied tout ce qu'il pût lever de gens de guerre, & fit faire les proviſions néceſſaires pour leur entretien, il alla enſuite droit à *Puraca d'Umaſuyu*, qui étoit la derniére Ville de la Conquête de ſon Ayeul, ou ſelon quelques-uns de ſon Pere même, comme nous l'avons dit. De *Puraca* il alla vers l'Orient, en une Province appellée *Llaricaſſa*, qu'il conquit ſans réſiſtance; & dont les Habitans furent bien aiſes de le recevoir pour leur Souverain. Delà il paſſa dans la Province nommée *Sancavan*, qu'il aſſujettit encore avec la même facilité que l'autre; car la renommée qui avoit publié de toutes parts les belles Actions de l'Ayeul & du Pére de ce Prince, porta ceux de ce Païs à ſe rendre volontairement à lui. Ces deux Provinces ſont fort peuplées, & fort abondantes en Bêtail, elles ont plus de cinquante lieuës de long, & trente de large d'un côté, & vingt de l'autre. Après avoir ainſi réduit ces nouveaux Sujets, & réglé, ſelon ſa coûtume, les choſes qui regardoient le Culte divin, & celles du Gouvernement, il alla dans la Province appellée *Pacaça*, dont les Habitans ſe rendirent à lui comme les autres, ſans faire aucune

ne réſiſtance, tous d'un commun accord lui obéïrent, & le crûrent Fils du Soleil.

Cette Province, qui eſt fort grande, & où il y a pluſieurs Villes, fait une partie de celle qui fut conquiſe, comme nous avons dit, par l'*Ynca Lloque Yupanqui*, de ſorte que ces deux *Yncas*, Pere & Fils, en achevérent la Conquête. Ce dernier en étant venu à bout gagna le Chemin Royal d'*Umaſuyu*, d'où il alla camper tout auprès d'une Ville qu'on appelle *Huaychu*. Là il fut averti qu'un peu plus avant il y avoit de groſſes troupes levées, en intention de lui faire la Guerre. Il ne laiſſa pas de paſſer plus avant, & d'aller chercher ſes Ennemis, qui ſe préſentérent, pour lui défendre le paſſage d'une Riviére qu'ils appellent *Huychu*. Pour cet effet, treize ou quatorze mille Indiens, tous gens de guerre diverſement appellez, quoi qu'ils fuſſent tous compris ſous le nom de *Colla*, ſe mirent en Campagne. Alors l'*Ynca*, dont le deſſein n'étoit pas tant de leur donner Bataille, que de continuer ſa Conquête, comme il avoit fait juſques alors, envoya ſouvent aux Ennemis des hommes exprès, pour leur faire de ſa part pluſieurs belles offres de bienveillance & de Paix. Mais cette conduite, au lieu de les porter à accepter ces offres, ne faiſoit qu'accroître plus fort de jour en jour leur effronterie, & leur témérité. Car ils s'imaginoient que toutes ces conditions que l'*Ynca* leur offroit, & ce qu'il différoit d'en venir aux mains, étoient des effets de crainte. Enflez de cette vaine préſomption, ils paſſoient par troupes en divers endroits de la Riviére, & alloient juſques au Camp de l'*Ynca*, où ils attaquoient ſes gens inſolemment. Lui cependant, qui vouloit épargner le ſang des uns & des autres, faiſoit ſon poſſible pour gagner les Ennemis par la douceur, & ſouffroit leurs bravades avec

tant

tant de patience, que ſes gens commençoient déja de l'en reprendre, diſant qu'il n'étoit pas bienſéant à la Majeſté du Fils du Soleil de laiſſer impunie l'audace de ces Barbares, & que cela ne ſe pouvoit ſans ſe faire mépriſer à l'avenir, ni ſans diminuer beaucoup de l'eſtime qu'il avoit gagnée par le paſſé.

Toute la Réponſe que l'*Ynca* faiſoit là-deſſus, afin d'adoucir le mécontentement des ſiens, étoit que pour obéïr au Soleil ſon Pere, qui deſiroit qu'il eût égard au bien commun des Indiens, il ne vouloit point eſſayer d'abord de les avoir par les armes, mais laiſſer paſſer quelque temps ſans leur livrer le Combat, pour voir s'ils ne reconnoîtroient point enfin le bien qu'il leur vouloit faire. Il les entretint de ce langage pendant aſſez long-temps, ſans vouloir jamais permettre à ſes Capitaines d'en venir aux mains avec ſes Ennemis. Mais enfin vaincu par leur inſolence, qui étoit inſupportable, & par l'importunité des ſiens, il commanda qu'on les chargeât; ſes gens, qui ne demandoient pas mieux, donnérent tout auſſi-tôt ſur les Ennemis. Ceux-ci les reçûrent avec beaucoup de courage & de promptitude, pour défendre leur Liberté, & perſiſter dans la réſolution qu'ils avoient priſe de ne point s'aſſujettir à l'*Ynca*, quoi qu'il ſe dit Fils du Soleil. On combattit de part & d'autre, avec beaucoup d'obſtination, & fort peu de précaution, principalement du côté des *Collas*, qui en hommes inſenſibles ſe jettoient témérairement au travers des armes des Ennemis, & s'expoſoient ainſi aux coups, bien loin de les prévenir, comme des gens barbares & deſeſpérez, qui n'avoient ni ordre ni diſcipline, ce qui fut cauſe qu'il en demeura un grand nombre ſur la place. Le Combat dura tout le jour. L'*Ynca* y fit le devoir

voir de bon Soldat & d'excellent Capitaine, ſoit qu'il fallut attaquer, ou faire retraite, & encourager ſes gens à la Victoire.

CHAPITRE VI.

Ceux de Huaychu *ſe rendent à l'*Ynca, *qui leur pardonne.*

PLUS de ſix mille *Collas* périrent dans la Bataille dont nous venons de parler, à ce que diſent leurs Deſcendans, pour avoir combattu pêle-mêle & confuſément; au contraire, il n'y en eut qu'environ cinq cens de tuez du côté des *Yncas*, à cauſe de leur bon ordre, & de l'exacte Diſcipline qu'ils obſervoient. L'obſcurité de la nuit ayant ſéparé les uns & les autres, ils ſe retirérent dans leur Camp; les *Collas* ſentant alors les douleurs de leurs bleſſûres, qu'ils n'avoient point ſenti pendant la chaleur du Combat, & voyant le nombre de leurs morts, commencérent de perdre courage, ſans ſavoir ni à quoi ſe réſoudre, ni quel conſeil ils devoient prendre. Car ils n'avoient ni aſſez de forces, pour ſe delivrer de leurs Ennemis par les armes, ni le moyen de s'échaper d'eux par aucun endroit, parce que les paſſages étoient occupez de toutes parts. D'ailleurs, ils ſe croyoient indignes de la clémence de l'*Ynca*, pour avoir mépriſé inſolemment les Conditions avantageuſes qu'il leur avoit fait offrir tant de fois.

Dans cette confuſion de penſées, ils ne trouvérent point de voye plus aſſûrée que de s'en rapporter au jugement des plus Vieux; ceux-ci furent d'avis de ſe rendre, diſant qu'il valoit mieux

mieux tard que jamais, & que s'ils imploroient la Clémence du Prince, qu'ils avoient offenſé, il leur pardonneroit ſans doute ; à l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, qui avoient toûjours uſé de miſéricorde & de compaſſion envers les Rebelles. Cette Réſolution priſe entr'eux, le lendemain, ſi-tôt qu'il fut jour, ils ſe mirent tous dans le plus mauvais équipage qu'ils pûrent, les Soldats à demi-nuds, ſans avoir ni la tête couverte, ni les pieds non plus, les Capitaines & les principaux d'entr'eux s'étant fait lier les mains ; ils allérent tous ainſi à la Tente de l'*Ynca*, & ſe préſentérent devant la porte, les yeux tout baignez de larmes, ſans lui oſer dire aucun mot. Mais enfin voyant qu'il les recevoit civilement, ils ſe proſternérent à genoux ; & lui dirent qu'ils n'étoient point venus là pour implorer ſa miſéricorde, ſachant bien que leur obſtination & leur ingratitude les en rendoient indignes, mais ſeulement pour le ſupplier de commander à ſes gens qu'ils les paſſaſſent au fil de l'épée, pour ſervir d'exemple aux autres, & leur apprendre à n'être point Rebelles, comme eux, au Fils du Soleil.

L'*Ynca* leur fit répondre de ſa part par un de ſes Capitaines : Que le Soleil ſon Pere ne l'avoit point envoyé chez les Indiens pour les faire mourir, mais pour leur faire du bien, & les tirer de leur brutale façon de vivre, en leur faiſant connoître ce grand Aſtre qui étoit leur Dieu, & en leur donnant de bonnes Loix, afin qu'à l'avenir ils vécuſſent en hommes. Que c'étoit pour exécuter cet Ordre qu'il alloit de Province en Province, pour attirer au ſervice du Soleil tout ce qu'il y trouvoit d'Habitans, quoi qu'il n'eût aucun beſoin d'eux ; que lui comme fils d'un ſi bon Pere, leur pardonnoit, & les laiſſoit vivre, encore qu'ils ne

le

le méritaſſent pas ; Qu'au reſte, ils pouvoient juger de l'effet de leur Rebellion par le rigoureux Châtiment que le Soleil ſon Pere avoit fait de leurs gens ; ce qui leur devoit apprendre à être plus ſages à l'avenir, & à lui obéir, pour vivre heureux & contents. Après qu'il leur eut fait dire ces paroles, il commanda qu'on leur donnât des habits, & qu'on penſât leurs bleſſûres, & les obligea par toute ſorte de bon traitement à reconnoître la faute qu'ils avoient commiſe. Ainſi les Indiens bien aiſes d'en être quittes à ſi bon marché, s'en retournérent dans leurs maiſons, publiant par tout que leur Rebellion étoit la ſeule cauſe de leur mal, & qu'ils ne devoient leur vie qu'à la Clémence de l'*Ynca*.

CHAPITRE VII.

*De la réduction de pluſieurs Villes à l'obéiſſance de l'*Ynca ; *& du premier Pont qu'il fit faire.*

LA nouvelle d'une déroute ſi ſanglante fût bientôt répanduë par toute cette Frontiére, & on la regarda comme une punition que le Soleil avoit faite de ces Indiens rebelles, pour n'avoir pas voulu obéir aux *Yncas*, qui étoient ſes enfans, ni recevoir ſes bienfaits. Cela fut cauſe que pluſieurs Villes, qui tenoient ſur pied des gens de guerre, pour réſiſter à l'*Ynca*, les congédiérent, & qu'au bruit de ſa Clémence & de ſon bon naturel les Habitans le furent trouver, lui demandérent pardon, & le priérent de les vouloir avoüer pour ſes très-humbles Sujets. L'*Ynca* les reçût fort civilement, leur

leur fit des Préſens, & leur donnr des habits. Ils furent ſi contents de ce bon accueil, qu'ils publiérent par tout en reconnoiſſance de ces Bienfaits, que les *Yncas* étoient les vrais Enfans du Soleil.

Ainſi les Villes qui vers le Midi tirant du côté des *Charcas*, s'étendent depuis *Huaychu*, juſques à *Callamarca*, où il y a trente lieuës de chemin, ſe ſoûmirent toutes à l'*Ynca*. Après les avoir conquiſes, il paſſa plus avant, & alla droit à *Caracollo*, par le même chemin Royal des *Charcas*, & de *Callamarca*, & rendit tributaires toutes les Villes qui ſont des deux côtez du grand Chemin, juſques au Marécage de *Paria*. De là il rebrouſſa vers l'Orient droit au Païs des *Antis*, & arriva dans la Vallée qu'on appelle aujourd'hui *Chuquiapu*, c'eſt à dire, dans la Langue générale du Païs, *Lance principale*, ou *Lance de Capitaine*. Il fit peupler pluſieurs Villes de ce Païs-là de quantité d'Indiens venus des autres Provinces, parce qu'il connut que ces Vallées étoient plus chaudes que toutes les autres Provinces qui ſont compriſes ſous le nom de *Colla*, & par conſéquent plus propres pour y ſemer du Mayz, & en recueillir en abondance.

Continuant ſon chemin vers l'Orient, de la Vallée de *Caracata*, il alla à la grande Montagne neigeuſe, qui eſt au Païs des *Antis*, Peuples éloignez de plus de trente lieuës du grand Chemin d'*Ymaſuyu*. Après avoir paſſé trois années dans ce Voyage, ajoûté pluſieurs Villes à ſon Empire, impoſé des Loix au Habitans, & réglé leur gouvernement, il retourna à *Cuzco*, où il fut reçû de ſon Peuple avec de grandes Démonſtrations de joye, & des applaudiſſemens univerſels. Il s'y repoſa deux ou trois ans, mais la grandeur de ſon courage ne lui permettant pas de demeurer plus long-

temps

temps ſans rien faire, il fit des préparatifs pour une nouvelle Conquête, & ſe pourvût abondamment de munitions & de vivres. Après cela il fit deſſein d'aller à l'Occident de *Cuzco*, vers le Païs qu'on appelle *Cuntiſuyu*, qui contient pluſieurs Provinces de grande étenduë, & comme il lui falloit traverſer la grande Riviére d'*Apurimac*, il réſolut d'y jetter un Pont, pour donner paſſage à ſon Armée : mais voyant que ſes gens ne ſavoient comment s'y prendre, il leur en donna l'invention lui-même, après en avoir communiqué avec quelques Indiens des plus ingénieux du Païs. Je donnerai ici la Deſcription de ce Pont en faveur de ceux qui n'en ont point vû de tels, parce que ceux qui ont écrit du *Perou* ſe ſont contentez de dire qu'il y avoit des Ponts, ſans marquer la maniére dont ils ſont faits, & que d'ailleurs ce fut ici le premier Pont d'Ozier qui ſe fit dans le *Perou*, par le Commandement exprès des *Yncas*.

Pour faire un de ces Ponts, les Indiens amaſſent une grande quantité d'un certain Ozier, qui n'eſt ni ſi gros, ni ſi tendre que celui d'*Eſpagne*, & en font premiérement une eſpéce de Claye de la longueur dont ils veulent que ſoit le Pont ; ils attachent enſuite l'une à l'autre 27. de ces Clayes, & de toutes enſemble ils en forment une ſeule qui eſt à peu près de l'épaiſſeur du corps d'un homme ; on en fait cinq comme celle-là. Voici comment on les paſſe de l'autre côté de la Riviére ; On attache pluſieurs petites cordes aſſez déliées à un Cable, qui eſt gros comme le bras, & fait d'un certain Chanvre que les Indiens appellent *Chahuar*. On lie à ce Cable les groſſes Clayes avec les petites cordes, enſuite pluſieurs Indiens, dont chacun tient une de ces cordes, ſe mettent à la nage ou ſur des radeaux, & ainſi tous enſemble à force de bras ti-

rent les Clayes à l'autre bord ; après cela ils les élévent ſur deux étançons aſſez hauts, faits des Pierres de quelque Rocher qu'ils trouvent commodément ; ou bien à faute de cela, ils font ces Pilotis d'une autre Pierre, qui n'eſt pas moins dure que celle d'un Roc, comme on le voit par le Pont d'*Apurimac*, qui eſt au grand chemin de *Cuzco*, lequel a un étançon de Pierre de Roc, & l'autre de maſſonnerie. Ces Pilotis du côté de la terre ſont creux, & appuyez par les côtez de fortes murailles. On met par ordre dans ce qu'il y a de creux d'une muraille à l'autre à travers chaque étançon cinq ou ſix planches fort épaiſſes, où aboutiſſent les groſſes Clayes d'Ozier, afin que par le moyen de ces arcs-boutans le Pont ſoit mieux ſoûtenu, & qu'une ſi peſante maſſe ne s'écroule point par ſon propre poids. Le plancher de ce Pont eſt fait de trois groſſes Clayes, dont nous avons parlé ci-devant, & les autres y ſont miſes pour appuis des deux côtez. Le Pont a environ deux aûnes de large, & les Clayes, qui lui ſervent de plancher, ſont couvertes de piéces de bois, d'environ la groſſeur d'un bras, rangées fort proprement chacune en ſon ordre, & attachées aux Clayes, afin de les conſerver, & empêcher qu'elles ne viennent ſi-tôt à ſe rompre : on met encore ſur ce plancher quantité de ramée, ou de branches d'arbre entrelaſſées, afin que les Bêtes de charge, qui ont à paſſer par là, ayent le pied plus aſſûré, & qu'elles ne viennent point à gliſſer. On s'en ſert auſſi pour affermir le Pont des deux côtez de ſa largeur, où de cette même ramée ils font comme une eſpéce de muraille pour la commodité des paſſans. Le Pont d'*Apurimac*, qui eſt le plus grand de tous ceux du *Perou*, a environ deux cens Pas de long, ſelon ce que j'ai ouï dire en

Eſpagne

Eſpagne à quantité de gens qui y ont paſſé deſſus ; car pour moi je ne l'ai pas meſuré. J'ai vû pluſieurs Eſpagnols, qui ne daignoient pas mettre pied à terre, quand il le falloit paſſer, & qui galoppoient même deſſus, ſoit qu'ils le fiſſent par galanterie, ou pour paroître plus hardis, quoi qu'à dire le vrai, il y eût en cela un peu de témérité. Toute cette grande Machine n'étoit compoſée que de trois Clayes, entaſſées l'une ſur l'autre, & ne laiſſoit pas d'être ſi merveilleuſe, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire, ſi l'on ne l'avoit vû. Il y a apparence qu'on aura toûjours entretenu ce Pont, pour la commodité des paſſans, ſi le temps ne l'a pas démoli, comme pluſieurs autres, que les Eſpagnols trouvérent dans ces Contrées, beaucoup plus grands que celui-ci. Au temps des Rois *Yncas*, ce Pont ſe renouvelloit tous les ans, & les Habitans des Provinces frontiéres en faiſoient les réparations, fourniſſant les matériaux, auſquels ils étoient taxez, ſelon les moyens des Habitans de chaque Province ; ce qui s'obſerve encore aujourd'hui.

CHAPITRE VIII.

*Au bruit de ce Pont, pluſieurs Nations ſe réduiſent, & ſe rangent volontairement ſous l'obéïſſance de l'*Ynca.

L'YNCA ne ſût pas plûtôt que le Pont étoit achevé, qu'il fit marcher ſon Armée, qui étoit compoſée de douze mille hommes, & conduite par des Capitaines aguerris, & fort expérimentez. Lors qu'il fut arrivé au Pont, il y trouva une bon-

ne garde des Soldats, prêts à le défendre, en cas que les Ennemis y vouluſſent mettre le feu ; a quoi ils ne penſoient nullement. Car ils n'étoient pas moins ſurpris de la nouveauté de cette Machine, qu'ils ſouhaitoient de recevoir pour leur Maître le Prince qui l'avoit faite. Auſſi eſt-il vrai qu'en ce temps-là, & avant que les Eſpagnols paſſaſſent dans ces Contrées, les Indiens du *Perou* étoient ſi ignorans & ſi crédules, qu'il ne falloit que la moindre nouveauté, pour leur faire appeller divins & Fils du Soleil ceux qui en étoient les Auteurs, qu'ils reconnoiſſoient d'abord pour leurs Souverains. Cette admiration qu'ils avoient pour les choſes nouvelles les obligea plus que toute autre choſe, de regarder les Eſpagnols comme des Dieux & Fils du Soleil, & à ſe ſoûmettre à leur Empire dans leur premiére Conquête, lors qu'ils les virent combattre ſur des Chevaux, qui leur ſembloient être des animaux farouches & indomptables ; & ſe ſervir ſi adroitement des armes à feu, qu'ils tuoient leurs Ennemis de deux à trois cens pas. On peut remarquer en eux encore aujourd'hui la même diſpoſition d'eſprit, car toutes les fois que les Eſpagnols expoſent au jour quelque choſe qu'ils n'ont point encore vûë, comme des Moulins à moudre du Bled, des Bœufs dreſſez au labourage, des Ponts faits en voûtes, & en arcades ſur les Riviéres, qui leur ſemblent ſuſpendus en l'air, & ainſi des autres nouveautez qu'ils voyent tous les jours, ils s'écrient que les Eſpagnols méritent d'être ſervis par les Indiens. Comme ils étoient donc beaucoup plus crédules au temps de *Mayta Capac*, ce nouveau Pont leur parut ſi digne d'admiration, qu'il ne fallut que cela pour réduire pluſieurs Provinces de cette Frontiére, & leur faire recevoir l'*Ynca*, ſans lui réſiſter. La prin-

principale de ces Provinces fut celle qu'on appelle *Chumpivillca*, au Détroit de *Cuntiſuyu*, qui a vingt lieuës de long, & douze de large. Ils ſe rendirent donc à l'*Ynca* de leur bon gré. Il ne trouva de la réſiſtance que dans la ſeule Ville de *Villilli*, d'où les Habitans ſortirent, & ſe retranchérent dans un Fort qu'ils firent exprès. L'*Ynca* les tint aſſiégez de tous côtez, pour empêcher qu'aucun d'eux ne ſortît, & les fit ſommer d'un autre côté, avec ſa Clémence & ſa bonté ordinaires. En effet, les aſſiégez ne tinrent que dix ou douze jours, après quoi ils ſe rendirent à lui, & il leur pardonna. Enſuite laiſſant cette Province paiſible, il tira vers le Deſert de *Cuntiſuyu*, qui a ſeize lieuës de traverſe, dont il en trouva trois, où le Païs étoit ſi marécageux, & ſi mauvais, qu'il arrêta ſon Armée, & l'empêcha de marcher.

Mais pour ſurmonter par l'Art la nature de ce lieu, il fit faire une Chauſſée de pluſieurs pierres grandes & petites, où l'on entremêloit des mottes de terre pour ſervir de ciment, à quoi elles ſont très-propres, & il y travailla lui-même, ſoit qu'il fût queſtion de donner l'ordre à ſes gens, ou de leur aider à lever les groſſes pierres, qui étoient néceſſaires à ce travail. De ſorte que par ſon exemple il les rendit ſi diligens, qu'en peu de jours ils achevérent cette Chauſſée, qui avoit ſix aûnes de large, & deux de hauteur. Les Indiens de la Frontiére l'ont tenuë, & la tiennent encore aujourd'hui en grande vénération, tant pour la commodité qu'ils en retirent, que parce qu'elle leur épargne beaucoup de chemin, & de peine; ce qu'ils ne pouvoient éviter auparavant, à cauſe que ce lieu étoit, comme j'ai dit, de part & d'autre, fort marécageux, & rempli de boüe. C'eſt pour cela qu'ils

ſont aujourd'hui ſi ſoigneux des réparations de cette Chauſſée, qu'une pierre n'eſt pas plûtôt tombée, qu'ils en remettent une autre en ſa place; chaque Nation avoit ſon Département particulier, & travailloit ponctuellement à l'endroit qu'elle étoit obligée de réparer, de ſorte que cet Ouvrage ſembloit être toûjours neuf. On obſervoit encore la même exactitude & le même ordre dans toutes les autres réparations, qui ſe faiſoient pour la commodité du Public; on les partageoit par Familles, ou par feux, ſi l'ouvrage étoit peu conſidérable; ou bien par Villes, ou par Provinces, s'il étoit grand, comme ſont les Ponts, les Forteresſes, les Maiſons Royales, &c.

CHAPITRE IX.

L'Ynca gagne pluſieurs autres Provinces, & meurt paiſible dans ſon Royaume.

APRE'S que la Chauſſée fut faite, l'*Ynca Mayta Capac* paſſa plus avant, & entra dans une Province appellée *Allia*, où s'aſſemblérent pluſieurs Indiens de toute cette Contrée, dans le deſſein de lui défendre le paſſage de certains côtaux extrêmement rudes, & où il eſt ſi mal aiſé de monter, qu'ils font horreur à ceux qui paſſent par là ſans avoir à craindre aucuns ennemis, & qui ſont par conſéquent fort redoutables à ceux qui en ont pluſieurs en tête. Cependant, quelque dangereux qu'ils fuſſent, l'*Ynca* ſe conduiſit ſi prudemment & avec tant d'adreſſe militaire, qu'encore que ceux de la Frontiére s'y oppoſaſſent, il avança toûjours en leur réſiſtant courageuſement; dans ces rencontres,

tres, il y en eut pleuſieurs de tuez de part & d'autre. Mais enfin comme les Ennemis virent qu'au lieu de gagner, ils perdoient de jour en jour, & que dans ces lieux preſque inacceſſibles; ils ne pouvoient faire tête aux gens du Roi, ils dirent tous d'un accord, qu'il falloit aſſûrément que les *Yncas* fuſſent vrais Enfans du Soleil, puis qu'ils ſe montroient ainſi invincibles dans les dangers. Etant donc imbus de cette vaine créance, après avoir réſiſté plus de deux mois, ils reçûrent l'*Ynca* pour leur ſouverain Seigneur par le conſentement général de toute la Province, & lui jurérent obéiſſance en qualité de bons & de fidelles Sujets.

De cette maniére l'*Ynca* victorieux & triomphant fit ſon entrée dans la principale Ville nommée *Allca*, d'où il paſſa en d'autres grandes Provinces appellées *Tauriſma*, *Cotahuaci*, *Pumatampu*, & *Paribuana-Cocha*, c'eſt à dire, *le Lac aux Moineaux*, parce qu'en un endroit du Deſert de cette Province il y a un fort grand Lac, & que dans la Langue de l'*Ynca*, on nomme *Cocha* la Mer, ou un Marécage, & *Paribuna* les Moineaux, & autres Oiſeaux de ce genre, de ſorte que de ces deux noms on n'en fait qu'un, diſant *Paribuana-Cocha*, quand on veut déſigner cette Province, qui eſt grande, fertile & abondante en Or; les Eſpagnols ont accoûtumé de la nommer par ſyncope *Parin-Cocha*. Le mot *Pumatampu*, eſt compoſé, de *Puma*, & de *Tampu*, le premier ſignifie *Lion*, & l'autre *Dépôt*, comme qui diroit, *le dépôt du Lion*, ou peut-être plus à propos *le repaire*, nom qui fut apparemment impoſé à ce lieu, parce qu'il y eût ſans doute autrefois quelque effroyable Lionne, ou peut-être parce qu'il y a plus de Lions dans cette Province que dans aucune autre.

De *Paribuana-Cocha*, l'*Ynca* paſſa plus avant,

& traverſa le Deſert de *Coropuna*, où l'on voit une belle & haute Pyramide de neige, que les Indiens ont accoûtumé d'appeller *Huaca*, c'eſt à dire, *merveilleuſe*, comme elle l'eſt en effet ; c'eſt pourquoi les Habitans de cette Frontiére, gens ſuperſtitieux, & de peu d'eſprit, lui faiſoient des Sacrifices & l'adoroient pour ſon extrême beauté. Après avoir traverſé le Deſert, il entra dans la Province appellée *Aruni*, d'où il alla plus avant dans un autre lieu nommé *Collahua*, qui s'étend juſques à la Vallée d'*Arequepa*, laquelle, à ce que dit le R. P. *Blas Valera*, ſignifie *Trompette éclatante*.

Toutes ces Provinces & ces Nations furent réduites ſous l'obéïſſance de l'*Ynca Mayta Capac*, par la douceur & ſans beaucoup de peine. Car au bruit qui ſe répandit d'abord des grandes choſes qu'il avoit faites au paſſage de la Montagne d'*Allca*, qui eſt effroyable, & pleine de Précipices, ils le crurent invincible & véritable Fils du Soleil, & furent bien aiſes par conſéquent de devenir ſes Sujets. L'*Ynca* s'arrêta dans chacune de ces Provinces, autant qu'il le jugea néceſſaire, pour y établir la Paix, & un bon Gouvernement. Il envoya dans la Vallée d'*Arequepa* quantité d'Indiens de ceux qu'il avoit conquis, parce qu'il la trouva dépeuplée & qu'il la jugea fort habitable à cauſe de la fertilité du Païs, & de la bonne température de l'air. Pour les mieux inciter à aller peupler cette Vallée, il leur remontra que ce Païs ne ſeroit pas moins agréable qu'utile à ceux qui y iroient demeurer, mais particuliérement aux gens de leur Nation. Auſſi y eut-il plus de trois mille Familles qui quittérent leurs Maiſons pour y aller. Avec ces gens-là il fonda quatre ou cinq Villes, dont il en nomma une *Chimpa*, & l'autre *Sucahuaya* ; En-

Enſuite dès qu'ils y eût laiſſé les Gouverneurs & les autres Officiers qu'il jugea néceſſaires pour les inſtruire & les policer, il retourna à *Cuzco*. Il avoit employé à cette Conquête trois ans tout entiers, durant leſquels dans le ſeul Détroit appellé *Cuntiſuyu*, il conquit une étenduë de Païs qui avoit bien près de 90. lieuës de long, dix ou douze de large, à le prende d'un côté, & quinze de l'autre; toute cette étenduë étoit contiguë à celle qu'il avoit déja gagnée, & ſoûmiſe à ſon Empire.

Il fut reçû à *Cuzco* avec de grandes ſolemnitez; on ne parla dans la magnifique Entrée qu'on lui fit, que de Réjouïïſſances, de Fêtes, de Danſes & de Chanſons, qui furent compoſées à la loüange de ſes Exploits militaires. Lui cependant après avoir reconnu de ſon côté le ſervice de ſes Capitaines, & de ſes Soldats, congédia ſon Armée, & content de ce qu'il avoit conquis juſques alors, réſolut de ſe repoſer de ſes grands travaux. Il fit deſſein en même temps de ne tourner deſormais ſes penſées qu'à faire des Loix, pour le bon gouvernement de ſon Royaume, & en particulier pour maintenir le bon droit des Pauvres, des Orphelins, & des Veuves : En effet, il employa tout le reſte de ſa vie à cela. On ne ſait pas préciſément combien de temps il a vécu; mais on croit que le temps de ſon régne égala celui de ſes Prédéceſſeurs, & qu'il fut d'environ trente années. Quoi qu'il en ſoit, il mourut plein de gloire pour les grandes Conquêtes, & les belles Actions qu'il avoit fait en Paix & en Guerre. Tous ſes Sujets, qui l'avoient extrêmement chéri & eſtimé durant ſa vie, le regrétérent beaucoup auſſi après ſa mort, & en portérent le deüil un an tout entier ſelon la coûtume. Il laiſſa pour héritier univerſel *Capac Yupanqui* ſon fils aî-

né, qu'il avoit eu de *Mama Cuca* sa femme & sa sœur. Outre ce Prince il eût plusieurs autres fils & filles, légitimes & illégitimes.

CHAPITRE X.

Capac Yupanqui *cinquiéme Roi, gagne plusieurs Provinces, & se les assujettit à* Cuntisuyu.

AUSSI-TÔT que l'*Ynca* fut mort, *Capac Yupanqui* son héritier légitime, de qui nous avons expliqué le nom, prit la bordure de couleur, marque de la Souveraineté, & de la possession qu'il prenoit de l'Empire de son Pere. Après en avoir fait la Pompe funébre, il parcourut tous ses Etats, & alla de Province en Province pour s'informer de la conduite des Gouverneurs & des Officiers. Il employa deux ans à ce Voyage, & il retourna ensuite à *Cuzco*. A son arrivée il leva des gens de Guerre, & fit de grands préparatifs pour l'année suivante. Il avoit dessein de faire de nouvelles Conquêtes du côté de *Cuntisuyu*, qui est à l'Oüest de *Cuzco*, où il y avoit plusieurs grandes Provinces fort peuplées. Pour y aller plus commodément, il ordonna qu'on fit un autre Pont plus bas que celui d'*Accha*, sur la grande Riviére d'*Apurimac*, au Parage qu'on appelle *Huacachaca*. On y travailla en diligence, & on le fit même plus long que le précédent, parce que la Riviére étoit plus large en cet endroit qu'ailleurs.

L'*Ynca* sortit donc de *Cuzco* suivi d'une Armée de vingt mille hommes, avec laquelle il se rendit au Pont, qui est à huit lieuës de la Ville. Le chemin

min qu'il tint eſt ſi raboteux & ſi difficile, que le ſeul Côtau par où il faut paſſer néceſſairement pour aller à la Riviére, a près de trois lieuës de deſcente, à le prendre perpendiculairement, quoi qu'il n'ait pas demi-lieuë de hauteur; & quant à ſa montée de l'autre côté du fleuve, elle eſt auſſi de trois lieuës. Après avoir paſſé le Pont, il entra dans un belle Province appellé *Yanahuara*, qui renferme aujourd'hui plus de trente Villes, ſans qu'on puiſſe ſavoir combien elle en avoit alors. Les Habitans de celle qu'on nomme *Piti*, ſe rendirent auſſi-tôt, & ils ſe reconnurent ſes Vaſſaux & ſes Tributaires, avec un zéle & une affection, qu'on ne ſauroit exprimer. D'abord qu'ils eurent avis de ſon arrivée, les hommes, les femmes & les enfans allérent tous au devant de lui avec des chants d'allegreſſe, & des acclamations univerſelles. L'*Ynca* les reçût de même avec beaucoup de joye, il leur donna des Robes, & leur fit quantité d'autres Préſens ſelon la coûtume de ſa Cour. D'ailleurs les Habitans de *Piti* envoyérent des hommes exprès à ceux des autres Villes de leur Frontiére, & de la même Nation *Yanahuara*, pour les avertir de l'arrivée de l'*Ynca*, & qu'ils l'avoient reçû pour leur Roi. Le ſuccès de cette Députation lui fut ſi avantageux, qu'à leur exemple, les autres *Curacas* ſe ſoûmirent à ſes Loix.

L'*Ynca* les reçût avec la même bonté que les premiers; il les combla de faveurs & de careſſes; & pour leur faire plus d'honneur, il parcourut toutes les Villes de ce Païs, qui a vingt lieuës de long, & quinze de large. Cela fait, de la Province d'*Yanahuara*, il paſſa dans celle d'*Aymara*, & trouva entre l'une & l'autre un Deſert de quinze lieuës de traverſe. De l'autre côté de ce Deſert, il rencontra ſur une haute Montagne appellée *Mucanca*, un grand

grand nombre de gens de guerre, qui s'y étoient ramaſſez, pour lui en diſputer le Paſſage, & l'empêcher d'entrer dans leur Province, qui a plus de trente lieuës de long, & plus de quinze de large. Ce Païs eſt très-riche en Mines d'Or, d'Argent, & de Plomb; il abonde en Bêtail, & toutes les Villes, dont le nombre étoit alors de plus de quatre-vingt, en ſont bien peuplées. L'*Ynca* fit camper ſon Armée au pied de la Montagne, où ces Barbares qui n'avoient aucune diſcipline, s'étoient retirez comme dans un Fort, ſans penſer qu'on pouvoit les y enfermer de toutes parts. Auſſi l'*Ynca* ne voulut-il pas leur donner Bataille, & il ne chercha que les moyens de leur couper les vivres, afin de les obliger à ſe rendre par la famine; quoi qu'il les invitât d'un autre côté à ſe ſoûmettre de bonne grace.

Il ſe paſſa plus d'un mois dans cette contention de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin les Indiens preſſez par la famine, députérent à l'*Ynca*, pour lui dire; Qu'ils étoient prêts à le recevoir pour leur Roi, & à l'adorer comme Fils du Soleil, ſi en cette qualité il leur donnoit ſa parole, qu'auſſitôt qu'ils ſe ſeroient rendus à lui, il aſſujettiroit la Province d'*Umaſuyu*, dont les Habitans leurs Voiſins, gens fort aguerris, les traitoient ſi cruellement, qu'ils venoient les perſécuter juſques aux portes de leurs maiſons, où ils ravageoient leurs Pâturages, & leur faiſoient une infinité d'autres maux. Ils ajoûtérent, qu'ils avoient eu ſouvent la Guerre contr'eux à cauſe de leurs voleries & de leurs meurtres, qui étoient inſupportables; que leur inhumanité attiroit de jour en jour de nouvelles ſéditions; qu'ils le prioient ainſi très-humblement de les delivrer de ſi mauvais Voiſins; & qu'à cette condition ils étoient diſpoſez à le recevoir pour leur Prince.

L'*Yn-*

L'*Ynca* leur fit ſavoir ſon intention par la bouche d'un de ſes Capitaines, qui leur dit de ſa part; Qu'il n'étoit venu là que dans le deſſein de ſoulager les opprimez, & d'inſtruire tous ces Peuples Barbares dans la vraye Loi, qui leur apprendroit à vivre en hommes, & non pas en Bêtes; & à connoître le vrai Dieu, qui étoit le Soleil. Qu'au reſte, puis qu'en qualité d'*Ynca* il lui appartenoit d'empêcher les violences & les injures, & de ramener les Indiens à la Raiſon, il ne falloit pas qu'ils ſe miſſent en peine d'une choſe à laquelle il ſe croyoit obligé par le devoir de ſa Charge; qu'il acceptoit l'offre qu'ils lui faiſoient d'être ſes Sujets, mais non pas la condition qu'ils lui preſcrivoient, parce que ce n'étoit pas à eux à lui impoſer des Loix, mais plûtôt à les recevoir du Fils du Soleil, à la volonté duquel ils devoient remettre leurs différens, leurs diviſions, & leurs guerres, & qu'il ſavoit bien ce qu'il avoit à faire.

Les Ambaſſadeurs furent renvoyez avec cette Réponſe, & le jour d'après tous les Indiens, hommes, femmes, & enfans, qui s'étoient retirez ſur cette Montagne juſques au nombre de trente mille perſonnes, dont il y avoit plus de douze mille combattans, vinrent trouver l'*Ynca*, pour ſe rendre ſes Tributaires & ſes Vaſſaux. Dans cette Cérémonie les Habitans de chaque Ville ſe diviſérent par troupes, & après s'être mis à genoux ſuivant leur coûtume, ils le reconnurent pour Roi, & ils lui préſentérent de l'Or, de l'Argent, du Plomb, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux. L'*Ynca* les reçût avec beaucoup de Clémence; il commanda qu'on leur donnât à manger, parce qu'ils étoient tous affamez, & qu'on les pourvût de vivres en abondance, afin qu'ils puſſent ſe retirer dans leurs

leurs Villes, ſans être incommodez par le chemin. Enſuite il leur commanda de s'en retourner dans leurs Maiſons.

CHAPITRE XI.

L'Ynca *s'aſſujettit les* Aymaras, *pardonne aux* Curacas, *& met des bornes à leurs Frontiéres.*

APRE'S que l'*Ynca* eut ainſi renvoyé ces nouveaux Sujets, il alla dans une des Villes de la même Province, quon appelloit *Huaquirça*, qui a aujourd'hui plus de mille feux. Mais avant que d'y arriver, il envoya dire de ſa part aux *Caciques* d'*Umaſuyu*, qu'ils euſſent à comparoître devant lui, parce qu'il vouloit, comme Fils du Soleil, appaiſer les différens, qu'ils avoient avec ceux d'*Aymara*, pour le droit des Pâturages, & qu'outre cela ils les attendoit à *Huaquirça*, pour leur impoſer des Loix & des Ordonnances, afin qu'à l'avenir ils vécuſſent en hommes raiſonnables, au lieu de s'entre-tuër brutalement pour les Pâturages de leurs Troupeaux, puis qu'on ſavoit bien que les uns & les autres avoient abondamment dequoi les paître dans leur Païs. Les *Curacas* d'*Umaſuyu* s'étant aſſemblez pour faire une réponſe commune, puis que l'Ordre leur avoit été donné en commun, dirent réſolument, qu'ils n'avoient que faire d'aller trouver l'*Ynca* où il étoit, & que s'il avoit beſoin d'eux, qu'il les vint chercher dans leur Païs, où ils l'attendoient les armes à la main; Qu'au reſte, ils ne ſavoient point s'il étoit Fils du Soleil, ou s'il ne l'étoit pas; qu'ils ne reconnoiſſoient ni

ni ne vouloient reconnoître cet Aſtre pour leur Dieu; Qu'ils avoient déja leurs Divinitez tutelaires, dont ils étoient contents, ſans en vouloir d'autres; Qu'il impoſât des Loix à ceux qui les voudroient obſerver, & que pour eux ils n'en connoiſſoient point de meilleures que de s'aquérir par les Armes ce dont ils avoient beſoin; Que c'étoit par les Armes qu'ils emportoient de pleine force ce qu'on leur refuſoit ouvertement, & défendoient leur Païs contre la violence de ceux qui venoient les importuner, comme ils eſpéroient de le faire voir à l'*Ynca*, au Champ de Bataille, en qualité de vaillans Soldats.

L'*Ynca Capac Yupanqui*, & ſes Meſtres de Camp, ayant bien conſidéré cette Réponſe de ceux d'*Umaſuyu*, conclurrent unanimement, qu'il falloit attaquer leurs Villes le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, afin que les prenant au dépourvû ils euſſent moyen de châtier leur témérité, plus par la terreur de leurs Armes, que par un deſir de s'en ſervir à leur nuire. Car, comme nous l'avons déja dit, le premier *Ynca Manco Capac* fit cette Loi générale, qu'il voulut être obſervée de tous les Rois ſes Deſcendans, Qu'aux Conquêtes qu'ils feroient à l'avenir, ils ne répandiſſent du ſang qu'aux derniéres extrêmitez, & après avoir eſſayé de gagner les Indiens par des careſſes & par des bienfaits; qu'en ſe conduiſant de la ſorte, ils ſe feroient aimer aſſûrément de leurs Vaſſaux, qu'ils auroient conquis par amour; & qu'au contraire, ils ſeroient toûjours odieux à ceux qu'ils auroient ſoûmis par la force. Ainſi l'*Ynca Capac Yupanqui*, qui connoiſſoit bien l'importance de cette Loi, pour l'accroiſſement & la conſervation de ſon Royaume, alla en grande diligence, marchant jour & nuit, dans la Province d'*Umaſuyu*, il avoit avec lui huit mille hom-

hommes des plus aguerris de ſon Armée. Les Habitans, qui ne l'attendoient pas d'un mois, à cauſe du grand attirail de ſon Armée, & des obſtacles qu'ils ſe figuroient, furent fort ſurpris de le voir arrivé ſi ſubitement au milieu de leur Païs avec des gens d'élite, outre le renfort qu'il avoit à l'arriére-garde; ils ſe repentirent alors de la mauvaiſe Réponſe qu'ils lui avoient faite, car ils crurent bien que l'*Ynca* auroit le temps de mettre le feu dans leurs maiſons, avant qu'ils puſſent être en état de s'y oppoſer. Le moyen le plus ſûr, que les *Curacas* trouvérent pour éviter ce malheur, fut de mettre bas les armes, & d'implorer la clémence de l'*Ynca*. C'eſt ce qu'ils firent par des gens qu'ils lui envoyérent exprès, enſuite ils allérent eux-mêmes en perſonne, lui demander pardon, & lui proteſter qu'ils le reconnoiſſoient pour Fils du Soleil, & qu'ils le ſerviroient à l'avenir fidellement.

L'*Ynca* les reçût avec beaucoup de bonté, au lieu de leur faire trancher la tête, comme ils l'apprehendoient; & il leur fit dire, Qu'il ne s'étonnoit point ſi dans la barbarie, où ils vivoient, ſans être inſtruits de perſonne, ils ignoroient la Religion qu'ils devoient ſuivre, & les devoirs les plus Communs de la Société civile. Mais qu'il étoit bien aſſûré que lors qu'ils auroient une fois goûté le bon Ordre, & le Gouvernement des Rois ſes Prédéceſſeurs, ils ſeroient fort aiſes d'être ſes Vaſſaux; Qu'il n'étoit pas moins aſſuré que lors qu'ils auroient reconnu les grands biens qu'eux & tout le monde recevoient du Soleil ſon Pere, ils l'adoreroient comme leur Dieu, & abandonneroient leurs faux Dieux, qu'ils avoient adoré juſques ici, ſous des figures d'Animaux vils & immondes, & qui étoient plus dignes d'horreur que d'adoration.

Les

Les *Curacas* répondirent avec beaucoup d'humilité, qu'ils lui promettoient de n'adorer jamais d'autre Dieu que ſon Pere le Soleil, de n'obſerver d'autres Loix que celles qu'il leur impoſeroit, perſuadez par les choſes qu'ils en avoient vûës & entenduës, qu'elles tendoient toutes à l'avantage de ſes Sujets. Cependant l'*Inca* voulant les favoriſer alla dans une des principales Villes de cette Province, qu'on appelloit *Chirirqui*; il s'y informa de l'état des Pâturages d'où procédoient leurs différens, & leurs Guerres; & après avoir conſidéré exactement ce qu'il falloit faire de part & d'autre, il y fit mettre des bornes aux endroits qu'il jugea les plus convenables, afin que chaque Province ſe tint dans ſes limites, ſans empiéter ſur celles d'autrui. Depuis ce temps-là on les a toûjours tenuës en grande vénération, parce que ce ſont les premiéres bornes qui furent miſes dans le *Perou* par l'Ordre exprès de l'*Inca*.

Les *Curacas* des deux Provinces baiſérent les mains au Roi, & le remerciérent bien humblement d'avoir fait des Partages ſi juſtes pour leur commune ſatisfaction. Après cela, le Roi employa quelque temps à viſiter ces deux Provinces, pour leur impoſer des Loix. Il réſolut enſuite de s'en retourner à *Cuzco*, & de ne point pouſſer plus loin ſes Conquêtes, bien qu'il le pût faire facilement, à cauſe du bon ſuccès qu'il avoit eu juſques alors, & de la proſpérité de ſes Armes. Il retourna donc avec ſes Troupes dans la Capitale de ſon Empire, où il fit ſon Entrée en maniére de triomphe. Car les principaux *Curacas*, & les plus Nobles des trois Provinces nouvellement conquiſes, accompagnérent le Roi juſques dans ſa Ville Impériale, & le portérent ſur leurs épaules dans une Chaire à bras toute d'Or, pour montrer par là qu'il

es avoit soûmis à son Empire. Dans ce triomphe ses Capitaines étoient tout autour de sa Chaire, & les gens de Guerre marchoient devant, selon l'ordre qu'il leur avoit donné. Ils étoient divisez par Escadrons, & ceux de chaque Province rangez par ordre, selon le temps auquel l'*Ynca* les avoit conquis; de sorte que les premiers conquis étoient les plus proches de sa Personne, & les derniers en étoient les plus éloignez; Ce qui fut fait au grand contentement de tous les Bourgeois de *Cuzco*, qui allérent solemnellement au devant de lui, en dansant, & en chantant, selon leur coûtume.

CHAPITRE XII.

L'Ynca *envoye à la Conquête des* Quechuas, *qui se réduisent volontairement.*

L'YNCA employa quatre ans entiers à pourvoir au bon gouvernement de ses Sujets; Mais enfin ne trouvant pas à propos de passer plus long-temps dans les délices de la Paix, sans donner de l'exercice à ses Soldats, il commanda qu'on eût un soin particulier de faire provision de vivres & d'armes, & que ses gens de Guerre se tinssent prêts pour l'année suivante. Si-tôt que ce temps-là fut venu, il choisit pour Général de son Armée un de ses freres appellé *Auqui Titu*, & fit Mestres de Camp quatre *Yncas*, de ses plus proches Parens, qui étoient fort expérimentez aux affaires de la Paix & de la Guerre. Il leur donna le Commandement de cinq mille hommes, & leur ordonna sur tout d'étendre plus avant la Conquête qu'il avoit faite dans

dans le détroit de *Cuntisuyu*. Ensuite pour donner un bon commencement à cette entreprise, il fut avec eux jusques au Pont de *Huacachaca*, d'où il rebroussa chemin vers *Cuzco*, après les avoir encouragez à la Conquête des Indiens, par l'exemple des *Yncas* ses Prédécesseurs.

Dès qu'il fut parti, le Général de l'Armée, & ses Mestres de Camp passérent plus avant, & entrérent dans une Province appellée *Cotapampa*. Le Seigneur de ce Païs vint aussi-tôt au devant d'eux, accompagné d'un de ses Parens, à qui appartenoit aussi une autre Province nommée *Cotanera*, toutes deux de la Nation que l'on nommoit *Quechua*. Les *Caciques*, qui souhaitoient depuis long-temps de se soûmettre à l'*Yncа*, s'assemblérent d'un commun accord, dès qu'ils eurent apris qu'il leur envoyoit une Armée, & furent tous au devant de lui accompagnez d'un grand nombre de gens, qui marchoient en dansant, & en chantant. Ils l'abordérent avec de grandes démonstrations de plaisir & de joye ; *Soyez le bien-venu*, lui dirent-ils, Ynca Apa (c'est à dire Général) *pour nous donner une nouvelle vie & une nouvelle qualité, en nous faisant Serviteurs & Vassaux du Fils du Soleil ; nous vous adorons comme son Frere, & vous assurons que si vous ne fussiez venu nous réduire si promptement au service de l'*Ynca, *nous avions tous résolu d'aller à* Cuzco *l'année prochaine, & nous donner au Roi, pour le prier de nous recevoir au nombre de ses Sujets ; Car les grandes choses qu'on nous raconte tous les jours de ces enfans du Soleil, & les belles Actions qu'ils ont faites en Paix & en Guerre, nous rendent si affectionnez & si ardens à le servir en qualité de Vassaux, que chaque jour que nous différons à le faire nous paroît une année. D'ailleurs, nous souhaitons encore d'être à lui, pour*

nous garentir de la cruauté des Nations Chanca Hancohuallu, *& des autres qui leur ſont voiſines ; qui non contents d'avoir conquis beaucoup de Païs ſur nous depuis le temps de nos Peres nous oppriment encore tous les jours de toutes parts. Le Soleil vôtre Pere vous veüille conſerver, puis que vous avez ſi bien pourvû à l'accompliſſement de nos deſirs.* Après avoir parlé ainſi à l'*Ynca*, & fait le Compliment à leur mode, tant à lui-même, qu'aux Meſtres de Camp, ils leur préſentérent quantité d'Or pour l'envoyer à leur nouveau Roi. Il faut remarquer ici en paſſant qu'après la Guerre de *Gonçalo Picarro*, le Gouvernement de la Province de *Cotapampa* fut donné à Dom *Pedro Louïs de Cobrera*, natif de *Seville*, & celui de *Cotanera*, avec la Province de *Huamampallpa* furent ſous la charge de *Garcillaſſo de la Vega*, mon Seigneur ; Ce fut-là le ſecond Département qui ſe fit dans le *Perou* ; nous parlerons du premier, en ſon lieu.

Le Général *Auqui Titu*, & les Capitaines leur répondirent, qu'ils agréoient fort les bonnes intentions qu'ils avoient euës par le paſſé, & les offres qu'ils leur faiſoient à préſent de leur ſervice, & qu'ils ne manqueroient pas d'en rendre bon compte à ſa Majeſté, afin qu'elle leur en témoignât ſa reconnoiſſance ſelon ſa coûtume. Les *Curacas* furent extrêmement aiſes d'apprendre que leurs paroles & leur bonne volonté ſeroient connuës de l'*Ynca*. Ils ſe fortifioient de jour en jour dans le deſir qu'ils avoient de le ſervir, & faiſoient avec beaucoup de plaiſir tout ce que le Général & ſes Capitaines leur commandoient. Cependant ceux-ci après avoir bien réglé, ſelon leur coûtume ; ces deux Provinces paſſérent dans celle de *Huamampallpa*, qu'ils aſſujettirent ſans aucune réſiſtance. Ils paſſérent enſuite la Riviére d'*Amançay*

en

en deux ou trois endroits, par où elle coule dans ces Provinces, qui se joignans tous ensemble forment un peu plus avant le célébre Fleuve qu'on nomme *Amançay*.

Un des bras de cette Riviére passe par *Chuquinca*, où se donna la Bataille de *François Hernandez Giron* avec le Marêchal Dom *Alonso d'Alvarado*. Ce fut encore près de cette même Riviére qu'il y avoit eu quelques années auparavant une autre Bataille entre Dom *Diego d'Almagro*, & le même Marêchal au grand desavantage de Dom *Alonso d'Alvarado*, qui fut vaincu dans ces deux Combats, comme nous le dirons plus amplement en son lieu, si Dieu nous fait la grace d'y arriver. Ainsi les *Yncas* continuant leurs Conquêtes, assujettirent les Provinces des deux côtez de la Riviére d'*Amançay*, qui sont en grand nombre, fort abondantes en Or & en Bêtail, & toutes compriſes sous le nom appellatif de *Quechua*.

CHAPITRE XIII.

*Les Capitaines de l'*Ynca *gagnent un grand Païs, qui est dans un fonds, le long de la Côte de cette Mer, & punissent exemplairement des Sodomites.*

APRE'S que les Capitaines de l'*Ynca* eurent mis tout l'Ordre nécessaire au Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquises, ils passérent le Desert de *Huallaripa*; qui est une Montagne fort célébre, à cause de l'Or qu'on en tire en abondance. Après l'avoir traversée par un endroit de trente cinq lieuës, ils descendiren tdans un fonds, qui

eſt la Côte de cette Mer ; Les Indiens l'appellent *Yunca*, c'eſt à dire, *Païs chaud*, & comprennent ſous ce nom pluſieurs Vallons qui ſont en cette Côte ; comme les Eſpagnols nomment encore Vallée, ou fonds de terre toute l'étenduë de ce Païs qui eſt arroſé par les Riviéres, qui prenant leur ſource de ces Montagnes, ſe vont rendre dans la Mer. Cette ſeule Contrée eſt habitée dans toute la Côte, car ſi l'on excepte les lieux par où la Riviére paſſe, tout autre Païs y eſt inhabitable, parce qu'il eſt ſablonneux, & ſi infertile, qu'il ne produit ni Herbe, ni autre choſe qui ſoit utile à la vie.

Dans le Parage où furent ces Capitaines en côtoyant cette Plaine, on voit la fameuſe Vallée de *Hacari*, qui eſt fort large, extrêmement fertile, & ſi peuplée, qu'elle eut autrefois plus de vingt mille Indiens, que les *Yncas* aſſujettirent facilement. De la Vallée de *Hacari*, ils paſſérent plus avant dans les lieux qu'on nomme *Uvinna*, *Camana*, *Caravilli*, *Picta*, *Quellca*, & ainſi des autres Vallons, que l'on trouve le long de la Côte du Nord au Sud, & qui ont environ ſoixante lieuës de long Tous ces Vallons que je viens de nommer, ont plus de vingt lieuës de long, à le prendre depuis le haut de la Montagne juſques à la Mer, & ils ont plus ou moins d'étenduë de large des deux côtez, ſelon que l'eau y eſt ou haute, ou baſſe. Il faut remarquer ici que dans cette Côte il y a des Riviéres que les Indiens empêchent de ſe jetter dans la Mer, en les détournant de leur Source, pour arroſer leurs Vergers, & leurs terres labourables. Le Général *Auqui Titu*, & ſes Maîtres de Camp ayant réduit toutes ces Vallées au ſervice de leur Roi, ſans qu'il falut en venir aux mains, lui rendirent compte de tout ce qui s'étoit paſſé.

Mais

Mais ils lui apprirent sur tout, qu'après s'être bien informez de leur maniére de vivre, de leurs Cérémonies, & de leurs Dieux, qui n'étoient autres que les Poissons qu'ils tuoient, ils avoient trouvé que dans quelques-unes de ces Contrées les Habitans s'adonnoient secrettement à l'abominable vice de Sodomie, & ils l'avertirent en même temps que de ce côté-là il n'y avoit plus de Païs à conquérir, parce que cette Côte se trouvoit jointe à ces autres terres tirant vers le Sud.

L'*Inca* fut fort aise de cette Conquête, & particuliérement de ce qu'elle n'avoit pas été sanglante. Il ordonna à ses gens de revenir à *Cuzco*, dès qu'ils auroient réglé le Gouvernement de ces Provinces. Mais sur toutes choses il leur recommanda en particulier de faire une exacte recherche des Sodomites, & de condamner au feu ceux qui en seroient manifestement convaincus, ou même tenus pour tels, sur les moindres indices. Il voulut aussi que l'execution en fût faite publiquement, & que leurs Maisons fussent brûlées, leurs Arbres déracinez, & leurs Possessions démolies, afin qu'il ne restât aucune mémoire d'une chose si abominable. De plus il leur ordonna de faire de très-expresses défenses de s'abandonner à l'avenir à un Crime si énorme, sur peine qu'en cas de contravention toute une Ville porteroit la peine d'un seul Habitant qui en seroit trouvé coupable, & que toutes les Maisons seroient brûlées.

Cette Ordonnance fut exécutée de point en point selon le desir de l'*Inca*, & la punition s'en fit au grand étonnement de tous les Habitans de ces Vallées. Aussi est-il vrai que les *Incas* & leurs Descendans eurent si fort en horreur cet execrable péché, que le nom même leur en étoit odieux. Si par hazard un Bourgeois de *Cuzco* avoit quérelle

avec quelqu'un, & qu'il l'appellât Sodomite, on le tenoit pour infame; & durant plusieurs jours tous les Indiens le regardoient comme un homme de néant, pour avoir eu ce vilain nom à la bouche.

Après que le Général & ses Mestres de Camp eurent satisfait ponctuellement aux Commandemens de l'*Ynca*, ils retournérent tous à *Cuzco*, où ils furent reçûs en triomphe, & comblez de récompenses & de faveurs signalées. Quelques années après, l'*Ynca Capac Yupanqui* résolut de faire une nouvelle Conquête, & d'étendre les bornes de son Empire du côté de *Collasuyu*, parce que dans ses deux Conquêtes précédentes ses gens n'étoient point sortis de l'enclos qu'on appelle *Cuntisuyu*. Pour venir à bout de cette entreprise, il fit tenir prêts vingt mille Soldats d'élite, afin de se mettre en Campagne avec eux l'année suivante. Mais pendant que ses gens de Guerre faisoient leurs préparatifs, il mit ordre à son Etat, y établit son frere *Auqui Titu* pour gouverner en son absence comme son Lieutenant, & lui donna pour Conseillers les quatre Mestres de Camp, qui l'avoient accompagné au Voyage précédent. Il choisit lui-même les Capitaines, qu'il voulut mener avec lui, & n'en prit aucun qui ne fut *Ynca*, parce que par ce moyen ceux des autres Nations ne pouvoient avoir de Commandement dans son Armée. Car quoi que les Soldats qui venoient de diverses Provinces eussent des Capitaines de leur Nation, cependant dès qu'ils arrivoient à l'Armée du Roi, l'on donnoit à chaque Capitaine étranger un *Ynca* pour Supérieur, aux Commandemens duquel il devoit obéir, comme son Lieutenant. Ainsi l'Armée étoit toute sous la conduite des *Yncas*, sans qu'on ôtât aux Officiers des autres Nations leurs Charges particuliéres, de peur que cela

ne

ne les desobligeât, ou qu'ils ne le tinſſent pour un affront. Car les *Yncas* prenoient grand ſoin de ne rien faire qui pût mécontenter les *Curacas*, & les Provinces de chaque Nation, pourvû néanmoins qu'ils ne choquaſſent point en cela leurs Loix ni leurs Ordonnances. Cette bonté engagea les Indiens à le bien ſervir, & avec affection. Voilà quels furent les préparatifs de l'*Ynca*, pour aller à la Guerre, où il voulut que le Prince ſon héritier le ſuivit, bien qu'il fût en bas âge, afin qu'il s'accoûtumât de bonne heure à la Diſcipline militaire.

CHAPITRE XIV.

Deux grands Curacas *ſe rendent Tributaires de l'*Ynca, *après l'avoir fait Arbitre de leurs différens.*

DE'S que le temps de partir fut venu, *l'Ynca Capac Yupanqui* ſortit de *Cuzco*, & alla droit au Marécage de *Paria*, où le Roi ſon Pere avoit borné ſes Conquêtes. Le long du chemin ſon Armée ſe groſſit toûjours par l'aide de ſes Miniſtres, qui prenoient avec eux dans leur chemin les Soldats qui avoient eu ordre de ſe tenir prêts dans chaque Province. Cependant, pour obliger particuliérement ces Nations, il avoit ſoin de viſiter toutes les Villes qu'il trouvoit aux deux côtez de ſon chemin; Ce que les Habitans regardoient comme une faveur ſi conſidérable, qu'aujourd'hui même on révére la mémoire de certains lieux, où ils croyent que les *Yncas* ſe ſont arrêtez autrefois, ſoit pour s'y faire voir en public, ou pour faire des

Edits en quelque Ville, ou pour leur accorder quelque grace, ou pour se repoſer dans leur Voyage.

D'abord que l'*Ynca* fut arrivé au Lac de *Paria*, il tâcha de réduire à ſon obéïſſance les Villes de cette Frontiére; en quoi il réüſſit, car les Habitans ſe rendirent à lui, les uns à cauſe des belles actions qu'on leur avoit raconté des *Yncas*, & les autres pour n'être pas en état de lui réſiſter. Durant le progrès de ſes Conquêtes, des Ambaſſadeurs vinrent à lui de la part de deux grands Capitaines, qui dans le détroit que nous appellons *Collaſuyu*, ſe faiſoient une cruelle Guerre l'un à l'autre. Pour mieux entendre cette Hiſtoire, il faut ſavoir que ces deux grands *Curacas* étoient deſcendus de deux fameux Capitaines, qui s'étoient autrefois ſoûlevez dans ces Provinces, chacun pour ſon intérêt, & avoient conquis quantité de Villes, faiſant Tributaires tous ceux qui les habitoient. Mais enfin leurs Conquêtes n'étant pas capables de ſatisfaire à leur ambition, ils tournérent leurs Armes l'un contre l'autre, comme la coûtume de ceux qui régnent, eſt de ne pouvoir ſouffrir de compagnons. Ils ſe firent donc une cruelle Guerre, où tantôt l'un avoit de l'avantage, & tantôt l'autre, quoi que néanmoins ils ſe défendiſſent tous deux fort vaillamment durant tout le temps qu'ils vécurent. Après leur mort ils laiſſérent héréditaire cette quérelle à leurs Deſcendans, qui ne furent pas moins obſtinez que leurs Prédéceſſeurs à la ſoûtenir, ce qui dura juſques au temps de l'*Ynca Capac Yupanqui*.

Enfin, comme ils eurent conſidéré que la Guerre continuelle qu'ils ſe faiſoient les avoit pluſieurs fois preſque réduits aux derniéres extrêmitez; & craignant de ſe ruiner tout à fait, parce qu'ils s'étoient

toient toûjours trouvez égaux en valeur & en force, ils convinrent par l'avis de leurs Parens & de leurs Capitaines, de faire Arbitre de leur quérelle l'*Ynca Capac Iupanqui*, & d'en paſſer par où il voudroit, afin de terminer ainſi leurs animoſitez & leurs différens. Ce qui les détermina le plus à faire ce choix, fut la probité des *Yncas*, fort connuë parmi ces Nations, auſſi bien que les merveilles qu'on diſoit avoir été faites en leur faveur par leur Pere le Soleil. L'un de ces Seigneurs s'appelloit *Cari*, & l'autre *Chipana*, noms dont ils avoient hérité de Pere en Fils, pour ſe remettre en mémoire les belles Actions de leurs Prédéceſſeurs, qui avoient été fort vaillans, comme le remarque *Pedro de Cieça de Leon*, au Chapitre 100. de ſon Livre, où il décrit ſuccintement cette Hiſtoire, quoi qu'il n'en parle pourtant que long-temps après qu'elle fût arrivée ; il nomme l'un de ces *Curacas Cari*, & l'autre *Capana*. Comme ils ſûrent donc que l'*Ynca* venoit conquérir leurs Provinces, ils lui envoyérent des Ambaſſadeurs pour lui raconter le ſujet de leur quérelle, & le prier en même temps de leur permettre de l'aller ſaluer, pour lui faire une plus ample rélation de leur différent, afin qu'il plût à ſa Majeſté de les réconcilier ; Qu'au reſte, ils proteſtoient à l'*Ynca* de s'en rapporter entiérement à lui ; puis que tout le monde le croyant être fils du Soleil, ils ne pouvoient attendre de lui qu'un bon ſuccès de cette affaire, & qu'il la traiteroit avec tant d'équité, qu'ils ſeroient à l'avenir toûjours bien enſemble.

L'*Ynca* répondit à ces Ambaſſadeurs, après les avoir écoutez, Que les *Curacas* pouvoient venir quand ils voudroient, & qu'il eſpéroit de les accorder, parce que les maximes & les Loix qu'il leur donneroit pour cet effet, ſeroient purement fon-

fondées ſur l'Ordonnance de ſon Pere le Soleil, avec lequel il conſulteroit de cette affaire ; afin que ce qu'il établiroit là-deſſus eût plus de poids & d'autorité. Cette réponſe plût beaucoup aux *Curacas*, qui peu de jours après allérent droit à *Paria* où étoit le Roi, & y entrérent tous deux par différens endroits, comme ils en étoient demeurez d'accord. Dès qu'ils furent devant le Roi, ſans que l'un voulut prendre avantage ſur l'autre, *Cari*, qui avoit ſes terres plus proches de l'*Ynca* que n'étoient celles de *Chipana*, parla au nom de tous deux, ſur leur différent. Il avoüa que l'envie qu'ils ſe portoient l'un à l'autre, à cauſe de leurs Victoires, & l'ambition démeſurée qu'ils avoient également de poſſéder les Etats l'un de l'autre, étoient la cauſe de leurs quérelles, & il ſupplia très-humblement ſa Majeſté de les vouloir accorder, & d'ordonner là-deſſus ce que bon lui ſembleroit, puis qu'auſſi bien ils étoient tous deux las de s'être fait ſi long-temps la Guerre. L'*Ynca* les reçût avec ſa bonté ordiniaire, voulut qu'ils demeuraſſent quelques jours dans ſon Camp, & leur donna deux Capitaines *Yncas* des plus anciens, pour les inſtruire ſur les Loix fondamentales de la Nature, dont les *Yncas* ſe ſervoient dans le Gouvernement de leur Royaume, pour maintenir en Paix leurs Sujets, & faire en ſorte qu'ils ne s'offenſaſſent ni en leurs biens, ni en leur honneur. Et parce que la quérelle de ces deux *Curacas* étoit fondée ſur les bornes de leur Juriſdiction, & de leurs terres, il députa deux *Yncas* de ſes Parens, pour aller ſur les lieux s'informer exactement de cette affaire dans les Provinces des *Curacas*, & apprendre l'origine de la Guerre qu'ils ſe faiſoient. Après qu'on l'en eut amplement inſtruit, & qu'il eut pris l'avis de ſes Conſeillers, il fit appeller les

Cu-

Caracas, & leur dit en peu de mots, Que le Soleil ſon Pere leur commandoit de vivre en Paix, d'obſerver les Loix que les *Yncas* leur avoient appriſes, & de travailler à la conſervation, & à l'accroiſſement de leurs Vaſſaux ; Ce qu'ils ne pourroient jamais faire tant qu'ils ſeroient en quérelle, puiſque la Guerre ſerviroit toûjours à les détruire, plûtôt qu'à les avancer. Il leur dit encore, que tandis qu'ils ſeroient mal enſemble, d'autres *Curacas* pouvoient ſe ſoûlever contre eux, & les trouvant foibles, envahir leurs Etats, & abolir par conſéquent la glorieuſe mémoire de leurs Ancêtres, qu'ils ne pouvoient mieux conſerver que par une Paix mutuelle. Après leur avoir parlé de la ſorte, il leur marqua les endroits où ils devoient mettre des bornes à leurs terres, & ajoûta que puis qu'ils l'avoient choiſi pour Arbitre, il châtieroit rigoureuſement celui qui violeroit cette Ordonnance du Soleil.

Les *Curacas* lui répondirent, qu'ils obéiroient entiérement à ſa Majeſté, & que pour lui témoigner la grande inclination qu'ils avoient à lui plaire, ils ſe conduiroient à l'avenir en vrais Amis. En effet, ces deux *Caciques* vécurent depuis fort paiſiblement, & ſe conformérent aux Loix de l'*Ynca*, chacun d'eux eſſayant d'imiter ſa maniére d'agir dans le Gouvernement de ſa Cour, & de tout ſon Royaume ; & cette admirable Clémence dont il uſoit envers ſes Ennemis, & la Juſtice qu'il rendoit à tous généralement, ſans ſouffrir qu'il fût fait le moindre tort à perſonne. D'ailleurs, la grande équité qu'il avoit obſervée au partage de leurs terres, jointe à la maniére honnête dont il les avoit reçûs les firent réſoudre par l'avis de leurs Parens, & de leurs Sujets, de ſe mettre ſous la Protection de l'*Ynca*, & de ſe rendre ſes Tributaires ; d'autant plus

plus qu'ils voyoient bien qu'ils étoient hors d'état de lui réſiſter, parce que l'Empire de l'*Ynca* étoit fort proche de leurs Etats ; ils aimérent beaucoup mieux ſe ſoûmettre à lui de leur bon gré que par contrainte ; pour ne pas perdre les faveurs qu'obtenoient tous ceux qui en agiſſoient ainſi à ſon égard. Ils allérent donc trouver encore l'*Ynca*, & lui dirent, qu'ils ſupplioient très-humblement ſa Majeſté de les recevoir au nombre de ſes Vaſſaux, & d'envoyer dans leurs Etats des Gouverneurs & des Miniſtres, pour inſtruire ſes nouveaux Sujets, & leur apprendre les choſes qu'il leur faudroit faire pour ſon ſervice.

L'*Ynca* leur répondit, qu'il acceptoit leur bonne volonté, & les aſſura qu'à l'avenir il leur donneroit des marques de ſa bienveillance dans les occaſions. En ſuite il fit donner de ſes propres Robes aux *Caciques*, & il en donna d'autres à leurs Parens, qui n'étoient pas de ſi haut prix ; il leur fit outre cela quantité d'autres faveurs fort conſidérables, & qui ſatisfirent beaucoup les *Curacas*. Il ſoûmit ainſi à ſon Empire beaucoup de Villes & de Provinces, que ces deux *Caciques* poſſédoient dans le Détroit de *Collaſuyu*, dont les plus remarquables étoient *Poco-ata Muru-muru*, *Maccha*, *Caracara*, & tout le Païs qui du côté d'Orient s'étend juſques à la Montagne neigeuſe des *Antis*, & tout ce grand Deſert, borné de la Province qu'on nomme *Tapacri*, & que les Eſpagnols appellent *Tapacari*, qui eſt une Solitude ſi vaſte, qu'il y a plus de trente lieuës à traverſer ; quoi que cette Province ſoit fort froide ; & dépeuplée d'Habitans, elle ne laiſſe pas d'être fort conſidérable, par le grand nombre de Bêtail qu'elle entretient à cauſe de ſes bons Pâturages. Mais ſur tout il y a dans ce même lieu pluſieurs belles Sources, dont l'eau eſt ſi chau-

chaude, qu'il eſt impoſſible d'y tenir la main pendant l'eſpace d'un *Ave Maria*. L'on apperçoit de loin cette Source par la vapeur qui en ſort ; ce qui vient de ce qu'elle eſt toute ſulphureuſe ; il faut remarquer qu'entre ces Fontaines chaudes, il y en a dont l'eau eſt fort froide, & très-bonne à boire ; & des unes & des autres ſe forme la Riviére qu'on appelle *Cochapampa*.

Après avoir paſſé le grand Deſert, où ſont ces Fontaines, l'on arrive à un Côtau, qui a ſept lieuës de deſcente, juſques à la Province de *Tapacri*, qui fut le premier Département qu'eût dans le *Perou Garcillaſſo de la Vega*, mon bon Seigneur. Ce Païs eſt extrêmement fertile, fort peuplé, & abondant en Bêtail, il a plus de vingt lieuës de long, & plus de douze de large. La fameuſe Province de *Cotapampa* eſt à huit lieuës delà, & toute la Vallée enſemble en a trente de long & quatre de large, avec une célébre Riviére qui paſſe au milieu. Ces deux Provinces étoient compriſes dans la réduction que firent de leurs Etats les deux *Curacas Cari*, & *Chipana*, dont nous avons parlé, par le moyen de laquelle ces *Curacas* agrandirent leurs Etats de ſoixante lieuës de Païs. Et parce que la Province de *Cotapampa* eſt extrêmement bonne & très-fertile, les Eſpagnols y peuplérent en 1566. une aſſez belle Ville, qu'ils appellérent *S. Pierre de Cardenna*, qui eut pour Fondateur le Capitaine *Louïs Oſorio*, natif de *Burgos*.

En ſuite de ces Conquêtes l'*Inca* envoya deux de ſes Meſtres de Camp aux Etats de ces *Curacas*, & les Officiers néceſſaires pour l'inſtruction, & le gouvernement de ſes nouveaux Sujets. Après cela, content pour cette année de la Conquête qu'il venoit de faire, qui étoit plus grande qu'il n'avoit eſpé-

eſpéré, il retourna droit à *Cuzco*, menant avec lui les deux *Caciques*, pour leur faire voir la Capitale de ſes Etats, & les y traiter ſplendidement. A leur arrivée ils y furent reçûs avec beaucoup d'honneur par Ordre de l'*Ynca* & l'on fit beaucoup de réjouïſſances publiques, à leur occaſion, pendant leur ſéjour dans cette Ville. Enſuite, ils s'en rétournérent dans leur Païs, extrêmement ſatisfaits des graces & des faveurs qu'ils avoient reçûës. Le Roi leur recommanda avant leur départ de ſe tenir prêts pour la Conquête qu'il ſe propoſoit d'aller faire des Indiens qui étoient de l'autre côté du Païs.

CHAPITRE XV.

*L'*Ynca *fait faire un Pont de Chaume & de Jonc ſur le Canal du Lac de* Titicaca, *& rend Tributaires les Indiens de* Chayanta

L'YNCA *Capac Yupanqui*, bien aiſe de ce qu'on étoit venu à bout ſi heureuſement du Pont de *Huacachaca*, qui fut fait ſur la Riviére d'*Apurimac*, commanda qu'on en fit un autre ſur le Canal du Lac de *Titicaca*, parce qu'il avoit deſſein d'aller promptement conquérir les Provinces de *Collaſuyu* ; ce qui n'étoit pas difficile, parce que c'étoit un Païs plat, & où l'on pouvoit commodément mettre une Armée en Campagne. Auſſi les *Yncas* n'eurent point de repos qu'ils ne s'en fuſſent rendus Maîtres.

Le Pont de *Huacachaca*, & tous les autres du *Perou* ſont faits de Clayes d'Ozier, comme je l'ai déja dit, excepté celui-ci que les Eſpagnols appellent

lent pour l'ordinaire *le Pont du Canal*, qui eſt de Jonc, de Chaume, & d'autres ſemblables matériaux. Il flotte ſur l'eau comme celui de *Seville* qui eſt fait de pluſieurs Bacs attachez enſemble, & non pas ſuſpendu en l'air, comme celui de Clayes d'Ozier, que nous avons décrit ci-devant. Il croît par tout le *Perou* une eſpéce de Chaume ou de Paille fort douce, & fort maniable, que les Indiens appellent *Ychu*, & dont ils couvrent leurs maiſons. Mais le Chaume qui vient de *Collao* eſt ſur tout eſtimé, parce qu'il eſt fort propre à engraiſſer le Bêtail. Les *Collas* font ordinairement avec ce Chaume des Paniers & des Corbeilles, des Cables & autres Cordages, & des *Patacas*, qui ſont comme de petits Coffres. Outre cette eſpéce de Chaume, il croît au Marécage de *Titicaca*, une grande quantité de Jonc & de Glajeul que les Indiens des Provinces, qui ont la charge des Ponts, coupent lors qu'il en eſt temps, pour le faire ſecher. Lors qu'ils veulent s'en ſervir, ils en font quatre Cables gros comme la cuiſſe ; ils en jettent deux ſur l'eau d'un bord à l'autre de cette Riviére, dont les eaux ſemblent dormantes ſur la ſurface, quoi qu'au dedans elles coulent impétueuſement, comme l'affirment pluſieurs perſonnes qui l'ont examiné. Ils mettent ſur ces Cables au lieu de Barques de grands Faiſſeaux de jonc & de chaume, qui ſont de la groſſeur d'un Bœuf, & qu'ils attachent aux Cables le mieux qu'ils peuvent. Ils jettent enſuite ſur ces Faiſſeaux les autres deux Cables, & les lient fortement, afin que l'un ſe renforce par l'autre. Mais pour empêcher que ces Cables ne ſe rompent ſi-tôt à force d'être foulez, ils y jettent par deſſus quantité d'autres Faiſſeaux de jonc & de paille, qui ſont liez enſemble par ordre, & attachez à ces mêmes Cables. Les Eſpagnols nomment ces petits

Faiſſeaux *la Chauſſée du Pont*, qui eſt de treize à quatorze pieds de large, & qui d'un bord à l'autre a bien cent cinquante pas de long ; Par où l'on peut voir qu'il faut néceſſairement qu'on employe une prodigieuſe quantité de Jonc & de Chaume, pour achever une ſi grande Machine. D'ailleurs, comme le Jonc & la Paille ſont des choſes fort fragiles, ils ſont obligez de renouveller ce Pont de ſix en ſix mois, ou pour mieux dire de le refaire tout de neuf, avant que les Cables viennent à ſe rompre, & qu'ils achévent de ſe pourrir.

La charge de ce Pont, comme celle des autres grandes Machines, étoit partagée du temps des *Yncas* entre les Provinces frontiéres, chacune ſavoit quelle quantité de matériaux elle devoit fournir. De ſorte que les tenant prêts d'une année à l'autre, ils faiſoient le Pont en peu de temps. Les deux bouts des Cables en étoient comme les fondemens, qu'ils enfonçoient dans la terre, ſans les attacher à des Pilotis de pierre, ſoit qu'ils le fiſſent parce qu'ils le jugeoient plus commode, ou peut-être à cauſe qu'ils les changeoient de place, les mettant tantôt plus haut, & tantôt plus bas; ce qu'ils faiſoient en fort peu de temps. Dès que l'*Ynca* fut averti qu'on avoit achevé ce Pont, il ſortit de *Cuzco* avec le Prince ſon héritier, & alla juſques à *Tapacri*, & à *Cochapampa*, qui étoient les derniéres Provinces des *Caciques*, *Cari* & *Chepana*. Il les y trouva prêts à marcher pour ſon ſervice, avec leurs Troupes, & ils partirent enſemble de *Cochapampa*, d'où ils furent à *Chayanta*, & firent trente lieuës dans un Païs ſi deſert & ſi deſolé, qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne ſoit en friche. On trouve dans cette Solitude, qui eſt toute pleine de Rochers, une eſpéce de Chardon aſſez commun par tout le *Perou*, qui a des épines auſſi

auſſi longues que les doigts de la main, qui ſervent aux Indiennes d'Aiguilles à coudre. Lorſqu'ils eurent paſſé le Deſert, ils entrérent dans la Province de *Chayanta*, qui a vingt lieuës de long, & preſque autant de large. A ſon arrivée, la premiére choſe que fit l'*Ynca* fut de commander au Prince qu'il leur envoyât des hommes exprès, pour leur faire les Sommations accoûtumées.

Quand il fallut répondre aux Propoſitions de ces Députez, les Indiens de *Chayanta* furent d'avis différent. Les uns diſoient qu'il étoit juſte de recevoir pour Seigneur le Fils du Soleil, & d'obſerver ſes Loix, puis qu'étant faites par le Soleil même, on devoit croire qu'elles ſeroient douces, utiles, & favorables aux Vaſſaux, ſans que l'*Ynca* les rapportât à ſon Intérêt particulier. Les autres, au contraire, remontrérent, qu'ils n'avoient nullement beſoin de Roi, ni de nouvelles Loix; qu'ils en avoient déja de fort bonnes, puis que leurs Prédéceſſeurs les avoient obſervées, & qu'ils devoient être contents de leurs Dieux, ſans ſe mettre en peine d'aucune ſorte de nouveauté en matiére de Religion, & de Police. Qu'au reſte, ils ne trouvoient rien de pire en cela que de ſe ſoûmettre à la volonté d'un homme, qui ne les auroit pas plûtôt aſſujettis, après leur avoir prêché la Religion, & la Sainteté, qu'il leur impoſeroit telles Loix qu'il voudroit, qui n'auroient pour but que ſon profit particulier, & la ruine générale de ſes Sujets. Surquoi ils concluoient qu'ils ſe paſſeroient fort bien d'éprouver ces maux, & qu'ainſi ils devoient conſerver leur Liberté à quelque prix que ce fût, leur en dût-il coûter la vie.

Ils furent quelques jours ſans pouvoir s'accorder, chaque Parti s'imaginant toûjours que ſon Opinion prévaudroit ſur celle de l'autre. Mais enfin,

fin, quand ils vinrent à considérer les forces de l'*Ynca*, & ce qu'on disoit par tout de ses justes Loix, & de sa Probité merveilleuse à gouverner ses Etats, ils prirent un milieu entre ces deux extrêmitez. Ils répondirent donc aux Députez, comme s'ils eussent été neutres, sans rejetter absolument ce qu'on leur demandoit, ni sans l'accorder aussi. Ils dirent franchement qu'ils seroient bien aises de recevoir l'*Ynca* pour leur Roi & leur souverain Seigneur, après qu'il leur auroit fait connoître si les Loix qu'il prétendoit leur donner, seroient utiles ou pernicieuses; & pour cet effet ils le supplioient très-humblement de leur accorder une trêve, pendant qu'on les instruiroit dans la connoissance de ses Loix; que cependant ils consentoient que l'*Ynca* entrât dans leur Province avec son Armée, pourvû qu'il leur donnât sa parole qu'il en sortiroit & les laisseroit en leur Liberté, en cas qu'ils n'approuvassent pas ses Loix: Mais au contraire, s'ils les trouvoient aussi bonnes qu'il disoit, ils lui promettoient de l'adorer à l'heure même comme Fils du Soleil, & de le reconnoître pour souverain Seigneur.

L'*Yncas* leur fit répondre, qu'il acceptoit cette condition, & qu'encore qu'il les pût soûmettre par ses Armes, il ne le vouloit pas néanmoins, ni s'éloigner de l'exemple de ses Prédécesseurs, qui étoit de s'assujettir les Peuples par amour & non par la force; Qu'au reste, il leur donnoit sa parole & sa foi, de les laisser en pleine liberté, quand même ils ne voudroient pas adorer le Soleil son Pere, ni observer ses Loix, parce qu'il se flâtoit qu'après les avoir bien examinées ils les aimeroient passionnément, bien loin de les avoir en horreur; & qu'ils seroient bien fâchez de ne les avoir pas connuës plûtôt.

Sur

Sur cette promeſſe l'*Ynca* entra dans *Chayanta*, où il fut reçû avec beaucoup de reſpect, mais non pas avec autant de joye, & de ſatisfaction que lui en avoient témoigné les Peuples des autres Provinces. Car comme ceux-ci ne ſavoient pas à quoi tout cela devoit aboutir, ils furent long-temps ſuſpendus entre l'eſpérance & la crainte; juſques à ce qu'enfin quelques-uns des plus anciens Conſeillers de l'*Ynca*, & des plus prudens Capitaines de ſon Armée, furent députez par l'*Ynca* avec le Prince ſon héritier, afin de les inſtruire dans leurs Loix. Ceux-ci en préſence du Prince, lequel y aſſiſta quelques jours, firent connoître à ces Indiens en quoi conſiſtoit principalement leur Religion, & quel étoit le gouvernement de leur République; ce qu'ils leur démontrérent à diverſes fois, juſques à ce qu'ils le comprirent. Alors ayant bien conçû ces Loix, & pris garde qu'elles tendoient toutes à leur honneur & à leur avantage, ils dirent d'un commun conſentement, que le Soleil & les *Yncas* ſes enfans, qui enſeignoient aux hommes une ſi douce façon de vivre, méritoient d'avoir l'Empire de toute la Terre & d'être adorez comme Dieux, c'eſt pourquoi ils promettoient de garder particuliérement leurs Ordonnances, & de quitter leurs Idoles, leurs Cérémonies, & leur ancienne façon de vivre. Après avoir fait cette Proteſtation au Prince, ils l'adorérent à la place du Soleil ſon Pere, & de l'*Ynca Capac Yupanqui*, lui prêtérent Serment de fidélité, & confirmérent leur Serment par des Solemnitez accoûtumées, qui étoient des Danſes & des Chants d'allegreſſe. Outre cela, ils ſe firent voir en public mieux parez que de coûtume, & chantérent des Chanſons compoſées à la loüange du Soleil, des *Yncas*, de leurs bonnes Loix, & de leur juſte Gouvernemennt. Enfin

ils donnérent toutes les marques de joye, d'amour, & de bonne volonté qu'on pouvoit deſirer.

CHAPITRE XVI.

De l'induſtrie qu'avoient les Indiens à paſſer les Riviéres, & à faire leurs Pêches.

APRE'S avoir parlé des deux différens Ponts que firent faire les *Yncas* pour paſſer ſur les Riviéres, il ne ſera pas hors de propos que nous rapportions ici quelques autres Inventions qu'ils avoient pour le même effet. Car on ne faiſoit guére de Ponts qu'aux grands paſſages, à cauſe que les fraix en étoient exceſſifs. Mais comme tout ce Païs eſt fort grand & qu'il y a pluſieurs Riviéres; les Indiens s'aviſérent de pluſieurs choſes pour les paſſer, ſelon la ſituation des lieux, & ils en firent de même pour aller ſur Mer, bien qu'ils ne naviguaſſent pas beaucoup. Car ils n'avoient pas l'induſtrie, comme ceux de la *Floride*, des Iſles de *Barlovento*, & de la terre-ferme de faire de ces Chaloupes qu'ils appellent *Piragas* & *Canoas*. Peut-être auſſi ne le pouvoient-ils pas, parce qu'au *Perou* il n'y a point de bois qui ſoit propre pour cela. Car quoi qu'il ſoit vrai qu'en ce Païs-là il y a des Arbres fort gros, ils n'en ſont pas néanmoins ſi commodes, parce que le bois en eſt dur comme du fer; c'eſt pourquoi ils ſe ſervent pour le même effet d'une autre eſpéce de bois qui eſt gros comme la cuiſſe, & leger comme du figuier, dont le meilleur, à ce que diſoient les Indiens, ſe trouvoit dans les Provinces de *Quito*, d'où ils le tranſportoient

portoient ſur toutes les Riviéres, par ordre de l'*Yn-ca*. Ils faiſoient avec ce bois des Radeaux grands & petits, de cinq ou de ſept piéces aſſez longues attachées enſemble, dont la plus longue étoit celle du milieu. Les premiéres des côtez étoient plus longues que les ſecondes, & les ſecondes, que les troiſiémes; ces Radeaux étoient ainſi plus propres à couper l'eau, qu'ils ne l'auroient été, ſi on les eût fait de piéces égales; ils avoient la même forme à la Poupe qu'à la Prouë, & pour les tirer de part & d'autre, on y attachoit deux cordes; ce que les Paſſagers faiſoient quelquefois eux-mêmes, au défaut de ceux qui avoient accoûtumé de les paſſer. Je me ſouviens d'avoir été ſur ces Radeaux au temps des *Yncas*, & je ſuis certain que les Indiens les eſtimoient beaucoup.

Outre ces Radeaux ils ſe ſervent au lieu de Barques d'une autre invention fort plaiſante. Car ils prennent un Faiſſeau de jonc de la groſſeur d'un Bœuf, qu'ils attachent le plus fortement qu'ils peuvent, & le diſpoſent de telle ſorte, que depuis le milieu juſques au bout il eſt fait en pointe, comme ſi c'étoit la Prouë d'une Barque, afin de mieux couper l'eau: par ce moyen il va toûjours en s'élargiſſant des deux tiers en arriére; & le deſſus, où ils mettent telle charge qu'ils veulent, en eſt plat. Pour conduire une de ces Barques, il ne faut qu'un ſeul homme, qui ſe met au bout de la Poupe, & ſe laiſſant porter au fil de l'eau, ſes bras & ſes cuiſſes lui ſervent de rames; il eſt vrai que ſi la Riviére eſt impétueuſe, il aborde cent ou deux cens pas plus bas que le lieu d'où il eſt parti. Quand ils paſſent quelqu'un, ils le font coucher tout de ſon long ſur le Bateau, la tête appuyée ſur le Batelier, qui lui recommande ſur tout de ſe tenir ferme aux cordes de la Barque, ſans lever la tête, ni ouvrir les

yeux pour regarder. Je me ſouviens d'avoir autrefois paſſé de même une Riviére impétueuſe (car ces ſortes de Bateaux ne vont ordinairement que ſur une eau dont le courant eſt fort grand) où à cauſe du ſoin extrême que ſe donnoit le Batelier, pour m'empêcher de lever la tête, & d'ouvrir les yeux, il me prit envie de faire l'un & l'autre. Car étant fort jeune je fus ſaiſi d'une ſi grande peur, qu'il me ſembloit à tout moment que la terre s'élevoit, ou que le Ciel tomboit. Comme je voulus donc voir s'il n'y avoit point là d'enchantement, ou ſi je n'étois point dans un nouveau Monde, lors que je jugeai à peu près que nous étions au milieu de la Riviére, je levai la tête, pour regarder l'eau, & alors il me ſembla véritablement que nous tombions du haut des nuës; Ce qui venoit ſans doute de ce que la tête me tournoit à cauſe du grand courant de la Riviére, qui emportoit le Bateau avec une impétuoſité prodigieuſe; la peur qui me ſaiſit plus qu'auparavant, me fit refermer les yeux, & avoüer que le Batelier avoit raiſon de recommander à ceux qui paſſoient, de s'empêcher de les ouvrir.

Ils font auſſi une autre eſpéce de Radeaux de pluſieurs grandes Calebaſſes entiéres, & bien attachées l'une à l'autre de la longueur d'une aûne & demie en quarré, plus ou moins, ſelon qu'il en eſt beſoin. Celui qui en a la conduite, ſe met à la nage au devant de ce Radeau pour le tenir avec ſa charge, juſques à ce qu'il ait traverſé la Riviére, ou le bras de Mer qu'il veut paſſer. Que ſi la néceſſité le requiert, il a derriére lui un ou deux Indiens qui nagent auſſi, & ſervent à repouſſer le Radeau. Mais comme on ne peut aller avec ces Radeaux, non plus qu'avec les Bateaux de jonc, ſur les plus grandes Riviéres, à cauſe de leur

leur impétuoſité, & des écueils, qui s'y trouvent; & parce qu'il n'y a point de lieu propre pour aborder facilement, ils ſuppléent à ce défaut de la maniére qui ſuit. Ils jettent du haut d'un Rocher à l'autre bord un Cable fort gros, fait de cette eſpéce de Chanvre qu'on appelle *Chabuar*, & l'attachent à de gros Arbres, ou à des Rochers. A ce Cable eſt liée à une Vergue groſſe comme le bras, une grande Corbeille faite d'ozier où peuvent être aſſez commodément trois ou quatre perſonnes. Ainſi par le moyen de deux cordes dont elle eſt liée par les deux bouts, les Indiens paſſent la Riviére d'un bord à l'autre. Mais parce que le Cable eſt fort long, & par conſéquent plus mal aiſé à manier, à cauſe des ſecouſſes qu'il fait ſur l'eau, il fait faire gliſſer peu à peu juſques au milieu cette Corbeille flotante, parce que ne penchant pas également, elle pourroit couler à fonds, ce qu'ils empêchent d'une maniére fort ingénieuſe en la tirant à force de bras. Il y a pour cet effet des gens que les Provinces voiſines envoyent, chacune à ſon tour, pour faire paſſer la Riviére aux Voyageurs ſans rien prendre d'eux; Quelquefois même les Paſſagers aident à tirer les cordes, & quelquefois ils paſſent ſeuls, ſans que perſonne les aide, en ſe tenant debout dans la Corbeille, & ayant le Cable à la main. Je me ſouviens d'avoir paſſé ainſi deux ou trois fois dans un temps, auquel j'étois ſi jeune qu'on me portoit ſur les épaules le long du chemin. On paſſoit aſſez ſouvent dans ces Corbeilles du Bêtail, quoi qu'en petite quantité, & avec beaucoup de peine. Ce qui ne doit s'entendre que des Brebis, des Moutons, des Chévres, des Pourceaux, & des moindres Animaux. Car on n'oſeroit mettre dans ces Corbeilles des Chevaux, des Mulets, des Bœufs, & des Vaches, à cauſe de

leur peſanteur qui les pourroit faire couler à fonds; C'eſt pourquoi on leur fait faire un détour pour les faire paſſer ſur des Ponts, ou par des lieux, où le gué n'eſt point dangereux. Il faut remarquer ici que cette maniére de trajet ou de paſſage n'eſt point ſur les grands Chemins, mais aux lieux détournez, par où l'on va d'une Ville à l'autre, ce qu'on appelle *Vruya*.

Les Indiens de toute la Côte du *Perou* font leurs Pêches ſur la Mer dans ces ſortes de Bateaux de Jonc & de Chaume, que nous avons décrits ci-devant, ils les font entrer cinq ou ſix lieuës dans la Mer, parce qu'elle eſt fort calme ſur cette Côte, & que les moindres Chaloupes y peuvent paſſer. Il eſt vrai que lors qu'on veut paſſer de grands fardeaux, on ne les confie point ſur des Bateaux ſi fragiles, mais ſur d'autres faits de bois. Quand ils veulent faire leurs Pêches, ils ſe mettent à genoux à l'un des bouts du Faiſſeau de chaume fait en forme de Chaloupe, tenant une eſpéce de roſeau ou de canne fort groſſe, longue d'une toiſe, & qui eſt coupée en deux. Car dans ce Païs-là il y en a qui ne ſont pas moins groſſes que la cuiſſe, comme nous le dirons plus amplement ci-après. Lors qu'ils veulent aller ſur l'eau, ils prennent cette canne avec les deux mains, dont l'une la tient par un bout, & l'autre par le milieu, & comme cette eſpéce de rame eſt creuſe, elle eſt plus forte à voguer ſur l'eau; lors qu'ils veulent tourner à droit, ou à gauche, ils n'ont qu'à changer de main, ce qu'ils ſont fort habilement. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans leur maniére de pêcher & de naviguer, eſt de voir que lors qu'un de ces Bateaux eſt au fil de l'eau, il vogue avec tant de vîteſſe, qu'un Cheval de poſte, qui ſeroit à l'un des côtez du rivage, ne le ſauroit ſuivre.

Ils

Ils pêchent certains Poiſſons, qui ſont de la groſſeur d'un homme, & cette pêche eſt à peu près ſemblable à celle que les *Biſcains* font des Baleines. Ils attachent au harpon une corde aſſez déliée, que les Mariniers appellent un *Bolentin*, qui a vingt, trente, ou quarante braſſes de long. Dès que le Pêcheur a frappé le Poiſſon, il lâche la corde juſques au bout, qu'il tient toûjours dans la main, le Poiſſon nage alors avec tant de vîteſſe qu'on diroit de loin que c'eſt un Oiſeau qui vole à fleur de vagues & après qu'il a perdu ſes forces, le Harponneur le tire peu à peu à bord de ſa Chaloupe. On pêchoit encore avec des rets & des hameçons. Mais cette Pêche qu'on ne faiſoit point en compagnie, ne pouvoit pas être grande, puis que les rets étoient fort petits, & que les hameçons ne valoient rien, à cauſe que les Indiens ne ſavoient pas en faire d'acier ni de fer, qu'on appelle *Quillai*, quoi qu'ils en euſſent des Mines. On ne met point de voile aux Bateaux de jonc & de chaume, parce qu'ils ne ſont pas aſſez forts pour en ſupporter une; d'ailleurs, je ne crois pas qu'ils pûſſent aller ſi bien ni ſi vîte à la voile qu'à la rame; mais on en met aux Chaloupes faites de bois. Voilà de quelle façon les Indiens du *Perou* navigeoient, & de quelle ſorte de Bateaux ils ſe ſervoient pour paſſer la Mer, & les Riviéres impétueuſes. On s'en ſervoit encore de mon temps, & ſans doute que l'uſage n'en eſt point aboli maintenant, parce que ces gens-là, qui n'ont pas l'eſprit de ſe ſervir des commoditez de leur Païs, n'aſpirent point à des choſes plus grandes que celles qu'ils tiennent de leurs Ancêtres. Je n'en parlerai pas davantage, parce que j'en ai décrit les particularitez plus au long, au V I. Livre de mon Hiſtoire de la *Floride*, où j'ai fait mention des Canots, dont les Habitans de cette Contrée

ſe

ſe ſervent pour paſſer les Riviéres, qui y ſont fort impétueuſes. Revenons maintenant aux Conquêtes de l'*Ynca Capac Yupanqui.*

CHAPITRE XVII.

De la Réduction de cinq grandes Provinces, ſans y comprendre les autres moindres.

L'YNCA ſortit de *Chayanta*, après y avoir laiſſé en garniſon de bonnes troupes, & les Officiers qu'il jugea néceſſaires pour conſerver les Habitans dans leurs biens, & les inſtruire dans ſa Religion. Il alla enſuite aux autres lieux, qui ſont ſur cette Frontiére, appellée *Charca*; on comprend ſous ce nom de *Charca* pluſieurs Provinces différentes de Langue & de Nation, & qui ſont toutes du Détroit de *Collaſuyu*. Les principales ſe nomment *Tutara*, *Sipiſipi*, & *Chaqui*. J'omets qu'à l'Orient de celle-ci, qui s'étend juſques aux *Antis*, il y en a d'autres qu'on appelle *Chamuru*, où croît l'herbe nommée *Cuca*, quoi qu'elle ne ſoit pas ſi bonne que celle qui croît dans la Contrée de *Cuzco*; je ne parlerai point non plus, pour éviter la longueur, de la Province de *Sacaca*, & de pluſieurs autres ſemblables, que l'*Ynca* envoya ſommer à ſon ordinaire. Ces Peuples, qui ſavoient déja ce qui s'étoit paſſé à *Chayanta*, répondirent preſque tous de la même maniére, ou du moins avec peu de différence. Ils dirent qu'ils s'eſtimoient bien-heureux d'adorer le Soleil, & d'avoir l'*Ynca* ſon Fils pour leur ſouverain Seigneur; Qu'ayant déja une connoiſſance certaine de ſes Loix & de ſon bon Gouvernement, ils le ſupplioient de les recevoir ſous ſa Protection; Qu'ils lui offroient leurs

leurs biens & leurs vies, & qu'ils le prioient de soûmettre les autres Peuples leurs voisins, afin qu'ils ne leur fissent point la Guerre, & ne les mal-traitassent point à l'avenir, pour avoir quitté leurs anciennes Idoles, & suivi d'autres Loix, & une nouvelle Religion.

L'*Inca* leur fit répondre, que pour ce qui regardoit la Conquête de leurs voisins, ils n'avoient qu'à lui laisser faire; qu'il apporteroit tous les soins nécessaires pour les maintenir en Paix; & qu'au reste, ils n'avoient rien à craindre, pour s'être soûmis à l'*Inca*, & pour avoir reçû ses Loix; comme ils en seroient bien-tôt pleinement convaincus par leur propre expérience. Personne ne contredisit à cette Réponse, tous les Habitans, d'un commun accord, reçûrent l'*Inca* dans leurs Provinces, où il ne se passa rien qui mérite que nous le raportions. L'*Inca* employa deux ans à cette Conquête, ou trois, selon quelques Auteurs. Ensuite, après y avoir laissé les garnisons nécessaires, pour empêcher que ceux des Frontiéres ne troublassent ses nouveaux Sujets, il retourna à *Cuzco*, & visita le long de sa route les Villes & les Provinces, selon que la commodité le lui permit en continuant son chemin. Il voulut aussi que son fils allât par un autre côté, faire la revûë de ses Vassaux, parce qu'ils prenoient pour une faveur singuliére de voir dans leurs Villes les Rois & les Princes, qu'ils reconnoissoient pour leurs souverains Seigneurs.

L'*Inca* fut reçû dans *Cuzco* avec de grandes acclamations, & des témoignages évidens de l'allegresse publique. Il y fit son entrée, ayant autour de lui ses Capitaines, devant lesquels marchoient les *Curacas*, venus de ces Provinces nouvellement conquises, pour voir la Capitale de ce grand Empire. Le Prince *Yncá Roca* y fut reçû aussi quelques

ques jours après, avec les mêmes applaudiſſemens, que le Roi ſon Pere avoit eus de ſes Sujets, qui honorérent ſa préſence de Danſes & de Chanſons, compoſées à la loüange de ſes belles Actions, & de ſes Victoires. Enſuite l'*Ynca* congédia ſes Capitaines, après les avoir bien récompenſez; mais pour lui il demeura dans *Cuzco*, où il vaqua le mieux qu'il lui fut poſſible au gouvernement de ſes Royaumes, & de ſes Provinces. Les bornes de ſon Empire étoient du côté du Sud à plus de cent & huit lieuës de *Cuzco*, juſques à *Tatyra* & *Chaqui*, & du côté d'Occident, elles aboutiſſoient à la mer du Sud, où d'un côté il y a plus de ſoixante lieuës de la Ville, & de l'autre plus de quatre-vingt. A l'Orient de *Cuzco*, elles ſe terminoient par la Riviére de *Paucartampa*, à treize lieuës de *Cuzco* tout droit à l'Oüeſt, & vers le Sud-Eſt il avoit conquis juſques à *Collavaya*, c'eſt à dire, quarante lieuës de Païs, depuis la Ville de *Cuzco*. Ces Conquêtes parurent aſſez conſidérables à l'*Ynca*, pour ne penſer point encore à en faire de nouvelles, mais à les conſerver équitablement pour le bien de ſes Vaſſaux, & à les maintenir en paix, & en tranquillité. Outre cela, il eſſaya de rendre illuſtre la Maiſon du Soleil, & celle des Vierges conſacrées à ſon ſervice, que le premier *Ynca Manco Capac* avoit fondées; il fit faire auſſi divers Bâtimens dans la Ville, & dans pluſieurs Provinces, où ils étoient néceſſaires pour leur accroiſſement & leur bien commun. Il commanda qur l'on fit de grands Canaux, pour arroſer les terres labourables, & pluſieurs Ponts ſur les Riviéres, pour la ſûreté des paſſans; De plus, il inventa de nouveax chemins, pour aller d'une Province à l'autre; afin que les Sujets de ſon Empire puſſent avoir Commerce enſemble plus aiſément.

ment. En un mot, il fit tout ce qu'il crut digne de ſa grandeur, & avantageux à ſes Sujets.

CHAPITRE XVIII.

Le Prince Ynca Roca *réduit à ſon obéiſſance pluſieurs grandes Provinces méditerranées, & maritimes.*

APRE'S que l'*Ynca* eut paſſé fort heureuſement ſix ou ſept ans dans ces occupations, il réſolut de reprendre l'Exercice militaire, pour agrandir ſon Empire. Il voulut pour cet effet que vingt mille hommes de guerre, & quatre Meſtres de Camp des plus expérimentez, allaſſent avec le Prince *Ynca Roca* ſon fils, juſques à *Chincaſuyu*, qui eſt au Septentrion de *Cuzco*. Car les *Yncas* n'avoient point étendu de côté-là les bornes de leur Empire plus loin que le lieu, où le premier *Ynca Manco Capac* les avoit marquées, ſavoir juſques à *Rimactampu*, qui eſt à ſept lieuës de *Cuzco*. Peut-être qu'ils n'avoient pas daigné ſe mettre en peine de conquérir ce Païs, parce qu'il étoit rude & fort mal peuplé.

Le Prince partit donc de *Cuzco*, & alla à la Riviére d'*Apurimac*, qu'il paſſa dans de grandes Barques qu'on lui avoit préparées. Comme tout ce Païs étoit fort deſert, il paſſa plus avant juſques à *Curahuacy* & *Amançay*, à dix-huit lieuës de la Ville, où trouvant peu de gens ſur cette Frontiére, il lui fut facile de les réduire. De la Province d'*Amançay* qui eſt à main gauche du grand chemin par où l'on va de *Cuzco* à *Rimac*, il paſſa le Deſert que l'on appelle *Cochacaſſa*, qui en ce Parage

ge a vingt-deux lieuës de traverſe, & entra dans *Sura*, Province fort peuplée, fertile en Or & en Bêtail, & dont les Habitans le reconnurent pour Souverain. De ce lieu-là, il tira vers *Apucara*, où il fut auſſi reçû, ſans que perſonne s'y oppoſât. La grande inimitié & les diviſions qu'il y avoit entre toutes ces Provinces les obligérent à ſe rendre ſi facilement au Prince ſans faire la moindre réſiſtance.

De la Province d'*Apucara* il paſſa dans celle de *Rucana* qui eſt diviſée en deux, dont l'une s'appelle *Rucana*, & l'autre *Hatunrucana*, c'eſt à dire, *Rucana la grande*. Il fut reçû avec de grands applaudiſſemens de ceux du Païs, qui ſont des gens bienfaits & de bonne mine. De là prenant le fonds de la Côte de la Mer, que les Eſpagnols appellent *Los llanos*, ou *le plat Païs*, il arriva dans la premiére Vallée de ce Parage, que l'on nomme *Nanaſca*, c'eſt à dire, *la déſolée ;* On ne ſait pas certainement pourquoi on lui donne ce nom, c'eſt peut-être, pour quelque fleau qui lui fut envoyé. Les Habitans de cette Vallée, que les Eſpagnols appellent par corruption *Lanaſca*, reçûrent l'*Ynca* de leur bon gré, & lui obéïrent entiérement. Ils furent imitez en cela par les autres Vallées qui s'étendent depuis *Nanaſca* juſques à *Arequepa*, le long de la Côte, & qui ont plus de quatre-vingt lieuës de long, & environ quatorze ou quinze de large. Les principales de ces Vallées ſont *Hacari*, & *Camata*, où il y avoit bien pour lors environ vingt mille Habitans. Pour les autres Vallons, qu'on appelle *Alticu*, *Veuna*, *Atiquipa*, & *Quellca*, qui ſont petits, & par conſéquent moins conſidérables, il fut très-facile au Prince *Ynca Roca* de les réduire, parce qu'ils n'avoient point aſſez de forces pour lui réſiſter ; qu'ils étoient d'ailleurs dépourvûs

pourvûs de munitions, & que chacune des moindres Vallées n'avoit qu'un foible Seigneur. Que ſi les plus grandes en avoient pluſieurs, ils étoient toûjours en quérelle entr'eux; de ſorte que leurs propres diviſions les rendoient incapables de réſiſter à des Forces étrangéres.

Avant que d'aller plus loin, je raconterai ici (quoi que ce n'en ſoit pas le lieu) un étrange accident arrivé dans la Vallée de *Hacuri*, un peu après que les Eſpagnols l'eurent conquiſe. Il y avoit dans cette Contrée deux *Curacas*, qui n'étoient point encore baptiſez, & qui eurent enſemble de ſi grands différens ſur les bornes de leurs Terres, qu'enfin ils en vinrent à une Bataille, où il y eut de part & d'autre quantité de morts & de bleſſez. Les Gouverneurs Eſpagnols leur députérent un Commiſſaire, pour leur rendre Juſtice, & les remettre ſi bien enſemble, qu'ils n'euſſent plus à l'avenir de quérelles. En effet, ce Commiſſaire mit des bornes, à leurs Terres, ſelon qu'il lui parut raiſonnable; & ordonna aux *Curacas* d'être deſormais Amis, & de vivre en Paix; ils le promirent, ou du moins ils en firent ſemblant. L'un d'eux néanmoins qui ſe crût offenſé par un tel Partage, réſolut d'en tirer raiſon, & de ſe vanger ſecretement de ſon ennemi ſous un ſpécieux prétexte de s'être réconcilié avec lui. Le même jour auquel cet accord ſe devoit faire, ils mangérent tous deux enſemble, comme s'ils euſſent été bons Amis. Mais après le repas, le *Curaca*, qui en vouloit à l'autre, ſe leva de table, & prit deux Vaſes en main, pour boire, ſelon la coûtume des Indiens, à la ſanté de ſon Ami prétendu, & lui préſenta l'un des Vaſes qui étoit empoiſonné; Mais celui-ci ne voulut pas le prendre ſoit qu'il s'en doutât, pour le lui avoir vû changer de main, ou

qu'il n'eût pas ſujet de ſe fier à lui, *Donne-moi cet autre Vaſe*, lui dit-il, *ſi tu veux que je te faſſe raiſon;* Alors le *Curaca*, pour ne pas faire paroître ſa lâcheté, changea le Vaſe d'une main à l'autre, de ſorte qu'ayant bû le breuvage empoiſonné, il en mourut deux ou trois heures après; ſoit par la force du venin, ſoit pour le chagrin qu'il eût de voir qu'il ſe faiſoit mourir lui-même dans le deſſein qu'il avoit d'ôter la vie à ſon Ennemi.

CHAPITRE XIX.

*Des Colonies envoyées dans le Païs, & de la mort de l'*Ynca Capac Yupanqui.

APRE'S toutes ces Conquêtes, le Roi tira de *Nanaſca* des *Yncas* Indiens de cette Nation, pour les faire aller demeurer ſur la Riviére d'*Apurimac*, qui du côté du Chemin Royal par où l'on va de *Cuzco* à *Rimac*, paſſe par un Païs ſi chaud, que les Indiens de la Montagne, qui ſont dans un Climat froid, ou tempéré, ne peuvent y habiter, ſans tomber malades auſſi-tôt, à cauſe des violentes chaleurs, & mourir la plûpart du temps. C'eſt pour prévenir ce danger que l'*Ynca* choiſit des Indiens d'un Païs chaud pour aller peupler les Terres qui ſont le long de la Riviére d'*Apurimac*; car les *Yncas*, comme j'ai déja dit, qui vouloient envoyer des Colonies d'une Province à l'autre, ce qu'on appelle *Mitmac*, prenoient toûjours garde que les Païs fuſſent d'un même Climat, ſachant bien que les Habitans mouroient auſſi-tôt, ſi d'un lieu chaud on les envoyoit dans une Contrée froide; pour la même raiſon, il étoit défendu de met-

mettre les Montagnards dans le plat Païs. Cependant l'*Ynca* n'envoya qu'un petit nombre de gens ſur la Riviére d'*Apurimac*, à cauſe qu'il n'y avoit pas beaucoup de Païs à peupler. Ce qui venoit ſans doute de ce que le long de cette Riviére, qui paſſe à travers de hautes & rudes Montagnes, la plûpart du terroir étoit ſtérile ; il y avoit pourtant quelques endroits fertiles, que l'*Ynca* fit cultiver, & mettre en Jardinages & en Vergers, parce qu'aux deux côtez de cette fameuſe Riviére on y cueilloit des Fruits exquis & délicieux.

Après que le Prince *Ynca Roca* eut fait tout cela, & pourvû à l'ordinaire au gouvernement des Provinces qu'il avoit nouvellement conquiſes, il retourna droit à *Cuzco*, où il fut très-bien reçû de ſon Pere, & de toute la Cour. Il congédia alors les Capitaines & les Soldats, qu'il récompenſa dignement des ſervices qu'ils lui avoient rendus. Comme l'*Ynca Capac Yupanqui* ſe ſentoit affoibli de vieilleſſe, & qu'il deſiroit de jouïr paiſiblement de ſes Conquêtes, il réſolut de n'en aller point faire d'autres, de ſorte qu'il vécut ainſi quelques années dans un grand calme, & eut beaucoup de ſoin de pourvoir au bien commun de ſes Vaſſaux, qui de leur côté ſe montroient zélez, & prompts à executer tout ce qui regardoit le ſervice de l'*Ynca*, ſoit qu'il fallut contribuer à l'enrichiſſement de la Maiſon du Soleil, ou aux autres Bâtimens publics, dont les uns étoient faits par l'Ordre exprès de l'*Ynca*, & les autres, pour l'embelliſſement, & la commodité de chaque Province.

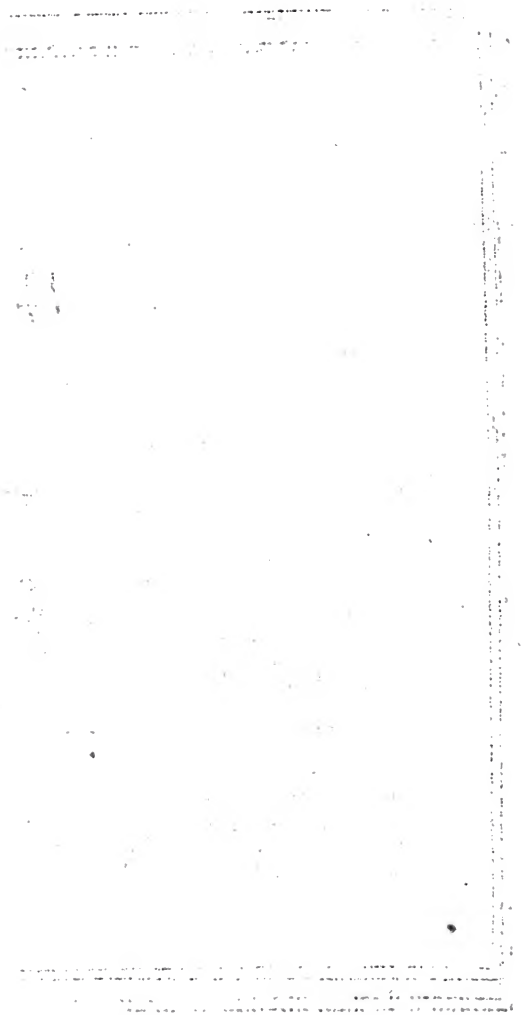
L'*Ynca Capac Yupanqui*, mourut au milieu de la tranquillité qu'il avoit ſagement établie. Comme c'étoit un Prince vaillant, & tout à fait digne du nom *Capac*, que les Indiens eſtimoient tant, il fut auſſi fort regretté & pleuré de tous ſes Sujets.

Son corps fut embaumé, & mis avec ceux de ſes Ancêtres. Il laiſſa pour Succeſſeur l'*Ynca Roca*, ſon fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Curyll-pay*, ſa femme, & ſa ſœur, ſans y comprendre ſes autres enfans tant légitimes que bâtards, dont je ne parlerai point ici, parce qu'on n'en ſait pas préciſément le nombre. On croit néanmoins, qu'il en eût plus de quatre-vingt; dequoi l'on ne s'étonnera pas, ſi l'on conſidére que la plûpart de ces *Yncas* ont eu, les uns cent fils ou filles, les autres deux cens, & les autres juſques à trois cens.

CHAPITRE XX.

Deſcription du Temple du Soleil, & de ſes grandes Richeſſes.

L'UNE des principales Idoles qu'eurent les Rois *Yncas* & leurs Vaſſaux, fut la Ville Impériale de *Cuzco*. Car les Indiens l'adoroient, comme une choſe ſacrée, tant parce qu'elle avoit été fondée par *Manco Capac*, après un grand nombre de Victoires & de Conquêtes, qu'à cauſe qu'elle étoit comme la Cour & la Maiſon des *Yncas* leurs Dieux; On peut juger combien ils avoient de vénération pour cette Ville, par les marques qu'ils en donnoient dans les moindres choſes qui y avoient quelque rapport. Si deux Indiens, dont l'un fût de *Cuzco*, & l'autre y allât, ſe rencontroient dans quelque chemin enſemble, ils ſe rendoient alors des devoirs & des reſpects, plus, ou moins, ſelon qu'ils étoient ou natifs, ou Habitans, ou plus proches de cette Ville; ce qu'ils obſervoient encore à l'égard des Semences, des Légumes, & des autres



autres choſes qu'ils tranſportoient de *Cuzco*. Car quoi qu'elles ne fuſſent pas meilleures que celles qui venoient d'ailleurs, ils ne laiſſoient pas d'en faire plus d'eſtime, parce qu'elles étoient venuës de cette Ville, qu'ils n'en faiſoient des Marchandiſes & des Denrées de toutes les autres Provinces; Comme ils avoient donc cette Ville en grande vénération, cela fut cauſe que les Rois de cet Empire l'embellirent le plus qu'ils pûrent de Maiſons Royales, & d'autres Bâtimens magnifiques, dont ils firent la plûpart pour eux, comme il ſera remarqué plus particuliérement dans la deſcription que nous ferons de quelques-unes de ces Maiſons. Mais celui de tous ces Bâtimens qu'ils eſtimérent le plus, fut le Temple du Soleil, qu'ils comblérent de richeſſes incroyables, chacun des *Yncas* faiſant à l'envi à qui ſurpaſſeroit ſon Prédéceſſeur en cette magnificence. Comme les beautez de cette Maiſon ſont au deſſus de la créance humaine, je n'oſerois preſque pas les rapporter ici, ſi les Hiſtoriens Eſpagnols, qui ont écrit du *Perou*, n'en convenoient avec moi : Mais ni ce qu'ils en ont dit, ni ce que je pourrois y ajoûter, n'eſt pas capable d'exprimer exactement ce qui en eſt. On attribuë la gloire du Bâtiment de ce Temple au Roi *Ynca Yupanqui*, Ayeul de *Huayna Capac*, non pour en avoir été le Fondateur, puis que le premier *Ynca* le fonda, mais pour l'avoir mis dans l'éclat, & dans le comble des richeſſes, où le trouvérent les Eſpagnols.

Pour venir maintenant à la deſcription du Temple du Soleil, où eſt aujourd'hui l'Egliſe de *S. Dominique*, faite d'une certaine terre extrêmement belle, j'en laiſſerai la grandeur & la largeur à part, pour ne la pouvoir dire préciſément, & paſſerai aux autres particularitez. Son grand Autel (nom-

mons-le ainſi, pour nous faire entendre, (quoi que ces Indiens ne ſuſſent ce que c'étoit que d'Autel) étoit du côté de l'Orient, & le toît de bois fort épais, couvert de chaume par deſſus, parce qu'ils n'avoient point parmi eux l'uſage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du Temple, à les prendre du haut en bas, étoient toutes lambriſſées de Plaques d'or. Sur le grand Autel on voyoit la figure du Soleil, faite de même ſur une Plaque d'or, plus maſſive au double que les autres. Cette figure, qui étoit toute d'une piéce, avoit le viſage rond, environné de rayons & de flammes, de la même maniére que les Peintres ont accoûtumé de la repréſenter. Elle étoit ſi grande, qu'elle s'étendoit preſque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyoit que cette ſeule Idole; parce que ces Indiens n'en avoient point d'autre, ni dans ce Temple, ni ailleurs, & qu'ils n'adoroient point d'autres Dieux que le Soleil, quoi qu'en diſent quelques Auteurs.

Lorſque les Eſpagnols entrérent dans cette Ville, cette figure du Soleil échût par le ſort à *Maneco Serra de Lequicano*, Gentilhomme Caſtillan, des premiers de cette Expédition, que j'ai autrefois connu, & que je laiſſai en vie, quand j'allai en Eſpagne. Comme ce Gentilhomme aimoit fort le jeu, & que cette figure l'embarraſſoit parce qu'elle étoit trop grande, il la joüa, & la perdit dans une nuit; Ce qui donna lieu à ce Proverbe rapporté par le R. P. *Joſeph Acoſta*. *Il joüe le Soleil avant qu'il ſoit jour*. Le Pere de *Maneco Serra de Lequicano*, qui étoit Préſident de cette Ville, voyant combien ſon fils étoit porté au jeu, le fit Prevôt ordinaire pendant un an, pour l'empêcher de joüer en lui donnant de l'occupation; En effet, celui-ci, qui avoit toutes les belles qualitez requiſes à un Cavalier,

Cavalier, s'en aquitta ſi bien, & ſe rendit ſi ponctuel dans l'exercice de ſa Charge, qu'il ne mania point de Cartes de toute cette année; ce qui obligea les Habitans de l'honorer dans la ſuite des Charges publiques. Ses occupations ordinaires lui firent ſi bien oublier le jeu, qu'il l'eut toûjours depuis en horreur, ſe reſſouvenant des miſéres & des grandes incommoditez qu'il lui avoit cauſées; par où l'on peut voir clairement que le vice s'entretient par l'oiſiveté, & la vertu par le travail.

Pour revenir maintenant à nôtre Hiſtoire, nous dirons que par cet échantillon, qui échût en partage à ce Gentilhomme, l'on peut juger à peu près, combien étoit grand le Tréſor que les Eſpagnols trouvérent dans ce Temple, & dans l'enceinte de la Ville. Aux deux côtez de l'Image du Soleil étoient les corps de leurs Rois décédez, tous rangez par ordre ſelon leur ancienneté, & embaumez de telle ſorte, ſans qu'on pût ſavoir comment, qu'ils paroiſſoient être en vie. Ils étoient aſſis ſur des Thrônes d'or, élevez ſur des Plaques de même métail, & ils avoient le viſage tourné vers le bas du Temple, mais *Huayna Capac*, le plus cher des enfans du Soleil, avoit cet avantage particulier au deſſus des autres, d'être directement oppoſé à la figure de cet Aſtre, parce qu'il avoit mérité d'être adoré pendant ſa vie, à cauſe de ſes vertus éminentes, & des qualitez dignes d'un grand Roi, qui avoient éclaté en lui dès ſa plus tendre enfance. Mais à l'arrivée des Eſpagnols, les Indiens cachérent ces corps avec tout le reſte du Tréſor, ſans qu'on ait jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient devenus; ſeulement en l'an 1559. le Licentié *Polo* en découvrit cinq, ſavoir trois corps de Rois, & deux de Reines.

Il y avoit plusieurs portes à ce Temple, elles étoient toutes couvertes de Lames d'or; la principale étoit tournée du côté du Nord, comme elle l'est encore à présent. De plus autour des murailles de ce Temple, il y avoit une Plaque d'or en forme de Couronne, ou de Guirlande, qui avoit plus d'une aûne de large.

CHAPITRE XXI.

Du Cloître du Temple, & des appartemens particuliers, consacrez à la Lune, aux Etoiles, au Tonnerre, à l'Eclair, & à l'Arc-en-Ciel.

A Côté du Temple on voyoit un Cloître à quatre faces, & dans sa plus haute enceinte une Guirlande de fin or, d'une aûne de large, comme celle dont je viens de parler. En mémoire de celle-ci, les Espagnols y en firent mettre une de Ferblanc, de même largeur que la précédente, que j'y laissai à mon départ, parce qu'on n'avoit point encore abattu l'enclos des murailles. Tout autour de ce Cloître, il y avoit cinq grands Pavillons en quarré, couverts en forme de Pyramide. Le premier étoit destiné à servir de logement à la Lune, femme du Soleil, & celui-ci étoit le plus proche de la grande Chapelle du Temple; ses portes & son enclos étoient couverts de Plaques d'argent, pour donner à connoître par la couleur blanche, que c'étoit l'Appartement de la Lune, dont la figure étoit dépeinte comme celle du Soleil, avec cette différence qu'elle étoit sur une Plaque d'argent,

gent ; & qu'elle avoit le viſage d'une femme. C'étoit-là que ces Idolâtres alloient faire leurs Vœux à la Lune, qu'ils croyoient être la ſœur & la femme du Soleil, & la mere de leurs *Yncas*, & de tous leurs deſcendans ; ils la nommoient à cauſe de cette derniére qualité *Mama Quilla*, c'eſt à dire, *Mere Lune*, mais ils ne lui offroient point de Sacrifices comme au Soleil. Aux deux côtez de cette figure on voyoit les corps des Reines décédées, rangez en ordre, ſelon leur ancienneté. *Mama Oello*, Mere de *Huayna Capac*, avoit la face tournée du côté de la Lune, par un avantage particulier au deſſus des autres, parce qu'elle avoit été Mere d'un ſi digne fils.

L'Apartement le plus proche de celui de la Lune étoit celui de *Venus*, des *Pleïades*, & de toutes les autres Etoiles en général. On appelloit *Chaſca* l'Aſtre de *Venus*, pour montrer par là qu'il avoit les cheveux longs & crêpez ; d'ailleurs on l'honoroit extrêmement, parce qu'on le croyoit le Page du Soleil, qu'on diſoit aller tantôt devant lui & tantôt après. On reſpectoit fort auſſi les *Pleïades*, à cauſe de la diſpoſition merveilleuſe de ces Etoiles, qui leur ſembloient toutes égales en grandeur. Pour les autres Etoiles en général, on les appelloit les ſervantes de la Lune, on leur donna pour cette raiſon un logement auprès de leur Dame, afin qu'elles la puſſent ſervir plus commodément, parce qu'on croyoit que les Etoiles étoient au Ciel, pour le ſervice de la Lune, & non du Soleil, à cauſe qu'on les voyoit de nuit, & non de jour.

Cet Appartement & ſon grand Portail étoient couverts de Plaques d'argent, comme celui de la Lune. Son toît ſembloit repréſenter un Ciel, parce qu'il étoit ſemé d'étoiles de différente grandeur. Le troiſiéme Appartement proche de ce der-

nier étoit consacré à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Foudre ; car on comprenoit toutes ces trois choses ensemble sous le nom *Yllapa*, dont on distnguoit les significations par le moyen du verbe qu'on y ajoûtoit. Par exemple, quand on disoit *avez-vous vû Yllapa !* on vouloit parler de l'Eclair ; & par ces mots *avez-vous ouï Yllapa ?* on comprenoit le Tonnerre ; de même que pour désigner la Foudre, on disoit, *Yllapa* est tombé en tel endroit, où il a fait tel dommage, &c.

On ne regardoit point ces trois choses comme des Dieux, mais comme les valets du Soleil, & on en avoit la même opinion que l'ancien Paganisme peut avoir euë de la Foudre, qu'ils regardoient comme un instrument de la Justice de *Jupiter*. C'est pour cette raison que les *Yncas* donnérent un Apartement tout lambrissé d'or à l'Eclair, au Tonnerre, & à la Foudre, qui leur sembloient être les domestiques du Soleil, & qui devoient par conséquent être logez dans sa propre maison. Ils ne représentérent aucun de ces trois par aucune Image de relief ni de platte Peinture, parce qu'ils ne les pouvoient peindre au naturel, à quoi ils s'étudioient principalement dans toutes leurs Images, mais ils les honorérent du nom *Yllapa*. Les Historiens Espagnols n'ont pû comprendre jusques ici la signification de ce nom ; quelques-uns ont voulu dire que cela s'entendoit d'un seul Dieu en trois personnes, comme s'ils eussent voulu mettre leur Idolâtrie en parallele, à cet égard, avec nôtre sainte Religion. En quoi ils se sont certainement trompez, aussi bien qu'en d'autres choses, où ils ont cherché avec moins de fondement des symboles de la très-sainte Trinité, en expliquant à leur mode les noms du Païs, & attribuant aux Indiens

une

une créance qu'ils n'avoient jamais euë, comme je l'ai fait voir ailleurs.

Ils conſacrérent à l'Arc-en-Ciel le quatriéme Appartement, parce qu'ils trouvérent qu'il procédoit du Soleil. Cet Appartement étoit tout enrichi d'or, & ſur les Plaques de ce métail on voyoit repréſenté au naturel, avec toutes ſes couleurs dans l'une des faces du Bâtiment la figure de l'Arc-en-Ciel, qui étoit ſi grande, qu'elle s'étendoit d'une muraille à l'autre. Ils appelloient cet Arc *Cuychu*, & l'avoient en grande vénération. Lors qu'ils le voyoient paroître en l'air, ils fermoient la bouche auſſi-tôt, & y portoient la main devant, parce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouvroient tant ſoit peu, leurs dents en ſeroient pourries & gâtées.

Le cinquiéme & dernier Appartement étoit celui du grand Sacrificateur, & des autres Prêtres, qui aſſiſtoient au ſervice du Temple, & qui devoient être tous du Sang Royal des *Yncas*. Cet Appartement, enrichi d'or, comme les autres depuis le haut juſques au bas, n'étoit deſtiné ni pour y manger, ni pour y dormir, mais ſervoit de Sale pour y donner Audience, & y délibérer ſur les Sacrifices qu'il falloit faire, & ſur toutes les autres choſes qui concernoient le ſervice du Temple.

CHAPITRE XXII.

Du nom du grand Prêtre, & des autres endroits de la Maiſon du Soleil.

LEs Eſpagnols appellent par corruption le grand Prêtre du Soleil *Vilaoma*, au lieu de dire *Villac-Umu*, qui eſt un mot compoſé du verbe *Villa*, qui ſignifie *Proférer*, & du nom *Umu*, qui veut dire *Devin* ou *Sorcier*. Le mont de *Villac* avec un C, eſt un participe du préſent; mais ſi l'on y ajoûte le nom *Umu*, c'eſt comme qui diroit, le Devin ou le Sorcier, qui dit ou qui prononce, ſans pourtant ſpécifier la choſe, voulant donner à entendre qu'il déclaroit au Peuple ce dont il conſultoit avec le Soleil, en qualité de grand Prêtre; & ce que le Soleil lui commandoit de leur dire, ſelon la doctrine de leurs Fables, & les fourberies que le Diable leur racontoit par la bouche de leurs Idoles. En un mot, lui-même, comme leur Pontife, leur déclaroit les choſes qu'il devinoit par le moyen des Augures, des Sacrifices, & de ſemblables ſuperſtitions, qu'ils avoient entr'eux. Mais comme ils n'avoient point de nom propre pour dire Prêtre, ils le compoſoient des choſes mêmes que les Prêtres faiſoient.

Je me ſouviens d'avoir vû trois de ces Maiſons, dont le toît & les murailles étoient encore en leur entier, ſans qu'il y manquât autre choſe que les Plaques d'or & d'argent. Pour les autres deux, qui étoient les Appartemens de la Lune & des Etoiles, on les avoit deja démolies. Dans les murailles de cet Apartement, qui regardoient le Cloître, il y avoit par dehors

dehors à chaque face quatre grandes Niches faites en forme de Tabernacle, le tout de terre cuite, comme le reſte du Bâtiment. Elles avoient leurs moulures par dehors, & par dedans elles étoient couvertes de Lames d'or juſques au bas. Aux angles de ces moulures étoient enchaſſées pluſieurs pierres fines, principalement des Emeraudes, & des Turquoiſes, parce qu'en ce Païs-là, il n'y avoit point de Rubis ni de Diamans. Aux jours de Fête conſacrez au Soleil, l'*Ynca* alloit s'aſſeoir tantôt dans l'un de ces Tabernacles, & tantôt dans l'autre, ſelon que la Solemnité le requéroit.

J'ai vû autrefois quantité de trous ſur les moulures des pierres de ces Tabernacles, à la Façade qui regardoit l'Orient. Celles des Angles aboutiſſoient aux deux extrêmitez, & les autres du Tabernacle ne ſe faiſoient remarquer que ſur la muraille. J'ai ouï dire aux Indiens, & aux Prêtres de cette Maiſon, que là même étoient anciennement ſur des Lames d'or, les enchaſſûres & les chatons des pierreries. Les Pavillons, les Tabernacles, & même les douze Portes par où l'on alloit au Cloître, étoient couverts d'or, excepté les Appartemens de la Lune & des Etoiles, & les autres deux qui étoient lambriſſez d'argent, afin de mieux reſſembler au naturel de ce qu'ils repréſentoient.

Outre les cinq grands Pavillons dont nous venons de parler, il y avoit dans la Maiſon du Soleil pluſieurs autres Appartemens pour les Prêtres, & les domeſtiques, qui étoient du nombre des *Yncas*, qu'on appelloit privilégiez. Car aucun Indien, quelque grand Seigneur qu'il fût, ne pouvoit entrer là dedans, s'il n'étoit *Ynca*. Les Dames n'y entroient point non plus, pas même les filles, ni les femmes du Roi. Les Prêtres ſervoient dans

dans le Temple par ſemaines, qu'ils comptoient par les quartiers de la Lune ; durant ce temps-là ils s'abſtenoient de leurs femmes, & ne ſortoient du Temple, ni jour ni nuit.

Les Indiens qui y ſervoient en qualité de Valets, comme les Portiers, les Ballayeurs, les Cuiſiniers, les Sommeliers, les Valets de garderobe, & ceux qui avoient le ſoin des Joyaux, ou de faire porter du bois & de l'eau, & de pourvoir à toutes les autres choſes néceſſaires pour le ſervice du Temple, étoient de la même Nation, & des mêmes Villes que ceux qui ſervoient dans la Maiſon du Roi ; Car il y avoit des Villes obligées à donner des Officiers, pour la Maiſon de l'*Ynca*, & pour celle du Soleil. Il faut remarquer ici que dans ces deux Maiſons, à cauſe de la relation qui étoit entre le Pere & le Fils, il n'y avoit aucune autre différence dans le ſervice qu'on leur rendoit, ſi ce n'eſt que dans la Maiſon du Soleil, les femmes n'y ſervoient point, & que l'on ne faiſoit aucuns Sacrifices dans le Palais de l'*Ynca* ; mais du reſte tout y étoit égal, & en grandeur & en Majeſté.

CHAPITRE XXIII.

Des lieux deſtinez à faire leurs Sacrifices, & où il falloit qu'ils ſe miſſent pied nud ; Avec une deſcription de leurs Fontaines.

LES lieux où l'on faiſoit les Sacrifices étoient conformes à leur Solemnitez. Car l'on en faiſoit les uns dans certaines Places, & les autres en divers endroits, qui dans la Maiſon du Soleil étoient

étoient deſtinez pour des Fêtes particuliéres, ſelon la dévotion ou l'obligation des *Yncas*. Les Sacrifices généraux de la principale Fête du Soleil appellée *Raymi*, ſe faiſoient dans la grande Place de la Ville; & les autres, qui n'étoient pas ſi célébres, ſe faiſoient au Parvis du Temple, où les Habitans de toutes les Provinces & des Nations du Royaume avoient accoûtumé de danſer, & de ſe réjoüir ſolemnellement. Il falloit néceſſairement qu'on ſe mit pied nud dans ce lieu-là, parce que c'étoient les bornes preſcrites pour s'y déchauſſer, avant que d'entrer dans le Temple, comme nous le ferons voir ailleurs.

Pour cet effet, il faut ſavoir, qu'au ſortir de la grande Place de *Cuzco*, l'on trouve trois principales Ruës, par où l'on va du Nord au Sud, juſques au Temple. La premiére eſt celle où coule un Ruiſſeau qui eſt dans la Ville. La ſeconde, celle qu'on appelloit de mon temps *la Ruë de la Priſon*, à cauſe que les Eſpagnols y en avoient une, qu'ils ont changée depuis, à ce qu'on m'a dit; Et la troiſiéme, celle par où l'on va dans ce même Quartier, comme l'on ſort du Carrefour de cette Place. Il y a encore une autre Ruë qui eſt plus à l'Orient de ces trois, qu'on appelle maintenant du nom de *Saint Auguſtin*. Les Indiens alloient au Temple du Soleil par toutes ces quatre Ruës. Mais la principale, & qui meine plus droit que les autres juſques à la porte du Temple, eſt celle qu'on nomme *la Ruë de la Priſon*, qui aboutit à la grande Place. Auſſi étoit-ce par là qu'ils alloient ordinairement au Temple, pour y adorer le Soleil, & lui faire des Vœux, des Sacrifices, & des Offrandes. A travers ces quatre Ruës, il y en a une autre qui va de l'Occident à l'Orient, dans ce même endroit où eſt la Riviére, ou plûtôt le Ruiſſeau,

juſques

juſques à la Ruë de *Saint Auguſtin*. Celle-ci étoit comme une borne, où ceux qui alloient au Temple ſe mettoient pied nud, car autrement il leur étoit défendu de paſſer plus avant. Il y a plus de deux cens pas depuis les bornes de cette Ruë, juſques à la porte du Temple. Ces mêmes limites ſe remarquoient à l'Orient, à l'Occident, & au Midi du Temple, où il falloit que chacun ſe déchauſſât, avant que de faire ſes dévotions.

Pour revenir maintenant à l'embelliſſement de ce lieu, il y avoit dans la Maiſon du Soleil, cinq Fontaines, qu'on y voyoit couler par divers endroits. Leurs tuyaux étoient d'or, & leur baſſins étoient les uns de pierre, les autres d'or, & les autres d'argent, où ils lavoient les choſes ſacrifiées, ſelon l'importance du Sacrifice, & la ſolemnité de la Fête. Je n'ai vû qu'une de ces Fontaines, qui ſervoit pour arroſer le Jardin de ce Convent, ſoit que le temps eût tari la Source des autres, ou que faute de la connoître on l'eût laiſſé perdre; cette derniére raiſon eſt, à mon avis, la plus vrai-ſemblable. Je me ſouviens d'avoir vû cette derniére Fontaine ſix ou ſept mois ſans couler, au grand dommage de ce Jardin; qui dépérit faute d'eau; ce qui fâcha fort ceux du Convent, & même les Habitans de la Ville, parce qu'il n'y avoit perſonne qui pût trouver la Source de cette Fontaine.

La cauſe pourquoi elle ſe perdit, fut que du côté de l'Occident de cette Maiſon, l'eau couloit ſous terre, & s'alloit rendre au Ruiſſeau, qui paſſe par le milieu de la Ville. D'ailleurs, les tuyaux de cette Fontaine ſe conſervoient par le moyen d'un Aqueduc de maſſonnerie, & qui étoit bien pavé, de peur que les courans ne ruinaſſent ce Bâtiment, qui

qui s'étendoit plus d'un quart de lieuë hors la Ville ; mais comme les courans de ces Ruiſſeaux, qui ſont fort rapides, ſappérent inſenſiblement cet Aqueduc juſques au pavé, & que les Eſpagnols négligérent de le réparer, il s'en alla tout à fait en ruine.

L'an 1558. l'impétuoſité de ce Ruiſſeau acheva de rompre les tuyaux de cette Fontaine, qu'elle combla tout à fait, de ſorte que la Source tarit ; & le Jardin demeura ſec, ſans qu'on pût diſcerner les endroits où les tuyaux pouvoient être, quelque peine que priſſent les Religieux du Soleil pour les découvrir. Il auroit fallu pour trouver ces tuyaux, abattre néceſſairement des Maiſons, & creuſer bien avant dans la terre, parce que la Fontaine étoit profonde ; mais comme il ne ſe trouva perſonne parmi eux, qui eût aſſez d'invention pour réüſſir à cela, ils laiſſérent tarir cette Fontaine, auſſi bien que les autres, qui étoient dans la Maiſon du Soleil. On peut connoître par là le peu de ſoin qu'ont eu les Indiens de conſerver la Tradition de ce qui concerne l'Antiquité, puiſque ſeulement depuis quarante-deux ans, ils ont laiſſé perdre une choſe auſſi néceſſaire, que l'eau, que leurs Ancêtres avoient fait venir dans le Palais du Soleil leur Dieu. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'après la mort des Principaux du Païs, & des Prêtres qui ſeuls avoient la Charge des choſes qu'ils croyoient être ſacrées, & qui appartenoient au ſervice des Temples, cette connoiſſance vint à leur manquer comme pluſieurs autres, dont ils ne ſavent point rendre compte. Je ſuis ſurpris que pouvant s'inſtruire des choſes profanes, par les nœuds de leurs tributs, ou dans le Département des Offices de la Maiſon de leur Roi, ou par leurs Annales, ils n'ayent pas pû en faire autant des choſes

ſacrées, & ſur tout de ces Fontaines; je ne puis rendre d'autre raiſon de cela, ſinon que les Maîtres de leurs comptes, & ceux qui leur tenoient lieu d'Hiſtoriens, qui avoient le ſoin de conſerver la mémoire des plus grandes choſes, l'ont laiſſé perdre peu à peu par la ſucceſſion du temps, comme elle ſe perd encore tous les jours, à cauſe que leur maniére de ſupputer eſt maintenant tout autre qu'elle n'étoit anciennement, & qu'il en eſt de même de l'Hiſtoire moderne de ces Contrées.

CHAPITRE XXIV.

Du Jardin d'Or, & des autres richeſſes du Temple, à l'imitation deſquelles il y avoit pluſieurs grands Tréſors dans cet Empire.

POUR revenir à la Fontaine que nous avons cidevant quittée, il faut ſavoir que ſix ou ſept mois après qu'elle fut tarie, il arriva par hazard que de jeunes Garçons, qui joüoient auprès du Ruiſſeau de *Cuzco*, découvrirent un des tuyaux rompus par où l'eau ſortoit. La nouveauté de la choſe fit qu'ils en appellérent d'autres, pour voir cela; de ſorte que les Eſpagnols en eurent avis, & conjecturérent que c'étoit un tuyau de la Fontaine du Convent, parce qu'il étoit aſſez près de là. Ils furent confirmez dans leur ſentiment par la trace des tuyaux, qu'ils découvrirent, & en donnérent avis aux Religieux, qui en furent fort aiſes, & les refirent de nouveau, mais non pas ſi bien qu'ils étoient auparavant. De cette maniére ils attirérent une autrefois l'eau dans leur Jardin, ſans ſe mettre en peine d'où elle venoit, ni par où elle paſ-

paſſoit. Il eſt vrai qu'ils ne le pouvoient découvrir que bien difficilement, à cauſe que les tuyaux étoient bien avant dans la terre.

Ce Jardin, qui ſert maintenant à donner des herbes à ceux du Convent, étoit au temps des *Yncas* tout d'Or & d'Argent, comme ceux qu'on voyoit dans les Palais de leurs Rois, où il y avoit en Or quantité d'Herbes, de Fleurs, de Plantes, & d'Arbres de diverſes ſortes, comme auſſi pluſieurs Animaux, grands, & petits, ſauvages, & apprivoiſez, ſans y comprendre les Couleuvres, les Leſards, les Limaçons & autre Reptiles. Là-même étoient repréſentez au naturel, & mis en leur place, ſelon la nature de chaque choſe, des Papillons & des Oiſeaux de toutes les ſortes, pour l'embelliſſement de ce lieu.

Outre cela, il y avoit un grand champ ſemé de Mayz, de *Quinua*, & d'autres Légumes. On y voyoit des Arbres, dont les fruits étoient tout d'Or, & d'Argent, faits au naturel. J'omets qu'il y avoit dans la Maiſon du Roi des Lingots d'or & d'argent entaſſez l'un ſur l'autre, comme ſi c'eût été du bois, & de grandes figures d'hommes, de femmes, & d'enfans, & pluſieurs greniers appellez *Pirua*, où l'on ſerroit des grains qui étoient de pur Or, le tout pour l'ornement, & pour une plus grande Majeſté de la Maiſon du Soleil leur Dieu. Car dans toutes les Fêtes principales qu'on ſolemniſoit chaque année, on lui offroit une grande quantité d'or & d'argent, qu'on employoit à l'embelliſſement de ſa Maiſon, & pour cela même on inventoit tous les jours de nouvelles magnificences. Tous les Orfévres conſacrez au ſervice du Soleil, travailloient ſans ceſſe à cela, & s'étudioient à l'envi, à repréſenter au naturel les choſes dont nous venons de parler. Ils faiſoient encore une infinité de Vaiſ-

ſelle pour le ſervice du Temple, comme des Pots, des Vaſes, des Chaudrons, & d'autres utencilles. Et un mot, il n'y avoit dans toute cette Maiſon aucuns outils que ne fuſſent d'or & d'argent, juſques aux hoyaux & aux bêches des Jardins, de ſorte que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on appelloit toute l'enceinte du Temple, & du Palais du Soleil *Caricancha*, c'eſt à dire, *Magaſin d'or*. Tous les autres Temples, qui étoient en diverſes Provinces de ce Royaume, étoient faits ſur le modelle de celui-ci. *Pedro de Cieça de Leon* a parlé de pluſieurs de ces Temples & des Maiſons des Religieuſes qu'on appelloit les *Vierges choiſies*, dans le Livre, où il fait une deſcription de tout le Païs. Mais quoi qu'il y repréſente chaque Province, comme dans un tableau, il ne traite pourtant pas de toutes les Maiſons ni de tous les Temples de cet Empire, mais de ceux-là ſeulement que l'on rencontre le long du Chemin Royal, ſans dire un mot de ceux que l'on voit dans les vaſtes Provinces, qui ſont aux deux côtez des grands Chemins. Je n'en dirai rien non plus pour éviter la longueur, outre que cela ſeroit inutile, puis que ces Temples étoient faits ſur le modelle du principal que j'ai décrit.

Chaque *Curaca* tâchoit d'embellir le Temple du Soleil de ſa Province autant qu'il pouvoit, ſelon l'abondance d'or & d'argent, qu'il avoit en ſon Païs. Auſſi tous ces Temples étoient couverts de Lames d'or & d'argent, comme celui de *Cuzco*. Les *Curacas* avoient pour but en cela non ſeulement d'honorer & ſervir leur Dieu, mais encore de flâter leurs Rois, qui ſe piquoient du glorieux tître de Fils du Soleil, plus que de toute autre choſe.

Les plus proches Parens des *Curacas* étoient Prêtres dans les Temples du Soleil. Mais le premier

mier des Prêtres dans chaque Province, qui étoit parmi eux ce qu'eſt un Evêque parmi nous, s'il eſt permis de les comparer enſemble, devoit être *Inca* du Sang Royal, afin que les Sacrifices que l'on faiſoit au Soleil, fuſſent conformes aux Coûtumes, & aux Cérémonies de *Cuzco*, & non aux Superſtitions que l'on pratiquoit dans quelques Provinces, qui furent défenduës par les *Yncas*. Telle étoit l'abominable coûtume qu'ils avoient de ſacrifier des hommes, des femmes, & des enfans, de manger de la chair humaine, & ces autres barbaries dont nous avons déja parlé.

C'eſt là la véritable raiſon pourquoi on n'élevoit à la Charge de grand Prêtre qu'un *Yuca* du Sang Royal; D'ailleurs, les Sujets ſe croyoient fort honorez d'avoir des *Yncas* pour Supérieurs, tant à l'égard des Dignitez de leur Religion, que des Charges militaires, parce qu'ils étoient par là comme les membres de ceux qu'on leur donnoit pour Chefs. Cela ſuffit ſans entrer dans un plus grand détail, pour donner une idée des grandes richeſſes de ce Temple.

CHAPITRE XXV.

Du fameux Temple de Titicaca, *& de quelques Contes fabuleux de ces Indiens.*

ENTRE les Temples les plus fameux qui furent dédiez au Soleil dans le *Perou*, & qui étoient à peu près comparables à celui de *Cuzco* en richeſſes & en ornemens d'or & d'argent, il y en eût un fort célébre dans l'Iſle appellée *Titicaca*,

c'eſt à dire ; *Montagne de plomb*, parce qu'il eſt compoſé de *Titi*, qui ſignifie *plomb*, & de *Caca*, qui veut dire une *Montagne*. ſi l'on prononce ces deux ſyllabes du fonds du goſier, mais ſi on prononce ce mot à la maniére des Eſpagnols, il ſignifie *Oncle maternel*. Le Lac de *Titicaca*, où eſt cette Iſle, a pris d'elle-même ſon nom propre. Elle eſt éloignée de la Terre-ferme un peu plus que de deux portées d'arquebuſe, & a cinq ou ſix mille pas de circuit. Ce fut là, du moins les *Yncas* le croyent ainſi, que le Soleil voulut que s'arrêtaſſent ſes deux enfans, quand il les envoya ſur la terre pour inſtruire ces Peuples barbares dans les devoirs de la Vie Civile. Ils ajoûtent une autre Fable à celle-là, qu'ils prennent de plus loin. Car ils diſent qu'auſſi-tôt après le Deluge, les rayons du Soleil parurent plûtôt en cette Iſle, & en ce grand Lac qu'en tout autre lieu. Ce Lac eſt ſi profond & ſi grand qu'en certains endroits il a 48 braſſes de fonds, & 80 lieuës de circuit. Il a cela de particulier que les Bateaux n'y peuvent nager. Le R. P. *Blas Valera* attribuë cet effet à une certaine pierre qu'on appelle *Himan*, & dont il y a quantité dans ce Lac : je m'en tiendrai à ſon opinion, ſans l'examiner de plus près.

Le premier *Ynca Manco Capac* voyant que la foi qu'on ajoûtoit à cette ancienne Fable, autoriſoit ſa fourberie, & que les Indiens tenoient pour des Lieux ſacrez ce Lac & cette Iſle, eût recours à l'invention, à la ſoupleſſe, & à l'induſtrie de ſon bon eſprit, pour en faire une ſeconde, en diſant que lui & ſa femme étoient enfans du Soleil, & que ſon Pere les avoit envoyez exprès dans cette Iſle, afin que de ce lieu-là ils allaſſent par tout le monde inſtruire ce Peuples, comme nous l'avons raconté au long dès le commencement de cette Hi-

Hiſtoire. Cependant les *Yncas Amautas*, qui étoient les Philoſophes, & les Sages de leur République, réduiſoient la premiére Fable à la ſeconde, prenant l'une & l'autre pour une eſpéce de Prophetie. Ils diſoient donc que le Soleil avoit éclairé cette Iſle avant tout autre lieu, pour faire connoître qu'en ce même endroit il feroit arrêter ſes deux premiers Enfans, pour inſtruire ces Peuples-là, & leur donner une connoiſſance claire des plus hauts Myſtéres, en les tirant de leur brutalité, pour leur apprendre à vivre en hommes, comme ils avoient fait depuis le Régne des *Yncas*. Par ces fictions ils perſuadérent aux Indiens qu'ils étoient fils du Soleil, & le confirmérent par les avantages qu'ils procurérent aux hommes. De ſorte que ces deux Fables, ſi ingénieuſement inventées, furent cauſe que les *Yncas*, & tous ceux de leur Empire, tinrent cette Iſle pour un lieu ſacré, & que pour marquer leur vénération, ils y firent bâtir à l'honneur du Soleil un Temple ſi riche, qu'il étoit couvert de toutes parts de Lames d'or. Là, tous ceux des Provinces ſujettes à l'*Yn-ca*, alloient faire tous les ans de riches Offrandes d'or, d'argent, & de pierreries, en reconnoiſſance des grands biens que le Soleil leur avoit faits en ce lieu. L'on faiſoit dans ce Temple le même Service qu'en celui de *Cuzco*, & l'on tient qu'on recevoit dans cette Iſle une très-grand quantité d'Offrandes d'or & d'argent, qui conſiſtoient en Utenciles, & en Meubles précieux. Le R. P. *Blas Valera* dit, en parlant des prodigieuſes richeſſes de ce Temple, qui s'y voyoient entaſſées par monceaux, que les Indiens, appellez *Mitmac*, dont on avoit envoyé une Colonie à *Copa Cavano*, l'avoient aſſûré que de l'or, & de l'argent, qui étoit reſté des Offrandes faites en cette Iſle,

on en pouvoit bâtir un autre Temple depuis les fondemens juſques au toît, ſans un mêlange d'autre matiére. A quoi il ajoûte, que les Indiens jettérent tous ces Tréſors dans le Lac, dès qu'ils apprirent que les Eſpagnols, abordez en ces Contrées, envahiſſoient tout ce qu'ils y trouvoient de richeſſes.

On fit la même choſe dans la Vallée d'*Orco*, qui eſt à ſix lieuës de *Cuzco* : dès que les Indiens furent avertis de l'arrivée des Eſpagnols au *Perou*; ils jettérent la plûpart des Tréſors de *Cuzco*, dans un petit Lac d'environ demi-lieuë de circuit, fort profond, environné de hautes Montagnes, & qui eſt dans cette Vallée du côté du Sud. Une des choſes les plus conſidérables qu'on jetta dans ce Lac étoit une grande Chaîne d'or, que *Huayna Capac* avoit fait faire, comme nous le dirons quand il en ſera temps. Le bruit qui s'en répandit, excita douze ou treize Marchands Eſpagnols, Habitans de *Cuzco*, à faire une Societé entr'eux à perte, ou à gain, pour épuiſer tout le Lac, afin d'en tirer ce Tréſor. Pour cet effet, ils y jettérent la ſonde, & trouvérent qu'il avoit vingt-trois ou vingt-quatre braſſes d'eau, outre qu'il y avoit beaucoup de vaſe. Afin d'en venir à bout plus aiſément, ils s'aviſérent de faire une mine du côté de l'Orient de ce Lac, par où paſſe la Riviére *Yncay*, à cauſe qu'en cet endroit le terrain y eſt plus bas que le Lac, & qu'ainſi l'eau pouvoit avoir ſon cours plus libre, & en être plus facilement tirée; ce qu'ils ne pouvoient faire par les autres endroits, parce qu'ils ſont tous environnez de Montagnes, ni exécuter cette entrepriſe ſi aiſément par aucune autre invention que par celle de la mine. Ils commencérent donc de mettre la main à l'œuvre l'an 1557. avec de grandes eſpérances de s'enrichir par

le

le moyen de ce Tréſor. Mais après avoir ſappé le terrain à plus de cinquante pas de la Montagne, quand il fut queſtion d'abattre une grande maſſe de Roc, ils trouvérent qu'ils s'efforçoient en vain de la rompre, parce que c'étoit de la pierre à feu, d'où ils tiroient plus d'étincelles qu'ils ne briſoient de cailloux ; Cela les obligea, après avoir diſſipé beaucoup d'argent à une entrepriſe ſi téméraire, d'y renoncer entiérement. Comme ils étoient après ce travail, j'entrai dans la fondriére qu'ils avoient faite. Cette hiſtoire a peut-être donné lieu au bruit qui a toûjours couru depuis, qu'à l'arrivée des Eſpagnols les Indiens cachérent une infinité de Tréſors dans les Lacs, & dans les Cavernes, ſans qu'il y ait apparence de les pouvoir jamais recouvrer.

Outre les magnifiques Ornemens de ce Temple dont nous venons de parler, les Indiens enrichirent beaucoup toute cette Iſle, parce qu'elle eſt, à ce qu'ils diſent, la premiére terre, où leurs Ancêtres venus du Ciel avoient mis le pied. Pour la rendre plus agréable à la vûë, ils l'applanirent autant qu'il leur fut poſſible, en abattirent les Rochers, & y firent tranſporter de loin quantité de terre graſſe & fertile, afin d'y faire croître du Mayz, parce qu'on n'en cueilloit point dans toute cette Contrée, à cauſe de la froideur du Climat. Ils en ſemérent en abondance ſur ces piéces de terre auſſi bien que d'autres Légumes. De ſorte qu'à force de cultiver le terroir, ils recueilloient de ces Grains, quoi qu'en petite quantité, & les envoyoient auſſitôt au Roi, comme une choſe ſacrée. Ce Prince en portoit une partie au Temple du Soleil, & en envoyoit l'autre aux *Vierges choiſies*, qui étoient les Religieuſes de *Cuzco*, & leur ordonnoit expreſſément d'en faire ainſi la diſtribution d'une année à l'autre aux Convents & aux Temples du Royau-

me ; afin qu'ils pûſſent tous avoir part à ces Grains, qu'ils croyoient leur être envoyez du Ciel. On les ſemoit dans les Jardins des Temples du Soleil, & des Maiſons de ces Religieuſes, dans les Provinces où il y en avoit ; & la récolte qui s'en faiſoit, étoit diſtribuée de Ville en Ville. De plus on en mettoit dans les Greniers du Soleil, dans ceux du Roi, & dans les Magazins publics, perſuadez que ces Grains, qu'ils regardoient comme divins, étoient capables de conſerver le Pain, qu'on y gardoit ordinairement pour la nourriture des Habitans, en cas de Famine, ou même de l'augmenter, & d'empêcher qu'il ne ſe gâtât. Si un Indien pouvoit avoir un ſeul grain de ce Mayz, ou de telle autre ſemence, qui fût venuë de cette Iſle, pour le mettre dans ſes greniers, il croyoit comme une choſe certaine, que de ſa vie il ne manqueroit de Pain ; tant la ſuperſtition de ces Peuples étoit grande à l'égard des choſes où leurs *Yncas* étoient mêlez, quelque petites & peu importantes qu'elles fuſſent.

Fin du troiſiéme Livre.

HISTOI-

HISTOIRE DES YNCAS ROIS DU PEROU.

LIVRE QUATRIEME.

*Où il eſt traité des Vierges, ou des Religieuſes conſacrées au Soleil ; Des Loix faites expreſſément contre ceux qui les violoient ; Du mariage des Indiens en général ; De celui du Prince en particulier ; Des conditions requiſes pour hériter du Royaume ; De l'éducation des enfans ; De la vie d'*Ynca Roca *ſixiéme Roi, où l'on voit ſes Conquêtes, ſes fondations, & ſes paroles remarquables ; De celle du ſeptiéme Roi* Yahuarhuacac, *& d'un étrange Fantôme, qui apparut au Prince ſon fils.*

CHAPITRE PREMIER.

De la Maiſon des Religieuſes, ou des Vierges dédiées au Soleil.

QUOIQUE les Rois *Yncas*, fuſſent Payens, ils ne laiſſoient pas d'avoir dans leur Religion des choſes dignes de la conſidération des hommes. L'une des principales étoit la profeſſion de Virginité perpétuelle que faiſoient les filles qui ſe voüoient au ſervice du Soleil. Elles vivoient pour cet effet retirées du commerce du monde, dans pluſieurs Maiſons bâties exprès dans ce grand Empire. Mais pour mieux entendre qui étoient ces filles, & à quoi elles s'occupoient, il faut que nous en parlions ici en détail, parce que les Hiſtoriens Eſpagnols, qui traitent de cette matiére, le font ſuperficiellement. Nous commencerons donc par la Maiſon qui étoit à *Cuzco*, & nous la décrirons exactement, parce que toutes les autres du *Perou* furent faites depuis ſur le modelle de celle-ci.

Pour bien comprendre cela, il faut ſavoir qu'il y avoit dans cette Ville un Quartier qu'on nommoit *Acllahua*, c'eſt à dire, *la Maiſon des Etoiles*. L'on appelle de ce nom tout cet Enclos qui eſt entre les deux Ruës, par où en ſortant de la grande Place on va droit au Convent de *Saint Dominique*, qui étoit autrefois la maiſon du Soleil. L'une de ces Ruës du côté du Nord, eſt à la main gauche de la grande Egliſe, & je me ſouviens fort bien que celle-

ci

ci étoit la plus marchande de toutes, au temps que je sortis de cette Ville, c'est à dire, en 1560. L'autre est directement opposée au milieu de la Place, où étoit autrefois la Prison, & aboutit vers le Nord, au même Convent de *Saint Dominique*. Ainsi la façade de cette Maison étoit située entre les deux Ruës, dont je viens de parler, vis à vis de la grande Place, & le derriére s'étendoit jusques à la Ruë, qu'on trouve à travers, si l'on va de l'Orient à l'Occident. Ce Palais étoit donc comme ne Isle entre la Place & les trois Ruës. Ajoûtez à cela qu'entre ces Ruës, & le Temple du Soleil, il y avoit une autre Isle de maisons fort large, & au devant du Temple une Place extrêmement grande. Par où l'on peut voir clairement combien est fausse la Relation qu'ont euë ces Historiens, qui disent que ces *Vierges choisies* étoient dans le Temple du Soleil; comme des Prêtresses qui aidoient à ceux qui sacrifioient, quand il falloit faire les Cérémonies; Mais on sera pleinement convaincu qu'ils se trompent, si l'on considére la grande distance qu'il y avoit d'une maison à l'autre; D'ailleurs, la principale intention des Rois *Incas* étoit qu'il n'entrât point d'hommes dans la Maison de ces Religieuses, ni de femmes dans celle du Soleil. On l'appelloit ordinairement *la Maison des Choisies*, parce qu'on en faisoit choix, selon qu'elles étoient belles, ou de bonne naissance, outre qu'elles devoient être Vierges, & que pour mieux s'en assûrer ils les choisissoient au dessous de huit ans.

Comme les Vierges de cette Maison de *Cuzco*, étoient destinées à être femmes du Soleil, il falloit qu'elles fussent de son même Sang, c'est à dire, filles des *Yncas*, légitimement descenduës du Roi, ou de ses Parens. Car celles qui étoient con-

çûës

çûës du mêlange d'un ſang étranger, ne pouvoient entrer dans cette Maiſon de *Cuzco*, parce qu'il n'étoit pas plus permis, ſelon eux, de mettre au ſervice du Soleil une bâtarde, qu'une femme corrompuë. Car ſi le Soleil devoit avoir des enfans, comme ils ſe l'imaginoient, il n'étoit pas raiſonnable, diſoient-ils, qu'il y eût en eux un mêlange confus de ſang divin & humain, & par conſéquent ces Vierges devoient être légitimes, & du propre Sang du Soleil.

Il y avoit pour l'ordinaire dans cette Maiſon plus de quinze cens Religieuſes, mais le nombre n'en étoit pas limité. Celles qui étoient âgées vivoient dans la même profeſſion où elles avoient vieilli, comme y étant entrées aux mêmes conditions que les autres. On les appelloit *Mamacuna*, à cauſe de leur âge, & de l'Office qu'elles faiſoient. Ce mot expliqué à la lettre, ſignifie proprement une *Matrone*. Mais ſi on lui donne ſa ſignification toute entiére, il veut dire *une femme qui a le ſoin de faire l'office de Mere*; car ce mot eſt compoſé de *Mama*, qui ſignifie *Mere*, & de la particule *Cuna*, qui dans ſa compoſition a la ſignification que nous avons dit, outre pluſieurs autres, ſelon les diverſes compoſitions qu'elle reçoit. Ce nom leur convenoit fort bien, puis que les unes faiſoient l'office d'Abbeſſes, & que les autres étoient établies Gouvernantes des Novices, pour les inſtruire dans leur Culte divin, & aux Ouvrages de la main, comme à filer, à tiſtre, & à coudre. En un mot, les unes avoient le ſoin de garder la porte, & les autres de donner ordre aux néceſſitez de la Maiſon, ſelon le beſoin qu'en avoient les Religieuſes, qui étoient pourvûës abondamment de tout ce qu'il leur falloit, & cela ſe tiroit du Domaine du Soleil, de qui elles étoient femmes.

CHA-

CHAPITRE II.

Des Statuts des Vierges Choiſies, *& de leurs exercices.*

CES Religieuſes vivoient toûjours enfermées, & dans une perpétuelle Virginité. Elles n'avoient ni Tour ni Parloir, ni autre ſemblable lieu, & ne voyoient ni homme ni femme, mais elles s'entretenoient enſemble les unes avec les autres. La raiſon qu'elles alléguoient là-deſſus, étoit que les femmes du Soleil ne devoient point être communes, ni ſe faire voir à perſonne. Ce qu'elles obſervoient ſi étroitement, que l'*Ynca* même s'abſtenoit de joüir du Privilége de les aller viſiter, bien qu'en qualité de Roi il le pût faire, & leur parler; apparemment il vouloit par cette conduite engager les autres à ſuivre ſon exemple, & leur ôter la hardieſſe d'aſpirer à un ſemblable Privilége. Il n'y avoit donc que la *Coya*, c'eſt à dire, la Reine, & ſes filles qui euſſent permiſſion d'entrer dans ce grand Enclos, & parler à ces enfermées, ſoit qu'elles fuſſent jeunes ou vieilles. Ainſi, lorſque le Roi vouloit ſavoir comment elles ſe portoient, & ſi elles n'avoient point beſoin de quelque choſe, il les envoyoit viſiter par la Reine même, & par les Princeſſes ſes filles. Je me ſouviens d'avoir vû cette Maiſon en ſon entier: car lors que les Indiens ſe ſoûlevérent contre la Nation Eſpagnole, & qu'ils brûlérent les Maiſons de la Ville, ils épargnérent celle-ci, celle du Soleil, & quatre Palais où demeuroient autrefois les *Yncas*, parce que l'une de ſes Maiſons avoit été au Soleil

Soleil leur Dieu, l'autre à ſes femmes, & les autres à leurs Rois. Il y avoit à travers ce vaſte Bâtiment une petite Ruë en forme de Galletie fort remarquable, où deux perſonnes pouvoient aller de front, & où l'on voyoit à main droite & à gauche pluſieurs apartemens dans leſquels travailloient ordinairement les femmes deſtinées au ſervice de cette Maiſon. Il y avoit à chacune de ces loges une Portiére, fort ſoigneuſe de s'aquitter de ſa charge ; les femmes du Soleil étoient logées au dernier Appartement qui étoit au bout de la Ruë, où perſonne n'entroit. Cette Maiſon avoit ſa principale Porte, qu'on n'ouvroit jamais qu'à la Reine & aux filles, qu'on vouloit recevoir Religieuſes.

Il y avoit ordinairement vingt Portiers, à l'entrée de la Ruë, où étoit la porte du ſervice de la Maiſon, pour faire tenir ou porter eux-mêmes juſques à la ſeconde porte, les choſes qui devoient ou entrer dans le logis, ou bien en ſortir. Mais ils ne pouvoient aller plus avant que la ſeconde porte, ſur peine de la vie, quand même le commandement leur en fût venu de la part des Religieuſes, ni elles le leur commander ſur la même peine.

Il y avoit pour le ſervice des Religieuſes & de toute la Maiſon cinq cens jeunes Demoiſelles, qui devoient être toutes Vierges, & filles des *Yncas*, jouïſſans du Privilége que le premier *Ynca* donna autrefois à ceux qu'il ſoûmit à ſon Empire, ſans qu'il fût néceſſaire qu'elles fuſſent de Sang Royal, parce qu'elles entroient dans cette Maiſon comme ſervantes, & non pas pour être femmes du Soleil. Ces filles avoient auſſi leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouvernantes, qui faiſoient profeſſion de Virginité, & les inſtruiſoient dans ce qu'il falloit qu'elles fiſſent. Ces *Mamacunas*, comme j'ai dit

dit ci-devant, avoient vieilli dans la Maiſon, & on les honoroit de ce Nom, & de cette Charge, à cauſe de leur âge, comme ſi on leur eût voulu dire par là qu'elles étoient Meres, & capables de gouverner le Convent. Au partage que firent les Eſpagnols des Maiſons Royales, pour y demeurer après avoir conquis *Cuzco*, la moitié de ce Convent échût à *Pierre de Barco*, dont nous parlerons ci-après, & l'autre moitié au Licentié *de Gama*, que j'ai connu dans mon enfance; la Portion de celui-ci tomba depuis entre les mains de *Diego Ortez de Guzman*, natif de *Seville*, que je laiſſai en vie, quand j'allai en *Eſpagne*.

Le principal exercice des femmes du Soleil, étoit de filer, de tiſtre, & de faire tous les Habits que portoient l'*Ynca* & la *Coya* ſa femme légitime, elles faiſoient auſſi tous les autres Habits les plus fins, qu'on offroit en Sacrifice au Soleil. L'*Ynca* portoit d'ordinaire ſur la tête une maniére de Cordon qu'on appelloit *Llauta*, de la largeur du poûce, & d'une forme preſque quarrée, faiſant quatre ou cinq tours ſur la tête, & la bordure de couleur, qui joignoit d'une temple à l'autre.

Pour ſon Habit, c'étoit une Camiſole qui lui alloit juſques aux genoux, appellée *Uncu* par ceux du Païs, & par les Eſpagnols *Cuſma*; ce qui n'eſt pas un mot de la Langue générale, mais plûtôt de quelque Province particuliére. Ils portoient au lieu de Manteau une eſpéce de Caſaque nommée *Racolla*. Les Religieuſes faiſoient auſſi pour l'*Ynca* une eſpéce de Bourſe quarrée, qu'il portoit comme en Echarpe, attachée à un Cordon fort bien travaillé, de la largeur de deux doigts. Ces Bourſes, qu'on appelloit *Chuſpa*, ne ſervoient qu'à y mettre de l'herbe *Cuca*, que les Indiens ont accoûtumé de mâcher, & qui pour lors n'étoit pas ſi com-

mune que préſentement, car il n'étoit permis qu'au ſeul *Ynca* d'en manger, ou du moins qu'à ſes Parens, & à quelques *Curacas*, auſquels le Roi en envoyoit tous les ans de pleins paniers par une faveur très-particuliére.

Elles faiſoient encore certaines petites bordures appellées *Paycha*, mêlées de jaune & de rouge, attachées à un Cordon de la longueur d'une aûne, & qui n'étoient point pour l'*Ynca*, mais pour ſes proches Parens, qui les portoient ſur la tête, d'où elles aboutiſſoient par les deux extrêmitez à la temple droite.

CHAPITRE III.

Du reſpect religieux qu'on portoit aux choſes que les Vierges choiſies avoient faites; Et de la punition de celles qui péchoient contre leur honneur.

LEs Vierges choiſies faiſoient de leur main quantité de ces choſes que nous avons dit, pour l'uſage & le ſervice de leur Mari le Soleil. Mais comme cet Aſtre ne pouvoit recevoir de leur part ces beaux Ornemens, ni s'en équiper, elles les envoyoient a l'*Ynca*, comme à ſon fils légitime, & à ſon vrai héritier, afin qu'il lui plût ſe parer de ces Livrées; Auſſi les recevoit-il comme des choſes ſacrées, & les avoit en plus grande vénération, auſſi bien que tous ſes Sujets, que les Grecs & les Romains n'eurent jamais les Statuës de *Junon*, de *Venus*, & de *Pallas*. Car ces nouveaux Gentils plus ridicules que les anciens, adoroient avec un reſpect religieux, tout ce qu'ils tenoient pour

pour divin & ſacré dans leur fauſſe Religion. Mais ils révéroient plus particuliérement tout ce qui étoit fait de la main des *Coyas*, femmes du Soleil, & pour le Soleil même, outre que ces femmes étoient de ſon Sang. Auſſi l'*Ynca* ne les pouvoit donner à aucun autre, qui ne fût de Sang Royal & ſon Parent, parce, diſoient-ils, que c'étoit un ſacrilége d'employer les choſes divines à l'uſage des perſonnes humaines. Pour cette conſidération, quelque ſervice que les *Curacas*, & les plus fameux Capitaines euſſent rendu au Roi, il ne leur pouvoit faire préſent de ces Habits, s'ils n'étoient ſortis de ſon Sang, ſans violer ſes propres Loix. Il eſt vrai néanmoins, qu'il lui étoit permis d'en donner d'autres, tels que nous dirons ci-après, aux *Curacas*, aux Vicerois, aux Gouverneurs, & aux Capitaines, ce qui leur tenoit lieu d'une Faveur ſignalée.

Outre les choſes dont nous venons de parler, ces Religieuſes étoient obligées de temps en temps de faire le Pain qu'on appelloit *Cancu*, pour les Sacrifices qu'on offroit au Soleil, dans ſes plus grandes Fêtes, qu'on nommoit *Raymi*, & *Citua*. Elles faiſoient auſſi d'une certaine Liqueur que l'*Ynca*, & ſes Parens beuvoient ces jours de Fête & l'appelloient *Aca*, prononçant la derniére ſyllabe du fonds du goſier; car quand on la prononce ſelon les lettres Eſpagnoles, elle ſignifie *excrement*.

Toute la Vaiſſelle de cette Maiſon, juſques aux Chaudrons, & aux Vaſes, étoit d'or & d'argent, comme celle de la Maiſon du Soleil, parce que c'étoient ſes femmes qui s'en ſervoient, & qui le méritoient pour leur naiſſance & leur qualité. Il y avoit encore un Jardin, dont les Arbres, les Plantes, les Herbes, les Fleurs, les Oiſeaux, & les autres Animaux étoient tous d'or,

& d'argent, faits au naturel comme ceux du Temple du Soleil.

Les Religieuſes de la Ville de *Cuzco* s'occupoient particuliérement aux choſes que nous avons dit : Car pour tout le reſte, il étoit conforme à la maniére de vivre de certaines femmes, qui étoient toûjours enfermées, & gardoient une Virginité perpétuelle. Que ſi parmi un ſi grand nombre de Religieuſes, il s'en trouvoit quelqu'une qui vint à faillir contre ſon honneur, il y avoit une Loi qui portoit qu'elle fût enterrée toute vive, & ſon Galand pendu. Mais parce qu'on eſtimoit peu de choſe de faire mourir un ſeul homme, pour une faute auſſi grande qu'étoit celle de violer une fille dédiée au Soleil leur Dieu, & le Pere de leurs Rois, il étoit ordonné par la même Loi qu'outre le coupable ſa femme, ſes enfans, ſes ſerviteurs, ſes parens, & de plus tous les Habitans de la Ville où il demeuroit, juſques aux enfans qui étoient à la mammelle, en portaſſent la peine tous enſemble. Pour cet effet, ils détruiſoient la Ville & y ſemoient de la pierre, de ſorte que toute ſon étenduë demeuroit déſerte, déſolée, maudite & excommuniée, pour marque de ce que cette Ville avoit engendré un ſi déteſtable enfant ; ils eſſayoient encore d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de perſonne, non pas même des Bêtes, s'il étoit poſſible. Cette Loi ne fut pourtant jamais executée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de Crime dans le Pais ; car comme nous l'avons remarqué autrefois, les Indiens du *Perou* étoient les Peuples du monde les plus ſoigneux d'obſerver leurs Loix, principalement celles qui concernoient la Religion ou leurs Rois, & ſi quelqu'un les violoit, il étoit puni, ſans aucune rémiſſion, quand même il n'eût tué qu'un Chien. Les

Yncas ne faiſoient jamais des Loix, pour donner de la terreur à leurs Sujets ſeulement, mais pour les leur faire obſerver exactement; de ſorte que la Punition étoit infaillible à ceux qui les violoient.

CHAPITRE IV.

Qu'il y avoit pluſieurs autres Maiſons de Vierges Choiſies; Avec une preuve particuliére de la Loi contre les Religieuſes débauchées.

TOUT ce que nous avons dit juſques ici ſe doit entendre ſeulement de la Maiſon des Religieuſes de *Cuzco* dédiées au Soleil; Ce fût ſur le modelle de cette Maiſon que l'*Ynca* en fit bâtir pluſieurs autres dans les principales Provinces du Royaume. On recevoit dans ces Maiſons toutes ſortes de filles, ſoit qu'elles fuſſent de Sang Royal, & légitimes, ſoit qu'elles fuſſent bâtardes, & nées d'un ſang étranger. L'on y admettoit encore par une grande faveur les filles des Seigneurs qui avoient quelques Vaſſaux, & même celles des moindres Bourgeois, pourvû qu'elles fuſſent belles. Car ſous cette condition elles étoient deſtinées à être filles du Soleil, ou Maîtreſſes de l'*Ynca*. On les gardoit avec le même ſoin que les femmes dédiées au Soleil. Car elles avoient, comme les autres, des Demoiſelles qui les ſervoient, & étoient entretenuës aux dépens du Roi, parce qu'elles étoient ſes femmes. D'ailleurs, elles s'occupoient pour l'ordinaire, comme les Vierges du Soleil, à filer, à tiſtre, & à faire quantité de Robes

pour la Perſonne de l'*Ynca*. L'*Ynca* faiſoit part de tous ces Ouvrages de leur main, à ceux de ſon Sang, aux *Curacas*, aux Capitaines les plus illuſtres, & à toutes les autres perſonnes qu'il vouloit favoriſer, ſans que la Juſtice & la bienſéance l'en empêchaſſent, à cauſe que ces Habits étoient de la façon de ſes femmes, & non pas de celles du Soleil, & faites pour lui-même, & non pour ſon Pere.

Ces femmes avoient encore leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouvernantes, comme celles de *Cuzco*, & pour le dire en un mot, toute la différence qu'il y avoit entre les unes & les autres, conſiſtoit en ce que celles de *Cuzco* devoient être légitimes, de Sang Royal, & vivre toûjours enfermées, qui étoient des conditions néceſſaires pour être femmes du Soleil; au lieu qu'on recevoit dans les autres Maiſons du Royaume, des filles de toutes conditions, pourvû qu'elles fuſſent belles & Vierges, à cauſe qu'on les voüoit à l'*Ynca*, à qui on les livroit à ſa premiére demande, & s'il les trouvoit belles, & à ſon gré, il les retenoit pour ſes Maîtreſſes.

Ceux qui attentoient à l'honneur des femmes de l'*Ynca* étoient punis auſſi rigoureuſement que les Adultéres des Vierges choiſies, dédiées au ſervice du Soleil. La Loi l'ordonnoit ainſi, parce que le Crime étoit le même; cependant, on n'a jamais été obligé d'en venir à l'execution, parce qu'il ne s'eſt point trouvé de coupable d'un ſi grand Crime. Pour confirmer ce que nous avons dit touchant la Loi rigoureuſe faite contre les Adultéres, commis ou par les femmes du Soleil, ou par celles de l'*Ynca*; je rapporterai ici ce que dit *Auguſtin de çarate*, Intendant des Finances du Roi, au Chap. VII. de ſon ſecond Livre, en parlant des cau-

cauſes de la mort violente d'*Atabuallpa*. *L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir ſe faiſant par le canal & l'entremiſe de* Filipillo, *il donnoit aux choſes tel tour que bon lui ſembloit, & interprétoit tout conformément à ſes intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la vérité ſur ce ſujet, ni pénétrer exactement les motifs qui le faiſoit agir de la ſorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'*Atabalipa, *& ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'aſſurer de la joüiſſance paiſible de ſa Maîtreſſe par la mort de ce Prince. On a dit qu'*Atabalipa *même avoit eu connoiſſance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ſes plaintes au Gouverneur, en lui diſant;* „ *Qu'il étoit plus ſenſible* „ *à cet outrage, qu'à ſa priſon, & à tous ſes au-* „ *tres malheurs, quand même ils devroient être ſui-* „ *vis de la perte de ſa vie. Qu'il ne pouvoit ſouf-* „ *frir ſans un chagrin mortel de ſe voir traité avec* „ *tant de mépris par un Indien, ſi vil, & de ſi* „ *baſſe naiſſance, qui avoit l'inſolence de lui faire* „ *un tel outrage, & un affront ſi ſenſible, bien* „ *qu'il ne pût ignorer la Loi du Païs dans un pa-* „ *reil cas, qu'il ſavoit ſans doute que cette Loi ordon-* „ *noit que celui qui ſe trouveroit coupable d'un tel* „ *Crime, ou qui ſe ſeroit ſeulement mis en devoir* „ *de le commettre fut brûlé vif avec la femme ſi* „ *elle s'en trouvoit auſſi coupable: Que même pour* „ *faire d'autant mieux paroître avec quelle hor-* „ *reur on déteſtoit un tel attentat contre le reſpect* „ *dû à la Majeſté de ſon Souverain, on faiſoit or-* „ *dinairement mourir le Pere & la Mere, les En-* „ *fans, les Freres & tous les proches parens d'un* „ *tel adultére. Que de plus on faiſoit auſſi périr* „ *tout ſon Bêtail, & qu'on dépeuploit & déſoloit* „ *entiérement le lieu de ſa naiſſance, qu'on y ſemoit*

„ *du ſel, qu'on en coupoit les arbres, & qu'on en* „ *démoliſſoit les maiſons. Qu'enfin on faiſoit tout* „ *ce qu'on jugeoit capable de donner de l'horreur* „ *pour un tel Crime, & de couvrir de honte &* „ *rendre à jamais infame la mémoire de celui qui* „ *s'en étoit rendu coupable.* Ce ſont-là les paroles d'*Auguſtin de ſarate*, que j'ai été bien aiſe de rapporter au long, non ſeulement parce qu'elles confirment ce que j'avois avancé, mais auſſi, parce que tous les autres Hiſtoriens qui en ont parlé, ſe ſont contentez de dire qu'on faiſoit mourir les coupables, ſans ſpécifier qu'on exécutoit à mort leurs parens, & qu'on exterminoit même tous les Habitans de leur Ville, juſques à faire périr le Bétail, déraciner les Arbres, déſoler les Terres, & les ſemer de pierre ou de ſel.

Les Filles, qu'on avoit une fois choiſies pour être les Maîtreſſes du Roi, & qui avoient eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles ſans ſa permiſſion, mais elles ſervoient dans le Palais en qualité de Dames, ou de Femmes de chambre de la Reine; juſques à ce qu'on leur permit de s'en retourner en leur Païs, où elles étoient comblées de biens, & ſervies avec un reſpect religieux, parce que ceux de leur Nation tenoient à très-grand honneur d'avoir une femme de l'*Ynca*. Pour les autres Religieuſes que le Roi ne daignoit pas prendre pour ſes Maîtreſſes, elles gardoient la Maiſon, juſques à ce qu'elles commençoient de venir ſur l'âge, & alors il leur étoit permis de s'en retourner en leur Païs, où elles étoient ſervies, comme nous avons dit, ou bien elles demeuroient dans leurs maiſons tout le reſte de leur vie.

CHA-

CHAPITRE V.

Du Service, & des Ornemens des Vierges Choiſies, qui n'étoient données pour femmes à perſonne.

APRE'S que le Roi étoit mort, ſes Maîtreſſes étoient honorées par ſon Succeſſeur du nom de *Mamacuna*, parce qu'elles étoient deſtinées à être les Gouvernantes de ſes Maîtreſſes, qu'elles inſtruiſoient comme les Belles-meres inſtruiſent leurs Belles-filles. Chacune de ſes Maiſons avoit ſon Gouverneur particulier, qui devoit être *Ynca*, ſon Maître d'Hôtel, ſon Intendant, & tous les autres Officiers, néceſſaires pour le ſervice des femmes du Roi, qu'on appelloit de ce nom, quoi qu'elles ne fuſſent que ſes Maîtreſſes, afin d'en parler plus honnêtement. Dans toutes les Maiſons des Filles choiſies pour le plaiſir de l'*Ynca*, la Vaiſſelle, & les autres Utencilles étoient d'or & d'argent, comme ceux de la Maiſon des femmes du Soleil, de ſon fameux Temple, & des Maiſons Royales. Car pour le dire en paſſant, il eſt très-certain que toutes les Richeſſes d'or, d'argent, & de pierreries, que l'on tiroit de ce grand Empire, n'étoient employées qu'à l'ornement, & au ſervice des Temples du Soleil, des Maiſons des Vierges Choiſies, & à la ſomptuoſité, & à la magnificence des Palais du Roi. Pour les Seigneurs particuliers, deſquels pluſieurs Vaſſaux relevoient, ils n'avoient pour toute Vaiſſelle d'or ou d'argent, que les Vaſes ordinaires dont ils ſe ſervoient à boire, encore falloit-il qu'ils ne paſſaſſent pas le nom-

bre limité par l'*Ynca*, conformément au Privilége qu'ils en avoient ; Pour tout le reſte on l'employoit aux Habits, & aux Ornemens néceſſaires à célébrer leurs principales Fêtes & les plus ſolemnelles.

Ceux qui ont dit que l'*Ynca* tiroit de ces Maiſons, quelques-unes des Filles choiſies pour les marier aux *Curacas*, ou aux plus renommez Capitaines, & aux autres Officiers de la Couronne, qui l'avoient bien ſervi, & qu'il vouloit récompenſer de leurs belles Actions ; ces gens-là ſe ſont trompez lourdement : car il eſt certain qu'après que ces filles avoient été une fois admiſes pour femmes de l'*Ynca*, il n'étoit nullement permis de les ravaller au deſſous de leur condition, en les donnant à un particulier, parce que c'eût été profaner les choſes ſacrées ; car ils appelloient de ce nom tout ce qui étoit deſtiné au ſervice de l'*Ynca*, & particuliérement ſes femmes, pour l'étroite union qu'elles avoient avec lui, de ſorte qu'ils n'avoient garde de ſouffrir que de femmes de l'*Ynca* elles le devinſſent d'un particulier : ajoûtez à cela que, puis que dans les choſes les moins importantes, ils ne permettoient jamais que l'on fit tort à perſonne, ils l'auroient ſouffert encore moins dans celle-ci, qui étoit d'une ſi haute importance, que ces filles euſſent mieux aimé ſans doute être eſclaves de l'*Ynca*, que femmes des *Curacas*, ou des grands Seigneurs du Païs. Car quoi que le nom d'Eſclave ne fût point connu parmi les Peruviens, cependant, quand même les Maîtreſſes de l'*Ynca* l'auroient été de leur Prince, on n'auroit pas laiſſé de les révérer comme une choſe ſacrée, au lieu que les femmes des Seigneurs n'étoient pas plus eſtimées que celles du commun, en comparaiſon de celles du Roi.

CHA-

CHAPITRE VI.

*Des femmes dont l'*Ynca *gratifioit les* Curacas, *& les autres grands Seigneurs.*

IL eſt pourtant vrai que les *Ynca* donnoient eux-mêmes des femmes aux *Curacas*, aux Capitaines, & aux autres Officiers dont il vouloit récompenſer le mérite. Ces femmes étoient filles d'autres grands Seigneurs, que l'*Ynca* choiſiſſoit, pour les donner de ſa main à ceux qui l'avoient bien ſervi dans les occaſions ; mais il faut remarquer que le Pere de qui l'on demandoit la fille ne s'en eſtimoit pas moins honoré, que celui à qui on la donnoit en mariage, pourvû que l'*Ynca* demeurât d'accord d'en gratifier un de ſes Serviteurs. Car en cela, & en toute autre choſe, ou n'eſtimoit pas tant le don, quelque grand qu'il fût, pour ſa propre valeur, que parce qu'il avoit été fait de la main de l'*Ynca*, ce qu'ils tenoient pour une choſe divine.

L'*Ynca* marioit encore, mais fort rarement, les Bâtardes de Sang Royal aux *Curacas* Seigneurs des grandes Provinces, tant pour les récompenſer de leurs bons Services, que pour les obliger à lui être fidelles ; d'où l'on peut conclurre qu'ayant tant de femmes à donner, il n'étoit nullement beſoin qu'il les tirât du nombre de celles qu'on lui avoit conſacrées dans les Maiſons dont nous venons de parler. D'ailleurs, les légitimes, comme nous l'avons dit, pouvant devenir femmes du Soleil, ou de l'*Ynca*, (de qui les Maîtreſſes étoient pour l'ordinaire de Sang Royal) ou bien épouſer un autre

tre *Inca* légitime, en cas que le précédent fût mort ; l'*Inca* n'auroit jamais permis qu'un homme mortel épousât une femme de leur Race, qu'ils croyoient être divine ; Mais, puis que les Bâtardes dégénéroient de leur fausse Divinité, ce n'étoit point leur faire tort que de les donner pour femmes aux grands Seigneurs du Païs.

CHAPITRE VII.

De quelques autres femmes qui ne se marioient jamais, & particulièrement des Veuves.

APRE`S avoir parlé assez amplement de celles qui entroient dans des Monastéres pour y faire profession d'une Virginité perpétuelle, je dirai en suite qu'il y en avoit aussi plusieurs autres de Sang Royal, à qui leurs Maisons servoient de Cloître, où elles vivoient fort retirées, & tâchoient de s'aquitter du Vœu qu'elles avoient fait d'être toûjours Vierges. Que si elles sortoient quelquefois, ce n'étoit que pour aller visiter leurs plus proches Parentes, quand elles étoient indisposées, ou en travail d'enfant, ou bien lors qu'il étoit question de couper les cheveux à leurs aînez, ou de leur donner un nom. La chasteté de ces femmes, & leur honnête façon de vivre les faisoient regarder avec tant de vénération, qu'on les appelloit par excellence *Oello*; nom consacré dans leur détestable Idolâtrie. Je me souviens d'avoir connu dans son extrême vieillesse, une de ces femmes qu'on nommoit *Oello*, qui ne s'étoit jamais mariée. Elle visitoit quelquefois ma Mere, de qui elle étoit Tante, à ce qu'on me disoit. Comme elle avoit toû-

toujours vécu chaſtement, tout le monde l'avoit en ſi grande vénération, qu'on lui donnoit le haut bout, en quelque lieu que ce fût, & particuliérement ma Mere, qui lui cédoit en tout, tant à cauſe de la parenté, que de ſon âge, qu'elle avoit toûjours paſſé honorablement. Il ne falloit pas, au reſte, que la chaſteté de ces femmes fût feinte, mais très-véritable. Car ſi contre le vœu de leur Religion ils découvroient qu'il y eût de la fourberie, celles qui avoient failli étoient brûlées toutes en vie, ou jettées dans la foſſe aux Lions.

Il ne faut pas oublier ici l'honnête façon de vivre des Veuves, qui ne ſortoient point durant la premiére année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans, on les voyoit rarement ſe remarier, & ſi elles en avoient, elles paſſoient leur vie dans une continence perpétuelle, & ne s'engageoient plus au mariage. Cette vertu les mettoit ſi fort dans l'eſtime de tout le monde, qu'on leur avoit accordé pluſieurs grands Priviléges, & qu'il y avoit des Loix & des Ordonnances expreſſes, qui portoient que les terres des Veuves fuſſent labourées plûtôt, que celles des *Curacas*, ni de l'*Inca* même. J'ajoûte à ceci, que les Indiens épouſoient rarement des Veuves, s'ils n'étoient Veufs eux-mêmes, parce qu'ils croyoient dégénérer de leur condition, ſi ayant vécu en garçons, ils prenoient une femme qui eût été déja mariée.

CHA-

CHAPITRE VIII.

De leurs Mariages & de leur Ménage.

NOUS avons, ce me ſemble, traité aſſez amplement de la Maiſon du Soleil, & des Religieuſes qui lui étoient conſacrées. Diſons maintenant comment on ſe marioit dans tous les Royaumes, & dans toutes les Provinces ſujettes à l'*Ynca*. Le Roi faiſoit aſſembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans un certain temps tout ce qu'il y avoit de filles & de garçons de ſa Race, qui étoient à marier dans la Ville de *Cuzco*. Les filles devoient être âgées de dix-huit à vingt ans, & les garçons de vingt-quatre. Car ils ne leur permettoient point de ſe marier plûtôt, parce, diſoient-ils, qu'il falloit qu'ils euſſent l'âge & le jugement requis, pour bien gouverner leur maiſon, & que c'étoit une pure extravagance de les engager plus jeunes.

Quand il étoit queſtion de les marier, l'*Ynca* ſe mettoit au milieu d'eux, qui ſe tenoient près les uns des autres, & les appelloit par leur nom, puis les prenant par la main, il leur faiſoit donner la foi mutuelle, & les remettoit entre les mains des parens; Alors les nouveaux mariez s'en alloient dans la Maiſon du pere de l'Epoux, & la Nôce ſe faiſoit pendant trois ou quatre jours, ou davantage, ſi bon leur ſembloit, parmi les parens qui leur étoient les plus proches. Ces filles ainſi mariées s'appelloient enſuite les femmes légitimes, ou bien *les femmes livrées* de la main de l'*Ynca*; nom qu'on leur donnoit, pour leur faire plus d'hon-

d'honneur. Après que l'*Ynca* avoit marié les perſonnes de ſa Race, le lendemain des Miniſtres députez pour cet effet marioient dans le même ordre les autres jeunes hommes, fils des Habitans de la Ville, obſervant la diviſion des quartiers qu'on appelloit *Cuzco la haute*, & *Cuzco la baſſe*, dont nous avons parlé aſſez au long dès le commencement de cette Hiſtoire.

Les maiſons deſtinées pour la demeure des *Yncas* nouvellement mariez, étoient faites par les Indiens des Provinces, auſquels par le devoir de leur Charge il appartenoit d'y pourvoir, conformément à la diſtribution qui étoit faite de chaque choſe. Les Parens donnoient les meubles ou les utenſilles de la Maiſon, chacun apportoit ſa piéce de ménage. Ce qu'ils faiſoient entr'eux fort ponctuellement, ſans faire dans leurs mariages ni de Sacrifices, ni d'autres Cérémonies. Que ſi quelques Hiſtoriens Eſpagnols ont dit qu'ils y obſervoient d'autres particularitez, c'eſt qu'ils n'ont pas ſû diſtinguer les Provinces, où ces choſes ſe faiſoient ſéparément les unes des autres; ils ont attribué, pour avoir été mal inſtruits ſur ce ſujet, ils ont, dis-je, attribué en général aux *Yncas* les coûtumes barbares que pluſieurs Provinces avoient avant qu'ils en fuſſent les Maîtres, ſans conſidérer que bien loin qu'elles fuſſent particuliéres aux *Yncas*, ils les bannirent au contraire, à leur avénement à la Couronne, & défendirent aux Indiens de les pratiquer, s'ils ne vouloient encourir de grandes peines qu'ils leur impoſérent.

Les Gouverneurs & les *Curacas* étoient obligez par le devoir de leur Charge, de pourvoir de la même maniére les garçons & les filles, qui étoient à marier dans leur Province. Il falloit qu'ils aſſiſtaſſent en perſonne à ces mariages, ou qu'ils les fiſſent

fiſſent eux-mêmes, comme Seigneurs & Peres de la Patrie. On peut voir par là que les *Yncas* ne tirannisoient jamais aucun *Curaca* à l'égard des Priviléges de la Juriſdiction ; Et que s'ils ſe trouvoient eux-mêmes aux mariages que le *Curaca* faiſoit, ce n'étoit pas à deſſein d'y ajoûter ou d'en retrancher aucune choſe, mais ſeulement pour les approuver au nom du Roi.

Les Communautez de chaque Ville étoient chargées de faire la maiſon des nouveaux mariez parmi les Bourgeois, & les plus proches Parens de fournir des meubles pour leur ménage ; Ceux d'une Province, ou d'une Ville, ne pouvoient ſe marier dans une autre, mais il falloit qu'ils s'alliaſſent tous dans leurs Villes, & parmi des perſonnes de leur parenté, comme les anciennes Tribus d'Iſraël. Ce qu'ils faiſoient tout exprès, pour ne pas confondre les Nations ni les Familles, par le mêlange des uns avec les autres. Ils en exceptoient les ſœurs néanmoins. Tous les Habitans d'une Ville, ou même d'une Province, ſe diſoient Parens, pourvû qu'ils fuſſent d'une même Nation, & qu'ils parlaſſent une même Langue. J'ajoûte à ceci, qu'il leur étoit défendu d'aller vivre d'une Province, d'une Ville, ou d'un quartier à l'autre, parce qu'ils ne pouvoient confondre les Décuries, qui étoient faites par les Bourgeois ; outre que c'étoient les Communautez qui donnoient ordre aux maiſons ; Ce qu'ils ne devoient pas faire plus d'une fois, encore falloit-il que ce fût dans leur quartier, & du conſentement de leurs Parens.

CHA-

CHAPITRE IX.

Des raiſons pour leſquelles ils marioient à ſa propre ſœur le Prince, héritier de la Couronne.

APRE'S avoir parlé des mariages des Indiens en général, il eſt à propos que nous parlions en particulier de celui du Prince, héritier de ce grand Empire. On regardoit comme une Loi inviolable, depuis le premier *Ynca*, celle qui portoit que l'héritier du Royaume ſe mariât avec ſa ſœur aînée, conçûë d'un légitime mariage. Cette Loi étoit fondée ſur les exemples du Soleil & du premier *Ynca;* car on diſoit que puiſque le Soleil avoit épouſé la Lune ſa ſœur, & avoit marié enſemble ſes deux premiers enfans, il étoit juſte d'obſerver le même ordre dans la perſonne des aînez du Roi. On diſoit encore qu'il ne falloit point mêler le Sang du Soleil avec celui des hommes; que le Royaume devoit appartenir à l'héritier tant du côté du Pere que de celui de la Mere, & qu'autrement il déchéoit de ſon droit, car on étoit fort rigoureux ſur le Droit de ſucceſſion à la Couronne.

L'aîné des freres étoit l'héritier légitime de la Couronne, & ſe marioit avec ſa propre ſœur de Pere & de Mere. Mais s'il n'avoit point de Sœur légitime, il épouſoit ſa plus proche parente de la Tige Royale, ſoit qu'elle fût ſa couſine, ſa ſœur, ſa niéce, ou ſa tante, & cette parente pouvoit hériter du Royaume, au défaut des mâles, comme en *Eſpagne*. Si le Prince n'avoit point d'enfans

de ſa ſœur aînée, il épouſoit la ſeconde, ou bien la troiſiéme, juſques à ce qu'il en eut.

La Femme qu'il avoit épouſée étoit appellée la *Coya*, c'eſt à dire, la Reine ou l'Impératrice, mais il n'étoit pas permis d'honorer aucune femme du titre de Reine, s'il ne lui appartenoit par droit légitime, plûtôt que par alliance avec le Roi, parce qu'il n'étoit pas apparent, que puis qu'elle n'étoit point de ſoi-même capable de tenir le Sceptre; les autres de meilleure naiſſance qu'elle, la ſerviſſent, & l'adoraſſent.

Outre leur femme légitime, les Rois avoient, pour l'ordinaire, pluſieurs Maîtreſſes, dont les unes étoient étrangéres, & les autres leurs Parentes dans le quatriéme degré, & même au delà Ils tenoient pour légitimes les enfans qu'ils avoient de leurs Parentes, parce qu'ils n'étoient point d'un ſang étranger. Les enfans que les *Yncas* avoient eus des Etrangéres, ne paſſoient que pour Bâtards. Car, quoi qu'on les reſpectât parce qu'ils étoient de naiſſance Royale, on n'avoit pourtant point pour eux la même vénération que pour ceux du Sang Royal; on adoroit ceux-ci comme des Dieux, & on honoroit les autres comme des hommes. D'où il faut conclure que le Roi *Yncа* avoit trois ſortes d'enfans, ceux de ſa femme, deſtinez, comme légitimes, à la ſucceſſion du Royaume, ceux de ſes Parentes, qui étoient de Sang légitime, & les Bâtards nez des Etrangéres.

CHA-

CHAPITRE X.

Des différentes maniéres d'hériter du Royaume.

IL y avoit une Loi qui portoit qu'au défaut des enfans de la femme légitime, l'aîné de ceux qui étoient légitimement ſortis du Sang des *Incas*, pût hériter du Royaume; comme fit *Manco Inca* à *Huaſcar*, comme nous le dirons en ſon lieu; au défaut de l'aîné, les autres enfans pouvoient parvenir encore ſucceſſivement, pourvû qu'ils ne fuſſent point Bâtards; Et en cas qu'il n'y en eût point de ſang légitime, la Succeſſion appartenoit au plus proche Parent légitimement conçû.

Ce fut à cauſe de cette Loi qu'*Atahuallpa* fit mourir ceux du Sang Royal de l'un & de l'autre ſexe, pour l'apprehenſion qu'il avoit qu'étant Bâtard on ne lui ôtât le Royaume qu'il avoit uſurpé, & qu'on ne le donnât à quelqu'un des légitimes. Mais afin qu'il y eût pluſieurs enfans de ſang légitime, tous ceux de naiſſance Royale dans le quatriéme degré, ſe marioient avec leurs Parentes, excepté avec la ſœur que le Roi ſeul pouvoit épouſer. L'aîné héritoit toûjours du Royaume, cette Succeſſion ne manqua jamais dans les Régnes des douze Princes qui tinrent le Sceptre, juſques à ce qu'il vint entre les mains des Eſpagnols. Pour les *Curacas*, qui commandoient à un nombre de Vaſſaux, il y avoit divers moyens d'hériter de leurs Etats. Car en certaines Provinces, l'héritage n'appartenoit qu'aux aînez, qui y ſuccédoient ainſi de pere en fils. En d'autres, les Sujets choiſiſſoient pour leur Seigneur celui de tous les enfans qu'ils

aimoient le plus, à cauſe de ſa vertu, & de ſon humeur affable; ce qui devoit, à mon avis, s'appeller élection plûtôt qu'héritage; on avoit fait cette Loi ſans doute pour ſervir de frein aux fils du *Curaca*, les empêcher de faire des Actions tyranniques, & les exciter à ſe rendre dignes de l'héritage de leur Pere par leur vertu, & par leurs autres belles qualitez.

Dans quelques Provinces le fils aîné ſuccédoit bien à ſon Pere, mais s'il venoit à mourir, ſon ſecond frere lui ſuccédoit, & le troiſiéme au ſecond, &c. Que ſi tous les freres venoient à mourir, la Succeſſion retournoit au fils de l'aîné, du ſecond, ou du troiſiéme, &c. Cette maniére de Succeſſion particuliére aux *Curacas*, a été cauſe qu'un certain Hiſtorien Eſpagnol, pour ne l'avoir pas bien compriſe, s'eſt trompé groſſiérement, quand il a dit, que par la coûtume uiverſellement reçûë au *Perou*, non ſeulement à l'égard des *Caciques*, mais du Roi même, les freres du Prince héritoient de la Couronne, & en ſuite leurs enfans, ſelon leur rang & leur droit d'ancienneté; Ce qui n'avoit point de lieu en la perſonne des *Yncas*, mais ſeulement en celle des *Curacas*.

Pour revenir maintenant aux trois différentes Loix ou Coûtumes introduites en diverſes Provinces, pour hériter du bien des Seigneurs, qui commandoient à des Vaſſaux, ce ne furent nullement les *Yncas* qui les établirent, puis que leurs Loix & leurs Ordonnances étoient communes, & générales par tout le Royaume. Auſſi eſt-il vrai que les *Curacas* obſervoient déja ces Loix avant l'Empire des *Yncas*. Dans la ſuite, après que les *Yncas* les eurent conquis, comme ils ne leur ôtérent point leurs Etats, ils n'abolirent pas non plus leurs anciennes Coûtumes, ils les laiſſérent vivre

à

à leur mode, pourvû qu'ils ne fiſſent rien qui fût contraire à ce qu'ils leur commandoient. Je dirai bien plus, c'eſt qu'ils confirmérent pluſieurs de leurs inſtitutions, qui leur parurent fort bonnes, & particuliérement celle qui vouloit que l'héritage appartint à celui des enfans, qui étoit le plus vertueux, & le plus aimé; Coûtume qui, leur ſemblant fort loüable, fut approuvée de tous, juſques-là même, qu'ils ordonnérent qu'on l'obſervât inviolablement aux lieux où elle étoit en uſage. Ce qui fut cauſe qu'un de leurs Rois ſe voulut ſervir de cette Loi des *Curacas* contre le mauvais naturel, & la déſobéïſſance du Prince ſon fils aîné, comme nous le dirons en ſon lieu. Je rapporterai ſur ce ſujet ce qui arriva à *Sutcunca*, Ville que j'ai vûë, ſituée dans la Province des *Quechuas*, à quarante lieuës de *Cuzco*, du côté d'Occident. Le *Curaca* de cette Ville nommé Dom *Garcia* ſe voyant proche de ſa fin, fit appeller quatre garçons qu'il avoit, & tous les Gentilshommes, auxquels il dit par forme de Teſtament & de ſa derniére volonté, qu'ils ſe ſouvinſſent ſur toutes choſes d'obſerver exactement la ſainte & ſacrée Loi de Jeſus Chriſt, qu'ils avoient reçûë nouvellement, de rendre de continuelles graces à Dieu qui la leur avoit envoyée; de ſervir & reſpecter les Eſpagnols, qui les inſtruiſoient, & d'aimer leur Maître avec tendreſſe, puis que leur bonheur vouloit qu'ils l'euſſent pour Seigneur. Il ajoûta enſuite. „ Vous „ ſavez, que c'eſt la Coûtume du Païs de prendre „ pour héritier celui des enfans du *Curaca*, qui „ eſt le plus vertueux, & le plus aimé des Sujets. „ Cela étant, je veux que mon Succeſſeur ait toutes ces qualitez, & que ſi vous reconnoiſſez qu'il „ n'en ſoit pas pourvû après que vous en aurez „ fait choix, vous le deshéritiez, pour en met-

„ tre un autre à ſa place, ſelon qu'il vous ſem-
„ blera plus propre à vôtre conſervation, & au
„ bien public, que je préfére aux intérêts particu-
„ liers de mes enfans ; Voilà ce que dit ce *Cu-raca*, au rapport d'un Prêtre, qui l'aſſiſta à ſa fin, & qui ouït les inſtructions qu'il donna à ſes enfans.

CHAPITRE XI.

Des Cérémonies qu'ils obſervoient à ſévrer les enfans, à leur couper les cheveux, & à leur donner un nom.

LEs *Yncas* faiſoient de grandes Fêtes, & des réjoüiſſances extraordinaires, quand ils ſévroient leurs enfans aînez; parce que le droit d'aîneſſe, principalement des mâles, étoit en grande eſtime parmi les *Yncas*, & à leur exemple parmi tous leurs Sujets: Mais ils faiſoient peu de réjoüiſſances pour leurs filles ou pour leurs cadets.

Ils ſévroient les enfans à deux ans, & leur coupoient les premiers cheveux, avec leſquels ils étoient venus au monde ; Car avant ce temps-là ils n'y touchoient pas, & ne leur donnoient point le nom propre qu'ils devoient avoir. Quand on devoit faire cette Cérémonie, tous les Parens s'aſſembloient exprès, & celui qu'on avoit choiſi pour Parrain, donnoit le premier coup de ciſeau à ſon filleul, s'il eſt permis d'appeller Ciſeaux certains raſoirs faits de pierre à feu, dont ils ſe ſervoient pour cela, parce que les Indiens n'avoient pas encore l'invention des Ciſeaux, dont nous nous ſervions. Après le Parrain, tous les autres ſuivoient

à

à leur tour, & chacun ſelon ſon âge, ou ſa qualité, coupoit les cheveux de l'enfant, qu'ils n'avoient pas plûtôt raſé à leur mode, que tous d'un commun accord lui impoſoient un nom, & lui offroient les Préſens qu'ils avoient à lui faire, les uns des habits, les autres du bêtail, les autres des armes de diverſes ſortes, & quelques-uns des Vaſes d'or & d'argent, propres à boire, qu'on ne préſentoit pourtant qu'à ceux d'extraction Royale. Car les gens de baſſe naiſſance ne pouvoient s'en ſervir que par un Privilége particulier.

Après avoir fait ces Préſens, ils beuvoient juſqu'à l'excès, autrement la Fête n'eût pas été bonne, & danſoient, & chantoient juſques à la nuit. Cela duroit trois ou quatre jours, plus, ou moins, ſelon que l'enfant étoit bien apparenté. Ils obſervoient preſque la même choſe quand ils ſévroient le Prince héritier, & lui coupoient les cheveux; ſi ce n'eſt que la Solemnité en étoit Royale, & qu'ils prenoient pour Parrain le Grand Prêtre du Soleil. Alors les *Curacas* de tout le Royaume, ou en perſonne, ou par leurs Ambaſſadeurs, venoient tous à cette Fête, qui ne duroit pas moins de vingt jours, & faiſoient au Prince de grands Préſens, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Provinces.

Comme les Sujets aiment à imiter leur Souverain; les *Curacas*, & généralement tous ceux du *Perou* faiſoient auſſi de grandes réjoüiſſances dans ces mêmes occaſions, chacun ſelon ſon rang, & ſa qualité; c'étoit là une de leurs Fêtes les plus ſolemnelles.

Je crois qu'il ne ſera pas inutile d'avertir avant que de paſſer à un autre ſujet que la Langue générale du *Perou* a deux noms pour dire fils, l'un eſt *Churi*, & l'autre *Huahua*; ce dernier nom ſe

doit écrire ſans les H. chacune des quatre voyelles étant prononcée ſéparément des deux diphtongues *uaua*, je me ſuis aviſé d'y ajoûter les H. afin qu'on n'en formât pas deux ſyllabes. L'un & l'autre de ces noms ſignifient *fils*, & ſervent à déſigner les deux ſexes, & les deux nombres, avec cette différence, que lorſque le pere veut dire *fils*, au ſingulier ou au pluriel, il doit ſe ſervir du mot *Churi*, & la mere, de celui de *Uaua*. Le Pere ne peut ſe ſervir de ce dernier mot, ni la mere de celui de *Churi*, ſans prendre le mâle pour la femelle, & la femelle pour le mâle. Quand ils veulent diſtinguer les ſexes, ils y ajoûtent les noms qui ſignifient le mâle ou la femelle; enfin ces deux noms ne ſont que pour le pere & la mere. Les freres ont quatre noms différens, pour s'appeller l'un l'autre. Quand l'homme dit à l'homme, *Huauque*, cela ſignifie *frere*, & quand la femme dit à la femme *Nanna*, cela ſignifie *ſœur*; Que ſi le frere diſoit à la ſœur *Nanna*, il changeroit le ſexe du mâle; au contraire, ſi la ſœur diſoit au frere *Huauque*, elle changeroit celui de la femelle: le frere appelle donc la ſœur *Pana*, qui ſignifie ſœur, & la ſœur nomme le frere *Tora*, qui ſignifie frere; de ſorte que ni un frere ne peut dire ce mot à l'autre, bien qu'il ſoit le même que frere, parce que ce ſeroit ſe faire femme; ni une ſœur non plus ne peut appeller *Pana* une autre ſœur; bien que ce mot la déſigne, parce que ce ſeroit ſe faire homme. D'où il faut inférer néceſſairement qu'ils ont des noms d'une même ſignification, & d'un même genre, les uns appropriez aux hommes, & les autres aux femmes, ſans qu'ils les puiſſent changer, ſur peine de prendre un ſexe pour l'autre: Voilà ce que j'ai bien voulu remarquer ici, parce que c'eſt une choſe qui ne me ſemble

ſemble pas moins conſidérable, que néceſſaire à ceux qui veulent inſtruire les Indiens dans nôtre ſainte Religion, ſans ſe rendre ridicules par les barbariſmes qu'ils pourroient faire autrement; C'eſt pourquoi les Religieux qui ſont dans ce Païs, & particuliérement les Jeſuites, s'appliquent fort à cette Langue, afin de pouvoir enſeigner avec plus de facilité la Doctrine Chrêtienne à ces Gentils, comme nous avons dit au commencement de cet Ouvrage.

CHAPITRE XII.

De la maniére auſtére dont on élevoit les enfans.

ILs élevoient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur étoit poſſible. Ce qui s'obſervoit indifféremment en la perſonne des *Yncas*, & de leurs Sujets, riches, ou pauvres. D'abord que l'enfant étoit venu au monde, ils le lavoient d'eau froide, & l'enveloppoient ainſi dans ſes langes; Ce qu'on continuoit tous les matins, après avoir laiſſé la plûpart du temps cette eau au ſerain. Si la mere vouloit careſſer extraordinairement ſon enfant, elle prenoit de l'eau dans ſa bouche, & lui en jettoit par tout le corps, excepté ſur le ſommet de la tête, où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces Peuples, ce qui les obligeoit à cela, ils répondoient qu'ils le faiſoient à deſſein, pour accoûtumer leurs enfans au froid & à la fatigue, & leur renforcer les membres. Ils laiſſoient paſſer plus de trois mois, ſans leur envelopper les bras, parce, diſoient-ils, que cela n'eût ſervi qu'à

les affoiblir ; De plus ils les tenoient ordinairement dans leur berceau, qui étoit une eſpéce de banc de quatre pieds, dont il y en avoit un plus court que les autres, afin de les pouvoir bercer plus facilement. Le lit où on couchoit l'enfant étoit une eſpéce de rets aſſez groſſe, dont on l'enveloppoit des deux côtez du berceau, pour l'empêcher de tomber.

En quelque temps que ce fût, & même quand il falloit donner à tetter aux Enfans, les meres ne les prenoient point entre leurs bras, parce, diſoient-elles, qu'ils n'en voudroient jamais bouger, dès qu'on les accoûtumeroit à cela, & qu'on pouvoit difficilement les faire demeurer dans le berceau. Cependant, lors qu'elles jugeoient à propos de les en tirer, elles faiſoient un creux dans la terre, où elles le mettoient debout juſqu'au ſein, & les environnoient de vieux drapeaux, afin qu'ils fuſſent plus mollement, & leur donnoient divers joüets pour les amuſer, ſans les prendre jamais entre leurs bras, quand même c'eut été l'enfant du plus grand Seigneur du Royaume. Lors qu'une mere vouloit donner à tetter à ſon enfant, elle ſe couchoit ſur lui, mais elle ne l'alaittoit que trois fois le jour, le matin, à midi, & le ſoir ; hors ce temps-là, elle ne lui donnoit jamais le teton, elle aimoit mieux le laiſſer crier, que de lui faire prendre l'habitude de tetter tout le jour. Toutes les femmes du Païs obſervoient la même choſe, & diſoient pour leur raiſon, que cette coûtume les rendoit ſales & ſujets à vomir, qu'ils en devenoient gloutons, quand ils étoient grands, & que l'expérience montroit cela par l'exemple des bêtes mêmes, qui n'alaittoient leurs petits qu'à certaines heures du jour, & non pas toute la nuit. Quelque grande Dame que fût une mere, elle-même élevoit

ſon

ſon enfant, & ne le mettoit point en nourriſſe, ſi quelque indiſpoſition particuliére ne l'y obligeoit; tant qu'elle nourriſſoit, elle s'abſtenoit de voir ſon mari, parce, diſoit-elle, que la compagnie de l'homme corrompoit le lait de la mere, & rendoit l'enfant étique, ou comme nous diſons, le faiſoit venir en chartre. Pour marquer cette indiſpoſition des enfans, ils ſe ſervoient du mot *Ayuſca*, participe du prétérit, qui ſignifie proprement *un enfant changé pour un autre;* Ce qui paſſoit en Proverbe parmi les jeunes gens, quand ils vouloient dire que leurs Maîtreſſes ne les favoriſoient pas tant que leurs Rivaux. Mais il étoit défendu de dire ce mot à un homme marié, parce qu'il étoit du nombre des cinq, qu'on ne pouvoit prononcer impunément. Pour revenir à ce que je diſois tout à l'heure, il me ſouvient d'avoir autrefois connu une *Palla* de Sang Royal, qui ne pouvant nourrir une de ſes filles, fut contrainte de la donner à une Nourriſſe, qui étant devenuë enceinte, pendant qu'elle la nourriſſoit, fut cauſe que l'enfant devint étique de telle ſorte, qu'il n'avoit que la peau & les os. La mere, qui avoit perdu ſon lait depuis huit mois, voyant ſa fille *Ayuſca*, ou en chartre, ſe le fit revenir à force de fomentations, & de cataplâmes qu'elle s'appliqua; & fit ſi bien qu'elle acheva de nourrir ſa fille, & la remit en ſanté; elle ne voulût plus ſe fier depuis à aucune Nourriſſe, perſuadée de cette maxime, que le lait d'une mere donne la vie à l'enfant.

Quand une mere avoit du lait ſuffiſamment, pour nourrir ſon enfant, elle ne lui donnoit jamais à manger qu'après l'avoir ſévré, diſant que tout autre aliment mêlé au lait ne faiſoit que le corrompre, & qu'altérer la ſanté de l'enfant. Lorſque l'enfant commençoit à ſe traîner ſur les pieds,

pieds, il failoit qu'il prit le tetton à genoux du mieux qu'il pouvoit, ſans que la mere le ſouffrit jamais ſur ſon giron; Que s'il vouloit l'autre mammelle, elle la lui montroit, afin qu'il la prit, ſans le recevoir entre ſes bras.

Dès qu'une femme étoit accouchée, elle n'uſoit point d'autre délicateſſe, ni envers elle-même, ni envers ſon enfant, que de le laver d'eau froide, après s'en être lavée elle-même, puis elle ſe mettoit à faire ſon ménage, comme ſi elle n'avoit point accouché. J'ajoûte à cela qu'il n'y avoit perſonne, qui, dans cette occaſion, aidât les femmes de quelle qualité qu'elles fuſſent, & que ſi quelqu'une ſe mêloit de les aſſiſter dans l'enfantement, elle paſſoit plûtôt pour Sorciére, que pour Sage-femme.

CHAPITRE XIII.

De la maniére de vivre, & de l'exercice des femmes mariées.

DEs qu'une femme étoit mariée, la plûpart du temps elle ne bougeoit de ſa maiſon, où elle s'occupoit à filer, & à tiſtre de la Laine & du Cotton; de la Laine dans les Païs froids, & du Cotton dans les Païs chauds. Ce qu'elle filoit & tiſſoit ainſi, étoit pour ſon uſage particulier, & pour celui de ſon mari & de ſes enfans. Elles couſoient rarement, parce qu'il n'y avoit pas beaucoup de coûtures aux habits des hommes & des femmes. Toute leur tiſſure, de Cotton, ou de Laine, étoit retorſe; & toute leur toile, a quatre liziéres, ſans qu'ils l'ourdiſſent jamais que de la largeur qu'ils jugeoient néceſſaire à peu près, pour faire des robes ou

ou des chemiſettes. Leurs habits n'étoient point coupez, mais on les tiroit du métier tous d'une piéce, parce qu'avant qu'en ourdir la toile, on leur donnoit à peu près la largeur & la longueur qu'ils devoient avoir.

Il n'y avoit parmi ces Indiens ni Tailleurs, ni Cordonniers, ni faiſeurs de bas, parce qu'ils ſavoient fort bien ſe paſſer de pluſieurs choſes, que le luxe plûtôt que la néceſſité ſemble avoir introduites parmi nous. Les femmes prenoient le ſoin des habits de leur famille, & les hommes la fourniſſoit de chauſſure. Car, comme nous dirons ailleurs, il falloit qu'ils en ſuſſent le métier, quand on les armoit Chevaliers. Et quoi que les *Yncas* du Sang Royal, les *Curacas*, & les plus riches du Païs, euſſent des valets qui travailloient à cela pour eux, ils ne laiſſoient pas de s'y exercer de temps en temps, & de forger toutes ſortes d'armes, que leur Profeſſion les obligeoit de ſavoir faire, parce que la coûtume du Païs, dont ils ſe piquoient plus que de toute autre choſe, les portoit à cela.

Les hommes & les femmes travailloient à l'envi à la Campagne, où les uns aidoient aux autres à bien cultiver la terre. Dans quelques Provinces fort éloignées de *Cuzco*, dont le terroir n'étoit pas encore bien labourable, les femmes travailloient aux terres des *Yncas*, pendant que leurs maris demeuroient à la maiſon, où ils s'occupoient à filer & à tiſtre. Au reſte, je n'entends parler ici que des mœurs des Sujets de l'*Ynca* ou des Nations qui l'imitoient, qui étoient preſque toutes ſujettes à ſon Empire: Car pour les autres, je les trouve ſi barbares, qu'elles ne vallent pas la peine qu'on en parle. Les Indiennes aimoient ſi fort à filer, & ſe plaiſoient ſi peu à perdre le temps, que lors même qu'elles alloient à la Ville des Villages d'autour de

de *Cuzco*, ou qu'elles alloient faire des viſites d'un quartier à l'autre, elles portoient toûjours dequoi s'occuper à filer & à tordre, dont ils faiſoient l'un le long du chemin, comme le plus facile, & l'autre en compagnie, dans les maiſons des perſonnes de leur connoiſſance. Il eſt vrai néanmoins que cette coûtume de filer par les chemins n'étoit en uſage que parmi les petites gens : Car les *Pallas*, qui étoient de Sang Royal, quand elles alloient viſiter quelque perſonne de leur connoiſſance, faiſoient porter leurs Quenoüilles par leurs Demoiſelles ; de cette maniére, & celles qui viſitoient, & celles qui étoient viſitées, travailloient de compagnie, & s'empêchoient d'être oiſives. Leurs fuſeaux ſont faits d'une eſpéce de canne ou de roſeau, comme en Eſpagne ils ſont de fer, avec leur peſon, ſans être vuidez par la pointe. Elles attachent avec un lacet leur filaſſe, ou leur quenoüillée, qu'elles font la plus large qu'il leur eſt poſſible, & la tirent avec les deux premiers doigts de la main gauche, pour l'ajuſter au fuſeau. C'eſt de cette même main, qu'elles ſoûtiennent la Quenoüille, qui n'a qu'un quart d'aûne de long, & ſe ſervent des deux mains pour tirer plus ſubtilement la Laine ou le Cotton, ſans en porter les doigts à la bouche : Auſſi n'en eſt-il pas beſoin, parce qu'elles ne manient point de Lin ; du moins de mon temps elles n'en filoient point. Mais comme elles travaillent aſſez lentement, comme je penſe l'avoir remarqué ailleurs, il ne faut pas s'étonner, ſi en matiére de filer, ces femmes n'avancent pas beaucoup leur travail.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Des viſites des Indiennes. De quelle façon elles refaiſoient leurs habits; Et comment on ſouffroit les femmes publiques.

SI une femme, qui n'étoit ni de la condition des *Pallas*, ni mariée à un *Curaca*, Seigneur de pluſieurs Vaſſaux, alloit viſiter une *Palla*, c'eſt à dire, une Dame de Sang Royal, elle ne portoit point avec elle aucun ouvrage à faire, mais d'abord après les premiers complimens qu'elle faiſoit dans cette viſite, ou plûtôt dans cette adoration; tant étoient grands les reſpects qu'on rendoit à la *Palla*; elle la prioit de lui donner dequoi travailler, pour lui faire connoître par là, qu'elle ne la viſitoit point en qualité de ſon égale, mais comme ſa très-humble ſervante. Alors la *Palla* par une faveur bien ſignalée, lui donnoit quelque choſe à faire de ſon propre ouvrage, ou de celui de ſes filles, pour ne la mettre pas au rang de celles qui la ſervoient; Ce qui étoit une des plus grandes graces que pût recevoir la perſonne qui alloit en viſite, voyant que la *Palla* l'avoit miſe du pair avec elle, ou avec ſes filles. Ce même commerce de civilité & d'honnêteté ſe pratiquoit entre les autres femmes, & parmi les hommes dans tout ce Royaume, où les inférieurs tâchoient de ſe rendre agréables à ceux dont ils relevoient, & les Supérieurs de leur côté obligeoient leurs Sujets de pluſieurs faveurs, à le prendre depuis l'*Inca*, qui étoit leur Roi, juſques aux moindres Bergéres, qu'on appelloit *Llamamicher*.

Cette

Cette loüable coûtume qu'avoient les Indiennes de ſe viſiter ainſi, & de porter leurs ouvrages, pour ne pas demeurer oiſives, ſervit d'exemple aux Eſpagnoles de *Cuzco*, qui obſervérent la même choſe juſques au temps de *Franciſco Hernandez Giron*, qui dans les mouvemens de la Guerre abolit cette pratique, comme c'eſt l'ordinaire d'une Juriſdiction tyrannique de ruiner de fonds en comble toutes les bonnes coûtumes.

Je rapporterai ici, après avoir parlé des viſites & de l'ouvrage des Indiennes, de quelle façon les gens du commun raccommodent leurs habits. S'ils ſe déchirent par le moyen d'un accroc, ou qu'une bluette de feu y tombant deſſus, il s'y faſſe quelque trou; pour en réparer le défaut, ils ſe ſervent d'une certaine aiguille faite d'une épine, car ils n'en ont aucune de métail, où ils paſſent une aiguillée de fil de même couleur que la robe, & à force de l'ajuſter, & de coudre d'un bout à l'autre, pour couvrir ce qui eſt rompu, ils le rentrayent ſi proprement, qu'il ſemble qu'il n'y ait jamais eu de trou, quand même il auroit été de la largeur de la main. Pour en venir à bout plus facilement, & rendre la toile égale par les deux bouts, ils ſe ſervent au lieu de métier, d'une Calebaſſe coupée par le milieu, ou bien de la circonférence d'un Pot de terre; ce qui paſſoit parmi eux pour une invention de raccommoder leurs habits, ſi belle, & ſi excellente, qu'ils ſe moquoient d'ordinaire des Eſpagnols, parce qu'ils les leur voyoient refaire tout autrement, à cauſe que la tiſſure étoit différente de celle des Indiens. Il faut remarquer encore, que pour s'apprêter à manger, ils avoient dans leurs maiſons au lieu de foyer certains fours d'argille, grands, ou petits, ſelon les moyens qu'avoit le Maître du logis. Ils y mettoient

le

le feu par l'ouverture ordinaire, & au deſſus du Four ils en faiſoient deux ou trois, plus, ou moins, pour y mettre cuire dans des Pots de terre les viandes qu'ils vouloient aſſaiſonner. Ils ſe ſervoient de cette invention, pour épargner le bois; Auſſi étoient-ils fort ſurpris de voir que les Eſpagnols, dans leur maniére de faire la cuiſine, en perdoient beaucoup, & le laiſſoient brûler inutilement.

Il reſte à parler des femmes publiques, que les *Yncas* toléroient dans leurs terres, pour obvier à de plus grands maux. Elles demeuroient à la campagne, chacune ſéparément, dans de chétives Cabannes, & ne pouvoient entrer dans les Villes, de peur que leur commerce ne corrompit les honnêtes femmes. Ils les appellent vulgairement *Pampauruna*, nom qui déſigne & leur demeure, & leur façon de vivre; ce mot eſt compoſé de *Pampa*, c'eſt à dire plaine, & de *Runa*, qui, au ſingulier, ſignifie un homme ou une femme, & au plurier pluſieurs gens enſemble. De ſorte que ſi on joint ces deux mots, l'on trouvera que *Pampauruna* marque des gens qui vivent à la campagne, ou bien *des femmes de place*; par où ils vouloient donner à entendre que comme une place eſt publique, & deſtinée à recevoir tous ceux qui y veulent aller, ces femmes l'étoient de même, & ſe proſtituoient à tous venans. Les hommes les traitoient avec beaucoup de mépris, & il étoit défendu aux femmes de leur parler, ſur peine de porter le même nom, pour une marque d'infamie, & outre cela d'être raſées en public, & repudiées par leurs maris, ſi elles en avoient. En un mot, pour les expoſer à la honte publique, on ne les nommoit jamais autrement que *Pampauruna*, qui ſignifie Putain.

CHAPITRE XV.

Ynca Roca *ſoûmet pluſieurs Nations dont les plus remarquables étoient* Chancas, *& la Province de* Hanco-Huallu.

APRE'S la mort de ce dernier *Ynca*, le Roi *Ynca Roca* ſon fils, dont le nom, ſelon l'explication qu'en donne *Blas Valera*, que nous avons rapportée ci-devant, ſignifie *un Prince Prudent*, prit la bordure de couleur à ſon avénement à la Couronne ; & après avoir rendu les derniers devoirs à ſon Pere par une Pompe funébre qu'il fit ſolemnellement, il paſſa les trois premiéres années de ſon Régne, à viſiter ſon Païs. Il leva en même temps des troupes, pour conquérir de nouveaux lieux, du côté de *Chinchaſuyu*, qui eſt au Septentrion de *Cuzco*. Outre cela, il fit faire un Pont ſur la riviére d'*Apurimac*, qui eſt au Chemin Royal de *Cuzco*, tirant vers la Ville des Rois. Car il lui ſembla que ce ſeroit une choſe indigne de ſa Majeſté, s'il falloit que ſon Armée paſſât cette Riviére ſur des Radeaux, comme elle avoit fait au temps de ſon Pere, qui s'étoit déſiſté de faire un Pont, pour n'avoir pas encore aſſujetti les Provinces de cette Frontiére, qui étoient maintenant ſous l'Empire de l'*Ynca* ſon fils.

Après que le Pont fut fait, il ſortit de *Cuzco* avec vingt mille hommes, & quatre Meſtres de Camp. L'ordre qu'il tint en ſon Armée fut de faire paſſer ſur le nouveau Pont tous ſes gens de guerre, dont il fit un Eſcadron, & mit trois hommes à chaque file. Après avoir marché quelque temps, il

il entra dans le Vallon appellé *Amaucay*, c'eſt à dire, *lys*, à cauſe du grand nombre de ces fleurs, qui naiſſent dans cette Vallée. Elles ſont différentes des *lys* d'Eſpagne, & pour la figure & pour l'odeur, car la fleur *Amancay* eſt faite en forme de cloche, elle a la tige verte, & outre qu'elle eſt fort liſſeé, elle n'a ni feüilles, ni odeur; les Eſpagnols ne lui ont donné le nom de lys, qu'à cauſe de ces deux couleurs, qui ſont le blanc & le verd. D'*Amancay*, il laiſſa à main droite la haute Montagne neigeuſe, & ſoûmit à ſon Empire le peu de Villes qu'il trouva, entre cette Montagne & le grand chemin, dont les Habitans ſont des Nations appellées *Tucmara*, & *Quinvalla*. De-là il paſſa *Cochacaça*, où il mit quelques troupes en garniſon, il fut enſuite à *Curampa*, où il trouva fort peu de gens, qu'il aſſujettit facilement; & de *Curampa* il tira vers la grande Province appellée *Antahuaylla*, dont les Habitans s'étendent à droit & à gauche à côté du Chemin Royal de ſeize à dix-ſept lieuës. Ces Peuples appellez *Chancas* ſont fort riches, & fort aguerris; auſſi ſe vantent-ils d'être ſortis de la race d'un Lion, c'eſt pour cela qu'ils adorent cet Animal comme un Dieu. Avant que les Rois *Yncas* les euſſent conquis, il produiſoient en public, dans leurs principales Fêtes, vingt-quatre jeunes hommes, épuipez de la même maniére qu'on peint Hercule, c'eſt à dire, couverts de la peau d'un Lion, dont la tête leur ſervoit de caſque; ils obſervoient encore de mon temps cette coûtume, & je me ſouviens de les avoir vûs à *Cuzco* ainſi habiliez, le jour de la Fête du très-ſaint Sacrement de l'Autel.

On comprend ſous le nom de *Chanca* pluſieurs autres Nations, comme celles qu'on appelle *Hanco-Huallu*, *Utunſullu*, *Uramarca*, *Villca*, &c.

Toutes ces Nations ſe vantent d'être ſorties de divers peres; les unes d'une Fontaine, les autres d'un Lac, & les autres d'une haute Colline, chaque Peuple tenant pour Dieu celui qu'il croyoit être ſon pere, juſques à lui ſacrifier pour une marque d'adoration. Les prédéceſſeurs de ces Peuples, venus de bien loin, conquirent divers Païs, avant que d'arriver dans la Province *d'Antahuaylla*, qu'ils ſoûmirent par les armes, en chaſſérent les anciens Habitans, & firent reſſerrer dans leurs Provinces les *Quechuas*, qu'ils rendirent leurs Tributaires. Mais comme après avoir fait toutes ces choſes, dont leurs deſcendans ſe vantent encore aujourd'hui, ils traitoient leurs Sujets tyranniquement, cela fut cauſe que ſur l'avis qu'en eût le Roi *Ynca Roca*, il réſolut de les aller voir, pour les mettre à la raiſon. Lors qu'il fut arrivé aux confins de la Province d'*Antahuaylla*, il envoya faire aux *Chancas* les ſommations ordinaires, pour les obliger à ſe ſoûmettre au Fils du Soleil, ou à prendre les Armes pour ſe défendre contre lui. Cette propoſition étant faite aux *Chancas*, ils s'aſſemblérent pour y répondre, & mirent l'affaire en délibération, les avis y furent partagez; les uns diſoient qu'il étoit raiſonnable de reconnoître l'*Ynca* pour leur ſouverain Seigneur, puis qu'il portoit le tître de Fils du Soleil: les autres, au contraire, c'eſt à dire, ceux qui ſe croyoient deſcendus d'un Lion, ſoûtenoient, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'eux, qui commandoient à tant de Vaſſaux, & qui venoient d'une ſi bonne race, s'aſſujettiſſent à une domination étrangére; Qu'on ne leur perſuaderoit jamais que l'*Ynca* fût Fils du Soleil; Que leur généalogie & les exploits des *Chancas* leurs Ancêtres leur devoient aprendre qu'il étoit plus glorieux pour eux de ſoûmettre les autres

autres Peuples à leur Empire, que de ſe rendre tributaires de l'*Ynca*; Qu'au reſte, ils n'avoient pas fait encore la derniére épreuve de la valeur de leurs bras, & qu'il valoit bien mieux réſiſter à l'*Ynca*, que de lui obéïr lâchement, & ſe rendre à lui à la premiére ſommation, au lieu de déployer leurs Enſeignes victorieuſes, & de prendre les Armes en gens d'honneur.

Les *Chancas* paſſérent ainſi pluſieurs jours, ſans pouvoir s'accorder. L'*Ynca* n'en fut pas plûtôt averti, qu'il réſolut d'entrer dans leur Province à main armée, afin de les ſurprendre, de peur qu'uſant de clémence & de douceur envers eux, ils n'en devinſſent plus téméraires, & que rendus inſolens par les Victoires qu'ils avoient gagnées contre d'autres Peuples, ils n'entrepriſſent ſur lui quelque choſe qui l'obligeât à leur faire une cruelle Guerre, & à les punir à toute rigueur. Il commanda donc auſſi-tôt à ſes Meſtres de Camp d'entrer dans la Province d'*Antahuaylla*, & envoya en même temps un exprès aux *Chancas*, pour leur dire de ſa part, que s'ils ne le reconnoiſſoient pour Roi, ils devoient être certains qu'il les feroit tous paſſer au fil de l'épée, parce qu'il étoit réſolu de ne plus ſouffrir leur opiniâtreté. Ces paroles épouvantérent ſi fort ces gens-là, qui voyoient d'ailleurs que quantité de *Quechuas* & d'autres Nations, qu'ils avoient offenſées par le paſſé, alloient ſe rendre à l'armée des *Yncas*, qu'ils ſubirent leur joug, plus pour la crainte qu'ils avoient de ſes armes, & de la vengeance de leurs ennemis, que pour l'amour de ſes Loix & de ſon Gouvernement; ils répondirent donc ſans marchander plus long-temps, qu'ils étoient prêts à lui obéir ponctuellement, en tout ce qu'il leur commanderoit; mais quelques offres qu'ils lui fiſſent, elles ne diminuérent point la hai-

ne ſecrette qu'ils avoient dans l'ame, contre lui, comme nous le verrons ci-après.

Après que l'*Ynca* eût ainſi conquis ceux d'*Antahuaylla*, & laiſſé dans leur Province les Miniſtres qu'il jugea néceſſaires pour leur apprendre leur devoir, il paſſa plus avant juſques au Païs que l'on appelle *Uramarca*, & autrement *Chanca*, qui a ſon étenduë aſſez petite, mais dont les Habitans ont le cœur haut, & ſont naturellement fort aguerris. Auſſi ne ſe rendirent-ils point ſans réſiſtance, & peut-être que s'ils euſſent eu les forces égales au courage, ils ne ſe ſeroient pas ſoûmis ſi-tôt aux *Yncas*, envers leſquels les Indiens de ces Contrées ne ſe montrérent pas ſi enclins ni ſi ſouples, que ceux des Provinces de *Cuntiſuyu*, & de *Collaſuyu*, car ce ne fut qu'à contre-cœur qu'ils reconnurent enfin une Puiſſance étrangére. En ſortant d'*Uramarca* l'*Ynca* entra dans la Province que les Indiens appellent *Hanco-Huallu*, ou *Villca*, & les Eſpagnols *Villcas*, Peuples qui n'eurent pas moins de regret de ſe rendre, qu'en avoient eu leurs Voiſins. Ces Nations, du nombre des *Chancas*, avoient conquis d'autres Provinces par les armes, & en aquéroient tous les jours de nouvelles, par un excès d'ambition, qu'ils accompagnoient d'un orgueil déréglé, & d'une tyrannie inſupportable à leurs Sujets. Mais le Roi *Ynca Roca* ſût bien réprimer l'un & l'autre, & les rendre ſouples à ſes Ordres, ce qui les affligea fort dans leur ame, & leur fit concevoir une haine ſecrette contre leur nouveau Prince. Dans ces deux Provinces, les Habitans ſacrifioient des enfans à leurs Dieux dans leurs Fêtes principales. Ce qui étant venu à la connoiſſance de l'*Ynca*, il leur perſuada par un diſcours qu'il leur fit, d'adorer le Soleil pour leur Dieu, & de ſe dépoüiller de cette inhu-

inhumanité qui leur étoit naturelle Pour les y porter plus fortement, & les empêcher d'y retomber, il fit une Loi, qu'il prononça de ſa propre bouche, afin de la faire mieux obſerver; par laquelle il les aſſura, que pour un enfant qu'ils Sacrifieroient, il les feroit tous paſſer au fil de l'épée; & peupleroit leur Païs d'autres Habitans, qui ne ſeroient pas ſi barbares qu'eux, & ne tueroient point des innocens, envers leſquels ils témoigneroient avoir plus de tendreſſe, que leurs propres peres n'en avoient. Quoi que ces paroles fiſſent impreſſion ſur ces Barbares, ils ne quittérent qu'à regret leur abomination, parce que le Diable leur avoit mis dans l'eſprit que cette coûtume d'immoler des enfans lui étoit le Sacrifice le plus agréable.

De *Villca*, il prit ſon chemin à main gauche du côté d'Occident, juſques à la Côte de la Mer, & ſe rendit à l'une de ces deux grandes Provinces, qui porte preſque le même nom: mais pour les diſtinguer on appelle la premiére *Sulla*, & la ſeconde *Utumſulla*. Ces deux Provinces contiennent pluſieurs Nations, qui ont divers noms; d'ailleurs les unes ſont mieux peuplées que les autres. Mais ſans m'arrêter à les décrire en détail, il me ſuffira de dire, que le nombre des Habitans étoit de quarante mille hommes, qui firent perdre beaucoup de temps à l'*Ynca*, avant qu'il pût en venir à bout. Car ceeux du Païs diſent qu'il fut bien trois ans, parce qu'il ne voulut point les réduire à force d'armes, mais les avoir par careſſes. Pendant ce temps-là, les Indiens, qui étoient en grand nombre, & qui étoient fort aguérris, furent ſouvent ſur le point de prendre les armes, pour réſiſter courageuſement: juſques à ce qu'enfin vaincus par le bon traitement de l'*Ynca*, & par l'honnête pro-

cédé, dont il uſoit envers eux, ils ſe ſoûmirent, embraſſérent ſes Loix, & reçûrent pour Gouverneurs ceux qu'il lui plût leur donner; ce qu'il n'eût pas plûtôt fait, qu'il s'en retourna victorieux à *Cuzco*. Il y a environ trente-deux ans qu'on a découvèrt dans ces deux Provinces de *Sulla*, & d'*Utumſulla*, quelques Mines d'argent, & de Vif-argent, qui ſont d'un grand revenu, & fort importantes à la fonte des Métaux, principalement de l'argent.

CHAPITRE XVI.

Du Prince Yahuarhuacac, *& l'explication de ſon nom.*

LE Roi *Ynca Roca* ayant employé quelques année sà gouverner paiſiblement ſes Etats, réſolut de reprendre les Armes, & d'envoyer pour cet effet le Prince ſon fils & ſon héritier, qu'on appelloit *Yahuarhuacac*, à la conquête d'*Antiſuyu*, qui eſt à l'Orient de *Cuzco*, & aſſez proche de cette Ville. Car de ce côté-là il n'avoit pas avancé les bornes de ſon Empire plus loin que la Riviére de *Paucartampu*, juſques où s'étendoit la conquête du Premier *Ynca Manco-Capac*.

Avant que de paſſer outre, je trouve à propos que nous rapportions ici la ſignification du nom *Yahuarhuacac*, & que nous montrions en même temps pourquoi l'on appella anſi ce Prince. Parmi les Indiens les uns en attribuent la cauſe à ce qu'à l'âge de trois ou quatre ans il pleura du ſang, mais on ne ſait pas certainement ſi ce fut une ſeule fois ou pluſieurs; Ce qui venoit peut-être de quelque mal

mal qu'il pouvoit avoir aux yeux ; les autres disent qu'il répandit ces larmes sanglantes quand il nâquit ; cette opinion me paroît plus vrai-semblable que l'autre. Il se pût faire aussi que venant au monde, il lui demeura sur le visage quelque goute du sang de sa mere, & que ces Peuples superstitieux, & qui se piquoient d'être devins, s'imaginérent que c'étoient des larmes, que l'enfant répandoit. Quoi qu'il en soit, ils tinrent tous pour certain qu'il pleura du sang, & s'attachérent d'autant plus à cet accident de très-mauvais augure selon eux, qu'il étoit arrivé au Prince héritier de la Couronne ; ils apprehendérent fort pour lui, & se persuadérent que cela le menaçoit de quelque grande infortune ou de la malédiction de son Pere le Soleil, comme ils disoient. Voilà l'explication de nom *Yahuarhuacac*, qui signifie *celui qui pleure du sang*. Ce qu'il ne fit qu'en son enfance, & non pas en l'âge viril, ni pour avoir été vaincu, ou fait prisonnier de guerre, ce qui n'arriva jamais à aucun *Ynca*, excepté à l'infortuné *Huascar*, qui fut arrêté par *Atahuallpa* son frere bâtard, comme nous le dirons en son lieu. Il ne fut pas non plus changé en nourrisse ni supposé, comme un certain Historien a voulu nous le faire accroire. Car toutes ces choses sont fort éloignées du respect religieux que les Indiens portoient à leurs *Yncas*, & du soin qu'en avoient leurs Gouverneurs, & les autres Ministres destinez pour le service, & pour la garde du Prince. Cela étant ainsi, bien loin qu'ils eussent voulu souffrir qu'on l'enlevât pour en mettre un autre à sa place, ou qu'il y eût quelqu'un si hardi que de l'entreprendre ; quiconque l'eût seulement pensé, celui-là sans doute eût crû que la terre se fût ouverte dans le moment pour l'engloutir, & toute sa parenté, ou même

la Province & la Ville dont il étoit natif. Car, comme nous avons dit ailleurs, ils tenoient leurs Rois pour Dieux, & les adoroient en qualité de Fils du Soleil, avec plus de vénération que tous les anciens Gentils n'en ont jamais eu pour leurs Divinitez imaginaires.

Je remarquerai ici, à l'occaſion de cet Augure qu'ils tiroient des pleurs, une autre ſuperſtition, ou le vain préſage qu'ils tiroient du remuement des paupiéres de deſſus & de deſſous. Tous les *Yncas*, & leurs Vaſſaux, prenoient pour un bon préſage, lors que la paupiére de deſſus l'œil gauche ſe mouvoit plus qu'à l'ordinaire; car ils diſoient alors que c'étoit un ſigne qu'il leur arriveroit quelque bien, qui les combleroit de contentement & de joye. Mais ſi c'étoit la paupiére de l'œil droit, l'Augure leur paroiſſoit incomparablement meilleur, & leur promettoit, à ce qu'ils diſoient, des proſpéritez ſans nombre, & des richeſſes ineſtimables, qu'ils croyoient devoir être accompagnées d'un plaiſir, & d'une tranquillité d'eſprit qu'on ne pouvoit exprimer. Mais les paupiéres de deſſous leur préſageoient tout le contraire, s'il arrivoit qu'elles tremblaſſent plus que de coûtume; ce leur étoit un indice de triſteſſe, & de voir des choſes qui accableroient de douleur & de miſére. Mais ſi c'étoit la paupiére de deſſous l'œil gauche, ils prenoient cela pour le pire de tous les préſages qu'ils euſſent pû avoir, qui les menaçoit, à ce qu'ils diſoient, d'une infinité de larmes, & d'être expoſez à l'avenir, à tous les maux & à tous les chagrins imaginables. Ils ajoûtoient tant de foi à ces petits accidens, que toutes les fois que ce dernier leur arrivoit, ils s'abandonnoient aux pleurs, comme s'ils ſe fuſſent vûs accablez des plus grands malheurs. Alors pour ne point perdre leurs yeux,

à

à force de pleurer les maux qu'ils n'avoient pas encore vûs, ils avoient entr'eux une ſuperſtition auſſi ridicule, que l'Augure même; car ils moüilloient de ſalive le bout d'une paille, qu'ils appliquoient à la paupiére de deſſous en la reſſerrant, & diſoient pour leur conſolation que cette paille miſe ainſi, empêchoit le cours des larmes qu'ils apprehendoient de répandre, & détournoit le mauvais préſage du tremblement de la paupiére. Ils tiroient preſque les mêmes conjectures du bruit des oreilles, que je laiſſe à part pour ne pas m'éloigner de mon ſujet; J'ajoûterai ſeulement que je puis parler avec certitude de l'un & de l'autre pour l'avoir vû. Je reviens à mon ſujet.

Le Roi *Ynca Roca*, ayant donc fait deſſein d'envoyer le Prince ſon fils à la conquête d'*Antiſuyu*, fit lever quinze mille hommes, nomma trois Meſtres de Camp, pour les conduire, pour accompagner le Prince, & pour lui ſervir de Conſeillers, & il le fournit de toutes les munitions qui lui étoient néceſſaires; le Prince fut avec ces troupes juſques à la Riviére de *Paucartampu*, d'où il paſſa plus avant à *Challapampa*, où il ſoûmit à ſon obéïſſance le peu d'Indiens qu'il trouva dans ces Contrées. De *Challapampa* il continua ſon Voyage à *Pillcapata*, & y peupla quatre Villes d'autres gens que de ceux du Païs. Il alla enſuite à *Haviſca*, & à *Tunu*, où les Indiens trouvérent l'herbe appellée *Cuca*, qu'ils eſtiment ſi fort, comme je l'ai déja dit. La terre de *Haviſca* échut depuis en héritage à *Garcillaſſo de la Vega*, mon bon Seigneur, qui m'en fit une donation durant ma vie, mais je la perdis depuis pour m'en aller en Eſpagne. Pour entrer dans les Vallons où croît l'herbe *Cuca*, il faut paſſer par un Côtau qu'on appelle *Cannachuay*, où il y a cinq lieuës de deſcente preſque perpendiculaire

diculaire, qu'on ne peut regarder ſans frayeur, moins encore peut-on, ſans être ſaiſi de crainte, monter en haut, ou deſcendre par un chemin ſi dangereux, par où l'on va comme en ſerpentant, avec beaucoup de danger, de quelque côté que l'on ſe tourne.

CHAPITRE XVII.

Des Idoles des Peuples appellez Antis, *& de la conquête des* Charcas.

LEs Habitans des Provinces des *Antis* adoroient pour Dieux les Tygres, & les grandes Couleuvres appellées *Amaru*, dont les unes ſont plus groſſes que la cuiſſe d'un homme, & longues de vingt-cinq à trente pieds, & les autres beaucoup moindres. Ces gens là les adoroient toutes, à cauſe de leur prodigieuſe grandeur. Elles ne ſont point malignes, & ne font mal à perſonne, ce que ceux du Païs attribuent à l'effet de l'enchantement d'une Magicienne, qu'ils croyent les avoir ainſi apprivoiſées, parce qu'elles étoient auparavant fort farouches. Ils adorent auſſi les Tygres, à cauſe de leur cruauté, ils diſoient que les Tygres & les Couleuvres étoient natifs du Païs, & que par conſéquent ils méritoient d'être adorez, mais que pour eux ils étoient étrangers en ces Contrées. Ils adoroient encore l'Herbe appellée *Cuca*, ou *Coca*, comme diſent les Eſpagnols.

Dans ce Voyage le Prince *Yahuarhuacac* ajoûta près de trente lieuës de conquête à ſon Empire, dans un Païs qui n'étoit guére peuplé, & ne paſſa point plus avant, parce que les Marais, les Précipices,

ces, & les Montagnes, rendoient preſque inacceſſible cette Contrée, qui ſert comme de Frontiére à la Province qu'on appelle proprement *Anti*, d'où prend ſon nom toute celle d'*Antiſuyu*. Après avoir fait cette conquête, le Prince retourna à *Cuzco*, & dès-lors le Roi ſon pere réſolut de ne plus faire d'entrepriſes de guerre, parce que du côté d'*Antiſuyu*, qui eſt à l'Orient, il n'y avoit rien à conquérir, non plus qu'à l'Occident, où eſt le Païs de *Cantiſuyu*, où ſon Empire aboutiſſoit vers la Mer du Sud; de ſorte qu'à le prendre ainſi, de l'Orient à l'Occident, il y avoit vers le Parage de *Cuzco* plus de cent lieuës de terre, & du Septentrion au Midi plus de deux cens. Dans tout ce Païs les Indiens s'occupérent à bâtir de magnifiques Palais, des Jardins, & des Maiſons de plaiſance à l'*Ynca*. Ils prirent ſoin en même temps de faire des Magazins dans les grands Chemins, afin d'y ſerrer les Munitions de guerre, & les Habits, pour l'uſage de ceux du Païs.

Le Roi *Ynca Roca* s'étant abliqué quelques années aux exercices de la Paix, réſolut enfin d'achever la conquête des grandes Provinces appellées les *Charcas*, que ſon pere *Ynca Capac Yupanqui* avoit commencée au détroit de *Collaſuyu*. Pour executer ce deſſein, il mit ſur pied trente mille hommes, & fut le premier de tous les *Yncas* qui marcha avec une ſi groſſe Armée; il nomma ſix Meſtres de Camp, outre les autres Chefs, & les Officiers ſubalternes, & ſe mit en Campagne, après avoir laiſſé pour ſon Lieutenant dans le Royaume le Prince *Yahuarhuacac*, auquel il donna pour ajoints quatre autres *Yncas*, afin qu'ils lui ſerviſſent de Conſeillers.

Il ſortit après cela de *Cuzco* par le grand Chemin de *Collaſuyu*, & prit en paſſant toutes les troupes qu'on

qu'on tenoit prêtes dans les Provinces, avec leſquelles il arriva aux Confins de *Chuncuri*, de *Pucuna*, & de *Muyumuyu*, qui étoient les Provinces les plus proches de ſon Royaume. Il les fit ſommer d'abord de reconnoître le Soleil pour leur Dieu, de recevoir ſes Loix, d'abandonner le Culte de leurs Idoles faites de pierre, & de bois, & de renoncer aux abus qu'ils commettoient ordinairement contre la Loi naturelle, & contre les devoirs de la Société civile. Les Habitans s'offenſérent ſi fort de ce langage, que les Principaux d'entr'eux, & les plus aguerris, prirent les armes avec beaucoup de furie, diſant qu'on ne les pouvoit traiter avec plus de rigueur que de les vouloir contraindre de quitter leurs Dieux, pour adorer ceux des Etrangers, & de renoncer à leurs Coûtumes & à leurs propres Loix, pour s'aſſujettir à celles de l'*Ynca*, qui faiſoit profeſſion d'envahir tous les Etats, & de rendre tributaires les Peuples qui ne relevoient point de lui, & de les traiter comme des eſclaves; ſurquoi ils conclurent, qu'ils ne devoient point ſouffrir cela, mais ſe réſoudre plûtôt à mourir en gens d'honneur, pour la défenſe de leurs Dieux, de leur Patrie, & de leur Liberté.

CHAPITRE XVIII.

*Remontrance des Vieillards aux Jeunes gens, qu'ils ſont réſoudre à recevoir l'*Ynca.

LEs Vieillards, gens ſages & modérez, répondirent à ces objections des jeunes gens du Païs; Que les difficultez qu'ils propoſoient n'étoient fondées ſur aucune apparence; Qu'ils étoient aſſez

aſſez voiſins des Sujets de l'*Ynca*, pour avoir apris depuis quelques années, qu'il n'y avoit rien que de bon dans ſes Loix, & dans ſon Gouvernement, & qu'il traitoit ſes Sujets comme ſes propres enfans. Qu'au reſte, il ne conquéroit ſur les Indiens que les terres qu'il trouvoit en friche, qu'il les faiſoit même labourer à ſes propres fraix, & qu'au lieu de leur impoſer un Tribut, il leur donnoit de ſon bien, en leur partageant tout ce qu'il en avoit de reſte, après avoir fourni à l'entretien de ſes Armées; Que pour preuve de ce qu'ils avançoient, ſans s'amuſer à rechercher d'autres raiſons, ils n'avoient ſeulement qu'à conſidérer ſans paſſion, combien l'état préſent des Vaſſaux de l'*Ynca*, qui ſe voyoient au comble des richeſſes, de la proſpérité, & de la tranquillité, étoit différent du paſſé; qu'ils en concluroient facilement que dès que les diſſenſions & les quérelles qu'ils avoient entr'eux pour les moindres choſes ſeroient terminées, leurs biens ſeroient aſſurément plus à couvert de la violence des Voleurs, & l'honneur de leurs femmes plus aſſuré contre les efforts des Adultéres; ſans compter que les riches, & les pauvres, les grands & les petits, & tous en général ſeroient à l'avenir exempts des inſolences, & des outrages des plus puiſſans.

Ils ajoûtérent encore, Que ceux des Provinces frontiéres ayant été informez exactement des grands biens que faiſoit l'*Ynca*, s'étoient ſoûmis à ſon Empire de leur bon gré, pour joüir de la douceur de ſon Gouvernement; & que puis qu'ils étoient aſſurez de cette vérité, ils feroient bien de les imiter, & qu'il valoit beaucoup mieux appaiſer l'*Ynca*, en lui accordant ſa demande, que de l'irriter par un refus; Qu'il leur ſauroit peu de gré de s'être rendus à lui, quand il les y auroit contraints

traints par les Armes; Que par cette voye ils se rendroient tout à fait indignes de ſes bonnes graces, qu'ils devoient donc tâcher de les aquérir par leur obéïſſance; Qu'en un mot, cette voye étoit la meilleure de toutes, puis qu'elle mettoit à couvert leurs vies, leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans; Qu'au reſte, à l'égard de leurs Dieux, l'*Ynca* ſembloit avoir raiſon de leur dire, que le Soleil méritoit beaucoup mieux que leurs Idoles, d'être adoré de tous généralement; & par conſéquent qu'ils ne devoient point faire difficulté de recevoir un ſi grand Prince pour Roi, & le Soleil pour leur Dieu, puis qu'il n'y avoit en cela que du profit & de l'honneur à gagner. Les Vieillards ſurent ſi bien appaiſer les jeunes gens, par ces raiſons, qu'ils allérent tous enſemble au devant de l'*Ynca*. Les jeunes, qui le furent recevoir, avec les armes à la main, lui dirent pour compliment, qu'ils ne les portoient que pour le ſervir dans ſes Armées, en qualité de bons & de fidelles Sujets, & lui aider à conquérir de nouvelles Provinces; & les Vieillards lui firent divers préſens des Fruits du Païs, & lui dirent, qu'ils les lui offroient de bon cœur, en reconnoiſſance de ce qu'il prenoit poſſeſſion de la terre qui les produiſoit. L'*Ynca* les reçût tous favorablement, commanda qu'on donnât des Habits aux Vieillards. Il voulut même que les Principaux euſſent de ſes propres Robes, & fit habiller tous les autres à l'ordinaire. Outre cela, pour témoigner aux jeunes Soldats, & aux Capitaines, combien il faiſoit cas de leur courage, il en reçût cinq cens au nombre de ſes autres gens de guerre; & afin qu'il n'y eut pas de jalouſie entr'eux, il les fit tirer au ſort, & dit aux autres, qu'il n'en pouvoit prendre davantage, de peur que tout le Païs ne demeurât garni de gens de guerre.

Cepen-

Cependant ſes bienfaits & ſes faveurs ſignalées, comblérent ces gens-là d'un ſi grand contentement, que tous pêle-mêle, jeunes, & vieux, l'adorérent comme Dieu, & pour une marque de leur reconnoiſſance, ils s'écriérent en ſe tournant vers l'*Ynca*; *Aſſurément, vous faites bien voir par vos actions que vous êtes Fils du Soleil; Vous ſeul méritez le nom de Roi; & ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on vous appelle l'Ami des Pauvres, puis qu'à peine avons-nous eu l'honneur d'être vos Sujets, que vous nous avez comblez de biens & de récompenſes. Veüilles le Soleil vôtre Pere vous remplir à jamais de bénédictions, & puiſſiez-vous commander à tous les Peuples du monde, afin d'être honoré du nom de* Capa Ynca, *& que vos grandes vertus vous en rendent digne.* Après que ce Prince leur eut donné des gens pour les inſtruire, il paſſa plus avant, afin de réduire les Provinces voiſines, *Miſqui*, *Cacaca*, *Macaca*, *Caracara*, &c. juſques à *Chuquiſaca*, qu'on appelle maintenant *Ciudad de la plata*, ou *Ville d'argent.* Quoi que ces Provinces ſoient différentes de Langue & de Nation, elles ne laiſſent pas de porter un même nom, qui eſt celui de *Charca.* Le Roi *Ynca Roca* les ſoûmit à ſon obéiſſance avec la même facilité que les autres, de ſorte que dans ce Voyage il étendit les bornes de ſes Etats à plus de cinquante lieuës de long, du Nord au Sud, & autant de large de l'Eſt à l'Oüeſt. Lors qu'il eût achevé cette expédition, & laiſſé, ſelon l'ancienne coûtume, dans tous ces Païs les Miniſtres néceſſaires pour inſtruire ſes Sujets dans ſa Religion, & dans les devoirs de la Société civile, il retourna à *Cuzco*, renvoya les Soldats dans les Provinces d'où il les avoit pris, & récompenſa les Capitaines.

Après cela, il trouva à propos de ſe repoſer, &

d'employer le reſte de ſa vie à bien gouverner ſon Royaume. On ne ſait pas préciſément combien d'années il vécut depuis. Lors qu'il fut mort, tous ſes Sujets connurent par expérience, qu'il n'avoit dégéneré en rien de la vertu de ſes Ancêtres, mais qu'il avoit plûtôt imité en tout leurs glorieuſes Actions, ſoit que l'on conſidére ſes Conquêtes, où les avantages qu'il procura à ſes Sujets. Il fonda des Ecoles publiques, où il voulut que les *Amautas* enſeignaſſent les Sciences dont ils avoient connoiſſance. Outre cela il fit bâtir auprès de ſes Ecoles ſon Palais Royal, comme il ſera dit en ſon lieu, établit des Loix, & prononça pluſieurs belles Sentences, que je rapporterai au Chapitre ſuivant & que je tirerai mot à mot des Ecrits du R. P. *Blas Valera*. Il fut pleuré généralement de tous ſes Sujets, & embaumé ſelon la coûtume de ces Rois. Son héritier fut *Yahuarhuacac*, qu'il eut de *Mama Micay* ſa ſœur & ſa femme; il laiſſa encore pluſieurs autres enfans, bâtards & légitimes.

CHAPITRE XIX.

De quelques Loix que le Roi Ynca Roca *établit; Des Ecoles qu'il fonda à* Cuzco, *& des Sentences qu'il prononça.*

LE R. P. *Blas Valera*, qui a été fort exact dans la recherche des Actions des *Yncas*, nous apprend que *Ynca Roca* régna preſque cinquante ans, durant leſquels il fit pluſieurs Loix, dont les principales furent les ſuivantes. *Qu'il ne falloit élever aux Sciences que les Gentilshommes, & non pas les fils*

fils des gens de basse extraction, de peur que des connoissances si relevées ne les rendissent orgueilleux, & que l'Etat n'en reçût quelque dommage ; Qu'il suffisoit pour les occuper, que chacun d'eux a prit le métier de son pere ; Qu'on ne devoit avoir aucune pitié du meurtrier, du séditieux, du voleur, ni de l'adultére, mais qu'il les falloit tous faire pendre sans rémission ; Et que les enfans seroient obligez de servir leurs peres & leurs meres jusques à l'âge de vingt-cinq ans, auquel temps ils travailleroient pour le service du public.

On croit qu'il fut le premier qui fonda des Ecoles à Cuzco, *afin que les* Amautas *y pussent enseigner les Sciences aux Princes* Yncas, *à ceux de Sang Royal, & aux Gentilshommes de son Empire, non par le moyen des Lettres, car ils n'en avoient aucunes, mais par l'usage & la pratique qu'ils en pourroient avoir tous les jours. Le devoir de ces* Amautas *étoit de leur apprendre les Cérémonies, & les Préceptes de leur Religion, de leur faire connoître la raison & le fondement de leurs Loix, en leur en donnant la véritable explication ; de les instruire dans la Politique, & dans la Milice ; de polir leurs mœurs ; de leur apprendre l'Histoire & la Chronologie par le moyen des nœuds dont ils se servoient pour tenir compte des années ; de les faire parler élégamment, & enfin de ne rien ômettre de ce qui étoit néceſſaire pour élever leurs enfans, & conduire leurs familles. Ces mêmes* Amautas, *qui leur étoient en grande vénération, comme Philosophes & gens de savoir, s'appliquoient encore à montrer aux jeunes gens le peu qu'ils savoient de Poësie, de Philosophie, de Musique, & d'Astrologie. Toutes ces choses furent de l'institution du Prince* Ynca Roca, *qui maintint toûjours depuis ces Loix, & les amplifia beaucoup ; mais l'*Ynca Pachacutec, *qui*

étoit ſon arriére-neveu, y en ajoûta pluſieurs autres.

Le Roi Ynca Roca *avoit ordinairement ces paroles à la bouche; Que toutes les fois qu'il conſidéroit la grandeur, la lumiére, & la beauté du Ciel, il en tiroit cette conſéquence, qu'il falloit bien que le* Pachacamac (*c'eſt ainſi qu'on appelle Dieu*) *fût un Roi fort puiſſant, puis qu'il avoit une ſi belle demeure. Quelquefois auſſi pour montrer combien il eſtimoit les gens vertueux, il diſoit; S'il falloit que j'adoraſſe quelqu'une des choſes d'ici bas, j'adorerois ſans doute un homme ſage & diſcret, parce qu'il ſurpaſſe en dignité toutes les choſes du Monde. Mais pour prouver qu'on ne doit point adorer l'homme, il ajoûtoit qu'on ne devoit point adorer celui qui naît parmi les pleurs, qui d'enfant qu'il étoit devient homme, qui ne ſubſiſte jamais dans un même état, qui vint hier au monde, & qui en ſort aujourd'hui, & qui ne peut ni s'exempter de la mort, ni renaître après la mort.* Tout cela eſt tiré du R. P. *Blas Valera.*

CHAPITRE XX.

*De l'*Ynca, *ſurnommé* Pleure-ſang, *ſeptiéme Roi du* Perou. *Avec un recit de ſes défiances, de ſes Conquêtes, & de la diſgrace du Prince.*

APRE'S la mort du Roi *Ynca Roca*, ſon fils *Yahuarhuacac* prit poſſeſſion du Royaume, & le gouverna avec beaucoup de juſtice, de clémence, & de piété. Son principal deſſein fût de ſe maintenir dans la proſpérité où ſes Prédéceſſeurs l'a-

l'avoient mis, ſans vouloir faire la Guerre à perſonne, ni ſans prétendre à de plus hautes Conquêtes que celles de ſes Ancêtres. Il n'oſoit faire aucune entrepriſe de guerre, à cauſe que ſon nom étoit ſi malheureux, & qu'on lui en prédiſoit de ſi mauvaiſes choſes, qu'il craignoit toûjours que le Soleil ſon Pere ne fut irrité contre lui, & ne lui envoyât quelque châtiment qui fût cauſe de ſa perte. Il paſſa quelques années dans cette appréhenſion, durant leſquelles il maintint la Paix le mieux qu'il lui fut poſſible, & dans ſon Païs, & dans les terres de ſes Voiſins. Cependant, pour ne pas demeurer oiſif, il viſita deux ou trois fois ſes Royaumes, & y fit faire des Bâtimens magnifiques. Il traitoit bien ſes Sujets, en général & en particulier, & leur témoignoit plus d'affection & de tendreſſe, que tous ſes Prédéceſſeurs n'avoient jamais fait; ſans doute par un effet de la défiance & de la crainte, qui le tint en allarme pendant neuf ans. Mais enfin pour éviter le tître de lâche, & empêcher qu'on ne lui reprochât d'être le ſeul *Ynca*, qui n'avoit pas daigné étendre les bornes de ſon Empire, il réſolut d'envoyer une Armée de vingt mille hommes au Sud-Oüeſt de *Cuzco*, au delà de la Côte d'*Arequepa*, où ſes Ancêtres avoient borné leurs Victoires; ſon intention étoit de conquérir une pointe de terre extrêmement longue, & qui néanmoins n'étoit pas beaucoup peuplée. Il choiſit pour Général de ſon Armée ſon frere *Ynca Mayta*, qui depuis ce Voyage ſe fit toûjours appeller *Aupu Mayta*, c'eſt à dire, le *Général Mayta*. Il lui donna pour Meſtres de Camp, quatre *Yncas*, fort expérimentez dans le métier de la Guerre: mais, quoi qu'il deſirât fort de ſe trouver à cette Conquête, il ne pût ſe réſoudre à y aller en perſonne, parce que ſon deſtin lui ſembloit ſi malheureux

dans la guerre, & le menaçoit de ſi étranges tempêtes, qu'à meſure que le deſir de cette entrepriſe naiſſoit en lui, la défiance l'en détournoit. C'eſt pour cela qu'il envoya ſon frere pour entreprendre cette Conquête, avec d'autres Chefs qui la firent réüſſir en fort peu de temps, & ajoûtérent à l'Empire des *Yncas* tout ce qu'il y a de Païs depuis *Arequepa*, juſques à *Tacama*, autrement *Collaſuyu*, qui vers la Côte ſert de Frontiére à toute cette étenduë qu'on appelle aujourd'hui le *Perou*. Ce Païs eſt aſſez long, mais fort étroit, & mal peuplé; les *Yncas* ne furent pas ſi long-temps à s'en rendre Maîtres, qu'à le viſiter par tout.

Lors qu'ils eurent achevé cette Conquête, ils rendirent compte à l'*Ynca Yahuarhuacac*, de tout ce qu'ils avoient fait. Les nouvelles de cette Victoire lui plûrent extrêmement, & le firent penſer à une autre entrepriſe plus honorable & plus glorieuſe, ce fut de s'aſſujettir certaines Provinces du détroit de *Collaſuyu*, qu'on appelloit *Caranca*, *Ullaca*, *Llipi*, *Chicha*, & *Ampara*. Outre qu'elles étoient grandes, & bien peuplées, les Habitans ſe pouvoient vanter d'être vaillans, & fort aguerris, c'eſt pourquoi les autres *Yncas* ne les avoient point voulu attaquer, ni faire cette Conquête par les armes, pour ne pas ruiner tout à fait ces Nations barbares & indomptables; ils attendoient toûjours qu'ils ſe rangeaſſent d'eux-mêmes ſous la domination des *Yncas*, & que l'exemple de leurs Voiſins, qui en trouvoient le Gouvernement ſi doux & ſi ſalutaire, par l'expérience qu'ils en faiſoient, les y attirât inſenſiblement.

Cependant l'entrepriſe que l'*Ynca Yahuarhuacac* avoit faite de conquérir ces Provinces, ne laiſſoit pas de lui donner bien de la peine, & de le faire flotter entre l'eſpérance & la crainte. Car tantôt il ſe

ſe promettoit que ce Voyage auroit un auſſi bon ſuccès que celui de ſon frere *Apu Mayta*, & tantôt il s'en défioit, à cauſe de ſon nom de mauvais augure, qui lui abattoit le courage, & le détournoit de faire aucune entrepriſe, pour les dangers qu'il apprehendoit. Ces inquiétudes n'étoient pas les ſeules cauſes de ſes apprehenſions; il avoit encore d'autres chagrins domeſtiques, dont les principaux procédoient de la mauvaiſe conduite, & du naturel farouche de ſon fils aîné, qui devoit hériter de ſes Royaumes. Ce jeune Prince avoit donné, dès ſon enfance, des preuves viſibles de ſes mauvaiſes inclinations, en ce qu'il prenoit plaiſir à tourmenter, & à battre ceux de ſon âge, & qu'il y avoit dans ſes actions une certaine malice noire, dont l'on ne pouvoit eſpérer qu'une extrême inhumanité. L'*Ynca* fit bien tout ſon poſſible pour le corriger, dans l'eſpérance que le jugement lui croiſſant avec l'âge, lui feroit perdre cette premiére fougue de la jeuneſſe; il eut recours aux remontrances, lui fit remarquer la douceur & la clémence de ſes Ancêtres envers leurs Sujets, pour l'encourager à les imiter, & pour ne rien oublier, il ſe ſervit de menaces; mais tout fut inutile; ſon Fils alloit de mal en pis; il convertiſſoit en poiſon les remédes qu'on employoit pour guérir ſon mal, & changer ſes inclinations vicieuſes, qui s'étoient tournées en habitude. Cela fit réſoudre enfin l'*Ynca* ſon Pere à le diſgracier tout à fait, & à le chaſſer; & même, à le deshériter, ſi cet éxil ne le rendoit point ſage; & à mettre à ſa place un de ſes autres enfans, qui ne dégénérât point des vertus de ſes Ancêtres, quoi qu'on n'eût jamais uſé de cette rigueur envers les autres *Yncas*. Il fut porté à cela par l'exemple de quelques Provinces de ſon Empire, où le fils qu'on aimoit le plus avoit

l'héritage. Dans ce deſſein il bannit de ſa Cour & de ſa Maiſon ce malheureux Prince, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, & le relégua dans un grand Parc, appellé *Chita*, qui conſiſtoit en pluſieurs beaux Pâturages, où il y avoit quantité de bétail conſacré au Soleil, & où je me ſouviens d'avoir été pluſieurs fois; & il lui ordonna pour punition de mener paître ce bétail avec les autres Bergers. Le Prince ne pouvant s'oppoſer à cet exil, fut contraint de s'y réſoudre, & de ſouffrir cette diſgrace, que lui avoit attiré ſon mauvais naturel. Il ſe mit donc en la compagnie des autres Bergers, avec leſquels il garda les Troupeaux du Soleil, & mena trois ans durant cette vie champêtre, où je le laiſſerai, juſques à ce qu'il ſoit temps de parler de lui plus amplement, & que les grandes choſes qu'il fit depuis, nous donnent ſujet de les écrire. Je dirai ſeulement ici qu'on ignore le nom qu'il portoit, avant ſon exil, parce que les Lettres n'étant point encore en uſage dans ce Païs, on oublioit facilement les choſes dont on n'avoit pas occaſion de parler ſouvent.

CHAPITRE XXI.

De l'apparition d'un Fantôme au jeune Prince, & d'un avis qu'il lui donna pour en avertir ſon Pere.

APRE'S que l'*Ynca Yahuarhuacac* eût banni de ſa préſence ſon fils aîné, il réſolut de ne faire plus la Guerre, & de gouverner paiſiblement ſon Royaume. Cependant, il prenoit grand ſoin que ſon fils ne pût s'évader, car ſon deſſein n'étoit que

que de lui faire changer de vie, & non de le confiner dans une Priſon perpétuelle, ou de le deshériter tout de bon, & mettre à ſa place un autre de ſes fils; cela lui paroiſſoit, dans le fonds, trop violent, & trop dangereux. Il apprehendoit avec raiſon, que ſes Sujets, accoûtumez à regarder les *Yncas* comme des Dieux, & comme les Enfans du Soleil, ne puſſent endurer qu'il traitât ſi ſévérement le Prince ſon fils.

Il paſſa trois années entiéres, dans ces allarmes continuelles; tout ce qu'il fit de mémorable pendant ce temps-là, fut d'envoyer deux fois faire la viſite de ſon Royaume, par quatre de ſes Parens, entre leſquels il partagea les Provinces où chacun d'eux devoit aller. Il leur ordonna expreſſément de faire les réparations & les bâtimens qu'ils jugeroient néceſſaires à la dignité de l'*Ynca*, & à l'avantage de ſes Sujets, tels qu'étoient les Canaux, ou les Aqueducs, les Maiſons Royales, les Magazins publics, les Fontaines, les Ponts, les Chauſſées, &c. Cependant il n'ola point ſortir de *Cuzco*, où il employa le temps à ſolemniſer les Fêtes de l'Année, principalement celles du Soleil, & à rendre la Juſtice à ſes Sujets. Mais enfin, lorſqu'il y penſoit le moins, le Prince diſgracié entra tout ſeul un jour environ midi dans le Palais de ſon Pere, & lui fit ſavoir qu'il étoit là, & qu'il avoit une Ambaſſade expreſſe à lui faire. L'*Ynca* fort en colére, lui fit dire qu'il eût à s'en retourner au lieu où il l'avoit confiné; qu'autrement il le feroit mourir, pour avoir été rebelle aux Ordres du Roi, qu'il n'étoit permis à perſonne de violer, même dans la moindre choſe, comme il le ſavoit bien. Le Prince répondit, qu'il n'étoit point venu là pour enfraindre ſon Commandement, mais pour obéir à un autre *Ynca*, qui étoit auſſi grand Seigneur

que lui, & qui l'envoyoit pour lui dire certaines choſes qui lui étoient fort importantes ; & qu'ainſi s'il deſiroit de les apprendre, il lui donnât permiſſion d'entrer ; qu'autrement, pour s'aquitter de ſa Commiſſion, il retourneroit vers celui qui l'envoyoit, auquel il rendroit compte de ſa réponſe.

L'*Ynca* fort étonné d'entendre que le Prince ſe diſoit envoyé par un auſſi grand Seigneur que lui, le fit entrer en même temps, pour ſavoir que vouloient dire ces extravagances, & qui étoit ſi hardi que de ſe ſervir de ſon fils à faire de tels meſſages, ſans craindre le châtiment que méritoit cette audace, & qu'il ne manqueroit pas d'infliger dès qu'il connoîtroit les coupables. Lors que le Prince fut devant ſon Pere, il lui parla en ces termes ; „ Seigneur, apprenez qu'aujourd'hui environ mi- „ di, comme je me repoſois ſous un des Rochers „ qui ſont aux Pâturages de *Chita*, où je faiſois „ paître les Troupeaux de nôtre Pere le Soleil, „ pour vous obéïr ; il m'eſt apparu (je ne ſai ſi je „ dormois ou ſi je veillois) il m'eſt, dis-je, ap- „ paru un certain homme habillé d'une étrange „ maniére, & qui avoit la mine bien différente de „ la nôtre. Car il avoit la barbe fort longue, & „ une robe qui le couvroit juſques aux pieds, ou- „ tre qu'il menoit en leſſe un Animal qui m'eſt „ inconnu. Cet homme s'étant avancé vers moi, „ m'a dit ; *Mon Neveu, je ſuis fils du Soleil, &* „ *frere de l'*Ynca Manco Capac, *&* de Coya Ma- „ ma Oello Huaco, *ſa femme & ſa ſœur, les pre-* „ *miers de vos Ancêtres ; & par conſéquent je ſuis* „ *frere de vôtre Pere, & de tous vous autres ; je* „ *me nomme* Viracocha Ynca. *Je viens ici de la* „ *part du Soleil nôtre Pere, pour vous donner un* „ *avis de grande importance, afin que vous en* „ *avertiſſiez l'*Ynca *mon Frere. C'eſt que la plû-*

„ *part*

„ *part des Provinces de* Chinchaſuyu, *ſujettes à*
„ *ſon Empire, & les autres qui n'en relévent point,*
„ *ſe ſont révoltées, & ont pris les armes, dans le*
„ *deſſein de le précipiter de ſon Trône, & de rui-*
„ *ner de fonds en comble la Ville de* Cuzco *Capi-*
„ *tale de nôtre Empire. Allez donc trouver l'*Ynca
„ *mon Frere, & dites-lui de ma part, qu'il ſe pré-*
„ *pare à prévenir un ſi grand mal, & à y mettre*
„ *le reméde qu'il jugera néceſſaire. Pour vous, ſa-*
„ *chez qu'en quelque peine que vous ſoyez à l'ave-*
„ *nir, je ne vous manquerai jamais, & que je vous*
„ *aſſiſterai dans vos adverſitez comme une perſonne*
„ *qui eſt ma propre chair & mon propre Sang. Ne*
„ *craignez pas d'entreprendre courageuſement quel-*
„ *que grande affaire qui ſe préſente, pourvû qu'el-*
„ *le ſoit digne de la Majeſté de vôtre Race, & de*
„ *la grandeur de vôtre Empire; Car pour vous en*
„ *faire venir à bout, je vous ſerai favorable, je*
„ *vous défendrai ſans ceſſe, & vous donnerai tout*
„ *le ſecours qui vous ſera néceſſaire.* Lors que
„ l'*Inca Viracocha* a eu achevé ces mots, il eſt
„ diſparu ſans que je l'aye vû depuis, & en mê-
„ me temps je me ſuis mis en chemin, pour vous
„ avertir de ce qu'il a voulu que je vous diſſe de
„ ſa part.

CHAPITRE XXII.

Conſeil des Yncas *touchant l'apparition & l'avis donné de la part de ce Fantôme.*

L'YNCA *Yahuarhuacac* fût ſi fort irrité contre ſon fils, qu'au lieu d'ajoûter foi à ſes paroles, il lui répondit, qu'il étoit un extravagant, & que ſon

ſon humeur altiére l'avoit porté à dire effrontément les Fables qu'il avoit inventées, afin de les faire paſſer pour des Révélations de ſon Pere le Soleil; Quau reſte, il n'avoit qu'à s'en retourner bien vîte à *Chita*, & à n'en ſortir jamais, s'il ne vouloit éprouver les effets de ſa colére. Le Prince s'en retourna là-deſſus faire l'office de Berger, plus diſgracié de ſon Pere qu'il n'étoit auparavant. Cependant les plus proches Parens de l'*Ynca*, ſes Fréres, & ſes Oncles, qui ſe tenoient près de ſa perſonne, ſe figurérent diverſes choſes touchant l'avis que le Prince lui avoit donné; ils étoient trop ſuperſtitieux, ſur tout à l'égard des Songes, pour n'en être pas allarmez. Ils dirent donc à l'*Ynca* pour ne pas le flâter; Qu'il ne devoit point mépriſer l'avis de l'*Ynca Viracocha* ſon Frere; Qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Prince eût inventé ces raiſons au mépris du Soleil; Que c'eût été un ſacrilége de les imaginer ſeulement, & à plus forte raiſon de les dire au Roi. Et par conſéquent qu'il ſeroit bon d'examiner les paroles du Prince l'une après l'autre, de faire des Sacrifices au Soleil, de conſulter les Devins, & de voir ſi les augures ſeroient bons ou mauvais, pour faire les diligences requiſes, & donner ordre à une choſe ſi importante; Que s'il ſe conduiſoit autrement, il attireroit ſans doute leur ruine commune au grand mépris du Soleil leur Pere, qui lui envoyoit ces avis; outre que ſon fils *Viracocha* s'en pourroit bien offenſer, & qu'ainſi il ajoûteroit faute ſur faute.

L'*Ynca* avoit une ſi grande haîne pour ſon fils, que bien loin de ſuivre le Conſeil de ſes plus proches Parens, il leur dit pour toute réponſe; Qu'il ne falloit point s'arrêter à ce que diſoit un enragé, qui, au lieu de corriger ſes défauts & ſon mauvais natu-

naturel, pour ſe rendre digne de l'amitié de ſon Pere, lui venoit conter de nouvelles extravagances, pour leſquelles il méritoit d'être deshérité, comme il eſpéroit de le faire en peu de temps, & de mettre à ſa place celui de ſes Freres qui ſe rendroit digne imitateur de ſes Ancêtres, & du glorieux tître de fils du Soleil, par ſa clémence & ſa probité. Il ajoûta en ſuite, qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'un Inſenſé, qui par un ardent deſir de vengeance ne ſuivoit que les mouvemens de ſa colére, entreprît lui ſeul de ruiner par un effet d'inhumanité tout ce que les autres *Yucas* avoient ſoûmis à leur Empire par leurs bienfaits, & par leur doux traitement. Qu'il importoit plus de prendre garde à cela, pour prévenir les malheurs qui en pouroient arriver, que de s'arrêter aux impertinences d'un furieux; Que ſes propres diſcours prouvoient ſon effronterie, puis qu'il avoit oſé dire que le meſſage qu'il faiſoit étoit de la part d'un fils du Soleil; & qu'il méritoit d'avoir la tête tranchée, pour être ſorti du lieu où il l'avoit relégué. Il conclut ce diſcours, en leur commandant de ne lui parler jamais plus de cette affaire, mais de l'enſévelir plûtôt dans le ſilence, parce qu'on ne lui pouvoit faire un plus grand déplaiſir que de l'entretenir d'un ſi mauvais fils, touchant lequel il ſavoit fort bien ce qu'il devoit faire.

En effet les *Yucas* voyant que leurs avis déplaiſoient au Roi; ſuivirent ſes Ordres, & ne lui parlérent plus de cela, quoi que dans leur ame, ils fuſſent toûjours en allarme, & apprehendaſſent quelque événement ſiniſtre. Car, comme je l'ai déja remarqué, ces Indiens, & tous les autres Gentils étoient fort ſuperſtitieux, ſur tout à l'égard des Songes, principalement ſi le Roi s'y trouvoit mêlé, ou le Prince ſon héritier, ou bien leur

ſou-

ſouverain Prêtre ; parce qu'on les regardoit tous comme des Dieux, & comme leurs plus grands Oracles. Auſſi les Devins & les Sorciers leur demandoient raiſon de leurs Songes afin de les expliquer, juſques-là même que ſi les *Yncas* ne vouloient dire ce qu'ils avoient ſongé, ils en faiſoient une déclaration publique.

CHAPITRE XXIII.

De la rebellion des Chancas, *& de leurs anciennes promeſſes.*

TROIS mois après le Songe du Prince *Viracocha Ynca* (car on l'appella toûjours ainſi, depuis qu'il eut vû ce Fantôme) on eut nouvelles, mais incertaines, que les Provinces de *Chinchaſuyu* s'étoient ſoûlevées au delà d'*Atahualla*, qui eſt à quarante lieuës de *Cuzco* du côté du Nord. La renommée en ſema le bruit confuſément, & ſourdement, ſelon ſa coûtume dans de ſemblables choſes, ſans qu'il fût poſſible d'en découvrir l'Auteur ; Et quoi qu'elle fût confirmée par le Songe du Prince *Viracocha*, le Roi la mépriſa néanmoins, & prit cela pour un Conte fait à plaiſir, pour renouveller l'Apparition du Fantôme dont on ne parloit plus. Cependant peu de jours après on ouït dire encore la même nouvelle ; mais on ne laiſſoit pas de la révoquer en doute comme auparavant, parce que les Ennemis avoient fermé les paſſages en diligence, pour empêcher qu'on ne ſût rien de leur entrepriſe, afin qu'ils euſſent le temps d'être dans *Cuzco* avant que les Habitans fuſſent avertis qu'ils y alloient. Mais enfin on en

fût

fût exactement informé par les nouvelles qui vinrent pour la troiſiéme fois qui portoient, que les Nations appellées *Chanca*, *Uramarca*, *Villca*, *Ultuſulla*, *Hanco-Huallu*, & les autres Provinces voiſines s'étoient révoltées, après avoir fait mourir les Gouverneurs, & les Miniſtres que le Roi y avoit laiſſez, & qu'elles venoient aſſiéger la Ville avec une Armée de plus de quarante mille hommes. Ces Peuples étoient ceux-là même que nous avons dit s'être ſoûmis à l'*Ynca*, plus par la crainte de ſes Armes, que pour aucun deſir qu'ils euſſent de l'avoir pour Roi; nous avons remarqué dans le même endroit, qu'ils conſervérent toûjours depuis dans leur ame une ſecrete animoſité contre les *Yncas*, en attendant l'occaſion de la pouvoir faire éclater. Ils en trouvérent une très-favorable ſous le Régne de l'*Ynca Yahuarhuacac*; ils ſavoient qu'il n'étoit pas homme d'execution, qu'il avoit peur de ſon propre nom, & que d'ailleurs la mauvaiſe conduite du Prince *Ynca Viracocha* ſon fils l'embarraſſoit extrêmement, & qu'il couroit un bruit depuis peu qu'il l'avoit diſgracié plus qu'auparavant ſans que perſonne en fût le ſujet. Ils s'aſſemblérent donc de tous côtez, le plûtôt & le plus ſecretement qu'ils pûrent pour ſurprendre l'*Ynca*, & engagérent dans cette Guerre tous leurs Voiſins, par de grandes promeſſes, formérent un Corps d'Armée de plus de trente mille hommes, compoſée en partie de Sujets de l'*Ynca* qu'ils avoient gagné, & allérent à grandes journées aſſiéger *Cuzco*. Trois Freres, principaux *Curacas* de trois grandes Provinces de la Nation appellée *Chanca*, furent les Auteurs de cette Révolte. Le premier ſe nommoit *Hanco Huallu*, jeune Gentilhomme âgé d'environ vingt-ſix ans, il fut fait Général de l'Armée; le ſecond s'appelloit *Tumay Hua-*

Huaraca, & le troiſiéme *Aſtu Huaráca*; ces deux derniers furent faits Meſtres de Camp.

CHAPITRE XXIV.

*L'*Ynca *ſort de la Ville de* Cuzco, *qui eſt ſecouruë par le Prince.*

L'YNCA *Yahuarhuacac*, ne ſe trouva jamais ſi confus ni ſi ſurpris qu'il le fut lorſqu'il aprit la marche des Ennemis. Car il n'avoit pû croire qu'une telle choſe dût arriver, parce qu'il ſavoit qu'aucune des Provinces conquiſes par ſes Prédéceſſeurs, & ſoûmiſes à leur Empire, ne s'étoit encore révoltée, depuis le premier *Ynca Manco Capac* juſques à lui, qui régnoit alors : cette aſſûrance jointe à la haine qu'il portoit à ſon fils, qui lui avoit prédit cette Rebellion, l'avoit empêché d'y ajoûter foi, & de prendre les précautions néceſſaires, pour s'en garantir, ſelôn l'avis de ſes Parens. Il ſe trouva hors d'état de réſiſter à ſes Ennemis, la Ville manquoit d'une Garniſon ſuffiſante pour ſe défendre, & il n'avoit pas le temps de lever des troupes : dans cette extrêmité, il réſolut, en attendant du ſecours, de céder à la fureur des Rebelles, & de ſe retirer à *Collaſuyu*, où, comptant ſur la fidélité des Habitans, il ſe promettoit de mettre à couvert ſa vie. Il partit donc dans ce deſſein, ſuivi d'un très-petit nombre d'*Yncas*, & fut juſques au Détroit de *Muyna*, qui eſt à cinq lieuës de *Cuzco* du côté du Sud. Il s'arrêta là pour apprendre l'intention des Ennemis, & ſavoir en même temps quel chemin ils avoient pris.

Cependant la Ville de *Cuzco* ſe trouva tout à fait aban-

abandonnée par l'abſence de ſon Roi, ſans qu'il y eût ni Chef, ni Lieutenant, qui oſât parler, ni à plus forte raiſon entreprendre ſa défenſe; Les Habitans, pour prévenir le malheur qui les menaçoit, s'enfuirent en divers endroits, où ils croyoient y pouvoir être en ſûreté. Quelques-uns rencontrérent dans leur fuite le Prince *Viracocha*, ils l'avertirent de la Rebellion de *Chinchaſuyu*, & de la retraite de l'*Ynca* ſon Pere, à *Collaſuyu*, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir réſiſter aux Ennemis.

Le Prince fut touché ſenſiblement d'apprendre que par la retraite de ſon Pere, la Ville de *Cuzco* étoit expoſée à la merci de ſes Ennemis. Il y envoya en même temps ceux-là même qui lui avoient apporté cette nouvelle, & quelques-uns des Bergers qui lui tenoient compagnie, pour dire aux Habitans, & à tous les Indiens qu'on trouvoit par les chemins, qu'ils euſſent à tenir bon, & à ſuivre l'*Ynca* leur ſouverain Seigneur, avec toutes les armes dont ils ſe pourroient fournir; qu'il eſpéroit d'en faire autant, & que pour cet effet ils fiſſent paſſer cet Ordre des uns aux autres. Enſuite il courut après ſon Pere par des chemins détournez, ſans vouloir entrer dans la Ville, & fit une telle diligence, qu'en fort peu de temps, il le joignit au Détroit de *Muyna*, d'où il n'étoit point encore ſorti. Il s'y préſenta devant le Roi, tout en ſueur & couvert de poudre, avec une lance à la main, qu'il avoit priſe par le chemin, & lui dit les paroles ſuivantes, d'un air triſte & grave.

Eſt-il bien poſſible, Seigneur Ynca, *Souverain de cet Empire, que pour une ſimple nouvelle, fauſſe, ou véritable (il n'importe) que vous avez eu de la Rebellion de quelques Vaſſaux, vous abandonniez vôtre Ville & vôtre Maiſon, & fuyez des gens que vous*

n'avez pas encore vûs. Comment ſouffrez-vous que la Maiſon du Soleil vôtre Pere ſoit dénuée de ſecours, & en danger d'être foulée des Ennemis ? Pourrez-vous bien vous réſoudre à permettre qu'ils y mettent le pied, & que renouvellant les abominations que vos glorieux Prédéceſſeurs ont abolies, ils y ſacrifient inhumainement les hommes, les femmes, & les enfans, & commettent dans ce lieu ſaint & ſacré des ſacriléges énormes, & des barbaries inouïes ? Si cela eſt, quel compte pourrons-nous rendre des Vierges qui ſont dédiées au Soleil, pour le ſervir dans ſon Temple ? Comment garderont-elles inviolable la Virginité qu'elles lui ont voüée, ſi nous les expoſons indignement à la brutalité de nos Ennemis, qui en feront tout ce qu'ils voudront ? Quel honneur nous reviendra-t-il d'avoir ſouffert lâchement tous ces deſordres & ces malheurs, pour un ſimple deſir de prolonger nôtre vie ? Le permette qui voudra ; pour moi, bien loin d'y vouloir conſentir, je vai de ce pas au devant des Ennemis, afin de me faire mettre en piéces plûtôt que de ſouffrir qu'ils entrent dans Cuzco. *Car je ne prétends point être le ſpectateur des indignitez, & des abominations que ces Barbares feront dans la Ville Capitale de cet Empire, que le Soleil & ſes enfans ont fondée. Me ſuive donc qui voudra, & ſi je ne puis chaſſer les ennemis, j'apprendrai, du moins, à ceux qui me ſuivront, à finir une vie honteuſe par une mort honorable.*

Après avoir achevé de parler ainſi, avec de grandes démonſtrations de douleur & de triſteſſe, il prit le chemin de *Cuzco*, ſans vouloir ni boire ni manger, ce qui donna tant de courage aux *Yncas* du Sang Royal, qui étoient ſortis avec le Roi, qu'ils le ſuivirent tous en même temps, au nombre de plus de quatre mille hommes ; il n'y eut que les Vieillards inutiles à la Guerre qui demeurérent avec

le

le Roi, pour lui tenir compagnie. Ils firent retourner quantité de gens, qui fuyoient hors de la Ville, & qu'ils rencontrérent le long du chemin ; ils leur apprirent que le Prince *Ynca Viracocha*, alloit défendre la Ville & la Maiſon de ſon Pere le Soleil. Les Indiens furent ſi contents de cette nouvelle, que tous les fugitifs y retournérent, principalement ceux qui pouvoient être utiles, & ſe réſolurent à mourir plûtôt que de l'abandonner.

Cependant le Prince commanda que les gens qu'il ramaſſoit de toutes parts le ſuiviſſent en diligence ; & il paſſa plus avant, & prit le chemin de *Chinchaſuyu*, par où il ſavoit que les Ennemis venoient : ce qu'il fit exprès, pour ſe mettre entr'eux & la Ville. Car ſon intention n'étoit point de leur réſiſter, ſachant bien qu'il n'étoit pas aſſez fort pour eux, mais de mourir, en combattant vaillamment, avant que les Ennemis pûſſent entrer dans la Ville, & la profaner en hommes victorieux & barbares, ſans porter aucun reſpect à la Maiſon du Soleil ; ce qui étoit ſon plus grand chagrin. Mais parce que l'*Ynca Yahuarhuacac*, de qui nous avons écrit la vie, ne régna que juſques ici, comme nous verrons plus amplement, il me ſemble à propos de couper le fil de cette Hiſtoire, pour ſéparer ſes actions d'avec celles de ſon fils *Ynca Viracocha*, & y entremêler d'autres choſes touchant le gouvernement de cet Empire, diverſifiant l'un & l'autre, pour en faire voir la différence. Après quoi je reviendrai aux exploits du Prince *Viracocha*.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOIRE DES YNCAS ROIS DU PEROU.

LIVRE CINQUIEME.

Où il eſt parlé du partage que les Indiens faiſoient de leurs Terres, & de la maniére de les cultiver: Du Tribut qu'ils payoient à l'Ynca. *De leurs armes, & de leurs munitions de guerre: Du ſoin qu'ils prenoient de donner à leurs Sujets dequoi faire des habits, & de ne ſouffrir aucuns mendians: Des Loix, & des Ordonnances qu'ils firent en faveur de leurs Vaſſaux, & de pluſieurs autres choſes remarquables. Avec un recit des grandes Victoires, & des Actions généreuſes du Prince* Ynca Viracocha, *huitiéme Roi du* Perou: *De l'infortune de ſon Pere, que l'on priva de l'Empire:*

pire: De la fuite d'un grand Seigneur, & d'un préſage de la venuë des Eſpagnols en ces Contrées.

CHAPITRE PREMIER.

Du ſoin que les Yncas *prenoient pour rendre les Terres plus fertiles; Et de quelle maniére ils les partageoient entre leurs Sujets.*

AUSSI-TÔT qu'un *Ynca* victorieux avoit conquis quelque Royaume ou quelque Province, & pourvû tant au gouvernement des Villes, qu'à la nourriture des Habitans, conformément à leurs Loix, & à leur Idolâtrie, il donnoit ordre que les terres labourables, c'eſt à dire, celles qui portoient du Mayz, fuſſent cultivées avec plus de ſoin. Il employoit pour cet effet les Ingénieurs, & les Maîtres des Fontaines, dont il y en avoit de fort habiles parmi eux, comme on le voit encore aujourd'hui par les marques qui en ſont reſtées. Ces Ingénieurs faiſoient donc des Canaux, par tout où l'on pouvoit défricher des terres, parce qu'il y en a fort peu dans tout ce Païs, qui portent du Bled. Leur ſituation ſous la Zone Torride fait qu'elles ont un extrême beſoin d'être arroſées; auſſi ne ſemoient-ils jamais leur Mayz, ſans les arroſer. Ils en agiſſoient de même à l'égard de leurs Pâturages, où ils entretenoient un grand nombre de Bêtail; & par l'abondance de l'eau qu'ils tiroient de cette eſpéce

d'Ecluſes, ils remédioient à la ſechereſſe de l'Automne. On voit encore aujourd'hui les veſtiges de ces Canaux, qui furent preſque tout à fait ruinez, par l'arrivée des Eſpagnols dans ces Païs là.

Après qu'ils avoient fait les Canaux, ils applaniſſoient les champs en forme quarrée, afin qu'ils en fuſſent mieux arroſez. Outre cela, pour applanir plus facilement les tertres, ou les endroits raboteux, dont le terroir étoit bon, ils y faiſoient des Plateformes ou des Saillies, comme on le voit encore aujourd'hui à *Cuzco*, & dans tout le *Perou*. Pour venir à bout de cet Ouvrage, ils élevoient trois murailles de bonne pierre, l'une ſur le devant, & l'autre ſur les côtez, qu'ils bâtiſſoient en talus, comme la plûpart de toutes les murailles qu'ils conſtruiſent, afin de pouvoir mieux ſoûtenir le poids de la terre, qu'ils rendoient égale au mur; En ſuite de la premiére Saillie, ils en faiſoient une ſeconde, qui étoit moindre, & une troiſiéme encore plus petite. C'eſt ainſi, qu'ils gagnoient peu à peu tout le tertre, & qu'ils l'applaniſſoient par le dehors, en forme d'eſcalier, pour joüir du fruit de toute la terre, qui étoit bonne à ſemer, & qui pouvoit être arroſée. S'ils y trouvoient quelques veines de rocher, ils les ôtoient d'abord, & les combloient de terre, afin de mettre tout à profit. Les premiéres Saillies étoient les plus grandes, & il y en avoit de trois cens pas de longueur & de largeur. Les ſecondes étoient moindres, & ainſi elles alloient toûjours en diminuant, juſques aux derniéres, qui étoient de deux ou trois Arpens, où l'on ſemoit du Mayz. Les *Yncas* prenoient même tant de ſoin d'augmenter le nombre des terres labourables, qu'en divers endroits ils faiſoient venir un Canal de quinze ou vingt lieuës, pour

pour arroſer de fort petits Champs, de peur que le terroir ne demeurât en friche.

Après avoir augmenté les terres, ils prenoient les dimenſions de toutes celles de la Province, qu'ils diviſoient en trois parties, dont la premiére étoit pour le Soleil, la ſeconde pour le Roi, & la troiſiéme pour ceux du Païs. Mais à l'égard de ces derniers, on leur en laiſſoit toûjours au delà de ce qu'il leur en faloit pour enſemencer, afin qu'ils n'en manquaſſent point. Que ſi le nombre du Peuple croiſſoit inſenſiblement dans quelque Province, à force d'y envoyer du monde; alors ils retranchoient de la part du Soleil ou de l'*Inca*, ce qu'ils jugeoient être néceſſaire aux Vaſſaux; De ſorte que le Roi ne retenoit pour lui-même, & pour le Soleil, que les terres qui demeuroient en friche, & qui n'étoient ſous la domination de perſonne; Mais pour celles qu'on avoit renduës labourables, elles étoient preſque toutes annexées au Domaine du Soleil, & de l'*Inca*, parce que le Roi ſeul y avoit fait travailler. Outre les Champs de Mayz, que l'on arroſoit, ils en partageoient d'autres qui n'avoient beſoin que de l'eau du Ciel, & où ils ſemoient des graines & des légumes fort eſtimées, comme ſont les *Papas*, les *Ycas*, & les *Annus*. De toutes ces terres ils en donnoient le tiers aux Vaſſaux, & le reſte au Soleil, & à l'*Inca*. Mais parce qu'elles devenoient ſtériles, faute d'être arroſées, ils n'y ſemoient qu'une ou deux fois la premiére année, & enſuite ils les laiſſoient repoſer; pour en cultiver de nouvelles: C'eſt ainſi que l'abondance des unes ſuppléoit tour à tour à la ſtérilité des autres. Il ne ſe paſſoit point d'année, qu'ils ne ſemaſſent les terres, propres à porter du Mayz; ils les arroſoient, & les fumoient avec tant de ſoin, qu'elles produiſoient

toûjours : outre le Mayz, ils ſemoient une certaine graine appellée *Quinua*, preſque ſemblable au Ris, & qu'on cultivoit dans les Païs froids de ce Continent.

CHAPITRE II.

*De l'ordre qu'ils obſervoient à cultiver leurs Terres; Et de la joye qu'ils témoignoient, quand ils labouroient celles de l'*Ynca, *& du Soleil.*

QUAND il étoit queſtion de labourer, & de cultiver quelques piéces de terre, ils y procédoient, comme dans tout le reſte, avec l'ordre requis. Ils labouroient d'abord celles du Soleil, des Orphelins, des Veuves, & des perſonnes que la vieilleſſe ou la maladie rendoit incapables d'agir. On mettoit toutes ces perſonnes au rang des Pauvres, & c'eſt pour cela que l'*Ynca* ordonnoit qu'on labourât leurs terres. Il y avoit dans chaque Ville, ou même dans chacun de ſes Quartiers, ſi elle étoit grande, des hommes députez expreſſément pour faire valoir les terres des Pauvres. Ces Officiers, que l'on nommoit *Lactacamayu*, c'eſt à dire, *les Commiſſaires de la Ville*, prenoient la peine, quand la ſaiſon le requéroit, de labourer la terre, de la ſemer, & de faire la Récolte; Mais avant que d'y travailler, ils montoient à nuit cloſe ſur des Tours deſtinées à cet uſage, où, après avoir ſonné la Trompette, afin qu'on les écoutât, ils prononçoient ces paroles à haute voix: *On commence demain à labourer les terres des Impotens; C'eſt pourquoi les perſonnes qui prétendent y avoir quel-*

quelque intérêt en ſont averties, afin qu'elles ayent à s'y trouver. En effet, ceux de chaque Communauté, qui ſavoient, par le Rolle qui en avoit été fait, en quelles terres de leurs Parens, ou de leurs Alliez, ils ſe devoient trouver, ne manquoient point de s'y rendre. D'ailleurs, chacun étoit obligé de porter ſa proviſion à ſes fraix & dépens, & non pas à la charge des Pauvres à qui les terres appartenoient : Ce qu'ils faiſoient très-volontiers, parce, diſoient-ils, que les Orphelins, les Veuves, les Vieillards, & les malades étoient aſſez embarraſſez d'eux-mêmes, ſans être obligez de contribuer à la nourriture des autres. Que ſi les Impotens ou les Pauvres n'avoient ni Mayz ni autres graines à ſemer ; en tel cas on leur en fourniſſoit des Magazins publics, dont il ſera parlé ci-après. Les terres des Soldats, qui étoient employez à la Guerre, étoient auſſi cultivées, comme celles des Veuves, des Orphelins, & des Pauvres ; & pendant que les maris ſervoient dans les Armées, leurs femmes étoient miſes ſur le Rolle des Veuves. S'il arrivoit même qu'ils mouruſſent à la Guerre, on prenoit un ſoin très-particulier de leurs enfans, & lors qu'ils étoient en âge, on les marioit aux dépens du Public.

Après qu'ils avoient ainſi travaillé aux terres des Pauvres, ils labouroient les leurs, chacun à ſon tour, puis celles du *Curaca*, qui devoient être les derniéres à labourer dans toutes les Villes, & les Provinces. Je dirai à cette occaſion ce qui arriva au temps de *Huayna Capac*, dans une Ville de *Chachapuya* : Un Gouverneur Indien, qui avoit préféré les terres d'un *Curaca*, ſon parent, à celles d'une Pauvre Veuve, fut pendu & étranglé, comme violateur de la Loi que l'*Inca* avoit établie à l'égard du labourage, & la Potence fut dreſſée

dans le Champ même du *Curaca*. Par l'Ordonnance de l'*Ynca*, il faloit que les terres de ſes Sujets fuſſent labourées avant les ſiennes, & ils ne manquoient pas non plus de la ſuivre ; parce, diſoient-ils, que le Roi ne pouvoit qu'être bien ſervi quand les ſujets étoient à leur aiſe ; mais qu'au contraire, s'il y avoit de la pauvreté parmi eux, ils étoient inutiles en temps de Paix & de Guerre.

Les terres du Roi, & du Domaine du Soleil étoient celles qu'ils labouroient les derniéres. Quand il falloit qu'ils s'occupaſſent à ce travail, ils y alloient tous enſemble avec beaucoup de joye ; ils prenoient leurs plus beaux habits, où de grandes plaques d'or & d'argent éclatoient de toutes parts ; & ils s'ornoient la tête de quantité de belles Plumes. Lors qu'ils faiſoient les guerets, ce qui étoit le travail auquel ils ſe réjouïſſoient le plus, ils diſoient diverſes Chanſons compoſées à la loüange de leurs *Yncas*, & tournoient toute cette fatigue en allegreſſe ; parce qu'elle ſe rapportoit directement au ſervice du Soleil & de leur Roi.

Dans l'enclos de la Ville de *Cuzco*, au même endroit de la Coline où eſt la Citadelle, il y avoit une piéce de terre de grand rapport, appellée *Colcampata*, qui ſe peut bien voir encore ſi l'on n'y a bâti depuis. Le quartier où elle eſt, a pris ſon nom de la terre même qu'ils comptoient entre les principales richeſſes du Soleil, parce que c'eſt la premiére choſe qui lui fut dédiée dans tout l'Empire des *Yncas*. Il n'étoit permis qu'à ceux du Sang Royal de labourer cette terre ; de ſorte que les ſeuls *Yncas* & les *Pallas* y pouvoient travailler. Charmez de ce Privilége, ils s'y employoient de tout leur cœur, & ils ſolemniſoient ce jour avec de grandes marques de joye, ſur tout quand ils faiſoient

ſoient les guerets. Alors les *Yncas* ſe paroient de leurs principaux ornemens, & de leurs plus riches joyaux. Durant ce travail, ils oublioient tous leurs ſoucis, & chantoient à l'envi, pour témoigner la ſatisfaction qu'ils avoient de prendre cette peine. Les Chanſons qu'ils diſoient à la loüange du Soleil & de leurs Rois, étoient toutes compoſées ſur le mot *Haylli*, qui ſignifie *triomphe* dans la Langue générale du *Perou*, comme s'ils euſſent voulu dire par là, qu'en défrichant la terre pour lui faire porter du fruit, ils s'en rendoient les Maîtres, & triomphoient d'elle. Parmi ces chants d'allegreſſe, ils entremêloient les mots les plus agréables, & les plus familiers aux gens de guerre, & aux fidelles Amans, & ils en faiſoient l'application à la terre qu'ils labouroient. Le mot *Haylli* étoit le refrain de tous leurs couplets, & ils le répétoient autant de fois, qu'ils le jugeoient néceſſaire, pour l'accommoder à la cadence, dans un certain contre-temps qu'ils obſervoient d'un bout à l'autre, afin de ſe pouvoir mieux attacher à leur travail.

Ils ont ordinairement pour ſoc de Charruë un morceau de bois de la longueur du bras; plat par devant, & rond par derriére : il a quatre doigts de large, & une aſſez bonne pointe pour entrer bien avant dans la terre. Ils l'étançonnent vers le milieu avec deux pieux, l'Indien met le pied ſur le Soc, & à force de le preſſer, il l'enfonce juſques à l'étançon. De cette maniére, comme ils vont par troupes, ſept à ſept, & huit à huit, tantôt plus, tantôt moins, ſelon que le nombre des Parens eſt grand ou petit, ils jettent à côté des ſillons de ſi groſſes mottes de terre, que ſi l'on ne les voyoit, on auroit de la peine à croire que de ſi foibles outils puſſent produire de tels effets. Les femmes

mes aident presque toûjours les hommes dans ce travail, & à déraciner les mauvaises herbes. Elles chantent aussi avec eux & tâchent de s'accorder ensemble, quand il faut répéter le mot *Haylli*.

L'air de ces Chansons Indiennes parut si agréable au Maître de la Chapelle de l'Eglise Cathédrale de *Cuzco*, que l'an mil cinq cens cinquante-un il s'avisa de le mettre sur l'Orgue, & de composer un motet, à l'honneur du très-saint Sacrement de l'Autel, où il s'accommoda le mieux qu'il pût au chant de ce Peuple. Huit jeunes garçons Métifs, qui étoient mes compagnons d'école, vêtus à la mode du Païs, & un Soc chacun à la main, chantérent à la Procession le *Haylli* des Indiens, tout le Chœur de musique leur répondoit, & les Indiens étoient ravis de voir que les Espagnols se servoient de ce chant là, pour solemniser la Fête de nôtre Dieu, qu'ils appellent *Pachacamac*, c'est à dire, *Celui qui donne la vie à l'Univers*.

J'ai fait tout ce détail des Cérémonies qu'on observoit, le jour que les *Yncas* défrichoient cette Piéce de terre, qui étoit dédiée au Soleil, sur ce que j'en ai vû deux ou trois fois dans mon bas âge; & afin que cela serve à se former une idée des autres Fêtes que les *Peruviens* célébroient, quand ils travailloient aux Champs du Soleil & de l'*Ynca*. Mais, s'il en faut croire les Indiens, cette Fête, ou pour mieux dire, cette allegresse publique, n'étoit que l'ombre de celles qu'ils solemnisoient au temps de leurs premiers *Yncas*.

CHA-

CHAPITRE III.

Du partage des Terres fait aux Indiens; Et de la maniére dont ils les engraiſſoient.

ILs donnoient à chaque Indien un *Tupu*, c'eſt à dire, une piéce de terre, pour ſemer du Mayz. Ce mot-là ſe prend auſſi pour une lieuë de chemin, & lors que c'eſt un verbe, il ſignifie *meſurer*; d'où vient qu'ils appellent *Tupu*, quelque meſure que ce ſoit, d'eau, de vin, ou de toute autre liqueur; & c'eſt le même nom qu'ils donnent aux groſſes épingles dont les femmes ſe ſervent pour attacher leurs robes. Mais ils nomment *Poccha*, la meſure de leurs grains, qui contient autour de ſix boiſſeaux.

Un *Tupu* de terre ſuffiſoit pour la nourriture d'un homme marié, pourvû qu'il n'eût point d'enfans : auſſi-tôt qu'il en avoit, l'on donnoit à chaque mâle un *Tupu*, & à chaque fille la moitié de cette meſure. Que ſi le fils de la maiſon venoit à ſe marier, ſon pere lui donnoit alors la piéce de terre qu'il avoit reçûë pour ſon entretien, comme la Loi du Païs l'exigeoit.

Lors que les filles ſe marioient, on ne leur donnoit aucune de ces terres en partage, & il ſuffiſoit que leurs Maris en euſſent pour les entretenir. Auſſi ne ſe mettoit-on guére en peine d'elles, d'abord qu'on les avoit mariées; mais avant cela, ou lors qu'elles devenoient Veuves, ou qu'il n'y avoit perſonne qui ſe chargeât de fournir à leur entretien, on ne manquoit pas de pourvoir à tout ce qui leur étoit néceſſaire. Que ſi les peres ne pouvoient ſe paſſer de ces terres, ils ſe les réſervoient : autrement,

trement, ils les rendoient à la Communauté, parce qu'on ne pouvoit ni les acheter, ni les vendre. A l'égard des terres qu'ils donnoient pour y ſemer des légumes, & qu'il ne falloit pas arroſer, ils les partageoient de la même maniére que celles où l'on ſemoit du Mayz.

Quant au partage des terres de la Nobleſſe, les *Curacas*, qui étoient Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux, en recevoient plus ou moins, ſelon le nombre des femmes, des enfans, des maîtreſſes, des ſervantes, & des valets qu'ils avoient. La même proportion étoit obſervée à l'égard des *Yncas* du Sang Royal, avec cette différence que leur Portion étoit plus conſidérable, & qu'on leur donnoit les meilleures terres, ſans y comprendre la part qu'ils avoient tous en commun aux poſſeſſions tant du Roi que du Soleil, comme Enfans de l'un, & Freres de l'autre.

Ils fumoient les terres, pour les rendre plus fertiles; & dans tout le plat Païs de *Cuzco*, de même que dans la plûpart des lieux de montagne, ils employoient à cet uſage les excremens humains. ils les ramaſſoient avec une diligence incroyable, & après les avoir ſechez & réduits en poudre, ils s'en ſervoient pour engraiſſer la terre qui portoit du Mayz, parce qu'ils les croyoient plus propres à cela que toute autre fiente. On ſéme des *Papas* & d'autres légumes dans tout le Païs de *Collao*, à plus de cent cinquante lieuës à la ronde, où il ne croît point de Mayz, à cauſe de la froideur du Climat, & on y engraiſſe la terre avec du fumier.

Dans toute la Côte de la Mer depuis *Arequepa*, juſques à *Tarapaca*, où il y a plus de deux cens lieuës de longueur, ils n'employent d'autre fiente que celle de certains Oiſeaux, qu'ils appellent des

Paſ-

Paſſereaux marins, dont il y a des troupes ſi nombreuſes, qu'on ne ſauroit les voir, ſans en être étonné. Ils ſe tiennent dans les Iſles deſertes de la Côte, & à force d'y fienter ils les blanchiſſent d'une telle maniére, qu'on les prendroit de loin pour quelque Montagne couverte de neige. Au temps des Rois *Yncas* on prenoit un ſoin ſi particulier de la conſervation de ces Oiſeaux, qu'il étoit défendu à tout le monde, ſur peine de la vie, de les tuer, ſoit dans les Iſles ou dehors, & même d'y entrer, lors qu'ils couvoient leurs œufs, de peur de les effrayer, & de les faire ſortir de leurs nids.

L'*Inca* réſervoit ces Iſles pour en diſpoſer en faveur de telle Province qu'il jugeoit à propos. Si l'Iſle étoit grande, il la donnoit à deux ou trois Provinces enſemble, & y faiſoit mettre des bornes, afin que ceux d'une Province n'empiétaſſent pas ſur les autres. Lors même qu'il faloit diſtribuer ce fumier, ils obſervoient ſi bien les limites, que ſans en ſortir, ils faiſoient un partage égal entre les Villes, & les Habitans : Si quelqu'un en fruſtroit un autre, il n'y alloit pas moins que de la vie ; & s'il en tiroit des bornes preſcrites au-delà de ce qu'on lui en avoit donné, à proportion de l'étenduë de ſes terres, il étoit châtié comme un Voleur. On ſe ſert aujourd'hui d'une toute autre maniére qu'on ne faiſoit alors de la fiente de ces Oiſeaux, qui eſt fort propre à engraiſſer la terre, & à la rendre fertile.

En d'autres Païs de la même Côte, par exemple, dans les Contrées d'*Atica*, d'*Atitipa*, de *Villacori*, de *Malla*, & de *Chillca*, on engraiſſe la terre avec des têtes de Sardines, qu'on y ſéme en abondance. Malgré tout cela, les Habitans ont beaucoup de peine à la rendre fertile, parce qu'il n'y

n'y a preſque point d'eau, pour l'arroſer. On voit plus de ſept cens lieuës de Côte, où il ne pleut jamais, & où la terre n'eſt arroſée d'aucunes Riviéres. Elle eſt toute ſablonneuſe, & la chaleur y eſt extrême : Auſſi la plûpart des Villes y ſont bâties près de la Mer, afin que l'humidité qu'elle cauſe dans ſon voiſinage contribuë à la production du Mayz. Pour cultiver la terre, ils ôtent d'abord tout le ſable qui eſt à la ſuperficie, & ils creuſent juſqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Enſuite, ils font des champs de différente grandeur; dans les moindres on peut ſemer demi boiſſeau de grain, & dans les plus étendus trois ou quatre boiſſeaux. D'ailleurs, ils n'ont pas beſoin d'être labourez; & quand on les veut ſemer, on a un aſſez gros bâton pointu par le bout, avec lequel on fait un trou dans le ſable; c'eſt là où l'on enterre, à une petite diſtance les unes des autres, les têtes des Sardines, après y avoir mis dedans deux ou trois grains de Mayz. Quelques perſonnes croyent néanmoins que cette maniére de fumer la terre, eſt plûtôt nuiſible que profitable. Quoi qu'il en ſoit, la Providence Divine, qui met ordre à toutes les choſes du monde, ne laiſſe point ces Indiens dépourvûs; outre qu'elle leur donne l'invention d'employer la fiente de ces Oiſeaux à rendre leur Païs fertile en certaine ſaiſon de l'année, la Mer jette ſur le rivage une ſi grande quantité de Sardines vives, qu'ils en ont de reſte, pour leur proviſion, & pour engraiſſer leurs Champs; juſques-là même que s'ils les vouloient ramaſſer toutes, ils en pourroient charger pluſieurs Navires. Quelques-uns s'imaginent que ces Poiſſons ne ſortent de la Mer en ſi grand nombre, que pour ſe garantir de la violence des Rayes, des Baleines, & des autres gros Poiſſons, qui leur font la guer-

re,

re ; mais d'où que cela vienne, les Habitans du Païs en profitent. Quand on leur demande qui a été le premier Inventeur de cette maniére de ſemer le Mayz, ils n'en ſavent rien, & il y a grande apparence qu'ils l'ont apris de la néceſſité, qui donne de l'induſtrie aux plus groſſiers. D'ailleurs, on trouve ſi peu de terres dans tout le *Perou*, qui ſoient propres à porter du Bled, que les Indiens ont mis tout en œuvre pour les rendre labourables. Il ne faut donc pas s'étonner ſi tous en général ſemoient les Grains qui leur étoient néceſſaires pour la nourriture de leurs Familles, ſans avoir beſoin par conſéquent ni de vendre les proviſions de bouche, ni de les enchérir.

CHAPITRE IV.

Du partage qu'ils faiſoient de l'eau pour arroſer les terres, & de la Punition des fainéans, & des pareſſeux.

LORS qu'il s'agiſſoit d'arroſer les terres où il y avoit peu d'eau, chacun en recevoit à ſon tour la quantité qui lui étoit néceſſaire, afin qu'il n'y eût point de diſpute là-deſſus, & l'on obſervoit ſur tout cette Méthode dans les années de ſéchereſſe. Comme l'expérience leur avoit apris quelle quantité d'eau il falloit pour arroſer une piéce de terre, ils permettoient à chaque Indien d'arroſer ſon Champ durant un certain nombre d'heures, & chacun le faiſoit à ſon tour, ſans que le plus riche ni le plus Noble fût préféré au moindre, non pas même le Favori, ni le Parent du *Cu-*

raca, ni le Miniſtre ou le Gouverneur d'une Province du Roi. Si quelqu'un négligeoit d'arroſer ſa terre dans le temps qui lui étoit preſcrit, on le châtioit exemplairement, & on lui donnoit en public trois ou quatre coups de pierre ſur les épaules; ou bien on le foüettoit aux bras & aux cuiſſes avec des Verges d'oſier, & on l'appelloit faiſéant & lâche : Ce qui étoit parmi eux une groſſe injure, qu'ils exprimoient par le mot *Mezquitullu*; qui eſt compoſé de *Mezqui*, c'eſt à dire, *doux* ou *délicat*, & de *Tullu*, qui ſignifie *un os*.

CHAPITRE V.

*Du Tribut qu'ils payoient à l'*Ynca ; *& du ſoin qu'ils avoient de leurs greniers.*

APRÈS avoir dit de quelle maniére les *Yncas* avoient accoûtumé de partager leurs terres, & de gratifier leurs Sujets, il ſera fort à propos, ce me ſemble, de montrer quelle ſorte de Tribut ils donnoient à leurs Rois. Le principal étoit de labourer les terres du Soleil & de l'*Ynca*, de les défricher le mieux qu'ils pouvoient, de faire la Récolte des Grains, & de les ſerrer dans les Greniers, ou dans les Magazins du Roi, dont il y en avoit un exprès dans chaque Ville. Au reſte, le Fruit ou le Grain, que ceux du Païs nomment *Vehu*, & les Eſpagnols *Axi*, n'étoit pas des moins conſidérables.

Ils appellent *Pirua* leurs Greniers ordinaires, dont l'enclos eſt fait d'argile, mêlée avec du chaume. Au temps de leurs Rois, ils en bâtiſſoient de plus beaux de figure quarrée, mais qui n'étoient guére lar-

larges, & dont ils proportionnoient la grandeur à la quantité des Grains qu'ils y vouloient mettre. Il y avoit des séparations au dedans, en forme de galleries, qu'on pouvoit remplir, ou vuider quand on vouloit, par le moyen de certaines ouvertures quarrées, qu'on laissoit à la façade du Grenier. Suivant même que la cloison étoit large ou étroite, ils conjecturoient quelle quantité de Mayz il y pouvoit avoir dans chacune. Je me souviens d'avoir vû quelques-uns de ces Greniers bâtis au temps des *Yncas*, & qui devoient être des principaux, parce qu'ils étoient dans la Maison des Vierges choisies, destinées au service du Soleil. Mais le temps qui apporte de la révolution à toutes choses, en avoit changé les hôtes, puis que les fils de *Pedro de Barco*, qui avoient été mes compagnons d'école y demeuroient alors.

D'ailleurs, on séparoit la Récolte des Grains du Soleil, & de l'*Ynca*, quoi qu'on les mit dans un même Grenier; & quand il falloit semer leurs terres, on prenoit la semence dans leurs différentes cloisons. Les Indiens, qu'on y faisoit travailler, étoient aussi entretenus aux dépens de l'un & de l'autre, & ils ne donnoient que le travail de leur corps. Quand la saison de la Récolte étoit venuë, les Sujets de l'*Ynca* la faisoient, sans être obligez de lui en donner aucune chose par maniére de Tribut. C'est ce que le R. P. *Joseph Acosta* confirme dans son Histoire, Liv. VI. Chap. 15. L'*Ynca*, dit-il, *donnoit à la Communauté la troisiéme partie des terres. Quoi qu'on ne puisse pas dire au vrai si cette Portion étoit moindre ou plus grande que celle de l'*Ynca *& des* Gacas, *il est certain qu'on prenoit garde qu'elle pût suffire abondamment à la nourriture des Habitans de chaque Ville. Pas un des particuliers ne possédoit en propre aucune chose de*

*ce tiers, ſi ce n'étoit par une grace ſpéciale de l'*Ynca; *encore ne la pouvoit-on pas aliéner, ni la faire paſſer à ſes héritiers. L'on partageoit tous les ans ces terres de la Communauté, & l'on en donnoit à chacun autant qu'il lui en faloit pour l'entretien de ſa famille. On ſuivoit en cela certaines régles fixes & déterminées. D'ailleurs, ceux qui recevoient cette Portion n'en payoient point d'autre Tribut, ſinon qu'ils labouroient, & faiſoient valoir les terres tant de l'*Ynca *que des* Gacas, *dont ils étoient obligez auſſi de ſerrer les Grains.* Voilà ce qu'en dit le P. *Acoſta*, qui appelle *terres des Guacas* celles du Soleil, parce qu'elles lui étoient conſacrées.

Dans toute la Province des *Collas*, qui a plus de cent cinquante lieuës de long, on ne recueille point de Mayz, à cauſe de la froideur du Climat, mais on y ſéme quantité de *Quinua*, & d'autres légumes. Les *Papas* ſont un des principaux, de figure ronde, & ſi humides, qu'ils ſe corrompent facilement. Pour empêcher que cela n'arrive, on les met ſur de la paille, qui eſt fort bonne dans ces Quartiers, & on les expoſe à la gelée durant pluſieurs nuits, car cette Province eſt ſi froide qu'il y gelle toute l'année : enſuite on les couvre avec de la paille, & on les preſſe doucement, pour en faire ſortir l'humidité, qui leur eſt naturelle, ou que la gelée leur cauſe. Après cela, on les fait bien ſécher au Soleil, & on doit prendre garde ſûr tout que le ſerein n'y donne deſſus. Ce légume ainſi preparé ſe conſervoit long-temps; mais alors il changeoit de nom, car au lieu de *Papa* on l'appelloit *Channu*. On préparoit de la même maniére ce qui s'en cueilloit dans les terres du Soleil & de l'*Ynca*, & on le mettoit dans les Magazins publics avec les autres légumes, & ſemences.

CHA-

CHAPITRE VI.

Des habits, des armes, & de la chauſſure qu'ils faiſoient pour les gens de guerre.

OUTRE le principal Tribut, qui conſiſtoit à ſemer les terres, à recueillir les Grains & à faire valoir les revenus du Soleil, & de l'*Ynca*, ils étoient obligez de faire les habits, les armes & la chauſſure des Soldats, & des pauvres gens, que la vieilleſſe ou la maladie rendoit incapables de travailler. Quand il étoit queſtion de partager ou de payer ce Tribut, on y obſervoit le même ordre que dans les autres choſes. Les habits qu'on faiſoit dans toute cette Contrée étoient de laine, que l'*Ynca* fourniſſoit de ce nombre infini de troupeaux qui lui appartenoient, & à ſon Pere le Soleil. Dans le plat Païs, c'eſt à dire, dans toute la Côte de la Mer, où la chaleur du Climat empêchoit que les Habitans ne portaſſent des Robes de laine, ils en faiſoient de Cotton, qui étoit auſſi tiré du Domaine du Soleil, & de l'*Ynca*, ſans que les Indiens y contribuaſſent autre choſe que le travail de leurs mains. Ils faiſoient trois ſortes d'habits de laine, dont la premiére appellée *Avaſca*, ne ſervoit qu'aux petites gens; la ſeconde, qu'on nommoit *Campi*, étoit de laine fine, teinte en diverſes couleurs & bien travaillée, comme les Draps de *Flandres*; on la réſervoit pour l'uſage des Gentilshommes, & des Officiers de l'*Ynca*, tels qu'étoient les Capitaines & les *Curacas*: La troiſiéme ſorte d'habits qu'on appelloit *Compo*, ſe faiſoit de la plus fine laine qu'il y eut, & tous ceux du Sang Royal,

tant Soldats que Capitaines, & Officiers du Roi, s'en ſervoient en temps de Paix & de Guerre. Les habits les plus fins ſe travailloient dans les Provinces, dont les Habitans avoient le plus d'adreſſe pour cette ſorte d'Ouvrage ; & l'on faiſoit les plus groſſiers, dans les autres Contrées, où ils n'étoient pas ſi habiles. Les femmes filoient la laine, dont on fabriquoit les étoffes les plus groſſiéres nommées *Avaſca ;* les hommes celle qui ſervoit pour les plus fines. Certaines perſonnes ont avancé que les *Yncas* eux-mêmes filoient, quoi qu'il n'y eût que leurs Sujets qui s'occupaſſent à ce travail. Mais ce qui pourroit avoir donné lieu à ce faux raport, eſt la Cérémonie qu'ils obſervoient quand ils armoient des Chevaliers, comme nous le dirons ailleurs. Quant à leur chauſſure, elle ſe faiſoit ordinairement par ceux des Provinces, où il y avoit quantité de Chanvre, qu'on tiroit de la tige & des racines d'un certain arbre appellé *Maguey*. A l'égard de leurs armes, on les fabriquoit dans le Païs qui avoit le plus de matériaux pour y travailler. Ainſi certaines Contrées fourniſſoient des Arcs & des Flêches, les autres des Lances, des Javelots & des Haches d'armes ; les autres des Frondes, & les autres enfin des Rondaches ; ce ſont-là toutes les armes qu'ils avoient. En un mot, chaque Province ou chaque Nation n'étoit obligée de fournir que ce qui croiſſoit dans ſon terroir ; & c'étoit une Loi générale dans tout l'Empire du *Perou*, qu'aucun Indien ne ſortit de ſa Province, pour aller chercher ailleurs le Tribut qu'il devoit payer. Les *Yncas* avoient donné cet Ordre pour empêcher leurs Sujets de faire les vagabonds de Province en Province, & de couvrir leur fainéantiſe du prétexte ſpécieux d'aller chercher le Tribut. On voit par

tout

tout ce que je viens de dire, que les Vaſſaux de l'*Ynca* étoient obligez de lui fournir quatre choſes, ſavoir des proviſions, qui ſe prenoient dans les terres mêmes du Roi ; de la laine, qui venoit de ſes troupeaux ; la chauſſure, & les armes pour les gens de guerre. Tout cela ſe diſtribuoit avec beaucoup d'ordre & d'œconomie. La Province qui fourniſſoit des habits, ne donnoit point de chauſſure, ni des armes ; & celle qui donnoit le plus d'une choſe, étoit déchargée d'une autre. On obſervoit toûjours le même ordre en matiére de Contributions, ſans qu'on foulât jamais ni le Public ni les Particuliers. On peut dire auſſi que la douceur de ces Loix gagnoit ſi bien le cœur des Vaſſaux, qu'ils ſervoient leur *Ynca* avec un zéle & une fidélité incroyable. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que le R. P *Joſeph Acoſta* leur a rendu ce beau témoignage : *Ces Rois Barbares*, dit-il, *n'avoient pas de plus grandes richeſſes que l'affection & la bonne volonté de leurs Sujets, toûjours diſpoſez à travailler pour eux, & à ſuivre leurs Ordres. Ce qu'il y avoit en cela de plus admirable, c'étoit de voir qu'au lieu d'appeller cette ſoûmiſſion un eſclavage, ils la regardoient comme un grand bonheur.*

Outre ce Tribut que les Rois recevoient de leurs Sujets, les Impotens ou les Pauvres en payoient un autre, qui ne pouvoit pas beaucoup enrichir leur Maître. Car ils étoient obligez de temps en temps de donner aux Gouverneurs de leurs Villes certains cornèts pleins de Poux. Les *Yncas* le vouloient ainſi, à ce qu'on diſoit, afin qu'aucun de leurs Sujets ne ſe vantât d'être exempt du Tribut : mais leur principale intention étoit d'engager les Pauvres à ſe nettoyer de cette Vermine ; & c'eſt pour cela qu'on les appelloit ordinairement *Amateurs des Pauvres*. Les Decurions ou les Dizainiers, dont

CHAPITRE VII.

Que l'Or, l'Argent, les Pierreries, & telles autres choſes de prix, tenoient lieu de Préſent parmi eux, & non pas de Tribut.

L'OR, l'argent, les pierreries, dont les *Yncas*, comme chacun ſait, avoient une quantité prodigieuſe, n'étoient point des choſes qui leur fuſſent données par maniére de Tribut. Les Indiens n'étoient pas obligez de faire ces Préſens, & leurs Rois n'avoient pas accoûtumé de les exiger d'eux. L'or & l'argent ne pouvoient leur ſervir ni pour la Guerre ni pour la Paix, puis qu'ils ne vendoient ni n'achetoient aucune choſe avec ces Métaux, & qu'ils n'en payoient point leurs Soldats. Ils regardoient ces richeſſes comme ſuperfluës, parce qu'elles n'étoient ni bonnes à manger, ni d'uſage pour avoir des vivres. Mais s'ils en avoient quelque eſtime, ce n'étoit qu'à cauſe de leur éclat, & de leur beauté, pour s'en ſervir à l'embelliſſement des Palais du Roi, des Temples du Soleil, & des Maiſons de leurs Religieuſes, comme nous l'avons déja dit, & comme nous le verrons dans la ſuite. Les *Yncas* avoient auſſi découvert des Mines de Vif-argent; mais ils ne vouloient pas qu'on s'en ſervit, parce qu'il leur ſembloit plus préjudiciable qu'utile; cela fut cauſe qu'ils défendirent à leurs Sujets de le tirer hors de terre, comme il ſera dit plus particuliérement en ſon lieu.

Quand donc les Indiens donnoient à leur Roi de l'or, de l'argent, & d'autres choſes de prix, ils ne

le faiſoient que pour ſuivre la coûtume, qu'ils obſervent encore aujourd'hui, qui eſt de ne viſiter jamais leur Supérieur, ſans lui apporter quelque Préſent, ne fut-ce qu'un petit Panier de fruit nouveau ou ſec. Les *Curacas*, Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux, rendoient viſite à l'*Ynca* aux principales Fêtes de l'année, ſur tout à la plus remarquable de toutes, qui étoit celle du Soleil appellée *Raymi*; ou lors qu'on célébroit quelque Victoire, ou qu'on coupoit les cheveux pour la premiére fois au Prince héritier, & qu'on lui donnoit un nom. En un mot, dans toutes ces occaſions & pluſieurs autres, ſoit que les *Curacas* viſſent le Roi pour l'entretenir de leurs affaires particuliéres, ou de celles de leur Province, ou même lors qu'il faiſoit le tour de ſon Royaume, ils ne lui baiſoient jamais la main, ſans lui apporter tout ce que les Indiens leurs Sujets avoient tiré d'or, d'argent, & de pierreries à leurs heures de loiſir. Ces treſors leur étoient ſi peu néceſſaires pour la vie, qu'ils ne s'amuſoient pas à les tirer de leurs Mines, quand ils avoient d'autres occupations plus preſſées. Mais enfin lors qu'ils virent qu'on s'en ſervoit à l'embelliſſement des Maiſons Royales, & des Temples du Soleil, qu'ils eſtimoient par deſſus tout, ils crurent que leur temps ne pouvoit être mieux employé qu'à chercher de l'or, de l'argent, & des pierres de prix; pour en faire Préſent à l'*Ynca* & au Soleil, qui étoient leurs Dieux.

Outre ces richeſſes, les *Curacas* préſentoient au Roi de pluſieurs ſortes de Bois fort eſtimez, pour employer au bâtiment de ſes Maiſons. Ils lui offroient auſſi les meilleurs Ouvriers qu'ils puſſent trouver en quelque métier que ce fût, tels qu'étoient des Orfévres, des Peintres, des Maçons, & des Charpentiers, dont il y avoit d'excellens Maî-

tres

tres dans le Païs. Mais les gens du commun n'avoient pas besoin de tous ces Artisans, parce qu'ils faisoient eux-mêmes tout ce qui étoit nécessaire pour leur famille, des habits, leur chaussure, & des cabannes, pour s'y mettre à l'abri du mauvais temps. Le Conseil même leur en donnoit alors de toutes faites, au lieu qu'aujourd'hui chacun trouve le moyen de bâtir une maison, avec le secours de ses parens ou de ses amis. Quoi qu'il en soit, contens de passer leur vie sans aucun luxe, ils ne s'amusoient point aux superfluitez dont les Grands s'embarrassent toûjours.

D'ailleurs, les Indiens faisoient Présent à l'*Inca* de divers Animaux aprivoisez ou farouches; comme de Tigres, de Lions, d'Ours, de Singes, de Guenuches, de Loups cerviers, de Perroquets, d'Aûtruches, & de l'Oiseau appellé *Cuntur*, qui est le plus gros de tous ceux qu'on connoît. Ils lui présentoient outre cela des couleuvres de toutes les sortes, dont les plus grosses qu'on nomme *Amaru*, passent trente pieds de longueur; des Crapaux monstrueux, & des Lesards terribles, qu'ils nommoient *Caymanes*, & qui ont aussi trente pieds de long. En un mot, tout ce qu'ils trouvoient, dans leur Païs, de prodigieux, de farouche, ou de beau, ils le donnoient à leur Roi, de même que l'or & l'argent, comme s'ils eussent voulu dire par là, qu'il étoit le souverain Seigneur de toutes les choses qui lui étoient présentées; & lui témoigner ainsi l'attachement qu'ils avoient pour son Service.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Comment ils gardoient les proviſions, & à quoi ils les employoient.

APRES avoir parlé du Tribut que les Indiens donnoient à l'*Ynca*, il eſt à propos que nous diſions comment ils le gardoient, & quel en étoit le principal uſage. Il y avoit dans tout le Royaume trois ſortes de Magazins, où ils ſerroient le Tribut & la Récolte; & dans chaque Ville, grande ou petite, il y en avoit deux. Dans l'un, on mettoit les proviſions qui devoient ſervir en cas de famine, & dans l'autre celles qu'on tiroit des revenus du Soleil, & de l'*Ynca*. D'ailleurs, ſur les grands Chemins on voyoit, de trois en trois lieuës, d'autres Magazins, dont les Eſpagnols font aujourd'hui leurs Hôtelleries.

L'on portoit à *Cuzco* pour l'entretien de la Cour, toute la Récolte qui ſe faiſoit à cinquante lieuës à la ronde dans les terres du Soleil, & de l'*Ynca*, qui en gratifioit les Capitaines & les *Curacas*. Il eſt vrai qu'en chaque Ville, qui ſe trouvoit dans cette étenduë de Païs, on mettoit au Magazin ordinaire des Habitans certaine partie de ces proviſions, que l'on tiroit des revenus du Soleil.

La Récolte des autres Villes hors de l'étenduë de la Cour, étoit gardée dans le Magazin du Roi, d'où on la tranſportoit aux autres Magazins, qu'il y avoit ſur les Chemins publics. C'eſt ici où l'on ſerroit les proviſions de bouche, les armes, la chauſſure & les habits néceſſaires aux gens de guerre, qui paſſoient par là, pour aller aux quatre parties

ties du monde, qu'ils appelloient *Tahuantinſuyu.* Ces Magazins étoient ſi bien fournis de toutes ces choſes, qu'il y en avoit toûjours de reſte, quelque nombreuſes que fuſſent les Troupes, qui tenoient la Campagne. Car il faut ſavoir que les *Yncas* ne leur permettoient jamais de ſe loger dans les Villes aux dépens de la Bourgeoiſie. Ils alléguoient pour leur raiſon, que chaque Ville avoit déja payé le Tribut, & qu'il n'étoit pas juſte de les fouler davantage. Il y avoit même une Loi qui défendoit aux Soldats de prendre aucune chole des Habitans, pour petite qu'elle fût, ſur peine de la mort. Voici ce que *Pedro de Cieça de Leon* en raporte Chap. 60. où il parle des grands Chemins du *Perou: Il y avoit*, dit-il, *de vaſtes corps de logis, bâtis exprès pour les* Yncas; *& des Magazins auſſi, pour y ſerrer les proviſions des gens de guerre, L'*Ynca *ſavoit ſi bien ſe faire craindre, que ſi quelque Soldat, lors que ſon Armée alloit en Campagne, avoit eu la hardieſſe de prendre la moindre choſe, il étoit d'abord châtié. D'ailleurs, ſi quelqu'un de ceux qui le ſuivoient à la Guerre entroit dans les champs, ou dans les maiſons des Indiens, & qu'il y fit le moindre dommage, il commandoit auſſi-tôt qu'on le fit mourir.* Les Indiens alléguoient là-deſſus, que cette Diſcipline étoit juſte, puiſque pour empêcher que les Soldats ne foulaſſent perſonne, ni à la Campagne, ni dans les Villes, on leur donnoit tout ce qui leur étoit néceſſaire. Auſſi voyoit-on rarement que les Soldats commiſſent quelque deſordre.

Auguſtin de çarate, après avoir remarqué la longueur des grands Chemins, ajoûte ces paroles, qui ſe trouvent Liv. I. Chap. 14. *Outre la dépenſe*, dit-il, *qui ſe fit pour les réparations de ces Chemins*, Guaynacava *fit bâtir ſur le chemin de la Montagne*

de

de journée en journée des Palais de fort grande étenduë, avec quantité d'apartemens, en ſorte qu'il y avoit dequoi loger ſa Perſonne, ſa Maiſon, & toute ſon Armée. Il en fit auſſi bâtir de ſemblables ſur le chemin de la Plaine; il eſt vrai qu'ils ne furent pas en ſi grand nombre, ni ſi près les uns des autres que ceux de la Montagne; parce qu'il faloit, pour y trouver les commoditez néceſſaires, les placer ſur les bords des Riviéres, qui ſont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës, & même en quelques endroits de quinze ou de vingt. Ces Bâtimens s'appellent Tambos, *& les Indiens des environs avoient le ſoin de les fournir de toutes les proviſions néceſſaires pour les Armées de ce Prince, & cela non ſeulement pour la nourriture, mais auſſi pour les vêtemens & les armes; de ſorte que dans chacun de ces* Tambos *on pouvoit trouver en cas de beſoin dequoi vêtir & armer trente mille hommes.* Guaynacava *étoit toûjours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre, armez de Piques, de Halebardes, de Maſſuës, & de Haches d'armes, d'argent & de cuivre, & même quelques-unes d'or; ils ſe ſervoient auſſi de frondes & de javelots un peu brûlez par le bout, afin que la pointe en fut plus dure & par conſéquent plus perçante.* Que ſi les rentes du Roi ne pouvoient fournir à l'exceſſive dépenſe qu'on faiſoit à la Guerre, il ſe ſervoit en pareil cas du revenu du Soleil, dont il ſe diſoit le fils légitime, & l'héritier univerſel. Mais s'il reſtoit quelques proviſions de l'entretien des gens de Cour, & de guerre, on les ſerroit d'abord dans ces trois ſortes de Magazins, dont nous avons déja parlé, afin qu'en cas de néceſſité on les pût diſtribuer aux Sujets.

Pendant que les Prêtres & les Miniſtres de la Religion des *Yncas* s'aquittoient des fonctions de leur Charge dans les Temples, où ils ſervoient par ſemaines

ſemaines chacun à ſon tour, on les entretenoit des revenus du Soleil. Mais lors qu'ils n'officioient pas ils ſe nourriſſoient à leurs propres dépens, ſur les terres qu'on leur donnoit de même qu'à tout le reſte du Peuple. D'ailleurs, ce qu'on prenoit ſur les revenus du Soleil, étoit fort peu de choſe en comparaiſon de ces grands biens que l'*Ynca* en retiroit.

CHAPITRE IX.

Qu'il n'y avoit entr'eux aucun Mendiant, & qu'ils donnoient aux Sujets dequoi s'habiller.

SI l'on avoit ſoin de fournir des habits aux gens de guerre, on n'oublioit pas d'en procurer aux autres. De deux en deux ans on diſtribuoit de la laine à tous les Sujets en géneral, & aux *Curacas*; afin qu'ils s'en habillaſſent eux-mêmes avec leurs femmes & leurs enfans; & les Dizainiers devoient tenir la main à l'execution de ces ordres. D'ailleurs, les Indiens étoient ſi dépourvûs de Bêtail, que les *Curacas* en avoient à peine aſſez pour leurs Familles; mais le Soleil, & l'*Ynca*, en avoient une quantité prodigieuſe. Lors même que les Eſpagnols entrérent dans le Païs, on y manquoit de pâturages pour nourrir les troupeaux, dont ils firent un terrible dégât, comme je l'ai entendu pluſieurs fois aſſûrer à mon pere, & à ſes contemporains. Dans les Païs chauds on donnoit aux Indiens du Cotton, qu'on tiroit du revenu du Roi, afin qu'ils s'en habillaſſent avec toutes leurs familles. Ce cette maniére, ils avoient dequoi ſe vêtir; ils

ils étoient pourvûs de tout ce qui étoit néceſſaire à la vie, & il n'y en avoit aucun qui pût être appellé pauvre, ni qui fut réduit à demander l'aumône. Le témoignage que le R. P. *Joſeph Acoſta* leur rend, eſt très-conforme à ce que nous en avons déja raporté. Voici les paroles, qu'il employe à la fin du quinziéme Chapitre de ſon Livre. *Ceux du* Perou, dit il, *tondoient leurs troupeaux, quand la ſaiſon en étoit venuë, & donnoient à chaque Ménage autant de laine qu'il lui en falloit pour s'habiller. Cela fait, ils s'en alloient de maiſon en maiſon pour voir ſi les hommes, les femmes, & les enfans s'occupoient à travailler cette laine, & s'ils y remarquoient de la négligence, ils chatioient les coupables. Que s'il y avoit de la laine de reſte, ils la ſerroient dans leurs Magazins, qui étoient auſſi remplis de toutes les autres proviſions néceſſaires à la vie humaine, & dont les Eſpagnols ſurent bien profiter. Si l'on examine de près cette maniére de vivre des Indiens; il n'y a perſonne, qui n'admire la bonté de leur gouvernement & cette prévoyance merveilleuſe qui régnoit par tout; puis que ſans être Chrêtiens, ils en pratiquoient les vertus les plus ſublimes; ils ne poſſédoient rien en propre, ils ſe contentoient du néceſſaire; ils avoient grand ſoin de tout ce qui regardoit leur Religion, & le ſervice de leur Roi.* C'eſt par ces mots que le R. P. *Acoſta* finit ſon quinziéme Chapitre, qu'il a intitulé : *Des revenus de l'*Ynca *& des Tributs que ſes Sujets lui payoient.*

Le même Auteur dans le ſeiziéme Chapitre de ſon Livre, confirme ce que nous avons déja dit, ſur les Métiers des Indiens, voici mot pour mot de quelle maniére il s'exprime. *Les Indiens du* Perou, dit-il, *avoient encore un avantage ſur les autres Nations, en ce qu'ils s'inſtruiſoient dès leur jeuneſſe*

*jeuneſſe en tout ce qui leur ſembloit néceſſaire pour l'entretien & la commodité de la vie humaine. Quoi qu'ils n'euſſent pas chez eux certains Ouvriers de profeſſion pour l'uſage du Public, tels que peuvent être parmi nous les Tailleurs, les Cordonniers, & les Tiſſerans ; cela n'empêchoit pas qu'ils ne fiſſent eux-mêmes tous ces Métiers, chacun pour ſa famille, & qu'ils ne travaillaſſent la laine que l'*Ynca *leur donnoit pour ſe faire des habits. Ils n'ignoroient pas non plus l'art de cultiver la terre, & ils n'employoient au labourage que la force de leurs mains. Ils veilloient tous au bien commun de leurs familles, & les femmes contentes d'une honnête médiocrité, & de ſervir leurs maris avec une grande ſoûmiſſion, s'attachoient ſur tout à élever leurs enfans, ſans délicateſſe & ſans luxe : D'ailleurs, il y avoit parmi eux des Orfévres, des Peintres, des Potiers, des Bateliers, des Joüeurs d'inſtrumens, des Maîtres qui tenoient les Comptes, de bons Tiſſerans & d'habiles Maçons, qui étoient employez pour le ſervice des grands Seigneurs. Mais à l'égard du menu Peuple, chacun avoit ſoin de ſon petit ménage, & de ſe pourvoir, comme on l'obſerve encore aujourd'hui, de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Chacun travailloit à ſa chauſſure, à ſes habits, à bâtir ſa Cabane, à ſemer, & à faire la Récolte. C'eſt à dire, que tout bien examiné, il s'en falloit peu que leur maniére de vivre ne reſſemblât à celle des anciens Hermites, dont il eſt parlé dans les Vies des Saints Peres. Il faut avoüer auſſi que ces Peuples ſont ſi éloignez du faſte, & de la molleſſe, & ſi retenus dans les bornes de la médiocrité, qu'ils mériteroient de grands éloges, ſi leur inclination naturelle n'y avoit plus de part que le choix. On peut même dire qu'ennemis de l'orgueil, de l'ambition, & des vanitez du monde, ils ſeroient*

ſans doute fort ſuſceptibles de la Doctrine du ſaint Evangile, & que pour les y amener, les Miſſionnaires qui la leur prêchent, y doivent conformer leur vie. Le R. P. *Acoſta* ajoûte un peu plus bas; *Que c'étoit une Loi inviolable entr'eux de n'altérer jamais la Mode, ni la Coûtume de leur Province, quelque exemple qui en pût venir d'ailleurs. En effet,* l'Ynca *tenoit cette Maxime pour très-importante au Gouvernement de ſon Etat, & on l'obſerve encore aujourd'hui, quoi que ce ne ſoit pas avec le même ſoin qu'on y apportoit autrefois.* De là vient auſſi que les Indiens, rigides à ſuivre leurs anciennes Coûtumes, s'étonnent de voir que les Eſpagnols changent preſque toutes les années de maniére de vivre, & qu'ils attribuent cette inconſtance à un excès d'orgueil, & de préſomption.

Il n'y avoit point de Mendians parmi eux, & cela s'obſervoit ſi bien de mon temps, que je ne crois pas d'en avoir jamais vû dans le *Perou*, ſi ce n'eſt qu'en l'année 1560. lors que j'en partis, il y avoit une vieille femme nommée *Iſabelle*, que j'avois connuë à *Cuzco*, & qui gueuſoit de porte en porte, non pas tant par néceſſité, que pour faire la Charlatanne dans les maiſons, comme font les Bohemiennes. Les gens du Païs en avoient une telle horreur, que toutes les fois qu'ils la trouvoient ſur leurs pas, ils la quérelloient, & crachoient contre terre, pour ſignifier, qu'ils la regardoient comme une abominable & une infame. Cela fut cauſe qu'elle perdit la coûtume de leur demander l'aumône, & ne s'adreſſa plus qu'aux Eſpagnols. On lui donnoit du Mayz, parce qu'il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, & ſi elle obſervoit qu'on lui tît l'aumône de bon cœur, elle demandoit un peu de chair, enſuite à boire, & enfin un peu de cette herbe précieuſe appellée *Cuca*, que

que les Indiens ont accoûtumé de mâcher. C'eſt ainſi qu'elle s'entretenoit dans ſon vice, & dans ſa gueuſerie ordinaire.

Les *Yncas* eurent ſoin outre cela de pourvoir aux néceſſitez des Voyageurs. Ils établirent dans tous les chemins des Hôpitaux, qu'on appelloit *Corpahuaſci*, & qui étoient munis de toutes ſortes de proviſions tirées des Magazins que le Prince avoit dans chaque Ville. C'eſt là où l'on donnoit à manger aux Paſſans, & où on leur fourniſſoit tout ce qui leur étoit néceſſaire. Que ſi par hazard ils tomboient malades en chemin; on les traitoit avec un ſoin extraordinaire, & de peur qu'ils manquaſſent de quelque choſe, on leur donnoit du ſuperflu. Il eſt vrai que le Public ſe croyoit indiſpenſablement obligé de les aſſiſter, parce qu'ils ne voyageoient point pour leur plaiſir, ni pour leurs propres affaires, mais pour celles du Roi, ou des *Curacas*, ou bien par l'ordre des Capataines, & des autres Officiers, qui étoient en Charge, en temps de Paix & de Geurre. C'eſt donc pour cela qu'on les traitoit ſi bien; mais à l'égard de ceux qui voyageoient ſans une cauſe légitime, on les châtioit comme des vagabonds.

CHAPITRE X.

La diviſion & l'ordre de leur Bêtail, & des autres Animaux qu'ils nourriſſoient.

AFIN que les *Yncas* pûſſent plus facilement tenir compte de ce grand nombre de Bêtail qu'ils nourriſſoient, on le ſéparoit l'un de l'autre ſelon la différence des couleurs. Chacune avoit un

nom particulier, & l'on appelloit en général *Murumuru*, que les Eſpagnols prononcent *Mormoro*, les Animaux tachetez. S'il naiſſoit quelque Agneau qui fut d'une autre couleur que la Brebis qui l'avoit porté, on le mettoit auſſi-tôt avec le troupeau qui étoit marqué de même, & de cette maniére on pouvoit facilement rendre compte du Bétail par le moyen des nœuds, & des fils qui étoient de la même couleur que les troupeaux.

Pour tranſporter les proviſions d'un côté & d'autre, on ſe ſervoit de cette ſorte d'Animaux que les Eſpagnols appellent *Carneros*, quoi qu'ils reſſemblent plûtôt à des Chameaux, qu'à des Moutons, excepté qu'ils n'ont point de boſſe ſur le dos Mais ſi les Indiens les employoient d'ordinaire pour eux comme des bêtes de charge; l'*Ynca* n'en uſoit pas de même; quand il s'agiſſoit de ſon ſervice, il vouloit qu'on les épargnât le plus qu'il étoit poſſible, & qu'on les réſervât pour le travail le plus néceſſaire; lors, par exemple, qu'il faloit bâtir des Forteresſes, des Maiſons Royales, ou des Ponts, applanir de grands Chemins, creuſer des Canaux, & entreprendre tels autres Ouvrages, où les Indiens étoient preſque toûjours occupez.

A l'égard des Oiſeaux, des Quadrupedes, & des Reptiles, que les *Curacas* préſentoient au Roi, on les nourriſſoit dans certaines Provinces, qui retiennent encore aujourd'hui les noms de ces Animaux. L'on en nourriſſoit auſſi un bon nombre à la Cour, tant pour marque de grandeur, que pour donner à connoître aux Vaſſaux qui en avoient fait préſent au Roi, qu'il falloit bien que ces Animaux lui fuſſent agréables, puis qu'il les faiſoit garder & nourrir dans ſon Palais; ce que les Indiens prenoient en fort bonne part.

Lors

Lors que je partis de *Cuzco*, l'on y parloit encore des lieux qui ſervoient de laniéres à ces Animaux. On appelloit *Amarucancha*, c'eſt à dire, *l'enclos des Amarus*, qui ſont les groſſes Couleuvres, cet endroit de la Ville où eſt à préſent la Maiſon des Peres Jeſuites. On nommoit auſſi *Pumacurca*, & *Pumapchupan* (mot titré de *Puma*, qui ſignifie *Lion*) les deux Quartiers de la Ville où ils nourriſſoient des Lions, des Ours, & des Tigres. L'un eſt au pied de la Montagne où l'on avoit bâti la Citadelle, & l'autre derriére le Couvent de *Saint Dominique*.

Mais afin que les Oiſeaux ſe portaſſent mieux, on les tenoit hors de la Ville, dans un enclos qu'on appelloit *Surihualla*, c'eſt à dire, *le Pré des Autruches*, qui eſt à une lieuë de *Cuzco* vers le Sud, & qui appartenoit autrefois à *Jean* d'*Alcobaça*, mon Gouverneur; celui-ci en laiſſa héritier ſon fils *Diego* d'*Alcobaça*, qui fut Eccleſiaſtique, & mon compagnon d'école. Quant aux Animaux cruels & ſauvages, tels que ſont les Tigres, les Lions, les Crapaux, & les Couleuvres; outre qu'on les gardoit pour une marque de grandeur, on s'en ſervoit auſſi pour la punition des Criminels, comme nous le montrerons dans la ſuite, lors qu'il s'agira des Loix qui condamnoient certains coupables au dernier ſupplice.

CHAPITRE XI.

Des Loix & des Ordonnances faites par les Yncas, *pour le bien commun de leurs Sujets.*

LE R. P. *Blas Valera* parle du Gouvernement des *Yncas* d'une maniére qui mérite d'être rapportée ici. C'eſt pourquoi j'ai traduit de ſon beau Latin, le paſſage ſuivant, pour m'en ſervir, comme d'une autorité irreprochable. *Les Indiens du* Perou, dit il, *commencérent de s'établir en forme de République, au temps de l'*Ynca Manco Capac, *qui fut le premier de leurs Rois. Ils avoient vécu juſques alors, c'eſt à dire, durant pluſieurs ſiécles, dans une brutalité infame, & pleine de barbarie, ſans avoir aucune connoiſſance des Loix, ni de la Police. Revenus enfin de ces deſordres, ils apprirent à élever leurs enfans dans les bonnes mœurs, à leur donner quelque teinture des Sciences, à communiquer les uns avec les autres, à ſe faire des habits pour couvrir leur nudité, avec quelque maniére de bienſéance, à cultiver la terre, à obſerver quelques formalitez de Juſtice, à être civils, à bâtir des maiſons pour les particuliers, & des Edifices publics : En un mot, ils apprirent quantité d'autres choſes dignes de grandes loüanges. Ils en vinrent même juſques à obéïr de bon cœur aux Loix, que leurs Princes, conduits par les ſeules lumiéres de la Raiſon, leur enſeignérent. J'avouë qu'en ceci, les* Yncas *du* Perou *me ſemblent préférables non ſeulement aux Peuples de la* Chine, *du* Japon, *& des* Indes *Orientales, mais encore*

*encore aux anciens Payens de l'*Aſie, *& de la* Gréce.

En effet, à bien conſidérer l'établiſſement des uns & des autres, je trouve que *Numa Pompilius*, *Solon* & *Lycurgue* ne méritent pas tous les éloges qu'on leur donne, pour avoir impoſé des Loix aux *Romains*, aux *Atheniens* & aux *Lacedemoniens*, puis qu'il leur étoit bien aiſé d'en faire, avec le grand ſecours qu'ils avoient des belles Lettres, & des Sciences humaines. Ce fût auſſi de cette Source qu'ils tirérent les juſtes Loix, & les bonnes Coûtumes qu'ils établirent pour leurs Citoyens, & qu'ils laiſſérent en écrit à leur Poſtérité. Mais ce qui ſurpaſſe l'imagination, c'eſt de voir que les *Yncas*, qui n'avoient aucune de ces connoiſſances, ont fait des Loix ſi juſtes & ſi raiſonnables, leur idolâtrie miſe à part, qu'elles ſe trouvent conformes aux plus belles Ordonnances des Savans de l'Antiquité, & des Nations les plus polies. L'extrême deſir que les Indiens ont toûjours eu d'en conſerver la mémoire, a fait que par le moyen de leurs nœuds, & de leurs fils, de diverſes couleurs, ils l'ont tranſmiſe pleine & entiére à leurs deſcendans, quoi qu'il y ait plus de ſix cens années que leurs premiers Rois les ont établies. Ils avoient la Loi *Municipale*, qui regardoit les intérêts particuliers de chaque Ville, ou de chaque Peuple dans ſa propre Juriſdiction. Ils n'ignoroient pas non plus celle que les Latins appellent *Agraria*, qui ne leur étoit pas de moindre uſage, qu'aux Romains, puis qu'ils ſavoient, auſſi bien qu'eux, comment il falloit meſurer les terres, & les partager entre les Habitans des Villes. On peut dire même qu'ils s'y employoient avec beaucoup de ſoin & de probité : Car ils avoient des hommes exprès, qui ſe ſervoient pour cela d'une

certaine meſure appellée *Tupu*, & qui donnoient à chacun d'eux la Portion qui lui étoit convenable. Ils nommoient *Loi commune* celle qui ordonnoit aux Indiens (du nombre deſquels on exemptoit les enfans, les vieillards, & les malades) de travailler aux Ouvrages publics, comme par exemple d'aider au bâtiment des Temples, & des Maiſons de leurs Rois, ou des grands Seigneurs; de labourer leurs terres, de faire des Ponts, de nettoyer les chemins, & ainſi des autres choſes. Par la Loi qu'ils appelloient *Fraternelle*, ils entendoient celle qui enjoignoit expreſſément à tous les Habitans des Villes de ſe donner une mutuelle aſſiſtance, quand il étoit queſtion de labourer la terre, de ſemer, de faire la Récolte, de bâtir, & de réparer les maiſons, ſans que pour cela on fût obligé de leur donner aucune choſe. Ils obſervoient auſſi fort exactement la Loi qu'ils nommoient, *Mitachanacuy*, mot qui ſignifie *changer par Familles*, & chacun à ſon tour. Elle ordonnoit, que dans tous les Ouvrages, & les Edifices, où le Public devoit fournir ſa peine, on y apportât les mêmes conſidérations qu'au partage de leurs terres, en ſorte que chaque Province, chaque Ville, chaque famille, ou chaque perſoune, ne fît que la tâche qui lui étoit impoſée, & que ce travail fût alternatif entre ceux qu'on y mettoit tour à tour, afin que chacun eut le temps de ſe délaſſer. Ils avoient une Loi qui régloit leur dépenſe ordinaire, & qui leur défendoit de profaner ſur leurs habits l'uſage de l'or, de l'argent, & des pierreries. Cette même Loi retranchoit toutes les ſuperfluitez des Feſtins, & vouloit que les Habitans des Villes s'aſſemblaſſent deux ou trois fois le mois, pur manger en compagnie devant leurs *Curacas*; & qu'outre cela ils s'exerçaſſent à des Jeux militaires, & à d'autres

Paſſe-

Paſſe-temps honnêtes. Le but qu'ils ſe propoſoient par cette réjouïſſance publique, étoit de donner quelque relâche à leurs eſprits, de ſe maintenir en bonne paix, les uns avec les autres, & de divertir ceux qui travailloient à la Campagne. La Loi qu'ils avoient établie en faveur des Pauvres, ordonnoit que les Aveugles, les Muets, les Boiteux, les Eſtropiez, les Vieillards, les Malades; & autres perſonnes, qui à cauſe de leurs incommoditez ne pouvoient vaquer au labourage de leurs terres, ni ſe pourvoir d'habits, fuſſent entretenus des proviſions que l'on tireroit des Magazins publics. Suivant une autre Ordonnance, on prenoit de ces Magazins dequoi aſſiſter les nouveaux hôtes qui leur ſurvenoient, ſoit qu'ils fuſſent étrangers, ou du Païs, & qui alloient faire quelque Voyage. Pour les mieux recevoir, il y avoit des Maiſons publiques, ou des Hôpitaux, qu'on appelloit *Corpahuaci*, où on leur donnoit abondamment tout ce qui leur étoit néceſſaire. La même Loi preſcrivoit aux Habitans de chaque Ville, d'appeller aux Feſtins publics les Pauvres dont j'ai parlé ci-deſſus, afin que cette réjouïſſance contribuât à leur faire oublier une partie de leur miſére. Ils avoient encore une autre Loi ſur le ménage, par laquelle deux choſes leur étoient principalement recommandées. La premiére, qu'aucun d'eux ne fût oiſif: & ils y mettoient ſi bon Ordre, comme on l'a déja dit ailleurs, qu'ils occupoient juſqu'aux enfans de cinq ans, aux choſes qu'on croyoit être à la portée de leur âge. Les Aveugles mêmes, les Boiteux & les Muets, n'étoient pas exempts de travailler, à moins qu'ils n'euſſent quelqu'autre indiſpoſition qui les en empêchât. Ainſi tous ceux qui avoient aſſez de force, & de ſanté pour mettre la main à l'œuvre, s'y employoient de tout leur poſſible, tant pour

s'aquitter de la tâche qu'on leur donnoit, que pour n'encourir pas le blâme d'être des fainéans, qu'on châtioit en public. L'autre Article de cette même Loi enjoignoit aux Indiens, de laiſſer leurs portes ouvertes, aux heures de leurs repas ; afin que les Officiers de la Juſtice euſſent l'entrée libre chez eux, toutes les fois qu'ils voudroient faire leurs viſites. On appelloit ces Juges *Llactacamayu*, & ils avoient ordre de viſiter les Temples, & les Maiſons, particuliéres, ou publiques; ces Juges fort ponctuels à s'aquitter de leur Charge, ſoit en perſonne, ou par leurs Commis, examinoient ſi le mari & la femme apportoient le ſoin néceſſaire à leur ménage, & à l'inſtruction de leurs enfans. Ils en jugeoient par le plus ou le moins de netteté qu'ils remarquoient dans chaque maiſon, aux habits, aux meubles, & aux vaſes mêmes. Ils loüoient à haute voix ceux qu'ils trouvoient les plus propres & les meilleurs ménagers : mais au contraire, ils châtioient les négligens à coups de foüet ſur les bras & ſur les cuiſſes, & ils les condamnoient aux autres peines portées par la Loi. Cependant cette Police admirable entretenoit chez eux une ſi grande abondance des choſes néceſſaires à la vie, qu'on donnoit preſque pour rien celles qui ſont aujourd'hui les plus eſtimées. Quant aux autres Loix, & aux Ordonnances morales, qu'ils obſervoient tous en général, & en particulier, ſans s'éloigner des bornes de la Raiſon, on pourra les recüillir de ce que nous dirons dans la ſuite, de leurs Coûtumes, & de leur maniére de vivre. Mais on a perdu la plûpart de ces Loix, & ce Gouvernement qui étoit ſi bien réglé & ſi digne de loüange, eſt preſque tout à fait aboli. On peut même dire que la barbarie eſt aujourd'hui plus enracinée chez les Indiens, qu'elle ne l'étoit alors,

alors, & qu'ils ſont beaucoup plas mal pourvûs des choſes néceſſaires à la vie.

CHAPITRE XII.

De quelle maniére ils en agiſſoient envers leurs nouveaux Sujets, après les avoir conquis.

IL ne ſera pas, ſans doute, inutile de rapporter ici l'ordre que les *Yncas* obſervoient pour conquérir de nouveaux Païs, & la méthode qu'ils ſuivoient pour amener leurs Sujets à la vie civile, & à la pratique des bonnes mœurs. Il eſt certain que depuis le temps des premiers Rois du *Perou*, leurs Succeſſeurs, toûjours fort religieux à les imiter, ne firent jamais la Guerre, qu'ils n'y fuſſent engagez par quelque puiſſant motif, ſoit pour civiliſer les Barbares de leur Continent, ou pour prévenir la déſolation de leurs Frontiéres que ces Peuples infeſtoient. D'ailleurs, ils n'entreprenoient jamais aucune Guerre, qu'après l'avoir déclarée deux ou trois fois à leurs Ennemis, & un *Ynca* n'avoit pas plûtôt aſſujetti quelque Province, qu'il envoyoit d'abord la principale Idole du Païs à *Cuzco*, pour y être miſe dans un Temple, juſques à ce que le *Cacique*, & les Indiens de cette Contrée, deſabuſez de la créance de leurs Dieux, tournaſſent leurs adorations vers le Soleil. Cependant il ne renverſoit point les Idoles de la Province conquiſe; de peur que les Habitans, irritez du mépris qu'on auroit fait de leurs Dieux, ne ſe mutinaſſent; & il n'en aboliſſoit l'uſage qu'après les avoir inſtruits dans ſa Religion. Il amenoit à *Cuzco* le principal *Cacique* avec tous ſes enfans; afin qu'ils

place, des Bourgeois de *Cuzco*, ou des autres Villes, qu'il savoit lui être fidelles, afin qu'ils servissent de garnison, & qu'ils enseignassent à ceux de la Frontiére, les Loix, les Cérémonies, les Coûtumes, & la Langue générale du Royaume.

Il est certain que les *Yncas* surpassoient en modération tous les autres Rois; & que leur Gouvernement étoit le plus doux de tous ceux du nouveau Monde. Cela se peut vérifier, non seulement par les nœuds, & les comptes des Indiens, qui renferment leurs Annales, mais encore par les Cahiers manuscrits, que le Vice-Roi *Dom François de Tolede*, instruit à fonds par leur bouche de l'état de toutes ses Provinces, remit aux Visiteurs généraux, aux Juges, & aux Greffiers, pour en faire des Copies. Ces Papiers sont très-dignes de foi, & on les trouve encore aujourd'hui dans les Archives publiques. Si on les consulte, on verra qu'à certaines choses près, qui regardoient la sûreté de ce grand Empire, les Rois du *Perou* conservoient inviolables toutes les autres Loix, & tous les Priviléges de leurs Vassaux. Ils prenoient garde aussi qu'on laissât en leur entier les biens des Communautez, ou des particuliers, sans en diminuer aucune chose. Quant à la Discipline militaire, ils la faisoient observer avec beaucoup d'exactitude: ils ne donnoient jamais au pillage les Provinces ni les Royaumes qu'ils conquéroient à force d'armes, & ils ne permettoient point que leurs Soldats envahissent le bien d'autrui. Que si les Habitans de quelque Païs se rendoient d'eux-mêmes, on élevoit bien-tôt après les plus capables d'entr'eux aux Charges civiles & militaires, comme s'ils avoient été depuis long-temps de vieux Soldats de l'*Ynca*, & ses fidelles Sujets. A l'égard des Tributs que ces Rois imposoient à leurs Vassaux,

Vaſſaux, ils conſiſtoient en ſi peu de choſe, que ce que nous en dirons dans la ſuite paroîtra tout à fait ridicule à ceux qui le liront. Mais les *Yncas* ne s'en tenoient pas à cette ſeule généroſité ; ils diſtribuoient en abondance des proviſions de bouche, des habits & d'autres Préſens aux Seigneurs, aux Gentilshommes, aux Roturiers & aux Pauvres; En un mot, ils ſe conduiſoient d'une telle maniére envers tout le monde, qu'on pouvoit les appeller de bons Peres de famille, ou de fidelles œconomes, plûtôt que des Rois. Auſſi fut-ce pour cela que les Indiens leur donnérent le ſurnom de *Capac Titu*, comme ſi l'on diſoit, un ſecond *Auguſte*, & un demi-Dieu ; du moins, *Capac* ſignifie un Roi puiſſant en richeſſes & comblé de gloire, & *Titu* un Prince libéral, & magnanime. Des vertus ſi rares & des qualitez ſi éminentes, rendirent ces Rois du *Perou* les délices de leur temps, & aujourd'hui même les Indiens, que Dieu à éclairez de la lumiére de la Foi, n'en peuvent perdre le ſouvenir ; puis qu'au milieu de leurs travaux, & de leurs miſéres, ils les appellent par leurs noms l'un après l'autre, avec des gemiſſemens, & des plaintes qui excitent la compaſſion. Il faut avoüer auſſi qu'on ne lit point dans l'Hiſtoire qu'aucun des anciens Rois d'*Afrique*, d'*Aſie*, & d'*Europe* ait été ſi doux, ſi bienfaiſant, ſi utile, & ſi libéral envers les Sujets, que le furent autrefois les Rois *Yncas*, dont nous décrivons ici les Vies. D'ailleurs, on peut voir par tout ce que nous avons dit que les Loix, les Coûtumes, les Statuts, & la maniére de vivre des Indiens du *Perou*, étoient conformes à pluſieurs égards aux lumiéres de la Raiſon ; & il me ſemble qu'on en pourroit bien profiter, pour les convertir plus aiſément, & avec moins de violence à la Religion Chrêtienne.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De la méthode que les Yncas *observoient pour remplir toutes sortes de Charges & d'Offices.*

JE raporterai ici ce que le R. P. *Blas Valera* dit sur cette matiére dans un Chapitre qu'il a intitulé, *De la méthode que les* Yncas *observoient pour la création des Miniſtres, & des Gouverneurs en temps de Paix. Du partage qu'ils faiſoient des Ingénieurs, & des Manœuvres; De quelle ſorte ils diſpoſoient des biens, tant en commun qu'en particulier; & comment ils impoſoient le Tribut.*

„ L'*Ynca* n'avoit pas plûtôt aſſujetti quelque „ nouvelle Province, & fait tranſporter à *Cuzco* „ la principale Idole de tout le Païs, qu'après avoir „ calmé l'eſprit des Seigneurs & des Vaſſaux, il „ ordonnoit que tous les Indiens, tant les Prêtres „ & les Devins, que tout le reſte du Peuple ado- „ raſſent le Dieu *Ticci Viracocha*, appellé autre- „ ment *Pachacamac*, comme le plus puiſſant de „ tous les Dieux, dont il triomphoit toûjours. „ Il leur commandoit enſuite de le reconnoî- „ tre lui-même pour leur Roi, & leur ſouverain „ Seigneur, de lui ſervir en cette qualité, & de lui „ obéir. Quant aux *Caciques*, il leur étoit ex- „ preſſément enjoint de paroître à la Cour une „ fois chaque année, ou du moins de deux en „ deux ans, ſelon la diſtance des Provinces; ce- „ la rendoit *Cuzco* la plus fréquentée de toutes „ les Villes du Nouveau Monde. L'*Ynca* donnoit „ Ordre auſſi qu'on fit le compte de tous les Habi- „ tans de la Province nouvellement conquiſe,

„ ſans

„ ſans en excepter les enfans; qu'on ſpécifiât l'â-
„ ge, l'extraction, l'emploi, les biens, la Famil-
„ le, les Métiers, & les Coûtumes de tous en gé-
„ néral, & de les marquer avec les filets & les
„ nœuds de diverſes couleurs; afin que cela ſer-
„ vit à impoſer le Tribut, ſuivant la condition de
„ chacun, & à pourvoir à tous les beſoins du Pu-
„ blic. Cela fait, il nommoit divers Officiers mi-
„ litaires, les Généraux, les Meſtres de Camp,
„ les Capitaines en Chef, les Enſeignes, les Ser-
„ geans, & les Chefs de Brigade, dont les uns
„ commandoient à dix Soldats, & les autres à cin-
„ quante. Les moindres Capitaines avoient cent
„ Soldats ſous eux, & les autres deux, trois,
„ quatre cens, & ainſi de ſuite juſques à mille. Les
„ Meſtres de Camp en avoient quatre ou cinq
„ mille, & les Généraux, qu'ils appelloient *Ha-*
„ *tun Apa*, c'eſt à dire, *Grands Capitaines*, com-
„ mandoient juſques à dix mille hommes. On ap-
„ pelloit *Curacas*, les Seigneurs de pluſieurs Vaſ-
„ ſaux, comme par exemple, les Ducs, les Com-
„ tes, & les Marquis. Ceux-ci, en qualité de
„ Seigneurs légitimes, commandoient à leurs Su-
„ jets en temps de Paix & de Guerre: outre qu'ils
„ avoient plein pouvoir de faire des Loix particu-
„ liéres, d'ordonner des Tributs, d'aſſiſter chaque
„ Famille, & de pourvoir en général à tous les be-
„ ſoins des Vaſſaux, ſelon les Statuts, & les Or-
„ donnances de l'*Ynca*. Pour les Capitaines en
„ Chef, & leurs Subalternes, quoi qu'ils n'euſſent
„ pas l'autorité de faire des Loix, ni de mettre
„ des Impôts, ils avoient de grands Privilé-
„ ges; Leurs Emplois étoient héréditaires; ils ne
„ payoient point de Tribut en temps de Paix; &
„ on leur fourniſſoit des Magazins du Roi, tout
„ ce qui leur étoit néceſſaire. Les inférieurs,
„ com-

„ comme les Chefs de Brigade de dix à cinquante
„ Soldats, payoient le Tribut, parce qu'ils n'é-
„ toient pas Gentilshommes. Les Généraux &
„ les Meſtres de Camp les choiſiſſoient, & ils ne
„ pouvoient les priver de leurs Charges, après les y
„ avoir mis une fois. Le Tribut qu'ils payoient ſe
„ réduiſoit à exercer l'Office de Dizainiers, aux-
„ quels il appartenoit de faire la viſite des Champs,
„ des Poſſeſſions, & des Maiſons Royales ; com-
„ me auſſi de pourvoir aux habits, & aux provi-
„ ſions de bouche du commun Peuple. L'*Inca*
„ nommoit pluſieurs autres Miniſtres & Officiers
„ ſubordonnez les uns aux autres, pour s'en ſervir
„ à régler tout ce qui regardoit le Gouvernement
„ & le Tribut de l'Empire, afin que par ce moyen
„ chacun pût ſavoir ſon compte, & qu'aucun ne
„ fût trompé. Tous les troupeaux du Païs tant
„ ceux du Roi que du Peuple avoient des Bergers,
„ qui dépendoient les uns des autres, & qui gar-
„ doient le Bêtail, avec tant de ſoin & de fidélité,
„ qu'il ne leur manquoit jamais une ſeule Brebis.
„ Il eſt vrai qu'il n'y avoit point de Voleurs dans
„ tout l'Empire, & qu'il ſuffiſoit de garantir les
„ troupeaux contre les Bêtes ſauvages. D'ailleurs,
„ il y avoit des Commiſſaires de toutes les ſortes,
„ établis pour la garde des biens de la terre ; des
„ Intendans, des Adminiſtrateurs, des Viſiteurs,
„ & des Juges, dont le devoir conſiſtoit à tenir la
„ main qu'on ne manquât d'aucune choſe dans
„ leurs Villes, ni en général, ni en particulier.
„ S'il ſe trouvoit quelques perſonnes réduites à
„ l'étroit, ces Officiers en donnoient auſſi-tôt avis
„ aux Gouverneurs, aux *Curacas*, & au Roi mê-
„ me, qui ne refuſoient jamais d'y pourvoir : au
„ contraire, ils y remédioient à l'envi, & on peut
„ dire que l'*Inca* ſe ſignaloit par deſſus tous les

„ autres. Il témoignoit tant de zéle & de charité
„ dans ces occaſions, qu'on pouvoit l'appeller à
„ juſte tître le Pere de ſon Peuple. D'un autre côté, les Juges & les Viſiteurs devoient faire en
„ ſorte par leur diligence que tous les hommes s'aquittaſſent de leur devoir, & qu'aucun d'eux ne
„ demeurât oiſif. Que les femmes euſſent le ſoin
„ de leur ménage, des meubles, des vêtemens,
„ des proviſions, de filer, de faire des toiles, &
„ d'élever leurs enfans; Que les jeunes filles obéiſſent à leurs meres, & à leurs maîtreſſes, dans
„ tout ce qui regardoit le ménage & leurs occupations ordinaires; Que les Vieillards, & les Impotens, qui n'étoient pas propres au gros travail,
„ s'employaſſent à quelque choſe qui leur fût utile, comme à ramaſſer de la paille, & de petits
„ morceaux de bois, à ſe nettoyer de leur vermine, & à porter leurs poux à leurs Decurions,
„ ou au Chef de Brigade. L'emploi des Aveugles
„ étoit de tirer les ordures du Cotton, & d'égrener le Mayz. Les gens de métier avoient leurs
„ Jurez, & relevoient la plûpart les uns des autres. Tels étoient, par exemple, tous les Ouvriers
„ qui travailloient en or, en argent, en cuivre,
„ & en laiton; les Charpentiers, les Maſſons, les
„ Potiers, les Lapidaires, & les autres Artiſans,
„ utiles à la République. Que ſi l'on avoit eu le
„ ſoin d'élever les enfans à tous ces Métiers, &
„ de ſuivre là-deſſus les Ordonnances des *Yncas*,
„ ou le Réglement qu'en fit depuis *Charles* V. le
„ *Perou* ſeroit plus floriſſant qu'il n'eſt aujourd'hui,
„ & les proviſions y abonderoient auſſi bien qu'alors. J'oſe même ajoûter qu'on y prêcheroit
„ l'Evangile avec plus de fruit qu'on ne fait. Tous
„ ces inconvéniens & pluſieurs autres arrivez par
„ nôtre négligence, ſont cauſe que les *Curacas*,

„ &

„ & les principaux Indiens du Païs, ſe plaignent à „ toute heure dans leurs Aſſemblées du Gouver- „ nement préſent; & qu'ils le trouvent fort éloi- „ gné de celui des *Yncas*, lors qu'ils viennent à les „ comparer enſemble: c'eſt ce que nous montre- „ rons dans le 9. Chapitre du II. Livre. J'ai tiré tout ceci de l'Hiſtoire du R. P. *Blas Valera*; mais ce qu'il vient de nous promettre eſt perdu.

Le même Auteur continuë en ces termes; *Outre les choſes que j'ai rapportées ci-deſſus, les Indiens avoient des Commiſſaires députez à la viſite des Champs, des Chaſſeurs, des Pêcheurs, des Tiſſerans, des Cordonniers, des Bucherons, qui coupoient du bois pour les Maiſons Royales, ou pour les Bâtimens publics, & des Forgerons qui faiſoient des Outils de cuivre. Il y avoit quantité d'autres Artiſans, qui travailloient tous avec une diligence incroyable. Mais l'on ne peut que s'étonner de voir qu'aujourd'hui les Indiens, ſi obſtinez à garder leurs anciennes Coûtumes, qu'ils ne les abandonnent qu'à regret, & le plus tard qu'il leur eſt poſſible, lors que nos Gouverneurs en retranchent quelque choſe, il eſt, dis-je, étonnant de voir, qu'ils ont tout à fait oublié la maniére dont on pratiquoit autrefois ces Métiers-là.*

CHAPITRE XIV.

*De l'Ordre & des Réglemens de l'*Ynca, *touchant les Biens du public, & des particuliers.*

APrès que l'*Ynca* s'étoit emparé d'une Province, qu'il en avoit rendu les Habitans tributaires,

res, & qu'il leur avoit donné des Gouverneurs, & des Maîtres pour les inſtruire dans ſa Religion, il travailloit enſuite à régler toutes les affaires du Païs. Dans cette vûë, il ordonnoit qu'on comptât par le moyen des nœuds les Pâturages, les Collines, les Montagnes, les Terres labourables, les poſſeſſions, les Mines des Métaux, les Salines, les Fontaines, les Lacs, les Riviéres, les Terres qui portoient du Cotton, les Arbres fruitiers, & le Bêtail. Ces choſes & pluſieurs autres étoient miſes en ligne de compte, chacune ſéparément, c'eſt à dire, qu'on comptoit d'abord celles de toute la Province, puis celles de chaque Ville, & enfin celles de chaque particulier. Il falloit ſavoir enſuite l'étenduë en quarré des Terres labourables, & quel en étoit le produit annuel. Quand on étoit bien éclairci là-deſſus, l'on en faiſoit le raport à l'*Ynca*, qui étoit bien aiſe de s'en inſtuire au juſte, non pas pour ſes intérêts particuliers, ni pour accroître ſon Domaine des Terres de ſes Sujets, mais pour travailler au ſoulagement du Public. Informé par ce moyen de l'abondance, ou de la ſtérilité de tout le Païs, il donnoit ordre à l'entretien des Habitans : il prévenoit les néceſſitez publiques, & il faiſoit des proviſions, pour en aſſiſter ſes pauvres Sujets en temps de Famine, de Peſte, ou de Guerre. En un mot, il ne ſe paſſoit aucune choſe qui regardât ſon ſervice particulier, ou celui des *Curacas* ou de l'Etat, qu'il n'eut le ſoin d'en avertir tous ſes Vaſſaux par une Déclaration publique. De cette maniére les Sujets ne pouvoient point prétendre cauſe d'ignorance pour manquer à leur devoir, ni les *Curacas* non plus que les autres Officiers du Roi, pour les fouler & les tenir dans l'oppreſſion. D'ailleurs, après qu'on avoit fait le dénombrement de chaque Province, l'on y poſoit

ſoit des limites, pour la ſéparer d'avec les Terres voiſines. Afin même qu'il n'y eût point de confuſion à l'avenir, l'*Ynca* donnoit de nouveaux noms aux Montagnes, aux Collines, aux Champs, aux Prez, aux Fontaines, & aux autres lieux du voiſinage. Que s'ils en avoient déja de particuliers, il les confirmoit, en y ajoûtant quelque choſe de nouveau, pour les diſtinguer des autres Contrées. De là vient que ces Peuples ont encore aujourd'hui du reſpect & de la vénération pour tous ces lieux, comme nous le verrons dans la ſuite. Après que l'*Ynca* avoit mis ordre à ces choſes, il partageoit les Terres entre les Villes de la Province, & il faiſoit des inhibitions très-expreſſes pour empêcher qu'on confondit les bornes des Champs, des Prairies & des Montagnes, ſelon le partage qui en étoit fait en faveur des Habitans de chaque Province. Quant aux anciennes Mines d'or, & d'argent, & même à l'égard des nouvelles, il en permettoit l'uſage au *Curaca*, & il ſouffroit, que lui, ſes Parens, & ſes Vaſſaux en priſſent ce qu'ils vouloient, non pas pour en faire des treſors, dont ils ne ſe mettoient guére en peine, mais pour en parer & enrichir leurs habits aux jours de leurs Fêtes ſolemnelles, ou pour en faire des Vaſes à l'uſage du *Cacique*, encore falloit-il que le nombre en fût limité. Ils manquoient ſi peu de ces Métaux, qu'ils en laiſſoient perdre quelques Mines, & qu'ils avoient fort peu d'Ouvriers qui ſûſſent l'art d'y travailler ; & de fondre l'or & l'argent. Ces Fondeurs, & les autres Ouvriers que l'on employoit aux Mines, ne payoient pour tout Tribut que le travail de leur corps. Le Roi, ou le Seigneur de la terre leur fourniſſoit des Outils, des vêtemens, & des proviſions de bouche, & pour s'aquitter de leur Tribut, ils n'étoient obligez

de travailler que deux mois de l'année. Leur tâche finie, ils pouvoient employer le reſte de leur temps à ce que bon leur ſembloit. Le Cuivre, qu'ils nommoient *Anta*, leur ſervoit au lieu de Fer, & ils l'accommodoient à l'uſage de leurs armes. Ils en faiſoient auſſi des Coûteaux, des Outils pour leur charpenterie, de groſſes Epingles, des Miroirs, des Hoyaux à remuer la terre, & des Marteaux pour les Forgerons. C'eſt pour cela qu'ils eſtimoient ce Métail plus que l'or & l'argent, & qu'ils en tiroient une plus grande quantité que de tous les autres.

L'*Ynca* vouloit que le Sel ordinaire, qui ſe faiſoit de l'eau de quelques Fontaines, & de celle de la Mer; que le Poiſſon des Riviéres & des Lacs les Fruits des arbres, le Cotton, le Chanvre, &c. fuſſent communs à tous ceux du Païs, qui les produiſoit, pourvû que chacun n'en prît que pour ſon uſage. Mais il étoit permis à ceux qui vouloient de planter des Arbres fruitiers, pour en recueillir eux-mêmes le fruit.

L'*Ynca* faiſoit trois différens partages des piéces de terre qui produiſoient du Mayz, ou des Légumes. Le premier étoit pour l'entretien des Temples du Soleil, de ſes Prêtres, & de ſes autres Miniſtres. Le ſecond, pour le Domaine du Roi, des revenus duquel l'on entretenoit ſes Lieutenans, & ſes Officiers, lors qu'ils étoient en Voyage, & dont l'on mettoit une partie dans les Magazins publics. Le troiſiéme, pour les Habitans des Villes, chacun deſquels en avoit une portion pour la nourriture de ſa famille. L'*Ynca* faiſoit ce partage, dans toutes les Provinces de ſon Empire, où l'on ne pouvoit demander aucun Tribut des Habitans, ni pour leurs *Caciques*, ni pour les Magazins publics, ni pour les Lieutenans du Roi, ni pour

l'*Ynca*

l'*Ynca* même, ni pour le Temple du Soleil, ni pour ſes Prêtres, ni pour les Sacrifices ordinaires; parce que l'on avoit déja pourvû d'ailleurs à toutes ces choſes. Ce qui reſtoit de la portion du Roi étoit mis dans le Magaſin de chaque Ville, & le ſurplus des revenus du Soleil, ſervoit à l'entretien des Impotens, des Boiteux, des Aveugles, des Eſtropiez, & de tous ceux, en un mot, qui n'étoient pas en état de travailler.

CHAPITRE XV.

Des Loix qu'ils obſervoient pour le payement du Tribut.

LE Tribut que les Rois *Yncas* du *Perou* impoſoient à leurs Sujets étoit ſi modéré, qu'à le bien conſidérer avec tout ce qui en dépendoit, il faut avoüer qu'aucun des anciens Rois & de tous ces grands Empereurs que la flâterie a ſurnommez *Auguſte*, ou *Debonnaire*, n'approchoit pas de la généroſité de ces Princes Indiens. Ils avoient tant de douceur pour tous leurs Vaſſaux en général, qu'ils ſembloient plûtôt leur payer le Tribut, que le recevoir de leur part; du moins toutes leurs actions ſe raportoient directement au bien du public. Que ſi l'on ſuppute les journées des Ouvriers, & la dépenſe des *Yncas*, il ſe trouvera que ces Contributions n'étoient preſque rien, & qu'à peine pluſieurs Indiens payoient quatre Réales de Tribut. Au reſte, ſi pour s'aquitter de ce devoir, ſoit au ſervice du Roi, ou des *Curacas*, il leur falloit eſſuyer quelque fatigue, ils l'enduroient très-volontiers, parce qu'elle conſiſtoit en peu de choſe,

& qu'ils en tiroient un grand profit. Les Loix données en faveur des tributaires, s'obſervoient ſi religieuſement, qu'il n'étoit pas au pouvoir des Juges, ni des Gouverneurs, ni des Généraux d'Armée, ni des *Yncas* mêmes de les violer. La premiére & la principale étoit: Qu'on n'inquiétât point du tout ceux qu'on avoit exemptez du Tribut pour des raiſons particuliéres. Tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'Armée, les Capitaines, juſques aux Centeniers, leurs neveux, & leurs enfans, tous les *Curacas*, & leur parentage. Les moindres Officiers du Roi ne payoient aucun Tribut; non plus que les Soldats, lors qu'ils étoient à la Guerre; Les jeunes hommes au deſſous de vingt-cinq ans, & les Vieillards au deſſus de cinquante en étoient auſſi déchargez, de même que tout le Sexe feminin. La ſeconde Loi vouloit que tous les autres Indiens, qui n'étoient pas du nombre de ceux que nous venons de nommer, fuſſent obligez à ce Tribut, excepté les Prêtres, ou les Miniſtres du Temple du Soleil, & les Vierges choiſies. La troiſiéme ordonnoit, qu'aucun Vaſſal ne payât la moindre choſe de ſon bien, pour lui tenir lieu de Tribut; mais qu'il s'en aquittât par le travail de ſes mains, ou le devoir de ſa Charge, ou par le temps qu'il employeroit au ſervice du Roi ou de l'Etat. Les Pauvres & les Riches ſe trouvoient égaux en ceci, puis que l'un ne payoit ni plus, ni moins que l'autre. L'on appelloit riche celui qui avoit une famille & des enfans, parce qu'ils lui aidoient à travailler, & qu'avec leur ſecours, il finiſſoit plûtôt la tâche qu'il devoit faire pour payer ſon Tribut, mais on regardoit comme pauvre celui qui n'avoit point d'enfans, quoi qu'il fût riche d'ailleurs. La quatriéme Loi portoit, Que chacun eût à ſe tenir à ſon métier, ſans ſe mêler

mêler de celui des autres, excepté pour le labourage, & la Milice, qui étoient deux choſes communes à tous. La cinquiéme, Que les Préſens pour l'*Ynca* ſe feroient des Denrées qui naiſſoient dans chaque Province. Et ce n'eſt pas ſans raiſon que l'*Ynca* le vouloit ainſi; puis qu'il auroit mis ſes Sujets dans un terrible embarras, s'il en avoit exigé des Fruits qui ne ſe trouvoient pas chez eux. La ſixiéme, ordonnoit que tous les Ouvriers qu'on employoit au ſervice de l'*Ynca*, ou de ſes *Curacas*, ſeroient pourvûs de tous les matériaux néceſſaires; par exemple, qu'on donneroit à l'Orfévre de l'or, de l'argent, ou du cuivre, pour les mettre en œuvre; au Tiſſeran de la Laine, ou du Cotton, au Peintre des couleurs, &c. Il faut remarquer auſſi, qu'un Ouvrier, pour s'aquitter de ſon Tribut, n'étoit obligé de donner tout au plus que trois mois de ſon temps, qu'après ce terme, il pouvoit diſcontinuer ſon travail, à moins qu'il ne le voulut achever pour ſon plaiſir; & qu'alors le temps qu'il y employoit de plus étoit en déduction du Tribut de l'année ſuivante, dont ils tenoient compte par le moyen de leurs nœuds. La ſeptiéme Loi exigeoit que tous les Ouvriers, qui payoient le Tribut avec leur travail, fuſſent pourvûs de toutes les proviſions de bouche qui leur étoient néceſſaires, d'habits, & même de médicamens, s'ils tomboient malades, lors qu'ils ſeroient occupez à leur ouvrage, & qu'on eût le même ſoin de leurs femmes & de leurs enfans, qui leur aideroient. Du reſte, l'on ne ſe mettoit pas fort en peine du temps qu'on employoit à quelque Ouvrage, pourvû qu'on l'achevât; & ſi un Ouvrier avec le ſecours de ſes gens, finiſſoit dans une ſemaine ce qui lui auroit coûté deux mois à lui ſeul, il étoit déchargé du Tribut de toute l'année, ſans qu'on lui en

pût demander un autre. Cette ſeule raiſon ſuffira pour répondre à quelques perſonnes, qui diſent qu'autrefois les garçons, les filles, & les meres, de quelque condition qu'elles fuſſent, étoient tributaires; Mais il eſt certain que ces gens ne travailloient que pour aider leurs peres, leurs maris, ou leurs maîtres; & que ſi un Ouvrier vouloit travailler tout ſeul, ſa femme, & ſes enfans pouvoient demeurer à la maiſon, & s'y employer aux affaires du ménage, ſans que le Decurion ni les Juges euſſent droit de les contraindre à faire autre choſe, pourvû qu'ils ne fuſſent point oiſifs. C'eſt pour cela même qu'au temps des *Yncas*, ceux qui avoient le plus d'enfans paſſoient pour les plus riches; & ſi les Ouvriers qui n'en avoient point venoient à tomber malades, lors qu'ils travailloient, pour s'aquitter du Tribut, il y avoit une Loi, qui ordonnoit que les premiers, & les autres qui auroient achevé leur tâche, leur aidaſſent un jour ou deux; ce qui plaiſoit fort à tous les Indiens, parce qu'ils en étoient beaucoup ſoulagez.

CHAPITRE XVI.

*De l'Ordre obſervé pour le payement du Tribut, & de la généroſité de l'*Ynca, *qui donnoit aux* Curacas *la plûpart des choſes qui lui étoient préſentées.*

LA huitiéme Loi regardoit la levée de ces Tributs, voici de quelle maniére on s'y prenoit. A une certaine Saiſon de l'année, les Juges, les Receveurs, & les Maîtres des Comptes, s'aſſembloient dans la Capitale de chaque Province; & ils fai-

faiſoient leurs répartitions entre tous les Habitans, en préſence du *Curaca*, & du Gouverneur *Ynca*. Quoi qu'ils n'employaſſent à ce calcul que les nœuds de leurs filets, & de petits cailloux, ils comptoient dans la derniére préciſion, & plus nettement que ne ſauroient faire nos meilleurs Arithméticiens avec toutes leurs Régles. Auſſi le Gouverneur & les Officiers du Roi entendoient-ils d'abord le réſultat de leurs Comptes. Les nœuds ſervoient à marquer l'emploi de chacun, & les Voyages qu'il avoit faits par le commandement du Prince ou des Supérieurs; ce qui lui tenoit lieu de Tribut. Enſuite on montroit aux Juges, aux Receveurs, & au Gouverneur, un état diſtinct & ſéparé de tout ce qu'il y avoit dans le Magaſin public, par exemple, des proviſions de bouche, des habits, de la chauſſure, des armes, de l'or, de l'argent, des pierreries, & du cuivre qui appartenoit au Roi. C'eſt ainſi qu'on rendoit compte de tout ce qui ſe trouvoit dens les Magaſins de chaque Ville; & la Loi commandoit que l'*Ynca* Gouverneur de la Province en eût un mémoire, par devers lui, afin qu'il ne ſe fît aucune tromperie ni du côté des Receveurs, ni de celui des Indiens tributaires.

La neuviéme Loi portoit, que tout ce qui reſteroit de ces Tributs après la dépenſe du Roi, ſeroit appliqué au bien commun des Sujets, & mis dans des Magaſins publics, pour s'en ſervir au beſoin. Quant aux choſes de prix, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les diverſes couleurs, qui ſervoient à peindre & à la teinture, le cuivre, & les autres raretez que les *Curacas* préſentoient à l'*Ynca* une fois l'année, elles tournoient à leur profit auſſi bien qu'à celui du Roi. D'abord qu'il en avoit tiré ce qu'il lui en falloit

falloit à peu-près pour le ſervice de ſa Maiſon, & des perſonnes du Sang Royal, il partageoit tout le reſte entre les Capitaines, & les Seigneurs, qui lui avoient fait ces Préſens, & qui ne pouvoient s'en ſervir que par la permiſſion de l'*Ynca*, quoi qu'ils euſſent toutes ces choſes dans leur Païs. L'on peut voir par tout ce que je viens de raporter, que les Rois *Yncas* prenoient pour eux la moindre partie du Tribut qu'on leur donnoit, & qu'ils convertiſſoient l'autre au profit de leurs Vaſſaux.

La dixiéme Loi contenoit une déclaration expreſſe des choſes auxquelles les Indiens ſe devoient occuper, tant pour le ſervice de leur Roi, que pour l'avantage commun de leurs Républiques & de leurs Villes, ce qu'on leur impoſoit au lieu de Tribut; Par exemple, on leur donnoit pour tâche d'applanir les Chemins, & de les paver; de rebâtir les Temples du Soleil, ou d'y faire les réparations néceſſaires, & de pourvoir à toutes les autres choſes qui appartenoient à leur Culte religieux. On les obligeoit auſſi de travailler aux maiſons du public, comme aux Magazins, & aux Palais des Gouverneurs, & des Juges; de redreſſer les Ponts; de faire l'office de Meſſagers ou de Courriers, qu'ils appelloient *Caſqui*; de labourer les terres; de ſerrer les fruits; de mener paître les troupeaux de garder les biens de la terre; de faire des Hôpitaux pour y recevoir les Voyageurs, & d'y être en perſonne pour les ſervir, & leur fournir aux dépens du Roi tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. Outre cela, ils devoient faire ponctuellement quantité d'autres choſes, pour leur intrérêt commun, ou pour le ſervice de leurs *Curacas*, & de l'*Ynca*. Mais cette partie des Indes étoit alors ſi peuplée, que les Habitans ne ſe reſſentoient preſque pas de ce travail. Ajoûtez à ceci que chacun ſervoit à ſon tour,

tour, & que cela ſe faiſoit avec tant d'équité, que jamais les uns n'étoient plus foulez que les autres. Par cette même Loi les Chemins devoient être applanis, les Ponts renouvellez, & les Canaux nettoyez une fois l'année, afin qu'on pût arroſer plus facilement les terres. Elle ordonnoit auſſi que chacun y travaillât de ſon bon gré, puis que cela ſe raportoit au bien commun de tout l'Empire.

Je ne m'arrêterai point à pluſieurs autres petites Loix, qu'ils obſervoient, parce qu'elles pourroient ennuyer le Lecteur, & qu'à l'égard du Tribut je croi d'avoir rapporté les principales. Au reſte, tout ce que je viens de dire eſt tiré du R. P. *Blas Valera*, & prouve manifeſtement, qu'un certain Hiſtorien a eu tort d'avancer, que les *Yncas* faiſoient des Loix injuſtes & tyranniques, & qu'ils accabloient leurs Sujets d'Impôts extraordinaires. Pour moi, je n'ai jamais rien connu d'aprochant, & il faut bien croire que toutes ces Loix, & celles que nous rapporterons dans la ſuite, étoient équitables, puis que les Rois d'Eſpagne les ont confirmées, de l'aveu du même P. *Blas Valera*. Revenons enfin au Prince *Viracocha*, & voyons comment il ſe tirera de la peine, où nous l'avons laiſſé, pour défendre ſon honneur, & celui de ſes Prédéceſſeurs.

CHAPITRE XVII.

*L'*Ynca Viracocha *eſt averti que les Ennemis s'approchent, & il lui vient un ſecours de vingt mille hommes.*

LEs Exploits de l'*Ynca Viracocha* ſont ſi mémorables, qu'il ne ſera pas mal à propos d'en parler ici un peu au long. Nous avons déja dit, qu'après qu'il eut laiſſé ſon Pere à *Muyna*, il s'en retourna droit à *Cuzco*, & qu'en chemin il ramaſſa tout ce qu'il trouva de gens diſperſez d'un côté & d'autre à la Campagne. Avec ce nouveau renfort, il ſortit de la Ville, pour aller au devant des Ennemis, réſolu de les combattre, & de mourir plûtôt les armes à la main, que de voir profaner le Temple du Soleil, & de ſouffrir que la Maiſon des Vierges choiſies fut expoſée avec toute la Ville de *Cuzco*, aux inſolences des Rebelles. Il s'arrêta dans une grande Plaine, qui eſt à demi-lieuë au Nord de la Ville, pour y attendre les gens de guerre, qui ſortoient après lui, & raſſembler le reſte des fuyars. Les uns & les autres joints à ceux qu'il avoit amenez, formérent un Corps de plus de huit mille hommes, tous réſolus de mourir pour ſa défenſe. Il aprit enſuite que les Ennemis étoient à neuf ou dix lieuës de la Ville, & qu'ils paſſoient déja la grande Riviére d'*Apurimac*. Le lendemain de cette fâcheuſe nouvelle, on lui annonça qu'il lui venoit un ſecours de la Province de *Cuntiſuyu*, & qu'il y avoit environ vingt mille hommes, des Nations *Quechua*, *Cotapampa*, *Cotanera*, *Aymara*, & des autres Peuples

ples de la Frontiére des Provinces révoltées, qui marchoient pour le joindre.

Quelque ſoin que les ennemis priſſent pour cacher leur trahiſon, les *Quechuas*, qui étoient dans leur voiſinage, ne laiſſérent pas de la découvrir. Mais le temps leur parut trop court pour en donner avis à l'*Ynca*, & recevoir ſes Ordres là-deſſus; de ſorte que ſans les attendre, ils mirent ſur pied tout ce qu'ils pûrent trouver de monde, & ils y employérent toute la diligence requiſe en pareil cas. Avec ces troupes, ils allérent droit à la Ville de *Cuzco*, dans l'intention de la ſecourir, s'il étoit poſſible, ou de mourir au ſervice de leur Roi. Nous avons déja vû que ces Peuples s'étoient ſoûmis volontairement à l'Empire de l'*Ynca Capac Yupanqui*. L'envie de témoigner le zéle qu'ils avoient pour le bien du Public, la conſidération de leur propre Intérêt, & la crainte de tomber ſous la tyrannie des *Chancas*, dont ils étoient les ennemis mortels depuis pluſieurs années; tout cela, dis-je, porta les *Quechuas* à faire cet effort. Pour empêcher donc que leurs Ennemis n'entraſſent les premiers dans la Ville, ils prirent leur chemin du côté du Nord, afin de les devancer; mais les uns & les autres y arrivérent preſqu'en même temps.

Cependant le Prince *Ynca Viracocha* & tous ſes Soldats prirent courage, quand ils ſûrent qu'au milieu des extrêmitez où ils ſe trouvoient réduits, il leur venoit un ſecours ſi inopiné. Ce Prince regarda cet événement comme un effet de la promeſſe de ſon Oncle *Viracocha*, qui lui étoit apparu en ſonge; il répéta pluſieurs fois les paroles qu'il lui avoit dites dans cette occaſion, & il exhorta ſes gens à reprendre courage, puis qu'ils avoient pour eux leur Dieu *Viracocha*, & qu'ils voyoient ſa promeſſe accomplie. Les *Yncas* furent ſi animez par

ce

ce diſcours, qu'ils tinrent la Victoire pour gagnée. Ils changérent donc le deſſein qu'ils avoient de combattre les Ennemis dans les mauvais Paſſages que l'on trouve depuis la Riviére d'*Apurimac* juſques aux Côtaux de *Villacunca*, parce que les *Chancas* occupoient les hauteurs, & qu'il y avoit trop de riſque à les y forcer. Aſſûrez qu'il leur venoit du ſecours, ils ſe réſolurent d'attendre les Ennemis de pied ferme, & de ſe délaſſer un peu dans leur Camp. D'ailleurs l'*Ynca Viracocha* & ſes Conſeillers de guerre, qui étoient tous ſes Parens, furent d'avis que puis qu'il leur venoit du ſecours, il ne falloit pas s'éloigner de la Ville, afin d'être plus à portée de la défendre en cas de néceſſité, & de ſe prévaloir des proviſions qu'il y avoit. Ce conſeil parut fort bon à l'*Ynca Viracocha*, qui ne bougea de la Plaine, juſques à ce que le ſecours, qu'il attendoit avec tant d'impatience, ſe vint joindre à ſon Armée. Il étoit de douze mille hommes de guerre, que le Prince reçût avec de grandes démonſtrations de bienveillance. Mais ſur tout il fit beaucoup de careſſes aux *Curacas* de chaque Nation, & à tous les autres Capitaines, dont il loüa la fidélité, & promit aux Soldats de reconnoître le ſervice ſignalé qu'ils lui rendoient dans le preſſant beſoin, où il ſe trouvoit alors.

Après que les *Curacas* eurent adoré leur *Ynca Viracocha*, ils lui dirent qu'ils avoient laiſſé cinq autres mille hommes à deux journées de là, pour arriver plûtôt eux-mêmes à ſon ſecours. Le Prince les remercia de nouveau pour la marche des uns & des autres; enſuite il tint Conſeil de guerre avec ſes Parens, & il chargea les *Curacas* d'envoyer des gens exprès, pour avertir les troupes auxiliaires, de tout ce qui ſe paſſoit. Il ajoûta, qu'on leur fit dire qu'il les attendoit avec ſon Armée; & qu'elles

les ſe hâtaſſent de marcher juſques à certains Côtaux du voiſinage ; qu'elles s'y miſſent en embuſcade pour obſerver la contenance des Ennemis. Que s'ils faiſoient mine de vouloir combattre, elles ne manquaſſent point de les charger, mais qu'autrement elles ſe tinſſent toûjours ſur leurs gardes, pour faire dans l'occaſion le devoir de bons Soldats. Deux jours après que le ſecours fut à portée, l'*Ynca* découvrit ſur le haut de la Côte de *Rimactampu* l'Avantgarde des Ennemis. Ceux-ci bien informez que l'*Ynca Viracocha* étoit à cinq lieuës de là, continuérent auſſi-tôt leur marche & firent avancer leur Arriére-garde, qui les joignit à *Sacſahuana*, c'eſt à dire, à trois lieuës & demie du lieu où étoit le Prince *Viracocha*, & au même endroit où ſe donna depuis la Bataille de *Gaſca* & de *Gonçalo Piçarro*.

CHAPITRE XVIII.

De la ſanglante Bataille qui fut donnée par l'Ynca Viracocha, *& de la défaite des* Chancas.

L'YNCA *Viracocha* envoya d'abord des Exprès à *Sacſahuana*, pour offrir une Amniſtie aux Ennemis, s'ils vouloient vivre à l'avenir en Paix, & en amitié. Mais quoi que les *Chancas*, qui ſavoient déja que l'*Ynca Yahuarhuacac* s'étoit retiré, & qu'il avoit abandonné la Ville de *Cuzco*, fuſſent bien ſûrs d'un autre côté, que le Prince ſon fils étoit réſolu de la défendre; ils ne s'étonnérent pas pour cela ; & ils ne voulurent point donner audience à ſes gens. Ils étoient d'un naturel ſi altier, qu'ils ſe

flâtoient de remporter la Victoire, & de n'avoir aucun ſujet de craindre le fils, puis que le pere avoit déja pris la fuite. Sur cette eſpérance ils renvoyérent les Députez, ſans daigner les écouter. Le lendemain ils ſortirent de *Sacſahuana* de fort grand matin & ils marchérent juſques à *Cuzco*. Mais l'ordre de Bataille, qu'ils étoient obligez de garder ſur la route, les empêcha, quelque diligence qu'ils fiſſent, d'arriver avant la nuit au lieu où étoit le Prince. Cependant il leur envoya de nouveaux Députez, pour leur offrir encore ſon amitié, & le pardon de leur Révolte. Cela ne ſervit de rien les *Chancas*, qui étoient déja campez, refuſérent une ſeconde fois de leur donner audience, & ils leur répondirent avec mépris; *Nous verrons demain à qui il appartient d'être Roi, & de pardonner*. Les Députez ſe retirérent avec cette mauvaiſe Réponſe, & ceux de l'un & de l'autre Parti poſérent leurs Sentinelles. Le lendemain, auſſi-tôt qu'il fut jour, les deux Armées ſe mirent en marche avec de grands cris, au ſon des Hautbois, des Cornets, des Atabales, & des Trompettes. L'*Ynca Viracocha* voulut paroître à la tête de ſes gens, & il fut le premier à charger les Ennemis, qui de leur côté s'obſtinérent au Combat, pour gagner la Victoire qu'ils s'étoient promiſe. Les *Yncas* en firent de même, pour délivrer leur Prince du danger préſent, & de la honte d'être vaincu. L'on ſe battit avec une bravoure ſurprenante, & le carnage dura juſques à midi, ſans que la Victoire penchât plus d'un côté que de l'autre. Cependant les cinq mille hommes, qui étoient en embuſcade, tombérent ſur le côté droit des Ennemis, avec tant d'impétuoſité, qu'ils les contraignirent de reculer quelques pas en arriére. Ceux-ci, chagrins qu'on leur diſputât la Victoire, dont ils s'étoient d'a-

d'abord flâtez, reprirent de nouveau courage, & regagnérent le terrain qu'ils avoient perdu.

Après cette ſeconde charge, l'on ſe battit plus de deux heures avec un avantage égal de part & d'autre. Mais au lieu que les *Chancas* s'affoibliſſoient peu à peu, l'*Ynca* recevoit à toute heure de nouveaux renforts de ceux qui s'étoient enfuis de *Cuzco*, & des Habitans des Villes voiſines. Informez que le Prince *Viracocha* combattoit pour la défenſe de la Maiſon du Soleil, ils ſe ralliérent par troupes de cinquante & de cent hommes, & ils vinrent ſe jetter dans la mêlée, avec une fureur & des cris ſi terribles, que leur nombre en parut beaucoup plus grand qu'il n'étoit. A la vûë de ce nouveau ſecours, les *Chancas* ſe battirent en deſeſpérez plûtôt pour mourir que pour vaincre. Sur ces entrefaites, les *Yncas*, qui ſavoient illuſtrer leurs Avantures par des Contes fabuleux, & des témoignages ſuppoſez de leur Pere le Soleil, prirent occaſion de ce renfort qui leur venoit à tout moment, de répandre le bruit, que les pierres de ces Campagnes ſe transformoient en hommes, & que le Soleil, & le Dieu *Viracocha* leur avoient ordonné de combattre pour le ſervice du Prince. Les *Chancas*, accoûtumez à ſe repaître de Fables, crurent ſi bien cette nouvelle, que depuis ce temps-là il n'y a pas eu moyen de les en diſſuader. Le menu Peuple de tout le Royaume y ajoûta foi comme à un Miracle certain; & voici ce que le R. P. *F. Jerôme Roman* témoigne là-deſſus dans ſa *République des Indes Occidentales*, Liv. II. Chap. 11. l'*Ynca*, dit-il, *fut maître du Champ de bataille, & cette Victoire parut ſi extraordinaire aux Indiens, qu'aujourd'hui même ils aſſûrent que, lors qu'il fut queſtion d'en venir aux mains, toutes les pierres de la Campagne ſe trans-*

formérent en hommes, & s'armérent pour leur défenſe; Ce que le Soleil permit, pour s'aquitter de la parole qu'il avoit donnée au vaillant Pachacuti Ynca Yupanqui ; car c'eſt ainſi que s'appelloit ce jeune Guerrier. Le même Auteur rapporte ſuccintement pluſieurs autres particularitez des Rois du *Perou*, que nous avons déja touchées, & dont nous parlerons dans la ſuite. Le R. P. *Joſeph Acoſta* fait auſſi mention du Fantôme qui apparut à *Viracocha*, & il décrit la Bataille des *Chancas;* mais il altére les noms des Rois, & il ne parle que confuſément de ce qui regarde ce Prince. Quoi qu'il en ſoit, je rapporterai ce qu'il en dit, pour faire voir aux Lecteurs, que je n'invente point des Fables, & que je n'avance rien qui ne ſoit venu à la connoiſſance des Eſpagnols, qui ne l'ont pas apris dès le berceau comme moi.

Il en parle donc en ces termes, Liv. VI. Ch. 21. Pachacuti Ynca Yupanqui *régna ſoixante ans, & fit de grandes Conquêtes. Ses Victoires prirent naiſſance du malheur de ſon aîné, qui du vivant de ſon pere tenoit le Sceptre de l'Empire. Celui-ci fut défait dans une Bataille qu'il donna contre les* Changas, *Nation qui occupoit alors la Vallée d'*Andaguayllas, *qui eſt à trente lieuës de* Cuzco, *tirant vers* Lima. *Après cette déroute, il ſe retira avec fort peu de gens : Son Cadet* Ynca Yupanqui *n'en eut pas plûtôt la nouvelle, que pour ſe rendre Souverain il s'aviſa de ce ſtratagême. Il fit accroire, qu'un jour qu'il étoit ſeul, & fort ennuyé, le* Viracocha *s'étoit apparu à lui, pour ſe plaindre de ce que les hommes ne lui obéïſſoient pas, comme ils devoient, quoi qu'ils dépendiſſent de ſon Empire, & qu'il eut créé le Ciel, le Soleil, les Etoiles, & toutes les choſes du monde; Qu'au reſte, il étoit fâché de voir la grande vénération qu'ils avoient pour le*

le Soleil, le Tonnerre, la Foudre, & les autres choſes, qui n'avoient qu'autant de vertu qu'il leur en donnoit; Et qu'il les avertiſſoit tous, que dans le Ciel où il étoit on l'appelloit ordinairement Viracocha Pachayachachic, *c'eſt à dire,* Créateur universel. *Le jeune Prince ajoûta de plus, que le même* Viracocha *lui avoit dit, qu'encore qu'il fut tout ſeul, il ne laiſſât point de lever des troupes; Que les* Changas, *quelque victorieux qu'ils fuſſent, ſeroient à la fin vaincus par lui; Qu'il les aſſujettiroit à ſon Empire, & que pour cet effet il lui envoyeroit des gens qui l'aſſiſteroient, ſans paroître aux yeux du monde. L'événement répondit à la prédiction, le Prince mit ſur pied quantité de troupes; il gagna la Victoire, & il ôta l'Empire à ſon Pere, & à ſon Frere. Après qu'il eut remporté cette Victoire ſignalée, il ordonna qu'on reconnut le* Viracocha *pour Seigneur univerſel, & que les ſtatuës du Soleil, du Tonnerre, & des autres* Guacas *lui fuſſent ſoûmiſes; En effet, depuis ce temps-là on les mit toûjours au deſſous de celles du* Viracocha. *D'ailleurs, quoique cet* Ynca Yupanqui *annexât quantité de terres & de troupeaux au Domaine du Soleil, & même qu'il en donnât au Tonnerre & aux* Guacas, *il ne donna jamais rien de ſemblable au* Viracocha, *parce, diſoit-il, qu'il n'avoit aucun beſoin des choſes du monde, puis qu'il les poſſédoit toutes.*

*Il fit enſuite avertir ſes Soldats, qu'ils ne devoient pas s'attribuer la Victoire, mais qu'elle étoit dûë à certains hommes barbus que l'*Ynca *lui avoit envoyez: Qu'ils ne s'étoient rendus viſibles qu'à lui ſeul; Qu'après la défaite des Ennemis, ils s'étoient changez en pierres, & que ſi on les cherchoit, il les ſauroit bien connoître. Là-deſſus, il choiſit lui-même quantité de pierres de la Montagne, l'on en*

fit des monceaux, qui furent mis à la place des Guacas, *on les adora dans la ſuite, & on leur préſenta même des Sacrifices. Ces Barbares les nommoient ordinairement* Pururaucas; *ils les portoient à la Guerre avec une grande vénération, & ils s'imaginoient que favoriſez de leur ſecours, ils ne pouvoient manquer de vaincre leurs Ennemis. C'eſt ainſi que la ruſe, ou l'imagination de cet* Ynca *eut tant de pouvoir, que par ſon moyen il gagna pluſieurs Victoires fort remarquables.*

Ce que le R. P. *Acoſta* rapporte dans ce Paſſage à l'égard de la ſtatuë du *Viracocha*, & de ſon élévation au deſſus de celle du Soleil, ne me paroît pas trop vrai-ſemblable : je croirois plûtôt que c'eſt une invention moderne des Indiens, qui, pour flâter les Eſpagnols, leur ont voulu perſuader qu'ils donnoient la préférence au Dieu qu'ils eſtimoient le plus grand de tous : Mais cela n'étoit pas ainſi puis qu'ils n'avoient que deux principaux Dieux, le *Pachacamac* qu'ils nommoient *le Dieu qui n'étoit ni vû ni connu*, & le Soleil, qui étoit viſible à tout le monde. Pour le *Viracocha*, & les autres *Yncas*, ils ne les regardoient que comme Enfans du Soleil.

CHAPITRE XIX.

Des Actions généreuſes que fit le Prince Ynca Viracocha, *après qu'il eut gagné la Bataille.*

LES *Yncas* animez d'un côté par la répétition du mot *Sutio*, qu'ils avoient toûjours à la bouche, & qui eſt le nom, que le Prince voulut qu'on don-

donnât au Fantôme *Ynca Viracocha*, & voyant de l'autre, que les forces des Ennemis s'affoibliſſoient ils les joignirent de ſi près, & les pourſuivirent avec tant de violence, qu'ils rompirent leurs rangs, en tuérent un grand nombre, & mirent les autres en fuite. Le Prince pourſuivit quelque temps les Ennemis, qui enfin ſe reconnurent vaincus, & alors il fit ſonner la retraite, pour prévenir un plus grand carnage. Il parcourut enſuite tout le Champ de bataille, fit panſer les bleſſez, enterrer les morts, & delivrer les priſonniers, qu'il renvoya chez eux, après leur avoir pardonné leur Rebellion. Les Indiens raportent que dans ce Combat, qui dura plus de huit heures, il y eut tant de ſang répandu, qu'une petite Riviére dont les eaux étoient fort baſſes, en fut toute rougie, & s'enfla beaucoup. C'eſt auſſi pour cela que toute cette Plaine fut appellée depuis *Yahuar Pompa*, c'eſt à dire, *Campagne de Sang*. Il y demeura ſur la place plus de trente mille hommes, dont il y eut huit mille du côté de l'*Ynca Viracocha*, & le reſte, du côté des Nations *Chanca*, *Hancohuallu*, *Uramarca*, *Villca*, *Utunſulla*, & autres. Les deux Meſtres de Camp des Ennemis y furent faits Priſonniers, comme auſſi le Général *Hanco-Huallu*, que le Prince fit panſer avec beaucoup de ſoin, réſolu de les garder tous trois pour le triomphe qu'il vouloit faire. Quelques jours après la défaite, un Oncle du Prince les réprimanda rudement de ce qu'ils avoient eu la hardieſſe d'attaquer les Enfans du Soleil, qui avoit ordonné que les pierres mêmes combattiſſent pour eux, & que les Arbres ſe changeaſſent en hommes; Il leur dit qu'ils l'avoient vû dans ce Combat, & qu'ils le verroient dans tous les autres, s'ils avoient la témérité d'en vouloir faire l'expérience. Il leur raconta pluſieurs

autres Fables à l'avantage des *Yncas*, & leur dit enfin, Qu'ils devoient rendre graces au Soleil, qui vouloit que ſes enfans traitaſſent humainement les Indiens; Que pour cette raiſon le Prince leur donnoit la vie; Qu'il les remettoit dans leurs Etats, avec tous les autres *Curacas* qui s'étoient rebellez contre lui, quoi qu'il méritaſſent d'être mis à mort; & qu'ils fiſſent à l'avenir le devoir de bons Sujets, s'ils ne vouloient que le Soleil les punît, & qu'il commandât à la terre de les engloutir tous envie. Les *Curacas* épouvantez par cette Remontrance, s'humiliérent devant le Prince, le remerciérent de la grace qu'il leur avoit faite; & promirent de lui être toûjours fidelles.

Après avoir obtenu cette grande Victoire, l'*Yneca Viracocha* dépêcha trois Courriers pour en donner la nouvelle. Il envoya le premier à la Maiſon du Soleil, pour le remercier de ce que par ſon moyen, il étoit heureuſement venu à bout de ſes Ennemis. Mais pour le dire en paſſant, il n'agiſſoit pas trop en ceci ſelon ſes Principes, & il étoit inutile d'avertir le Soleil de cette défaite, puis que s'il étoit Dieu, lui qui éclaire tout ne pouvoit qu'en être le témoin. Cela prouve que les *Yncas* traitoient quelquefois le Soleil en homme, quoi qu'ils le priſſent pour leur Dieu. En effet, dans leurs Réjoüiſſances publiques ils buvoient à ſa ſanté; ils lui verſoient à boire dans un grand Vaſe d'or, qu'ils mettoient au milieu de la place, où ils ſe régaloient, ou même dans ſon Temple; & parce que ſa chaleur en conſumoit une partie, ils étoient aſſez foûs pour dire qu'il l'avoit bûë. Ils lui préſentoient auſſi des Plats tout chargez de viande, pour l'inviter à manger; Et lors qu'il y avoit quelque événement heureux, comme la Victoire paſſée, ils dépêchoient un Courrier particulier,

culier, pour lui en donner avis, & l'en remercier. Pour ne pas déroger à cette ancienne Coûtume, le Prince *Inca Viracocha* envoya un homme exprès au Soleil, afin de lui dire des nouvelles de cette Victoire. Il fit ſavoir en même temps aux Prêtres, que ceux de leur ordre qui s'étoient enfuis, n'avoient qu'à revenir dans ſon Temple pour le remercier de ſa Protection, & lui faire de nouveaux Sacrifices. Il en avertit auſſi les Vierges choiſies, ſous prétexte que le Soleil ne lui avoit accordé la réduction de ſes Ennemis que par le mérite de leurs Priéres. Quant au dernier Courrier, qu'ils nomment *Chaſqui*, il l'envoya vers l'*Inca* ſon Pere, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé juſques alors, & le ſupplier inſtamment de ne point bouger du lieu où il étoit, qu'il ne fût de retour lui-même.

CHAPITRE XX.

Retour du Prince dans la Ville de Cuzco, *& ſon entrevûë avec ſon Pere, auquel il ôte l'Empire*

AUSSI-TÔT que le Prince eut dépêché ces trois Courriers, il retint ſix ou ſept mille hommes des meilleures troupes de ſon Armée, & renvoya tous les autres chez eux, avec promeſſe aux *Curacas* de reconnoître, quand il en ſeroit temps, les bons ſervices qu'ils lui avoient rendus. Il nomma pour Meſtres de Camp deux de ſes Oncles, & il voulut qu'ils le ſuiviſſent. Deux jours après la Victoire, il ſe mit en Campagne avec ſes gens, pour aller voir ſes Ennemis, les raſſûter par ſa

Préſence, & les delivrer de la crainte que leur faute pouvoit leur cauſer. Il en trouva pluſieurs en chemin, & il ordonna qu'on panſât tous ceux qui étoient bleſſez. Pour les Indiens, qui s'étoient déja rendus, il leur fit dire qu'ils ſe retiraſſent dans leurs Villes, & dans leurs Provinces, & qu'ils aſſûraſſent leurs Compatriotes de ſa Protection. Ces meſures priſes, il continua ſa marche en diligence. A ſon arrivée dans la Province d'*Antahuaylla*, qui eſt celle des *Chancas*, les femmes & les enfans vinrent au devant de lui avec des rameaux à la main & s'écriant tous enſemble, *Unique Seigneur, fils du Soleil, & Amateur des Pauvres, ayez pitié de nous, s'il vous plaît, & nous pardonnez.*

Le Prince les reçût avec beaucoup de clémence, & leur fit dire, que leurs peres & leurs maris avoient été cauſe de tous les malheurs qui leur étoient arrivez; Qu'au reſte, il pardonnoit de bon cœur à tous les Rebelles, & qu'il n'étoit venu, que pour leur accorder une abolition générale de tout le paſſé. Enſuite il commanda qu'on pourvût à tous leurs beſoins; qu'on les traitât avec toute ſorte d'amour & de charité; & qu'on prit un ſoin tout particulier de la nourriture des Veuves, & des Orphelins, dont les maris & les peres étoient morts à la Bataille de *Yahuar Pompa.*

Il parcourut ainſi en peu de temps, toutes les Provinces qui s'étoient révoltées; il y laiſſa de bons Gouverneurs, & mit des Garniſons dans quelques Places, pour les défendre en cas de beſoin. Cela fait, il s'en retourna droit à *Cuzco*, où il entra une Lune après en être parti, ſelon la ſupputation des Indiens, qui comptent les Mois par Lunes. Les Rebelles, & ceux qui ne l'avoient pas été appréhendoient un maſſacre général, mais également étonnez de voir tant de marques de douceur

&

& de clémence dans ce nouveau Prince, ils en attribuérent la cauſe au Soleil, qui lui avoit commandé, à ce qu'ils croyoient, de changer de vie, & d'imiter ſes Prédéceſſeurs. Mais il eſt certain que ce changement ne procéda que du deſir de la gloire, qui porte quelquefois les plus vindicatifs à ſe faire violence, & à vaincre leurs mauvaiſes habitudes.

L'*Ynca Viracocha* voulut entrer à pied dans *Cuzco*, pour montrer aux Habitans qu'il ſe piquoit plus du nom de Soldat que du tître de Roi. Il deſcendit par le Tertre au bas de *Carmença*, environné de ſes gens de guerre. Il marchoit entre les deux Meſtres de Camp ſes Oncles, & les Priſonniers venoient après lui. Tout le Peuple le reçût avec de grandes acclamations, & des marques de joye. Les vieux *Yncas* allérent au devant de lui, & après l'avoir adoré comme fils du Soleil; ils ſe mêlérent avec ſes Soldats, pour prendre part au triomphe de cette Victoire, & ils diſoient tout haut, qu'ils ſouhaiteroient d'être aſſez jeunes, pour avoir l'honneur de combattre ſous un ſi brave Capitaine. La *Coya Mama Chicya*, & ſes plus proches Parentes, c'eſt à dire, ſes ſœurs, ſes tantes & ſes couſines, accompagnées d'un grand nombre de *Pallas*, le reçûrent d'un autre côté, avec des Chants d'allegreſſe, & des témoignages d'un contentement extraordinaire. Les unes l'embraſſoient avec tendreſſe, les autres lui eſſuyoient la ſueur du viſage, les autres ôtoient la poudre qui étoit ſur ſon corps, & les autres enfin ſemoient des fleurs & des herbes odoriferentes par tout où il devoit paſſer. Il ſe rendit avec ce Cortége à la Maiſon du Soleil, où il entra pieds nuds, ſuivant la Coûtume de ſon Païs, & remercia ſon Pere de l'heureux ſuccès qu'il lui avoit donné. Cela fait il viſita les Vierges choiſies, & il partit

tit enſuite pour aller voir ſon Pere, qui étoit encore dans le détroit de *Muyna* où il l'avoit laiſſé.

L'*Ynca Yahuarhuacac* n'accueillit pas le Prince ſon fils, avec toute la joye qu'il devoit témoigner, ce ſemble, après une ſi grande Victoire; il le reçût d'un air grave, & ſérieux, qui marquoit plus de triſteſſe que de ſatisfaction. Mais l'on ne pouvoit deviner s'il en agiſſoit de cette maniére par un principe de jalouſie, ou par la honte de ſa propre lâcheté, ou enfin par la crainte, que le Prince ne lui ôtât ſon Royaume, pour avoir abandonné la Maiſon du Soleil, les Vierges choiſies, & la Capitale de l'Empire. Peut-être même que toutes ces paſſions l'agitoient à la fois, & cauſoient ſa mélancholie.

Quoi qu'il en ſoit, dans cette entrevûë, qui ſe fit en Public, ils n'eurent pas de longs diſcours. Mais après qu'ils furent en particulier, ils parlérent fort long-temps, ſans qu'on pût ſavoir au juſte ce qu'ils avoient dit. L'on conjectura ſeulement, qu'ils avoient mis en queſtion lequel des deux devoit être Roi, ou le Pere, ou le Fils. Le Prince confirma cette penſée par la réſolution, qu'il prit de ne point ſouffrir que ſon Pere retournât à *Cuzco*, puis qu'il l'avoit ſi lâchement abandonné. L'ambition des Princes, qui ne cherchent qu'à régner, ſe couvre du moindre prétexte. Il n'en fallut pas davantage à celui-ci pour ôter le Royaume à ſon Pere, qui ne pût s'oppoſer à cette Révolution, perſuadé que la Capitale de ſon Empire favoriſoit les deſſeins de ſon fils. De ſorte que pour prévenir les Scandales, & les Guerres civiles, & faire, comme on parle, de néceſſité vertu, ce Pere infortuné conſentit à tout ce que le Prince voulut. Cet accord paſſé, le Prince fit bâtir auſſi-tôt une Maiſon magnifique dans le Détroit de *Muyna*

&

& de *Quiespacancha*, & à la ſituation du lieu, qui eſt fort agréable, de même que toute cette Vallée, il joignit toutes les délices, & tous les embelliſſemens qu'on pourroit s'imaginer. Il y avoit des Parcs, des Jardins, des Bois, des Etangs pour le plaiſir de la Chaſſe, & de la Pêche; outre que la Riviére de *Yucay*, groſſie de pluſieurs autres petits Ruiſſeaux, en étoit aſſez proche pour ſervir à l'ornement & à la commodité de ce Lieu.

Le Prince *Viracocha* n'eut pas plûtôt jetté les fondemens de ce Palais, dont on voit encore aujourd'hui de belles maſures, qu'il ſe rendit à la Ville de *Cuzco*. Il quitta la bordure jaune, & en prit une rouge, ſans vouloir permettre néanmoins que ſon Pere poſât la ſienne, content de lui laiſſer cette marque de l'Empire, pourvû qu'il en eut lui-même la réalité. Ce Bâtiment fini, le Prince fournit à ſon Pere tout ce qui lui étoit néceſſaire; il lui donna un train digne de lui, & quantité de domeſtiques; de ſorte qu'à la Royauté près, que ſon fils lui avoit ôtée, il ſembloit n'avoir rien à deſirer. Cependant l'*Ynca Yahuarhuacac* n'eût pas beaucoup de plaiſir dans cette ſolitude, où il paſſa le reſte de ſes jours, dépoüillé de ſon Royaume, & réduit à vivre parmi les Bêtes dans un miſérable exil, tel que celui où il avoit confiné le Prince ſon fils quelque temps auparavant.

Les Indiens diſoient pluſieurs choſes là-deſſus, dont les principales étoient; Que dès le moment de ſa naiſſance, les larmes de ſang qu'il avoit répanduës lui avoient préſagé ce malheur; Qu'à bien conſidérer le paſſé, puis que cet *Ynca* appréhendoit beaucoup le mauvais naturel de ſon fils, il devoit en avoir prévenu les ſuites par le moyen du Poiſon, ſuivant la coûtume des Tyrans, & des Sorciers de quelques Provinces de ſon Empire, & que s'il avoit em-

employé ce Reméde, il n'auroit pas eu le chagrin de ſe voir détrôner. Les autres, qui favoriſoient le Parti du Prince, publioient; Qu'il avoit dégradé ſon Pere avec juſtice, & qu'il pourroit bien lui être arrivé quelque choſe de pis, ſi ſa mauvaiſe fortune l'eût fait tomber entre les mains des Rebelles; qu'après leur avoir tourné le dos, & abandonné la Ville; ils lui auroient ôté la vie, & le Royaume, ou même la Succeſſion à ſes enfans, & que le Prince avoit prévenu tous ces maux par des Actions d'une valeur étonnante. Il y en avoit d'autres enfin, qui diſoient à la loüange du Pere; Que cet *Ynca* étoit ſi éloigné d'avoir recours a l'empoiſonnement pour ſe delivrer de ſon fils, qu'il auroit plûtôt mis tout en œuvre pour bannir du monde cette pernicieuſe coûtume, bien aſſûré que c'étoit une choſe indigne des *Yncas*, de pratiquer envers leurs enfans, ce qu'ils ne vouloient pas que leurs Vaſſaux fiſſent contre les Etrangers. Voilà ce qu'on diſoit de part & d'autre à cette occaſion; & nous finirons ici les Avantures de l'infortuné *Yahuarhuacac*, pour n'en parler plus dans la ſuite.

CHAPITRE XXI.

Du nom Viracocha, *& pourquoi les Indiens le donnérent aux Eſpagnols.*

POUR revenir à ce nouveau Prince, nous avons déja remarqué que depuis le Songe qu'il avoit fait, ou l'Apparition qu'ils croyoit avoir euë, les Indiens l'appellérent toûjours *Viracocha Ynca* ou *Ynca Viracocha* ce qui ſignifie la même choſe, ſoit que le mot *Ynca* précéde, ou qu'il ſuive le nom de *Viracocha.*

cocha. On l'appella ainſi, parce que le Fantôme qui lui étoit apparu avoit pris le même nom. D'ailleurs, le Prince raporta, que ce Fantôme avoit de la barbe, au lieu que les Indiens n'en ont point, & que ſon habit traînoit juſqu'à terre, au lieu que celui des Indiens ne va que juſqu'au genou; Cela fut cauſe qu'ils appellérent *Viracocha*, les premiers Eſpagnols qui entrérent dans le *Perou*, parce qu'ils étoient barbus, & que leurs habits leur couvroient tout le corps. Ajoûtez à ceci, qu'à leur arrivée dans ce Païs, *Atahuallpa* y exerçoit un cruel brigandage: après avoir tué de ſa propre main *Huaſcar Ynca* légitime héritier de cette Couronne, il avoit commis des cruautez inouïes ſur la Famille Royale, ſans reſpecter ni l'âge, ni le ſexe: Les Eſpagnols devenus les Maîtres de ce Tyran, le firent mourir. Là-deſſus on les honora de nouveau du titre de *Viracocha*, & les Indiens publiérent qu'ils étoient les enfans de ce Dieu, & qu'il les avoit envoyez du Ciel pour tirer les *Yncas* de l'eſclavage, & delivrer la Ville de *Cuzco* avec tout ſon Empire, de la cruelle tyrannie d'*Atahuallpa*, comme il avoit garanti autrefois le Prince *Ynca Viracocha* de la terrible invaſion des *Chancas*. Dans cette penſée que les Eſpagnols étoient enfans de leur Dieu, ils les reſpectoient juſques à les adorer, & quand nous parlerons de la Conquête que les premiers firent de ce Royaume, l'on verra que les Indiens n'oſoient pas même ſe défendre contre eux. J'en puis donner une preuve bien ſenſible par l'entrepriſe de ſix Eſpagnols, du nombre deſquels étoient *Hernando de Soto*, & *Pedro de Barco*, qui eurent la hardieſſe d'aller depuis *Caçamarcua* juſques à *Cuzco*, & de faire deux ou trois cens lieuës de chemin, pour voir les richeſſes des Villes, ſans qu'il leur arrivât aucun malheur. Au con-

contraire, les Indiens les portoient sur des Chaises à bras, afin qu'ils fussent mieux à leur aise; & ils les appelloient par tout *Yncas fils du Soleil*, qui est le même titre qu'ils donnoient à leurs Rois. Que si les Espagnols avoient sû profiter de l'opinion de ces Peuples, & qu'ils leur eussent dit, Qu'en effet le vrai Dieu les avoit envoyez, pour les delivrer de la tyrannie du Diable, beaucoup plus dangereuse que celle d'*Atabuallpa*; qu'ils leur eussent prêché le Saint Evangile, & qu'ils eussent accompagné cette Prédication de l'exemple que la Doctrine requiert; il n'y a nul doute qu'ils n'eussent recueilli une abondante moisson dans tout cet Empire. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils s'y prissent de cette maniére, comme leurs propres Historiens l'ont remarqué. J'y renvoye le Lecteur, parce qu'il ne me siéroit pas de le dire moi-même, & qu'on me croiroit prévenu pour mes Compatriotes. Il est vrai néanmoins que tous les Espagnols ne méritent pas d'être blâmez à cet égard, & qu'il y en eut plusieurs qui se conduisirent en bons Chrêtiens. Le malheur fut, qu'au milieu de ces Peuples ignorans, un seul mauvais exemple étoit plus nuisible, que cent hommes de bien ne pouvoient être utiles.

Les Historiens Espagnols disent que les Indiens leur donnérent le nom de *Viracocha*, parce qu'ils avoient passé la Mer, & que ce mot est composé de *Vira* qui signifie *enflure*, & de *Cocha*, qui veut dire *Mer*. Mais ils me pardonneront, s'il leur plaît, si je dis qu'ils ne se trompent pas moins dans la signification que dans la composition de ce mot, & qu'à le séparer en deux il signifieroit, suivant l'analogie de la Langue, *une mer de suif*, puis que *Vira* signifie *du suif*, & *Cocha*, *Mer*; & qu'en tous ces mots composez du nominatif & du genitif,

les

les Indiens font toûjours précéder le dernier. D'ailleurs, ce mot n'eſt point compoſé, mais c'eſt le nom propre de ce Fantôme, qui dit qu'il s'appelloit *Viracocha*, & qu'il étoit fils du Soleil. J'ai bien voulu rapporter ici l'origine de ce mot, pour la ſatisfaction des Curieux, & faire voir en même temps que ceux qui n'ont pas apris la Langue de *Cuzco*, quoi qu'ils ſoient Indiens, commettent de groſſes bévûës, lors qu'ils ſe mêlent d'expliquer des mots du *Perou*. Il faut y être né pour les entendre, ou avoir apris cette Langue de bonne heure, puis que les autres Indiens ne la ſavent pas mieux que les Caſtillans, & les autres Etrangers.

Aux deux raiſons que j'ai alléguées, & qui avoient porté les Indiens à donner aux Eſpagnols le nom de *Viracocha*, l'on en peut ajoûter une troiſiéme, ſavoir l'effet de l'Artillerie, & des Harquebuzes, qui leur étant inconnu juſques alors, paſſa chez eux pour une eſpéce de Miracle, comme nous le montrerons dans la ſuite. Le R. P. *Blas Valera* traduit ce nom par le mot Latin *Numen*, qui ſignifie la *Divinité*; quoi que cet Auteur ne prétende pas, que ce fût la ſignification propre de *Viracocha*, mais il veut dire ſeulement que les Indiens attribuoient quelque Divinité à ce Fantôme, & qu'ils l'adoroient après le Soleil, de même que leurs *Yncas* & leurs Rois.

Le Songe & la Victoire de l'*Yncа Viracocha* lui aquirent une ſi grande réputation auprès de ſes Parens & de ſes Vaſſaux, qu'il fut adoré comme un nouveau Dieu, & que toutes ſes Ordonnances paſſérent pour des Oracles. On prétendoit qu'il avoit été envoyé par le Soleil, pour la défenſe des *Yncas*, afin que la Famille en fût immortelle, & que les Ennemis ne puſſent jamais détruire la Ville de *Cuzco*, ni les Maiſons du Soleil & de ſes Vierges

choiſies. C'eſt pour cela que les Indiens le croyoient plus grand Dieu que ſes Prédéceſſeurs, & qu'ils l'adoroient avec plus de vénération. Auſſi quelque peine que l'*Ynca* ſe donnât pour obliger les Indiens à n'adorer que ſon Oncle, qui lui étoit apparu, il n'en pût jamais venir à bout ; de ſorte qu'à la fin il permit qu'ils les adoraſſent tous deux également, & que le même nom s'entendit de l'un & de l'autre ; Il pouſſa même cette complaiſance juſques à élever un Temple à l'honneur de ſon Oncle le Fantôme, & au ſien.

Cette Viſion fut ſans doute une ruſe du Diable, toûjours ingénieux à tromper les hommes, & il y a grande apparence qu'il la mit en uſage, pour donner du crédit à l'idolâtrie des *Yncas*. Lors qu'il s'aperçût que leur Empire s'établiſſoit, & qu'ils devoient autoriſer par leurs Loix les vaines Superſtitions du Paganiſme, il s'aviſa de paroître ſous pluſieurs figures, à ce que racontent les Indiens, pour attirer l'adoration aux *Yncas*, & les faire paſſer pour des Dieux. Mais aucun de ces Fantômes, ou de ces Spectres ne les ſurprit tant que l'*Ynca Viracocha*, parce qu'il ſe donna le tître de fils du Soleil, & de frere des *Yncas*.

CHAPITRE XXII.

L'Ynca Viracocha *fait bâtir un Temple à l'honneur du Fantôme qui lui étoit apparu, & qui ſe diſoit ſon Oncle.*

AFIN que la mémoire de l'Apparition qu'avoit eu l'*Ynca Viracocha* fût tranſmiſe à la Poſtérité, & qu'on l'en eſtimât davantage lui-même, il fit

fit bâtir un Temple à l'honneur de ſon Oncle dans la Ville de *Cacha*, qui eſt à ſeize lieuës au Sud de *Cuzco*. Il commanda qu'on imitât dans cet Edifice, la nature de l'endroit, où le Fantôme lui étoit apparu, qu'il fût découvert & ſans toit, excepté une petite Chapelle qu'il fit couvrir de pierre, & qui reſſembloit à la Grotte où il étoit quand il eût cette Viſion; & qu'on y élevât un Etage avec un plancher; ce qu'on n'avoit jamais vû juſques alors aux bâtimens des Indiens. Ce Temple, dont la pierre étoit fort bien taillée, avoit ſix-vingt pieds de long, & quatre-vingt de large. Ses quatre portes regardoient les quatre principales parties du Ciel; Il n'y en avoit qu'une ſeule d'ouverte, ſituée à l'Eſt, par laquelle on entroit au Temple & l'on en ſortoit; les autres n'étoient que pour la ſymmétrie & pour l'ornement des murailles. Pour faire un plancher à ce Temple & un Etage au deſſus, les Indiens, qui ne ſavoient pas conſtruire des voutes, s'aviſérent de bâtir des murailles au dedans, pour ſervir de ſolives. Elles avoient trois pieds d'épaiſſeur chacune, & la diſtance de l'une à l'autre étoit de ſept pieds: de ſorte qu'elles formoient douze petites ruës en façon de galleries. Elles étoient pavées de grandes pierres, qui avoient dix pieds de long. A l'entrée du Temple on tournoit à main droite dans la premiére ruë, au bout de laquelle on tournoit à gauche pour paſſer dans la ſeconde; ainſi de l'une à l'autre juſques à la derniére, où l'on trouvoit un eſcalier pour monter au haut du Temple. Aux deux bouts de chaque ruë, il y avoit des fenêtres en forme de Canonniéres, qui ſervoient à donner du jour; & au bas de chacune de ces fenêtres, l'on voyoit une eſpéce de niche dans la muraille, où un Portier ſe tenoit aſſis, ſans occuper le paſſage. L'eſcalier

étoit fait à deux vis, & le haut regardoit de front le grand Autel. Le plancher de l'étage étoit pavé de carreaux de pierre noire, qu'on avoit fait venir de fort loin, & qui reluiſoit comme du Jayet. Du côté du grand Autel il y avoit une Chapelle de douze pieds en quarré, couverte de la même pierre noire en façon d'écailles, enchaſſées les unes dans les autres; ce qui étoit le plus beau de tout l'Ouvrage. Dans cette même Chapelle, à l'endroit le plus maſſif de la muraille du Temple il y avoit un Tabernacle, où étoit l'image du Fantôme *Viracocha*; & aux deux côtez l'on voyoit deux autres Pavillons fort beaux & tout vuides, qui ne ſervoient que d'embelliſſement à la principale Chapelle. Les murailles du Temple s'élevoient trois aunes au deſſus du plancher, ſans qu'il y eût aucunes fenêtres, mais il y avoit des corniches faites de pierre & ornées de ſculpture qui régnoient tout autour. Dans le Tabernacle de la Chapelle on voyoit un grand Piedeſtal, qui ſoûtenoit une Statuë de pierre, que l'*Ynca Viracocha* avoit fait tailler pour repréſenter le Fantôme ſous les mêmes attitudes qu'il lui étoit apparu.

Cette Statuë repréſentoit donc un grand homme avec une barbe longue d'un pied, & une Robe en forme de Soûtanne, qui traînoit juſqu'à terre. Il menoit en leſſe avec une chaîne un Animal tout à fait étrange, d'une figure inconnuë, & qui avoit les griffes d'un Lion. Tout cet Ouvrage étoit de pierre, & l'*Ynca*, qui voyoit que les Ouvriers ne pouvoient pas attraper l'air de cette figure auſſi bien qu'ils auroient voulu, n'oublia rien pour leur en faire la deſcription: Il s'habilla même pluſieurs fois comme ce Fantôme, & il ſe mit à diverſes repriſes dans la poſture où il diſoit qu'il l'avoit vû. Il joüa ce perſonnage avec tant de reſpect, & de vé-

vénération, qu'il ne voulut jamais permettre qu'aucun autre que lui le copiât, dans la crainte qu'il ne parut mépriſer la figure de ſon Dieu *Viracocha*.

Cette Statuë, s'il eſt du moins permis de comparer les choſes profanes aux ſacrées, reſſembloit à peu près aux Images de nos bienheureux Apôtres, & ſur tout à celle de S. *Barthelemi*, qu'on peint d'ordinaire foulant aux pieds le Diable, de même que l'*Ynca Viracocha* tenoit enchaîné un Animal inconnu. Lors que les Eſpagnols virent ce Temple, & cette Statuë, ils s'imaginérent que l'Apôtre S. *Barthelemi* pouvoit avoir prêché l'Evangile au *Perou*, & que les Indiens avoient peut-être élevé cette Statuë & cet Edifice à ſon honneur. Quoi qu'il en ſoit, il y a trente ans, que les Métifs nez à *Cuzco*, ont fait une Confrairie, où ils ne veulent admettre aucun Eſpagnol, & qu'ils prirent pour leur Patron ce bienheureux Apôtre, ſans déterminer, ſi ce qu'on dit de ſa venuë au *Perou* eſt vrai ou faux. Mais quelques Eſpagnols, jaloux de voir la magnificence, avec laquelle ces Métifs célébroient la Fête de leur nouveau Saint, ont répandu le bruit qu'ils le faiſoient plûtôt pour l'amour de l'*Ynca Viracocha*, qu'en faveur de cet Apôtre.

Au reſte, les Indiens croyoient que l'*Ynca Viracocha* avoit eu quelque raiſon particuliére pour bâtir ce Temple à *Cacha*, plutôt qu'à *Chita*, où le Fantôme lui étoit aparu, & qu'à *Yahuar Pampa*, qui eſt l'endroit où il gagna la Victoire ſur les *Chancas*, puis qu'il ſembloit plus naturel d'élever ce Monument dans l'un ou l'autre de ces derniers Lieux. Quoi qu'il en ſoit, les Eſpagnols n'ont pas fait plus de quartier à ce Temple, tout ſingulier qu'il étoit par ſa ſtructure, qu'aux plus beaux Edi-

fices du *Perou*, qu'ils devoient laiſſer à la Poſtérité, comme autant de Trophées de leurs travaux, & de leur bonne fortune. Mais je ne ſai par quelle ardeur inſatiable après des treſors, qu'ils s'imaginoient d'y trouver cachez, ils ont abattu juſques aux fondemens; & l'on en voit à peine aujourd'hui les triſtes ruines, au grand regret des perſonnes éclairées, & qui eſtiment ces Chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Ce fut donc par ce motif qu'ils renverſérent de fonds en comble le Temple de *Viracocha*; néanmoins il y a peu d'années que la Statuë du Fantôme étoit encore debout, quoi que fort défigurée.

CHAPITRE XXIII.

*D'un plaiſant Ouvrage que l'*Ynca Viracocha *fit faire, & des récompenſes qu'il donna à ceux qui l'avoient ſecouru.*

L'YNCA *Viracocha* étoit ſi glorieux de ſes beaux Exploits, & de ſe voir adoré par les Indiens, que non content d'avoir bâti le Temple dont nous venons de parler, il fit faire un autre Chef-d'œuvre, auſſi honorable pour lui, qu'il étoit ſatirique contre ſon Pere. Il eſt vrai qu'il n'y fit travailler qu'après ſa mort, s'il en faut croire les Indiens. Quoi qu'il en ſoit, dans le même lieu, où ce Pere infortuné s'arrêta, lors qu'il ſortit de *Cuzco* pour éviter la pourſuite des *Chancas*, le jeune *Viracocha* fit repréſenter en relief deux de ces Oiſeaux, que les Indiens appellent *Cuntur*, dont il y en a pluſieurs qui ont cinq aunes de long, à les meſurer d'un bout d'une aîle à l'autre. Ce ſont des

des Oiſeaux de proye fort cruels; mais ils le ſeroient encore davantage, ſi la Nature ne leur avoit refuſé des ſerres. Ils ont les pieds comme les Poules, mais le bec ſi fort, que d'un ſeul coup qu'ils donnent à une Vache, ils lui percent le cuir; de ſorte que deux de ces Oiſeaux ſuffiſent pour en tuer une, & la devorer comme des loups affamez. Ils ſont noirs & blancs, de la couleur des Pies, & ils font de terribles ravages. L'*Ynca* voulut donc qu'on en repréſentât deux, dont l'un avoit les aîles retirées, & la tête baſſe, comme la portent d'ordinaire les Oiſeaux, quelque farouches qu'ils ſoient, lors qu'ils ſe veulent cacher. Il avoit le bec tourné vers *Collaſuyu*, & la queuë du côté de *Cuzco*. L'autre tournoit la tête vers la Ville, & paroiſſoit être plus fier; il avoit les aîles étenduës, comme s'il eût voulu prendre ſon vol, & aller fondre ſur quelque Proye. Les Indiens diſoient là-deſſus, que par l'un de ces *Cunturs*, l'*Ynca Viracocha* vouloit déſigner ſon Pere, qui étoit ſorti de *Cuzco*, pour s'aller cacher au Païs des *Collas*, & que par l'autre il ſe repréſentoit lui-même, qui avoit auſſi-tôt pris ſon vol du côté de *Cuzco*, pour défendre cette Ville, & tout ſon Empire.

Ces deux figures étoient encore ſur pied, l'an mil cinq cens quatre-vingt, & il me ſouvient que l'an 1595. je demandai à un Prêtre qui étoit venu du *Perou* en Eſpagne, s'il ne les avoit point vûës; Il me répondit, que le peu de ſoin qu'on avoit pris pour les conſerver, & l'injure du temps, qui n'épargne aucun Ouvrage, quelque ſolide qu'il ſoit, les avoient preſque renduës méconnoiſſables, de même que pluſieurs autres Antiquitez de cette nature.

L'*Ynca Viracocha* ne ſe vit pas plûtôt Souverain de ce vaſte Empire, & chéri de ſes Sujets, qu'il

travailla d'abord à mettre ſes affaires en bon état, à maintenir la Paix dans ſon Royaume, & à rendre tous ſes Peuples heureux. La premiére choſe qu'il fit dès ſon avénement à la Couronne, ce fût de reconnoître les ſervices de ceux qui lui avoient donné du ſecours durant les troubles paſſez. Il les honora tous de pluſieurs graces ſignalées, & en particulier les *Quechuas* de *Cotapampa*, & de *Cotanera*. Parce qu'ils avoient été les principaux Auteurs du ſecours, il leur permit de ſe couper les cheveux par échellons, de porter la Bande qu'ils appellent *Llautu*, & d'avoir les oreilles percées de même que les *Yncas*, à condition néanmoins que la grandeur du trou ſeroit limitée, & conforme au Réglement que le premier *Ynca Manco Capac* en avoit donné en faveur de ſes Vaſſaux Il accorda pluſieurs Priviléges aux autres Nations, qui en furent très-ſatisfaites.

D'ailleurs, il employa quelques annés à viſiter ſes Etats, au grand contentement de tous ſes Peuples, qui étoient ravis de voir ce jeune Héros, dont on racontoit de ſi beaux Exploits. De retour à *Cuzco*, il y aſſembla ſon Conſeil, & l'on y réſolut d'entreprendre la Conquête des grandes Provinces de *Caranca*, d'*Ullaca*, de *Lilpi*, & de *Chicha*. Son Pere avoit négligé cette Expédition, parce qu'il le connoiſſoit d'un naturel fort remuant, & qu'il en apprehendoit toûjours quelque choſe. Quoi qu'il en ſoit, pour venir à bout de ce deſſein, l'*Ynca Viracocha* fit lever trente mille hommes dans les Provinces de *Collaſuyu* & de *Cuntiſuyu*, avec Ordre qu'ils ſe tinſſent prêts à marcher pour le Printemps ſuivant. Il choiſit pour Capitaine Général un de ſes Freres appellé *Pahuac Mayta Ynca*, c'eſt à dire, *Celui qui vole*, parce que

que ce Prince fut un des hommes de ſon temps le plus adroit, & le plus diſpos.

Il lui donna pour Conſeillers & pour Meſtres de Camp quatre des principaux *Yncas*, avec leſquels ce Prince ſortit de *Cuzco*. Sur ſon chemin, il trouva diverſes troupes, qu'il joignit aux ſiennes, & avec ce Corps d'Armée il marcha tout droit vers les Provinces que nous venons de nommer. Il y en avoit deux, *Chichu*, *& Ampara*, qui adoroient toute la vaſte étenduë de la Montagne couverte de neige, tant pour ſa beauté naturelle, qu'à cauſe de pluſieurs Riviéres, qui en découlent & qui arroſoient leurs Campagnes. Il y eut quelques legéres eſcarmouches entre les *Yncas*, & les Ennemis, qui tout aguerris qu'ils étoient, ne voulurent point hazarder de Bataille avec eux. La grande réputation que l'*Ynca Viracocha* s'étoit aquiſe, leur donnoit une ſi furieuſe allarme, qu'ils deſeſpéroient de lui pouvoir réſiſter. Cela fut cauſe que ces grandes Provinces ſe rangérent enfin à l'obéïſſance des *Yncas*, quoi qu'il falut employer plus de trois années pour les réduire.

CHAPITRE XXIV.

*L'*Ynca *ſoûmet d'autres Provinces à ſa domination, & fait faire un Canal pour arroſer les Pâturages.*

APRE'S que l'*Ynca Pahuac Mayta*, & ſes Oncles eurent conquis ces Provinces, ils y laiſſérent des Gouverneurs & des Officiers, pour les inſtruire, & les tenir dans la ſoûmiſſion. Cela fait, ils retournérent à *Cuzco*, où l'*Ynca* les reçût avec

toutes les démonſtrations de joye & de reconnoiſſance qu'ils pouvoient attendre, & que leurs ſervices méritoient. Par le moyen de cette nouvelle Conquête, l'*Ynca Viracocha* étendit les bornes de ſon Empire preſque auſſi loin qu'il pouvoit les porter; puis qu'à l'Eſt il avoit pour Frontiére les hautes Montagnes des *Antis*, toûjours couvertes de neige, à l'Oüeſt la Mer, & au Sud la derniére Province des *Charcas*, qui étoit à plus de deux cens lieuës de *Cuzco*. Il n'y avoit donc plus rien à conquérir de ces trois côtez-là, parce qu'outre les obſtacles, que je viens de nommer, il y a un Deſert affreux entre le *Perou*, & le Royaume de *Chili*. Mais l'ambition démeſurée, qui le rongeoit, lui fit tourner ſes vûës du côté du Nord, pour aſſujettir la Province de *Chinchaſuyu*. Il communiqua ce deſſein aux Membres de ſon Conſeil, & il fit lever d'abord trente mille hommes de troupes : Il nomma ſix *Yncas*, des plus expérimentez qu'il y eut, pour lui ſervir de Lieutenans Généraux; & après avoir fait tous les préparatifs néceſſaires pour un ſi long Voyage, il laiſſa le Gouvernement de *Cuzco* à l'*Ynca Pahuac Mayta*, & ſe mit en Campagne avec ſon Armée. La premiére Province où il aborda, fut celle d'*Antahuaylla*, qui eſt de la Nation des *Chancas*, qu'on a toûjours ſurnommez *Aucas*, c'eſt à dire, *traîtres*, depuis la rebellion de ſes Habitans contre l'*Ynca Yahuarhuacac*. Du moins, les Indiens ne prononcent jamais le mot *Chanca*, ſans y ajoûter en même temps celui d'*Auca*. D'ailleurs, cet adjectif ſignifie *un Tyran* perfide & cruel, qui commet les actions les plus infames, & les plus noires qu'on ſe puiſſe imaginer. Il veut dire auſſi *combattre*, & donner une Bataille.

L'*Ynca Viracocha* fut reçû des *Chancas* avec toute la ſoûmiſſion, qu'il pouvoit attendre d'un Peuple

ple touché d'un ſérieux repentir. Senſible à leur bon accueil, il leur témoigna beaucoup de bienveillance, & il n'oublia rien pour éloigner de leur eſprit la crainte du châtiment, qu'ils avoient mérité par leur faute paſſée. Il fit même des Préſens magnifiques aux Principaux du Païs. Enſuite, il viſita toutes les Provinces du voiſinage, & après y avoir donné les Ordres néceſſaires, il rapella ſes troupes de leurs Quartiers de rafraîchiſſement, pour continuer ſa marche vers les Nations qu'il vouloit aſſujettir. La plus proche de toutes, qu'on nomme *Huaytara*, étoit fort peuplée, & ſes Habitans riches & aguerris, avoient été du nombre des Rebelles. A la premiére ſommation que l'*Ynca Viracocha* leur fit par ſes Députez, ils ſe rendirent ſans marchander. Etonnez des merveilles qu'on leur avoit dit de la Bataille de *Yahuar-Pampa*, ils allérent au devant de lui avec beaucoup de reſpect & de ſoûmiſſion. L'*Ynca* les reçût d'un air fort civil & humain, & leur fit dire qu'il ne dépendroit que d'eux de vivre en Paix & contens.

De *Huaytara* il paſſa dans une autre Province, que l'on nommoit *Pociça*, ou bien *Huamanca*, & il vit alors *Sancaru*, *Parco*, *Picuy*, *Acos*, & la plûpart des lieux des environs. Tous les Habitans ſe ſoûmirent preſqu'auſſi-tôt, ravis d'être les Sujets d'un Prince, dont tout le monde diſoit beaucoup de bien, & que chacun ſouhaitoit pour ſon Maître. Après avoir réduit toutes ces Provinces, il congédia ſon Armée, & pourvût au bonheur de ſes nouveaux Sujets. Mais entre les autres choſes dont il s'aviſa pour la commodité du Public, il fit faire un grand Canal d'environ douze pieds de profondeur, & qui avoit plus de ſix-vingt lieuës de long. Il y amena l'eau des fameuſes Sources qui ſont ſur le haut des Montagnes, qu'on voit entre *Parcu*

&

& *Picuy*, d'où ce Canal s'étendoit juſques à la Frontiére de *Rucana*, & ſervoit pour arroſer les Pâturages de ces Solitudes, qui n'ont que dix-huit lieuës de large, mais dont la longueur s'étend preſque par tout le *Perou*.

Il y a un autre Canal qui traverſe preſque tout le Païs de *Cuntiſuyu*, & qui s'étend plus de cent cinquante lieuës du Sud au Nord à travers les plus hautes Montagnes de ces Provinces, d'où il aboutit aux *Quechuas*. Il ne ſert que pour arroſer les Pâturages, quand ils manquent d'eau en Automne. Dans tout l'Empire des *Yncas* il y a pluſieurs de ces Canaux, qui ſont autant de Chefs-d'œuvre, dignes de la grandeur, & du gouvernement de ces Princes. J'oſe même avancer qu'ils ſont comparables aux Ouvrages les plus étonnans qu'on ait jamais vû au monde, & qu'ils les ſurpaſſent en quelque maniére. Qui pourroit s'imaginer, que les Indiens, ſans aucun inſtrument de fer ni d'acier, mais à force de bras & de groſſes pierres, ayent pû conduire ces Aqueducs au travers de hautes Montagnes, & qu'ils en ſoient venus à bout, ſans avoir l'uſage des arcboutans, pour faire des voûtes & des arcades, propres à ſoûtenir le terrain, & l'impétuoſité de l'eau ? Que ſi quelque Riviére trop profonde, & qu'il fallut traverſer, les incommodoit dans leur deſſein, ils en alloient chercher la Source. D'un autre côté, s'il ſe trouvoit quelque Rocher qui les empêchât d'avancer leur travail, ils le rompoient auſſi-tôt pour donner paſſage à l'eau, & ils couvroient ce Canal avec de grandes pierres de taille, qui avoient juſques à deux aunes de long. Ils les cimentoient bien les unes avec les autres, & pour prévenir que le Bêtail qui paſſeroit par deſſus n'y gâtât quelque choſe avec le temps, ils amonceloient par deſſus le pavé de groſſes mottes de terre.

Je

Je me ſouviens d'avoir vû dans la Province de *Quechua*, le Canal qui traverſe tout le détroit de *Cuntiſuyu*. Après l'avoir conſidéré attentivement, j'en trouvai la ſtructure tout à fait merveilleuſe ; & il faut avoüer que ces Chefs-d'œuvre ſont ſi admirables, qu'on ne ſauroit les repréſenter au juſte, quelque haute idée que l'on en donne. Cependant les Eſpagnols n'ont pas daigné en prévenir la ruine, ni en toucher la moindre choſe dans leurs Hiſtoires ; & il ſemble même qu'ils les ont laiſſé perdre à deſſein. Les Canaux qui ſervoient pour arroſer les champs où l'on ſemoit du Mayz, n'ont pas eu un meilleur ſort : il s'en eſt perdu plus des deux tiers, qui ne ſervent plus il y a long-temps. Que s'il en eſt reſté quelques-uns, aux réparations deſquels on apporte aujourd'hui quelque ſoin, c'eſt parce qu'on ne ſauroit s'en paſſer. Pour tous les autres, l'on n'en voit plus rien que de triſtes maſures.

CHAPITRE XXV.

*L'*Ynca *viſite ſon Empire, & reçoit des Ambaſſadeurs, qui lui font hommage de la part de quelques Peuples.*

APRE'S que l'*Ynca Viracocha* eut pourvû à tout ce qui étoit néceſſaire pour l'entrepriſe de l'Aqueduc, dont nous venons de parler, & qui devoit ſervir pour arroſer les Pâturages de la Province de *Chinchaſuyu* ; il s'en alla droit à celle de *Cuntiſuyu*, dans le deſſein de faire une viſite générale de ſes Royaumes. Il paſſa d'abord dans les Provinces des *Quechuas*, dont les deux principales ſe nom-

nomment *Cotapampa*, & *Cotanera*. Plein de reconnoiſſance pour le ſecours qu'il en avoit reçû contre les *Chancas*, il les combla de ſes faveurs. Enſuite il traverſa toutes les autres Provinces de *Cuntiſuyu*, celles de la Montagne, du plat Païs, & de la Côte Maritime; En un mot, il n'y en eût point qu'il n'honorât de ſa préſence, pour ſatisfaire le deſir des Peuples.

A ſon arrivée dans chaque lieu il s'informoit avec la derniére exactitude, ſi ſes Lieutenans & ſes Officiers faiſoient bien le devoir de leurs Charges, & s'il s'en trouvoit quelqu'un qui ne s'en fût pas aquitté en honnête homme, il le faiſoit punir à toute rigueur. Il avoit auſſi accoûtumé de dire, que les mauvais Miniſtres étoient beaucoup plus puniſſables que les Voleurs, parce qu'ils abuſoient de l'Autorité Royale, qui leur étoit donnée pour rendre Juſtice à tout le monde; & qu'au lieu de ſoulager les Sujets du Roi, ils les opprimoient par leurs concuſſions, ſans avoir aucun égard aux Ordonnances de l'*Ynca*. Après avoir fait le tour de *Cuntiſuyu*, il entra dans les Provinces de *Collaſuyu*, où il viſita de même les principales Villes, & y accorda pluſieurs graces, tant aux Indiens en général, qu'aux *Curacas* en particulier; il prit enſuite ſon chemin le long de la Côte de cette Mer juſques à *Taracapa*.

L'*Ynca* étoit dans la Province de *Chàrca*, lors que des Ambaſſadeurs du Royaume de *Tuema*, que les Eſpagnols appellent *Tueuman*, qui eſt au Sud-Oüeſt, à deux cens lieuës de *Charcas*, vinrent le ſaluer. A l'aproche du Roi, l'un d'eux le harangua en ces termes: Capac Ynca Viracocha, *le bruit que la renommée a répandu des beaux faits des* Yncas *vos Prédéceſſeurs, leur probité merveilleuſe; leur Juſtice toûjours égale, la bonté de leurs Loix*,

Loix, la douceur de leur Gouvernement, l'excellence de leur Religion, leur piété, leur clémence, leur humeur affable, & les grandes merveilles que vôtre Pere le Soleil a fait nouvellement éclater en vôtre faveur, le bruit, dis-je, de toutes ces choſes eſt parvenu juſques aux derniéres extrêmitez de nôtre Païs, & a paſſé même beaucoup plus loin. Des vertus ſi rares & ſi extraordinaires ont tellement gagné les volontez & les affections des Curacas *de tout le Royaume de* Tuema, *qu'ils vous envoyent ſuplier de les recevoir ſous vôtre Empire, & de leur permettre de ſe dire vos Sujets, afin qu'ils puiſſent avoir part à vôtre bienveillance. C'eſt pour cela même que tout ce que nous ſommes d'Habitans vous prions avec ardeur, de nous donner des* Yncas *de vôtre Sang, qui aillent avec nous pour abolir nos Loix & nos Coûtumes barbares, nous inſtruire dans la bonne Religion, & nous apprendre les Cérémonies que nous devons obſerver. En reconnoiſſance de toutes ces faveurs, nous vous adorons comme Fils du Soleil, au nom de tout nôtre Royaume, nous vous recevons pour nôtre ſouverain Seigneur, & vous offrons nos perſonnes, & les biens que nôtre Païs produit, pour un témoignage de ce que nous ſommes entiérement à vous.* Après cette Harangue, ils étalérent quantité de Cotton, de Miel, de Bled, qu'ils appellent *çara*, & de Légumes de leur Païs, qu'ils préſentérent à l'*Inca*, pour l'aſſûrer qu'ils le mettoient en pleine poſſeſſion de tous les biens que leurs terres produiſoient. Ils n'apportérent ni or ni argent, parce que les Indiens de cette Contrée n'en avoient point, & que même on n'a pû y découvrir juſqu'à préſent aucune Mine de ces métaux, quelque ſoin qu'on ait pris pour en chercher.

Enſuite les Ambaſſadeurs ſe mirent à genoux devant l'*Inca*, ſelon la Coûtume du Païs, & ils l'adoré-

l'adorérent comme leur Dieu, & leur Roi. Il leur témoigna beaucoup de douceur & de civilité ; il reçût leur Préſent, pour faire voir qu'il entroit en poſſeſſion de tout le Royaume, qu'ils venoient de lui offrir, & il donna ordre aux *Yncas* ſes Parens de les bien régaler & de boire à ſa ſanté avec eux. Après s'être bien réjouïs, on les aſſûra de la part du Roi, qu'il étoit fort aiſe de voir qu'ils ſe fuſſent ſoûmis à l'obéïſſance & à l'Empire des *Yncas*, de leur propre mouvement ; & qu'ils en ſeroient auſſi beaucoup mieux traitez que les autres Peuples, qu'il avoit fallu réduire par la force. D'ailleurs, il commanda qu'on leur donnât pour leurs *Curacas* quantité d'habits de la plus fine laine qui ſe trouveroit, & de ceux-là même que les Vierges faiſoient pour la Perſonne du Roi. Enſuite il nomma quelques *Yncas* de ſes Parens, pour aller inſtruire ces nouveaux Sujets dans ſa Religion ; leur faire perdre toutes les infames Coûtumes qu'il y avoit chez eux, & y établir les Loix & les Ordonnances des *Yncas*. Il y envoya même des Ingénieurs, & des Artiſans pour faire des Canaux & des Aqueducs ; leur apprendre à cultiver la terre, & augmenter par ce moyen les revenus du Soleil & du Roi.

Après avoir demeuré quelques jours à la Cour de l'*Ynca*, les Ambaſſadeurs charmez de ſes vertus, & des bonnes Loix qu'il faiſoit obſerver dans ſon Païs, conçûrent une ſi haute opinion de ſa Perſonne, qu'en prenant leur congé ils lui parlérent en ces termes : *Unique Seigneur, afin qu'il n'y ait aucun Peuple dans le monde qui n'ait le bonheur d'embraſſer vôtre Religion, vos Loix, & vôtre Gouvernement, nous vous avertiſſons que fort loin au delà de nôtre Païs, entre l'Oüeſt & le Sud, il y a un grand Royaume qu'on nomme* Chili : *Quoi qu'il*

qu'il ſoit peuplé d'un nombre infini d'Habitans, nous n'avons aucun Commerce avec eux, à cauſe de la grande étenduë de la Montagne couverte de neige, qui nous ſépare les uns des autres. Mais pour la tradition qui nous en eſt reſtée de nos Peres & de nos Ayeuls, nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de vous en avertir, afin que vous tâchiez de conquérir ce Païs, & de le ranger ſous vôtre Empire; ce qui ſeroit fort avantageux pour ces Peuples, puis que vous les inſtruiriez dans vôtre Religion; qu'ils adoreroient le Soleil, & qu'ils auroient part à vos bienfaits.

L'*Ynca* fit prendre un Mémoire de cet avis, & congédia les Ambaſſadeurs, qui s'en retournérent chez eux. Cependant il continua ſon Voyage, & viſita toutes les Provinces de *Collaſuyu*; Il départit ſes faveurs & ſes graces à tout le monde, aux *Curacas*, aux Capitaines, aux Communautez, & au menu Peuple; de ſorte qu'il n'y avoit perſonne qui ne fût très-aiſe de l'avoir pour Roi. Auſſi tous les Habitans de ces Provinces le reçûrent avec de ſi grandes marques d'allegreſſe, & des acclamations ſi générales qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil. La Viſion qu'il avoit euë du Fantôme *Viracocha*, & de la grande Victoire de *Yahuar Pampa*, lui attiroit cette vénération univerſelle. Aujourd'hui même les Indiens révérent la Grotte, où ils diſent qu'il étoit caché, lors que ce Fantôme lui apparut. Cependant ils n'y commettent aucune Idolâtrie, puis que, graces à Dieu, ils ſont deſabuſez de leur fauſſe Religion; mais ce qu'ils en font, n'eſt que par un certain reſpect qu'ils portent à la mémoire d'un ſi bon Roi.

La viſite de *Collaſuyu* finie, l'*Ynca* ſe rendit à *Cuntiſuyu*. Quoi qu'on l'y reçût avec moins de bruit & de pompe qu'ailleurs, à cauſe que ce Païs

n'eſt pas ſi bien peuplé que les autres, les Habitans ne laiſſérent pas de lui faire tout le bon accueil qui leur fut poſſible. On éleva des Arcs de triomphe ornez de jonc & de fleurs, par tout où il devoit paſſer, & l'on en couvrit même les chemins; ce qui eſt ordinaire à ces Nations, lors qu'il s'agit de recevoir un grand Seigneur, & de lui faire une Entrée ſolemnelle dans quelque Ville. En un mot, ils mirent tout en œuvre pour lui témoigner, qu'ils ne deſiroient rien tant que de l'adorer, & d'obéïr à ſes Ordres. Ainſi l'*Ynca Viracocha* employa trois années entiéres à la viſite générale de ces trois parties de ſon Empire; mais cela ne l'empêcha point de célébrer, dans les lieux où il ſe trouvoit les Fêtes du Soleil, appellées *Raimy*, & celle qu'on nomme *Citua*, quoi qu'il les ſolemniſât avec moins de magnificence que dans la Ville de *Cuzco*. Enfin, il s'achemina vers cette Capitale, où tout le monde l'attendoit avec le dernier empreſſement: Les plus Nobles de la Ville, qui le regardoient comme le Soûtien, & le Libérateur de cette Place, allérent tous au devant de lui, & le reçûrent avec de nouveaux Chants de triomphe, compoſez à ſa loüange.

CHAPITRE XXVI.

La fuite du courageux Hancohuallu, *hors de l'Empire des* Yncas.

L'YNCA fit encore par deux fois le même tour de ſes Roiaumes & de ſes Provinces. Dans la ſeconde viſite, lors qu'il alloit à la Province des *Chichas*, qui eſt la derniére du *Perou*, vers le Sud, il aprit en che-

chemin un étrange événement qui lui causa beaucoup d'inquiétude, & qui étoit arrivé par un généreux dépit du brave *Hancohuallu*, dont nous avons déja parlé ci-dessus. Quoi que ce Prince, qui étoit Roi des *Chancas*, eût éprouvé neuf ou dix années de suite le paisible gouvernement des *Yncas*, qui l'avoient laissé dans une pleine jouïssance de tous ses Droits & Priviléges, sans lui ôter un pouce de terre, cela n'empêcha pas qu'il ne s'ennuyât à la fin de se voir assujetti à l'Empire d'un autre. Animé d'un noble courage, il ne pouvoit souffrir le joug de personne, après avoir commandé lui-même à tant de Vassaux, dont ses glorieux Ancêtres avoient conquis les Etats; la Nation des *Quechuas* étoit de ce nombre: mais ils furent les premiers à secourir l'*Ynca Viracocha*, & à rompre les mesures de *Hancohuallu*, qui vouloit en venir aux mains avec lui, & qui se flâtoit même de remporter la Victoire. Ce coup imprévû le mit, pour ainsi dire, au rang de ses propres Sujets; & il ne douta point que les *Quechas* ne fussent mieux que lui dans l'esprit de l'*Ynca*, & que sa condition n'empirât de jour en jour. Pénétré de cette pensée & de la crainte que les *Yncas* ne subjuguassent à la fin tous les Etats, & toutes les Républiques du Païs, il aima mieux abandonner tout ce qu'il avoit, que de perdre sa liberté. Il communiqua son dessein à quelques personnes affidées, & il leur dit, qu'il vouloit aller peupler de nouvelles terres, pour se rendre Maître absolu, ou mourir glorieusement dans cette entreprise; que pour en venir à bout, ils devoient insinuer à tout le monde, soit par eux-mêmes, ou par leurs amis de s'éloigner peu à peu & à la sourdine des terres de la Juridiction de l'*Ynca*, & d'amener avec eux leurs femmes & leurs enfans; qu'il leur donneroit de bons Passeports, afin

qu'ils ne trouvaſſent aucun obſtacle dans leur voyage; qu'ils l'attendiſſent ſur la Frontiére, parce qu'il ne leur ſeroit pas poſſible d'en ſortir tous enſemble, ſans que les nouvelles en vinſſent à l'*Ynca*, qui les empêcheroit ſans doute de paſſer outre, Qu'il ne manqueroit pas de les joindre le plûtôt qu'il pourroit, & que c'étoit le moyen le plus ſûr pour regagner la liberté qu'ils avoient perduë; qu'au reſte, ce ſeroit une folie & une témérité d'en venir à une Rebellion ouverte, parce qu'ils avoient trop peu de forces pour réſiſter à l'*Ynca*; que d'ailleurs il ne devroit pas le faire en ſon particulier, quand même il en trouveroit une occaſion favorable, pour ne payer pas d'ingratitude tous les bienfaits qu'il avoit reçûs de lui, & pour n'être pas infidéle envers ſon Prince, qui l'avoit traité ſi généreuſement; Et qu'enfin cette raiſon l'obligeoit de chercher à ſe mettre en liberté, par la voye qui offenſeroit le moins un auſſi bon Roi qu'étoit l'*Ynca Viracocha*.

Par ces diſcours ſemez à propos, le brave & généreux *Hancohuallu* perſuada cette retraite à tous ſes Sujets, qui n'avoient pas moins de zéle & d'attachement pour ſa perſonne, que tous les Indiens en ont d'ordinaire pour leur Seigneur légitime. Cette réſolution priſe, il ſortit en fort peu de temps, plus de vingt mille hommes propres à porter les armes, ſans compter les femmes ni les enfans. Le vaillant *Hancohualla* ſe mit en Campagne avec tout ce monde, & ſoit par la terreur de ſes armes, ou par le nom de *Chanca* redoutable à toutes les Nations de ces Quartiers-là, il s'ouvrit un paſſage dans le Païs de ſes Voiſins. La haute opinion qu'on avoit de ſon courage, lui fit obtenir des vivres par tout, juſques à ſon arrivée aux Provinces de *Tarma*, & de *Pompu*, qui ſont à ſoixante lieuës de ſon

ſon Païs, où il eut quelques rencontres. Il lui étoit même facile d'aſſujettir ces Nations ; mais il ne voulut pas s'y arrêter, dans la crainte qu'elles ne fuſſent trop proches de l'Empire de l'*Ynca*, qui ne manqueroit pas ſans doute de l'y venir attaquer au premier jour, & de le plonger de nouveau dans le malheur qu'il tâchoit de fuir avec tant de ſoin. Il réſolut donc de paſſer outre, & de ſe retirer ſi loin, que l'*Ynca* n'y pût arriver qu'avec beaucoup de peine. Dans cette vûë, il prit ſa route à main droite, & ne diſcontinua point de marcher juſques à ce qu'il fut venu aux grandes Montagnes des *Antis*, réſolu de ſe faire une entrée par là, & de peupler le premier Païs qu'il trouveroit à ſa bienſéance : Il y réüſſit, à ce que diſent ceux de ſa Nation, & il planta le piquet à deux cens lieuës de ſon Païs ; mais l'on ne ſait pas au juſte par quel endroit il s'ouvrit un paſſage, ni quelle de ces Contrées il peupla. Quoi qu'il en ſoit, l'on prétend qu'ils s'établirent dans un Païs, où il y avoit quantité de Lacs & de fort belles Riviéres, & qu'ils y firent des Actions ſi étonnantes, qu'elles ſurpaſſent toute créance, & qu'on doit les regarder plûtôt comme des Fables inventées à la loüange des *Chancas*, que comme des Hiſtoires véritables. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe douter de la bravoure du grand *Hancohuallu*, qui fit des choſes extraordinaires ; mais je ne m'y arrêterai point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec nôtre ſujet principal, & qu'il nous doit ſuffire d'en avoir dit ce qui s'y rapporte.

CHAPITRE XXVII.

*L'*Ynca Viracocha *envoye des Colonies au Païs de* Hancohuallu, *& embellit la Vallée d'*Yucay *de pluſieurs beaux Bâtimens.*

LA fuite de *Hancohuallu* mit extrêmement en peine l'*Ynca Viracocha*, qui auroit bien voulu qu'elle ne fut pas arrivée. Mais incertain du remède qu'il devoit y aporter, il ſe conſola ſur ce qu'il ne lui avoit donné aucun ſujet de faire cette retraite. Cependant les Indiens croyoient qu'il n'en étoit pas trop fâché, & qu'il étoit de l'humeur de la plûpart des Princes, qui n'aiment pas une grande bravoure dans leurs Sujets, ſur tout lors que leur naiſſance jointe à leur courage les peut rendre redoutables. Quoi qu'il en ſoit, l'*Ynca* s'informa de toutes les particularitez d'un ſi prompt départ, & lors qu'il eût apris qu'il n'y avoit aucun deſordre dans ces Provinces, qui pût l'empêcher de faire ſa viſite, il commanda que ſon frere *Pahuac Mayta*, qu'il avoit laiſſé pour Gouverneur à *Cuzco*, & quelques autres de ſon Conſeil aſſiſtez d'une bonne garde, allaſſent viſiter les Villes des *Chancas*, & qu'ils calmaſſent avec toute la douceur poſſible, les eſprits qui pourroient être émûs à l'occaſion de *Hancohuallu*.

Les *Yncas* allérent donc viſiter ces Villes, & les Provinces d'alentour, où ils rétablirent le calme & la tranquillité. Ils viſitérent auſſi deux Places fortes, qu'on appelloit *Challcumarca* & *Suramarca*, & que les Prédéceſſeurs de *Hancohuallu*

huallu avoient fait bâtir depuis long-temps. Au reſte, le mot *Marca* ſignifie *Forteresſe* dans le Langage de ces Provinces : *Hancohuallu* faiſoit ſon ſejour dans ces Places, quand il s'exila volontairement. Les Indiens aſſurent même, qu'il lui fut plus ſenſible, de quitter ces deux Châteaux, que tout le reſte de ſon Païs enſemble.

Après que l'*Ynca* eût fait appaiſer l'émotion que la fuite de *Hancohuallu* avoit cauſée, & qu'il eût achevé de viſiter ſon Empire, il ſe rendit à *Cuzco* dans le deſſein d'y employer quelques années à l'utilité de ſes Sujets, & d'y attendre que les *Chancas* fuſſent entiérement aſſurez. La premiére choſe qu'il fit à ſon arrivée à *Cuzco*, fut de publier quelques Loix, qui lui parurent les plus efficaces, pour prévenir de nouvaux troubles. Il envoya une Colonie de dix mille hommes aux Provinces des *Chancas*, pour ſuppléer au défaut tant de ceux qui étoient morts à la Bataille da *Yahuar Pampa*, que des autres qui avoient ſuivi *Hancohuallu*. Il leur donna pour Conducteurs ou pour Chefs, des *Yncas* privilégiez, qui peuplérent tous les lieux deſerts de cette Contrée.

L'*Ynca* n'eut pas plûtôt mis ordre à toutes ces choſes, qu'il fit élever de ſuperbes Edifices par tout ſon Empire, ſur tout dans la Vallée de *Yucay*, & à *Tampu*, qui eſt un peu plus bas. Cette Vallée eſt la plus fertile & la plus agréable de toutes celles qui ſont au *Pérou* ; Auſſi tous les Rois *Yncas*, depuis *Manco Capac* juſques au dernier, la regardérent comme le Jardin de leur Empire, & un lieu de plaiſance, tout à fait propre pour s'y délaſſer de l'embarras & du tumulte des affaires qui accompagnent toûjours la grandeur & le Sceptre. Cette Vallée eſt à quatre petites lieuës au Nord-Oüeſt de *Cuzco*. La ſituation en eſt agréable, l'air y eſt très-

bon, & ſi tempéré qu'on n'y ſent ni chaud, ni froid ; il n'y a point de Mouches, ni aucun autre Inſecte incommode, & l'on n'y manque pas de bonne eau. Elle eſt ſituée entre deux vaſtes Montagnes, dont l'une, qui regarde l'Orient, eſt toûjours couverte de neige, & fournit pluſieurs Sources, qui ſe précipitent en bas, & qui forment autant de Canaux pour arroſer la Plaine. Si d'un côté, le ſommet de cette Montagne perce juſqu'aux nuës; de l'autre, ſon pied abonde en riches Pâturages, où l'on voit toutes ſortes de Venaiſon, des Cerfs, des Daims, des Chevreüils, des Chamois, des Chévres ſauvages, & des *Huanacus*, ſans parler du Gibier, & ſur tout des Perdrix, dont il y auroit une plus grande quantité, ſi les Eſpagnols n'avoient deſolé tout ce Païs de Chaſſe. Cette Vallée eſt remplie de Maiſons de campagne, d'un beau Vignoble, d'Arbres fruitiers, & de Cannes de Sucre, qui s'y multiplient beaucoup par le ſoin que les Eſpagnols en prennent.

L'autre Montagne, qui regarde le Couchant, eſt baſſe en comparaiſon de la précédente, quoi qu'elle ait plus d'une lieuë de hauteur. On voit couler au pied de celle-ci la belle Riviére de *Yucay*, dont le courant eſt fort doux, & où il y a quantité de Herons, de Canars, & d'autres Oiſeaux de Riviére. Tous les malades de *Cuzco* ſe font porter dans cette Vallée, pour y recouvrer leur ſanté, parce que l'air y eſt fort bon, & qu'il eſt plus froid à la Ville, & par conſéquent moins propre à la guériſon de ceux qui ſe trouvent indiſpoſez. C'eſt pour cela même, qu'il n'y a preſque point aujourd'hui d'Eſpagnol à *Cuzco* qui n'ait quelque Maiſon de campagne dans cette Vallée. Mais ſur tout l'*Ynca Viracocha*, qui aimoit ce lieu préférablement à tout autre, y fit bâtir pluſieurs Edifices, dont les

uns

uns lui ſervoient de récréation, & les autres marquoient ſa grandeur & ſa magnificence. Il augmenta beaucoup la Maiſon du Soleil en richeſſes, en Bâtimens, & en Officiers.

CHAPITRE XXVIII.

*L'*Ynca Viracocha *donne un nom à ſon Fils aîné, & prédit l'arrivée des Eſpagnols.*

L'YNCA *Viracocha* employa quelques années aux choſes dont nous venons de parler; & il gouverna ſi bien ſon Empire, qu'il y établit une pleine tranquillité. Par ſon Teſtament il voulut que ſon fils aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Runtu*, ſa ſœur, & ſa femme légitime, fût appellé *Pachacutec*, au lieu qu'on le nommoit auparavant *Titu Manco Capac*. Le mot *Pachacutec*, qui eſt un participe du préſent, ſignifie *Celui qui bouleverſe le monde.* D'ailleurs, les Indiens ſe ſervent du mot *Pachamcutin*, pour dire *que le monde change*, & que les grandes affaires vont de bien en mal: mais ils ne l'employent guére pour déſigner qu'elles tournent de mal en bien, parce, diſent-ils, que ce dernier n'eſt pas ſi ordinaire que l'autre. Quoi qu'il en ſoit, l'*Ynca Viracocha* méritoit avec raiſon d'être appellé *Pachacutec*, puis que ſon Empire tournoit de bien en mal, par la Rebellion des *Chancas*, & la fuite de ſon Pere; & qu'il le fit changer de mal en bien, par ſa prudence & ſon intrépidité. Mais il ne pouvoit porter ce nom, parce que le Fantôme ne lui eut pas plûtôt apparu, que tous ſes Sujets l'appellérent *Viracocha*; de ſorte qu'il voulut donner ſon premier nom *Pachacutec*, à ſon

héritier, afin de conſerver par ce moyen la mémoire de ſes belles Actions. Le R. P. *Acoſta* en parle au 20. Chap. de ſon VI. Livre; *Cet* Ynca, dit-il, *qui ſe doutoit bien qu'on trouveroit mauvais qu'il s'appellât* Viracocha, *parce que ce nom n'appartenoit qu'à Dieu, allégua pour excuſe, que le même* Viracocha *s'étoit apparu a lui en ſonge, & lui avoit commandé de prendre ſon nom. Il eut pour Succeſſeur* Pachacutec Ynca Yupanqui, *qui fut un vaillant Capitaine, un grand homme d'Etat, & comme je le dirai ci-après, inventeur de la plûpart des Coûtumes, & des Cérémonies de leur ſuperſtitieuſe Idolâtrie.* Ce témoignage eſt conforme à ce que nous en avons déja dit; mais ce que le même Auteur ajoûte au Chap. 21. que *Pachacutec* ôta le Royaume à ſon Pere, ſe doit entendre de l'*Ynca Viracocha*, qui détrôna ſon Pere *Yahuarhuacac*, & non pas de *Pachacutec*, qui ne fit rien de pareil à *Viracocha*. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis bien-aiſe qu'un Eſpagnol ait donné cette Relation, parce qu'elle confirme à divers égards ce que j'ai avancé là-deſſus. Au reſte, il eſt bon d'avertir que le nom de la Reine *Mama Runtu*, femme de l'*Ynca Viracocha*, ſignifie *mere œuf*, ou *blanche comme un œuf*, & qu'on l'appelloit ainſi par une eſpéce de galanterie, parce qu'elle avoit le teint plus blanc que ne l'ont d'ordinaire les Indiennes.

Les *Peruviens* diſoient, que l'*Ynca Viracocha* avoit prédit, qu'au bout du Régne d'un certain nombre de Rois, il arriveroit au *Perou* des hommes inconnus, qui détruiroient leur Culte & leur Empire. Mais cette Prédiction, conçûë en termes équivoques, pouvoit bien ſouffrir un double ſens. Quoi qu'il en ſoit, les Indiens ajoûtent, qu'après que le Fantôme ſe fut apparu à l'*Ynca*, les *Amautas*, qui étoient les Philoſophes du Païs, le Souverain

rain Pontife, & les Prêtres les plus âgez du Temple du Soleil, qui passoient chez eux pour de véritables Devins, lui firent de temps en temps plusieurs questions à l'égard du Songe qu'il avoit eu; qu'ils tâchérent par la contemplation des Cometes, par les Augures, qu'ils tiroient des Oiseaux, & par quantité de Sacrifices, d'apprendre ce que pouvoit signifier une Apparition si extraordinaire; Mais que *l'Ynca Viracocha* fut plus grand Devin qu'eux tous par la Prédiction que nous venons de voir, & qu'il eut soin de transmettre à la Postérité. Cependant il défendit de la divulguer parmi le Peuple, parce qu'il n'étoit pas permis de profaner ce qu'on savoit par Révélation divine, & qu'il n'auroit pas été de la bonne Politique de dire; *Qu'il viendroit un temps, auquel les* Yncas *perdroient leur Culte, & leur Empire, & se verroient déchûs du plus haut faîte de leur grandeur, & de la divinité qu'on leur déféroit.* Cela même fut cause qu'on ne parla plus de cette Prédiction jusques au Régne de l'*Ynca Huayna Capac*, qui la déclara un peu avant sa mort. Quelques Historiens néanmoins, qui disent en abregé ce que j'ai raporté un peu plus au long, attribuent cette Prédiction à un certain Dieu que les Indiens appelloient *Ticci Viracocha*; & en effet, je me souviens d'avoir oüi dire quelque chose de semblable à un vieux *Ynca*, qui entretenoit ma mere de l'antiquité & des avantures des Rois du *Perou*.

Cette Prédiction de l'*Ynca Viracocha* fut accomplie par la venuë des Espagnols au *Perou*, qui après avoir conquis ce Royaume, y abolirent le Culte Idolâtre des *Yncas*, & y prêchérent la Foi de la vraye Eglise. Cet événement porta les Indiens, outre les raisons que j'en ai alléguées ci-dessus, à leur donner le nom de *Viracocha*.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

*La mort de l'*Ynca Viracocha, *dont le corps fut vû par l'Auteur.*

APRE'S que l'*Ynca Viracocha* eut joüi d'une longue vie, paſſée dans l'éclat & la proſpérité, il mourut enfin, généralement regretté de tous ſes Sujets, qui l'adorérent comme Dieu fils du Soleil, & lui offrirent pluſieurs Sacrifices. Il laiſſa quantité d'enfans, les uns légitimes, & les autres bâtards; mais l'*Ynca Pachacutec* fut ſon héritier. Il avoit conquis durant ſon Régne onze Provinces, dont il y en avoit ſept au Nord, & quatre au Sud de *Cuzco*. L'on ne ſait pas au juſte le nombre des années qu'il vécut, ni de celles qu'il régna. Mais l'opinion commune eſt, qu'il porta le Sceptre plus de cinquante ans; & ſi l'on peut juger de ſon âge par la vûë de ſon corps, que je vis au commencement de l'année 1560. il y a grande apparence qu'il mourut fort vieux. Ce fut dans la maiſon du Licentié *Paul Ondegardo*, natif de *Salamanque*, & Juge de *Cuzco*, qu'on me montra ce corps. Prêt à paſſer en *Eſpagne*, j'allai prendre congé de lui, & entre les faveurs dont il m'honora, il me fit voir dans une Salle cinq corps d'*Yncas*, ſavoir trois d'hommes, & deux de femmes. Le premier, à ce que diſoient les Indiens, étoit celui de l'*Ynca Viracocha*, qui par ſes cheveux, auſſi blancs que de la neige, paroiſſoit bien avoir vécu long-temps. Le ſecond étoit le grand *Tupac Ynca Yupanqui*, arriére-neveu de l'*Ynca Viracocha*; & le troiſiéme *Huayana Capac*, fils de *Tupac*

pac Ynca Yupanqui, & petit-neveu du même *Ynca Viracocha*. Quant aux deux autres corps, ils ne paroiſſoient pas avoir vécu ſi long-temps que les premiers ; du moins ils n'avoient pas la tête ſi blanche qu'eux. L'un étoit celui de la Reine *Mama Runtu*, femme de ce même *Ynca Viracocha*, & l'autre de la *Coya Mama Oello*, mere de *Huyana Capac*. Ces corps étoient ſi entiers, qu'il ne leur manquoit pas un cheveu, ni un ſeul poil aux ſourcils. On les avoit habillez comme durant leur vie, & ils n'avoient pour toute marque de Royauté que la bordure, ou le *Llautu* ſur la tête. Ils étoient aſſis à la maniére des Indiens, & des Indiennes, c'eſt à dire, les mains croiſées ſur l'eſtomac, & les yeux tournez vers la terre. Le R. P. *Acoſta*, Liv. VI. chap. 21. dit de l'un de ces corps, *Qu'il étoit ſi entier, & ſi bien embaumé avec un certain Bitume, qu'il paroiſſoit être en vie ; & qu'outre cela il avoit les yeux approchans du naturel, & faits avec de l'or, &c.* Pour moi, je ne m'aperçûs point de cette derniére particularité ; mais s'il m'étoit venu alors dans l'eſprit, que je pourrois un jour écrire cette Hiſtoire, je n'aurois pas manqué d'obſerver de plus près ces corps-là, & de m'informer de quelle maniére on les embaumoit. Je croi même qu'on m'auroit éclairci là-deſſus, quoi qu'on ne l'ait jamais découvert aux Eſpagnols, quelque recherche qu'ils en ayent faite. Peut-être auſſi que les Indiens ont perdu ce Secret, avec pluſieurs autres choſes, dont il ne leur reſte aucune tradition. Quoi qu'il en ſoit, je ne pris pas garde qu'il y eut du Bitume ſur ces Cadavres ; & s'il y en avoit, il étoit ſi bien apliqué, qu'on ne pouvoit le découvrir. J'avouë d'ailleurs avec le P. *Acoſta*, qu'ils paroiſſoient être en vie, & je ne doute point qu'on n'y eut mis quelque drogue,

drogue, pour les conſerver depuis tant d'années auſſi entiers & charnus qu'ils étoient. Le même Auteur, Liv. V. chap. 16. en parle de cette maniére: *Ils avoient ſoin ſur toutes choſes*, dit-il, *de conſerver les corps de leurs Rois & de leurs Seigneurs; Ce qu'ils faiſoient avec tant d'art, qu'on les gardoit tous entiers, plus de deux cens années, ſans aucune corruption, ni la moindre puanteur. Cela ſe voyoit dans* Cuzco, *où les Rois* Yncas *étoient embaumez, & placez dans une Chapelle, où les Indiens les adoroient. Pour déraciner cette Idolâtrie, le Marquis de* Canete, *qui étoit Vice-roi du* Perou, *fit tranſporter à la* Ville des Rois *trois ou quatre de ces corps, au grand étonnement de tous ceux qui les virent ſi entiers après tant d'années.* Il faut remarquer là-deſſus, que la *Ville des Rois*, où il y avoit bien près de vingt ans que ces corps étoient, quand le bon P. *Acoſta* les vit, eſt ſituée dans un Païs fort chaud & humide, & où l'air eſt ſi corroſif, qu'on n'y ſauroit garder la chair plus d'un jour; de ſorte qu'on ne s'étonnoit pas ſans raiſon d'y voir des corps auſſi bien conſervez que ceux-là. D'ailleurs, il n'y a nul doute qu'ils ne fuſſent incomparablement mieux gardez à *Cuzco*, où la chair devient ſéiche comme du bois, au lieu de ſe corrompre, parce que l'air y eſt froid & ſec. Pour moi, je m'imagine que tout le Secret des Indiens à cet égard, conſiſtoit à enterrer les corps dans la neige, où ils devenoient ſecs, & à y mettre enſuite le Bitume, dont le R. P. *Acoſta* fait mention. Ma conjecture eſt fondée ſur ce que dans tous les Païs froids qui ſont aux Indes, lors qu'on veut conſerver de la viande, on n'a qu'à l'expoſer à l'air & qu'après avoir perdu toute ſon humidité, on la garde auſſi long-temps qu'on veut, ſans y mettre du Sel, ni aucun autre préſervatif. On l'accommodoit

modoit tout de même ſous le Régne des *Yncas*, lors qu'on en faiſoit proviſion pour la nourriture des gens de guerre.

Je me ſouviens qu'à la vûë de ces corps, il me prit envie de toucher un des doigts de la main de *Huayna Capac*, & qu'il me parut auſſi dur que du bois. Au reſte, ces corps peſoient ſi peu, que le moindre Indien en pouvoit porter un entre les bras, ou ſur les épaules, lors qu'il en étoit requis par quelque Cavalier Eſpagnol, qui avoit la curioſité de le voir. Quand les Indiens les vouloient porter, ils les couvroient de draps blancs, & ils les montroient ainſi dans les Ruës, & dans les Places publiques, où chacun venoit ſe mettre à genoux devant ces Cadavres, & les adorer les larmes aux yeux. Les Eſpagnols même leur ôtoient le chapeau, à cauſe du titre de Roi, que ces corps avoient porté durant leur vie ; ce qui faiſoit un plaiſir incroyable aux Indiens. Voilà toute la Relation qu'on a pû avoir des faits mémorables de l'*Ynca Viracocha*. Quant aux autres particularitez de ſa vie, & à ſes bons mots, l'on ne les ſait point ; non plus que les Actions de la plûpart de ces Princes, qui ſont demeurées enſévelies dans l'oubli, parce qu'ils n'avoient pas l'uſage de l'écriture.

Le R. P. *Blas Valera* dit qu'il avoit apris de la bouche de trois *Yncas*, pluſieurs diſcours mémorables de quelques Rois, & entr'autres de l'*Ynca Viracocha* ; mais il ne raporte qu'un ſeul paſſage à l'égard de ce dernier, qui ſenſible à la rigueur, avec laquelle ſon Pere l'avoit fait élever, repréſentoit à ſes Sujets de quelle maniére ils devoient inſtruire leurs enfans, pour les rendre gens de bien. „ Les Peres, diſoit-il, contribuent beaucoup à la „ perte de leurs enfans, & à la corruption de leurs „ mœurs, par les mauvaiſes habitudes qu'ils leur „ laiſ-

„ laiſſent prendre dès leur bas âge. Les uns font
„ gloire de les nourrir avec une extrême délicateſ-
„ ſe & dans toutes les délices du monde : En-
„ chantez, pour ainſi dire, du brillant imaginai-
„ re de leur eſprit & de l'éclat de leur beauté,
„ ils leur ſouffrent tout, ſans ſe mettre en peine
„ de ce qu'ils deviendront dans la ſuite. Les au-
„ tres au contraire, les élevent avec trop de ri-
„ gueur, & ceux-ci les perdent tout de même :
„ puis qu'une exceſſive moleſſe n'affoiblit pas
„ moins les forces du corps & de l'eſprit, qu'un
„ châtiment trop rude hebéte, intimide, & rend
„ incapable de rien produire de viril ; de ſorte
„ que pour les rendre tels qu'ils doivent être, le
„ meilleur eſt de tenir un milieu entre la dou-
„ ceur & la ſévérité ; afin qu'ils ſoient auſſi cou-
„ rageux dans la Guerre, que ſages & diſcrets en
„ temps de Paix. C'eſt par ce bel endroit que le
R. P. *Blas Valera* conclut la vie de cet *Ynca Vi-
racocha*, & que nous finirons ce Livre.

Fin du cinquiéme Livre.

005681553